



Fragmenta Saturnia heroica

Édition critique, traduction et commentaire
des fragments de l'*Odysée* latine de
Livius Andronicus et de la *Guerre punique*
de Cn. Naevius

ANTOINE VIREDAZ



Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft (SBA)

Band 47

Im Auftrag der Schweizerischen Vereinigung für Altertumswissenschaften

herausgegeben von Leonhard Burckhardt, Ulrich Eigler,
Gerlinde Huber-Rebenich und Alexandrine Schniewind

Antoine Viredaz

Fragmenta Saturnia Heroica

Introduction, traduction et commentaire
des fragments de l'*Odyssée* latine
de Livius Andronicus et de la
Guerre punique de Cn. Naevius

Schwabe Verlag

L'étape de la préresse de cette publication a été soutenue
par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Paru en 2020 chez Schwabe Verlag, Basel

Information bibliographique de la Deutsche Nationalbibliothek
La Deutsche Nationalbibliothek a répertorié cette publication dans la Deutsche
Nationalbibliografie; les données bibliographiques détaillées peuvent
être consultées sur Internet à l'adresse <http://dnb.dnb.de>.



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la
Licence Creative Commons Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale –
Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

Illustration couverture: Peinture murale représentant une scène de port, Stabies, 1er s. apr.

J.-C. Photo: Yann Forget

Conception de la couverture: icona basel gmbh, Basel

Composition: Schwabe Verlag, Berlin

Impression: CPI books GmbH, Leck

Printed in Germany

ISBN Livre imprimé 978-3-7965-4034-9

ISBN eBook (PDF) 978-3-7965-4128-5

DOI 10.24894/978-3-7965-4128-5

L'e-book est identique à la version imprimée et permet la recherche plein texte. En outre,
la table des matières et les titres sont reliés par des hyperliens.

rights@schwabe.ch
www.schwabeverlag.ch

Sommaire

Remerciements	9
---------------------	---

Introduction

I	Objectif du travail	13
II	Méthodes et conventions adoptées dans l'édition des fragments	17
	1 Conventions	17
	2 Méthode d'établissement du texte	19
	2.1 Manuscrits	19
	2.2 Éditions	20
	3 Composition de l'apparat critique	21
	3.1 Liste des manuscrits consultés	21
	3.2 Liste des variantes textuelles	22
	3.3 Liste des parallèles	23
	4 Ordre des fragments	23
III	Les auteurs étudiés et leurs textes	25
	1 Livius Andronicus	25
	1.1 Éléments biographiques sur Andronicus	25
	1.2 Caractéristiques de l' <i>Odyssée</i> latine	28
	1.3 Réception antique de l' <i>Odyssée</i> latine	42
	2 Gnaeus Naevius	48
	2.1 Éléments biographiques sur Naevius	48
	2.2 Structure de la <i>Guerre punique</i>	50
	2.3 Réception antique de la <i>Guerre punique</i>	57
IV	La langue de l'épopée saturnienne	61
	1 Phonétique et orthographe	61
	1.1 Vocalisme	61
	1.2 Consonantisme	69

2	Morphologie flexionnelle	73
2.1	Morphologie verbale	73
2.2	Morphologie nominale	75
3	Formation des mots	79
3.1	Féminins <i>puer/puera</i>	79
3.2	<i>hominem, humanum</i> et les conjectures <i>homonem,</i> <i>hemonem</i>	80
3.3	<i>topper</i>	80
4	Syntaxe et ordre des mots	81
4.1	Asyndète	81
4.2	Hyperbate	82
4.3	Enclavement	83
5	Figures de style	83
5.1	Allitération et assonance	84
5.2	Anaphore	85
6	Indices de contrainte métrique ?	86
6.1	Indices de contraintes liées à l'élision	88
6.2	Indices de contraintes liées au compte des syllabes	89
6.3	Indices de contraintes liées au schéma quantitatif ou accentuel	90

Édition critique et commentaire des fragments

I	Fragments de l' <i>Odyssee</i> de Livius Andronicus	95
1	Fragments dont l'emplacement est certain	95
2	Fragments dont l'emplacement est incertain	153
2.1	Fragments traduisant un vers récurrent	153
2.2	Fragments dont le modèle homérique est incertain	169
3	Fragments en hexamètres	182
4	Fragments dont l'attribution à l' <i>Odyssee</i> latine est contestable	193
5	Fragment inventé par Merula (1595)	216

II	Fragments de la <i>Guerre punique</i> de Cn. Naevius	219
1	Fragments authentiques	219
1.1	Fragments transmis avec un numéro de livre	219
1.2	Fragments transmis sans numéro de livre	305
2	Fragments d'œuvres indéterminées	352
3	Fragments d'auteur inconnu ou attribués à tort à la <i>Guerre punique</i>	372
4	Fragments inventés par Merula (1595)	386

Annexes

I	Sigles employés pour les éditions des fragments	391
II	Sigles employés pour les sources des fragments	395
1	Q. Asconius Pedianus (Pseudo)	395
2	Caesius Bassus	396
3	Flavius Sospater Charisius	397
4	Diomedes	398
5	Aelius Donatus	399
6	Excerpta Andecauensia	400
7	Verrius Flaccus / S. Pompeius Festus / Paulus Diaconus	401
8	A. Gellius	403
9	Glossaria	405
10	Isidorus Hispalensis	405
11	L. Cae(c)ilius Firmianus Lactantius	408
12	Macrobius Ambrosius Theodosius	409
13	Marius Victorinus (Pseudo)	411
14	Nonius Marcellus	411
15	Priscianus	415
16	Scripta Probiana	416
17	Marius Plotius Sacerdos	417
18	Scholia	417
19	Sergi qui dicitur explanatio in Donatum	418
20	Maurus Seruius Honoratus	418
21	M. Terentius Varro	420

III	Bibliographie	423
IV	Index	445
1	Index des mots latins traités dans le commentaire	445
2	Index des textes cités	449
V	Concordances	465
1	Morel (1927) – FSH	465
2	Blänsdorf (2011) – FSH	466
3	FSH – Principales éditions depuis le 20 ^e siècle	468

Remerciements

Ce livre est une version révisée de ma thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne le 29 mai 2017. Je remercie mon directeur de thèse, M. Rudolf Wachter, les membres du jury de soutenance, MM. Peter Kruschwitz et François Spaltenstein, ainsi que sa présidente, Mme Danielle van Mal-Maeder et les délégués de la Faculté, M. Michel Aberson et Mme Marianne Kilani-Schoch.

J'adresse également mes remerciements aux institutions qui m'ont soutenu : la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne pour m'avoir donné un congé d'un semestre à l'automne 2015 et pour avoir distingué ma thèse d'un prix de Faculté ; la Scuola Normale Superiore di Pisa pour m'avoir accueilli pendant mon congé ; la Société académique vaudoise pour le subside qu'elle m'a accordé au printemps 2017 ; et le Fonds national suisse pour avoir rendu possible, grâce à un autre subside, la publication de cet ouvrage.

Je remercie M. Leonhard Burckhardt, M. Ulrich Eigler, Mme Gerlinde Huber-Rebenich et Mme Alexandrine Schniewind pour avoir accepté mon livre dans les *Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft*, ainsi que Mme Arlette Neumann de la maison Schwabe.

Enfin, je tiens à exprimer ma reconnaissance aux collègues, parents et amis qui m'ont, durant tout mon travail, offert leurs conseils, leurs critiques, leurs encouragements ou leur hospitalité (à Paris comme à Pesaro, à Athènes ou à Vercorin). Une mention spéciale va à Alexandre Metzener, Claire-Lise Viredaz, Giovanna et Stefano Signorini, Guy Ackermann, ainsi qu'à mes collègues des sections SLI et ASA de l'Unil et à ceux de l'équipe d'aviron Unil-EPFL.

Introduction

I Objectif du travail

L'*Odyssee* latine¹ de Livius Andronicus et la *Guerre punique* de Cn. Naevius, composées au 3^e s. av. J.-C., constituent les deux principaux témoins des vers saturniens littéraires. Par « vers saturniens littéraires », j'entends des vers saturniens transmis par tradition manuscrite, par opposition aux textes épigraphiques étudiés par Kruschwitz (2002a) dans les *Carmina Saturnia epigraphica*. Le présent travail consiste en une édition critique de ces deux poèmes fragmentaires,² accompagnée d'un commentaire et d'une traduction française.

§ 1a

Au corpus des saturniens littéraires appartiennent sans doute d'autres textes de moindre ampleur, comme les fragments des *Sentences* d'Ap. Claudius Caecus et des *Préceptes* de Cn. Marcius. J'ai toutefois borné mon étude aux fragments d'Andronicus et de Naevius, jugeant préférable de m'en tenir aux saturniens épiques. On a en effet conservé de l'*Odyssee* latine et de la *Guerre punique* assez de textes pour donner matière à une étude approfondie du saturnien littéraire. Y ajouter des fragments appartenant à d'autres genres n'aurait abouti qu'à l'introduction d'éléments perturbateurs dans le corpus ; on n'aurait pas pour autant apporté un éclairage substantiel sur l'ensemble.

Ce travail ne prétend pas offrir une solution à ce que l'on a appelé le « problème du vers saturnien », c'est-à-dire l'identification de son principe primaire de versification. Il ne serait pas méthodique de faire intervenir des considérations de cette nature dans une étude comme celle que j'entreprends ici. En effet, ma problématique se situe pour ainsi dire en-deçà de la question métrique. Ainsi, il ne s'agit pas de déterminer si la versification saturnienne obéit à un principe quantitatif, accentuel ou autre ;

§ 1b

- 1 J'adopte, pour désigner les diverses versions grecques et latines de l'*Odyssee*, les conventions suivantes : le terme « *Odyssee* latine » désigne la traduction réalisée par Andronicus en vers saturniens ; le terme « *Odyssee* homérique » renvoie à son modèle grec ; enfin, à ces deux *Odyssees* s'ajoute une « *Odyssee* nouvelle », réécriture en hexamètres dactyliques de la traduction composée en saturniens (cf. §33 – §38 de la présente introduction).
- 2 Tous les fragments rassemblés dans ce corpus sont transmis, par tradition indirecte, dans les œuvres d'autres auteurs antiques. On trouvera dans l'annexe II une liste de leurs manuscrits et des sigles employés pour les désigner. Cette liste est accompagnée, pour chaque auteur, d'une note résumant l'histoire de la transmission de leurs textes. Les auteurs qui transmettent les fragments épiques d'Andronicus et de Naevius sont les suivants (dans l'ordre chronologique) : Varron (annexe II 21), Verrius Flaccus (annexe II 7), Caesius Bassus (annexe II 2), Aulu-Gelle (annexe II 8), Lactance (annexe II 11), Sacerdos (annexe II 17), pseudo-Marius Victorinus (annexe II 13), Charisius (annexe II 3), Nonius (annexe II 14), Donat (annexe II 5), Diomède (annexe II 4), Servius (annexe II 20), Probus (annexe II 16), Sergius (annexe II 19), pseudo-Asconius Pedianus (annexe II 1), Macrobe (annexe II 12), Priscien (annexe II 15), Isidore de Séville (annexe II 10) ; s'y ajoutent quelques textes anonymes (annexes II 6, II 9 et II 18).

encore moins, de corriger les textes des manuscrits en fonction d'un présupposé de cet ordre. Il me semble qu'une telle entreprise est prématurée, tant que la composition du corpus des saturniens n'est pas établie avec la plus grande rigueur. Kruschwitz (2002a) s'est acquitté de cette tâche pour les poèmes saturniens épigraphiques, mais elle reste à accomplir en ce qui concerne les vers transmis par voie manuscrite. La présente étude entend apporter une contribution à ce travail de définition du corpus des saturniens littéraires.

§ 1c Mon propos est donc, en premier lieu, de déterminer quels fragments appartiennent avec certitude aux deux poèmes saturniens épiques, et d'écarter ceux dont l'attribution est incertaine ; il s'agit ensuite d'identifier, parmi les fragments authentiques, lesquels ont été transmis sous une forme suspecte ou corrompue, et lesquels peuvent être considérés comme sains. Seule cette entreprise de discrimination permettra de dégager une base sur laquelle fonder une étude métrique du vers saturnien littéraire. Un tel objectif exige non seulement un examen détaillé de toutes les variantes de la tradition, mais aussi une justification systématique et raisonnée de tous les choix éditoriaux. Dans cette perspective, mon commentaire aborde principalement des problèmes d'ordres ecdotique, interprétatif et linguistique.

§ 1d Sous l'angle ecdotique, j'ai estimé nécessaire de traiter les variantes manuscrites d'une façon aussi complète que possible. Ainsi, pour chaque unité critique de l'édition, je tente de motiver explicitement tant l'adoption des variantes retenues que l'abandon des leçons concurrentes. Les variantes conjecturales, en revanche, ne sont discutées que lorsqu'elles ont joué un rôle déterminant dans l'établissement du texte des fragments. Enfin, j'écarte systématiquement et sans discussion approfondie les conjectures fondées uniquement sur une argumentation métrique ; ce parti pris découle naturellement de la priorité que j'accorde à l'établissement du texte sur la détermination du principe de versification du saturnien.

§ 1e Le volet interprétatif du commentaire se concentre principalement sur deux types de questions : d'une part, l'attribution des fragments à l'*Odyssée* latine et à la *Guerre punique* ; d'autre part, pour les fragments jugés authentiques, l'identification de l'emplacement qu'ils occupaient au sein du poème. Je n'ai pas pu synthétiser toutes les interprétations proposées au cours des quatre siècles et demi qui se sont écoulés depuis la première édition des fragments épiques latins. Sans doute n'était-ce pas souhaitable, du reste. Je m'efforce de discuter toutes les hypothèses dont j'ai eu connaissance, sans garantie d'exhaustivité. Je n'en propose que rarement de nouvelles, même lorsqu'aucune de celles qui ont été formulées ne me paraît satisfaisante. Il me semble préférable de chercher de nouveaux arguments pour départager deux théories concurrentes, plutôt que de multiplier les conjectures gratuites ; et il vaut mieux, parfois, conclure à une aporie pour des raisons solides, plutôt que de se rallier à une théorie séduisante mais dépourvue de fondement.

§ 1f Reste à présenter la dimension linguistique du commentaire. Les fragments saturniens épiques proviennent, pour une grande partie, d'ouvrages antiques portant un intérêt particulier à la langue des écrivains républicains : le *De lingua Latina* de

Varron ; les abrégés, dus à Festus et Paul Diacre, du *De uerborum significatu* de Verrius Flaccus ; le *De compendiosa doctrina* de Nonius ; les *Institutiones grammaticae* de Priscien ; etc. Ces auteurs citent généralement Andronicus et Naevius pour illustrer des caractéristiques morphologiques, lexicales ou sémantiques, propres selon eux à la langue des poètes d'époque républicaine. Lorsqu'un fragment est cité par sa source dans le cadre d'un développement de cette nature, mon commentaire entreprend d'apporter un éclairage sur le phénomène linguistique concerné. Les questions examinées sont alors les suivantes : dans quelle mesure l'usage relevé est-il propre à la langue de l'épopée saturnienne ? S'agit-il d'un trait hérité – proto-indo-européen ou proto-italique – et abandonné par la suite au profit d'une innovation interne au latin ? Ou a-t-on affaire, au contraire, à une innovation de la langue préclassique qui n'a pas réussi à s'implanter durablement dans l'usage latin ? Les résultats de ces enquêtes sont synthétisés à la fin de la présente introduction (§ 50 – § 89). À ces commentaires inscrits dans la continuité des réflexions des grammairiens antiques s'ajoutent diverses notes concernant des problèmes linguistiques laissés sans discussion par les sources des fragments. Il s'agit alors, la plupart du temps, d'éclairer par une approche linguistique des questions d'interprétation ou d'établissement du texte.

II Méthodes et conventions adoptées dans l'édition des fragments

1 Conventions

Les conventions orthographiques et les signes diacritiques employés dans le texte de l'édition critique suivent en général les règles et recommandations formulées par André (1972). Pour les références aux textes antiques grecs et latins, j'adopte les abréviations de l'encyclopédie *Der Neue Pauly* et de l'index du *Thesaurus linguae Latinae* (ThLL) respectivement. Les auteurs latins médiévaux, s'ils sont absents de l'index du *Thesaurus*, sont cités et abrégés d'après Bon (2005). Les numéros de livre et de paragraphe des textes grecs sont cités d'après les éditions référencées par le *Thesaurus linguae Graecae*. Font exception les citations de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, qui sont abrégées selon le système traditionnel : lettres grecques indiquant les numéros de chant – majuscules pour l'*Iliade*, minuscules pour l'*Odyssee* – suivies de chiffres arabes indiquant les numéros de vers. Les titres de périodiques sont abrégés selon le système employé dans l'*Année philologique*.

§ 2

J'opère une distinction, dans mon édition, entre fragments directs et indirects. Un fragment direct est constitué d'une citation textuelle d'un auteur perdu par ailleurs ; par exemple, L¹ *uirum mihi, Camena, insece uersutum* est un fragment direct. Les fragments indirects, quant à eux, sont ceux qui comportent des indications sur le contenu d'un texte perdu, mais ne permettent pas d'en reconstituer la teneur littérale. N 19, par exemple, est un fragment indirect de Naevius ; ce texte nous apprend en effet que la *Guerre punique* mentionnait un bateau construit par Mercure pour la flotte d'Énée, mais il ne transmet pas les termes mêmes dans lesquels Naevius en parlait.

J'ai jugé nécessaire d'inclure dans cette édition les fragments indirects ; ils apportent en effet une contribution essentielle à la compréhension de l'intrigue des poèmes et des orientations esthétiques de leurs auteurs. Ainsi, sans le fragment indirect N 37, on passerait à côté d'un fait littéraire remarquable, l'introduction par Naevius d'une indication autobiographique dans la *Guerre punique*. De même, sans N 5, on ignorerait tout de la tempête qui s'abat sur les Troyens dans ce poème, et qui a inspiré l'épisode correspondant dans l'*Énéide* virgilienne ; on perdrait alors un argument précieux permettant de rattacher à cette péripétie les fragments directs N 6 et N 7, transmis sans numéro de livre. J'ai en revanche laissé de côté les autres *testimonia*

1 Les abréviations « L » et « N » suivies d'un chiffre renvoient respectivement aux fragments de Livius Andronicus et de Naevius. L'abréviation « FSH » (pour *Fragmenta Saturnia heroica*) désigne l'ensemble du corpus.

relatifs à Andronicus et Naevius lorsqu'ils ne fournissaient pas un renseignement portant explicitement sur le contenu de leurs épopées.

Ma présentation des fragments directs diffère en deux points de celle des fragments indirects. Premièrement, les fragments indirects sont signalés par un symbole de degré (°) apposé après leur numéro. Deuxièmement, les fragments directs sont accompagnés d'un appareil critique développé, alors que les fragments indirects en sont dépourvus ; pour ces derniers, seules quelques variantes manuscrites sont indiquées, entre des parenthèses insérées directement dans le texte.

J'imprime les fragments directs entourés du contexte dans lequel ils ont été transmis (et non séparément, comme par exemple dans Flores 2011a et 2011b). Pour l'entourage des fragments directs ainsi que pour les fragments indirects, sauf indication expresse du contraire, je suis le texte des éditions référencées dans l'index du *The-saurus linguae Latinae*. Si je renonce à reproduire une partie du contexte, cette coupe est signalée par un point de suspension entre parenthèses. Lorsque la partie coupée comporte la citation d'un texte antique, j'en donne la référence abrégée en italiques. J'utilise également des parenthèses pour donner diverses indications éditoriales : brefs commentaires aidant à la compréhension du texte cité, renvois à d'autres fragments, ou, dans le cas de fragments indirects, variantes textuelles.

Des caractères espacés mettent en évidence les informations relatives à l'attribution et à l'emplacement des fragments : nom de l'auteur, titre de l'œuvre, numéro de livre, etc. Dans le cas de fragments transmis par plusieurs sources différentes, j'imprime également en caractères espacés les témoignages complémentaires. Dans les fragments indirects, j'emploie ce même moyen afin de faire ressortir les éléments les plus pertinents pour la reconstruction du contenu du texte cité.

Enfin, en conséquence de la priorité accordée à l'établissement du texte sur l'étude métrique, j'imprime les fragments *sans séparation de vers*. Dans les fragments les plus longs toutefois, je signale, par un chiffre placé en exposant, l'endroit où les critiques placent habituellement une fin de vers ; je suis pour cela la division adoptée par Blänsdorf (2011). Ces signes de fin de vers, n'ayant qu'une valeur indicative, ne sont placés là que pour la commodité de la lecture. Ils ne témoignent donc en aucun cas d'une division que je recommanderais d'appliquer ; car à cet égard, une fois encore, je professe ici le plus strict agnosticisme.²

2 Cf. cependant § 87 – § 89, pour de possibles indices quant à la division des vers. Pour un aperçu des diverses théories existant quant à la métrique du saturnien, cf. § 86b – § 86d.

2 Méthode d'établissement du texte

L'état du texte auquel je cherche à remonter n'est pas « l'original », c'est-à-dire le texte tel qu'écrit par Naevius et Andronicus au 3^e s. av. J.-C. Il s'agit plutôt d'établir le texte des fragments *tels que les ont cités les auteurs qui les transmettent*. Il y a là une distinction importante ; car très souvent, il faut compter avec des normalisations orthographiques, voire morphologiques, opérées au cours de la tradition (cf. chapitre IV de la présente introduction). Dans ces conditions, on ne peut la plupart du temps que conjecturer quelles pouvaient être les formes employées dans l'original. § 3a

En quelques occasions, l'état de la tradition permet de deviner, derrière un désaccord entre manuscrits, la trace d'une forme non classique qui pourrait être celle qu'employaient Andronicus ou Naevius. Ces cas font l'objet d'une discussion dans le commentaire ; et je ne retiens la forme en question dans mon édition que si un argument solide garantit que la source du fragment la reproduisait dans son texte. Ce procédé aboutit parfois à une apparente incohérence orthographique, par exemple dans la désinence de L 29 *nequinont*, à côté de L 49 *inserinuntur* (cf. § 53a) ; ou en N 34 *pulchras*, à côté de L 40 *pulcerrime* (cf. § 60c). Mais cette hétérogénéité n'est que le reflet nécessaire de la diversité des pratiques adoptées par les auteurs qui citent les fragments.

Le texte des fragments est établi sur la base des manuscrits des textes qui les citent, ainsi que d'un large corpus d'éditions des fragments. Je rassemble ci-dessous (§ 4 – § 8) quelques remarques concernant la manière dont j'ai traité ces diverses sources. § 3b

2.1 Manuscrits

Je n'ai vérifié que les leçons des manuscrits dont des images sont publiées sur internet ; on trouvera les liens conduisant à ces documents dans les notes de bas de page de l'annexe II. Pour les manuscrits que je n'ai pas pu voir, je me repose sur les indications données dans les apparats critiques des éditions de référence. On trouvera dans l'annexe II la liste des manuscrits cités pour chaque auteur, ainsi qu'une brève notice esquissant l'histoire de leur tradition textuelle. Les manuscrits sont référencés selon la formule suivante : lieu de conservation (indiqué dans la langue moderne locale), abréviation du nom de la bibliothèque (selon les normes de la revue *Scriptorium*), cote (selon le catalogue le plus récent), siècle (selon les indications fournies par le catalogue de la bibliothèque ou l'édition de référence du texte). § 4

2.2 Éditions

§ 5 Les éditions des fragments d'Andronicus et de Naevius méritent qu'on y consacre un développement. On peut en distinguer trois catégories principales, que je me propose d'appeler, respectivement, les éditions « métriques », les « anthologies » et les éditions proprement « philologiques ».

2.2.1 Éditions métriques

§ 6 Les éditions que je qualifie de métriques visent avant tout à élucider le principe primaire de versification du vers saturnien, voire à déterminer son schéma métrique. Leur principale faiblesse réside dans l'emploi d'une argumentation circulaire ; le schéma métrique du vers doit en effet être déterminé sur la base des textes, mais il apparaît bien souvent que l'établissement du texte repose lui-même sur une idée préconçue de ce schéma. Il en résulte que les éditions métriques sont caractérisées par de nombreuses corrections *metri gratia* largement dépourvues de vraisemblance au point de vue linguistique ou philologique. Appartiennent à cette catégorie (dans l'ordre chronologique de publication) : Hermann (1816), Düntzer (1838), Bartsch (1867), Korsch (1868), Havet (1880), Mueller (1885a), Thurneysen (1885), Zander (1890 ; 1895 ; 1918), Lindsay (1893), Bergfeld (1909), Koster (1929), Förster (1956), Cole (1969). D'une manière générale, je rejette sans discussion les conjectures qui ne font pas intervenir d'arguments autres que la métrique (cf. § 1d).

2.2.2 Anthologies

§ 7 Par anthologies, j'entends des recueils de textes latins archaïques. Les auteurs de ces éditions prêtent en général plus d'intérêt à l'aspect linguistique, mais pas forcément à la vraisemblance des leçons retenues. Souvent, les éditions réalisées dans le cadre d'anthologies du latin préclassique pèchent par excès d'archaïsme. Elles sont presque toujours entièrement dépourvues de contributions originales au débat et se contentent de suivre (de manière plus ou moins éclectique) le texte des éditions métriques ou philologiques. Appartiennent à cette catégorie : Egger (1843), Wordsworth (1874), Merry (1892), Ernout (1916), Pascoli (1927), Diehl (1967), Pisani (1975), Traglia (1986).

2.2.3 Éditions philologiques

§ 8 Les éditions philologiques peuvent être définies en négatif par rapport aux groupes précédents. Ce sont celles dont l'éditeur tend à faire passer au second plan les présupposés sur la nature métrique du vers saturnien et sur le caractère plus ou moins archaïsant de la langue employée par Andronicus et Naevius. Ce groupe se divise en six sous-ensembles :

- éditions de l'*Odyssée* latine seule : Guenther (1864), Mariotti (1986), Flores (2011a) ;
- édition combinant l'*Odyssée* latine aux autres fragments d'Andronicus : Lenchantin de Gubernatis (1936) ;
- éditions de la *Guerre punique* seule : Klussmann (1843), Vahlen (1854), Strzelecki (1959 ; 1964), Barchiesi (1962), Mazzarino (1973), Mariotti (2001), Flores (2011b) ;
- éditions de la *Guerre punique* combinée aux autres fragments de Naevius : Schütte (1841), Marmorale (1950) ;
- éditions de la *Guerre punique* combinée aux *Annales* d'Ennius : Spangenberg (1825), Mueller (1884a) ;
- éditions réalisées dans le cadre d'un corpus plus étendu : Stephanus (1564), Baehrens (1886), Morel (1927), Warmington (1967), Büchner (1982), Blänsdorf (2011).

À ma connaissance, il n'existe pas d'édition critique considérant l'*Odyssée* latine et la *Guerre punique* comme un corpus homogène, en dehors de celles qui ont été réalisées dans le cadre d'études métriques. J'ai consulté en outre, à titre de complément pour l'édition des fragments d'attribution incertaine, les éditions suivantes :

- pour les fragments d'Ennius : Merula (1595), Vahlen (1903), Skutsch (1985) ;
- pour les fragments dramatiques : Delrius (1593), Scriverius (1620), Bothe (1824 ; 1834), Mueller (1885b), Ribbeck (1897 ; 1898), Klotz (1953), Schauer (2012) ;
- pour les autres fragments : Bini/Traina (1986 ; 1990).

3 Composition de l'apparat critique

L'apparat critique est composé en règle générale de deux ou trois éléments : (1) une liste des manuscrits consultés ; (2) une liste des variantes textuelles (manuscrites ou conjecturales) ; (3) le cas échéant, une liste de parallèles littéraires utiles à l'établissement du texte et à l'interprétation du fragment. § 9

3.1 Liste des manuscrits consultés

La première ligne de l'apparat critique contient la liste des manuscrits employés pour l'établissement du texte, introduite par l'abréviation *Cod.* Lorsqu'un fragment est transmis concurremment par plusieurs sources, les témoins des différentes sources § 10

sont séparés par une barre verticale. Lorsque les témoins d'une même source sont répartis en plusieurs familles, une espace sépare les différentes familles.

3.2 Liste des variantes textuelles

§ 11 La partie principale de l'apparat critique est consacrée aux variantes textuelles. Je documente de manière aussi exhaustive que possible celles qui apparaissent dans le texte même des fragments. En revanche, je n'en signale qu'un choix réduit dans le contexte qui les entoure. Je corrige tacitement en *Liuius* et *Naevius* les noms de ces auteurs lorsqu'ils apparaissent dans la tradition sous les formes fautives *libius* et *neuius*.

Il convient de distinguer les variantes textuelles selon qu'elles sont réputées significatives ou non. Sont dites significatives les variantes susceptibles d'influencer le sens ou l'interprétation du texte : un mot pour un autre ; un substantif à un autre cas, genre ou nombre (que la variante rejetée soit syntaxiquement correcte ou non) ; un verbe à un autre temps ou une autre personne ; etc. Les variantes non significatives opèrent quant à elles aux niveaux purement phonétique ou orthographique : par exemple assimilation des consonnes des préfixes, timbre de la voyelle dans le suffixe de superlatif (*-issimo/-issumo-*), graphies divergentes sans influence sur la prononciation, etc. Les variantes textuelles appartenant à cette seconde classe, si elles sont dépourvues d'intérêt au point de vue de l'interprétation du texte, jouent au contraire un rôle d'importance dans le cadre d'une étude linguistique. Elles méritent donc, lorsqu'elles ressortissent à la tradition manuscrite, d'être traitées avec la même précision que les variantes réputées significatives.

Je signale dans l'apparat toutes les variantes – significatives ou non – que j'ai pu trouver dans la tradition manuscrite, ainsi qu'un choix restreint de leçons conjecturales proposées par la critique. Les critères suivants ont présidé aux choix des leçons conjecturales : (1) il doit s'agir de variantes significatives – je ne signale pas les variantes purement orthographiques ou phonétiques non attestées par la tradition manuscrite ; (2) elles ont dû être reçues dans le texte d'au moins une édition des fragments appartenant au groupe des éditions philologiques (cf. § 8).

Pour chaque leçon conjecturale, j'indique l'auteur qui, à ma connaissance, l'a proposée en premier. Je procède de même, occasionnellement, pour des leçons manuscrites rejetées qui ont été reçues dans le texte d'une édition philologique ou d'une édition ancienne du texte source. J'emploie, dans deux cas de figures, le sigle *edd.* : (1) pour signaler une correction évidente qui s'impose contre une tradition manuscrite unanime ou entièrement corrompue ; (2) pour désigner la *communis opinio* lorsque j'adopte, à l'encontre de celle-ci, une leçon habituellement rejetée. Le crochet fermant (]) ou, le cas échéant, le sigle *codd.*, renvoie à l'ensemble de la tradition manuscrite, à l'exception des témoins expressément cités par leur sigle propre (par exemple en L 24, atlantis R : athl- *codd.* ; L 27, struppi] stuppi X). Je ne

signale pas systématiquement les additions, suppressions et transpositions proposées par des éditeurs antérieurs à Morel (1927 = Mor) ; en revanche, les interventions de cet ordre pratiquées à une date ultérieure sont documentées de manière exhaustive.

3.3 Liste des parallèles

Lorsque cela s'impose, j'ajoute à l'apparat critique une section supplémentaire, contenant divers matériaux utiles au commentaire ou à l'établissement du texte. Il s'agit de citations ou de renvois à des textes offrant des parallèles ou des traces indirectes d'une survivance des fragments.

§ 12

Dans le cas des fragments d'Andronicus, cette section commence par la citation du modèle homérique du fragment, pour autant que la critique l'ait identifié. Je n'imprime que la portion de texte grec exactement recouverte par le texte latin d'Andronicus. Lorsque le modèle homérique est un vers récurrent, je sépare les références de chaque occurrence par un signe égal (=) ; lorsqu'il s'agit d'une formule apparaissant dans plusieurs vers non identiques, les références sont séparées par un tilde (~). Si le modèle homérique ne fait pas l'objet d'un consensus, j'imprime autant que possible tous les modèles proposés. Un point d'interrogation précédant la référence d'un vers homérique signale qu'aucun argument concluant en faveur de ce modèle n'a été mis en avant par la critique.

4 Ordre des fragments

Les fragments sont classés dans l'ordre suivant : fragments d'emplacement certain provenant de l'*Odyssée* latine ; fragments d'emplacement incertain dont le modèle est un vers homérique récurrent ; fragments d'emplacement incertain dont le modèle est inconnu ; fragments de l'*Odyssée* nouvelle ; fragments dont l'attribution à l'*Odyssée* latine est contestable ; faux moderne ; fragments de la *Guerre punique* transmis avec un numéro de livre ; fragments de la *Guerre punique* transmis sans numéro de livre ; fragments d'œuvres indéterminées de Naevius ; fragments d'auteur inconnu ou attribués à tort à la *Guerre punique* ; faux modernes. Les critères d'attribution aux diverses sections sont exposés dans le préambule de chacune d'entre elles. Lorsque l'assignation d'un fragment à une section repose, non sur les indications explicites de la tradition manuscrite, mais sur une argumentation indépendante de celle-ci, son numéro est suivi d'un astérisque ; le classement de ces fragments est alors justifié dans le commentaire.

§ 13

III Les auteurs étudiés et leurs textes

1 Livius Andronicus

1.1 Éléments biographiques sur Andronicus

1.1.1 Éléments certains

Les premières données biographiques concernant Andronicus¹ peuvent être déduites de son nom. Son *cognomen*, forme latinisée du nom grec Ἀνδρόνικος, suggère qu'il est originaire de Grande-Grèce ; et en effet Accius, cité par Cicéron, affirme qu'Andronicus vient de Tarente.² Quant à son nom gentilice, *Liuius*, il indique qu'Andronicus appartenait à la *gens Liuvia* ; il en était probablement un esclave affranchi, puisque selon saint Jérôme, il doit la liberté à un Livius Salinator.³ Son prénom, enfin, devait être *Lucius*. Aulu-Gelle donne en effet l'abréviation *L.*,⁴ ce que confirme Festus.⁵ Seul Jérôme fournit une indication divergente, puisqu'il l'appelle *Titus*,⁶ mais il y a là sans doute une confusion avec le prénom de l'historien Tite-Live.

§ 14a

Concernant l'activité littéraire d'Andronicus, la date de représentation de sa première pièce est transmise par Cicéron. Celui-ci la place sous le consulat de C. Claudius (Ap. f. C. n. Centho) et de M. (Sempronius C. f. M. n.) Tuditanus, soit en 240 av. J.-C.⁷ Il devait s'agir d'une commande officielle à l'occasion des *Ludi Romani* organisés cette année-là : cf. Cassiod. *Chron.* II p. 128, 316 *ludis Romanis primum tragoedia et comoedia a Lucio Liuiio ad scaenam data* (rapporté, sans doute par erreur, à l'année 239 au lieu de 240 av. J.-C.). L'autre date connue est celle de 207 av. J.-C.,

§ 14b

1 Sur la biographie d'Andronicus, cf. Suerbaum 2014 : 97–108.

2 Cf. Cic. *Brut.* 72.

3 Hier. *Chron. a. Abr.* 1830 *Titus* (sic) *Liuius tragoediarum scribtor clarus habetur, qui ob ingenii meritum a Liuiio Salinatore, cuius liberos erudiebat, libertate donatus est.*

4 Cf. Gell. 6, 7, 11 ; 17, 21, 42.

5 Fest. p. 297 *suregit* > *et sortus ant<iqui ponebant pro surrexit> et eius parti<cipio, quasi sit surrectus, qui>bus L. Liuius<frequenter usus> est.*

6 Cf. Hier. *Chron. a. Abr.* 1830.

7 Cic. *Brut.* 71 *atqui hic Liuius primus fabulam C. Claudio Caeci filio et M. Tuditano consulibus docuit anno ipso ante quam natus est Ennius, post Romam conditam autem quarto decimo et quingentesimo, ut hic ait, quem nos sequimur. 72 est enim inter scriptores de numero annorum controuersia ; Accius autem a Q. Maximo quintum consule captum Tarento scripsit Liuium annis XXX post quam eum fabulam docuisse et Atticus scribit et nos in antiquis commentariis inuenimus ; docuisse autem fabulam annis post XI, C. Cornelio Q. Minucio consulibus ludis Iuuentatis, quos Salinator Senensi proelio uouerat.*

année où il compose sur commande publique un hymne à *Iuno Regina*.⁸ Suite à cela, l'État autorise Andronicus et un collège de *scribae* et d'*histriones* à se réunir dans le temple de Minerve sur l'Aventin.⁹ On sait encore par Suétone qu'Andronicus enseignait en latin et en grec ; que cet enseignement avait lieu « à la maison et au dehors », et qu'il comportait la lecture de compositions personnelles.¹⁰ On ignore en revanche à quel public étaient destinées les leçons données « au dehors ».

1.1.2 Dates de naissance et de venue à Rome

§ 15 Il existait dans l'Antiquité un débat quant à la date d'arrivée à Rome d'Andronicus. Accius, critiqué par Cicéron,¹¹ pensait qu'il avait été fait prisonnier et emmené à Rome par Q. Fabius Maximus lors de la prise de Tarente en 209 av. J.-C. Mais une telle datation entre en contradiction avec celle de la première représentation en 240 av. J.-C., garantie par Cicéron. Et même en supposant – sans vraisemblance – que Cicéron ait tort, une arrivée en 209 av. J.-C. est difficilement compatible avec la commande d'un hymne officiel pour 207 ; on conçoit mal en effet que les autorités aient confié cette composition d'une importance religieuse majeure à un Grec venu à Rome deux ans à peine auparavant.¹²

Aussi semble-t-il probable qu'Accius se trompe sur la date de la venue à Rome d'Andronicus. Toutefois, cela ne remet pas nécessairement en cause les autres éléments biographiques transmis par cet auteur, à savoir l'origine tarentine d'Andronicus et son statut servile. Il est même possible qu'Accius ait été induit en erreur précisément par ces données. Il savait en effet qu'Andronicus était un esclave, qu'il venait de Tarente et qu'il était actif durant la seconde guerre punique. À supposer que ses recherches ne lui aient pas appris la date d'arrivée d'Andronicus, il a dû être tenté de la déduire sur cette seule base. Il aura alors mis ces diverses informations en relation avec l'événement majeur lié à Tarente durant la seconde guerre punique : sa prise par Fabius en 209 av. J.-C.

Mais si Accius fait erreur, à quelle occasion Andronicus est-il venu à Rome ? Avant 240 av. J.-C., date de sa première représentation dramatique, on connaît un seul conflit direct entre Rome et Tarente : l'affrontement de 272 av. J.-C., qui s'est

8 Rapporté par Liu. 27, 37, 7.

9 Fest. p. 333 *itaque cum Liuius Andronicus bello Punico secundo scribisset carmen, quod a uirginibus est cantatum, quia prosperius respublica populi Romani geri coepta est, publice adtributa est ei in Auentino aedis Mineruae, in qua liceret scribis histrionibusque consistere ac dona ponere ; in honorem Liui, quia is et scribebat fabulas et agebat.*

10 Suet. *Gramm.* 1, 2 *initium quoque eius (sc. grammaticae) mediocre exstitit, siquidem antiquissimi doctorum qui idem et poetae et semigraeci erant – Liuium et Ennium dico quos utraque lingua domi forisque docuisse adnotatum est – nihil amplius quam Graecos interpretabantur, aut si quid ipsi Latine conposuissent praelegebant.*

11 Cf. Cic. *Brut.* 72.

12 Argument déjà formulé par Wachter 1987 : 329–330 et D'Anna 1996 : 95.

terminé au désavantage des Grecs.¹³ Si donc Andronicus est bien un prisonnier capturé au cours d'un conflit armé, ce sera à cette occasion qu'il aura été emmené à Rome.

Reste à identifier le Livius Salinator qui, au dire de saint Jérôme, a affranchi Andronicus.¹⁴ On connaît, au 3^e s. av. J.-C., deux personnages de ce nom : (1) M. Livius Salinator, né vers 274 av. J.-C. et président d'un collège de magistrats en 236 ; (2) M. Livius M. f. M. n. Salinator, fils du précédent né vers 254 av. J.-C., consul en 219 et 207 et, la même année, vainqueur d'Hasdrubal et dictateur. Andronicus a dû être acquis peu après 272 av. J.-C. par le père de M. Livius Salinator (1), pour servir de maître d'école à son jeune fils, né quelques années plus tôt. Celui-ci aura gardé son ancien maître à son service et lui aura confié l'éducation de ses propres enfants, dont M. Livius Salinator (2). Il l'aura ensuite affranchi peu avant 240 av. J.-C., à un moment où son fils Salinator (2), âgé d'environ quatorze ans, devient trop grand pour l'école élémentaire.

Si ces hypothèses sont correctes, on peut résumer comme suit la biographie d'Andronicus. Il a dû voir le jour vers 290 av. J.-C. et recevoir une formation littéraire, soit qu'il soit né libre, soit qu'il ait été un esclave destiné à l'éducation de jeunes aristocrates tarentins. Vers l'âge de vingt ans, il est fait prisonnier et vendu à un membre de la *gens Liuvia*, lors de la guerre contre les Romains. Emmené à Rome, il se charge de l'éducation du fils de son propriétaire, Salinator (1), puis du fils de ce dernier, Salinator (2). À côté de son enseignement, et peut-être dans le cadre de celui-ci (cf. § 14b), Andronicus compose ses premiers poèmes en latin. Lorsque Salinator (2) achève sa formation élémentaire, Salinator (1) affranchit Andronicus alors âgé d'environ cinquante ans. Celui-ci se tourne vers le théâtre et fonde le genre, nouveau à Rome, de la poésie dramatique. Au terme de sa longue carrière – il a alors environ huitante ans – les autorités lui confient une charge prestigieuse, celle de composer l'hymne expiatoire à *Iuno Regina* de 207 av. J.-C. Peu après, l'État romain ajoute à cette marque d'estime la présidence d'un collège d'écrivains et d'acteurs avec siège au temple de Minerve. Ce n'est sans doute pas un hasard si ces honneurs sont conférés à Andronicus précisément en 207 av. J.-C., année où son dernier élève obtient un second consulat et la dictature.¹⁵

1.1.3 Date de composition de l'*Odyssée latine*

On ignore à quelle date Andronicus a composé son *Odyssée* latine. S'il s'agit d'une traduction intégrale et donc d'un texte de plus grande ampleur que ses pièces de théâtre, on pourrait être tenté d'y voir l'œuvre de sa maturité ; cela parlerait pour la postériorité de l'*Odyssée* vis-à-vis des pièces de théâtre. Mais d'un autre côté, la composition de l'*Odyssée* a pu s'étendre sur de nombreuses années et accompagner le poète durant toute sa carrière ; Andronicus a pu traduire certains chants ou

§ 16a

13 Sur les conditions de la reddition de Tarente, cf. Schmitt 1969 : 128–129.

14 Je reprends dans ce qui suit une hypothèse développée par Wachter 1987 : 328–330.

15 Observé par Wachter 1987 : 330.

épisodes dans sa jeunesse, d'autres en parallèle de son activité dramatique, et compléter l'ouvrage – s'il l'a complété – à la fin de sa vie.

§ 16b

Un argument parle peut-être en faveur de l'antériorité de l'*Odyssée* par rapport aux pièces de théâtre. On sait en effet que le premier drame d'Andronicus répondait à une commande de l'État, dans le cadre des *Ludi Romani* de 240 av. J.-C. (cf. § 14b). L'introduction d'une pièce de théâtre sur un modèle grec dans une cérémonie publique de cette importance devait constituer une petite révolution dans la culture romaine.¹⁶ Si les magistrats chargés d'organiser ces jeux ont pris ce risque, ils devaient être sûrs de réussir. Aussi peut-on supposer qu'ils n'auront pas choisi par hasard l'auteur à qui confier le livret de la pièce ; ils se seront tournés vers un poète dont les capacités étaient déjà connues.

Si cette hypothèse est correcte, Andronicus devait déjà avoir à son actif quelques compositions d'envergure lorsque les organisateurs des *Ludi Romani* ont décidé de faire appel à lui. Le comité d'organisation aura peut-être consulté à ce sujet d'autres membres de l'élite politique romaine, y compris le protecteur d'Andronicus, Salinator (1) ; peut-être celui-ci leur aura-t-il parlé des poèmes composés par son ancien précepteur ; peut-être parmi ces poèmes se trouvait-il quelque morceau de l'*Odyssée*, dont la facture aura convaincu les magistrats en charge des jeux.

Mais il n'y a là rien de certain ; et plutôt que de se livrer à des conjectures, il vaut mieux laisser en suspens cette question qui, du reste, n'influera guère sur l'interprétation des fragments.

1.2 Caractéristiques de l'*Odyssée* latine

§ 17

L'interprétation des fragments de l'*Odyssée* latine peut être ramenée, en dernière analyse, à une interrogation principale : comment rendre compte de la forme du texte latin sur la base de ce que l'on connaît aujourd'hui du texte homérique ? Et cette question fondamentale peut à son tour être développée en trois problématiques : (1) sur quel texte grec Andronicus fonde-t-il sa traduction ? S'agit-il en substance de la vulgate admise aujourd'hui, ou peut-on au contraire deviner des différences notables entre le texte grec d'Andronicus et le nôtre ? (2) Quelle technique de traduction Andronicus adopte-t-il ? Peut-on identifier des tendances récurrentes à rendre telle tournure grecque par telle expression latine ? (3) En quoi la traduction d'Andronicus est-elle tributaire des partis pris esthétiques de son époque ? Reflète-t-elle les goûts de la littérature grecque contemporaine, préfigure-t-elle des tendances à venir dans la littérature latine ?

16 À ce sujet, cf. Feeney 2016 : 129–131.

1.2.1 *Le texte grec d'Andronicus*

Il est naturellement difficile, vu le caractère fragmentaire de l'*Odyssee* latine, de déterminer si le texte homérique d'Andronicus était le même que le nôtre. Quelquefois en effet, le texte des fragments se laisse difficilement rapporter à une traduction littérale du grec ; et l'on peut être tenté, dans ces cas, de l'expliquer par la présence d'une *uaria lectio* ou d'une interpolation dans le texte homérique lu par le traducteur. Mais le plus souvent, il n'y aurait là qu'une explication ad hoc ; car on a rarement la chance de connaître une variante textuelle de l'*Odyssee* homérique qui permettrait de rendre compte exactement du texte latin. § 18

Je ne répertorie dans cette section que les indices permettant d'établir avec une certaine sécurité l'existence de différences entre le texte homérique d'Andronicus et celui des éditions modernes. Sont considérés comme indices sûrs ceux qui reposent sur un argument autre que la seule comparaison d'un fragment de l'*Odyssee* latine avec son modèle homérique allégué.

1.2.1.1 *Absence de division en livres*

La première différence notable entre le modèle d'Andronicus et le texte homérique des éditions modernes est l'absence de division en livres. L'*Odyssee* latine ne semble en effet pas connaître la division en vingt-quatre « chants » usuelle dans les éditions modernes du poème homérique. Ainsi, à l'exception de L 31 – qui doit toutefois appartenir à une réécriture postérieure (cf. § 222) – aucun des fragments attribués à l'épopée d'Andronicus n'est accompagné d'une indication de livre. Cette circonstance concorde avec l'opinion situant à l'époque d'Aristarque (fin 3^e – 2^e s. av. J.-C.) la division des poèmes homériques en vingt-quatre chants chacun. Cependant, il a dû exister avant cette date d'autres divisions usuelles des poèmes homériques, notamment en fonction d'épisodes pourvus de titres propres ; cf. par exemple la formule introduisant une allusion à l'*Iliade* en Hdt. 2, 116 ἐν Διομήδεος Ἀριστήϊη. L'absence d'indications de livres dans les fragments de l'*Odyssee* latine trouve une explication satisfaisante si la traduction d'Andronicus se base sur un tel modèle, divisé en épisodes non numérotés. § 19

1.2.1.2 *Variantes dans le texte homérique d'Andronicus*

Dans deux cas, on peut établir avec quelque certitude qu'Andronicus lisait un texte homérique différent de celui que l'on connaît aujourd'hui. Le premier exemple est L 15 (= κ 252) *topper citi ad aedis uenimus Circae* « bien vite, nous arrivons vers la demeure de Circé ». Les éditions modernes portent εὔρομεν ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα καλά, de sorte que *Circae* ne semble pas avoir de correspondance dans le texte grec. Toutefois, on sait par la tradition indirecte qu'il existait la variante Κίρκης au lieu de καλά. Ce vers est en effet cité dans la *Vie d'Homère* attribuée à § 20a

Plutarque et dans un texte de Iohannes Doxopater ; à ce sujet, cf. § 158a. Le *Circae* de L 15 s'explique bien si l'on admet qu'Andronicus lisait lui aussi cette variante dans son modèle.

- § 20b Le second exemple de *uaria lectio* se trouve en L 16 *topper facit homines ut rusus fuerint* « en un instant, elle fait en sorte qu'ils redeviennent hommes ». Le modèle de ce fragment est κ 395 ἄνδρες δ' ἄψ ἐγένοντο κτλ. (cf. § 161). La leçon ἄψ « à nouveau », communément admise aujourd'hui dans les éditions, est toutefois une conjecture attribuée à Aristarque ; Andronicus, pour sa part, devait lire à sa place le texte de la vulgate manuscrite, αἴψ' « aussitôt ». C'est du moins ce que suggère la chronologie, puisqu'Aristarque est postérieur de quelques décennies à Andronicus. La présence de la leçon αἴψ' explique ainsi l'emploi de l'adverbe *topper* « aussitôt », qui semblerait injustifié si Andronicus lisait le même texte que nous. Pour l'explication de *rusus* « à nouveau », qui semble correspondre à un ἄψ, cf. § 30c et § 164b.

1.2.1.3 Interpolations

- § 21 Les cas d'interpolations sont moins certains. Le meilleur candidat est sans doute L 5 *sancta puer Saturni filia regina* « la sainte enfant, fille de Saturne, souveraine ». Héra n'étant qualifiée de « souveraine » qu'une seule fois dans l'*Odyssée* homérique – δ 513 πότνια Ἥρη – c'est à ce passage que doit se rapporter L 5 ; mais la titulature dont Andronicus accompagne son nom n'y apparaît pas, et semble plutôt se rapporter à E 721 = Θ 383 Ἥρη πρέσβα θεὰ θυγάτηρ μέγαλοιο Κρόνοιο. Faut-il postuler, avec Wordsworth (1874 : 571) qu'un vers de l'*Iliade* était interpolé dans le modèle suivi par Andronicus ? C'est une possibilité qu'il faut envisager, même si la critique penche aujourd'hui pour une autre interprétation (cf. § 23b).

1.2.2 La technique du traducteur

- § 22 Dans une majorité de cas, les éléments du texte latin qui ne s'expliquent pas comme une traduction plus ou moins littérale du grec peuvent être imputés aux techniques de traduction adoptées par Andronicus. Je distingue à cet égard cinq types de licences prises par le traducteur : (1) les contaminations, (2) les romanisations, (3) les changements de focalisation, (4) les réductions et (5) les amplifications.

1.2.2.1 Contamination

- § 23a Le procédé sans doute le plus souvent discuté par les critiques est celui que l'on a appelé « contamination ». On sait en effet depuis Leo (1912 : 90–91) qu'Andronicus se laisse influencer dans sa traduction par des expressions appartenant au contexte immédiat du vers traduit. Mariotti (1986 : 34 adn. 50) nomme ce phénomène « contaminazione col contesto prossimo ». Le fragment dans lequel Leo a identifié ce procédé est L 9 *namque nullum peius macerat humanum quamde mare saeuum* ;

uires cui sunt magna, toppe confringent inportunae undae. Ce texte a pour modèle homérique θ 138–139 οὐ γὰρ ἐγὼ γέ τί φημι κακώτερον ἄλλο θαλάσσης | ἄνδρα γε συγχεῖται, εἰ καὶ μάλα καρτερὸς εἴη. Les critiques, puisque l'expression *inportunae undae* ne trouve pas de correspondance dans le grec, supposent généralement qu'il s'agit d'une anticipation de θ 231–232 λίην γὰρ ἄε ι κ ε λ ί ω ς ἐδαμάσθη κ ὕ μ α σ ι ν ἐν πολλοῖσ' (cf. § 137b).

À côté de cet exemple, l'autre cas assez certain de contamination avec le contexte proche est L 22 *tuque mihi narrato omnia disertim.* Ce fragment traduit probablement ω 287 ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον ; mais si le modèle homérique est correctement identifié, *omnia* sera vraisemblablement emprunté à ω 303 τοιγὰρ ἐγὼ τοι π ἄ ν τ α μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω (cf. § 185b).

Ailleurs, Andronicus semble opérer une contamination avec des passages de l'*Odyssée* homérique n'appartenant pas au contexte immédiat des vers traduits. C'est ce que Mariotti (1986 : 35 adn. 51) a décrit comme une «contaminazione a distanza», et dont on trouve un bon exemple en L 24 *apud nympham Atlantis filiam Calypsonem.* Ce fragment se rapporte à δ 557 = ε 14 = ρ 143 νύμφης ἐν μεγάροισι Καλυψοῦς, mais la généalogie de Calypso, absente du modèle homérique, provient d'α 52 ~ η 245 Ἄτλαντος θυγάτηρ.

§ 23b

Enfin, selon Ronconi (1968 : 124), on aurait en L 5 un cas extrême de contamination à distance. La source en serait en effet le vers iliadique E 721 = Θ 383. Toutefois, il s'agirait là du seul exemple connu de contamination avec l'*Iliade*. Le seul parallèle avancé par la critique serait L 47 *auratae uaginae, aurata baltea illis erant,* contaminé selon Merry (*apud* Wordsworth 1874 : 572) avec Λ 30–31 ; mais ce fragment appartient plus probablement à Tite-Live (cf. § 265c). Dans ces conditions, il me paraît au moins aussi vraisemblable que L 5 constitue la traduction d'un vers iliadique interpolé dans le texte homérique employé par Andronicus.

Je ne traite pas ici des autres cas allégués de contamination, mais pour lesquels une explication différente me paraît préférable. On se reportera pour cela au commentaire des fragments concernés : pour un cas allégué de contamination avec le contexte proche, cf. L 49 (fragment d'attribution incertaine) ; pour les cas allégués de contamination à distance, cf. L 12 ; L 25 ; L 28 ; L 32 (fragment faussement attribué à Andronicus).

§ 23c

1.2.2.2 Romanisation

Un autre concept volontiers appliqué par la critique aux fragments d'Andronicus est celui de romanisation, théorisé à l'origine par Traina (1970 : 11–28) à la suite de Knoche (1958). Dans son article, Traina vise à détailler les diverses interventions pratiquées par Andronicus dans le but d'adapter l'*Odyssée* aux goûts et représentations du public romain. Traina opère notamment une distinction entre «romanizzazione del contenuto» (Traina 1970 : 13–18) et «romanizzazione della forma» (Traina 1970 : 18–24).

§ 24a

§ 24b Toutefois, pris en tant que tel, le concept de romanisation me paraît dépourvu de pouvoir explicatif. En effet, ce terme s'applique en principe à toute l'entreprise d'Andronicus, puisqu'il s'agit d'exprimer dans le langage des Romains le contenu de mythes grecs ; de sorte qu'on voit mal pourquoi certains procédés employés par le traducteur mériteraient plus que d'autres d'être qualifiés de romanisation. On peut, en particulier, se demander si ce concept est adéquat dans les exemples de « romanizzazione della forma » cités par Traina.

Ceux-ci sont au nombre de trois : (1) L 25 *igitur demum Vlixi cor frixit prae pauore* correspond à ε 297 = ε 406 καὶ τότε Ὀδυσσεύς λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ. Dans le texte grec, le cœur et les genoux d'Ulysse « se défont » de peur. Cette métaphore, inconnue du latin, est remplacée par Andronicus en L 25 : Ulysse sent seulement son cœur se glacer, et ses genoux, autant qu'on puisse en juger, ne sont pas mentionnés. (2) En L 20, le célèbre « enclos des dents » d'α 64 = ε 22 = τ 492 = ψ 70 n'est tout simplement pas traduit. (3) Enfin, en L 9, Andronicus allège la syntaxe en décomposant la période complexe de θ 138–139.

Mais est-il certain que ce travail sur les métaphores, ou sur la structure syntaxique d'une proposition complexe, vise à s'adapter à un goût spécifiquement romain ? Ne faut-il pas envisager qu'il y ait là une adaptation à une tendance plus générale, à une esthétique littéraire grecque contemporaine ? Il faudrait, pour répondre à cette question, conduire une enquête comparative qui dépasserait les bornes fixées à la présente étude. Mais il me suffit ici d'établir le constat suivant : si Andronicus, dans les cas signalés ci-dessus, s'écarte de la diction homérique, ce n'est pas nécessairement pour se rapprocher des canons de l'art oratoire latin pré-littéraire ; la possibilité qu'il réponde en cela à une influence grecque doit être envisagée, même si la nature de celle-ci reste pour le moment à préciser.

§ 24c Je ne propose pas, bien sûr, de renoncer entièrement au concept de romanisation. Cependant, les exemples que je retiens répondent à une définition plus stricte ; il s'agit uniquement d'adaptations à la culture matérielle, institutionnelle ou religieuse romaine. Ces cas sont en définitive peu nombreux : cf. L 7, où le char de Nausicaa devient un *carpentum* ; L 29, où la patrie des Achéens s'appelle *Graecia*, selon une dénomination étrangère à l'*Odyssee* homérique. Pour l'aspect spécifiquement religieux de cette romanisation, voir les diverses traductions des noms de divinités grecques : cf. L 1 *Camena* pour Μοῦσα. L 5 *Saturnus* pour Κρόνος. L 12 *Moneta* pour Μνημοσύνη ; etc.

§ 24d À ce même effort d'adaptation à la culture religieuse romaine se rapporte peut-être un phénomène signalé par Büchner (1979 : 45). Celui-ci observe en effet qu'Andronicus évite apparemment les expressions égalant les hommes aux dieux. Ainsi, en L 2, il remplace par l'adjectif *Laertius* « fils de Laërte » la tournure homérique qui attribue à Ulysse une qualité « divine ». On constate une substitution comparable en L 4, où Patrocle est qualifié de *uir summus adprimus*, là où γ 110 l'appelle θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος « un conseiller égal aux dieux ».

Büchner va loin dans l'interprétation, puisqu'il y voit une véritable tendance à l'« humanisation » ou à l'atténuation de la « naive Übertreibung » (Büchner

1979 : 63) caractéristique de l'*Odyssee* homérique. Mais il me semble, pour ma part, qu'il serait plus exact de parler ici d'une adaptation au sentiment religieux romain. Andronicus aura renoncé à rendre ces expressions pour ne pas heurter les représentations d'un public romain, peut-être moins ouvert que les Grecs aux représentations anthropomorphes du divin. En ce sens, ces substitutions d'épithètes participent elles aussi d'un effort de romanisation entrepris par Andronicus.

1.2.2.3 *Changement de focalisation*

Une troisième tendance que j'ai observée à plusieurs reprises dans les fragments d'Andronicus semble quant à elle avoir généralement échappé à l'attention des critiques. Il s'agit d'une propension à s'écarter légèrement, dans la traduction, de la perspective ou de la focalisation du récit adoptée dans le modèle homérique. L'action racontée est la même, les termes employés sont très proches de ceux du grec, mais le récit se concentre sur le destinataire du discours plutôt que sur l'émetteur, sur une partie plutôt que sur le tout, etc. La motivation de ces changements de focalisation n'est pas claire.

§ 25

Je relève trois exemples de ce procédé. Ainsi, en L 16 = κ 395, on assiste à la métamorphose qui rend aux compagnons d'Ulysse leur forme humaine. Le texte grec se focalise sur les personnages affectés par cette action, soit les hommes d'Ulysse : κ 395 ἄνδρες δ' ἄψ ἐγένοντο « ils redevinrent hommes ». Le texte latin, au contraire, inverse la perspective et met en avant l'agent, c'est à dire Circé : L 16 *facit homines ut rusus fuerint* « elle fait qu'ils redeviennent hommes ».

Andronicus procède à une inversion comparable en L 13 = ι 413. Dans cette scène, les Cyclopes, trompés par la ruse d'Ulysse, traitent en substance Polyphème de fou, ce qui réjouit le héros. Le texte grec se focalise sur les émetteurs du discours, soit les Cyclopes : ι 413 ὡς ἄρ' ἔφαν ἀπιόντες, ἐμὸν δ' ἐγάλασσε φίλον κῆρ « ainsi dirent-ils en le quittant, et mon cœur se réjouit ». Mais dans sa traduction, Andronicus déplace le centre de l'attention vers le récepteur indirect des paroles, Ulysse : L 13 *quoniam audiui* eqs. « lorsque j'entendis (sc. les paroles des Cyclopes) ».

Enfin, à ces deux exemples, on peut ajouter celui de L 7 = ζ 295–297, le dialogue entre Ulysse et Nausicaa lors de leur première rencontre. Dans le modèle homérique, la princesse emploie une première personne du pluriel incluant ses servantes (ἡμεῖς, ἔλωμεν, etc.). Andronicus, en revanche, resserre la perspective en se focalisant sur la seule Nausicaa : L 7 *donecum uidebis me ... domum uenisse* « jusqu'à ce que tu voies que je suis rentrée à la maison ».

1.2.2.4 *Tendances à la réduction*

Reste à examiner deux caractéristiques apparemment contradictoires de la traduction d'Andronicus : ses tendances à la réduction et à l'amplification. Je commence par les réductions.

§ 26

Réductions d'épithètes

§ 26a Celles-ci affectent en priorité les vers où se manifestent un des traits les plus représentatifs de la diction homérique, à savoir l'emploi d'*epitheta ornantia*. Andronicus renonce en effet, en plusieurs occasions, à ces épithètes ou syntagmes nominaux apposés, et en particulier lorsqu'ils accompagnent des noms propres : cf. notamment L 2, où α 65 θείοιο est supprimé ; L 4, où γ 110 θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος est traduit par *uir summus adprimus* ; L 6, où ζ 142 εὐώπιδα κούρην est seulement rendu par *uirginem* ; L 10, où θ 323 ἄναξ ἐκάεργος ne trouve aucune correspondance.

Les raisons de ce choix ne sont pas certaines, d'autant qu'Andronicus tend par ailleurs à ajouter des épithètes absentes de son modèle homérique (cf. § 27a). Dans le cas de L 2 et de L 4, on expliquera l'abandon des épithètes homériques par une aversion pour les formules égalant des humains à des dieux (cf. § 24d). Mais cette explication ne vaut pas pour L 6, où Nausicaa n'est pas comparée à une déesse, ni pour L 10, où l'épithète supprimée est celle d'un dieu.

La seule cause à laquelle on pense spontanément est qu'Andronicus tend à abrégier l'énoncé, de manière à le contenir dans les frontières du saturnien, plus étroites que celles de l'hexamètre. Pour comparaison, l'auteur de l'*Odyssee* nouvelle (cf. § 34) procède de même, lorsqu'il réduit à un seul hexamètre latin un énoncé grec réparti sur un vers et demi : cf. L 33 *cum socios nostros mandisset impius Cyclops* = υ 19–20 ἤματι τῷ, ὅτε μοι μένος ἄσχετος ἦσθιε Κύκλωψ | ιφθίμους ἐτάρους. On constate ici deux réductions : (1) ἤματι τῷ, ὅτε est réduit à un simple *cum*, et (2) *impius Cyclops* est substitué au syntagme plus complexe μένος ἄσχετος ... Κύκλωψ (cf. § 239b). Le cas (1) sort certes légèrement du cadre de la présente discussion, puisqu'il ne concerne pas une épithète ; mais (2) est comparable aux exemples observés chez Andronicus.

Autres abrégements

§ 26b Ces réductions d'épithètes ne sont peut-être qu'un aspect d'une tendance plus générale d'Andronicus à resserrer l'expression en allégeant le texte de ses éléments redondants ou non essentiels. Il existe en effet plusieurs indices suggérant qu'Andronicus supprimait aussi d'autres expressions homériques. Ainsi, en L 7 = ζ 295–297, le traducteur laisse de côté ζ 296, dont le contenu est superflu, puisqu'il est répété en substance au vers suivant (cf. § 118b). En L 22, il réduit au seul verbe *narrato* le pléonisme εἶπε καὶ ... κατάλεξον (cf. § 184). En L 25 enfin, il condense en *cor frixit* une métaphore rare dans la langue poétique latine, λύτο γούνατα καὶ ... ἦτορ.

Réductions plus radicales ?

§ 26c On n'a en revanche aucune trace de réductions plus radicales, comme la suppression d'épisodes entiers ou leur remplacement par un résumé. Du moins n'a-t-on pas de preuve tangible qu'Andronicus ait résumé l'*Odyssee* comme l'a fait, pour l'autre poème homérique, l'auteur de l'*Iliade* latine. Un seul fragment pourrait, à la rigueur,

être interprété comme le résumé d'un épisode d'une certaine étendue. Il s'agit de L 29 ;¹⁷ ce fragment, en effet, se rapporte manifestement au discours prononcé par Ménélas en δ 461–569, mais ne correspond, à strictement parler, à aucun vers compris dans ce passage. Une explication possible serait de postuler qu'Andronicus condense dans sa traduction le dialogue entre Ménélas et Protée, et que L 29 appartienne à une sorte de résumé de cet échange. Mais rien n'est certain, et L 29 s'explique peut-être mieux comme un ajout à motivation logique (cf. § 27b).

Quant à l'hypothèse que le traducteur ait supprimé certaines péripéties, elle ne s'impose pas. En effet, autant qu'on puisse en juger, la plupart des épisodes du poème homérique trouvent une contrepartie dans les fragments de l'*Odyssée* latine. Il semble bien, par conséquent, qu'Andronicus ait produit une traduction intégrale ou proche de l'être. On s'en convaincra en lisant, ci-dessous, l'inventaire des épisodes dont la présence est attestée ou non dans les fragments d'Andronicus.

§ 26d

De l'invocation qui ouvre le chant α, on a conservé le vers initial, L 1. L'assemblée des dieux (α 11–149), qui la suit, est représentée par L 2 (α 65) et probablement par L 19 (α 45 ou α 81).¹⁸ Vient ensuite l'épisode des conseils prodigués à Télémaque par Athéna, auquel se rapporte L 31 (α 225). Il s'agit certes d'un fragment de l'*Odyssée* nouvelle ; mais si cet épisode – d'ailleurs essentiel à l'intrigue – apparaît dans la réécriture hexamétrique, il devait aussi se trouver dans l'original. Du reste, on a peut-être conservé un fragment original de ce même épisode, si L 22, dont le modèle est un vers récurrent, correspond à α 169, α 206 ou α 224. Aucun fragment conservé, en revanche, ne semble se rapporter au festin des prétendants qui clôt le chant (α 324–444).

Les voyages de Télémaque, qui occupent les chants β, γ et δ, sont eux aussi bien représentés. À l'assemblée du peuple (chant β), prélude au départ de Télémaque, se rattache L 3 (β 317), et au séjour à Pylos (γ 1–403) appartient L 4 (γ 110). Le séjour à Sparte (γ 404–δ 311) est également attesté, même si le seul fragment qui s'y rapporte avec certitude est L 29, dont le modèle exact n'est pas identifié (cf. § 26c). Mais peut-être possède-t-on un autre fragment de cet épisode, si L 21, dont le modèle est un vers récurrent, correspond à δ 52–54. Du retour de Télémaque (δ 312–619), on a conservé L 5 (δ 513). Enfin, à l'embuscade des prétendants (δ 620–847) se rapporte peut-être L 27, si l'identification de ce fragment à δ 782 est correcte ; mais à ce sujet, cf. § 203e.

On ne connaît aucun fragment qui se rattache avec certitude au chant ε, qui contient le départ d'Ulysse de chez Calypso, sa navigation et la tempête. Toutefois, parmi les fragments dont le modèle est un vers récurrent, plusieurs pourraient ressortir à ε : cf. L 20 et L 35 (ε 22 ?), L 24 (ε 14 ?) et L 25 (ε 297 ou ε 406 ?).

17 Voir cependant Flores 1978 : 99–111 pour l'hypothèse d'un abrégement plus systématique (hypothèse souvent répétée par cet auteur sans nouvel argument : cf. par exemple Flores 1998 : 75–86). Pour la critique de l'argument de Flores, voir mon commentaire à L 7.

18 Ce vers récurrent apparaît encore en ω 473, mais son identification avec ce vers est improbable : cf. § 172.

Au chant ζ, qui contient l'arrivée d'Ulysse au pays des Phéaciens et sa rencontre avec Nausicaa, ressortissent L 6 (ζ 142) et L 7 (ζ 295–297). Le chant η – où Alkinoos accorde l'hospitalité à Ulysse et où celui-ci rapporte ses aventures depuis l'épisode de Calypso – est moins bien représenté. On n'en connaît aucun fragment certain, mais L 21 pourrait s'y rapporter s'il correspond à η 172–174. Du chant θ, on a conservé plusieurs fragments : L 8 (θ 88) appartient à la première récitation de Démodikos ; L 9 (θ 138–139) à la scène où Laodamas invite Ulysse à participer aux jeux ; L 10 (θ 322–323) au récit par Démodikos des amours d'Arès et d'Aphrodite ; L 11 (θ 378–379) à la danse de Laodamas et Halios ; L 12 (θ 481 ou θ 488) à la scène où Démodikos narre l'histoire du cheval de Troie.

L'épisode du Cyclope (chant ι), raconté par Ulysse aux Phéaciens, est représenté par L 13 (ι 413). Quant à celui d'Éole (κ 1–79), qui lui fait suite, il est attesté indirectement par un fragment de l'*Odyssée* nouvelle, L 32 (κ 64). Les Lestrygons (κ 80–132), en revanche, n'ont laissé aucun vestige dans les fragments d'Andronicus. L'épisode suivant, dans le récit que donne Ulysse aux Phéaciens, est celui de son séjour auprès de Circé (κ 133–466). On en a gardé trois fragments : L 14 (κ 175), L 15 (κ 252) et L 16 (κ 395). De l'évocation des morts, qui précède le départ d'Ulysse, il ne reste aucun fragment certain, mais L 22, dont le modèle est récurrent, pourrait s'y rapporter s'il correspond à λ 140, λ 170, λ 370 ou λ 457. Enfin, des Sirènes, de Charybe et Skylla (μ 1–311), nulle trace, mais l'épisode des bœufs du Soleil (μ 312–453) est attesté : cf. L 17 (μ 321 ou μ 328).

On a ensuite une lacune, puisqu'aucun fragment ne se rapporte avec certitude aux chant ν (départ d'Ulysse et rentrée à Ithaque) et ξ (entretien avec Eumée). Aucun fragment non plus des chants ο (retour de Télémaque) et π, à moins que L 21 et L 22 ne correspondent respectivement à ο 135 et π 137. Toutefois, L 21 pourrait encore être identifié avec ρ 91–93, auquel cas on aurait un fragment de ce chant. Il n'y a rien, en revanche, du combat d'Ulysse et d'Iros (chant σ).

À la scène du bain de pieds (chant τ) appartient le dernier fragment d'emplacement certain, L 18 (τ 225–226). À celle du jeu de l'arc (chant υ et début de φ) se rapporte peut-être L 28, si l'identification avec υ 246 est correcte ; mais à ce sujet, cf. § 208d. Le massacre des prétendants (φ 359 – χ 389), ensuite, est attesté indirectement par L 34, un fragment de l'*Odyssée* nouvelle ; et au même épisode ressortit peut-être L 25, dont le modèle est récurrent, s'il correspond à χ 147. Les derniers épisodes, enfin, sont mal attestés. Aucun fragment connu ne se rapporte aux retrouvailles d'Ulysse avec Pénélope (χ 390 – ψ 296), et seul le fragment d'emplacement incertain L 30 (ψ 305 ?) pourrait se rapporter à la fin du chant ψ. Quant au chant ω, on en aurait peut-être un fragment, mais à la condition – improbable – que L 22 corresponde à ω 256 ou ω 287.

§ 26e

En résumé, les épisodes manquants ou d'attestation incertaine sont les suivants : la fin du chant α (festin des prétendants) ; le chant η ; quelques développements secondaires du chant θ ; les Lestrygons ; la nécromancie de κ–λ ; les Sirènes ; Charybde et Skylla ; les chants ν à σ ; les retrouvailles d'Ulysse avec Pénélope ; le chant ω. Il y a donc assez de lacunes dans la documentation pour laisser ouverte en principe

la possibilité que l'*Odyssee* latine constitue une traduction partielle. Et certes, il ne serait pas surprenant qu'Andronicus ait abandonné quelques péripéties mineures – festin des prétendants, Lestrygons, etc.

Mais d'un autre côté, certains des passages aujourd'hui manquants ne pouvaient pas être absents de l'*Odyssee* latine, si ce poème formait une unité narrative.¹⁹ Ainsi, on voit mal comment Andronicus aurait pu se passer du chant v, dans lequel est raconté le retour d'Ulysse à Ithaque ; ou des retrouvailles d'Ulysse et Pénélope, qui constituent le dénouement de l'intrigue principale. Il me semble par conséquent que l'absence de ces épisodes s'explique plus probablement par le caractère fragmentaire de la documentation que par une suppression opérée par Andronicus.

Cette conclusion, si elle est correcte, va à l'encontre de l'opinion exprimée par Suerbaum (1992 : 168–171) et volontiers admise par la critique. Selon Suerbaum en effet, il découle du témoignage de Gell. 18, 9, 5 (texte cité ci-dessous) que l'*Odyssee* latine tenait toute entière en un seul rouleau de papyrus ;²⁰ et ce rouleau ne pouvait contenir, selon ses calculs, qu'un maximum de 1850 vers saturniens.²¹ Dans ces conditions, l'*Odyssee* latine ne pourrait évidemment constituer qu'une version fortement abrégée en comparaison du poème homérique.

§ 26f

Il existe toutefois trois raisons de mettre en doute la thèse de Suerbaum. Premièrement, comme je le montre ci-dessus (§ 26d – § 26e), l'hypothèse d'une traduction fortement abrégée s'accorde mal avec le texte des fragments conservés.²² À cela s'ajoute que l'on ignore quelles possibilités techniques existaient au 3^e s. av. J.-C. pour la production de livres.²³ Aucun des points de comparaison dont on dispose n'est aussi ancien, et il n'est pas certain que les conclusions tirées par Suerbaum s'appliquent à l'époque d'Andronicus. Il est donc permis de remettre en question, au moins pour le 3^e s. av. J.-C., la limite de 1850 vers proposée par Suerbaum.

Deuxièmement, je ne crois pas que le témoignage d'Aulu-Gelle garantisse l'existence d'une *Odyssee* latine tenant en un seul rouleau. Le texte fondant l'interprétation de Suerbaum est le suivant : Gell. 18, 9, 5 *offendi enim in bibliotheca Patrensi librum uerae uetustatis Liuii Andronici, qui inscriptus est Ὀδύσσεια, in quo erat uersus primus cum hoc uerbo (sc. insece) sine u littera : uirum mihi, Camena, insece uersutum*. Suerbaum reconnaît certes la possibilité qu'Aulu-Gelle signifie par là

19 Que l'*Odyssee* latine forme une unité narrative n'est pas unanimement admis par la critique. Flores notamment, a maintes fois exprimé l'opinion selon laquelle l'épopée d'Andronicus constituait en réalité une anthologie destinée à des récitations au théâtre ; voir à ce sujet, dernièrement, l'introduction de son édition de l'*Odyssee* latine (Flores 2011a : XI–XXIII). Et certes, il n'est pas exclu que des récitations théâtrales de morceaux choisis de l'*Odyssee* latine aient eu lieu. Mais on manque d'arguments montrant qu'il s'agisse, comme le croit Flores, du seul cadre possible pour la réception du poème d'Andronicus.

20 Suerbaum 1992 : 170–171.

21 Suerbaum 1992 : 170.

22 Argument déjà formulé par A. Barchiesi 2002.

23 Argument formulé par Feeney 2016 : 314 adn. 72.

avoir vu, non un unique rouleau contenant toute l'*Odyssee* latine, mais seulement le premier de plusieurs *uolumina*. Il poursuit toutefois : « aber der Satz klingt doch in der Tat so, als habe Gellius nur 1 Buch-Rolle vorgefunden » (Suerbaum 1992 : 171). Suerbaum, hélas, n'explique pas comment la phrase aurait dû sonner si le grammairien s'était trouvé face à une édition répartie en plusieurs volumes. Mon opinion à ce sujet est qu'Aulu-Gelle l'aurait formulée exactement de la même manière. Car il importe peu, pour l'auteur des *Nuits attiques*, que le texte d'Andronicus soit écrit sur un ou plusieurs rouleaux. En effet, ce qui compte ici pour lui, c'est que l'ancienneté du livre dans lequel il affirme avoir trouvé le mot *insece* garantisse l'authenticité de cette forme. Aulu-Gelle pouvait donc se permettre de laisser dans le flou un détail comme le nombre de volumes que comptait cette édition, puisqu'il n'avait aucune pertinence pour son argumentation. Dans cette perspective, il paraît plus sage d'admettre que Gell. 18, 9, 5 n'autorise aucune conclusion quant au nombre de rouleaux nécessaires à une édition de l'*Odyssee* latine.

Enfin, aucune limitation technique – du moins de celles concernant la technique du livre – n'empêchait Andronicus de produire une traduction complète ou quasi-complète de l'*Odyssee* homérique. En effet, il existait déjà, avant la division traditionnelle des deux poèmes homériques en vingt-quatre « chants », des éditions complètes de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* grecques. Et les libraires d'alors disposaient, de toute évidence, de moyens techniques permettant de copier ces poèmes sur autant de rouleaux que nécessaire. Quelque solution que ces libraires aient adoptée, rien n'empêchait Andronicus de l'appliquer telle quelle pour son poème, si celui-ci devait être aussi long que l'*Odyssee* homérique.

1.2.2.5 Tendances à l'amplification

§ 27 À l'opposé, semble-t-il, de sa tendance à l'abrégement, on observe chez Andronicus une nette propension à ajouter à sa traduction des éléments absents de son modèle. Ces amplifications sont de deux types. Tantôt, il s'agit de formules patronymiques ou matronymiques apposées aux noms de personnages ; tantôt, d'ajouts dont la motivation est d'ordre logique.

Ajout de formules onomastiques

§ 27a À la première catégorie appartiennent les exemples suivants : L 2 *Laertius* pour α 65 Ὀδυσῆος ... θεῖοιο ; L 5 *sancta puer Saturni filia* pour δ 513 πότνια Ἥρη ; L 12 *Monetas filia* pour θ 481 ~ θ 488 Μοῦσ' ; L 19 *Saturni filie* pour α 45 = α 81 = ω 473 Κρονίδη ; L 24 *Atlantis filiam*, sans contrepartie dans le texte grec de δ 557 = ε 14 = ρ 143.²⁴

24 L 10 *filius Latonas* pour θ 323 ἀναξ ἐκάεργος Ἀπόλλων représente un cas particulier. En effet, l'ajout de la formule matronymique a ici pour résultat non l'amplification, mais la réduction de l'expression originale ; à ce sujet, cf. § 26a.

Andronicus semble en cela être à l'origine d'un *topos* de la diction saturnienne, puisque son goût des formules généalogiques se retrouve dans l'œuvre de son successeur, Naevius : cf. N 9 *Rhuncus atque Porpureus filii Terras*. N 13 *Cereris Proserpina puer*. N 14 *sanctus Ioue prognatus ... Apollo*. N 35 *nouem Iouis ... filiae sorores*.

Ajouts à motivation logique

Quant à la seconde catégorie d'ajouts observés dans l'*Odyssée* latine, elle correspond en substance à ce que Broccia (1975 : 358) a appelé une « *aggiunta esegetica* ». J'entends par là toute partie du texte latin dépourvue de correspondance littérale dans l'*Odyssée* homérique, mais dont l'ajout permet au traducteur d'expliciter un contenu implicite de son modèle.

§ 27b

Je relève dans mon commentaire trois exemples certains de ce procédé. Le premier est L 3 in *Pylum deueniens aut ibi ommentans*, que j'identifie avec β 317 ἠὲ Πύλονδ' ἐλθὼν ἢ αὐτοῦ τῶδ' ἐνὶ δῆμῳ. Le participe *ommentans* n'a pas de contrepartie exacte dans le modèle homérique, mais contrebalance *deueniens* en explicitant un participe μένων sous-entendu dans le grec (cf. § 98c). Deuxième exemple, en L 7 = ζ 295–297, le grec ne mentionne pas le moyen de transport par lequel Nausicaa rentre chez elle ; Andronicus, en revanche, l'exprime explicitement par *carpento uehentem*. Dans la mesure où il est dit à plusieurs reprises dans le chant ζ que Nausicaa se déplace en char, l'amplification *carpento* tombe dans cette catégorie des ajouts à motivation logique.²⁵ Enfin, on peut identifier une adjonction de même nature en L 8 *simul ac lacrimas de ore noegeo detersit* = θ 88 δάκρυ' ὁμορξάμενος κεφαλῆς ἄπο φάρος ἔλεισκε. Le texte homérique ne dit ni que les larmes d'Ulysse coulent sur son visage, ni qu'il les en essuie au moyen de son manteau ; mais ces deux idées s'imposent naturellement à la lecture du grec, et Andronicus ne fait que les formuler explicitement en ajoutant *de ore et noegeo*.

À ces trois cas, on peut ajouter celui, moins certain, de L 29. Comme on le sait (cf. § 26c), ce fragment pourrait être interprété comme un résumé de l'échange entre Protée et Ménélas, rapporté par ce dernier à Télémaque en δ 461–569 ; le Vieux de la Mer y révèle au roi le sort qu'ont reçu les héros Achéens depuis la fin de la guerre. Mais une autre explication me semble au moins aussi probable que celle d'une traduction abrégée : Andronicus a pu insérer ce texte vers le début de la réponse de Protée (δ 492–537), manière de résumé préliminaire annonçant le développement qui va suivre. Si cette hypothèse est correcte, le vers L 29 dans son entier constituerait un ajout à motivation logique. Je laisse ici sans discussion les possibles amplifications de cet ordre observées en L 27 et L 49. Le modèle homérique de ces fragments n'étant

25 Il faut toutefois reconnaître que l'ajout est difficile à distinguer, ici, d'une contamination avec le contexte proche (cf. § 23a).

pas identifié avec certitude, il serait vain de verser ces pièces au dossier. Pour L 27, cf. § 203c ; pour L 49, cf. § 268b.

1.2.3 Orientations esthétiques

§ 28 On a conservé de l'*Odyssee* latine trop peu de fragments pour définir avec précision l'esthétique ou la poétique d'Andronicus. Toutefois, même la documentation exiguë dont on dispose permet de mettre au jour la propension du traducteur à mobiliser une certaine forme d'érudition. De cette érudition d'Andronicus, je propose de distinguer deux aspects : l'un que je qualifierai d'« étymologique », et l'autre de « philologique ».

1.2.3.1 Le goût de l'étymologie

§ 29a Le goût d'Andronicus pour l'étymologie se manifeste de diverses manières. Tantôt, il choisit de traduire un mot grec par un mot latin présentant les mêmes sonorités : cf. L 14 *Morta*, dont la syllabe initiale fait écho au μόρσιμον ἦμαρ du modèle homérique, κ 175 ; ou L 42 – si l'identification avec τ 439 est correcte – où la première syllabe de *loco* évoque celle de λόχη dans son modèle homérique présumé. Et l'on a, semble-t-il, un cas particulier du même procédé en L 1, où *insece* répond au grec ἔννεπε en reproduisant la même structure phonologique *ŃnCĚCĚ*. Mais peut-être y a-t-il ici plus qu'une simple recherche d'assonance, si Andronicus était conscient de la parenté étymologique entre les deux verbes ; pour un argument allant en ce sens, cf. § 93c.

Tantôt, au jeu des consonances s'ajoute celui du calque sémantique. Ainsi, en L 12, la mère de la *Camena*/Μοῦσα s'appelle *Moneta*. Ce nom, originellement une épiclèse de Junon, tient lieu d'équivalent à Μνημοσύνη, peut-être en partie parce que les syllabes initiales des deux théonymes partagent la même structure consonantique *m-n-* ; mais sans doute d'abord parce que *Moneta* et Μνημοσύνη évoquent respectivement les verbes *monere* et μιμνήσκειν, relevant du domaine de l'activité mentale propre aux Muses. D'une manière analogue, α 1 πολύτροπον est rendu par L 1 *uersutum* ; autrement dit, un composé du verbe grec τρέπειν « tourner » est rendu par un dérivé du verbe latin de même sens, *uertere*. Au calque sémantique, Andronicus combine ici une habile allusion étymologique à sa propre activité de traducteur, puisque *uertere* signifie aussi « traduire » : cf. par exemple Plaut. *Trin.* 19 *Philemo scripsit ; Plautus uortit barbare*.²⁶

Tantôt, enfin, le choix de mots paraît motivé par une allusion étymologique interne au latin. Ainsi, en L 9, les vagues de la mer déchaînée sont dites *inportunae*, non seulement parce qu'elles sont « impraticables », mais aussi parce qu'elles interdisent

26 Je laisse à des commentateurs plus enclins à ce genre de remarques le soin de développer les vastes implications poétiques de ce choix de mots ; à ce sujet, cf. par exemple Feeney 2016 : 54.

le retour au *portus*. De même, en L 14 la déesse fatale est appelée *Morta*, peut-être par un jeu de mots pseudo-étymologique avec *mors*, *mortis* « la mort ».

Ce goût d'Andronicus pour l'érudition étymologique est d'ailleurs partagé par Naevius. Pour un exemple, chez ce dernier, de jeu de mots pseudo-étymologique, cf. N 53 *Balatium* ; ce nom, donné au mont Palatin, est motivé par *balare* « bêler », pour établir un lien avec l'activité pastorale dont la colline était censée être le théâtre. Pour un exemple de calque sémantique, cf. N 47, où *Dīs* traduit le nom de Πλούτων, que l'étymologie populaire rapprochait, à tort ou à raison, de πλούτος « riche » ;²⁷ ou N 23, où *uirum praetor* fait apparemment écho à la formule homérique ἀναξ ἀνδρῶν. Dans ce dernier cas, le choix de mots devait être renforcé en outre par l'étymologie rapprochant *praetor* du verbe *praeire* ; à ce sujet, cf. § 361b.

§ 29b

1.2.3.2 Un poète philologue ?

Quant à la dimension philologique de l'érudition dont Andronicus fait preuve dans l'*Odyssée* latine, la critique tend à la résumer à l'utilisation de scholies. Nombreux ont été les commentateurs qui, à la suite de H. Fränkel (1932), ont formulé l'hypothèse voulant que les fragments L 11 ou L 14 constituent la traduction, non du texte homérique, mais d'un commentaire. Ainsi, L 11 *nexebant multa inter se flexu nodorum dubio* se rapporterait, non à θ 378–379, mais à la Schol. V ad θ 379 ταρφέ' ἀμειβομένω] πυκνῶς πλέκοντες εἰς ἀλλήλους ἐναλλασσόμενοι. Et de même, L 14 refléterait l'interprétation proposée par la Schol. M ad γ 236.²⁸

§ 30a

Mais cette hypothèse me paraît improbable, car les rapprochements opérés entre le texte des fragments et celui des scholies ne sont pas entièrement convaincants ; à ce sujet, cf. § 141b et § 156c. De fait, les chances sont infimes pour qu'Andronicus ait eu sous les yeux un commentaire dont la teneur recouvrait exactement celle des scholies connues aujourd'hui. On peut bien sûr arguer de ce que les scholies, telles qu'on les connaît, résultent de réélaborations ultérieures et ne représentent pas l'état exact des commentaires homériques contemporains d'Andronicus ; que dans ces conditions, les fragments d'Andronicus et les scholies dont on les rapproche reflètent une source commune désormais perdue. Mais pourquoi postuler le recours à un commentaire dont on n'a aucune trace tangible ?

§ 30b

Pourquoi ne pas plutôt envisager que l'écart constaté entre le texte latin et son modèle résulte d'un effort exégétique dont le mérite reviendrait en propre à Andronicus ? Celui-ci, après tout, est présenté par Suétone (cf. § 14b) comme un grammairien dont l'activité consistait à commenter des textes latins et grecs ; cela en fait indéniablement un homologue des commentateurs d'époque hellénistique auxquels remontent, au moins en partie, les scholies de nos manuscrits homériques. Il

27 Ernout/Meillet/André 1985 : 177.

28 Voir aussi Cazzaniga 1966, qui postule – sans vraisemblance – l'utilisation d'une scholie pour L 18 ; cf. § 169a avec la littérature relative à cette question.

me paraît par conséquent vraisemblable que L 11 et L 14 reflètent, non un commentaire consulté par Andronicus, mais le résultat de ses propres efforts.

§ 30c

On dispose, du reste, d'un indice suggérant qu'Andronicus était capable d'une forme de critique textuelle comparable à celle que pratiquaient les éditeurs alexandrins des poèmes homériques. On sait en effet qu'en κ 395 ἄνδρες δ' ἄψ ἐγένοντο κτλ., la leçon correcte ἄψ « à nouveau » est rétablie par une conjecture d'Aristarque contre la leçon de la vulgate, αἴψ' « aussitôt » (cf. § 20b). Mais quelques décennies avant Aristarque, c'est encore selon toute vraisemblance cette leçon corrompue qu'Andronicus lisait. Du moins cela expliquerait-il la présence de l'adverbe *topper* « aussitôt » dans sa traduction de ce vers : cf. L 16 *topper facit, homines ut rusus fuerint*. Toutefois, l'auteur de l'*Odyssée* latine a dû sentir, comme plus tard Aristarque, que κ 395 présentait un sens insatisfaisant en l'absence d'un adverbe exprimant le retour à une situation antérieure. Aristarque, dont le domaine d'action était l'établissement du texte homérique, aura résolu ce problème en corrigeant αἴψ' en ἄψ. Andronicus, en traducteur et exégète, pouvait se permettre de rendre en latin la leçon transmise (*topper* ~ αἴψ'), tout en corrigeant son imperfection en ajoutant un second adverbe (*rusus* ~ ἄψ).²⁹

1.3 Réception antique de l'*Odyssée* latine

§ 31 L'*Odyssée* latine d'Andronicus a connu, dans l'Antiquité, un double destin. D'un côté, elle semble avoir rempli une fonction didactique, ou du moins avoir été étudiée dans un cadre scolaire, et ce jusqu'au 1^{er} s. av. J.-C. De l'autre, on a dû la percevoir assez tôt comme vieillie – ce qui n'est pas contradictoire avec l'hypothèse d'une utilisation scolaire – au point de lui substituer une réécriture dactylique.

1.3.1 Utilisation comme texte scolaire

§ 32 Il est possible que l'*Odyssée* latine ait été destinée, dès l'origine, à une utilisation en milieu scolaire. On sait en effet qu'Andronicus utilisait ses propres compositions dans son enseignement (cf. § 14b) ; et il se pourrait qu'avant de devenir un poète d'État, il se soit fait connaître par ces mêmes compositions, au nombre desquelles se trouvait peut-être l'*Odyssée* latine (cf. § 16b). Si cette hypothèse est correcte, et que sa traduction était dès l'origine destinée à une utilisation didactique, cela expliquerait un certain nombre des caractéristiques décrites précédemment. Les « ajouts à motivation logique » (cf. § 27b), destinés à expliciter des éléments implicites du texte grec ; les amplifications patronymiques ou matronymiques (cf. § 27a), visant à clarifier les rapports entre les dieux du panthéon homérique ; les efforts exégétiques apparentant certains passages de l'*Odyssée* latine à un commentaire (cf. § 30) ;

29 Pour la justification de la leçon conjecturale *ut rusus* (texte transmis : *utrius*), cf. § 164.

tout cela cadrerait bien avec un poème composé pour offrir à un public de jeunes Romains, locuteurs non natifs du grec, une introduction à l'*Odyssée* homérique.³⁰

Si l'intention d'Andronicus était bien de produire une version de l'*Odyssée* susceptible d'être lue en cours, il semble avoir réussi dans son entreprise. Du moins croira-t-on volontiers que les *carmina Liui*³¹ rabâchés par Orbilius, le maître d'école d'Horace, provenaient de l'*Odyssée* latine. Si tel est le cas, l'œuvre d'Andronicus sera restée au programme au moins jusqu'au second quart du 1^{er} s. av. J.-C., lorsqu'Horace, né en 65 av. J.-C., fréquentait le cours élémentaire d'Orbilius.

1.3.2 Réfection hexamétrique

Mais qu'un poème jouisse du statut de texte scolaire ne suffit pas à en garantir l'actualité. Et de fait, Cicéron déjà reprochait à l'*Odyssée* latine son aspect archaïque et imparfait, en la comparant à une sculpture de Dédale.³² C'est peut-être ce caractère jugé démodé qui a conduit un poète anonyme à en proposer une version révisée, rédigée en hexamètres. On connaît en effet par Priscien quatre fragments dactyliques, attribués par le grammairien à l'*Odyssée* d'Andronicus.

§ 33

1.3.2.1 Les hexamètres attribués à Andronicus

L'existence de ces quatre hexamètres dactyliques a reçu diverses explications dès les débuts de la critique moderne. Merula (1595 : 88) imaginait ainsi qu'Andronicus était l'auteur d'une *Odyssée* en prose, mêlée d'hexamètres, de saturniens et de vers iambiques. L'hypothèse d'une rédaction polymétrique, improbable dans la version envisagée par Merula, a été reformulée par Lenchantin de Gubernatis (1936 : 20) ; selon celui-ci, Andronicus aurait composé certains chants en saturniens et d'autres en hexamètres. Cette hypothèse se heurte toutefois à une difficulté, dans la mesure où Lenchantin lui-même rattache le saturnien L 16 et l'hexamètre L 32 au même chant κ. Un tel procédé compositionnel ne trouve d'ailleurs aucun parallèle, ni dans la littérature épique grecque antérieure à Andronicus, ni dans aucune épopée antique.

§ 34

Osann (1816 : 38) considérait pour sa part comme fautive l'attribution à Andronicus de L 32, L 33 et L 34, transmis par les *Institutions* sous le seul nom de *Liuius*. Il proposait de rétablir le nom de Laevius dans le texte de Priscien. Cette solution est aujourd'hui abandonnée à juste titre. Il paraît en effet peu probable, d'une part, que les copistes aient commis par trois fois le même lapsus. D'autre part, l'hypothèse d'Osann laisse sans explication la scansion dactylique de L 31,

30 Si je comprends bien Bettini 2012 : 116, celui-ci paraît nier que l'*Odyssée* latine ait appartenu aux compositions latines employées par Andronicus dans son enseignement. Feeney 2016 : 51 est du même avis, mais un tel scepticisme me semble exagéré.

31 Hor. *Epist.* 2, 1, 69.

32 Cf. Cic. *Brut.* 71.

que Priscien attribue explicitement à Livius Andronicus. À cela s'ajoute qu'on ne connaît aucune trace d'une *Odyssée* de Laevius.

De même, on rejettera sans hésiter l'explication de Bothe (1834 : 15), pour qui les fragments hexamétriques constitueraient des traces d'une version antérieure de l'*Odyssée* latine. Selon Bothe, Andronicus aurait d'abord entrepris de la composer en vers dactyliques, avant de renoncer à ce mètre pour le remplacer par le saturnien ; ce changement aurait été motivé par son découragement face à l'ampleur de la tâche, ou par l'espoir de plaire à une plèbe inculte préférant le vers traditionnel italique. Cette hypothèse improbable est aujourd'hui entièrement abandonnée.

Plusieurs philologues ont pensé à un remaniement ponctuel de fragments saturniens, survenu au cours de la tradition. Selon Korsch (1868 : 108), ces interventions doivent être imputées à des copistes, tandis que L. Mueller (1885a : 112) les attribue à des auteurs de manuels scolaires antiques. Mais si des copistes ou des maîtres d'école étaient les auteurs de ces remaniements, il paraît invraisemblable qu'ils aient appliqué les règles prosodiques de l'épopée archaïque (cf. § 36b et § 36c).

On admet aujourd'hui, avec Ribbeck (1894 : 16) et Leo (1905 : 60 adn. 4), que les hexamètres attribués à Andronicus appartiennent à une réécriture ultérieure de l'*Odyssée* latine. C'est peut-être par opposition avec cette *Odyssée* nouvelle que Char. *Gramm.* p. 106, 4 et Fest. p. 352 citent des fragments saturniens sous le titre d'*Odyssia uetus*.³³

1.3.2.2 L'*Odyssée* latine et l'*Odyssée* nouvelle

§ 35a À la différence du poème saturnien, l'*Odyssée* nouvelle devait être divisée en livres, comme l'indique la formule introduisant L 31. On peut rejeter l'hypothèse de Buecheler (1885 : 149), selon laquelle le numéro de livre accompagnant cette citation se référerait à l'*Odyssée* homérique. Il n'est pas vraisemblable que Priscien ou sa source ait pris la peine de rechercher le modèle homérique de ce fragment. Il le cite en effet pour illustrer une particularité morphologique pour laquelle l'identification du modèle homérique ne présente aucune pertinence.

§ 35b Si les fragments hexamétriques appartiennent à une réécriture, il n'est pas facile de déterminer dans quelle mesure ils peuvent contribuer à la connaissance de l'original. Selon Suerbaum (1992 : 171–173) l'auteur de la réécriture hexamétrique a dû adopter une technique proche du centon. Il aura profité de la présence, dans l'*Odyssée* saturnienne, de séquences compatibles avec un rythme dactylique. Il aura ainsi pu tirer parti des fins d'hexamètres L 2 *Laertie noster* et L 36 *sic quoque fitum est* ; de même, L 5 *sancta puer Saturni* et L 22 *tuque mihi narrato* lui offraient une séquence adaptée à un début d'hexamètre. Mais, même si cette hypothèse est correcte, il y a là trop d'incertitudes pour qu'on puisse s'en servir. D'une part, rien ne permet d'identifier a priori quelle portion d'un fragment

33 Timpanaro 1978 : 93.

dactylique correspond au saturnien original ; et d'autre part, il faut envisager que tout ou partie des hexamètres attribués à Andronicus se compose en réalité de matériaux entièrement nouveaux.

1.3.2.3 Date de composition de l'*Odyssée nouvelle* : arguments linguistiques

Leo (1913 : 73) fixait la composition de l'*Odyssée nouvelle* à l'époque des Gracques ; Timpanaro (1978 : 95) en a par la suite relevé le *terminus post quem*, qu'il a situé peu après la publication des *Annales* d'Ennius. Cette position est désormais communément adoptée par les éditeurs d'Andronicus. Il convient cependant de soumettre à un examen détaillé les arguments linguistiques pertinents pour la datation et l'attribution des fragments hexamétriques ; on tâchera à cette occasion de montrer quels traits linguistiques empêchent l'attribution de ces fragments à Andronicus.

§ 36a

Les bases de l'argumentation ont été posées par Leo (1913 : 73 adn. 1) : « der eine der Verse (*cum socios nostros mandisset impius Cyclops*) hat ennianische Prosodie, aber *cum* mit dem Konjunktiv und *Cyclops* mit erster Länge ; dadurch ist die Zeit der Umarbeitung bestimmt ». Autant qu'on puisse en juger, Leo voyait dans l'« ennianische Prosodie » un trait linguistique plus ancien que le traitement prosodique particulier de *Cyclops* et l'emploi de *cum* avec le subjonctif. Et par « ennianische Prosodie », il devait viser deux caractéristiques de L 33 : d'une part, la quantité du *e* de *mandissēt* ; et d'autre part, l'indifférence prosodique du *s* final d'*impius*, celui-ci ne faisant pas position devant la consonne initiale du mot suivant. En ce qui concerne le traitement prosodique de *Cyclops*, la remarque de Leo devait porter sur la syllabation *Cyc-lops*, qui constitue une infraction à la règle *muta cum liquida*.

Quantité des désinences de troisième personne du singulier

Leo avait raison de voir dans le *ē* de *mandissēt* un trait linguistique ancien. La comparaison avec les désinences de deuxième personne du singulier *-ās, -ēs, -īs* et de première du pluriel *-āmus, -ēmus, -īmus* montre que les désinences de troisième du singulier *-āt, -ēt, -īt* sont secondaires. Elles résultent de l'abrégement des voyelles longues en syllabe finale devant *t*, un changement phonétique dont Leumann (1977 : 111) fixe le début vers 200 av. J.-C. Les plus récents exemples certains de désinences en *-īt* apparaissent dans les *Annales* d'Ennius, où elles sont toutefois déjà concurrencées par *-īt* (voir les exemples rassemblés § 238c). Par conséquent, s'il ne s'agit pas d'un archaïsme délibéré, on devra attribuer l'*Odyssée nouvelle* à un auteur né au plus tard une ou deux générations après Ennius. En revanche, la quantité du *e* de *mandissēt* ne permet de fixer aucun *terminus post quem*, puisqu'il s'agit de la forme attendue par reconstruction interne.

§ 36b

Traitement prosodique du s final

- § 36c En L 32 *deus* et L 33 *impius*, le *s* final ne fait pas position devant la consonne initiale du mot suivant ; et il en va de même en L 31 *festus*, si l'interprétation dactylique de ce fragment est correcte. Leo y voyait un trait caractéristique de la langue d'Ennius, mais il se peut qu'un fragment dramatique d'Andronicus présente déjà le même traitement prosodique : cf. le début du septénaire trochaïque Liu. Andr. *Trag.* 25 *nīmīs pol imprudēter* eqs.³⁴ Si c'est le cas, on devra relever le *terminus post quem* pour ce traitement prosodique du *s* final au moins jusqu'à l'époque d'Andronicus. Mais d'un autre côté, la scansion pyrrhique de *nimis* pourrait aussi résulter d'un abrègement iambique, de sorte que cette question doit rester en suspens.

La règle muta cum liquida

- § 36d La coupe syllabique de L 33 *Cyc-lops* vise vraisemblablement à reproduire la prosodie attestée dans le modèle homérique ; que celui-ci doive être identifié à ι 296–297 ou à υ 19–20 (cf. § 235b), la première syllabe de Κύκλωψ *y* est traitée comme une longue. Il est probable que le traducteur, en empruntant le terme grec Κύκλωψ, ait choisi d'en maintenir la prosodie originelle. Cette coupe syllabique ne dépend ainsi pas nécessairement d'une évolution de la langue latine, mais d'une décision ponctuelle du traducteur. Dans ces conditions, la syllabation ne permet aucune conclusion chronologique.

Cum avec le subjonctif

- § 36e Enfin, on ignore pourquoi Leo considérait l'emploi de *cum* avec le subjonctif comme un indice d'une composition contemporaine des Gracques. Timpanaro (1978 : 95) en a relevé plusieurs exemples dans les *Annales* d'Ennius : cf. entre autres Enn. *Ann.* 102 *cum ... teneret*. 229 *cum ... coepisset*. 236–237 *cum ... fuisset*. Cette construction est manifestement plus ancienne, puisqu'elle est également attestée en Naeu. *Trag.* 48 *cum liquesceret*. Les fragments d'Andronicus n'en comptent aucune occurrence, mais il est difficile d'en tirer une conclusion ; cette absence peut en effet être due aux hasards de la tradition.

Pluriels « poétiques »

- § 36f Aux traits linguistiques relevés par Leo, Timpanaro (1978 : 93) ajoute l'emploi des « plurali poetici » L 32 *funera* et L 34 *pectora*. Ceux-ci seraient « estranei al latino più antico e resi necessari dallo schema dell'esametro ». Cet argument ne permet toutefois aucune conclusion d'ordre chronologique. À supposer que la présence de

34 Cf. Spaltenstein 2008 : 125. Voir aussi Spaltenstein 2014 : 389 pour des exemples similaires dans les fragments dramatiques de Naevius.

pluriels poétiques résulte de l'adoption de l'hexamètre dactylique, leur emploi sera contemporain de l'introduction de ce mètre, quelle que soit sa date. On remarquera cependant que le pluriel *pectora* n'est pas entièrement motivé par la métrique, puisqu'il répond à un pluriel de son modèle homérique.³⁵ De même pour *funera*, puisque la cadence *funus Vlixes* présenterait le même schéma métrique que *funera Vlixes*.

En résumé, l'examen linguistique des fragments de l'*Odyssée nouvelle* ne révèle a priori aucun trait entrant en contradiction ouverte avec l'attribution proposée par Priscien. Mais d'un autre côté, faute de parallèles pour l'emploi de *cum* avec le subjonctif et l'indifférence prosodique du *s* final, on manque d'arguments positifs garantissant la paternité d'Andronicus.

§ 36g

1.3.2.4 Date de composition de l'Odyssée nouvelle : le témoignage d'Isidore de Séville
 Cette incertitude susciterait un problème moindre sans le témoignage d'Isidore de Séville. Celui-ci, en effet, rapporte une tradition antique attribuant à Ennius l'introduction de l'hexamètre en latin : cf. *Isid. Orig.* 1, 39, 6 *hexametros autem Latinos primum fecisse Ennius traditur*. Rien n'indique que le Sévillan se trompe, de sorte que son témoignage représente un obstacle sérieux pour l'attribution d'hexamètres à Andronicus.

§ 37

Il se peut bien sûr qu'Isidore ait réélabore en la simplifiant à l'extrême une source comparable à celle de Diomède dans un passage très semblable : cf. *Diom. Gramm.* I 484, 3 *epos Latinum primum digne scripsit is qui res Romanorum decem et octo complexus est libris, qui et annales inscribuntur*. À supposer que cette hypothèse soit correcte, la source commune à Isidore et à Diomède n'exprimerait qu'un jugement esthétique affirmant la supériorité stylistique d'Ennius sur ses prédécesseurs ; Isidore l'aurait néanmoins réinterprétée à tort comme garantissant également la priorité absolue du poète des *Annales* dans le domaine de la poésie hexamétrique. Du moins cette interprétation permettrait-elle de concilier le témoignage d'Isidore avec l'attribution d'hexamètres à Andronicus. On devrait alors envisager que, parmi les prédécesseurs « indignes » des *Annales*, se comptent non seulement l'*Odyssée* saturnienne et la *Guerre punique*, mais aussi une *Odyssée nouvelle* d'Andronicus. Mais c'est là une hypothèse bien fragile, et sans doute ne suffit-elle pas à garantir l'attribution à Andronicus des hexamètres de l'*Odyssée nouvelle*.

1.3.2.5 Conclusion sur l'Odyssée nouvelle

On a vu que les arguments linguistiques avancés par la critique ne suffisent pas à exclure la possibilité qu'Andronicus ait composé des hexamètres dactyliques ; aucun d'entre eux, en effet, n'impose un *terminus post quem* postérieur à la fin du

§ 38

3^e s. av. J.-C. Toutefois, il paraît invraisemblable, si Andronicus avait composé des hexamètres, que l'on n'en ait conservé aucun témoignage antique en dehors des trois ou quatre vers transmis par les *Institutiones*. Dans ces conditions, il serait abusif de considérer comme certaine l'attribution proposée par Priscien. On se contentera donc de parler d'un pseudo-Andronicus pour désigner l'auteur de l'*Odyssee* nouvelle.

2 Gnaeus Naevius

2.1 Éléments biographiques sur Naevius

2.1.1 *Date de naissance et activité littéraire de Naevius*

§ 39 Comme dans le cas d'Andronicus, la documentation sur Naevius est très lacunaire.³⁶ Le seul élément biographique vraiment certain dont on dispose est une indication qu'Aulu-Gelle tire, par l'intermédiaire de Varron, de l'œuvre même du poète : Naevius aurait accompli son service militaire au cours de la première guerre punique.³⁷ On peut, sur cette base, situer sa date de naissance entre 280 et 260 av. J.-C.,³⁸ mais une plus grande précision n'est pas possible.

On a quelques indications sur la chronologie de ses œuvres dramatiques. Ainsi, la première représentation d'une de ses pièces eut lieu selon Aulu-Gelle en 519 *ab Vrbe condita*,³⁹ soit en 235 av. J.-C. ; et la pièce intitulée *Clastidium*⁴⁰ a dû être composée après la victoire remportée devant cette place par M. Claudius Marcellus en 222 av. J.-C.

On ignore en revanche la date de la *Guerre punique*. Cicéron en parle comme d'une œuvre de vieillesse,⁴¹ ce qui suggère qu'elle a pu être composée, dans une intention patriotique, pendant la seconde guerre punique (218–202 av. J.-C.). Mais ce n'est qu'une supposition invérifiable, et une datation plus haute – quelques années après la fin de la première guerre ? – serait sans doute envisageable ; en effet, si Naevius est né vers 280 av. J.-C., et compose son poème dans les années 230, il peut déjà, à presque cinquante ans, être qualifié de *senex*.

2.1.2 *Relations avec les élites politiques et mort à Utique*

§ 40 De la composition de la tragédie *Clastidium*, on peut indirectement inférer que Naevius bénéficiait de la protection, voire du soutien des *Claudii Marcelli*.⁴² En

36 Sur la biographie de Naevius, cf. Suerbaum 2014 : 108–111.

37 Cf. Gell. 17, 21, 45 (= N 37).

38 Suerbaum 2014 : 110.

39 Cf. Gell. 17, 21, 45.

40 Titre transmis par Varro *Ling.* 9, 78.

41 Cf. Cic. *Cato* 50.

42 Suerbaum 2014 : 110.

revanche, ses rapports avec d'autres politiques semblent moins harmonieux. Ainsi, il s'en prend à un politicien influent dans l'une de ses comédies,⁴³ attaque anonyme, mais Aulu-Gelle en identifie la cible avec Scipion l'Africain.⁴⁴ Et N 59 témoigne d'une pique dirigée nommément contre la famille des *Caecili Metelli* (cf. § 480).⁴⁵ Dans tous les cas, il ne faut certainement pas exagérer la portée politique de ces attaques, car il s'agit plus sûrement de satire que d'un manifeste anti-aristocratique.⁴⁶

Mais quelles qu'aient été l'ampleur et l'intention des attaques dirigées par Naevius contre ces hommes politiques, elles ont apparemment fini par lui causer du tort. Aulu-Gelle rapporte en effet que ses fréquentes médisances « contre les premiers citoyens » lui ont valu l'emprisonnement,⁴⁷ ce que Plaute semble confirmer.⁴⁸ Saint Jérôme va plus loin encore, puisqu'il affirme que Naevius aurait dû, sous la pression des Metelli, quitter Rome en 201 av. J.-C. pour Utique⁴⁹ – pourtant pas encore sous domination romaine, même après 202. Le saint ajoute qu'il y serait mort la même année. Toutefois, Cicéron date de 204 av. J.-C. la mort de Naevius – sans mentionner Utique.⁵⁰

2.1.3 Un poète campanien ?

Enfin, on ne dispose d'aucune donnée explicite sur l'origine de Naevius, mais on peut, grâce à Aulu-Gelle, formuler une hypothèse. L'auteur des *Nuits attiques* connaît en effet une épitaphe de Naevius, composée par le poète lui-même, et à laquelle Aulu-Gelle reproche sa *superbia Campana*.⁵¹ De cette expression, la critique déduit communément que Naevius était d'origine campanienne,⁵² ce qui me paraît possible. On ne peut certes pas le garantir avec certitude ; un Naevius, en effet, pouvait aussi être romain, ce nom devant être présent à Rome bien avant l'époque du poète.⁵³ Mais d'un autre côté, plusieurs indices accusent un certain intérêt pour la Campanie et le Samnium dans la *Guerre punique*, ce qui concorderait avec une origine campanienne.

§ 41

43 Cf. Naeu. *Com.* 108–110.

44 Cf. Gell. 7, 8, 5.

45 Pour une autre possible attaque contre un représentant de l'aristocratie, P. Claudius Pulcher, cf. N 27.

46 Voir cependant Flores 1974 : 27–42, qui attribue à Naevius des positions politiques hostiles à l'aristocratie.

47 Cf. Gell. 3, 3, 15.

48 Cf. Plaut. *Mil.* 211–212.

49 Cf. Hier. *Chron. a. Abr.* 1816.

50 Cf. Cic. *Brut.* 60 ; cette chronologie, dit encore Cicéron, est contestée par Varron, qui fixe la mort de Naevius à une date ultérieure (en 201 comme Jérôme ?).

51 Cf. Gell. 1, 24, 2.

52 Suerbaum 2014 : 110 ; Marmorale 1950 : 15–21 entend même préciser la patrie de Naevius, qui serait selon lui Capoue. À ce sujet, cf. aussi Rowell 1949.

53 En témoigne l'existence, dans la muraille servienne, d'une *Porta Naeuia* mentionnée par Varro *Ling.* 5, 163 et Liu. 2, 11, 8.

Ainsi, Naevius rapporte l'*aition* de Prochyta, une île située au large de Naples (N 4) ; il mentionne la sibylle cimmérienne, certainement située en Campanie (N 17) ; il connaît un Jupiter osque du nom de Lucetius (N 36) ; il évoque un objet de fabrication ou d'origine samnite (N 48) ; enfin, en N 57 il donne un nom de vêtement probablement emprunté à l'osque. Dans ces conditions, il me semble qu'il faut envisager sérieusement l'hypothèse, sinon d'une origine campanienne de Naevius, du moins d'un lien particulier du poète avec cette région.

2.2 Structure de la *Guerre punique*

2.2.1 Partie « mythologique » et partie « historique »

§ 42a Contrairement à ce que suggère son titre, l'intrigue de la *Guerre punique* ne se limitait pas au récit des événements survenus pendant la première guerre punique. En effet, à l'exception de N 1 *Manius Valerius consul partem exerciti in expeditionem ducit*, les fragments du livre I se rapportent visiblement à la légende d'Énée. Ainsi, N 2 et N 3 montrent les Troyennes et les Troyens en train de quitter leur ville ; N 4 mentionne l'enterrement de Prochyta, sœur d'Énée, sur une île située au large de la Campanie ; N 5, N 6 et N 7 appartiennent au récit d'une tempête comparable à celle qui dévie les Troyens sur Carthage dans l'*Énéide* de Virgile. Au livre II, N 12 présente l'entretien d'Énée avec un hôte, qui pourrait être Didon ou Latinus ; quant à N 13 et N 14, ils sont généralement mis en relation avec un concile des dieux. Enfin, les deux fragments du livre III semblent pour leur part se rattacher à l'installation des Troyens en Italie ; en N 15 en effet, on voit Anchise prendre les auspices dans ce qui pourrait bien être un rite de fondation, et N 16 met en scène Amulius.

En outre, à côté de ces fragments d'attribution certaine, plusieurs autres sont conservés sans indication de livre, mais se rapportent avec une certaine vraisemblance aux mêmes thématiques : N 17 évoque la consultation d'une sibylle, sans doute en lien avec l'ensevelissement de Prochyta ; en N 18, une figure d'autorité – pourquoi pas Anchise ? – institue des règles religieuses ; N 19 concerne la composition de la flotte troyenne ; N 20 mentionne un discours de consolation adressé par Énée à ses compagnons après la tempête ; enfin, en N 21, Anchise apparaît à nouveau, revêtu de ses fonctions divinatoires.

§ 42b La *Guerre punique* comportait donc de toute évidence un matériau mixte. Outre la narration, proprement historique, de la première guerre punique, Naevius offrait un récit assez détaillé de ce que la critique a appelé « l'archéologie » (Suerbaum 2014 : 118) de Rome : la fuite d'Énée, peut-être sa rencontre avec Didon, la fondation d'une cité qui verra naître Romulus et Rémus. On notera cependant que, malgré l'ampleur de la narration mythologique, rien ne suggère que Naevius ait traité d'autres épisodes, légendaires ou non, de l'histoire romaine ; aucun fragment, en effet, ne semble se rapporter à la période comprise entre la fondation de Rome et le début de la guerre.

Pourquoi le poète a-t-il mêlé sujets historiques et mythologiques ? Faute de documentation suffisante, on ne peut que conjecturer la raison d'être de cet argument hétérogène. Toutefois, on devra vraisemblablement attribuer au récit légendaire une fonction étymologique.⁵⁴ Cette explication semble d'ailleurs particulièrement probable si l'épisode de la tempête débouche, comme dans l'*Énéide*, sur la rencontre d'Énée avec Didon. Naevius aurait alors eu tout loisir de décrire l'échec de l'alliance entre les ancêtres des peuples romain et carthaginois. Si cette hypothèse est correcte, le récit mythologique viserait principalement à ancrer dans le passé légendaire les causes de l'inimitié entre les acteurs de la première guerre punique.⁵⁵

§ 42c

Quoi qu'il en soit, le principal problème qui se pose est celui de l'articulation entre les deux matériaux, historique et légendaire. Sans N 1, on penserait naturellement à un exposé linéaire, la légende d'Énée précédant celle de la fondation de Rome, elle-même suivie du récit de la guerre. Mais l'attribution de N 1 au livre I dans les manuscrits rend cette question plus complexe. Comment expliquer la présence d'un fragment historique dans un livre apparemment consacré au récit mythologique ?

§ 42d

Selon une hypothèse principalement défendue par Büchner (1957 : 30–33), N 1 appartiendrait à un prologue précédant le récit mythologique. Dans cette perspective, ce fragment pourrait appartenir à une subordonnée temporelle désignant l'année de naissance du poète.⁵⁶ Toutefois, comme l'observe Mariotti (1965 : 41), l'expédition conduite par M. Valerius constitue un détail secondaire des événements de 263 av. J.-C. ; on imagine mal Naevius l'utiliser en lieu et place d'une datation par le nom des consuls.⁵⁷ On préférera, avec Strzelecki (1935 : 7–8) envisager une structure différente. Il paraît plus vraisemblable que le poème ait commencé, *in medias res*, par les débuts de la guerre. Le récit des premiers événements se sera ensuite poursuivi jusqu'à l'an 263 av. J.-C. environ, après quoi Naevius aura inséré un excursus mythologique racontant les origines de Rome.

Peut-on alors définir plus précisément le point où le récit bascule du domaine historique vers le mythologique ? À ce sujet, la critique pense le plus souvent à N 9. Ce fragment se rapporte manifestement à la description d'une gigantomachie figurée sur un objet, mais la nature exacte de celui-ci est inconnue. Bergk (1842 : 191 adn. *), se fondant sur le témoignage de Diodore, a proposé d'y voir la description du décor de l'*Olympieion* d'Aggrigente. L'historien grec atteste en effet que le fronton oriental de ce temple représentait la lutte des Géants, tandis que son pendant ouest figurait la chute de Troie : cf. Diod. 13, 82, 4 τῶν δὲ στοῶν τὸ μέγεθος καὶ τὸ ὕψος ἐξαισίον

§ 42e

54 Hypothèse formulée, notamment, par Suerbaum 2014 : 119–120.

55 Leigh 2010 : 273–275 va dans le même sens. Il établit en effet un lien entre la tempête de la partie mythologique et celles qu'ont dû affronter les marins romains pendant la première guerre punique.

56 Büchner 1957 : 333 adn. 22, avec renvoi à Ou. *Trist.* 4, 10, 6 *cum cecidit fato consul uterque pari* ; et, moins convainquant, Hor. *Carm.* 3, 21, 1 *o nata mecum consule Manlio*.

57 Cf., dans le même sens, Suerbaum 1968 : 31 (« militärische Teiloperationen dürften sich kaum für Datierungen in einem Proömium eignen »).

ἔχουσῶν, ἐν μὲν τῷ πρὸς ἕω μέρει τὴν γιγαντομαχίαν ἐποίησαντο γλυφαῖς ..., ἐν δὲ τῷ πρὸς δυσμᾶς τὴν ἄλωσιν τῆς Τροίας.

Bergk, prudemment, se bornait à rattacher N 9 à une *ekphrasis* de ce décor, sans formuler d'hypothèse quant à la structure du poème. Un siècle plus tard, la critique n'hésitait plus à tirer la conclusion que Bergk n'osait que suggérer implicitement. Ainsi, Klotz (1938 : 192), puis Rowell (1947 : 35–36), proposent tous deux d'interpréter l'*ekphrasis* de N 9 comme le point d'articulation entre les matériaux historique et légendaire. Selon leur hypothèse, le récit de la guerre ne dépassait pas, au livre I, la prise d'Agriente en 262 av. J.-C. Arrivé à ce point, Naevius profitait d'une description de l'*Olympieion* pour opérer une transition vers le récit mythologique. Le poète aurait ainsi commencé par décrire la gigantomachie du fronton oriental ; puis, sous prétexte de poursuivre avec la description du second décor, il se serait engagé dans un vaste excursus reprenant, en partant de la chute de Troie, tout le récit des origines de Rome.

Cette solution présente l'intérêt d'exploiter avantageusement un faisceau d'indices concordants. On sait en effet que Naevius décrivait au livre I une scène de gigantomachie (N 9) ; qu'une telle scène était sculptée sur un décor de l'*Olympieion* à Agriente (Diod. 13, 82, 4) ; que cette ville a été le théâtre d'opérations militaires en 262/261 av. J.-C. (Pol. 1, 20) ; que Naevius évoque au livre I des événements survenus à la fin de 263/262 av. J.-C. (N 1). Dès lors, sans preuve solide du contraire, il y aurait une évidente erreur de méthode à préférer une interprétation autre que celle qui met en relation ces diverses données.⁵⁸ L'hypothèse rattachant N 9 à une *ekphrasis* du fronton oriental de l'*Olympieion* semble par conséquent la plus probable.⁵⁹ D'un autre côté toutefois, il serait abusif d'en conclure que cette description constitue le pivot entre narration historique et récit des origines de Rome. En effet, aucun indice direct ne suggère que Naevius ait également décrit le fronton occidental. Dans ces conditions, il vaut sans doute mieux laisser en suspens la question de l'articulation entre les deux thèmes.

§ 42f

Mais malgré cette difficulté, il semble que l'hypothèse du récit enchâssé reste meilleure que sa concurrente. Il se peut certes que Naevius n'ait pas mentionné le décor du second fronton, auquel cas N 9 ne constituera sans doute pas le pivot entre matériaux historique et mythologique. Mais même alors, il resterait possible que le récit légendaire soit inséré dans la narration principale comme un long excursus. Rien, en effet, ne lie nécessairement l'articulation entre narrations historique et légendaire à ce contexte particulier. Naevius a fort bien pu, pour basculer vers l'exkursus mythologique, prendre un prétexte que l'on n'imagine plus aujourd'hui. On s'en tiendra donc à cette hypothèse, et l'on placera en conséquence N 1 en tête des fragments du livre I.

§ 42g

Reste une dernière question : comment s'ordonnaient les différents épisodes au sein de l'exkursus mythologique ? Les hypothèses formulées à ce sujet sont trop

58 Argument déjà formulé par Frassinetti 1969 : 246.

59 Elle a été récemment défendue par Faber 2012.

nombreuses pour être toutes traitées ici ; je n'indique donc que dans les grandes lignes celle que j'ai suivie pour mon agencement des fragments. Le point de départ semble clair, Naevius ayant commencé son récit par la fuite de Troie (N 2 et N 3). Il aura ensuite relaté avec plus ou moins de détails le voyage en mer des exilés, jusqu'à leur arrivée en Campanie. Là, Énée aura consulté la sibylle (cf. N 17), qui lui aura donné ses instructions quant à la sépulture de Prochyta (N 4). Après l'ensevelissement de sa sœur, Énée devait reprendre sa route, mais une tempête aura dévié les exilés (N 5), suscitant l'inquiétude de Vénus (N 6 et N 7). La tempête les aura poussés vers Carthage, si c'est Didon qui parle en N 12, ou vers une autre destination si l'interlocuteur d'Énée est un personnage différent. À ce stade, si N 13 et N 14 sont correctement rapportés à un concile des dieux, les puissances olympiennes devaient intervenir pour remettre Énée en route vers son destin. Arrivés à leur but final, les Troyens fondaient leur nouvelle patrie, sans doute sous les auspices d'Anchise (N 15). Le récit devait ensuite se continuer jusqu'à l'usurpation du trône par Amulius (N 16) et sa punition par Romulus et Rémus, dont Naevius faisait les petits-enfants d'Énée (cf. N 61). L'exkursus se sera conclu, selon toute vraisemblance, par le récit de la fondation de Rome.

2.2.2 Anciennes hypothèses structurelles

Outre ces épisodes dont la présence est garantie par les fragments d'interprétation certaine, la critique ancienne a postulé, dans les livres I–III, plusieurs épisodes dont l'existence n'est pas prouvée. L. Mueller (1884a : XXV–XXX), notamment, pensait à un exposé développé de l'histoire romaine, depuis l'exode d'Énée jusqu'à la guerre pyrrique, ainsi qu'à un récit des origines de Carthage. Selon l'hypothèse structurelle défendue par Mueller, le livre I racontait la légende d'Énée, la fondation de Rome et l'histoire de la ville jusqu'à la fin de la royauté ; le livre II contenait l'histoire de la République ; et le livre III rapportait brièvement la fondation de Carthage avant de passer au récit de la guerre proprement dite.

§ 43a

Cette hypothèse de Mueller a notamment influencé les interprétations proposées par Baehrens (1886) et Bergfeld (1909), lesquelles déterminent en partie les vues de Warmington ; ce qui explique la répétition, jusque dans les années 1960,⁶⁰ d'interprétations devenues indéfendables depuis les travaux de Morel (1927) et de Strzelecki (1935). Ainsi peut-on voir quelquefois N 18 rapporté à la promulgation de lois par Numa Pompilius,⁶¹ N 48 au désastre des Fourches Caudines,⁶² ou N 50 à la geste de T. Manlius Imperiosus Torquatus.⁶³ Or, de telles interprétations appartiennent

60 La dernière réédition des *Remains of Old Latin*, publiés par Warmington pour la première fois dans les années 1930, date de 1967.

61 Hypothèse avancée notamment par Warmington 1967 : 56–57.

62 L. Mueller 1884a : XXVII.

63 Bergfeld 1909 : 120.

au domaine de la fantaisie, faute d'indices solides suggérant que ces épisodes aient trouvé leur place dans la *Guerre punique*. Pour l'interprétation de N 18, voir maintenant § 348 ; pour N 48, cf. § 450c ; pour N 50, cf. § 458.

§ 43b

Quant à l'hypothétique présence d'une *origo Carthaginis* dans la *Guerre punique*, défendue par L. Mueller, elle remonte en réalité à l'édition de Spangenberg (1825). Celui-ci pensait qu'au récit des origines de Rome correspondait un pendant carthaginois, auquel se rattachaient N 62 (généalogie de Didon et Anna), mais aussi des fragments sans rapport évident avec Carthage : N 47 *magnam domum decorumque ditem uexerant*, que Spangenberg interprétait comme une évocation des riches et élégants marchands phéniciens ;⁶⁴ et N 51 *onerariae onustae stabant in flustris*, qui se rapporterait à l'opulente flotte marchande stationnée devant Carthage au temps de sa splendeur.⁶⁵

Mais ces interprétations sont aujourd'hui abandonnées à juste titre. Pour N 62, s'il ressortit bien à la *Guerre punique*, il vaut mieux penser à un épisode carthaginois de la légende d'Énée, dont N 12 offre un indice. Quant à N 47, il faut probablement y lire *Ditem* et rapporter ce fragment à quelque action divine en lien avec la légende d'Énée ou avec celle de la fondation de Rome (cf. § 448). Enfin, en N 51, le plus vraisemblable est d'interpréter les *onerariae* comme des navires de ravitaillement impliqués dans un événement de la première guerre punique (cf. § 461b).

2.2.3 La partie historique

2.2.3.1 Épisodes dont la présence est certaine

§ 44

Dans le récit de la guerre proprement dite, seuls quelques épisodes sont identifiés avec certitude. On sait ainsi que N 1 se rapporte aux actions militaires entreprises en Sicile par les consuls M.⁷ Valerius et M.⁷ Otacilius en 261 av. J.-C. (cf. § 275a) ; que Naevius mentionnait la destruction de Malte par Regulus en 257 (N 22 ; cf. § 354) ; que le commandement cruel de P. Claudius Pulcer, consul en 249, était évoqué (N 27 ; cf. § 376) ; que l'alliance avec Hiéron, renouvelée par Rome en 248, était mentionnée en N 28 (cf. § 379) ;⁶⁶ qu'à la même année 248 se rapporte N 29 (cf. § 386) ; qu'enfin, les conditions du traité de paix préliminaire passé entre Lutatius et Hamilcar étaient détaillées en N 32 (cf. § 396b).⁶⁷

À côté de ces épisodes attestés par des fragments d'interprétation certaine, il faut encore signaler le cas particulier de N 23, N 24 et N 25. Ces trois fragments appartiennent certainement au récit du début des années 250 av. J.-C. ; les manuscrits

64 Spangenberg 1825 : 194 ; interprétation critiquée et modifiée par Klusmann 1843 : 60.

65 Spangenberg 1825 : 194.

66 Au même traité se rapporte peut-être N 30 : cf. § 390b.

67 Altheim 1961 : 118-119 propose de rattacher à ce même contexte N 41. Ce fragment exprimerait selon lui la réaction indignée d'Hamilcar face aux conditions proposées par Lutatius ; à ce sujet, cf. § 425f.

les attribuent en effet au livre IV, comme N 22 qui se rapporte à l'année 257. Toutefois, en dehors de ce cadre chronologique sommaire, rien n'est sûr à leur sujet. N 23 mentionne l'auspice d'un magistrat indéterminé ; N 24 relate une distribution de viande ; et N 25 exprime une maxime d'ordre général sur les vicissitudes de la guerre ; autant d'épisodes que l'on ne saurait en l'état rattacher à une circonstance particulière de la première guerre punique.

2.2.3.2 *Épisodes historiques dont la présence est incertaine*

Plus nombreux sont les épisodes dont les commentateurs, à tort ou à raison, ont cru deviner la présence à travers des fragments d'interprétation disputée. § 45

L'affaire des Mamertins et la déclaration de guerre

On s'attendrait ainsi à ce que soit évoquée la demande d'aide adressée au Sénat romain par les Mamertins, et que les modernes considèrent comme le *casus belli* de la première guerre punique ; ou que Naevius ait mis en scène une déclaration de guerre dont les autres sources antiques n'ont guère gardé de trace.⁶⁸ Dans cette perspective, on a pu rapporter N 39 *simul alius aliunde rumitant inter sese* aux discussions suscitées au sein du Sénat par la requête des Mamertins ;⁶⁹ et une interprétation analogue a été proposée pour N 41 *sin illos deserant fortissimos uiros, magnum stuprum populo fieri per gentes*.⁷⁰ Quant à la déclaration de guerre, il était tentant de lui rattacher N 42 *scopas atque uerbenas sagmina sumpserunt*.⁷¹ Mais N 39 et N 41 pourraient se rapporter aux discussions du Sénat dans un autre contexte, comme l'ambassade de Regulus, si la présence de cet épisode est avérée (cf. § 45c) ; et N 42 pourrait aussi concerner la conclusion d'un traité, soit avec Hiéron de Syracuse, soit avec les Carthaginois à la fin de la guerre (cf. § 431a). § 45a

Le siège d'Agrigente

Un autre épisode que l'on souhaiterait voir raconté dans la *Guerre punique* est le siège d'Agrigente en 262 av. J.-C. Et ce d'autant plus qu'un tel récit offrirait un point d'ancrage à N 9, que l'on interprète volontiers comme la description de l'*Olympieion* agrigentain (cf. § 42e). Aussi a-t-on tenté de rapporter à cet événement N 45 *fames acer augetur hostibus*.⁷² Et certes, une telle interprétation se justifie, § 45b

68 Sur l'absence de traces, dans la documentation antique, d'une déclaration de guerre formelle ouvrant la première guerre punique, cf. Eckstein 1980 : 174.

69 Interprétation envisagée par Frassinetti 1969 : 241.

70 Interprétation envisagée par H. Fränkel 1935 : 59 adn. 1.

71 Hypothèse proposée dès Spangenberg 1825 : 195.

72 Interprétation proposée par Cichorius 1922 : 29–30.

puisque la faim a fini par pousser les Carthaginois à abandonner secrètement la place, conduisant à sa prise par les Romains.⁷³ Mais d'un autre côté, N 45 n'est pas assez spécifique pour exclure une autre circonstance dans laquelle la « faim aiguë » harasserait « les ennemis ».

Défaite de Regulus et ambassade au Sénat romain

- § 45c On a aussi cherché la trace de la capture de Regulus en 255 av. J.-C. et de l'ambassade légendaire par laquelle il aurait convaincu le Sénat de poursuivre la guerre.⁷⁴ On peut ainsi interpréter N 40 comme un fragment du discours prononcé par Regulus devant le Sénat.⁷⁵ N 41 appartiendrait alors à la réponse d'un sénateur ;⁷⁶ et N 44 *plerique omnes subiguntur sub unum iudicium* décrirait le consensus qui finit par se former en faveur de Regulus.⁷⁷ Mais, ici aussi, il ne s'agit que de suppositions invérifiables, et des interprétations alternatives ont été proposées pour chacun de ces fragments : pour N 40, cf. § 421 ; pour N 41, cf. § 425 ; pour N 44, cf. § 437.

Péripiéties secondaires

- § 45d Les critiques ont, en outre, pensé identifier divers épisodes d'importance historique moindre. Ainsi, Cichorius (1922 : 36–37) a-t-il rapporté N 48 *Samnite* à une conjuration fomentée en 259 av. J.-C. par des esclaves, des prisonniers ainsi que des auxiliaires samnites ;⁷⁸ et il faut reconnaître que la mention d'un objet d'origine ou de fabrication samnite trouverait sa place dans ce contexte. Toutefois, les tentatives de Cichorius pour rattacher d'autres fragments à cet épisode sont moins convaincantes. Selon lui, en effet, N 43 *magnae metus tumultus pectora possidit* décrirait l'effroi des sénateurs lorsqu'on leur apprend l'existence de cette conjuration ; et N 44 décrirait les efforts du commandant des troupes auxiliaires pour dissuader ses hommes de se rebeller. Mais N 43 n'est pas assez spécifique pour qu'on puisse garantir son appartenance à ce contexte ; et N 44 pourrait aussi bien se rapporter à la geste de Regulus (cf. § 45c).

D'autres ont associé N 40 et N 41 à l'acte héroïque du tribun Calpurnius Flamma, qui aurait, par une diversion, sauvé l'armée d'A. Atilius Calatinus en 256 av. J.-C.⁷⁹ Altheim (1961 : 108–109) ajoutait à ces deux fragments le témoignage de N 31 *censet eo uenturum obuiam Poenum*. Mais pour ce dernier fragment, il vaut mieux sans doute

73 Cf. Pol. 1, 19, 12–13.

74 Épisode rapporté notamment par Liu. *Perioch.* 18 ; Flor. *Epit.* 2, 2, 24–25.

75 Cf., en ce sens, Bleckmann 1998 : 65–67.

76 Déjà envisagé par Spangenberg 1825 : 200–201.

77 Déjà envisagé par Klussmann 1843 : 80.

78 Épisode rapporté par Zon. II p. 205, 11–26.

79 Hypothèse proposée par Klussmann 1843 : 62–63 et défendue par Strzelecki 1959 : 74–75. L'épisode est notamment rapporté par Liu. 22, 60, 11 ; Flor. *Epit.* 2, 2, 13.

imaginer une autre situation (cf. ci-dessous) ; quant à N 40 et N 41, on a vu qu'ils pourraient aussi bien appartenir à l'ambassade de Regulus devant le Sénat (cf. § 45c).

Enfin, Scala (*apud* Cichorius 1922 : 44) a peut-être trouvé en N 31 la trace d'une déconvenue subie par les Romains en 248 av. J.-C. devant une localité côtière appelée Phintias.⁸⁰ Si la présence de cet épisode est avérée, on pourra lui rattacher les *onerariae* de N 51, puisque la rencontre navale de Phintias impliquait des navires de ravitaillement romains (cf. § 391f). Mais il n'y a, ici encore, que de fragiles suppositions, et il existe plusieurs interprétations concurrentes : pour N 31, cf. § 391 ; pour N 51, cf. § 461.

2.3 Réception antique de la *Guerre punique*

La *Guerre punique* a fait l'objet, dans l'Antiquité, d'une réception relativement riche. Elle a en effet donné lieu, au 2^e-1^{er} s. av. J.-C., à une édition critique, et peut-être à la composition de commentaires érudits ; en outre, les savants d'époque impériale et tardive ont bien documenté l'influence qu'a exercée Naevius sur l'œuvre de ses successeurs épiques, Ennius et Virgile. § 46

2.3.1 *Des commentaires antiques de la Guerre punique ?*

C'est par Varron qu'on apprend l'existence de commentaires antiques consacrés à l'œuvre de Naevius. Le Réatin mentionne en effet, au détour d'une note sur N 55 *Luca bos*, les *commentarii* composés par deux savants nommés Cornelius et Vergilius. Sur ces deux personnages, on est mal renseigné. Le premier pourrait être Cornelius Epicadus, grammairien familier de Sylla, mais rien n'est sûr ;⁸¹ quant à Vergilius, il n'est pas autrement connu. § 47

Leurs commentaires portaient-ils spécifiquement sur la *Guerre punique*, ou est-il envisageable qu'ils aient été consacrés au théâtre de Naevius ? On ne saurait le dire, puisque N 55 est cité sans titre par Varron, et que ce texte admet une scansion dramatique (cf. § 470b). Dans ces conditions, je ne vois pas comment E. Fraenkel (1935 : 640) a pu exclure qu'il s'agisse d'études portant sur des œuvres dramatiques de Naevius ; mais d'un autre côté, l'hypothèse de commentaires de la *Guerre punique* doit évidemment être prise au sérieux elle aussi.

La nature exacte de ces commentaires nous échappe, faute de documentation. Puisque Varron les cite pour une étymologie du mot *Luca bos*, ils devaient au moins contenir des explications d'expressions ou de termes particuliers ; mais rien n'assure qu'ils se soient limités à des notes de cet ordre.

80 Épisode rapporté par Pol. 1, 53, 7-13 ; Diod. 24, 1, 7.

81 Cf. Suerbaum 2014 : 479.

2.3.2 L'édition d'Octavius Lampadio

§ 48 On en sait un peu plus sur l'activité d'un autre philologue antique spécialiste de Naevius. Suétone a en effet conservé le souvenir de celui à qui l'on doit la division en livres de la *Guerre punique*. Ce poème, dit Suétone, était à l'origine composé d'un seul tenant ; il n'aurait fait l'objet d'un découpage en sept livres qu'à une époque ultérieure, à l'initiative d'un certain Octavius Lampadio : cf. Suet. *Gramm.* 2, 4 C. *Octavius Lampadio Naevii Punicum bellum, quod uno uolumine et continenti scriptura expositum, diuisit in septem libros.*

À quelle date Lampadio a-t-il opéré cette division ? Suétone, dans le même passage, évoque l'influence de Kratès de Mallos sur ce philologue ; et comme Kratès visite Rome entre la deuxième et la troisième guerres puniques,⁸² on situera l'activité de Lampadio dans la seconde moitié du 2^e s. av. J.-C.

On ignore quels critères ont présidé au découpage. Plusieurs sont envisageables : l'éditeur a pu privilégier l'unité de matière en faisant coïncider un livre avec un épisode particulier ; ou au contraire, couper de manière à produire sept livres de longueur à peu près égale. Mais on manque d'arguments pour trancher entre ces hypothèses, et cette question devra, comme tant d'autres, rester en suspens.

2.3.3 Naevius, source d'Ennius et de Virgile ?

§ 49a Reste à évoquer l'influence exercée par la *Guerre punique* sur les poèmes épiques ultérieurs. Le premier auteur chez qui les critiques antiques ont pensé déceler un écho de Naevius est Ennius. Cicéron accuse ainsi l'auteur des *Annales* de nombreux « emprunts » ou « larcins » à la *Guerre punique* – sans cependant préciser de quelle nature étaient ces emprunts.⁸³ Si Cicéron pense à des citations littérales, celles-ci ne devaient pas être de grande ampleur, en raison de la différence de mètre entre les deux poèmes ; elles ne pouvaient pas excéder les brèves séquences dactyliques et spondaïques observées dans certains saturniens (cf. § 35b). Mais peut-être Cicéron entend-il par là que Naevius et Ennius adoptaient la même version de certains épisodes de la légende d'Énée et de la légende de fondation. En ce sens, voir N 61, où l'interpolateur de Servius affirme que Naevius et Ennius partagent la même version de la généalogie de Romulus ; ou N 75, où le scholiaste attribue en bloc à « Naevius et Ennius » une citation des *Annales* mettant en scène Anchise.

§ 49b Les reprises virgiliennes de Naevius sont elles aussi, autant qu'on puisse en juger, de faible ampleur. Les affirmations comme celles de Macrobe et de Servius, proclamant la dépendance de Virgile à l'égard de la *Guerre punique*, sont sujettes à caution. Pour en prendre la juste mesure, il faut les mettre en perspective avec d'autres du même ordre, mais confrontant Virgile à un point de comparaison que

82 Cf. Suet. *Gramm.* 2, 2.

83 Cf. Cic. *Brut.* 76.

l'on connaît : cf. par exemple Macr. *Sat.* 5, 17, 4 *de Argonauticorum quarto, quorum scriptor est Apollonius, librum Aeneidos suae quartum totum paene formauerit, ad Didonem uel Aenean amatoriam incontinentiam Medae circa Iasonem transferendo*. Dans cet exemple, la prétendue imitation des *Argonautiques* se borne en réalité à une vague ressemblance de la situation générale. Il n'y a pas lieu de croire que les emprunts à la *Guerre punique* signalés par Macrobe ou Servius soient d'une autre nature. Ainsi, lorsque Macrobe affirme *hic locus totus sumptus est a Naeuio* (N 5), il n'y a certainement pas plus de Naevius dans le passage en question que d'Apollonius au livre IV de l'*Énéide*.

Cela n'exclut pas, bien sûr, la possibilité que Virgile ait parsemé son épopée, intentionnellement ou non, de réminiscences de la *Guerre punique* ; ou que l'auteur de l'*Énéide* ait retenu certains épisodes dont l'invention était due à Naevius. Mais il ne faut pas perdre de vue que rien n'obligeait Virgile à reprendre l'agencement des épisodes tel qu'il le trouvait dans la *Guerre punique* ; de sorte que la comparaison avec Virgile n'a le plus souvent qu'un intérêt limité pour l'interprétation des fragments de Naevius.

IV La langue de l'épopée saturnienne

Le présent aperçu linguistique n'a pas pour ambition d'offrir une grammaire exhaustive de la langue épique d'Andronicus et de Naevius. Il s'agit plutôt de rassembler des notes qui auraient pu figurer dans le commentaire, mais qui, impliquant des phénomènes constatés dans plusieurs fragments, auraient dû être répétées constamment. J'ai préféré pour cette raison les remplacer dans mon commentaire par des renvois systématiques à cette section. Dans les cinq domaines principaux retenus pour cette étude – phonétique, morphologie flexionnelle, formation des mots, ordre des mots et style – j'ai conscience de n'offrir qu'un aperçu très incomplet. En particulier pour ce qui concerne l'ordre des mots et le style, des études plus larges seraient très souhaitables. Je me suis toutefois strictement borné aux quelques questions dont le traitement était indispensable au commentaire des fragments. Je conclus ce chapitre par une brève discussion de quelques particularités linguistiques qui pourraient s'interpréter comme des indices de contraintes métriques. § 50

1 Phonétique et orthographe

1.1 Vocalisme

1.1.1 *Timbre i*

En deux occasions, les témoignages manuscrits suggèrent qu'un *ī* a pu être écrit <ei> à un stade ancien de la tradition. Ainsi, en L 29, cité par Festus, la forme verbale *nequinont* est rétablie par les éditeurs contre la leçon manuscrite *neque nunc*. Et en N 49, cité par Priscien, la tradition hésite entre les variantes *pietate* et *pietati*, la forme correcte étant certainement *pietati* (cf. § 452a). Dans les deux cas, la présence d'un <e> là où l'on attendrait un <i> révèle peut-être l'hésitation d'un copiste médiéval face à une graphie <ei> notant un *ī*. § 51a

Cette explication, proposée par Knoche (1928 : 694) pour L 29, est également envisageable pour N 49. Toutefois, la graphie <ei> n'aurait de motivation historique que dans *nequinont* – si *nequire* appartient bien, en dernière analyse, à la famille d'*īre*¹ auquel cas le *-ī-* résulterait comme dans *īmus*, *ītis* d'une généralisation, propre au latin,

1 Voir l'explication de Leumann : « Vermutlich verwachsen aus *nequ(e) it* oder pass. *nequ(e) itur* "es geht nicht" » (Leumann 1977 : 522).

du degré plein *ei*.² Dans *pietati*, en revanche, le *-ī* est une désinence d'ablatif des thèmes en *-i* (*-ī* < **-īd*), entrée irrégulièrement dans la flexion du thème consonantique *pietāt-* (cf. § 452d). Il s'agirait donc dans ce cas d'une graphie hypercorrecte ou conventionnelle, le digramme étant utilisé pour noter un *ī* ne remontant pas à une diphtongue.

§ 51b Naevius aurait-il utilisé la graphie conventionnelle <*ei*> pour noter le *-ī* de *pietātī* ? C'est possible, à la condition que la diphtongue *ei* se soit déjà monophtonguée en *ī* à son époque. En effet, une telle hypercorrection n'est envisageable qu'à partir du moment où les reflets des anciens **-ei* et **-īd* sont confondus en un son assez semblable pour qu'ils soient notés de la même façon. Et certes, il n'est pas impossible qu'au 3^e s. av. J.-C., le processus de monophtongaison ait déjà été assez avancé pour cela.³ Mais d'un autre côté, la graphie conventionnelle <*ei*>, si sa présence en N 49 est avérée, a pu être introduite à l'époque classique par un éditeur, un copiste, ou la source de Priscien.

§ 51c La même incertitude règne dans le cas de L 29 *nequinont*. Quel qu'ait été l'état d'avancement de la monophtongaison à son époque, Andronicus a pu écrire *nequeinont* : si la monophtongaison n'était pas achevée, il aura adopté cette graphie parce que l'emploi d'une autre orthographe ne s'imposait pas ; si au contraire elle était achevée, il a pu malgré tout retenir une orthographe archaïque. Dans ce cas, la graphie *nequinont* attestée dans une partie de la tradition sera une modernisation due à Verrius Flaccus ou à un copiste ultérieur. Toutefois, le scénario inverse est aussi envisageable. En effet, si la monophtongaison était achevée, on ne peut exclure qu'Andronicus ait noté le *-ī* par un <*i*> ; auquel cas, ce sera la source de Verrius Flaccus qui aura rétabli la graphie <*ei*>, restée en usage plus ou moins fréquent jusqu'à l'époque impériale.⁴

§ 51d Dans tous les cas, ces indices sont trop minces pour permettre aucune conclusion quant à l'état d'avancement de la monophtongaison de **ei* dans la langue d'Andronicus et de Naevius. Rien, en effet, ne garantit que les hésitations de la tradition s'expliquent par la présence d'un <*ei*>. En L 29, la leçon transmise *neque nunc* est de toute façon trop éloignée de la forme correcte pour offrir un argument solide ; et en N 49, *pietate* a pu être introduit par un copiste pour rétablir une forme non ambiguë d'ablatif, la leçon *pietati* pouvant être prise pour un datif (cf. § 452a).

2 Pour la généralisation du degré plein dans le paradigme d'*ire* à l'indicatif présent, cf. Leumann 1977 : 521.

3 À ce sujet, cf. Wachter 1987 : 313.

4 Leumann 1977 : 13 limite à environ 70 av. J.-C. l'usage de la notation <*ei*> pour *ī*. Mais l'emploi de cette graphie est resté en usage plus longtemps, tant dans les textes épigraphiques que manuscrits. Cf. Gall. *Carm.* frg. 1, 9 *deicere* pour un exemple manuscrit. Pour des attestations épigraphiques, cf. par exemple R. Gest. diu. Aug. 24 *in quadrigéis*. 29 *a Dalmateis*.

1.1.2 Timbre u

1.1.2.1 Transcription du son grec noté <v>

Parmi les emprunts au grec attestés dans les FSH, plusieurs ont pour origine un mot contenant un son noté par l'*upsilon*. Comment Andronicus et Naevius transcrivaient-ils ce son ? Compte tenu de l'usage observé par leurs successeurs immédiats, on s'attendrait à l'emploi de <u> : cf. par exemple Plaut. *Amph.* 98 *Amphitruo*. Cic. *Orat.* 160 *Burrum semper Ennius, nunquam Pyrrhum*. Toutefois, la tradition manuscrite n'a conservé aucune trace d'une transcription par <u> du son grec noté <v>, hormis L 18 *porpurea* et N 9 *Porpureus* ; mais ces exemples ne sont pas déterminants, car lat. *porpura/purpura* et gr. πορφύρα ont pu être empruntés indépendamment à une source tierce.⁵ § 52a

Il faut également écarter L 25 *Vlixī*, bien qu'il s'agisse manifestement de la version latine d'un nom grec. Cet exemple ne permet lui non plus aucune conclusion, car il est probable que le latin ait emprunté le nom d'Ulysse à une source autre que le grec homérique. En effet, le nom latin d'Ulysse ne reflète pas la forme homérique de ce nom, qui serait Ὀδυσσεύς *uel sim*. La raison en est sans doute que les légendes liées à ce héros sont d'abord parvenues en Italie par un biais autre que les poèmes homériques. § 52b

Selon Wachter (2001 : 267), le nom d'Ulysse, d'origine non grecque, a été adapté de diverses manières selon les dialectes : en attique Ὀλυτ(τ)εύς, en corinthien Ὀλισ(σ)εύς, tandis que la forme épique Ὀδυσσεύς résulterait d'une étymologie populaire rattachant ce nom au verbe ὀδύσ(σ)ασθαι « haïr ». Ainsi, le [li] latin en face de [du] <δ> homérique s'explique par un emprunt à une source dialectale présentant des caractéristiques similaires, à cet égard, à la forme corinthienne. Pour le [u] en face de <o> homérique et le [ks] <x> en face de <σσ> ou <ττ>, voir les exemples rassemblés par Liddell/Scott/Jones/McKenzie (1996 : 1199), qui citent les formes Οὐλιξεύς et Οὐλίξης. Dans ces conditions, on ne peut pas affirmer que le <i> d'*Vlixī* transcrive le son grec noté <v>.

Les cas certains d'<v> dans des mots grecs se limitent donc à L 3 *Pylum*, L 24 *nympham* et *Calyponem*, L 33 *Cyclops* et N 14 *Pythius*. On doit toutefois écarter L 33, qui appartient à l'*Odyssée* nouvelle. Restent alors les formes *Pylum*, *nympham*, *Calyponem* et *Pythius*, pour lesquelles la tradition hésite constamment entre des graphies avec <i> et avec <y>. Aussi deux questions se posent-elles à ce stade : (1) la tradition manuscrite est-elle vraiment susceptible de refléter l'usage adopté par Andronicus et Naevius ? Et (2) à supposer que cela soit le cas, par quelle lettre, du <i> ou de l'<y>, ces poètes auront-ils transcrit le son grec noté <v> ? § 52c

L'hypothèse de l' <y>

§ 52d L'emploi d'un <y> est-il vraisemblable ? Leumann (1977 : 9) fixe au temps de Cicéron la réadmission de cette lettre dans l'alphabet latin, et on n'en connaît aucun exemple épigraphique au 3^e-2^e s. av. J.-C. Le témoignage des grammairiens antiques va du reste dans le même sens : cf. Isid. *Orig.* 1, 4, 15 *a Graecis duas litteras mutuauit Latinitas, Y et Z propter nomina scilicet Graeca, et haec apud Romanos usque ad Augusti tempus non scribebantur*. Une phrase de Marius Victorinus semble certes mettre en doute cette chronologie : cf. Mar. Victorin. *Gramm.* 4, 4 *idem* (sc. Accius) *nec Z litteram nec Y in libros suos rettulit, quod aequae ante fecerant Naevius et Liuius*. On peut en effet la comprendre de deux manières opposées : soit *quod ... ante fecerant* signifie que Naevius et Andronicus employaient les lettres <y> et <z>, auxquelles Accius renonce ; soit, au contraire, le *quod* porte sur toute la proposition précédente, et Marius Victorinus veut dire qu'aucun de ces trois auteurs n'employait ces lettres. Si la première interprétation est correcte, on aurait un argument en faveur de l'hypothèse de l' <y>. Mais la seconde interprétation, puisqu'elle s'accorde avec le témoignage d'Isidore et l'absence d'attestations épigraphiques de cette lettre, semble préférable. On peut donc en conclure avec quelque certitude qu'Andronicus et Naevius n'employaient pas <y> pour transcrire le son grec noté <v>.

L'hypothèse du <i>

§ 52e L'hypothèse d'une notation par <i> repose sur de meilleurs arguments. Isidore de Séville, en effet, connaît apparemment des exemples de textes adoptant cette solution : cf. Isid. *Orig.* 1, 4, 15 (suite du texte cité § 52d) *sed pro Z duas Sponebant, ut hilarissat ; pro Y uero I scribebant*. Et parmi les attestations épigraphiques citées par Leumann (1977 : 75), l'une ou l'autre pourrait être plus proche chronologiquement d'Andronicus et Naevius que ne le sont les exemples avec <y>.⁶

Quoi qu'il en soit, il est improbable que les formes *nympham*, *Calypsonem* et *Pythius* aient été empruntées à une variété de grec dans lequel ce phonème était réalisé par [i]. Lejeune (1972 : 237) estime en effet que le passage à [i] ne s'est achevé qu'à époque médiévale.⁷ En revanche, puisque le latin ne possédait pas, au temps d'Andronicus et de Naevius, de voyelle fermée antérieure arrondie, la lettre <i>, notant normalement un [i], pouvait être utilisée pour transcrire en latin la contrepartie arrondie de ce dernier son, [y]. Il ne fait pas de doute que la réalisation [y] du son grec noté <v> ait déjà été possible à cette époque ; car cette prononciation était déjà en vigueur dans certains dialectes, et notamment en attique, dès l'époque classique.⁸

6 Cf. *Sisipus*, surnom d'un personnage mentionné en CIL I² 1537 ?

7 Biville 1995 : 33 argumente en faveur d'une datation haute pour la délabialisation du son noté <v>, qui se serait produite selon elle dès le 1^{er} s. av. J.-C. Mais même en admettant cette datation, Andronicus et Naevius en sont trop éloignés dans le temps.

8 Lejeune 1972 : 237.

Mais il n'y a là rien de certain, et comme toujours, il faut admettre ici la possibilité que la tradition manuscrite ait fini par brouiller entièrement les pistes. Dans mon édition, j'adopte la graphie avec <y>, qui semble être celle utilisée par les auteurs qui nous transmettent ces fragments.⁹

1.1.2.2 Variations entre u et o

En plusieurs occasions, la tradition manuscrite parle en faveur d'un <o> là où l'usage classique favorise un <u>. Dans d'autres cas en revanche, les manuscrits portent unanimement *u* alors qu'on s'attendrait, pour l'époque d'Andronicus et de Naevius, à un *o* ; il y a alors presque certainement une normalisation secondaire. § 53

<u> transmis

À cette dernière catégorie appartiennent L 9 *saeuum*, N 3 *sequuntur* et N 63 *cum*, où l'on attendrait respectivement *saeuom*, *sequontur* et *quom*. Et l'on ne peut exclure qu'une correction similaire ait eu lieu en bien d'autres occasions. En effet, si L 29 *nequinont* est correct, il est probable que les désinences de troisième personne du pluriel en *-unt(ur)* soient toutes le fait d'intermédiaires de la tradition ; Andronicus et Naevius auront en ce cas employé la désinence *-ont(ur)*. § 53a

<o> transmis

Nonius et Priscien, qui citent respectivement L 18 et N 9, semblent avoir lu dans leurs sources les formes *porpurea* et *Porpureus* (cf. § 170a et § 309a). Si ces variantes correspondent bien à celles qu'ont employées Andronicus et Naevius, elles se distinguent de l'usage courant en latin, où *purpur-* est plus fréquent que *porpur-*.¹⁰ Auquel cas, il se peut qu'ils aient choisi cette variante pour rester au plus proche du vocalisme originel du gr. πορφύρα. Mais d'un autre côté, d'autres mots d'origine grecque présentent un <u> latin en face d'un <o> grec : cf. L 27 *struppis*, s'il s'agit bien d'un emprunt au gr. στρόφος « lacet ». § 53b

1.1.3 Diphtongues

1.1.3.1 Diphtongue /oi/ : notation et monophthongaison

On ignore quand la monophthongaison de l'ancien *oi a atteint un stade suffisant pour justifier une notation par un signe unique. Pour le changement *oi > ū dans la langue de Rome, le *terminus ante quem* est un peu postérieur au temps de Naevius. Weiss (2011 : 102) le fixe au troisième quart du 2^e s. av. J.-C. ; on peut toutefois § 54

9 Sur le principe d'éditer le texte des sources, non celui d'Andronicus ou de Naevius, cf. § 3a.

10 Cf. *ThLL* X 2, p. 2707, 41.

s'appuyer sur la graphie *plous* attestée dans le sénatus-consulte *De Bacchanalibus* (CIL I² 581, 186 av. J.-C.) pour le faire remonter au début de ce siècle. Si, comme il est envisageable, *plūs* reflète p.-i.-e. **ploh₁-is*,¹¹ la forme attestée dans le sénatus-consulte doit s'interpréter comme un pseudo-archaïsme. Cela indiquerait que les anciennes diphtongues **oi* et **ou* s'étaient déjà confondues en un même son, probablement une monophthongue.¹² À Préneste, des inscriptions attestent dès le 3^e s. av. J.-C. d'une prononciation monophthongue de l'ancienne diphtongue **oi* : cf. CIL I² 59 *coraueon* (= class. *cūrauerunt*). On manque de preuve positive pour affirmer qu'à Rome aussi, la monophthongaison s'était déjà produite à la même époque ; mais Wachter (1987 : 316) estime que ce processus devait être largement entamé dans le courant du 3^e s. av. J.-C.

Il n'est évidemment pas possible de déterminer si le reflet monophthongue de l'ancien **oi* a tout de suite présenté le timbre *u*. L'usage a fini par imposer diverses graphies selon les mots : tantôt *oe* (dans *moenia* « remparts », *poena*, etc.), tantôt *u* (dans *mūnīre*, *pūnīre*, etc.) et tantôt *o* (dans *non*). On peut donc supposer que le résultat de cette monophthongaison n'a, dans un premier temps, pas reçu la même prononciation qu'un ancien *ū*. Cependant, il ne devait pas non plus en être très éloigné, puisqu'un grand nombre de mots comportant un reflet de l'ancienne diphtongue ont fini par recevoir la graphie *u*.

Si la prononciation monophthongue était déjà assez répandue de leur temps, Andronicus et Naevius ont pu décider d'y adapter l'orthographe de mots appartenant à la langue courante ; ils auront ainsi écrit *plūrimī*, *ūnus*, *lūdus*, etc. Une telle finesse d'analyse linguistique n'aurait rien de surprenant, venant de lettrés professionnels comme l'étaient les premiers poètes latins.

Toutefois, l'état de la tradition ne permet pas de le garantir. Dans les fragments de Naevius, les manuscrits affichent tantôt la diphtongue *oe*, tantôt la monophthongue *ū* dans les formes contenant le reflet d'une ancienne diphtongue **oi*. On trouve ainsi, dans les fragments épiques, N 31 *Poenum* et N 32 *moenia* à côté de N 32 *plurimos* et N 44 *unum* (sur cette leçon, cf. § 440). Dans les fragments dramatiques, la graphie *u* apparaît dans Naeu. *Trag.* 41 *ludere* (*Com.* 112 *ludis*). *Com.* 6 *unum* (87 *una*. 110 *uno*). 9 *pluris* (115 *plus*) ; la variante *oe* est quant à elle attestée dans Naeu. *Trag.* 30 *poenis* (de *poena* « châtement »). Toutes ces formes ont une tradition sûre ; les manuscrits n'hésitent pas, pour un même mot, entre les graphies *oe* et *u*. Dans les textes d'Andronicus, la graphie *oe* n'apparaît pas – si l'on fait abstraction de L 8 *noegeo*, dont l'étymologie est incertaine (cf. § 126b à § 126d). Cette absence s'explique toutefois mieux par la rareté des fragments transmis que par un usage propre au poète de l'*Odyssée* latine. La graphie *u* est attestée dans le corpus épique par L 23 *plurimi* ; dans les textes dramatiques, par Liu. Andr. *Trag.* 6 *ludens*.

11 Lühr 2000 : 33, citée par de Vaan 2008 : 476. Pour une étymologie alternative, cf. Weiss 2011 : 360 avec bibliographie.

12 Wachter 1987 : 294.

Cette distribution correspond trop exactement à celle qui prévaut dans l'usage classique, pour qu'on l'explique autrement que par l'influence normalisatrice de la tradition manuscrite. Seule la forme *moenia* « engagements » semble faire exception, dans N 32, puisque la graphie monophthongue *mūnia* est attestée plus fréquemment en latin classique (cf. § 395b) ; mais, compte tenu des difficultés d'interprétation liées à ce fragment, on ne peut exclure que les copistes aient ici choisi la diphtongue en pensant à *moenia* « remparts ».

1.1.3.2 Diphtongue /ai/

La tradition ne conserve aucune trace d'une notation <ai> de la diphtongue [ai]. Celle-ci est systématiquement notée <ae> (ou éventuellement <e>) dans les manuscrits : cf. L 9 *saeuum*, *magnae*, *inportunae undae*. L 15 *Circae*. L 17 *praemodum* (postm- P). L 25 *prae*. L 29 *Graeciam*. N 2 *ambae*. N 8 *siluicolae*. N 12 *Aenea*. N 16 *caelum*. N 18 *praedicit*. N 23 *praetor*. N 35 *filiae*. N 38 *aerumnas*. N 50 *quae* (uar. l. *que*). N 51 *onerariae onustae*. N 54 *aeratam*. N 59 *Romae*.

§ 55

Il me paraît probable qu'Andronicus et Naevius aient employé pour cette diphtongue l'orthographe <ai>, bien attestée dans les inscriptions anciennes : cf. par exemple CIL I² 7 *Gnaiuod*. 7. 8. 9 *aidilis*. 561 (fin 4^e s. av. J.-C.) *fileai*.

Pour Naevius, on en a peut-être un indice supplémentaire en N 60 *aenum plumbeum*. En effet, les deux témoins qui transmettent ce fragment écrivent <aen->, sans le *h* servant occasionnellement, dans l'orthographe classique, à distinguer la séquence phonétique [ae] de la diphtongue [ai].¹³ Aussi peut-on en déduire assez sûrement que le modèle commun à ces deux manuscrits portait lui aussi la graphie sans *h*. À supposer, donc, que le scholiaste qui transmet N 60 reproduise l'orthographe originale de Naevius, on dispose d'un argument indirect en faveur de la notation <ai> de la diphtongue [ai]. Car l'emploi du *h* ne devenait utile qu'à partir du moment où, la diphtongue étant écrite <ae>, sa notation se confondait avec celle de la séquence [ae]. Dans cette perspective, l'emploi par Naevius de la graphie *aenum*, s'il est avéré, implique que la diphtongue était encore notée <ai>. Mais il n'y a là rien de certain, car même à l'époque classique, il arrivait qu'on écrive <ae> indifféremment pour la diphtongue [ai] et la séquence [ae].

1.1.4 Affaiblissement vocalique

1.1.4.1 Suffixe -imus/-umus

En matière d'affaiblissement vocalique, l'un des problèmes les plus épineux est celui qui concerne la forme du suffixe du superlatif et des adjectifs ordinaux. On sait en effet que sont attestées indifféremment les variantes *-imus* et *-umus*, avec une tendance à préférer *-umus* dans les inscriptions les plus anciennes.¹⁴ La cause

§ 56

13 Pour l'orthographe <ahe->, cf. *ThlL* I p. 1444, 50–60.

14 Leumann 1977 : 88.

de cette variation est sans doute que la voyelle résultant de l'affaiblissement dans cette position ne présentait ni le timbre [u] ni le timbre [i]. Il peut s'agir d'un [y], mais voir l'argument de Leumann (1977 : 88–89) contre cette hypothèse ; les autres solutions envisageables seraient [i], [ɥ] ou [u].

Dans les FSH, les manuscrits transmettent presque toujours la variante avec <i>. La seule exception est N 6 *optimum*, transmis par Varron. Les autres attestations sont les suivantes : L 23 *plurimi* et N 32 *plurimos* (à côté de CIL I² 9 *plorume*) ; N 29 *septimum decimum* (variante *-umum* jugée plus ancienne par Leumann 1977 : 492–493) ; N 41 *fortissimos* (à côté de CIL I² 7 *parisuma*).

De ce matériau, on ne peut malheureusement tirer aucune conclusion certaine quant à l'usage d'Andronicus et de Naevius. Il est certes possible qu'ils aient adopté généralement la variante avec <i>, et que les manuscrits reflètent fidèlement cette situation. Mais ici aussi, il est très probable que l'absence presque complète de la variante avec <u> résulte d'un nivellement opéré par la tradition manuscrite.

Une conclusion analogue s'impose pour L 8 *lacrimas* et N 2 *lacrimis* (à côté de *lacrum*- fréquent chez Plaute, Ennius, Térence, etc.) et N 14 *inclitus* (contre Plaut. *Persa* 251 *inclutus*). Dans ces cas toutefois, la situation n'est comparable qu'en surface à celle des exemples cités ci-dessus. En effet, à la différence du suffixe du superlatif, où la voyelle subissant l'affaiblissement doit être un *a,¹⁵ le son noté <i> reflète ici un *u (cf. gr. δάκρυμα, κλυτός). Rien ne garantit, par conséquent, que le résultat de l'affaiblissement soit le même en L 8 *lacrima* et en N 41 *fortissimos*.

1.1.4.2 Formes irrégulières d'affaiblissement vocalique

§ 57a Au chapitre de l'affaiblissement vocalique, il faut encore noter les points suivants :

L 4 *Patroclus* ne montre aucune trace d'affaiblissement vocalique, contrairement à la forme employée plus tard par Enn. *Scaen.* 161 *Patricoles*. Sans doute peut-on expliquer *Patroclus* comme une translittération directe du grec Πάτροκλος, dont l'inventeur pourrait être Andronicus lui-même (cf. § 105b).

§ 57b N 34 *lepista* est un mot d'emprunt dont la source est soit gr. λεπαστή « coupe à boire en forme de coquillage », soit δέπεστα « sorte de coupe ». Dans les deux cas, le résultat attendu de l'affaiblissement en syllabe intérieure fermée serait *lepesta*, une forme d'ailleurs attestée en Varro *Ling.* 5, 123. Dans ce cas, le timbre *i* s'explique peut-être moins par l'affaiblissement vocalique que par l'influence analogique d'autres noms d'ustensiles empruntés au grec (cf. § 408b).

§ 57c Le théonyme N 36 *Lūcētius*¹⁶ ne répond pas non plus aux règles de l'affaiblissement vocalique (on attendrait *-cīt-*). Cela cadre bien avec l'origine osque de ce nom de Jupiter, garantie par Seru. *Aen.* 9, 567 (cf. § 412b).

15 Leumann 1977 : 59.

16 Pour la quantité du *u* et du *e*, cf. Verg. *Aen.* 9, 570 *Lucetium portae subeuntem ignisque ferentem*.

Enfin, en N 57 *supparus*, il faut aussi compter avec une origine non latine, puisque le *a* en syllabe intérieure ouverte contrevient aux règles d'affaiblissement vocalique. S'agissant d'un nom d'habit, une catégorie lexicale volontiers sujette à l'emprunt, une telle explication serait satisfaisante (cf. § 126c). Ici aussi, on postulera un emprunt à l'osque, conformément à l'indication de Varro *Ling.* 5, 131 (cf. § 474). § 57d

1.2 Consonantisme

1.2.1 Occlusives

1.2.1.1 Dentales

Alternance entre d et l à l'initiale

Les FSH conservent quelques traces de l'alternance qui affecte, à l'initiale, les consonnes latines d'articulation dentale ou alvéolaire *d* et *l* : cf. L 8 *lacrimas*, à côté de *dacrimas*, une forme souvent employée par Andronicus au témoignage de Paul. Fest. p. 68 (cf. § 124a). On a peut-être un autre exemple de ce phénomène en N 34 *lepistas*, si ce nom de coupe est bien emprunté à un mot grec apparenté à δέπας (cf. § 408b).¹⁷ § 58a

Amuïssement du d en finale

La tradition manuscrite n'a conservé aucune trace explicite d'un *d* en finale absolue. Seul un indice indirect suggère que Naevius a pu employer un ablatif singulier en *-ād* : cf. N 2, où les manuscrits de Servius transmettent la forme insatisfaisante *troiade*. Vossius (1620 : 76) la corrige en *Troiad*, ce que la critique moderne accepte généralement. Est-ce à dire que Naevius employait systématiquement cette forme, et que les exemples d'ablatif singulier en *-a*, *-o*, etc. résultent d'une normalisation opérée par la tradition ? Pas nécessairement, car dans le cas de N 2 *Troiad*, l'emploi d'une forme en *-d* pourrait obéir à une règle de sandhi (cf. § 65), voire à une contrainte liée à la versification (cf. § 87b). § 58b

1.2.1.2 Vélaïres

Notation de [g] par <c>

On sait que l'alphabet latin n'a pas toujours possédé, pour noter [g], un signe distinct de celui qui notait [k]. Les inscriptions les plus anciennes, en effet, employaient le signe <c> pour noter l'un et l'autre son, à côté de <k> et <q> utilisés spécifiquement § 59

17 Sur ce phénomène en général, cf. Leumann 1977 : 155–156. L'alternance entre *d* et *l* a déjà pu avoir lieu en grec : cf. myc. *da-pu₂-ri-to-jo* pour gr. alphabétique λαβυρίθιοιο.

pour [k]¹⁸ et l'emploi des abréviations *C.* et *Cn.* pour les prénoms *Gaius* et *Gnaeus* est une survivance de cet ancien usage. Il est toutefois vraisemblable que la réforme de l'alphabet qui a introduit le <g> pour [g] soit antérieure à la composition des épopées saturniennes ; voir à ce sujet Wachter (1987 : 333), qui estime probable que l'invention et la diffusion de cette lettre aient eu lieu peu après 272 av. J.-C., et spécialement dans les milieux lettrés à Rome. De sorte que l'on ne s'attend pas à trouver une trace, même indirecte, de cet usage dans les FSH.

Seul Flores (1998 : 87–93) croit – sans aucune vraisemblance – trouver dans l'*Odyssée* latine un indice de ce qu'Andronicus employait encore l'ancienne orthographe. Selon lui en effet, la leçon L 13 *paucis gauisi* serait une corruption de *tum magis gauisi*, écrit <*tum macis cauisi*>. Mais même à supposer qu'en L 13 la forme *paucis* soit fautive, elle est trop dissemblable avec le *tum macis* de Flores. Du reste, on voit mal pourquoi le copiste responsable de la normalisation aurait corrigé *cauisi* en *gauisi* tout en laissant échapper l'émendation de *macis* en *magis*. On peut donc écarter définitivement l'hypothèse de Flores postulant l'emploi par Andronicus de <c> pour [g].

1.2.1.3 Transcription des sons grecs notés <φ, θ, χ>

- § 60a En plusieurs occasions, la tradition manuscrite comporte des formes présentant les graphies <ph>, <th> et <ch>. Les attestations sont les suivantes : L 24 *nympham* (variantes *nymphan*, *nimiam*, *nimeam*) ; L 40 *pulcherrime* (leçon retenue *pulcerrime*, cf. § 60c) ; N 9 *Rumchus* (variantes *Rhuncus*, *Rhumchus*) ; N 14 *Pythius* (variantes *Phitius*, *Pithius*) ; N 15 *Anchisa* et *pulchram* ; N 34 *pulchras* (variantes *pulchros*, *pulcros*, *pulchas*) ; N 50 *pulchra* (leçon retenue *pulcra*, cf. § 60c). Dans cet ensemble, il faut distinguer *pulc(h)er* des autres formes, lesquelles constituent des emprunts au grec ou des translittérations latines de noms grecs. Dans cette seconde catégorie en effet, les graphies latines <ph>, <th>, <ch> s'expliquent par la présence, dans le mot grec emprunté, de sons notés <φ>, <θ>, <χ>. Dans *pulc(h)er* en revanche, la graphie avec <ch> est dépourvue de motivation phonétique et résulte d'une étymologie fautive (cf. § 60c).

Les emprunts au grec

- § 60b Les plus anciennes inscriptions latines, lorsqu'elles transcrivent une occlusive aspirée grecque, utilisent le même signe que pour noter l'occlusive non aspirée de même point d'articulation : cf. par exemple CIL I² 554 *Melerpanta* (~ Βελλεροφόντης). 564 *Aciles*. Et les premières attestations épigraphiques des digrammes <ph>, <th>, <ch> datent du 2^e s. av. J.-C.¹⁹ Il est donc vraisemblable qu'Andronicus et Naevius aient

18 Leumann 1977 : 9–10.

19 Leumann 1977 : 160 renvoie à CIL I² 626 (146 av. J.-C.) *Achaia, triumphans* (à côté de *Corinto* dans la même inscription) ; mais voir aussi Wachter 1987 : 455–456 pour un exemple plus ancien.

encore transcrit les sons notés <φ>, <θ>, <χ> par les lettres <p>, <t>, <k> respectivement ; on s'attendrait par conséquent à L 15 *numpam* (ou *nimpam*, cf. § 52e) ; N 9 *Runcus* ; N 14 *Putius* (ou *Pitius*) ; N 15 *Ancisa*.

Toutefois, seules les formes L 18 *porpurea* et N 9 *Porpureus* (~ gr. πορφύρεος) présentent la graphie attendue.²⁰ Dans les autres cas, la tradition manuscrite ne garde aucune trace de la notation sans <h>. Ainsi, la graphie avec <h> est transmise uniformément en N 15 *Anchisa*. Et en N 9 *Rhuncus* et N 14, elle doit être rétablie pour rendre compte des variantes manuscrites présentant toutes un <h> diversement positionné dans le mot.

Enfin, en L 24 *apud nympham Atlantis filiam Calypsonem*, transmis par Priscien, l'état de la tradition est plus complexe, mais la conclusion reste la même. Un <ph> latin correspond à <φ> dans tous les témoins sauf GKL. La graphie <ph> est rétablie secondairement en G, qui présentait dans un premier temps la leçon dépourvue de sens *nimeam*, partagée avec K. Quant à L, il porte *nimiam*, une variante évidemment insatisfaisante dans ce fragment. Dans les leçons fautives *nimeam* et *nimiam*, le *e* et le *i* ne semblent pas représenter la corruption d'un digramme comme <ph> ; ils résultent plus probablement de la lecture erronée d'une lettre simple. Celle-ci, toutefois, ne sera sans doute pas le <p> que l'on s'attend à trouver dans le texte original d'Andronicus. Plus vraisemblablement, les manuscrits GKL auront été copiés sur un ou des modèles présentant l'orthographe médiévale *nimfam*. Un *f* mal formé est en effet susceptible d'être pris pour un *e* ; à partir de là, il aura été recopié comme tel dans GK, tandis que le scribe de L aura pris *nimeam* pour une orthographe incorrecte de *nimiam*. Par conséquent, même s'il est très probable qu'Andronicus ait transcrit par <p> le son grec noté <φ>, la tradition manuscrite de L 24 n'offre pas d'appui à cette hypothèse. Je me résous donc à adopter la graphie conventionnelle *nympham*.

Les formes rattachées à pulc(h)er

Les formes rattachées à *pulc(h)er* constituent quant à elles un cas particulier. En effet, selon Ernout/Meillet/André (1985 : 544), la graphie avec <ch> résulte ici d'une pseudo-étymologie rattachant *pulc(h)er* au grec πολύχρους. Elle avait donc d'autant moins de chances d'être introduite secondairement dans les textes d'Andronicus et de Naeivius qu'elle n'avait pas de motivation phonétique. Et de fait, plusieurs indices suggèrent qu'une partie au moins des auteurs qui transmettent les fragments disposait de sources employant la graphie sans <h>.

Ainsi en L 40, transmis par Priscien, la tradition offre trois variantes : *pulcherimae* en R, *pulcerrime* en K et *pulcherrime* dans les autres témoins. La leçon de R est une bévue évidente, de sorte qu'on devra choisir entre le *pulcerrime* de K et la leçon majoritaire *pulcherrime*. La leçon *pulcerrime* offre une orthographe puriste,

§ 60c

20 Mais le nom de la pourpre, dont sont dérivées ces deux formes, pourrait être emprunté en latin et en grec à une source tierce : cf. § 52a.

restant au plus proche de la prononciation effective du mot : l'aspiration, sans réalité phonétique, n'est pas notée, et la consonne longue est signalée par la gémiation de la lettre *r*. La leçon *pulcherrime* adopte en revanche l'orthographe popularisée sous l'effet du rattachement pseudo-étymologique à *πολύχρους*.

Il serait bien sûr envisageable que Priscien ou sa source ait admis cette étymologie fautive ; des rapprochements de cet ordre sont après tout fréquents dans la tradition grammaticale latine. Il aurait alors écrit *pulcherrime*, et la leçon majoritaire correspondrait à l'état de l'archétype. Mais on s'expliquerait mal, en ce cas, comment la graphie puriste a pu être ensuite introduite dans K. C'est plus probablement l'inverse qui s'est produit. Priscien a dû emprunter L 40 à une source d'époque classique, employant l'orthographe puriste *pulcerrime*. Il aura recopié cette forme telle quelle, qui se sera retrouvée dans l'archétype des *Institutions*. Par la suite, les copistes l'auront remplacée dans la plupart des manuscrits par la graphie pseudo-étymologique *pulcherrime*. Seul K aura échappé à cette tendance en maintenant la leçon de l'archétype. Je retiens en conséquence la leçon de ce témoin, *pulcerrime*.

Le même raisonnement s'applique en N 50, où la tradition est largement divisée entre les graphies *-chr-* et *-cr-*. En revanche en N 34, fragment transmis par Bassus, Sacerdos et le pseudo-Marius Victorinus, la situation n'est qu'en apparence comparable. Là aussi, un témoin isolé – le manuscrit A de Caesius Bassus – présente la graphie sans *<h>* face au reste de la tradition qui note l'aspiration. Toutefois, à la différence du manuscrit K de Priscien, le témoin isolé est ici suspect. Il s'agit en effet d'une copie, datant du 15^e s., d'un manuscrit aujourd'hui disparu. En tant que tel, sa leçon ne présente pas autant d'importance que celle de K pour Priscien. L'orthographe puriste a en effet pu être réintroduite à l'initiative de l'humaniste qui a copié le manuscrit. En l'occurrence, l'accord de B avec les traditions respectives de Sacerdos et du pseudo-Marius Victorinus pèse plus lourd dans la balance. J'imprime donc la graphie avec *<ch>* en N 34, au même titre qu'en N 15 où elle est transmise unanimement.

1.2.2 Consonnes longues

- § 61 La notation des consonnes longues par le redoublement – ou « gémiation » – d'un signe consonantique est une invention attribuée par la tradition grammaticale antique à Ennius : cf. Fest. p. 293 (texte lacunaire) *nulla tunc geminabatur littera in scribendo ; quam consuetudinem Ennius mutauisse fertur, utpote Graecus Graeco more usus, quod illi aequae scribentes ac legentes duplicabant mutas, semi<uocales ... >*. Si cette affirmation est correcte et se rapporte aussi à la gémiation des liquides et des nasales, les graphies attestées dans les manuscrits ne peuvent pas correspondre à l'usage d'Andronicus et Naevius ; des formes comme L 40 *pulcerrime*, N 15 *immolabat*, N 34 *creterras* seront en ce cas étrangères à l'usage de ces poètes, qui auront écrit *pulcerime*, *imolabat*, *creteras*, etc. Et de fait, dans les textes épigraphiques, la notation des consonnes longues par des géménées ne se généralise vraiment que

vers 100 av. J.-C.,²¹ et elle n'est attestée épigraphiquement de manière sûre que dès 211 av. J.-C.²² Si donc on s'en tient à ces données, il est assez probable qu'Andronicus et Naevius n'aient pas utilisé de géminées.

Mais d'un autre côté, il est possible que les traditions orthographiques des textes littéraires diffèrent des règles épigraphiques. Et une notation explicite des consonnes longues aurait tout son sens dans des textes poétiques, où la longueur des consonnes est pertinente pour la versification.²³ En outre, Andronicus était d'origine grecque (cf. § 14a), de sorte que la remarque de Festus – *utpote Graecus Graeco more usus* – s'appliquerait aussi bien à lui qu'à Ennius ; et en effet, l'emploi de notations géminées a en grec une longue tradition : cf. par exemple la forme καλλιστε[φά]vo de la Coupe de Nestor, datée à la fin du 8^e s. av. J.-C.²⁴

À cela s'ajoute que la tradition des FSH ne contient aucun exemple de variante manuscrite qui s'expliquerait de manière univoque par une graphie originelle non géminée. On ne peut pas, à mon avis, invoquer en ce sens un exemple comme la leçon minoritaire N 15 *imolabat* (manuscrit P de Probus). Pour une variante de ce type, une haplographie ou l'omission accidentelle d'un signe de gémination est plus vraisemblable que l'explication par un usage orthographique ancien. C'est pourquoi, malgré le témoignage de Festus, il ne me semble pas exclu qu'Andronicus et Naevius aient déjà employé la notation géminée des consonnes longues.

2 Morphologie flexionnelle

2.1 Morphologie verbale

Au chapitre de la morphologie verbale, les FSH contiennent un seul trait nécessitant une explication : la désinence *-nunt(ur)* de la troisième personne du pluriel. Les formes attestées sont les suivantes : L 29 *nequinont*. L 49 *inserinuntur*. N 24 *danunt*. À ces formes s'ajoutent Enn. *Ann.* 156 *prodinunt*. 475 *redinunt*. Fest. p. 162 *solinunt, ferinunt*. p. 189 *obinunt*. Paul. Fest. p. 80 *explenunt*.

§ 62

Pour les composés d'*īre*, au nombre desquels on comptera aussi *nequinont* (cf. § 51a), la quantité du *-ī-* est garantie : cf. Enn. *Ann.* 156 *prodinunt famuli* ; *tum candida lumina lucent*, qui forme un hexamètre complet. Pour *danunt*, cf. par exemple Plaut.

21 Leumann 1977 : 14.

22 Cf. CIL I² 608 *M. Claudius M. f. consol Hennad cepit*. Mais on connaît peut-être une occurrence datant du milieu du 3^e s. av. J.-C. : cf. CIL I² 2877 *Cottas*, daté de 252/248 ou 200 av. J.-C. Wachter 1987 : 454–455 argumente en faveur de la date la plus haute.

23 On n'a bien sûr pas d'indice univoque suggérant que le saturnien est régi par un principe de versification quantitatif (cf. § 89c). Mais une telle notation aurait indubitablement trouvé son utilité dans l'activité dramaturgique d'Andronicus et Naevius, puisque la métrique dramatique est quantitative.

24 Pour l'usage de la graphie géminée sur la Coupe de Nestor, cf. Wachter 2000 : 66–67.

Merc. 225 *mirisque exemplis somnia in somnis danunt*, où la position en fin de sénaire garantit la mesure *dānunt*. Pour les autres formes (*explenunt*, *ferinunt*, *inseřinuntur*, *solinunt*), la quantité de la voyelle qui précède la désinence *-nunt(ur)* ne peut qu'être conjecturée. Livingston (2004 : 13) propose ainsi de mesurer *explēnunt*, *ferīnunt*, *inseřinuntur*, *solīnunt*.

Selon Livingston (2004 : 13–16), le point de départ pour l'introduction de ces formes est *danunt*, qui résulte d'une analogie proportionnelle *situs : sinunt :: datus : X = danunt*.²⁵ Cette formation analogique s'appuie sur la proximité sémantique des verbes *sino* « permettre » et *do* « donner » ; elle trouve une motivation supplémentaire dans la tendance du latin à l'évitement des monosyllabes.²⁶ Une seconde analogie selon le même procédé a pu produire les formes *explēnunt : explētus*, *solinunt : solitus* et *ferīnunt : *ferītus*.²⁷ Enfin, une troisième analogie a permis aux formes en *-nunt(ur)* de gagner le paradigme d'autres verbes, sur le modèle de *dāmus*, *dātis*, *dānunt*, de *ferīmus*, *ferītis*, *ferīnunt*, etc. Ainsi, *inseřinunt(ur)* est formé à la suite de la série *inseřimus*, *inseřitis*, et *nequīnont* à la suite de la série *nequīmus*, *nequītis*.²⁸ Les formes en *-nunt(ur)* sont ensuite tombées en désuétude en latin classique ; leur abandon s'est produit sous la pression générale des paradigmes dans lesquels la troisième personne du pluriel comporte une syllabe de moins que les première et deuxième.

Je n'ai pas de meilleure explication à proposer que celle de Livingston. Toutefois, deux points restent obscurs. D'une part, l'explication de la seconde analogie (*explēnunt : explētus*, *solinunt : solitus*, etc.) manque de motivation sémantique ; si en effet la proportion *datus : danunt* se justifie par la signification partiellement similaire de *sino* et de *do*, une telle explication ne vaut pas pour la seconde série de formes. Et d'autre part, l'hypothèse d'un alignement sur la séquence *-īmus*, *-ītis*, *-īnunt* n'est pas entièrement convaincante. Car si la désinence *-nunt(ur)* a disparu sous la pression des paradigmes en *-Vmus*, *-Vtis*, *-Vnt*, comment expliquer qu'elle ait vu le jour par analogie avec des paradigmes qui contrediraient cette règle ?

25 Explication déjà formulée par Sommer (cité par Leumann 1977 : 514 et Livingston 2004 : 16 adn. 13).

26 Livingston 2004 : 14–15. Explication déjà formulée par Leumann 1977 : 514.

27 Livingston 2004 : 15.

28 Livingston 2004 : 15.

2.2 Morphologie nominale

2.2.1 Thèmes en -a

2.2.1.1 Nominatif masculin singulier des thèmes en -a

On compte dans les FSH un exemple certain de thème en -a masculin : cf. N 15 *Anchisa* (pour la forme classique *Anchises*). Cette désinence correspond à la forme attendue pour le nominatif singulier d'un thème en -a masculin à l'époque d'Andronicus et de Naevius : cf. Char. *Gramm.* p. 83, 24 *Aeneas, Aeneae ... quamvis ueteres hic Aenea dixerint sine s, ut Varro in Age modo*. Quint. *Inst.* 1, 5, 61 et *apud Caelium legimus Pelia cincinnatus et apud Messalam bene fecit Euthia, et apud Ciceronem Hermagora, ne miremur, quod ab antiquorum plerisque Aenea ut Anchisa sit dictus*. Si ces affirmations des anciens grammairiens sont exactes, on devra adopter en N 12 la leçon conjecturale *Aenea* proposée par Fleckeisen (1864 : 20–21).

§ 63

2.2.1.2 Génitif singulier des thèmes en -a

Les FSH attestent pour les thèmes en -a féminins deux désinences de génitif singulier : -ae en L 15 *Circae*, et -as dans les cinq autres occurrences de ce cas. Toutes sont citées, dans un même développement, par Prisc. *Gramm.* II 198, 14 : L 10 *Latonas*. L 12 *Monetas*. L 28 *escas*. N 9 *Terras*. N 46 *fortunat*. À ces cinq formes empruntées à l'épopée saturnienne, Priscien ajoute encore Enn. *Ann.* 441 *dux ipse uias*.

§ 64

La désinence -ās est héritée du p.-i.-e., mais en dehors des fragments cités par Priscien et des expressions *pater mater filius familias*, on n'en connaît aucune autre attestation.²⁹ Elle a été remplacée par la désinence -āī (puis -ae), traditionnellement expliquée par une analogie avec la désinence -ī des thèmes en -o.³⁰

Sheets (1981 : 71) interprète l'emploi par Andronicus de la désinence -ās comme un emprunt morphologique à une autre langue italique : ombrien, pélignien, marrucin ou osque. Mais cette explication n'est pas nécessaire, car les désinences -ās et -āī ont dû exister concurremment en latin au moins jusqu'au 3^e s. av. J.-C. C'est du moins ce que suggèrent les *pocula deorum* (CIL I² 439–453), si leur datation au premier tiers de ce siècle est exacte.³¹ Les désinences de génitif singulier féminin <-a> /-ās/ et <-ai> /-āī/ y sont en effet attestées conjointement. Le -ās a ainsi pu se maintenir face à -āī, en fonction de critères diatopiques ou diastratiques, dans certaines variétés de latin jusqu'à l'époque d'Andronicus. Si donc, dans les FSH, la désinence -ās devait résulter d'un emprunt morphologique, sa source serait plus probablement un dialecte latin qu'une autre langue italique. Mais rien, en l'état, ne permet d'exclure que cette

29 Leumann 1977 : 419.

30 Leumann 1977 : 418.

31 Pour la datation, cf. Wachter 1987 : 465 adn. 1042.

variante se soit maintenue au moins partiellement dans la langue de Rome jusqu'à l'époque de Naevius.

2.2.1.3 Ablatif singulier des thèmes en -a

§ 65 On connaît aussi deux variantes de la désinence d'ablatif singulier : cf. N 2 *Troiad* et N 3 *e Troia* ; sur l'origine de l'ablatif en *-ād*, cf. Leumann (1977 : 411). Les raisons de cette alternance ne sont pas certaines, mais la distribution semble indiquer une contrainte liée à une règle de sandhi. En N 2 en effet, *Troiad* précède un mot commençant par une voyelle, alors qu'en N 3, le mot qui suit *Troia* commence par une consonne.

Si cette explication est correcte, cela suggère que l'ablatif en *-ā* représente la forme normale, tandis que la variante plus ancienne en *-ād* ne s'est maintenue que devant la voyelle initiale du mot suivant. Que la forme sans *-d* soit déjà usuelle à l'époque de Naevius n'est pas invraisemblable : cf. Inscr. *Année Épigr.* 1991, 313 (241 av. J.-C.) *Q. Lutatio C. f. A. Manlio C. f. consolibus Faleris capto*,³² avec des ablatifs de thèmes en *-o* écrits sans *-d*.

2.2.1.4 Nominatif pluriel des thèmes en -a

§ 66 La seule forme attestée de ce cas dans les FSH est *-ae* : cf. par exemple L 9 *inportunae undae*. N 2 *ambae*. N 51 *onerariae onustae*. La critique ancienne a quelquefois proposé de rétablir une désinence *-as*,³³ mais cette proposition n'a guère de vraisemblance pour l'époque d'Andronicus et de Naevius. Un nominatif pluriel en *-as* n'est attesté que marginalement en latin, même préclassique. Leumann (1977 : 420) le considère comme un vulgarisme. Ces conjectures n'ont d'ailleurs qu'une motivation *metri gratia*, puisqu'il s'agit d'éviter un hiatus avec la voyelle initiale du mot suivant ;³⁴ or, il me semble préférable d'admettre la possibilité d'un hiatus plutôt que d'imposer une leçon non attestée contre une tradition manuscrite saine.

2.2.1.5 Ablatif pluriel des thèmes en -a

§ 67 À côté de la désinence *-is* (N 2 *lacrimis cum multis*. N 63 *sagittis*) on a dans les thèmes en *-a* un exemple remarquable d'ablatif pluriel en *-ābus* : cf. L 26 *de ... manibus dextrabus*. Cette désinence latine est isolée dans les langues italiques. Le sabellique présente en effet un datif-ablatif pluriel des thèmes en *-a* remodelé sur celui des thèmes en *-o* :³⁵ osque *-āis/-ais*, ombrien *-es/-er*. Et si, au niveau indo-européen, le lat. *-ābus* évoque évidemment skt. *-ābhyas*, la présence en sanskrit d'un *-i-* absent en latin parle plutôt contre l'hypothèse d'un héritage commun.

32 Sur cette inscription, cf. Zimmermann 1986 et Wachter 1987 : 313 adn. 739.

33 Notamment Ritschl 1869 : 55 adn. *.

34 Motivation explicitement exprimée par Ritschl 1869 : 55 adn. *.

35 Tikkanen 2011 : 37.

Aussi faut-il, malgré la ressemblance avec le sanskrit, envisager que la désinence *-ābus* soit une innovation du latin.

Si c'est le cas, on l'aura modelée sur les terminaisons *-ibus* des thèmes en *-i* et *-ubus* des thèmes en *-u*. Elle n'aura toutefois remporté qu'un faible succès. Elle ne s'est en effet maintenue que dans quelques contextes, où il importait de distinguer le genre grammatical de noms féminins confondus au datif-ablatif pluriel avec un masculin. C'est le cas notamment dans les paires *dis deabusque, filiis filiabusque, libertis libertabusque*,³⁶ et dans la langue technique des éleveurs, « pour éviter des confusions entre mâle et femelle » (Ernout 1953 : 37).

En L 26 cependant, *dextrabus* n'est pas motivé comme dans les paires *dis deabus* etc. ; le substantif qui lui est associé ne permet en effet aucune confusion.³⁷ Les critiques ont proposé diverses explications de ce phénomène. Ernout (1953 : 37) pense apparemment à un choix de forme motivé par une recherche d'homéotéleute, puisqu'il estime que *dextrabus* est « sans doute amené par *manibus* qui le précède ». Leumann (1977 : 422) qualifie pour sa part *dextrabus* de « künstlich archaisierend » et suggère l'influence de la formule *manibus ambabus*. Enfin, Livingston (2004 : 43–44) envisage une motivation métrique pour l'usage de *dextrabus* au lieu de *dexteris*.

Tous ces critères ont pu concourir au choix de cette forme par Andronicus. Ernout a certainement raison de penser à une recherche d'homéotéleute, puisqu'on en a souvent souligné l'importance dans la poésie saturnienne (cf. § 83). D'un autre côté, malgré les incertitudes liées au mètre saturnien, la différence de schéma prosodique entre *dexteris* et *dextrabus* suggère qu'une considération d'ordre métrique a pu être déterminante. Dans l'ignorance du schéma métrique saturnien, on ne peut exclure a priori qu'une règle, connue d'Andronicus mais obscure pour nous, ait autorisé *dextrabus* et interdit *dexteris* ; à ce sujet, cf. § 89b. Enfin, en ce qui concerne l'hypothèse formulée par Leumann, on hésitera à l'écarter aussi catégoriquement que le fait Livingston (2004 : 43). Certes, la tournure *manibus ambabus* n'est attestée que rarement, et pas avant Apulée.³⁸ Mais d'autre part, l'emploi d'*ambabus* au sens de *manibus ambabus* apparaît déjà dans la langue plautinienne.³⁹ Rien n'indique que Plaute ait inventé lui-même cette tournure, qui semble plutôt appartenir au langage courant.

Si donc, comme le croit Livingston, le mètre saturnien exigeait ici un trisyllabe avec pénultième longue ; si le style de l'épopée préclassique favorisait, en outre, la recherche d'homéotéleutes, nul doute que l'emploi elliptique d'*ambabus* ait contribué à la création artificielle de *dextrabus*. L'existence préalable d'une forme en *-ābus* associée sémantiquement à *manus* (*ambābus*) suffisait à rendre acceptable une création morphologique (*dextrabus*) rendue nécessaire par les exigences stylistiques (et métriques ?) de l'épopée saturnienne.

36 Citées en exemple par Leumann 1977 : 422.

37 Déjà observé par Livingston 2004 : 43.

38 Notamment Apul. *Met.* 2, 27, 3 ; 3, 6, 1.

39 Cf. Plaut. *Poen.* 1206 ; *Rud.* 745 ; *Trin.* 475.

2.2.2 Thèmes en -o

2.2.2.1 Vocatif -ie des thèmes en -io

§ 68 Prisc. *Gramm.* II 301, 22 cite deux fragments d'Andronicus pour illustrer l'usage, exceptionnel en latin, du vocatif en -ie des thèmes en -io- : L 2 *Laertie*. L 19 *filie*. A priori, l'emploi d'un vocatif en -ie semble archaïque. Le vocatif en -ī constitue en effet une innovation du latin, tandis que la terminaison -ie est héritée : cf. ombr. *grabouie* (VI b 19), gr. νήπιε. Mais la désinence -ie n'apparaît que marginalement en latin. Celle-ci n'a, en dehors de ces fragments, que deux attestations, et elles se cantonnent à la poésie d'époque républicaine : Enn. *Ann.* 456 *Saturnie*. Laeu. *Carm.* frg. 20 *Laertie*. Sa rareté suggère que cette forme a dû tomber hors de l'usage courant assez tôt, peut-être avant même l'époque d'Andronicus. Si c'est le cas, elle a dû faire l'objet d'une réfection secondaire artificielle. Les poètes qui l'emploient l'auront restaurée sur le modèle des autres thèmes en -o-,⁴⁰ et l'imitation de la flexion grecque aura joué un rôle additionnel.⁴¹

2.2.2.2 Génitif pluriel des thèmes en -o

§ 69 Autant qu'on puisse en juger, Naevius n'emploie que la désinence -um pour le génitif pluriel des substantifs à thème en -o : cf. N 7 ; N 49 *deum*, à quoi l'on ajoutera N 23 *uirum*, s'il s'agit bien d'un génitif pluriel (cf. § 361b). La désinence -orum n'apparaît, dans la *Guerre punique*, que dans la flexion pronominale : cf. N 2 *amborum*. N 3 *eorum*. Dans les fragments d'Andronicus en revanche, -ōrum est la seule désinence de génitif pluriel attestée pour les thèmes en -o : L 11 *nodorum*. L 49 *eorum*. À supposer que Naevius ait réservé -um à la flexion nominale et -ōrum à la flexion pronominale, ce choix constituerait une rupture vis-à-vis de la langue épique d'Andronicus.

La désinence -ōrum représente, par rapport à -um, une innovation, due selon Leumann (1977 : 428) à l'analogie avec la marque de génitif féminin pluriel -ārum. Leumann estime probable que la désinence -ōrum soit apparue d'abord dans la flexion des pronoms et des adjectifs, permettant un parallélisme complet des formes masculines et féminines ; elle ne se sera introduite dans le paradigme des substantifs que dans un second temps.

Il n'est pas certain que la langue épique de Naevius ait strictement limité -ōrum à la déclinaison pronominale ; car l'absence d'attestation de cette désinence dans la flexion nominale peut être due au petit nombre de fragments conservés. Mais même si la distribution observée répondait à une répartition stricte des désinences -um et -ōrum entre les flexions nominale et pronominale, la cause en serait moins historique que stylistique. Les fragments dramatiques de Naevius offrent en effet

40 Livingston 2004 : 6.

41 Leumann 1977 : 424.

plusieurs attestations de génitifs pluriels en *-ōrum* dans la flexion nominale : cf. Naeu. *Com.* 60 *parasitorum*. 118 *pessimorum*. *Trag.* 57 *malorum*.

2.2.3 Thèmes en -i

Nominatif singulier des thèmes en -i

L'usage classique définit, pour quelques adjectifs en **-ri-*, deux formes distinctes de nominatif singulier pour le masculin et le féminin. À la désinence masculine, passée à *-er* (< **-ri-s*) par changement phonétique régulier, répond une désinence féminine *-ris* restaurée artificiellement.⁴² Une telle règle est toutefois étrangère à la langue préclassique, qui ne connaît pas cette distribution des désinences de nominatif singulier en fonction du genre grammatical ; voir à ce sujet les exemples rassemblés par Leumann (1977 : 432). On constate le même flottement dans la langue de l'épopée saturnienne : cf. N 45 *fames acer*. Voir aussi, dans l'*Odyssee* nouvelle, L 34 *celer hasta*.

§ 70

3 Formation des mots

3.1 Féminins *puer/puera*

Prisc. *Gramm.* II 232, 3 cite plusieurs fragments saturniens pour illustrer l'existence d'un thème en *-a puera* à côté d'un thème en *-o* féminin *puer* (< **pueros*). Pour le féminin *puer*, cf. L 5 *sancta puer* et N 13 *Proserpina puer*, tous deux cités par Priscien ; on y ajoutera Carm. Nelei Char. *Gramm.* p. 106, 6 *saucia puer filia sumam* et L 35 *mea puer*.

§ 71

Pour le thème en *-a puera*, cf. L 20 *mea puera* et L 40 *puerarum*. Certes, ces formes ne suffisent pas à elles seules à établir l'existence d'un thème en *-a*. En effet, en L 20, la leçon *puera* est contestée à cause de L 35 *mea puer* ; et L 40 *puerarum* pourrait constituer, comme L 26 *dextrabus*, une formation occasionnelle destinée à manifester ponctuellement le genre grammatical d'un cas dont la forme régulière prêterait à confusion. Mais l'emploi de *puera* par Varron apporte un indice solide de la présence d'un thème en *-a* en dehors du corpus saturnien : cf. Varro *Men.* 87 *properate uiuere, puerae, qua sinit aetatula ludere*. *Frg. Non.* p. 156, 16 *sic in priuatis domibus pueri liberi et puerae ministrabant*.

Le thème en *-o puer* devait être employé à l'origine pour les deux genres animés,⁴³ tandis que la forme *puera* sera apparue secondairement pour expliciter au plan morphologique la distinction de genre. Elle ne s'est toutefois pas imposée au-delà

42 Explication proposée par Leumann 1977 : 432.

43 Ernout/Meillet/André 1985 : 543. Cf. CIL XIV 2862 *Fortunae Iouis puero primigeniae*. 2868 *Fortunae Iouis puero*. Sur ces inscriptions, cf. Wachter 1987 : 220–221.

du temps de Varron, qui semble offrir les dernières attestations de son usage vivant. La langue classique a fini par adopter le diminutif *puella* dans cette fonction.

3.2 *hominem, humanum* et les conjectures *homonem, hemonem*

§ 72 En L 9, transmis par Festus, la critique ancienne tendait à remplacer la leçon transmise *humanum* par les conjectures *homonem* ou *hemonem*;⁴⁴ et des conjectures comparables ont été proposées pour L 16 *homines* (*homones* C. O. Mueller 1839 : 397), N 8 *homines* (*hemones* Merula 1595 : 53, *homones* Spangenberg 1825 : 196) et N 46 *hominum* (*homonum* Spangenberg 1825 : 190, *homonum* Klusmann 1843 : 42). Ces propositions, répétées jusque dans certaines éditions récentes,⁴⁵ n'ont guère de justification.

Certes, le latin connaissait, à côté du thème **homōn-* (> *homo, hominis*), des variantes avec suffixe *-ōn-* : pour le thème *homōn-*, cf. Enn. Ann. 138 *uulturus in spinis miserum mandebat homonem* ; pour *hēmōn-*, cf. Paul. Fest. p. 100 *hemonem hominem dicebant*. Mais le suffixe *-ōn-* a pu apparaître secondairement par analogie avec le type *sermō, sermōnis*, qui a donné un grand nombre de noms d'êtres animés comme *caupōn-*, *lēmōn-*, etc.⁴⁶ Et puisque cette variante n'a pas, avant Ennius, d'attestation datée avec certitude, il serait hasardeux de l'introduire dans les textes d'Andronicus et de Naevius.⁴⁷

3.3 *topper*

§ 73 On explique *topper* comme le reflet d'un composé **tod + per*, où **tod* est le neutre singulier de l'ancien pronom anaphorique p.-i.-e **to-* ; quant à *-per*, il s'agit d'une postposition à valeur temporelle, attestée notamment dans *paulumper, parumper, nuper, semper*, etc.⁴⁸ Si cette étymologie est exacte, le sens originel de *topper* peut se reconstruire comme « à ce moment précis ».⁴⁹ Auquel cas, la traduction usuelle de *topper* par « rapidement » *uel sim.* résulterait d'une inférence erronée, opérée par des grammairiens antiques ignorant le sens de cet adverbe tombé en désuétude.⁵⁰ Ce serait donc à tort que Fest. p. 352 glose *topper* par *cito, citius, celeriter* et *ma-*

44 La première occurrence se trouve dans l'édition de Festus procurée par Ursinus 1581 : 160. Cf. aussi Merula 1595 : 593.

45 Cf. par exemple Flores 2011a : 21.

46 Explication proposée par Livingston 2004 : 32, contre Leumann 1977 : 364, pour qui le *-ō-* trouve son origine dans le paradigme originel de *homo*.

47 Livingston 2004 : 35.

48 Dunkel 2014 : 616.

49 Livingston 2004 : 21 ; Dunkel 2014 : 616 adn. 5.

50 Hypothèse défendue par Livingston 2004 : 18.

ture en L 9, L 15, L 16, L 49 et N 58. D'un autre côté, toutefois, le sens de *topper* a pu connaître une évolution : « à cet instant précis > en un instant > rapidement, bientôt ». Du moins un tel développement sémantique rendrait-il compte à la fois des données étymologiques et des gloses proposées par la tradition lexicographique.

Il n'est pas toujours possible de déterminer avec certitude s'il faut donner à *topper* le sens suggéré par l'étymologie ou celui que lui attribue Festus. Ainsi, en L 9, j'ai suivi le grammairien, qui glose *topper* par *citius*, et rendu cet adverbe par « bientôt ». Mais à supposer que Festus se soit trompé, le sens étymologique « alors justement » s'intégrerait bien au tableau sinistre qu'Andronicus peint : la mer implacable prenant un plaisir cruel à s'acharner précisément sur le naufragé que l'on croirait le plus apte, par ses forces, à échapper de la tempête. Et en N 58, l'interprétation incertaine du fragment admettrait indifféremment une traduction de *topper* par « à cet instant » ou par « en un instant ».

Mais les autres occurrences de cet adverbe dans les FSH s'accordent mieux avec les explications avancées par Festus. En L 15, la juxtaposition de *topper* avec l'adjectif *citi* parle certes à première vue contre la glose *celeriter ac mature*, en raison du pléonasm qui en résulte. Mais cela ne pourrait-il pas être justement ce que recherchait Andronicus ? La diction saturnienne présente en effet une apparente tendance à la redondance, qui se manifeste dans des tournures comme L 4 *summus adprimus*. L 5 *puer ... filia*. N 2 *exibant ... abeunt*. N 3 *foras ... exhibant*. Dans cette perspective, il semble légitime d'interpréter *topper* au sens de « vite » en L 15, malgré la présence de *citi*.

De la même manière, en L 16, un examen superficiel du modèle homérique ne laisse apparemment pas de place à l'interprétation de *topper* au sens de « rapidement ». En effet, κ 395 ἄνδρες δ' ἄψ ἐγένοντο νεώτεροι ἢ πάρος ἦσαν ne contient en l'état aucun mot portant cette signification. Mais si, comme il est probable (cf. § 20b), Andronicus lisait αἴψ' « aussitôt » et non ἄψ « à nouveau », la traduction de *topper* par « rapidement » se justifie ; car il serait alors hypercritique de voir dans *topper* autre chose que l'équivalent de l'adverbe grec αἴψα, qui correspond en substance à la glose de Festus.

4 Syntaxe et ordre des mots

4.1 Asyndète

Je relève ici les exemples de substantifs, adjectifs et verbes juxtaposés sans que la coordination soit exprimée par une conjonction. Pour chaque catégorie, j'indique en outre les cas comparables où la coordination est explicitement exprimée. § 74

4.1.1 Juxtaposition de substantifs ou d'adjectifs

Dans le cas des substantifs, l'asyndète semble être l'exception plutôt que la règle : § 75a
seul exemple, L 21 *argenteo polubro, aureo eglutro*. Avec emploi d'une conjonction

en revanche, on peut signaler les fragments suivants : L 10 *Mercurius cumque eo filius Latonas*. L 30 *carnis uinumque*. N 9 *bicorpores Gigantes magnique Atlantes. Rhuncus atque Porpureus*. N 42 *scopas atque uerbenas*.

- § 75b S'agissant des adjectifs, les deux tours se trouvent en proportion à peu près égale. En asyndète : L 4 *summus adprimus*. L 18 *pulla porpurea ampla*. N 6 *suum supremum optimum*. Avec conjonction : N 8 *siluicolae homines bellique inertes*. N 47 *magnam domum decoremque Ditem uexerant*. Cependant, les deux exemples avec conjonction doivent peut-être recevoir une explication particulière. En N 8, en l'absence de conjonction, *belli inertes* pourrait être interprété comme modifiant non seulement *homines*, mais tout le syntagme *siluicolae homines* ; il en résulterait l'implication, absurde dans le système de représentation romain, qu'il pourrait exister des hommes sauvages non ignorants de la guerre. Et en N 47, le *-que* permet de grouper ensemble *magnam* et *decorem*, et d'isoler *Ditem*, qui sans cela pourrait être interprété comme un troisième adjectif portant sur *domum*.

4.1.2 Juxtaposition de verbes

- § 76 Dans le cas de verbes, seule la juxtaposition en asyndète est attestée. Il peut s'agir de verbes au même temps : N 18 *edicit praedicit*. N 22 *urit populatur uastat*. N 23 *aduenit auspicat*. Mais le plus frappant est certainement le tour qui consiste à juxtaposer sans conjonction des verbes à des temps différents : N 15 *aspexit ... ponuntur ... immolabat*. N 16 *sustulit ... gratulabatur*.

Il ne s'agit toutefois pas d'une particularité propre à la langue de l'épopée saturnienne : cf. Enn. *Scaen.* 35–40 *uisa est ... exsacrificabat ... postulat*. Selon von Albrecht (1979 : 23), la coordination en asyndète d'un parfait et d'un imparfait remplace en latin l'expression d'une subordination. Mais il me semble plus exact de dire que cette tournure vise, dans la langue poétique latine préclassique, à pallier l'absence d'un participe parfait actif équivalent au participe aoriste grec.

4.2 Hyperbate

- § 77 En règle générale, les adjectifs et les génitifs compléments de noms précèdent ou suivent immédiatement le substantif auquel ils sont associés : cf. par exemple L 2 *Laertie noster*. L 9 *infortunae undae*. L 10 *filius Latonas*. L 12 *Monetas filia*. N 1 *partem exerciti*. N 7 *summe deum regnator*. N 8 *siluicolae homines*.

Dans quelques cas rares cependant, un ou plusieurs mots s'insèrent entre ces deux éléments. Entre le substantif et l'adjectif, cf. L 1 *uirum mihi, Camena, insece uersutum*. L 11 *flexu nodorum dubio*. Entre le nom et son complément au génitif, cf. L 15 *ad aedis uenimus Circae*. Ce procédé n'est évidemment pas particulier à l'épopée saturnienne : cf., dans l'*Odyssée* nouvelle, L 32 *inferus an superus tibi fert deus*.

4.3 Enclavement

4.3.1 Du relatif dans la relative

La position normale du relatif semble être à l'intérieur de la relative : L 9 *uires cui sunt magna*. L 16 *homines ut rusus fuerint*. N 28 *locos ut haberent*. N 30 *obsides ut reddant*. On observe, en une occasion, la même position pour le pronom interrogatif : N 12 *percontat, Aenea quo pacto ... liquerit*. § 78

La position non enclavée du relatif n'apparaît qu'exceptionnellement, et dans un texte de lecture incertaine : N 32 *paciscunt, ut* (texte transmis *paciscuntur*, cf. § 394b) *moenia sint*. Mais malgré le caractère conjectural du texte *paciscunt ut*, il semble que le *ut* non enclavé soit correct. Car la solution alternative – *paciscunt, moenia sint* avec ellipse du relatif – constituerait elle aussi un hapax syntaxique. Peut-être l'ordre des mots inhabituel se justifie-t-il ici par la succession de deux relatives emboîtées l'une dans l'autre : *paciscunt, ut moenia sint, quae Lutatium reconcilient*.

Un autre exemple de relatif non enclavé pourrait éventuellement être avancé à titre de parallèle : cf. N 54 *qui per liquidum ... eunt*. Mais dans ce cas, on n'a probablement pas affaire à un fragment épique (cf. § 467a).

4.3.2 De la préposition entre un nom et un adjectif

La proportion est inversée s'agissant de l'enclavement des prépositions, celui-ci constituant l'exception et non la règle : L 42 *dusmo in loco*. N 2 *lacrimis cum multis*. Les exemples de prépositions non enclavées sont plus nombreux : L 15 *ad aedis ... Circae*. L 20 ; L 35 *ex tuo ore*. L 26 *de ... manibus dextrabus*. N 15 *in mensa Penatium*. N 44 *sub unum iudicium*. § 79

5 Figures de style

Comme relevé dans le préambule du présent chapitre (cf. § 50), les particularités stylistiques décrites ici ne constituent qu'un aperçu très partiel. Je ne signale que brièvement quelques exemples des principaux effets de style constatés dans les FSH en relation avec des problèmes particuliers d'interprétation ou d'établissement du texte. Une étude stylistique complète des fragments épiques saturniens serait cependant souhaitable. § 80

5.1 Allitération et assonance

- § 81 En matière de figures, l'un des traits les plus marqués dans les épopées saturniennes est la juxtaposition de mots présentant les mêmes sons ou séquences de sons dans les mêmes positions. J'en regroupe ici quelques exemples sous l'appellation d'allitération et assonance.

5.1.1 En général

- § 82 Le procédé en question est fréquent. Le plus souvent, on observe la succession immédiate de deux ou plusieurs mots commençant par les mêmes sons. Pour les successions de deux mots commençant par la même consonne, on peut citer par exemple L 9 *namque nullum*. L 17 *parcentes praemodum*. L 18 *pulla porpurea*. L 23 *procitum plurimi*. L 25 *prae pauore*. N 10 *fortuna fecerat*. N 14 *prognatus Pythius*. N 27 *contemtim conterit*. N 33 *satis sarrare*. N 44 *subiguntur sub unum*. Pour une succession de deux mots commençant par la même voyelle, cf. N 39 *alius aliunde*. Plus rares sont les exemples avec succession de trois mots. Commençant par une consonne : N 25 *uicissatim uolui uictoriam*. N 47 *domum decoremque Ditem*. Par une voyelle : N 15 *auem aspexit ... Anchisa*.

Parfois, les deux mots commençant par la même séquence sont séparés par un ou deux autres mots : L 9 *mare ... magna*. L 15 *citi ... Circae*. L 26 *deque ... dextrabus*. L 27 *remos ... religare*. N 16 *susum ... sustulit suas*. N 29 *septimum ... sedent*. En d'autres cas, on observe la répétition d'un même schéma d'allitération dans deux vers successifs (si la division des vers communément admise est correcte) : L 7 *donicum uidebis ... domum uenisse*. N 40 *seseque ... perire ... suos popularis*.

5.1.2 Homéotéleute

- § 83 Un autre cas de jeu sur les sonorités est celui où les sons répétés se retrouvent en fin de mots. On en trouve également un grand nombre dans les FSH. Il me semble toutefois qu'il faut séparer les exemples en deux ensembles distincts : d'un côté, ceux où la répétition de la séquence, résultant de l'accord de deux mots appartenant à la même classe morphologique, ne révèle pas nécessairement une recherche de rime ; d'autre part, ceux où le poète fait délibérément rimer les désinences de deux cas différents, ou d'un même cas dans deux fonctions différentes.

À la première catégorie appartiennent : L 1 *uirum ... uersutum*. L 4 *summus adprimus Patroclus*. L 24 *nympham ... filiam*. N 2 *fientes ... abeuntes*. N 6 *suum supremum optimum*. N 9 *bicorpores Gigantes ... Atlantes*. N 14 *pollens ... arquitenens et sanctus ... prognatus Pythius*. N 15 *auream uictimam pulchram*. N 18 *edicit praedicat*. N 29 *septimum decimum annum*. N 34 *pulchras creterras aureas lepistas*. N 35 *concordes ... sorores*. N 41 *illos ... fortissimos uiros*.

Dans la seconde catégorie, on trouve les exemples suivants : L 9 *magnae ... inportunae undae*. L 21 *argenteo ... aureo et polybro ... eglutro*. N 1 *partem ... expeditionem*. N 2 *opertis ... lacrimis ... multis*. N 16 *susum ad caelum*.⁵¹

5.1.3 Figure étymologique

Comme on peut s'y attendre de la part de poètes amateurs d'érudition (cf. § 29), les FSH ont conservé la trace de plusieurs figures étymologiques. Toutefois – hasard de la tradition indirecte ? – tous les exemples se concentrent dans les fragments de Naevius : N 3 *sectam sequuntur*. N 23 *auspicat auspicium*. N 51 *onerariae onustae*. On pourra en outre y ajouter N 7, si l'on admet la conjecture proposée par García Calvo (1953 : 42), *genus genuisti*, pour la leçon transmise *genus isti*.

§ 84

5.2 Anaphore

Il convient, pour conclure ce chapitre stylistique, d'ajouter quelques remarques concernant l'anaphore. Par anaphore, j'entends ici la répétition d'un même mot au début de plusieurs périodes ou *cola* successifs. Il est utile de traiter ici cette question, puisqu'un critique comme Büchner (1979 : 56) a tenté d'en tirer un argument dans le débat portant sur l'attribution de certains fragments ; à ce sujet, cf. § 224.

§ 85

On n'en a aucun exemple dans les fragments de la *Guerre punique*, mais deux fragments de l'*Odyssée* latine traduisent des vers homériques comportant une telle anaphore : cf. L 4 *ibidemque uir summus adprimus Patroclus* = γ 110 ἔνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος (cf. § 103b). L 10 *Mercurius cumque eo filius Latonas* = θ 322–323 ἦλθ' ἐριούνης | Ἑρμείας, ἦλθεν δὲ ἄναξ ἐκάεργος Ἀπόλλων.

En L 10, l'anaphore de θ 322–323 ἦλθ' ... ἦλθεν reste apparemment sans correspondance. Si Andronicus avait reproduit la répétition du verbe « venir », le fragment aurait eu une tournure différente ; on s'attendrait en effet à <uenit> *Mercurius uenitque cum eo filius Latonas (uel sim.)*. En L 4, en revanche, on ne peut pas exclure qu'Andronicus ait reproduit en latin l'anaphore présente dans son modèle. Ce fragment traduit en effet le dernier membre du *trikolon* γ 109–110 ἔνθα μὲν Αἴας κείται ἀρήϊος, ἔνθα δ' Ἀχιλλεύς, | ἔνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος. Andronicus a pu choisir, pour rendre la triple anaphore ἔνθα ... ἔνθα ... ἔνθα, une solution comme *ibi ... ibidem ... ibidemque*. On ne peut, par conséquent, formuler aucune conclusion certaine concernant l'attitude d'Andronicus vis-à-vis des anaphores homériques.

51 N 43 *metus tumultus* n'appartient pas à cette série, puisque le -ūs du génitif *metūs* ne rime pas, à strictement parler, avec le -ūs du nominatif *tumultus*.

6 Indices de contrainte métrique ?

§ 86a J'ai déjà exprimé mon refus de me prononcer sur la nature métrique du vers saturnien (cf. § 1b et § 2).⁵² Cependant, il ne faut pas oublier que les savants qui ont traité des épopées saturniennes avaient souvent sur leur versification des opinions qui ont influencé leurs principes d'édition. Une historiographie exhaustive des différentes théories relatives au principe de versification du saturnien excéderait certes le propos de mon étude ; mais il est sans doute utile d'évoquer ici les principales orientations théoriques adoptées à ce sujet par les critiques d'Andronicus et de Naevius.⁵³

On peut, en substance, opposer deux courants principaux : l'un formé par les tenants d'une versification quantitative et l'autre par ceux d'une versification accentuelle. L'approche quantitative postule que le schéma du vers saturnien est défini par une alternance de syllabes comptant comme longues ou comme brèves. Quant à la thèse accentuelle, elle identifie le principe de versification du saturnien à une alternance de syllabes accentuées et de syllabes atones. À ces deux courants s'ajoutent quelques contributions isolées ne s'inscrivant pas directement dans le cadre du débat entre accentualistes et quantitativistes.

§ 86b La première formulation connue d'une théorie quantitative du saturnien remonte à l'Antiquité. Elle est due au poète et grammairien Caesius Bassus.⁵⁴ Celui-ci propose en effet du vers saturnien une définition utilisant les concepts de la métrique lyrique grecque, qui est de nature quantitative : cf. Bass. *Gramm.* VI 266, 8 *hic enim saturnius constat ex hipponactei quadrati iambici posteriore commate et phallico metro.*

Le saturnien décrit en ces termes est le célèbre vers adressé à Naevius par la famille des Caecilii Metelli, vers que Bassus vient de proposer comme exemple canonique de saturnien : cf. Bass. *Gramm.* VI 266, 7 *ex omnibus istis (sc. uersibus Saturniis) qui sunt asperrimi et ad demonstrandum minime accommodati, optimus est quem Metelli proposuerunt de Naeuio aliquotiens ab eo uersu lacessiti : malum dabunt Metelli Naeuio poetae.*⁵⁵ À la suite de Bassus, tout au long de l'Antiquité, les métriciens s'accordent à reconnaître le caractère exemplaire du vers des Metelli.⁵⁶ Et même à l'époque moderne, les éditeurs antérieurs à Leo (1905) corrigent volontiers

52 J'ai présenté une version antérieure de ce chapitre au 3. *Indogermanistisches Forschungskolloquium* (Université de Vienne, 20–21 avril 2017) sous le titre « Anomalies linguistiques et contraintes métriques dans les saturniens ».

53 Pour une bibliographie complète sur le vers saturnien et sa métrique, cf. Harsh 1958 (jusqu'en 1955), Ceccarelli 1991 (de 1956 à 1990) et Cupaiuolo 1995. Pour une synthèse des publications plus récentes portant sur le vers saturnien, cf. Mercado 2012 : 40–53.

54 Sur cet auteur, responsable de la transmission de deux fragments de la *Guerre punique*, cf. annexe II 2.

55 Sur ce passage de Caesius Bassus, cf. Kruschwitz 2002b : 472–481.

56 Cf. notamment Ps. Mar. Victorin. *Gramm.* VI 139, 16 ; Sacerd. *Gramm.* VI 531, 14 ; Seru. *Gramm.* IV 466, 5.

les fragments saturniens pour les conformer au schéma métrique proposé par Bassus. Ainsi Ritschl (1869 : 55 adn. *) conjecture-t-il *ambas* pour *ambae* en N 2 *flentes ambae abeuntes lacrimis cum multis*, afin d'éviter un hiatus qui écarterait le vers de la forme canonique ; pour d'autres conjectures *metri gratia* destinées à préserver le schéma métellien, cf. § 105a, § 146a, § 187 et § 331.

Après Leo, les métriciens du 20^e s.⁵⁷ ont tenté d'affiner le schéma quantitatif du saturnien. Selon leurs vues, ce vers se composerait de deux *cola* trouvant leur origine dans la poésie lyrique : le premier serait un dimètre iambique (éventuellement catalectique), et le second un ithyphallique, un *reizianum* ou un dimètre iambique.⁵⁸ C'est à une conception de cet ordre que se réfèrent les éditeurs qui, comme Lenchantin de Gubernatis (1936), Mariotti (1986 ; 2001) et Flores (2011a ; 2011b), accompagnent les fragments saturniens d'un schéma quantitatif.

Quant à la conception accentuelle du saturnien, il n'est pas certain que des théoriciens antiques l'aient admise. Le seul indice allant dans ce sens provient d'un commentaire de Servius aux *Géorgiques* de Virgile : cf. Seru. *Georg.* 2, 385 *uersibus incomptis ludunt : id est carminibus Saturnio metro compositis, quod ad rhythmum solum uulgares componere consuerunt*. On a parfois voulu, avec Todd (1940), comprendre l'expression *ad rhythmum ... componere* comme une allusion à une technique de versification accentuelle. Mais une telle interprétation ne va pas sans mal, puisque le même Servius, dans son *De centum metris* décrit le saturnien en des termes clairement quantitatifs : cf. Seru. *Gramm.* IV 466, 5 *saturnium constat dimetro iambico catalectico et ithyphallico, ut est hoc : Isis pererrat orbem crinibus profusis*.⁵⁹

Quoi qu'il en soit, plusieurs métriciens modernes ont développé des théories faisant reposer le principe de versification du saturnien sur l'alternance de syllabes atones et accentuées. Parmi les éditeurs d'Andronicus et de Naevius suivant un système accentuel, il faut mentionner en premier lieu Thurneysen (1885 = Thu) et Lindsay (1893 = Lin).⁶⁰ On signalera aussi l'édition de Bartsch (1867 = Bar), dont l'objectif était de rapprocher le vers saturnien de la *Langzeile* germanique. L'approche accentuelle est tombée en désuétude au début du 20^e s., victime de l'essai publié par Leo (1905). Elle a cependant connu récemment un nouveau développement avec le livre de Mercado (2012).⁶¹

Enfin, il faut signaler quelques tentatives visant à sortir du cadre de l'opposition entre théories accentuelles et quantitatives. Freeman (1998) propose ainsi un système

§ 86c

§ 86d

- 57 Notamment Pasquali 1936 et Campanile 1963, dont les vues sont reprises par Boldrini 1999 : 86–90. Pour une critique de leurs théories, cf. Mercado 2012 : 41–43.
- 58 Pour cette formulation de la théorie quantitative, cf. Blänsdorf 1989 : 44 et Mercado 2012 : 42. Sur le dimètre iambique, l'ithyphallique et le *reizianum*, cf. Boldrini 1999 : 101–102 ; 112 ; 133.
- 59 Sur l'interprétation de ces deux textes de Servius, cf. Kruschwitz 2002b : 495–496.
- 60 Pour une critique des théories de Thurneysen et de Lindsay, cf. Mercado 2012 : 48–51 ; pour une évaluation générale des approches accentuelles, cf. Blänsdorf 1989 : 50.
- 61 Pour une critique des thèses de Mercado et une réponse quantitative à celles-ci, cf. De Melo 2014.

d'inspiration essentiellement isosyllabique.⁶² Et plus récemment, Vaníková (2010) a tenté d'introduire une dimension quantitative dans un système fondamentalement accentuel. Selon son schéma, une syllabe accentuée alterne en principe avec une ou deux syllabes atones, tout en prévoyant des licences. Il est en effet possible, selon Vaníková, de remplacer une syllabe accentuée par une syllabe atone, pourvu qu'elle soit longue, ou de placer un accent secondaire sur une syllabe atone. Le saturnien serait ainsi une sorte d'hexamètre accentuel inventé par les premiers poètes latins pour le substituer à l'hexamètre quantitatif grec.

Cette évocation de quelques théories en vigueur illustre bien l'incertitude qui prévaut quant à la nature de la versification saturnienne. Mon intention n'est pas de départager ces diverses orientations théoriques, mais seulement de donner une base à la suite de mon aperçu linguistique. Il s'agit en effet de conclure ce chapitre par une discussion de quelques traits linguistiques constituant des indices possibles d'une contrainte liée à la versification dans les saturniens épiques ; ces indices seront regroupés en trois catégories : (1) ceux qui suggèrent une contrainte liée à l'élision (§ 87) ; (2) ceux qui suggèrent une contrainte liée au compte des syllabes (§ 88) ; (3) ceux qui suggèrent une contrainte liée au schéma quantitatif ou accentuel du vers (§ 89).

§ 86e

Toutefois, avant de passer à l'examen de cette question, une remarque méthodologique s'impose. La présente édition vise, comme on le sait, à traiter des fragments d'épopée saturnienne sans se prononcer sur la nature de leur versification. Or, il est très difficile de déterminer, sans a priori métrique, où commence et où s'arrête un saturnien transmis par tradition manuscrite. Ceux-ci en effet, à la différence des saturniens épigraphiques, nous sont parvenus sans aucune marque de séparation entre les vers. Pour pallier cette difficulté, je propose d'admettre, à titre hypothétique, le principe suivant : dans les saturniens épiques, les fragments comprenant entre quatre et six mots peuvent sans grand danger d'erreur être interprétés comme des vers entiers. Dans ces conditions, on peut supposer que, le plus souvent, les auteurs qui citent des saturniens épiques font coïncider le début d'une citation avec le début d'un vers. C'est sur la base de ce principe hypothétique que je parle, dans la discussion qui va suivre, de « coupe centrale » (cf. § 88 et § 89), de « début de colon » et de « fin de vers » (cf. § 89b).

6.1 Indices de contraintes liées à l'élision

§ 87a

En plusieurs occasions, les poètes saturniens emploient concurremment des formes ou des désinences se terminant par une consonne ou par une voyelle : c'est le cas des ablatifs en *-ād* à côté de *-ā*, et des génitifs en *-ās* à côté de *-ae*. Si les variantes étaient distribuées en fonction du contexte phonologique, ces alternances pourraient être interprétées comme les indices d'une contrainte liée à l'élision. En effet, si par exemple une variante rare à finale consonantique précédait toujours un mot à

62 Sur la théorie de Freeman, cf. Mercado 2012 : 52–53.

voyelle initiale, on pourrait supposer que le choix de cette variante vise à éviter un hiatus qui conduirait à l'éliision.

C'est cette situation qui semble se présenter, s'agissant des ablatifs en *-ād/-ā* : on a vu (cf. § 65) qu'en N 2 *Troiad exibant*, la variante archaïque en *-d* précède un mot à voyelle initiale, tandis qu'en N 3 *e Troia strenui uiri*, la variante usuelle en *-ā* apparaît devant consonne. Toutefois, faute d'avoir plus d'exemples de la désinence *-ād*, on ne peut pas affirmer que la distribution des variantes soit motivée par une telle contrainte. § 87b

Le cas des génitifs en *-ās* ne permet pas plus de certitude. On aurait pu penser, ici aussi, à l'évitement du hiatus, mais une telle hypothèse ne s'applique qu'à L 28 *escas habemus*. En L 12, en revanche, la désinence *-ās* précède une consonne. En L 10, N 9 et N 46, la forme concernée apparaît en fin de citation ; on ne peut, par conséquent, pas déterminer si elle précède une consonne, une voyelle, ou une fin de vers. § 87c

6.2 Indices de contraintes liées au compte des syllabes

Kruschwitz (2002a : 200) a observé dans les saturniens épigraphiques une tendance à préférer un agencement des mots respectant le schéma syllabique 2-2-3 – 3-3 (deux dissyllabes et un trisyllabe avant la coupe centrale, deux trisyllabes après la coupe centrale). On peut se demander si certains phénomènes linguistiques observés dans les FSH ne pourraient pas eux aussi révéler la même tendance. § 88

Parmi les vers respectant ce schéma, on peut en citer deux qui présentent des particularités dans l'ordre des mots. Ainsi, on a vu que L 1 *uirum mihi, Camena, insece uersutum* se distinguait par l'hyperbate séparant *uirum* et *uersutum* (cf. § 77) ; il est remarquable que la séparation du substantif et de son adjectif permette précisément d'atteindre le « schéma idéal » de Kruschwitz, que la position normale de l'adjectif empêcherait.

Et N 2 *lacrimis cum multis* contient peut-être un autre indice du même ordre. On sait en effet que le plus souvent dans les FSH, la préposition n'est pas enclavée (cf. § 79) ; mais dans le cas de N 2, le tour avec enclavement *lacrimis cum multis* s'approche plus d'un second *colon* « idéal » que *cum lacrimis multis*. Il est par conséquent envisageable que l'enclavement de la préposition en N 2 soit motivé par la volonté de tendre vers ce schéma 2-2-3 – 3-3.

Mais d'un autre côté, il faut reconnaître qu'un grand nombre de fragments épiques saturniens en sont assez éloignés : cf. par exemple L 11 *nexebant multa inter se flexu nodorum dubio*. N 22 *transit Melitam Romanus exercitus, insulam integram ; urit, populatur, uastat, rem hostium concinnat*. Dans ces deux fragments, même en admettant la possibilité d'une répartition sur plusieurs vers, le « schéma idéal » reste indécélable. Aussi, s'il existe dans les saturniens épiques une tendance à privilégier le schéma 2-2-3 – 3-3, celle-ci ne doit pas constituer une norme de versification obligatoire.

6.3 Indices de contraintes liées au schéma quantitatif ou accentuel

§ 89a Enfin, une caractéristique fréquemment observée dans les vers saturniens est la position apparemment fixe qu'occupent les noms exprimant la filiation. Ainsi, dans les éloges des Scipions, le substantif « fils » est exprimé soit par *filius*, soit par *prōgnātus* : pour *filius*, cf. CIL I² 9 *hōnc oino ploirume consentiont R[omane] /⁶³ duonoro optumo fuise uiro Cor[nelio] / Luciom Scipione. filios Barbati eqs.* ;⁶⁴ pour *prōgnātus*, cf. CIL I² 7 *Gnaiuod patre prognatus, fortis uir sapiensque. 10 qua re lubens te in gremiu, Scipio, recipit / terra, Publi, prognatum Publio, Corneli.*

Kruschwitz (2002a : 31) a observé que les mots *prōgnātus* et *filius* semblent avoir une place attitrée dans le vers. En effet, dans les deux occurrences de *prōgnātus*, ce mot est placé directement avant la coupe centrale du vers. Le mot *filius*, en revanche, est placé directement après cette coupe centrale. Certes, il serait hasardeux de tirer une conclusion à partir d'un échantillon aussi petit. Mais les saturniens littéraires semblent confirmer cette observation. En effet, plusieurs fragments d'Andronicus et de Naevius comportent des formes de *filius* (ou *filia*) et *prōgnātus*. Pour *filius*, -a, cf. L 5 *sancta puer Saturni filia regina*. L 10 *Mercurius cumque eo filius Latonas*. L 12 *nam diua Monetis filia docuit*. L 19 *pater noster Saturni filie*. L 24 *apud nympham Atlantis filiam Calypsonem*. N 9 *Rhuncus atque Porpureus, filii Terras*. N 35 *nouem Iouis concordis filiae sorores*. Pour *prōgnātus*, cf. N 14 *sanctus Ioue prognatus, Pythius Apollo*.

Si, comme il est probable, les auteurs qui transmettent ces fragments commencent leur citation au début d'un vers (cf. § 86e), on constate que les mots *filius* (ou *filia*) et *prōgnātus* apparaissent dans les mêmes positions que dans les textes épigraphiques. Il semble donc que l'emplacement attribué dans le vers à ces deux mots réponde à une exigence de la diction saturnienne.

§ 89b Mais est-il légitime, pour autant, d'y voir avec Kruschwitz un « indice de contrainte métrique » ?⁶⁵ Il me semble que oui. Certes, une composante stylistique entre aussi en ligne de compte, puisque, dans les trois occurrences de *prōgnātus*, ce mot semble préféré à *filius* en raison de l'allitération avec *Pythius*, *patre*, *Publi* et *Publio*. Mais la motivation stylistique n'intervient qu'au niveau du choix de mot. Une fois que *prōgnātus* est préféré à *filius*, le poète n'a apparemment plus la possibilité de le placer dans la position suivant la coupe centrale.

Que l'emplacement réservé à ces mots soit lié à leur forme prosodique, c'est ce que confirment en outre d'autres exemples tirés des FSH. Ainsi en L 26 *deque manibus dextrabus*, le choix de *dextrābus* plutôt que la forme attendue *dextērīs* (ou à la rigueur *dextrīs*) apparaît motivé de la même façon ; *dextrābus* présente en effet un schéma prosodique comparable à celui de *prōgnātus*, et *dextērīs* à celui de *filius*.

63 La barre oblique marque ici une fin de vers, non la fin d'une ligne de l'inscription.

64 À cet exemple, on ajoutera peut-être l'inscription de la *Cista Ficoroni*, CIL I² 561 *Dindia Ma-colnia fileai dedit*, s'il s'agit bien d'un saturnien ; à ce sujet, cf. Kruschwitz 2002a : 25–32.

65 Kruschwitz 2002a : 200 parle d'« Anzeichen metrischen Zwangs ».

Et la même explication pourrait être envisagée pour L 29 *partim errant nequinont Graeciam redire*, où *nēquinont* est préféré par Andronicus à *nēquēunt*.⁶⁶ Enfin en L 1, la séquence *Camēna insece* est inversée par rapport à l'ordre des mots du modèle homérique, α 1 ἔννεπε Μοῦσα ; cette inversion pourrait être causée par la volonté de placer le trisyllabe à pénultième longue *Camēna* avant la coupe centrale, et de reporter après celle-ci *insece*, avec sa pénultième brève.⁶⁷

À ces exemples on pourra peut-être ajouter celui des adverbes interrogatifs *quomodo* et *quo pacto*, dont la distribution accuse semble-t-il une contrainte analogue : pour *quomodo*, cf. N 9 *inerant signa expressa, quomodo Titani* ; pour *quo pacto*, cf. N 12 *blande et docte percontat Aenea quo pacto* eqs. Si la disposition du texte généralement adoptée est correcte, l'alternance entre les formes *quomodo* et *quo pacto* peut être motivée par leur emplacement dans le vers : *quōmōdo*, dont le schéma prosodique est comparable à celui de *fīlius*, apparaît comme lui en début de second *colon* (N 9) ; *quo pacto* en revanche, est attesté en fin de vers (N 12).

Si donc la distribution des variantes du type *fīlius/prōgnātus* résulte du respect d'un principe de versification, peut-on déterminer si celui-ci est d'ordre quantitatif ou accentuel ? La réponse, cette fois, est non. En effet, les mots *prōgnātus* et *fīlius* se distinguent par la quantité de leur avant-dernière syllabe, longue pour *prōgnātus*, brève pour *fīlius*. Or, comme la place de l'accent dépend en latin de la quantité de l'avant-dernière syllabe, il est impossible de décider si c'est en vertu d'une différence quantitative ou accentuelle que la place respective de ces deux mots leur est attribuée dans le vers.⁶⁸

§ 89c

En résumé, on sait que la position précédant immédiatement la coupe centrale est interdite à un mot comme *fīlius* et autorisée à un mot comme *prōgnātus* ; on sait que l'inverse vaut pour la position suivant cette coupe ; en revanche, on ignore si c'est parce que *prōgnātus* est accentué sur l'avant-dernière syllabe et *fīlius* sur l'antépénultième, ou si c'est parce que la pénultième est longue dans *prōgnātus* et brève dans *fīlius*.

66 Cette motivation du choix de *nequinont* et de *dextrabus* est envisagée par Livingston 2004 : 15.

67 Cet exemple m'a été suggéré oralement par Rudolf Wachter, que je remercie.

68 Conclusion déjà formulée par Kruschwitz 2002a : 31 adn. 84.

Édition critique et commentaire des fragments

I Fragments de l'*Odyssee* de Livius Andronicus

1 Fragments dont l'emplacement est certain

Cette première section contient des fragments dont l'emplacement est garanti par la réunion de deux critères : d'une part, l'attribution explicite à l'*Odyssee* latine par les sources ; et d'autre part, un modèle homérique identifié avec un degré de certitude acceptable.

§ 90

Je considère qu'un modèle homérique est identifié avec un « degré de certitude acceptable » lorsque se présente l'un des deux cas de figure suivants. Premièrement, lorsque le modèle homérique est unanimement admis par tous les critiques. Deuxièmement, lorsque chaque élément du texte latin peut être ramené, soit (1) à une traduction plus ou moins littérale du grec ; soit (2) à une technique de traduction ou à une orientation esthétique d'Andronicus documentées dans d'autres fragments.

Et en ce qui concerne le critère du « témoignage explicite des sources », j'entends par là la mention littérale du titre de l'*Odyssee* latine, associée ou non au nom d'Andronicus : cf. par exemple L 2 (Prisc. *Gramm.* II 301, 22 *Liuius Andronicus in Odissia*) ou L 16 (Fest. p. 352 *in Odysia uetere*). Font exception à ce principe L 7 (Char. *Gramm.* p. 256, 25 *Liuius*) et L 18 (Non. p. 368, 30 *Titus Liuius*), ainsi que L 9, ce dernier étant apparemment attribué à Naevius par sa source. Toutefois, le classement de ces trois fragments dans la présente section est motivé par des rapprochements avec des vers de l'*Odyssee* homérique : ζ 295–297 pour L 7, θ 138–139 pour L 9 et τ 225–226 pour L 18. L'identification des modèles homériques de ces trois vers rend leur appartenance à l'*Odyssee* latine plus vraisemblable qu'une attribution à Naevius ou à Tite-Live.

Les fragments sont rangés suivant l'ordre d'apparition de leur modèle dans l'*Odyssee* homérique. Seuls sont présentés dans cette section les fragments dont le modèle correspond à un vers apparaissant une seule fois dans l'*Odyssee* homérique. Les fragments dont le modèle est un vers récurrent sont rassemblés sous 2.1. Pour la raison de ce classement, cf. § 172.

L 1

Gell. 18, 9, 5 ego arbitror et a M. Catone insecnda et a Q. Ennio insec scriptum sine u littera. offendi enim in bibliotheca Patrensi librum uerae uetustatis *L i u i i A n d r o n i c i*, qui inscriptus est Ὀδύσσεια, in quo erat uersus primus cum hoc uerbo sine u littera :

uirum mihi, Camena, insec uersutum

factus ex illo Homeri uersu.

Cod. : β.

liiii *edd.* : librum β.

1 insec β : insecue *Velaza* || uersutum β : uor- *Kor Perutelli*.

α 1 Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον.

« Raconte-moi, Camène, le héros rusé ».

§ 91 L'attribution de L 1 à l'*Odyssee* latine est garantie par Aulu-Gelle. Son modèle homérique est identifié sans doute possible avec α 1 Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον. Andronicus n'a pas exactement reproduit l'ordre des mots du vers grec, puisque la séquence *Camena insec* est inversée par rapport à ἔννεπε Μοῦσα. Il en résulte que le nom de la divinité inspiratrice occupe en latin comme en grec une place prépondérante, juste avant la césure trochaïque en grec, et au centre de l'énoncé en latin. Cet ordre des mots a pu être conditionné par une règle de la versification saturnienne ; celle-ci tend en effet à placer avant la coupe centrale les trisyllabes à pénultième longue et après cette coupe les trisyllabes à pénultième brève (à ce sujet, cf. § 89b). À cette inversion près, la correspondance entre les deux textes est complète : *uirum* répond à ἄνδρα, *mihi* à μοι, *Camena* à Μοῦσα (cf. § 92), *insec* à ἔννεπε (cf. § 93) et *uersutum* à πολύτροπον (cf. § 94).

§ 92 **Camena** – Andronicus a dû inventer lui-même l'équation de Μοῦσα avec *Camena*.¹ Il aura choisi cette traduction en vertu de la proximité phonétique entre *Camena* et *carmen*. Le nom de *Carmenta* aurait été plus proche encore, mais les *Carmen-tae* sont au nombre de trois. Les *Camenae* au contraire, en tant que divinités des sources, sont en nombre potentiellement illimité ; c'est pourquoi elles se prêtent mieux à une identification avec le collège des neuf Muses. Andronicus devait en outre considérer les *Camenae* comme des déesses prophétiques. Il est possible qu'elles aient eu cette fonction dans l'ancienne religion romaine. Mais on peut également envisager que le poète ait transféré à la *Camena* une prérogative de *Carmenta*, en

1 Sur la traduction de Μοῦσα par *Camena*, on lira Waszink 1956, dont les conclusions sont résumées dans ma note de commentaire sur *Camena*. La critique ultérieure n'a rien ajouté d'essentiel aux observations de Waszink ; voir par exemple Meunier 2014 : 151-156 ; Feeney 2016 : 54-55 (avec bibliographie).

raison de la similitude de leurs noms.² L'attribution aux *Camenae* d'une fonction prophétique a aussi pu être motivée par l'analogie avec Égérie, qui partageait avec elles un sanctuaire proche de la *Porta Capena*.

insece – Le seul témoin de ce fragment, le *Buslidianus*,³ portait *insece*, une corruption évidente d'*insece*. Cette dernière leçon est rétablie grâce au contexte (cf. en particulier Gell. 18, 9, 5 *insece* ... *insecenda*, dont les leçons sont sûres). À cette exception près, la tradition du texte est saine. § 93a

Flores (1998 : 55) propose de traduire *mihī* ... *insece* par « *insece* per me (nella memoria) ». ⁴ Mais le sens de « poursuivre », véhiculé par l'it. *insece*, me semble étranger au lat. *insece*. Il est vrai que *sequor* et ἔπομαι « suivre » appartiennent à la même racine qu'*insece*, p.-i.-e. **sek*^u- ; mais comme ἔννεπε s'y rattache aussi, l'évolution sémantique secondaire de « suivre » à « raconter » s'est certainement déjà produite, par l'intermédiaire de « répéter, rapporter », ⁵ dans la langue-mère. ⁶ Dans ces conditions, il est probable que les contemporains d'Andronicus n'aient pas perçu dans *insece* le sens de « poursuivre » postulé par Flores. Je m'en tiens pour cette raison au sens de « raconter » communément admis. § 93b

De l'avis général, Andronicus n'était pas conscient de la parenté d'*insece* avec ἔννεπε. ⁷ Son choix de mots aurait été motivé avant tout par certaines similitudes entre les deux formes : schéma métrique dactylique, préverbe *in-* facilement identifiable avec son équivalent grec ἔνν-. ⁸ Mais la conscience linguistique d'Andronicus était-elle vraiment aussi rudimentaire ? De toute évidence, il n'établissait pas entre ἔννεπε et sa traduction latine le même rapport qu'un indo-européaniste moderne. Il n'est pourtant pas exclu qu'il y ait vu une sorte de parenté. Pour un individu bilingue, doublé comme Andronicus d'un poète-grammairien, certains faits de langue, constatés quotidiennement, ne pouvaient pas passer inaperçus. Or, de nombreux mots de la vie courante, porteurs du même sens en latin et en grec, présentent une structure phonétique très proche. Certains se différencient essentiellement – comme *insece* et ἔννεπε – par la présence ou l'absence d'un *s* initial, ou par l'apparition d'une (labio-)vélaire à la place d'une labiale : *sex* – ἕξ ; *septem* – ἑπτὰ ; *sequor* – ἔπομαι ; *sec-utus* –

§ 93c

2 Sur l'élargissement des fonctions attribuées aux déesses *Camenae*, cf. aussi Knoche 1958 : 328–329.

3 Le *Buslidianus* est un manuscrit d'Aulu-Gelle datant semble-t-il du 12^e s., aujourd'hui perdu, mais reconstitué d'après le témoignage d'humanistes ; à son sujet, cf. annexe II 8.

4 Pour le lien établi par Flores entre la *Camena* et la mémoire, cf. aussi L 12, où cette déesse est décrite comme *Monetas filia*, suivant une généalogie hésiodique étrangère à l'*Odyssée* homérique.

5 Évolution sémantique proposée par de Vaan 2008 : 304.

6 Voir toutefois l'argument de Risch 1985 : 7–8 en faveur d'un sens primaire « annoncer, raconter solennellement ».

7 Cf. par exemple Mariotti 1986 : 28 adn. 36 et Browne 2000 : 712.

8 Mariotti 1986 : 28.

ἐπ-όμενος ; etc. Il ne me semble donc pas impossible que des considérations de cet ordre soient intervenues dans le choix de rendre ἔννεπε par *insece*.⁹

§ 93d

La structure phonétique d'*insece* n'en demeure pas moins surprenante. Compte tenu de son rattachement à la racine *sek^u-, on attendrait une forme à labio-vélaire, *inseque*. Cette question a d'ailleurs fait l'objet d'un débat érudit dès l'Antiquité, comme en témoigne Gell. 18, 9, 1–11. La discussion dont Aulu-Gelle se fait l'écho portait principalement sur l'établissement du texte d'Enn. *Ann.* 326 ; elle opposait les tenants de la leçon *inseque*, apparemment plus répandue dans la tradition (Gell. 18, 9, 3), aux défenseurs de la variante *insece*, préférée par Velius Longus (Gell. 18, 9, 4). Aulu-Gelle conclut le débat en faveur de Velius Longus, en s'appuyant sur le parallèle d'un manuscrit de l'*Odyssée* latine, trouvé selon ses dires à Patras (Gell. 18, 9, 5).

Pour Velaza (1998 : 268), la présence d'*insece* dans ce manuscrit n'est qu'une fiction d'Aulu-Gelle destinée à appuyer une conjecture de Velius Longus. Et même à supposer que l'autopsie ait réellement eu lieu, la variante *insece* devrait être rejetée en tant que « lección muy débilmente atestiguada » (Velaza 1998 : 267). Il faudrait par conséquent rétablir *inseque* dans les textes d'Ennius et d'Andronicus. Mais c'est peut-être condamner *insece* trop hâtivement. Rien n'indique qu'Aulu-Gelle ait inventé de toutes pièces le manuscrit de Patras. Et s'il est vrai que son témoignage ne pèse que peu de poids en ce qui concerne Ennius, il en va autrement de l'établissement du texte d'Andronicus. Il serait injustifié de rejeter comme faiblement attestée une leçon qui est en réalité la seule dont nous disposons. L'emploi d'*inseque* par Ennius, attesté par Paul. *Fest.* p. 111, ne peut pas non plus être invoqué pour introduire cette variante dans le texte de l'*Odyssée* latine. Les formes *insece* et *inseque* ont pu exister concurremment, et rien n'empêchait Ennius de choisir l'une tandis qu'Andronicus préférerait l'autre. On conservera par conséquent la leçon transmise.

Diverses opinions existent quant à l'origine de la forme délabialisée *insece*. Velaza (1998 : 264) pense que Velius Longus l'aurait forgée, par un goût pour les formes rares qu'il partageait avec Aulu-Gelle, sur le modèle de *sectius* et *insectiones* (cf. Gell. 18, 9, 4). Mais si *insece* est le produit d'une analogie artificielle, Andronicus a pu en être l'auteur aussi bien que Velius Longus. Sheets (1981) estime pour sa part que le traducteur de l'*Odyssée* a voulu rendre en latin la diversité dialectale caractéristique de la langue homérique ; à cette fin, il aurait enrichi son texte de formes empruntées aux langues voisines du latin. La forme *insece* serait ainsi un emprunt à une langue italique dans laquelle *k^u serait reflété par un *k*. Sheets (1981 : 68) pense à une forme ombrienne apparentée à **sukatu** « qu'il déclare » (IV, 16) et à **prusikurent** « ils auront déclaré » (V a, 26, 28). Mais si ces formes se rattachaient à *sek^u, le *k* serait aussi irrégulier en ombrien qu'en latin ;¹⁰ la labio-vélaire proto-

9 Si mon interprétation est correcte, Andronicus apparaît ici comme un représentant du goût de l'époque hellénistique pour la poésie savante ; à ce sujet, cf. par exemple Ronconi 1973 : 14. Sur l'intérêt d'Andronicus pour les traductions étymologiques, cf. § 29a.

10 Kearns 1990 : 43–44.

italique devrait en effet être reflétée par une labiale.¹¹ Il vaut mieux rapporter **sukatu** et **prusikurent** à la racine **seik-* « saisir ».¹²

On préférera par conséquent admettre que le *k* s'est généralisé, dans le paradigme latin, à partir des formes où la labio-vélaire précédait un *u* ou une consonne. Kearns (1990 : 43–44) avance le parallèle de *secutus* à côté de *sequor*, et pense qu'une forme comme *insectio* a exercé une pression analogique. Mais s'agissant d'un *uerbum declarandi*, le thème de présent *insec-* pourrait aussi témoigner d'une influence de *dicere*. Paul. Fest. p. III signale l'existence d'un parfait *insexit*. Cette forme a pu servir de point de contact pour une analogie comme parf. *dixit* : prés. *dicit* :: parf. *insexit* : prés. *X* = **insecit*.¹³

uersutum – Il est admis qu'Andronicus rend par *uersūtus* le composé possessif grec πολύτροπος.¹⁴ Ce choix est sans doute motivé par la relation étymologique entre *uersūtus* et *uerto* « tourner », rappelant celle de πολύτροπος avec τρέπω. On sait en outre que plusieurs formations en *-ītus*, *-ūtus* et *-ōtus* appartiennent à la catégorie des adjectifs possessifs.¹⁵ Dans ces conditions, il est probable qu'Andronicus ait vu dans *uersūtus* un adjectif possessif et lui ait attribué une signification comme « pourvu de tours, de ruses ». ¹⁶ C'est l'interprétation que j'adopte en traduisant cet adjectif par « rusé ». Je ne la propose certes qu'à titre hypothétique, ne trouvant pas de bon exemple de *uersus* employé au sens de « tour (joué à quelqu'un), ruse ». Cependant, que *uersūtus* se réfère à la μήτις d'Ulysse plutôt qu'à une autre de ses qualités me semble garanti par un parallèle plautinien ; Plaute, en effet, lorsqu'il évoque les facéties de Pseudolus, qualifie son personnage de *uorsūtus*¹⁷ et affirme qu'il surpasse à cet égard Ulysse : cf. Plaut. *Pseud.* 1243–1244 *nimis illic mortalis doctus, nimis uorsutus, nimis malus ; / superauit dolum Troianum atque Vlixem Pseudolus*.

Perutelli (2005 : 162) propose de corriger *uersutum* en *uorsutum*.¹⁸ La leçon transmise serait, à l'en croire, inadmissible pour l'époque d'Andronicus, puisque le

§ 94a

§ 94b

11 Meiser 1986 : 79.

12 De Vaan 2008 : 595. Pour l'évolution sémantique « saisir >> déclarer », cf. Meiser 1986 : 87–88.

13 À moins qu'il ne faille, comme me le suggère Rudolf Wachter, postuler l'existence d'un impératif **seque*, devenu **sec* selon le même principe que *dic* < **dice*, *duc* < **duce*, etc. La perte du **e* final aurait entraîné la délabialisation de la labio-vélaire en finale absolue, de la même façon que dans *nec* < *neque*. L'existence d'une forme **sec* aurait alors permis la formation, dans le verbe composé, d'un impératif *insece*.

14 Sur la traduction de πολύτροπον par *uersutum*, cf. Ronconi 1973 : 14 et, plus récemment, Feeney 2016 : 54.

15 Weiss 2011 : 292–293.

16 Cf. notamment Mariotti 1986 : 27, qui traduit cet adjectif latin par « astuto ».

17 Sur la présence d'une forme en *uor-* chez Plaute à côté de *uer-* chez Andronicus, cf. § 94b.

18 Kruschwitz remarque à juste titre que la conjecture *uorsutum* n'est pas neuve ; aux références qu'il cite (Kruschwitz 2008 : 154 adn. 2), on ajoutera Korsch 1868 : 39.

changement phonétique *uor-* > *uer-* serait survenu en latin seulement vers 150 av. J.-C.¹⁹ Perutelli appuie son argumentation sur la présence, dans le corpus plautinien, de la forme *uorsutus* (cf. texte cité § 94a), empruntée selon lui par Plaute à Andronicus.

Kruschwitz (2008 : 154) a toutefois montré que la forme plautinienne *uorsutus*, loin d'offrir un appui à la conjecture de Perutelli, est elle-même suspecte. Il s'agirait en effet d'une hypercorrection introduite dans le texte de Plaute par ses éditeurs antiques, sur la base d'une théorie grammaticale erronée.²⁰ Sans doute pourrait-on, à la rigueur, attribuer l'hypercorrection à Plaute lui-même plutôt qu'à la tradition grammaticale ; les formes en *uor-* représenteraient alors un trait authentique de la langue plautinienne. Mais il serait malgré tout injustifié d'introduire dans le texte d'Andronicus ce qui pourrait être l'innovation d'une époque ultérieure.

Quoi qu'il en soit, Perutelli semble se méprendre sur l'étymologie de l'adjectif *uersutus*, qu'il croit apparemment dérivé du participe *uersus*. Certes, *uersus*, participe en *-to-*, est formé sur le degré zéro de la racine, **u₁rt-to-* ; et le groupe initial **u₁r-* passe d'abord à *uor-* pour n'être désarrondi en *uer-* qu'au 2^e s. av. J.-C.²¹ Il est donc légitime de poser que le participe de *uerto* présentait, à l'époque de Livius Andronicus, la forme *uorsus*. Toutefois, le vocalisme *-ū-* indique que *uersūtus* n'est pas dérivé du participe en *-to-* mais bien du supin en *-tu-*.²² Or les noms proto-indo-européens de cette catégorie sont formés sur le degré plein de timbre *e*,²³ de sorte que *uersūtus* (< **uert-tu-*) est bien la forme attendue pour l'époque de Livius Andronicus. On s'en tiendra par conséquent au texte transmis.²⁴

L 2

Prisc. *Gramm.* II 301, 22 in us uero terminantia, si sint propria, i ante us habentia, abiecta us faciunt uocatiuum, ut hic Virgilius o Virgili, hic Sallustium o Sallusti, hic Pompeius o Pompei. haec tamen eadem etiam in e proferebant antiquissimi, o Vergilie, Mercurie dicentes. L i u i u s A n d r o n i c u s i n O d i s s i a :

neque enim te oblitus sum, Laertie noster

Laertius enim pro Laertes dicebant, quomodo et Graeci Λαέρτιος pro Λαέρτης.

Cod. : ABDGHKLR.

liuius] leu- GKL || odissia] odisia *G^{ac}L* : odysia *G^{pc}*.

1 enim] tamen *BR^{ac} om. R^{pc}* || post tamen *decem fere litteras erasas esse in B monuit He* || laertie] -iae *A^{pc}HR^{ac}* lertie *BKL* o laertiae *D*.

19 Leumann 1977 : 47 ; Perutelli 2005 : 162 adn. 1.

20 Leumann 1977 : 48.

21 Meiser 1998 : 84.

22 Leumann 1977 : 334.

23 Leumann 1977 : 353.

24 Cf. aussi Viredaz 2017, où je développe mon argument en faveur de la leçon transmise.

α 65 πῶς ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἐγὼ θείοιο λαθοίμην.
 ? ξ 144 ἀλλά μ' Ὀδυσσῆος πόθος αἴνυται οἰχομένοιο.
 ? υ 205 μνησαμένῳ Ὀδυσῆος.

« Car je ne t'ai pas oublié, fils de Laërte, cher à notre cœur ».

H. Fränkel (1932 : 303 adn. 1) estime que L 2 ne correspond à aucun vers de l'*Odyssée* § 95a
 homérique. Sans doute arrive-t-il à cette conclusion parce qu'il comprend *Laertie*
 comme « Laërte ». Il répète en cela une erreur de Priscien ; cf. Prisc. *Gramm.* II 302,
 3 (texte cité § 96a). En réalité, *Laertius* est un adjectif en *-io-* dérivé de *Laertes*, et
 désigne le « fils de Laërte », Ulysse.

Le modèle homérique de L 2 est α 65.²⁵ À Athéna, qui lui reproche de se § 95b
 désintéresser du sort d'Ulysse, Zeus répond en se défendant de négliger le héros :
 « mon enfant, quelle parole a fui l'enclos de tes dents (α 64) ? Comment, enfin,
 aurais-je oublié le divin Ulysse (α 65) ? » Les points de rencontre entre L 2 et α 65 sont
 satisfaisants. La question rhétorique πῶς ἂν ... ἐγὼ ... λαθοίμην « comment aurais-je
 oublié » vaut pour l'affirmation « je n'ai pas oublié » ; elle est rendue en latin par
neque ... oblitus sum. À l'adverbe ἔπειτα, qui introduit un développement dans une
 suite de pensées, fait écho *enim*.²⁶ Enfin, Andronicus remplace la tournure homérique
 Ὀδυσῆος ... θείοιο par l'adjectif *Laertius*, désignant Ulysse par antonomase comme
 le « fils de Laërte », plutôt que de le qualifier de « divin ». L 2 illustre en cela deux
 traits caractéristiques de l'*Odyssée* latine : d'une part, le remplacement des noms
 grecs par des formules patronymiques ou matronymiques (cf. § 27a), et d'autre part,
 l'évitement des expressions homériques égalant les hommes à des dieux (cf. § 24d).

Andronicus innove cependant en introduisant une adresse directe de Zeus à
 Ulysse. En α 65, le dieu se borne à évoquer avec Athéna le sort du héros : « comment,
 enfin, aurais-je oublié le divin Ulysse ? » Dans l'*Odyssée* latine, Zeus, après avoir
 reproché ses paroles à Athéna, se tourne en imagination vers Ulysse pour s'adresser
 à lui à la deuxième personne : « car je ne t'ai pas oublié, fils de Laërte, cher à notre
 cœur ». Büchner (1979 : 53) parle à juste titre ici de *Sentimentalisierung*, et l'adjectif
noster, lui aussi absent du modèle homérique, ajoute encore au pathétique de cette
prophesis.

On aurait tort, pourtant, de voir dans ce sentimentalisme un argument contre § 95c
 l'identification de L 2 avec α 65. Mariotti (1986 : 36 adn. 54), développant un
 argument de Leo (1905 : 41 adn. 5), estime qu'Andronicus n'a pas pu mettre dans
 la bouche de Zeus l'apostrophe *te ... Laertie noster*. Mais ce jugement engage la
 seule sensibilité esthétique de Mariotti, pour qui il paraît impensable qu'un dieu
 s'adresse aussi familièrement à un mortel. Cela ne constitue en revanche pas un

25 Modèle identifié par Hermann 1816 : 618.

26 S'agissant d'*enim*, je parle ici à dessein d'une particule introduisant « un développement
 dans une suite de pensées », sans me prononcer sur la nature exacte de ce développement ;
 à ce sujet, cf. § 96b.

argument scientifique. Il faudrait pouvoir prouver, sur la base de parallèles textuels, qu'Andronicus s'interdisait de montrer une telle familiarité entre personnages divins et humains. Or, en l'état de notre documentation, les fragments de l'*Odyssée* latine ne fournissent aucun indice à ce sujet.

A. Barchiesi (1985 : 406 adn. 2) avance, dans la même ligne argumentative, une seconde objection à l'identification de L 2 avec α 65. Il considère en effet comme impossible l'usage, au début d'un discours direct, de deux apostrophes successives adressées l'une à un personnage présent (Athéna dans α 64) et l'autre à un absent (Ulysse dans α 65). Mais ici aussi, il s'agit moins d'une impossibilité technique que de la sensibilité esthétique du critique moderne. Ce que Barchiesi trouve inconcevable pouvait être admissible pour Andronicus. On en sait en définitive trop peu quant aux orientations esthétiques du poète pour exclure définitivement une hypothèse interprétative sur la base d'un tel argument.

Mariotti (1986 : 36 adn. 54) oppose un dernier argument au rapprochement avec α 65 : « noi abbiamo la traduzione liviana del precedente verso omerico (α 64 [= L 20]), dopo cui il *tamen* del nostro verso è impossibile ». À l'évidence, l'objection de Mariotti tombe si l'on accepte la leçon *enim*, comme je le recommande dans le présent commentaire (cf. § 96a) ; mais même si l'on retient *tamen*, son argument n'est pas décisif. L'*Odyssée* homérique comprend quatre occurrences du vers α 64, dont trois sont adressées à des personnages féminins (α 64 ; ε 22 ; ψ 70). Or, de l'avis même de Mariotti, « niente prova che Andronico si ripetesse letteralmente quando si ripeteva Omero » (Mariotti 1986 : 60). Rien n'indique, par conséquent, que L 20 soit la traduction d'α 64 plutôt que d'ε 22 ou de ψ 70. Andronicus a pu trouver pour α 64 une tournure que nous n'imaginons plus aujourd'hui, et qui rendait possible l'enchaînement avec *tamen*. On pourrait ainsi penser, avec Büchner (1979 : 55), que cet adverbe ne présente pas ici sa pleine valeur adversative, mais répond à une concessive sous-entendue : « (quoi qu'en dise Athéna) je ne t'ai pourtant pas oublié, fils de Laërte, cher à notre cœur ». Le rapprochement avec α 65 reste donc possible, que l'on retienne *tamen* ou *enim*.

§ 95d

Leo (1905 : 41), suivi par Mariotti (1986 : 36 adn. 54), adopte la leçon *tamen* et identifie L 2 à ξ 144 ἀλλά μ' Ὀδυσσῆος πόθος αἴνυται οἰχομένοιο. Dans ce passage, Ulysse est revenu à Ithaque déguisé en mendiant. Le porcher Eumée, sans se douter de son identité, lui confie combien son seigneur lui manque. Il ne trouvera plus jamais, dit-il, un maître aussi doux, pas même s'il retournait dans la maison de ses parents (ξ 138–141) ; et quel que soit son désir de les revoir (ξ 142–143), « c'est plutôt, dit-il, d'Ulysse absent que j'ai la nostalgie » (ξ 144).

Ce rapprochement est insatisfaisant à plusieurs égards.²⁷ En effet, le texte latin ne traduit ni αἴνυται ni οἰχομένοιο. En outre, toute idée d'oubli ou de souvenir est absente de ξ 144. Le πόθος, ou nostalgie, ne saurait être considéré comme un équivalent ; c'est tout autre chose que de dire « j'ai la nostalgie d'Ulysse » ou de dire « je ne t'ai pas oublié, Ulysse ». Enfin, ξ 144 ne rend pas compte du patronyme *Laertie*

27 À ce sujet, cf. Büchner 1979 : 53–54, dont je reprends en grande partie l'argumentation.

et de l'adjectif *noster*. Le premier pouvait s'expliquer, dans le contexte d'α 65, par l'apparente aversion d'Andronicus pour les expressions égalant les hommes aux dieux (cf. § 24d) ; mais une justification de cet ordre manque à ξ 144. Quant à *noster*, il s'explique mal dans le cas de ξ 144, où Eumée parle pour son propre compte ; en revanche, si L 2 correspond à α 65, il s'agira d'un « nous » incluant Zeus et Athéna.

À cela s'ajoute que, si L 2 correspondait à ξ 144, la traduction latine échouerait à rendre l'idée centrale développée dans le discours d'Eumée. Le porcher parle d'un regret d'Ulysse plus fort que le désir de revoir ses propres parents. Ce sentiment est exprimé, dans le texte grec, par une concessive : « bien que j'aie le désir de revoir mes parents (ξ 142–143 *ιέμενός περ ... ιδέσθαι ἐὼν*), c'est la nostalgie d'Ulysse qui me tient (ξ 144 *ἀλλά μ' Ὀδυσσῆος πόθος αἴνυται*) ». Pour conserver l'identification à ξ 144, il faudrait postuler, avec Parroni, qu'Andronicus a restructuré le discours d'Eumée jusqu'à lui donner le tour suivant : « sento fortemente la nostalgia dei miei genitori lontani, e tuttavia non ti ho dimenticato... » (Parroni 1977 : 340). Toutefois, une telle reformulation affaiblirait le discours d'Eumée en plaçant l'emphase sur le désir de revoir ses parents, plutôt que sur celui de retrouver Ulysse. Sa pensée s'en trouverait ainsi dénaturée, puisqu'une idée paradoxale – celle d'un serviteur préférant son maître à ses propres parents – serait remplacée par l'expression banale d'un sentiment attendu. Pour toutes ces raisons, on préférera identifier L 2 à α 65 plutôt qu'à ξ 144.

Leo (1905 : 41 adn. 5) propose, alternativement à ξ 144, un rapprochement avec υ 205 *μνησαμένω Ὀδυσῆος*. Ulysse, toujours déguisé en mendiant, rencontre son bouvier Philoities. Celui-ci évoque avec émotion le souvenir de son maître : « en te voyant », dit-il à celui qu'il croit être un étranger, « j'ai eu une sueur froide, et les larmes me sont venues aux yeux (υ 204) comme je pensais à Ulysse (*μνησαμένω Ὀδυσῆος*) ; car sans doute erre-t-il lui aussi parmi les hommes, portant des haillons comme les tiens (υ 205–206) ».

§ 95e

Ce rapprochement ne me semble pas admissible. Le participe aoriste *μνησαμένω* implique un souvenir ponctuel de la part de Philoities ; la vue du mendiant lui a rappelé Ulysse, et ce souvenir soudain revenu en mémoire a provoqué ses larmes. L'expression *neque ... te oblitus sum*, quant à elle, a une tout autre valeur. Pour le locuteur de L 2, dire à Ulysse qu'il ne l'a pas oublié revient à affirmer qu'il a toujours pensé à lui. La valeur ponctuelle de *μνησαμένω* est donc étrangère au texte latin. On écartera par conséquent υ 205 de la liste des modèles homériques possibles.

Broccia (1974b : 31–32) adopte lui aussi la leçon *tamen*, et rapporte L 2 aux vers ω 400–402. Le vieux serviteur Dolios souhaite la bienvenue à son maître, après que celui-ci s'est fait reconnaître par les siens : ὦ φίλ', ἐπεὶ νόστησας ἐελδομένοισι μάλ' ἤμῃν | οὐδ' ἔτ' οἰομένοισι, θεοὶ δὲ σε ἤγαγον αὐτοί, | οὐδέ τε καὶ μέγα χαίρει. « Ami, puisque tu es revenu, – nous le souhaitions tant, mais ne l'espérions plus, – puisque les dieux eux-mêmes t'ont ramené, salut et bienvenue ! ».

§ 95f

Ces vers présentent certains points de rencontre avec L 2. Ainsi, le discours de Dolios est formulé à la deuxième personne, comme le texte latin d'Andronicus ; et *Laertie noster* s'accorderait bien avec le ton affectueux de l'apostrophe ὦ φίλ' adressée à Ulysse. En outre, le rapport concessif impliqué par l'adverbe adversatif *tamen*

(cf. § 95c) trouverait une correspondance dans la tournure participiale ἐελομένοιοι ... ἡμῖν οὐδ' ἔτ' οἰομένοιοι. Les ressemblances s'arrêtent toutefois ici, alors qu'il manque le plus important. L'idée de souvenir, centrale dans L 2, est absente du texte grec. Dolios dit « nous n'espérons plus », mais c'est là une affirmation très différente du « je ne t'ai pas oublié » d'Andronicus. Cette raison suffit, à mon sens, à préférer α 65 à ω 400–402.

§ 95g Egger (1843 : 118) identifie L 2, sans aucune vraisemblance, à δ 151 καὶ νῦν ἤ τοι ἐγὼ μνημένος ἀμφ' Ὀδυσῆϊ. Il faut également rejeter l'identification à ν 300, proposée par Düntzer (1869 : 264). Le latin porte la forme verbale masculine *oblitus sum* ; mais dans ce passage, c'est Athéna qui parle – sous ses propres traits et non sous l'aspect de Mentor comme par exemple en β 267–296.²⁸ Le même argument vaut contre ν 339 et ν 47, proposés par Leo (1912 : 91 adn. 4).

§ 96a **enim** – La tradition hésite entre les leçons *enim* et *tamen*, mais les raisons de cette variation sont inconnues. Hors de son contexte, L 2 offrait aux copistes un sens satisfaisant quel que soit l'adverbe employé, de sorte qu'aucune des deux leçons ne peut résulter d'une correction abusive. Le critère de la *lectio difficilior*, par conséquent, ne s'applique pas ici. La plupart des éditeurs choisissent mécaniquement *tamen*, puisque c'est la leçon des manuscrits *R* et *B*, qui passent pour les meilleurs. Toutefois, ce critère non plus n'est pas infaillible dans le cas présent ; l'erreur ne peut en effet provenir que d'une inattention, une faiblesse à laquelle sont exposés même les copistes des meilleurs manuscrits. Or, la leçon *enim* a autant de chances que *tamen* de résulter d'un lapsus ou d'une mélecture. Si la leçon correcte est *tamen*, *enim* aura été causé par une contamination avec le texte que le copiste devait lire à la ligne suivante de son modèle : Prisc. *Gramm.* II 302, 3 *Laertius e n i m pro Laertes dicebant*. Si au contraire l'original portait *enim*, la contamination a pu se produire à partir d'une ligne précédente : Prisc. *Gramm.* II 301, 19 *haec t a m e n etiam in e proferebant*. La tradition manuscrite de Priscien ne permet donc pas de trancher cette question. Dans la mesure où c'est α 65 qui présente le plus de points de rencontre avec le texte latin (cf. § 95d), on retiendra la leçon *enim* ; celle-ci s'accorde en effet mieux que *tamen* avec le contexte du vers homérique.²⁹

§ 96b Kroon (1995 : 171–209) définit la valeur originale d'*enim* comme celle d'un marqueur de consensus, dont la fonction dans le discours est d'appeler le destinataire à manifester son accord.³⁰ Dans cette perspective, la première motivation pragmatique pour l'emploi d'*enim* est de modérer une affirmation susceptible d'être contestée

28 Argument déjà formulé par Manzella 2014a : 168.

29 On notera qu'un correcteur du manuscrit *R* (f. 68^r) a, semble-t-il, voulu supprimer *tamen* en traçant cinq points souscrits sous les trois dernières lettres de ce mot. On peut y voir un argument supplémentaire en défaveur de cette leçon. J'évitais toutefois d'y accorder trop de poids, ne sachant pas sur quel modèle cette seconde main a basé sa correction.

30 Kroon 1995 : 202.

par le destinataire.³¹ Si cette analyse est correcte, *enim* est employé à bon escient dans le discours de Jupiter. Il s'agit en effet pour lui de convaincre Minerve, en prenant à témoin un Ulysse imaginaire (cf. § 95b), de l'intérêt qu'il porte au héros. Or, adressée par Jupiter à Ulysse, la proposition « je ne t'ai pas oublié » constitue une « challengeable utterance » au sens de Kroon (1995 : 196) ; cette assertion est sujette à contestation, puisqu'un héros dont Jupiter se soucie pourrait s'attendre à rencontrer moins d'obstacles. L'emploi d'une particule visant à atténuer le caractère contestable d'une telle affirmation paraît donc justifié dans ce contexte.

Laertie – Pour le vocatif *-ie* des thèmes en *-io-*, cf. § 68.

§ 97

L 3

Fest. p. 190 ommentans : <Liuius> in Odyseia, cum ait

in Pylum deueniens, aut ibi ommentans

significat obmanens, sed ea significacione, qua saepe fieri dicitur, id enim est mantare.

Cod. : WX.

liuius *W^{pc}* : homerus *X* ; om. *W^{bc}*.

1 *ante* in pylum *add.* aut *Gue fort. recte* primum *Flo* || pylum] pilium *X* || deueniens *X* : -ies *W Leo* adueniens *Sc* aduenies *Da* || aut] haut *Leo* || ibi *X* : ubi *W Li* ubi sum *Mariotti* ibidem *Büchner*.

id – mantare] id est enim id mantare *X*.

β 317 ἤε Πύλονδ' ἐλθὼν ἢ αὐτοῦ τῶδ' ἐνὶ δῆμῳ.

? α 284 πρῶτα μὲν ἐς Πύλον ἐλθέ.

« Venant à Pylos ou restant là ».

L 3 est transmis dans une portion du texte de Festus absente du manuscrit principal F. Elle est connue par deux copies du 15^e s., W et X. Celles-ci ne présentent que deux variantes significatives (cf. § 98c et § 100), mais les difficultés liées à l'identification du modèle homérique ont induit les critiques à proposer plusieurs conjectures.

§ 98a

Leo (1905 : 40 adn. 4) soutient l'identification de L 3 avec α 284 πρῶτα μὲν ἐς Πύλον ἐλθέ. Dans ce passage, Athéna a pris les traits de Mentès, roi de Taphos, et s'est rendue à Ithaque. Elle conseille à Télémaque de prendre la mer pour se renseigner sur le sort d'Ulysse : qu'il aille d'abord à Pylos pour interroger Nestor, puis à Sparte auprès de Ménélas. Le rapprochement de L 3 avec α 284 exige cependant une conjecture, et Leo propose de lire *in Pylum deueniens haut ibi ommentans*, « tu viendras à Pylos, sans y rester longtemps ».

§ 98b

De cette intervention naissent toutefois deux problèmes. D'une part, la proposition de Leo implique d'accepter la leçon *deueniens*, vraisemblablement corrompue (cf. § 100).

31 Kroon 1995 : 196–198.

D'autre part, *haut ibi ommentans* ne correspond à aucun élément du modèle homérique, de sorte qu'il faudrait postuler un ajout du traducteur. En effet, dans le passage homérique concerné, Athéna conseille seulement à Télémaque d'interroger d'abord Nestor puis Ménélas ; elle ne lui donne en revanche aucune instruction quant à la durée de son séjour à Pylos. Andronicus aurait ainsi inséré *haut ibi ommentans* sans qu'on comprenne clairement la motivation d'un ajout de cette ampleur.

Lenchantin de Gubernatis (1936 : 12) maintient l'identification à α 284, mais rejette la conjecture *haut* et imprime *ubi*, la leçon de W. Selon lui, cette conjonction introduisait une subordonnée qui se trouvait au vers suivant et que Festus aurait tronquée en coupant sa citation après *ommentans*. Le copiste du manuscrit X aurait ensuite corrigé en *ibi* un *ubi* devenu incompréhensible. On rejettera la solution proposée par Lenchantin, moins satisfaisante encore que celle de Leo. Non seulement, elle ne répond à aucun des problèmes soulevés par l'identification à α 284, mais elle postule de surcroît une amplification plus importante.

§ 98c

Le modèle homérique de L 3 est plus probablement β 317 ἢ Πύλονδ' ἔλθῶν ἢ αὐτοῦ τῶδ' ἐνὶ δῆμῳ. Les points de rencontre sont nombreux et probants. La disjonction ἢ ... ἢ est rendue par *aut*, et Πύλονδ' ἔλθῶν par *in Pylum deueniens*. À αὐτοῦ τῶδ' ἐνὶ δῆμῳ répond un adverbe de lieu, qui a été transmis sous la forme *ibi*. Quant au participe *ommentans*, il ne trouve certes pas de correspondance exacte dans le modèle homérique, mais cet ajout a une motivation logique. Dans le grec, Télémaque envisage deux possibilités pour affronter les prétendants : soit il va chercher un soutien à Pylos, soit il reste à Ithaque pour les combattre. La première option est exprimée par la tournure participiale Πύλονδ' ἔλθῶν ; la seconde est entièrement contenue dans la brachylogie αὐτοῦ τῶδ' ἐνὶ δῆμῳ, mais un participe μένων (*uel sim.*) doit être sous-entendu pour compléter logiquement la pensée. Il faut donc admettre qu'Andronicus a procédé à cette amplification mineure pour rétablir un équilibre entre les deux termes de l'alternative ; sur ce type d'amplifications, cf. § 27b.

La correspondance entre *ibi* « là » et αὐτοῦ τῶδ' ἐνὶ δῆμῳ a suscité la perplexité de plusieurs critiques.³² La difficulté réside dans le démonstratif de proximité τῶδε, qui ferait plutôt attendre un adverbe de lieu comme *hic* « ici ». Les tenants de l'identification à β 317 ont tenté de résoudre cette difficulté par diverses conjectures. Ainsi, Mariotti (1950 : 85–86) remplace *ibi* par *ubi sum* « là où je suis », et Büchner (1979 : 48) par *ibidem* « ici même ». S'il faut accepter une correction, on préférera celle de Mariotti, qui rend raison des leçons transmises par l'un et l'autre manuscrits. En effet, si l'archétype de Festus portait le texte reconstruit par Mariotti, l'exemplaire sur lequel ont été copiés W et X a pu perdre le *sum* par accident ; à l'étape suivante, le copiste de W se sera contenté de recopier un texte devenu incompréhensible, tandis que celui de X aura tenté de le corriger.

Mais une conjecture n'est pas forcément nécessaire ; l'emploi de l'adverbe *ibi* s'explique sans doute par la manière dont Andronicus aura interprété l'*Odyssée*. Le

32 Cf. notamment Lindsay 1893 : 149 et Leo 1905 : 40 adn. 4.

texte grec évoque les deux possibilités qui s'offrent à Télémaque : se rendre à Pylos ou rester à Ithaque. Mais Andronicus, qui connaît la suite du poème, sait quel parti prendra le jeune héros, et cette connaissance biaise son interprétation. Le Télémaque d'Andronicus, à ce stade de l'action, a arrêté son choix de partir pour Pylos. En énonçant cette alternative, il se projette déjà au terme de son voyage ; il ne dit pas « aller », mais « venir à Pylos », et Ithaque n'est désormais plus « ici », mais dans un lointain « là-bas ». Dans l'*Odyssée* latine, Télémaque parle comme s'il se trouvait déjà dans la cité de Nestor ; c'est dans cette perspective qu'il faut comprendre *deueniens* « en venant » et *ibi* « là-bas », en face des tournures homériques ἔλθω « en allant » et αὐτοῦ τῷδ' ἐνὶ δῆμῳ « dans ce pays-ci ».

Les autres modèles proposés par la critique me paraissent insatisfaisants. Kessissoglu (1974 : 479–480) identifie L 3 à γ 182–183 αὐτὰρ ἐγὼ γε Πύλονδ' ἔχον, οὐδέ ποτ' ἔσβη | οὔρος. Nestor, dans ces vers, raconte à Télémaque comment les héros grecs sont rentrés de Troie. Il termine par le récit de son propre retour : « quant à moi, je fis route vers Pylos et le vent ne tomba plus ». Ce rapprochement implique de corriger *aut* en *haut*, de traduire *ommentans* par « attendre »³³ et de postuler la transitivité de ce verbe. La construction transitive d'*ommentans* doit être possible, puisqu'elle est attestée pour le verbe simple *manto* : Plaut. *Poen.* 264 *quia erus nos apud aedem Veneris mantat*. On notera cependant que, pour *manto*, l'emploi intransitif est plus fréquent.³⁴ L'objet d'*ommentans* serait, selon Kessissoglu, un substantif « vent » qui se serait perdu avec le contexte de L 3. L'expression homérique οὐδέ ποτ' ἔσβη οὔρος « et le vent ne tomba plus » serait ainsi rendue en latin par *haut ... ommen-tans* <*uentum*> « n'attendant plus le vent ».

§ 98d

Les nombreuses interventions critiques exigées par l'hypothèse de Kessissoglu parlent déjà en sa défaveur ; s'y ajoutent encore deux difficultés majeures. D'une part, L 3 n'a pas de verbe fini correspondant à ἔχον. D'autre part, on ne voit pas quel rôle pourraient jouer la conjonction *ubi* ou l'adverbe *ibi*. Dans ces conditions, il vaut mieux renoncer à ce rapprochement.

Il faut encore signaler un modèle proposé, sans grande vraisemblance, par H. Fränkel (1932 : 306 adn. 1). Celui-ci identifie L 3 avec δ 820–821 τοῦ δ' ἀμφιτρομέω καὶ δεΐδια μὴ τι πάθῃσιν ἢ ὅ γε τῶν ἐνὶ δῆμῳ, ἴν' οἴχεται, ἢ ἐνὶ πόντῳ, « (vielleicht ist er umgekommen) bei der Ankunft in Pylos, oder bei seinem Aufenthalt dort (oder unterwegs auf der See) ». Le texte latin et son modèle supposé sont assez éloignés l'un de l'autre pour qu'on s'évite la peine d'une discussion. Aucun critique n'a admis ce parallèle, que Fränkel lui-même qualifie d'« unsicher ».

in Pylum – Guenther (1864 : 6) ajoute un *aut* avant *in Pylum*. Sa conjecture peut se justifier, si le modèle homérique de L 3 est β 317 (cf. § 98c). Le balancement *aut ... aut* correspondrait au grec ἢ ἐ ... ἢ, et le premier *aut* a pu tomber par haplographie

§ 99

33 Sens attesté par Gloss.¹ IV Ps. Plac. O 15 *ommentat expectat*.

34 Attestations : Plaut. *Most.* 116 ; *Pseud.* 255. 283 ; *Rud.* 439 ; Caecil. *Com.* 34. 87.

après le mot *ait* qui précède immédiatement la citation. La conjecture de Guenther n'est toutefois pas indispensable, car rien n'empêchait Andronicus de rendre la double disjonction ἤ... ἢ par un simple *aut*.

Flores (2011a : 9) insère *primum* en début de vers pour appuyer l'identification du modèle homérique avec α 284. Paladini (2014 : 43) approuve cette conjecture ; selon elle, *primum* serait tombé suite à une haplographie causée par la proximité de *Pylum*. La plus faible ressemblance entre les deux mots rend toutefois cette explication moins convaincante que dans le cas envisagé par Guenther.

Knoche (1928 : 692–693) rejette l'orthographe *Pylum*, l'emploi de l'<y> étant étranger aux usages attestés pour le 3^e s. av. J.-C. Je ne tiens toutefois pas compte de cet argument, puisqu'il ne s'agit pas ici de restituer les conventions orthographiques d'Andronicus (cf. § 3a). Il me semble donc préférable de m'en tenir à la leçon *Pylum* généralement admise. Certes, la leçon *piliium* du manuscrit X parle indirectement en faveur de l'orthographe *Pilum* ; mais un témoin du 15^e s., comportant de surcroît plusieurs erreurs, n'offre qu'un appui fragile. Sur la transcription par Andronicus du son grec noté <υ>, cf. § 52.

§ 100 **deueniens** – Le participe *deueniens* est la leçon de X. Le manuscrit W porte *deuenies*, probablement une corruption pour *deueniēs*.³⁵ Les conjectures *adueniens* et *aduenies*, proposées respectivement par Scaliger (1576 : 121) et Dacerius (1700 : 305), sont superflues, le texte transmis présentant un sens plus satisfaisant.

§ 101 **ommentans** – Festus cite L 3 pour illustrer l'usage du verbe *ommento*, composé du préverbe *ob-* et de *manto*, dérivé de *maneo*. La seule forme connue du verbe *ommento* est le participe *ommentans*, attesté uniquement par ce fragment. Le verbe *obmaneo*, présenté par Festus comme un synonyme, n'est connu que de lui.³⁶

L'auteur du *De uerborum significatu* voit dans *ommentans* une notion d'attente répétée : Fest. p. 190 *ommentans ... significat obmanens, sed ea significatione, qua saepe fieri dicitur, id enim est mantare*. Cette définition n'est pas entièrement satisfaisante. L'idée d'une attente répétée est étrangère à L 3, et elle ne correspond pas non plus aux attestations du verbe simple *manto*. En effet, le caractère intensif-itératif de *manto* n'y est généralement pas perceptible : cf. par exemple Plaut. *Poen.* 264 (texte cité § 98d). *Pseud.* 254–255 *licetne, opsecro, bitere an non licet? :: uah, / manta :: omitte eqs. Caecil. Com. 87 in uoltu eodem, in eadem mantat malitia*. Le verbe *manto* est même employé, dans deux cas, en référence à une attente de courte durée : cf. Plaut. *Pseud.* 283 *aliquot hos dies manta modo. Rud.* 438–439 *cape / propera, amabo, effere. :: manta ; iam hic ero, uoluptas mea*. Dans ces conditions, le verbe *manto* ne paraît pas présenter un sémantisme réellement différent de *maneo*. Il est évidemment difficile, faute d'attestations, de déterminer si cette conclusion s'applique aussi au

35 Explication similaire proposée par Havet 1880 : 300.

36 Seule autre attestation : Paul. Fest. p. 199.

composé *ommento*. Mais en l'état actuel de la documentation, rien ne semble s'y opposer dans L 3.

L 4

Gell. 6, 7, 11 adprimum autem longe primum L. L i u i u s i n O d y s s i a dicit in hoc uersu :

ibidemque uir summus adprimum Patroclus

idem L i u i u s i n O d y s s i a eqs. (*uide L 17*).

Cod. : PRV.

ibidemque] ibi denique *An Ste* || patroclus] -ricoles *Bergk* -ricolus *Buecheler*.

γ 110 ἔνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος.

« Et là aussi, le plus grand des héros, de loin le premier, Patrocle ».

Le modèle homérique de L 4 est γ 110 ἔνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος. § 102
Interrogé par Télémaque, Nestor évoque le sort des guerriers grecs tombés devant Troie : là reposent Ajax, Achille, Patrocle, « ce conseiller égal aux dieux », là gît aussi Antiloque, fils de Nestor.

ibidemque – Stephanus (1564 : 148) imprime *ibi denique* pour *ibidemque*, comme § 103a
plusieurs autres critiques anciens.³⁷ Il reprend en cela la leçon de l'édition princeps d'Aulu-Gelle (Andreas 1469 : f. 72^r). Mais il doit s'agir d'une erreur de lecture ; *ibi denique* signifierait en effet la fin d'une énumération, alors que dans le modèle homérique, Patrocle occupe l'avant-dernière place sur la liste des héros grecs.

La forme *ibidemque* correspond à ἔνθα δέ. Büchner (1979 : 45) a peut-être tort de § 103b
postuler l'abandon par le traducteur de l'anaphore ἔνθα ... ἔνθα ... ἔνθα. Andronicus a pu choisir de la rendre par une tournure comme *ibi ... ibidem ... ibidemque*. Qu'il évite l'anaphore en L 10 ne permet aucune conclusion à cet égard ; à ce sujet, cf. § 85.

uir summus adprimum – L'expression *uir summus adprimum* « le plus grand des § 104a
héros, de loin le premier » est éloignée de son correspondant grec θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος « un conseiller égal aux dieux ». Cette différence répond à une tendance, observée à plusieurs reprises chez Andronicus, à abandonner les épithètes présentes dans son modèle homérique ; sur cette caractéristique de l'*Odyssee* latine, cf. § 26a. Dans le cas présent, comme dans L 2, cet abandon semble motivé par l'aversion d'Andronicus pour les qualificatifs égalant les humains aux dieux.³⁸

L 4 est cité dans un chapitre des *Nuits attiques* consacré à l'accentuation des § 104b
adverbes et adjectifs composés. Aulu-Gelle rapporte l'opinion du poète-grammairien

37 Cf. notamment Egger 1843 : 118, qui est le dernier, à ma connaissance, à adopter cette leçon.

38 Büchner 1979 : 45.

Annianus, selon qui le préverbe *ad-* est toujours accentué dans les composés lorsqu'il a une valeur intensive (Gell. 6, 7, 5). Aulu-Gelle au contraire observe que les adjectifs et adverbes composés sont accentués régulièrement ; un préverbe occupant l'antépénultième syllabe ne porte l'accent que si la pénultième est brève : *ádprōbus*, mais *adpōtus*, *adprīmus*, *adprīme* (Gell. 6, 7, 6–10).

On s'attendrait donc à ce que L 4, cité après cette démonstration, serve à illustrer l'accentuation *adprīmus*. Mais curieusement, Aulu-Gelle l'introduit par *autem*, comme pour concéder un point à la thèse d'Annianus : *adprimum autem ... L. Livius in Odyssia dicit* « cependant L. Livius utilise *adprimum* dans l'*Odyssée* ». Faut-il comprendre qu'Aulu-Gelle attribuait à Andronicus la prononciation *ádprīmus* ? C'est du moins l'interprétation de Leumann (1977 : 241), qui met cette accentuation sur le compte de la métrique saturnienne. On notera toutefois qu'il n'est pas garanti que le principe de versification du saturnien soit d'ordre accentuel ; à ce sujet, cf. § 89c.

§ 105a **Patroclus** – Bergk (*apud* Fleckeisen 1854 : 26) lit *Patricoles*, une conjecture *metri gratia*.³⁹ Il l'aura empruntée à Enn. *Scaen.* 161–162 *o Patricoles, ad uos adueniens auxilium et uestras manus / peto eqs.* La seule autre attestation de *Patricoles* appartient aux lettres de Fronton, caractérisées par leur goût pour les formes rares empruntées aux auteurs archaïques : Fronton p. 14, 24 *a Patricole et Philocteta*. Buecheler (1863 : 331) propose la forme non attestée *Patricolus*, qui n'a été acceptée que par Bartsch (1867 : 53). Il doit s'agir d'une erreur ; Buecheler aura lu un vocatif *Patricole* au lieu de *Patricoles* dans le fragment d'Ennius, et aura extrapolé sur cette base l'existence d'un thème en *-o* *Patricolus*. Zander (1890 : 86) signale quant à lui une leçon *Patroculus* qu'il accompagne du sigle ς , mais je n'en ai trouvé aucune autre trace. Quoi qu'il en soit, la leçon transmise *Patroclus* semble moins problématique.

§ 105b Le nom de Patrocle existe dans les poèmes homériques en deux variantes : Πάτροκλος et *Πατροκλής.⁴⁰ La littérature latine, à part Enn. *Scaen.* 161 et Fronton p. 14, 24 (textes cités ci-dessus), n'atteste que le thème en *-o*.

À la différence de la forme employée par Andronicus, le *Patricoles* d'Ennius présente deux traits caractéristiques d'un emprunt populaire : l'insertion d'une voyelle d'appui au sein du groupe /kl/ et l'affaiblissement vocalique en syllabe intérieure ouverte. La voyelle d'anaptyxe présente ici le timbre *o*, également attesté par exemple dans les *pocula deorum* (CIL I² 439–453) datées du premier tiers du 3^e s. av. J.-C.⁴¹ En

39 Fleckeisen l'adopte pour préserver le schéma canonique du vers des Metelli (cf. § 86b), qui prévoit à l'avant-dernière position une syllabe longue, éventuellement résolue en deux brèves. Comme Fleckeisen n'admet que la coupe syllabique *Patro-clus* et non *Patroc-lus*, il privilégie la forme *Patrīcōles*, avec résolution de l'avant-dernière position en deux syllabes brèves.

40 Thème uniquement attesté au vocatif, à l'accusatif et au génitif ; à ce sujet, cf. Wachter 2000 : 86.

41 Pour la datation, cf. Wachter 1987 : 465 adn. 1042.

latin classique, la voyelle d'anaptyxe apparaissant dans cette position serait un *u*.⁴² La forme employée par Ennius présente par conséquent un caractère apparemment archaïque. Quant au changement *-tro- > -tri-, il correspond au résultat attendu de l'affaiblissement vocalique en syllabe intérieure ouverte,⁴³ à moins qu'on ne doive interpréter le *i* comme une « voyelle de composition » (au sens de Leumann 1977 : 82–83). Dans tous les cas, ces deux traits témoignent d'une adaptation du nom grec à la phonologie latine, résultant probablement d'un emprunt ancien au grec.

Patroclus, en revanche, est une translittération directe du grec Πάτροκλος. Dans la mesure où cette forme ne montre aucune adaptation à la prononciation, l'emprunt a dû se produire dans un milieu plus familier avec la langue et la culture helléniques. Un poète comme Andronicus, maîtrisant le latin et le grec, a pu être à l'origine de son introduction. Ennius aura quant à lui opéré un retour délibéré vers une variante archaïque, présentant de surcroît un aspect populaire.

L 5

Prisc. *Gramm.* II 232, 3 haec etiam contra rationem supra dictarum regularum declinantur : puer pueri, cuius femininum puera dicebant antiquissimi, unde et puerpera dicitur, quae puerum uel pueram parit, id est puellam, quod est diminutium puerae, ut capra capella, tenera tenella, umbra umbella. Ovidius etiam hoc approbat, qui in V metamorphoseon de puella Proserpina narrans dicit (*Ou. Met.* 5, 400) tantaque simplicitas puerilibus adfuit annis, quod deriuatium non pertineret ad feminas, nisi etiam puera esset dictum. quod tamen comprobatur etiam Suetonius diuersos ponens usus in libro, qui est de institutione officiorum. Liuius in *Odyssia* (*L 20*) : mea puera, quid uerbi ex tuo ore supra fugit? idem alibi (*L 40*) : puerarum manibus confectum pulcerrime. non est tamen ignorandum, quod etiam hic puerus et hic et haec puer uetustissimi protulisse inueniuntur et puellus puella. Lucilius (... [425]). Caecilius (... [Com. 100]). Afranius (... [Com. 193]). Plautus (... [Gem. len. *frg.* 92]). Lucilius (... [173]). Liuius in *Odyssia* :

sancta puer Saturni filia regina

Naeuius in II belli Punici (*N13*) : prima incedit Cereris Proserpina puer.

Cod. : ABDGHKLR.

liuius] liuidius B libidius K || odyssia] odisea B odysia D odissia HK odisia GL.

1 filia] maxima Bae ; secl. Dün || regina] regna A.

δ 513 πότνια Ἥρη.

Cf. *E 721* = Θ 383 ; *Carm. Nelei Char.* *Gramm.* p. 106, 6 saucia puer filia sumam.

« Sainte enfant, fille de Saturne, souveraine ».

42 Leumann 1977 : 102.

43 Leumann 1977 : 81.

§ 106 Havet (1880 : 376–377), suivi par La Ville de Mirmont (1903 : 193–194), voit dans L 5 un fragment de l'hymne composé par Andronicus en l'honneur de *Iuno Regina* (cf. Liu. 27, 37, 7). Il faut toutefois rejeter cette attribution, contredite par toute la tradition manuscrite, et rechercher le modèle de ce fragment dans la poésie homérique. La « fille de Saturne » doit être identifiée à Junon, équivalent latin d'Héra. Il se trouve que cette dernière apparaît une fois dans l'*Odyssée* homérique en qualité de souveraine : δ 513 πότνια Ἥρη. Il s'agit de l'épisode où Protée rapporte à Ménélas le sort des héros grecs à leur retour de Troie : Agamemnon, dit-il, a échappé au naufrage grâce à « la souveraine Héra », mais il a été assassiné lors de son retour à Mycènes.

Büchner (1979 : 44) ne s'est pas trompé en voyant dans *regina* l'équivalent de πότνια. Mais pour le reste, le texte latin est largement enrichi par rapport au modèle homérique. Cette amplification illustre une tendance d'Andronicus, attestée plusieurs fois dans l'*Odyssée* latine, à substituer par une antonomase certains noms propres présents dans son modèle (cf. § 27a). Mais si cette substitution visait, dans L 2, à remplacer une expression homérique égalant un humain à un dieu (cf. § 24d), le cas de L 5 n'est pas comparable.

Une autre explication s'impose donc. Merry (*apud* Wordsworth 1874 : 571) a relevé à ce propos l'influence du vers iliadique E 721 = Θ 383 Ἥρη πρέσβα θεὰ θυγάτηρ μέγαλοιο Κρόνοιο. En dehors du titre de *regina*, tous les autres éléments de la titulature de Junon trouvent leur correspondant dans ce vers : *sancta* répond à πρέσβα, *puer* ... *filia* à θυγάτηρ, *Saturni* à Κρόνοιο. Wordsworth (1874 : 571) suppose pour cette raison que le vers E 721 = Θ 383 était interpolé dans la version de l'*Odyssée* utilisée par Andronicus.

Cette explication, pour invérifiable qu'elle soit, ne me paraît pas impossible (cf. § 21). Certes, on ne connaît pas d'autre exemple de vers d'Andronicus traduisant une interpolation du texte homérique ; et la *communis opinio* privilégie plutôt, avec Ronconi (1968 : 124), l'hypothèse d'une contamination (cf. § 23) entre le vers de l'*Odyssée* et celui de l'*Iliade*. Mais il s'agirait là d'un cas extrême de contamination à distance ; en effet, si le rapprochement avec E 721 = Θ 383 est correctement établi, l'origine de la contamination serait non seulement étrangère au contexte immédiat, mais extérieure à l'*Odyssée* elle-même. Dans ces conditions, l'explication par la contamination me semble au moins aussi incertaine que celle par l'interpolation.

§ 107a **sancta puer** – Traglia (1986 : 183 adn. 14) et Paladini (2014 : 70) considèrent que *puer* est employé par Andronicus pour exprimer l'éternelle jeunesse de la déesse. Par un étrange malentendu, ils renvoient, à ce sujet, à l'autorité de M. Barchiesi (1962 : 429). Toutefois, celui-ci interprétait *puer* dans le cadre de N 13, où ce substantif se réfère à Proserpine, équivalent romain de l'éternelle Korè Perséphone. Une telle interprétation perd son sens dans le cas de Junon, la déesse-matrone par excellence.

§ 107b Priscien cite L 5 pour illustrer l'existence d'un thème en -o féminin *puer* (< **pueros*), à côté du thème en -a *puera* ; à ce sujet, cf. § 71.

filia – Düntzer (1838 : 43), considère *filia* comme redondant à côté de *puer* et propose pour cette raison de l'exclure. Fleckeisen (1864 : 13 adn. 1) va dans le même sens, en interprétant ce mot comme une glose substituée à la leçon originale au cours de la transmission du texte. Plusieurs éditeurs ont accepté l'argumentation de Fleckeisen. Ainsi, Baehrens (1886 : 39) conjecture *maxima* au lieu de la leçon transmise *filia*, et Warmington (1967 : 31–32) la remplace en signalant une lacune. Ces opérations ne se justifient pas, car l'expression *puer filia* a des parallèles : Carm. Nelei Char. *Gramm.* p. 106, 6 *saucia puer filia sumam*. Plaut. *Amph.* 1070 *atque illam geminos filios pueros peperisse conspicor*. En outre, si *filia* procédait d'une interpolation, il serait surprenant que celle-ci se soit produite à l'endroit précis du vers où ce mot apparaît normalement dans la poésie saturnienne ; à ce sujet, cf. § 89a. § 108

regina – La leçon *regna* attestée par le manuscrit A peut être négligée. Il doit s'agir d'un simple lapsus du copiste. § 109

L 6

Diom. *Gramm.* I 384, 9 item uulgo dicimus amplector, ueteres inmutauerunt amplotor crebro dictitantes, ut L i u i u s i n O d y s s e a :

utrum genua amplotens uirginem oraret

Cod. : ABM.

amplotens *B^{pc}* : amplec- *AM* ampl///ctens *B^{ac}* || oraret] orra- *B*.

ζ 142 ἢ γούνων λίσσοιτο λαβών εὐώπιδα κούρην.

« ... s'il suppliera la jeune fille en lui embrassant les genoux ».

Le modèle homérique de ce fragment est sûr, L 6 présentant plusieurs points de rencontre avec ζ 142 ἢ γούνων λίσσοιτο λαβών εὐώπιδα κούρην. Andronicus rend la particule ἢ par *utrum*, γούνων ... λαβών par *genua amplotens*, λίσσοιτο par *oraret*. L'adjectif εὐώπιδα est en revanche laissé de côté, selon la tendance récurrente du traducteur à abrégé son texte en renonçant aux épithètes réputées traditionnelles ou ornantes ; à ce sujet, cf. § 26a. § 110

amplotens – La tradition manuscrite ne présente aucune variante significative. La leçon *amplotens*, introduite par un correcteur dans le manuscrit B, est garantie par le contexte. Diomède cite en effet L 6 pour illustrer l'emploi du participe rare *amplotens*. La leçon *amplectens* des manuscrits A et M représente la forme classique correspondante et n'a pu entrer dans la tradition que par erreur. § 111a

L'apparent degré *o* d'*amplotens* laisse perplexe, et aucun progrès n'a été réalisé dans son explication depuis le dictionnaire d'Ernout et Meillet, qui le déclare § 111b

« obscur », ⁴⁴ Sheets (1981 : 77 adn. 62) tente de l'expliquer par un emprunt ombrien : « A primary present stem with *o*-grade is (...) an anomaly in Latin, but not in Umbrian where the phenomenon is not infrequent ». Trois formes ombriennes provenant des *Tables eugubines* illustrent selon lui ce phénomène : IV 16 **sukatu**, VIb 60 *holtu* et VIa 56 *purdouitu*. Kearns (1990 : 47) critique à juste titre ce parallèle. On ne peut pas parler de « primary present stem » dans le cas de **sukatu**. Du moins Meiser (1986 : 87–88) rattache-t-il cette forme à un dénominatif **soikāje/o-*, formé sur **soiko-* « déclaration ». L'analyse de la forme *holtu* est incertaine, mais dans tous les cas, un degré *e* n'est pas exclu. De Vaan (2008 : 21) la relie à une préforme **h₃elh₁-tōd*. Quant à *pur-douitu*, il appartient sans doute en dernière analyse à la racine p.-i.-e. **deh₃-*, de sorte qu'un degré *e* est possible ici aussi. La forme ombrienne peut en effet refléter une formation secondaire **deh₃u-je-* ⁴⁵ ou **deuh₃-je-*. ⁴⁶

D'un autre côté, l'explication fournie par Kearns (1990 : 47) n'est pas entièrement satisfaisante. Selon lui, les paires *prex* : *procus* et *precātum* : *procitum* ⁴⁷ offrent un parallèle à l'alternance *amplectēns* : *amploctēns*. Mais le participe *precātum* appartient à un dénominatif *precāre* formé sur le nom-racine *prex* « prière » ; et *procitum* se rattache pour sa part à un dénominatif *procāre* ⁴⁸ ou *procīre* ⁴⁹ formé sur le dérivé *pro-cus* « prétendant » < **prok-o-*. Pour que le parallèle proposé par Kearns fonctionne, il faudrait postuler un dénominatif **-ploctere* formé sur un dérivé **-plokt-o-* ; ou, alternativement, imaginer une formation analogique sur le modèle de l'alternance *precāre* : *procāre* perçue comme une simple variante stylistique.

L 7*⁵⁰

Char. *Gramm.* p. 256, 25 donicum pro donec <...> ita L i u i u s, inquit, usurpat :

¹ibi manens sedeto donicum uidebis ²me carpento uehentem domum uenisse

Cod. : N.

post donec lac. indicaui || inquit *N* : in quinto *Ritschl* ; *secl. Fa.*

2 uehentem *N^{pc}* : uehementem *N^{ac} Zan¹* ; *alii alia* || *post uenisse add. parentis Ritschl.*

ζ 295–297 ἔνθα καθεζόμενος μεῖναι χρόνον, εἰς ὃ κεν ἡμεῖς | ἄστυδε ἔλθωμεν καὶ ἰκώμεθα
δῶματα πατρός | αὐτὰρ ἐπὶν ἤμεας ἔλλη ποτὶ δώματ' ἀφίχθαι.

« Assieds-toi et reste là jusqu'à ce que tu voies que je suis rentrée à la maison avec mon char ».

44 Ernout/Meillet/André 1985 : 514.

45 LIV 107.

46 Untermann 2000 : 614.

47 Sur cette forme, employée par Andronicus en L 23, cf. § 188b.

48 S'il s'agit d'un verbe comme *uetāre*, *uetitum* ; cf. *ThLL* X 2 p. 1541, 45.

49 De Vaan 2008 : 492.

50 Pour la signification de l'astérisque, cf. § 13.

L 7 est transmis par Charisius sans indication de titre, mais l'appartenance de ce fragment à l'*Odyssee* latine est admise depuis Hermann (1844 : 223). Son modèle homérique est ζ 295–297 ἔνθα καθεζόμενος μείναι χρόνον, εἰς ὃ κεν ἡμεῖς | ἄστυδε ἔλθωμεν καὶ ἰκώμεθα δώματα πατρός | αὐτὰρ ἐπὴν ἡμεας ἔλπη ποτὶ δώματ' ἀφίχθαι. Nausicaa, après qu'Ulysse l'a suppliée (cf. L 6), lui accorde son aide et accepte de le conduire auprès de son père, le roi Alkinoos. Mais il n'est pas question qu'elle soit vue en ville accompagnée d'un étranger. Aussi Ulysse doit-il rester caché près des remparts le temps que Nausicaa et ses suivantes rentrent : « reste assis là, ordonne-t-elle, le temps que nous arrivions en ville et que nous rejoignons le palais de mon père ; puis, dès que tu penseras que nous sommes arrivées au palais, ... ».

§ 112

On constate plusieurs différences entre le texte latin et son modèle homérique. Flores (1998 : 75–86) les interprète comme des signes d'un remaniement majeur opéré par Andronicus ; le traducteur aurait en effet abrégé la rencontre d'Ulysse et Nausicaa, pour adapter cet épisode à une récitation devant un large public.⁵¹ Toutefois, outre la difficulté d'établir un rapport entre abrégement de la narration et récitation publique, les indices relevés par Flores sont insuffisants, comme le suggère le commentaire ci-dessous.

inquit – Le texte de Charisius, tel qu'il a été transmis, introduit le fragment d'Andronicus par une formule difficile à comprendre : *donicum pro donec Liuius, inquit, usurpat : ibi manens sedeto* eqs. « Livius, dit-il, utilise *donicum* au sens de *donec* : assieds-toi et reste là, etc. » Ritschl (1845 : 27 adn. ***) voyait dans *inquit* la corruption d'un numéro de livre, et proposait la correction *in quinto*. Mais il est douteux que Charisius ait indiqué un numéro de livre. En effet, la tradition grammaticale cite généralement les fragments de l'*Odyssee* latine sans une telle précision (cf. § 19) ; et Charisius n'échappe pas à cette règle en L 35, l'autre fragment d'Andronicus transmis par lui. En outre, la conjecture de Ritschl n'améliorerait guère la situation, puisque le modèle homérique de L 7 n'est pas un vers du chant ε, mais ζ 295–297 (cf. § 112). S'il faut une solution simple, on se bornera, avec Fabricius (1551 : 217), à supprimer *inquit*. Il pourrait en effet s'agir d'une glose destinée à expliquer *usurpat*, moins utilisé par Charisius que la forme *inquit*.

§ 113

Il se pourrait toutefois que le texte transmis contienne l'indice d'une corruption de plus grande ampleur. L'emploi d'*inquit* indique que Charisius rapporte ici l'opinion d'un autre savant, mais l'identité de ce dernier est inconnue, faute d'avoir conservé le sujet de l'incise. Celui-ci a dû tomber dans une lacune,⁵² et la perte a pu se produire par saut du même au même. Pour se donner une idée du type de corruption envisagée ici, il faudrait imaginer, dans le texte ci-dessous, un saut de *fonteis* à *monteis* : Char. *Gramm.* p. 64, 21–27 *fonteis : quorum nominum genetiui pluralis ante um syllabam i litteram merebuntur, accusatiuus inquit Plinius per eis loquetur, montium monteis ; licet Varro, inquit, exemplis hanc regulam confutare temptarit istius modi*, eqs. Le texte original

51 Hypothèse déjà formulée par Flores 1978 : 99–111.

52 Hypothèse déjà envisagée par Bergfeld 1909 : 115.

de Char. *Gramm.* p. 256, 25 présentait sans doute un aspect comparable. Charisius devait d'abord illustrer l'emploi général de *donicum*, avant de rapporter l'opinion d'un autre grammairien, qui voyait dans L 7 un usage particulier ; ce développement, y compris le nom de l'autorité citée, se sera perdu dans la lacune.

§ 114 **ibi** – L'adverbe *ibi* rend ἔνθα. On observe une correspondance comparable entre L 4 *ibidemque* et γ 110 ἔνθα δέ. Dans L 3, en revanche, le même adverbe *ibi* correspond probablement à β 217 αὐτοῦ.

§ 115 **manens sedeto** – L'ordre donné par Nausicaa à Ulysse, καθεζόμενος μείναι, est traduit par *manens sedeto*. L'usage des modes est inversé, dans le texte latin, par rapport à celui du modèle homérique. Andronicus met le verbe « s'asseoir » à l'impératif futur, à la place du participe présent καθεζόμενος, et « rester » au participe présent, contre l'infinitif aoriste à valeur impérative μείναι. Cette inversion a l'apparence d'un ajustement idiomatique, même s'il faut reconnaître que sa motivation n'est pas claire. On voit mal en effet en quoi *manens sedeto* est plus correct qu'une tournure comme *sedens maneto*, qui calquerait exactement le modèle homérique. Dans tous les cas, il serait exagéré d'y voir avec Flores (1998 : 77), l'indice d'un remaniement de la scène opéré par Andronicus.

§ 116 **donicum** – Andronicus resserre en une seule conjonction, *donicum*, l'expression temporelle χρόνον, εἰς ὃ κεν.

§ 117 **uidebis** – La correspondance entre *uidebis* et ἔλλη a laissé les critiques perplexes. Koster (1929 : 331) conjecture *uidetur*, au motif qu'Ulysse, assis hors de la ville, ne peut pas voir l'arrivée de Nausicaa au palais. Mais c'est un rationalisme excessif, et l'on peut rendre compte de *uidebis* sans intervenir aussi radicalement sur le texte transmis.

À cette fin, plusieurs solutions ont été proposées. Broccia (1975 : 362 adn. 18) pense ainsi à un sens spécifique de *uideo* « voir avec les yeux de l'esprit, imaginer », et plusieurs critiques le suivent ;⁵³ pourtant, parmi les parallèles plautiniens sur lesquels Broccia appuie son interprétation,⁵⁴ aucun ne s'approche du sens « estimer » que revêt ἔλλη en ζ 297. Il vaut mieux accepter l'hypothèse d'une « interpretazione visiva » telle que formulée par Traina (1970 : 24–26). On admettra donc que, contrairement à la situation présupposée par le modèle homérique, l'Ulysse de l'*Odyssée* latine pouvait suivre des yeux Nausicaa jusqu'à son arrivée au palais.

Flores (1998 : 75–86) adopte cette hypothèse, mais il en surestime l'impact. Selon lui, l'interprétation visuelle de la scène par Andronicus trahit son intention de condenser le récit en supprimant les épisodes accessoires. Ainsi, puisqu'Ulysse peut voir le palais, il n'aura pas à demander son chemin (ζ 298–303) ; et, coupure

53 Notamment Traglia 1986 : 184–185 et Goldberg 1993 : 27.

54 Plaut. *Amph.* 500 ; *Aul.* 593 ; *Men.* 947 ; *Persa* 642 ; *Poen.* 68 ; *Trin.* 109.

plus importante, Athéna n'aura pas à le guider dans la cité des Phéaciens (η 14–81). Mais ce sont là des conclusions abusives. En réalité, il n'y a guère de lien entre la possibilité de voir l'arrivée de Nausicaa et la capacité d'Ulysse à trouver le chemin du palais. Le texte même de l'*Odyssée* homérique suggère que, du lieu en surplomb où il attend, Ulysse peut embrasser du regard toute la cité des Phéaciens (cf. ζ 262–264) ; sans doute peut-il distinguer aussi le palais qui domine la ville. Celle-ci, d'ailleurs, doit être de taille modeste, puisqu'elle peut être vue en entier depuis un promontoire situé « à portée de voix » (ζ 294 τόσσον ἀπὸ πτόλιος, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας). On comprend mal, dans ces conditions, qu'Ulysse doive encore se faire indiquer son chemin ; pourtant, c'est bien son premier mouvement, à peine arrivé à la ville (η 21–26). Ainsi Ulysse se laisse-t-il guider, dans l'*Odyssée* homérique, en dépit de la vue qu'il avait sur le palais depuis le lieu de son attente. Si Andronicus a maintenu, dans l'*Odyssée* latine, la scène correspondant à η 14–81, il aura seulement reproduit une incohérence mineure déjà présente dans son modèle.

me – Andronicus remplace ἡμεας par le singulier *me*. Dans le grec, le pronom pluriel inclut Nausicaa ainsi que les servantes qui l'aident à laver le linge du palais ; dans le latin en revanche, *me* se rapporte à la seule princesse. Cette substitution peut être diversement interprétée.

§ 118a

Flores (1998 : 79) estime qu'Andronicus réduit ou supprime toute référence à la lessive pour s'éviter les scènes relatives à la préparation (ζ 57–78) et au lavage (ζ 85–98) du linge. Le remplacement du « nous » par un « je » s'expliquerait dans cette perspective ; la Nausicaa d'Andronicus, libérée de la corvée de lessive, n'aurait plus à s'entourer de servantes et pourrait s'adresser à Ulysse en son seul nom.

Il me semble préférable d'adopter une interprétation qui n'implique aucun abrégement significatif. La Nausicaa latine peut en effet parler d'elle-même au singulier sans que cela exclue la présence des servantes. Andronicus a pu comprendre le pronom ἡμεας comme un pluriel de majesté, mais décider de le rendre par une tournure plus sobre. Ou plus probablement, le traducteur aura, tout en voyant dans son modèle homérique un « nous » incluant Nausicaa et ses servantes, choisi de le rendre par un pronom singulier. Il y aurait là un de ces changements de focalisation dont la motivation nous échappe aujourd'hui, mais dont l'*Odyssée* latine présente plusieurs exemples (cf. § 25).

Si Andronicus a procédé à un abrégement, celui-ci doit être de moindre ampleur. On constate en effet que la portion de texte homérique comprise entre ζ 295 ἡμεῖς et ζ 297 ἐπήν n'a pas de correspondance dans la traduction latine. On peut envisager deux explications de ce phénomène : soit Andronicus avait sous les yeux un texte homérique corrompu par un saut du même au même entre ἡμεας et ἡμεῖς,⁵⁵ soit il a décidé de son propre chef de supprimer le vers ζ 296 qui n'apportait, au point de vue du contenu, aucune information indispensable.

§ 118b

La première hypothèse n'est pas entièrement satisfaisante. Puisque les deux pronoms occupaient une place différente dans les vers 295 et 297, Andronicus aurait dû s'apercevoir de la corruption ; il aurait sans doute cherché à la corriger sur la base d'un autre témoin. On pourrait bien sûr imaginer qu'Andronicus ait tenté de combler la lacune par l'ajout de *carpento uehentem* (cf. § 119a), mais ce serait expliquer *obscurum per obscurius*. La seconde hypothèse semble préférable ;⁵⁶ sur les tendances d'Andronicus à l'abrégement, cf. § 26.

§ 119a **carpento** – La mention d'un *carpentum* n'a pas de correspondance dans le texte grec ; elle n'est toutefois pas entièrement inattendue, puisqu'il est dit plusieurs fois, au chant ζ, que Nausicaa se déplace en char. Flores (1998 : 79) estime que par cet ajout, Andronicus supprimait ou réduisait les vers ζ 316–320, où il est question du véhicule de la princesse. Mais cette interprétation ne s'impose pas. Andronicus pouvait mentionner un char là où l'*Odyssée* homérique n'en disait rien, sans pour autant supprimer les passages où son modèle en parlait.

Le *carpentum* est un type de char léger utilisé à Rome, étranger au monde homérique. Il s'agit d'un véhicule de prestige, employé au moins depuis le 4^e s. av. J.-C. par les dames de la haute société romaine.⁵⁷ Andronicus aura trouvé ce modèle plus adapté à la belle et riche princesse Nausicaa que le char à mules qu'elle conduit dans le texte grec.⁵⁸ Il ne fait pas de doute que le choix du terme *carpentum* par Andronicus représente un exemple de romanisation ;⁵⁹ à ce sujet, cf. § 24c.

§ 119b Le nom de *carpentum*, comme on peut s'y attendre pour un substantif appartenant au langage technique, est un emprunt lexical en latin. Si le vieil irlandais *carpat* « char de guerre » est un cognat, la langue source appartiendra à la famille celtique. Les *carpenta Gallica* mentionnés par Liu. 31, 21, 16 suggèrent qu'il doit s'agir du gaulois. Le proto-celtique **karbanto-* pourrait lui-même résulter d'un emprunt à une langue non indo-européenne.⁶⁰

§ 120a **uehentem** – Le manuscrit de Charisius porte la leçon *ueherentem*,⁶¹ qui doit être corrigée en *uehentem*. Le rétablissement de la leçon correcte est généralement attribué à Fabricius (1551 : 217) ; Flores (1998 : 75 adn. 2) signale toutefois qu'une main du

56 Interprétation similaire de la part de H. Fränkel (1932 : 305), qui postule toutefois la suppression de ζ 297.

57 Cf. par exemple Liu. 5, 25, 9. Pour une description détaillée du *carpentum* et de ses aspects techniques, cf. Manzella 2014a : 93–95.

58 Sur le type de véhicule conduit par Nausicaa dans l'*Odyssée* homérique, appelé ἀμαξα (notamment en ζ 37 et 72) ou ἀπήνη (notamment en ζ 57 et 69), cf. Wiesner 1968 : 5–11.

59 Broccia 1975 : 357–358. Dans une perspective légèrement différente, cf. aussi Flores 1998 : 79–80.

60 Matasović 2009.

61 Retenue sans vraisemblance par Zander 1890 : 88.

15^e s., sans doute celle d'A. I. Parrhasius (1479–1522), l'a déjà reportée dans la marge du manuscrit.

Pour l'emploi intransitif du participe *uehens*, cf. par exemple Cic. *Brut.* 331 *quadrigris uehentem*. *Quadrig. Hist.* 57 *proconsul ... in equo uehens uenit*. Gell. 5, 6, 27 *partim ... scripserunt, qui ouaret, introire solitum equo uehentem*. Iust. 11, 7, 13 *plaus-trum, quo uehenti regnum delatum fuerat*. § 120b

domum uenisse – Ritschl (1845 : 28 adn. ***) complète le vers par l'ajout de *parentis*, d'après ζ 296 δώματα πατρός, une correction acceptée par plusieurs critiques.⁶² Toutefois, la comparaison de L 7 avec son modèle homérique suggère qu'Andronicus a renoncé à la traduction de ζ 296 (cf. § 118b). On s'abstiendra par conséquent de tout ajout après *uenisse*. § 121a

Büchner (1979 : 50) se montre trop sévère en qualifiant *domum uenisse* de *sentimentalisierender Begriff*. L'expression latine calque exactement ποτὶ δώματ' ἀφίχθαι, et si ce passage présente une note sentimentale, elle doit être imputée au poète de l'*Odyssée*, non à son traducteur. § 121b

L 8

Fest. p. 174 noegeum : quidam amiculi genus praetextum purpura ; quidam candidum ac perlucidum quasi a nauco, quod putamen quorundam pomorum est tenuissimum non sine candore, ut Liuius ait in Odyssia :

simul ac lacrimas de ore noegeo detersit

id est candido.

Paul. Fest. p. 175 noegeum : amiculi genus. noegeum : candidum. Liuius : lacrimas de ore noegeo detersit, id est candido.

Cod. : Fest. F | Paul. Fest. ELMP GIR.

lacrimas] lacrymas *Ste* dacrimas *Her* lacrumas *Bot* dacrumas *Flo* || noegeo] -goe *MP*.

θ 88 δάκρυ' ὁμορξάμενος κεφαλῆς ἄπο φᾶρος ἔλεσκε.

Cf. Paul. Fest. p. 68 dacrimas pro lacrimas Liuius saepe posuit, nimirum quod Graeci appellant δάκρυα. *Gloss.^L I Ansil. DR 13* ; *Gloss.^L IV Ps. Plac. D II dracumis (i. dacr-)* : lacrimis ; ἀπὸ τοῦ δάκρυον.

« Dès qu'il eut essuyé les larmes de son visage à l'aide de son manteau ».

L 8 rend le début de θ 88 δάκρυ' ὁμορξάμενος κεφαλῆς ἄπο φᾶρος ἔλεσκε.⁶³ Reçu chez Alkinoos, Ulysse entend sa propre histoire chantée par l'aède Démodikos. Saisi par l'émotion, il ne peut s'empêcher de pleurer et dissimule ses larmes derrière son manteau. Bothe (1834 : 18) propose le modèle alternatif de δ 114–115 δάκρυ δ' ἀπὸ § 122

62 Notamment Flores 2011a : 19 ; Manzella 2014a : 89.

63 Modèle identifié par Scaliger 1576 : 112.

βλεφάρων χαμάδις βάλε πατρὸς ἀκούσας, χλαῖναν πορφυρέην ἄντ' ὀφθαλμοῖσιν ἀνασχών. Télémaque, arrivé auprès de Ménélas, entend le roi de Sparte évoquer Ulysse, et se met à pleurer en se cachant derrière son manteau. Il n'y a toutefois pas lieu de prendre en compte ce modèle. Le texte latin ne parle pas de verser des larmes, idée centrale dans δ 114, mais de les essuyer, comme dans θ 88. En outre, le rapport temporel exprimé par *simul ac ... detersit* implique que l'action d'essuyer est simultanée ou antérieure à une autre action, probablement celle de rejeter le manteau ; le participe aoriste ἀκούσας instaure en revanche un rapport temporel dans lequel l'action d'entendre est antérieure ou simultanée à celle de verser des larmes. Dans ces conditions, il est difficile d'intégrer à L 8 quelque chose qui corresponde à πατρὸς ἀκούσας. On s'en tiendra donc à l'identification avec θ 88.

Andronicus n'a apparemment traduit, à strictement parler, que δάκρυ' ὁμορξάμενος. Il semble en revanche avoir supprimé ἔλεσκε, et condensé le reste de la proposition, en le réduisant aux compléments circonstanciels *de ore* et *noegeo* portant sur *detersit*. Si cette interprétation est exacte, cette intervention participe de la tendance, manifestée par Andronicus à plusieurs reprises (cf. § 26), à l'abrégement de sa traduction. Mais d'un autre côté, on ne peut exclure que la proposition κεφαλῆς – ἔλεσκε ait été traduite au vers suivant. Auquel cas, *noegeo* et *de ore* constitueraient des ajouts à motivation logique (cf. § 27b), formulant de manière explicite en latin des éléments implicites ou évidents du modèle homérique.

§ 123 **simul ac ... detersit** – Employée avec le parfait, la conjonction *simul ac* rend un rapport temporel comparable à celui qu'exprime en grec l'aspect du participe aoriste ὁμορξάμενος. Le sens de *detergeo* « nettoyer en essuyant » correspond exactement à celui d'ὁμόργνυμι.

§ 124a **lacrimas** – À δάκρυ' correspond *lacrimas*. La leçon *lacrimas* est transmise unanimement. Il n'y a pas de place pour les variantes orthographiques *lacrymas* et *lacrumas*, proposées respectivement par Stephanus (1564 : 147) et Bothe (1834 : 18) ; à ce sujet, cf. § 52.

On rejettera de même les conjectures *dacrimas* (Hermann 1816 : 623) et *dacrumas* (Flores 2011a : 20), appuyées sur Paul. Fest. p. 68 *dacrimas pro lacrimas Liuius saepe posuit, nimirum quod Graeci appellant δάκρυα*. Le témoignage de Paul ne suffit pas à justifier ces interventions, puisque *saepe* ne signifie pas « toujours ». ⁶⁴ D'aucuns favorisent certes *dacrimas* en raison d'une possible allitération avec *de ore* et *detersit*, ⁶⁵ mais cette observation stylistique n'est pas un argument contraignant face à une leçon parfaitement saine. ⁶⁶

64 Traglia 1986 : 189 adn. 36.

65 Bergk 1886 : 735 ; Lenchantin de Gubernatis 1936 : 17.

66 Mariotti 1986 : 80 soutient d'ailleurs la leçon *lacrimas* par un argument du même ordre.

Le latin *lacrima* peut être soit un emprunt au grec,⁶⁷ soit un cognat de δάκρνον, δάκρυμα.⁶⁸ Dans les deux cas, le *l* initial représente une innovation par rapport à la variante en *d*-. Rien n'empêche qu'Andronicus ait employé la forme récente conjointement à la variante ancienne. Paul. Fest. p. 68 (texte cité § 124a) implique qu'Andronicus utilisait, à côté de *dacrima*, une autre forme ; le témoignage de L 8 suggère qu'il s'agit de *lacrima*. § 124b

On ne peut rien affirmer sur la distribution des variantes *dacrima* et *lacrima* dans les textes d'Andronicus. Elle a pu être conditionnée par le genre littéraire : par exemple *lacrima* dans l'épopée, *dacrima* dans les textes dramatiques. Mais on peut aussi envisager l'emploi des deux variantes dans l'*Odyssée* latine. Ce cas serait parallèle à celui de *puer* et *puera*, employés respectivement en L 5 et L 20.

de ore – Selon Lennartz (1994 : 139), Andronicus, comprenant κεφαλῆς ἄπο comme un complément d'ὁμορξάμενος, aurait rendu cette expression par *de ore ... detersit*. Cette hypothèse ne convainc pas, car il paraît improbable qu'Andronicus, locuteur natif du grec, ait mal analysé la structure syntaxique de cet énoncé ; en outre, ὁμορξάμενος κεφαλῆς ἄπο signifierait « ayant essuyé les larmes de sa tête », non « de son visage ». L'expression *de ore* s'explique plus plausiblement comme une condensation de κεφαλῆς ἄπο ou un ajout à motivation logique (cf. § 122). § 125

noegeo – Festus propose une double définition de *noegeum* : Fest. p. 174 *noegeum* ; *quidam amiculi genus praetextum purpura* ; *quidam candidum ac perlucidum*. On peut comprendre ce texte de deux manières différentes. Soit il faut sous-entendre *amiculi genus* dans la seconde partie de la définition, et les deux sens décrits par Festus correspondent à deux types d'habits : « le *noegeum* est, selon certains, une sorte de manteau bordé de pourpre, et selon d'autres, (une sorte de manteau) blanc et brillant ». ⁶⁹ Soit les mots *candidum ac perlucidum* constituent à eux seuls la seconde partie de la définition ; en ce cas, Festus décrirait une oscillation sémantique entre un nom de vêtement et un nom de couleur : « le *noegeum* est, selon certains, une sorte de manteau bordé de pourpre, et selon d'autres une couleur blanche et brillante ». ⁷⁰ Paul Diacre se rattache sans doute à cette interprétation, puisqu'il divise sa notice en deux gloses : Paul. Fest. p. 175 *noegeum* : *amiculi genus* ; *noegeum* : *candidum*. Paul a dû se fonder sur le commentaire de Festus à L 8 : Fest. p. 174 *simul ac de ore noegeo detersit, hoc est candido*. En effet, si Festus avait voulu signifier qu'Ulysse portait un manteau blanc, on aurait attendu une glose comme *hoc est candido* § 126a

67 Ernout/Meillet/André 1985 : 336.

68 De Vaan 2008 : 322.

69 Interprètent Festus dans ce premier sens : Wordsworth 1874 : 571 ; Zander 1890 : 89 ; Pieroni 2004 : 152.

70 Interprètent Festus dans ce second sens : Scaliger 1576 : 112 ; Dacérius 1700 : 280–281 ; Savagner 1846 : 303 ; Havet 1880 : 298 ; Pieroni 1999 : 426–427 ; Manzella 2014a : 98.

amiculo. Mais d'un autre côté, la brièveté inhérente au style de l'épitomé a pu le contraindre à sous-entendre *amiculo* ici aussi.

§ 126b

Quelle que soit l'interprétation correcte du texte de Festus, la question du sens donné à *noegeum* dans L 8 peut être résolue indépendamment. À ce stade en effet, trois significations ont été envisagées : « couleur blanche », « manteau blanc » et « manteau bordé de pourpre ». Le sens de *noegeum* « couleur blanche » peut être exclu d'emblée, puisqu'il impliquerait de rapporter *noegeō* à *ore* (« dès qu'il eut essuyé les larmes de son blanc visage »). Le traducteur de l'*Odyssée* n'a certainement pas attribué à Ulysse un teint pâle. Cette caractéristique est étrangère à la tradition homérique, et s'applique mal à un héros qui a affronté tant de voyages et d'intempéries. À supposer que Festus, ou Verrius Flaccus, aient vraiment interprété *noegeō* au sens de « blanc » dans L 8, on ne peut que spéculer sur les raisons de leur erreur.⁷¹

Du reste, aucune étymologie convaincante ne permet de justifier l'interprétation de *noegeum* au sens de « blanc ». Rigobianco (2013) tente certes un rapprochement avec le nom p.-i.-e. de la neige, en proposant une pré-forme **snoig^{hu}-eio-*,⁷² qui serait une formation comparable à **snig^{hu}-eio-* > lat. *niueo-*. Mais cette hypothèse se heurte à des difficultés d'ordre phonétique. Un ancien **g^{hu}* est en effet régulièrement reflété par lat. *u* dans cette position : cf., précisément, *niueo-* < **snig^{hu}-eio-*. Et même en admettant avec Rigobianco (2013 : 115) l'influence d'un nominatif **noix* < **snoig^{hu}-s* (dont on ne connaît d'ailleurs aucune attestation), le résultat latin devrait être **noekeo-*. Le parallèle de *fīgo* : *fīuo* < **d^heig^u-*, allégué par Rigobianco (2013 : 116–117) ne vaut pas. Le *g* de *fīgo* s'explique en effet par l'analogie proportionnelle *flixi* : *fliġo* :: *fixi* : *X* = *fīgo*,⁷³ non par une simple analogie paradigmatique avec *fixi* ; on s'attendrait sinon à une forme **fīco*.

§ 126c

Le *noegeum* mentionné par Andronicus désigne donc plus sûrement le manteau d'Ulysse. L'absence de rattachement étymologique en latin n'aurait rien d'inattendu, puisque les noms de vêtements forment une catégorie lexicale notoirement sujette à l'emprunt.⁷⁴ Mais faut-il y voir un habit blanc, ou bordé de pourpre ? La glose *hoc est candido* semble parler en faveur d'un manteau blanc, mais la tradition lexicographique a pu se tromper. Dans la mesure où θ 84 mentionne explicitement le πορφύρεον ... φᾶρος d'Ulysse, il vaut mieux admettre qu'Andronicus a employé *noegeum* au sens de « manteau bordé de pourpre ».

§ 126d

Une quatrième interprétation sémantique a été proposée par plusieurs critiques, qui comprennent *noegeum* au sens de « mouchoir ».⁷⁵ Pisani (1975 : 66) formule un argument étymologique en ce sens ; il rattache *noegeum* à la racine **neig^u-* « laver » et

71 À ce sujet, cf. Pieroni 1999 et Rigobianco 2013 : 108–109.

72 Rigobianco 2013 : 112–113.

73 Walde/Hofmann 1930–1956 : 496.

74 L'hypothèse d'un emprunt lexical est notamment envisagée par Charpentier 1918 : 43, sans proposition convaincante, toutefois, quant à sa possible source.

75 Sens admis notamment par Meursius *apud* Manzella 2014a : 99, Wordsworth 1874 : 571 et Büchner 1979 : 51.

reconstruit le sens de « fazzoletto (mouchoir) ». Il faudrait selon lui interpréter *noegeum* comme une graphie alternative pour **noegium* < p.-i.-e. **noig^u-io-* (cf. CIL I² 561 *fileai*), et il s'agirait d'une formation comparable à *socius* < p.-i.-e. **sok^u-io-*.

Cette hypothèse rencontre toutefois deux difficultés. D'une part, la graphie *-eus, -ea, -eum* pour class. *-ius, -ia, -ium* n'est jamais attestée dans les fragments d'Andronicus : cf. par exemple L 5 *filia*. L 10 *Mercurius, filius*. L 11 *dubio*. D'autre part, le sens de **neig^u-* « laver » suppose un nettoyage opéré au moyen d'un liquide : cf. véd. *nenikté* « se lave », gr. *νίχω*, v. irl. *nigid* « laver ». Le *noegeum*, au contraire, est utilisé pour *detergere*, « nettoyer en séchant ». Ces deux significations, en partie opposées, se concilient mal. On s'en tiendra par conséquent au sens de *noegeum* « manteau ».

Si *noegeum* présente bien ce sens en L 8, il faut traduire ce fragment par « dès qu'il eut essuyé les larmes de son visage à l'aide de son manteau ». La version d'Andronicus ajoute ainsi une précision absente de son modèle, puisque le texte homérique n'indique pas de quelle façon Ulysse essuie ses larmes. Mais il s'agit sans doute, ici encore, d'une condensation du modèle homérique ou d'un ajout à motivation logique (cf. § 122).⁷⁶ L'idée qu'Ulysse essuie ses larmes avec son manteau s'impose en effet naturellement aux lecteurs du texte grec.

§ 126e

L 9*

Fest. p. 352 *topper significare ait Artorius cito, fortasse, celeriter, temere. cito; sic in Nelei carmine (...). citius; sic (N 58) C n. N a e u i < u s t o p p e r > c a p e s s e t f l a m - m a m V o l c a n i. cito; <...> sic in eodem :*

¹namque nullum peius macerat humanum, ²quamde mare saeuum : uires cui sunt magnae, ³topper confringent inportunae undae

fortasse ; sic Coelius (... [Hist. 47]). fortasse ; sic Accius (... [Trag. 387]). Sinius uero sic : *topper fortasse ualet in Enni et Pacui scriptis ; apud Ennium (... [Scaen. 428]). Pacuuius (... [Trag. 424]). at in antiquissimis scriptis celeriter ac mature ; in Odyssia uetere (L16) : topper facit homines ut rusus fuerint ; (L15) topper citi ad aedis uenimus Circae, (L 49) simul duona eorum portant ad nauis ; millia alia in isdem inserinuntur.*

Cod. : F.

1 humanum] homonem *Ur* hemonem *Mer* genus humanum *Vossius* humanum pectus *Bar.*

2 mare] marmor *Len i. a.* || uires *Au* : uiret *F* uis et *Lin* uires et *Hav* || cui] etsi *Col* || sunt] sint *Gue fort. recte.*

3 post topper *add. citae Flo ; alii alia* || undae *Au* : unde *F.*

76 Cf., en faveur de l'ajout à motivation logique, Broccia 1975 : 359–361. Lennartz 1994 : 139 va dans le même sens : « Livius hat (...) zu ὀμορφάμενος dem Sinne nach ein φάπει ergänzt ». Je néglige ici les interprétations postulant une imprécision ou un malentendu de la part d'Andronicus. Imprécision : Mariotti 1986 : 38. Malentendu : La Ville de Mirmont 1903 : 104–105 ; Carratello 1979 : 117 adn. 31.

θ 138–139 οὐ γὰρ ἐγὼ γέ τί φημι κακώτερον ἄλλο θαλάσσης | ἄνδρα γε συγχεῖται, εἰ καὶ μάλα καρτερὸς εἶη.

Cf. *Ou. Fast.* 2, 274 citis ... aquis.

« Car il n'est rien de pire, pour consumer l'humain, que la mer implacable : celui qui a de grandes forces, les ondes impraticables les lui briseront bientôt ».

§ 127a L'attribution de L 9 à Andronicus semble sûre, bien que le manuscrit ne la garantisse pas. Festus introduit ce fragment par la formule *sic in eodem*, et la citation précédente, N 58, appartient à Naevius (cf. § 475a) ; en l'état, L 9 semble donc ressortir à la *Guerre punique* plutôt qu'à l'*Odyssée* latine. Toutefois, l'existence d'un modèle homérique (cf. § 127b) parle contre une attribution à Naevius. Il paraît plus vraisemblable que le nom d'Andronicus se soit perdu dans une lacune précédant L 9, d'autant que de nombreux accidents de tradition affectent ce passage de Festus ; pour des cas comparables survenus dans le même contexte, cf. L 49, où le nom d'auteur a entièrement disparu, et N 58, où la perte est partielle.

§ 127b Le modèle de L 9 est identifié avec certitude depuis Scaliger (1576 : 209). Il s'agit de θ 138–139 οὐ γὰρ ἐγὼ γέ τί φημι κακώτερον ἄλλο θαλάσσης | ἄνδρα γε συγχεῖται, εἰ καὶ μάλα καρτερὸς εἶη. Laodamas, fils du roi des Phéaciens, souhaite inviter Ulysse à participer à des joutes. Il hésite cependant, en se rappelant le naufrage subi par son hôte ; « il n'est, songe-t-il, rien de pire que la mer pour confondre un homme, même des plus vigoureux ».

La correspondance entre ces deux textes est partielle, mais les points de rencontre suffisent à garantir leur rapprochement. La particule assertive *namque* correspond à γάρ (cf. § 128). Le groupe *nullum peius* traduit exactement οὐ ... τι ... κακώτερον ἄλλο. Le prédicat *macerat humanum* répond à ἄνδρα ... συγχεῖται (cf. § 129). Quant au complément du comparatif κακώτερον, exprimé de manière synthétique en grec par le génitif θαλάσσης, Andronicus le rend par une tournure analytique, *quamde mare saeuum*. Enfin, même si elle n'en reproduit pas la structure syntaxique, la proposition *uires cui sunt magna* rend l'idée exprimée par εἰ καὶ μάλα καρτερὸς εἶη. Alors qu'en grec, la concessive εἰ καὶ – εἶη développe brièvement ἄνδρα, Andronicus rouvre une seconde période comprenant deux propositions : une relative, *uires – magna*, et une principale, *topper – undae*. Ce remaniement représente d'un côté un allègement syntaxique,⁷⁷ mais il exige, de l'autre, une amplification de l'expression et une répétition partielle. En effet, la nouvelle principale, rendue nécessaire par la substitution d'une relative latine à la concessive grecque, propose une variation sur le thème général du passage ; ainsi, le groupe *inportunae undae* reprend *mare saeuum*, tandis que le verbe *confringent* développe l'idée de destruction déjà exprimée par *macerat*. Pour *confringent* et *inportunae undae*, cf. respectivement § 136 et § 137 ; pour la présence d'une amplification en dépit de la tendance générale d'Andronicus à l'abrégement, cf. § 27.

77 Fränkel 1932 : 305.

namque – Si Andronicus rend γάρ par *namque*, il supprime en revanche ἐγώ γέ ... φημι, transformant apparemment l'expression d'un avis personnel en une maxime de portée générale. Plusieurs commentateurs insistent sur l'accentuation du caractère sentencieux qui résulterait de cette intervention.⁷⁸ Mais on aurait tort, me semble-t-il, d'y voir une intention particulière d'Andronicus, au delà de celle d'abrégier lorsqu'il en a la possibilité (cf. § 26). En réalité, l'expression de vérités générales est l'une des fonctions de l'aoriste grec,⁷⁹ de sorte que συγγεῦναι confère déjà à l'avis exprimé par Laodamas une qualité sentencieuse. § 128

macerat – L'idée évoquée par le verbe grec συγγέω est celle d'un affaiblissement ou d'une confusion, mentale ou physique, causée par les épreuves subies en mer. La traduction par *macerat* insiste elle aussi, quoique d'une autre manière, sur l'épuisement résultant de la lutte contre les eaux déchaînées. Le verbe *mācero*, dépourvu d'étymologie certaine,⁸⁰ et sans rapport avec *mācer* « mince », signifie au sens propre « imprégner d'humidité, détremper » : pour cette acception, cf. par exemple Plaut. *Poen.* 241–244 *salsa muriatica, ... nisi multa aqua usque et diu macerantur, olent*. Ter. *Ad.* 380–381 *salsamenta haec, ... fac macerentur pulcre*. Au figuré, *macero* peut se traduire par « exténuer, épuiser » : cf. par exemple Plaut. *Capt.* 554 *multos iste morbus homines macerat*. Liu. 26, 13, 8 *nos fame macerant*. En L 9, l'épuisement du nageur s'entend semble-t-il non seulement au sens physique, mais aussi moral, comme en Plaut. *Capt.* 133–134 *tuo maerore maceror, macesco, consenesco et tabesco miser*. § 129

humanum – La leçon de F, *humanum*, est satisfaisante. Il s'agit d'un adjectif substantivé de portée générale, conforme à l'emploi indéterminé d'ἄνδρα dans le modèle homérique. Plusieurs éditeurs, doutant de l'emploi substantif d'*humanum*, corrigent le texte du manuscrit, mais les conjectures proposées sont moins convaincantes que la leçon transmise. L'ajout de *genus* imaginé par Vossius (1620 : 74) ou celui de *pectus*, par Bartsch (1867 : 54), ne trouvent guère d'appui dans le texte homérique. Quant aux formes *homonem* et *hemonem*, proposées respectivement par Ursinus (1581 : 160) et Merula (1595 : 593), on sait qu'elles n'ont pas leur place dans le texte de ce fragment (cf. § 72). § 130

quamde – La forme *quamde* équivalait, pour son sens et son emploi, à *quam*. Il s'agit d'une variante renforcée par la particule *-de* apparaissant également dans *inde*, *unde*, *exinde*, etc.⁸¹ En dehors des textes d'Andronicus et Ennius cités par Festus, § 131

78 Traina 1970 : 22 ; Büchner 1979 : 48 ; Caviglia 1984 : 4.

79 Aoriste « gnomique » au sens de Humbert 1972 : 145–146.

80 Voir toutefois l'hypothèse formulée par de Vaan 2008 : 357.

81 De Vaan 2008 : 162 ; Dunkel 2014 : 154.

sa seule attestation littéraire appartient à Lucr. 1, 639–640 *clarus ... magis inter inanis / quamde grauis inter Graios*.

- § 132 **mare** – La leçon transmise *mare* est garantie. La conjecture *marmor*, avancée par Lenchantin de Gubernatis (1936 : 18), n'a aucune vraisemblance.
- § 133 **saeuum** – L'adjectif *saeuum* ne trouve pas de correspondance dans le modèle homérique. Selon Caviglia (1984 : 6), il a pu être ajouté par « contamination à distance » (cf. § 23b) avec κ 464 ἄλης χαλεπῆς. Mais faut-il à tout prix le motiver de la sorte ? Comme le remarque Lennartz (1994 : 135 adn. 251), « die Gefahr des Meeres stand den Römern aller Zeit genug vor Augen, um einen Satz dieser Art irgendwoher zu kennen (...) ».
- § 134 **uires cui sunt magna**e – Le manuscrit porte un texte dépourvu de sens, *uired sunt magna*e. Je m'en tiens à une intervention minimale, la correction de *uired* en *uires*,⁸² malgré la perte de la valeur concessive de θ 139 εἰ καὶ μάλα καρτερὸς εἶη (cf. § 127b). Plusieurs éditeurs ont avancé des conjectures visant à restituer cette nuance par l'introduction d'un *et*(*si*). Lindsay (1893 : 317) corrige ainsi *uired* en *uis et*, postulant l'emploi du nominatif pluriel *uis* attesté en Lucr. 3, 265 *sed quasi multae uis unius corporis extant*. Mais Ernout (1957 : 142–145) a montré que l'emploi de ce doublet de *uires* se cantonne aux textes philosophiques. D'autres ont proposé des solutions plus élaborées, comme *uires et cui sunt magna*e,⁸³ ou *uires etsi sunt magna*e,⁸⁴ que l'on rejettera comme trop invasives. S'il faut vraiment une intervention supplémentaire, on adoptera avec Parroni (2008 : 1219) la conjecture de Guenther (1864 : 8), *uires cui sint magna*e.
- § 135 **topper** – Sur le sens et l'étymologie de cet adverbe, cf. § 73. Plusieurs éditeurs insèrent un mot avant ou après *topper*. Toutefois, contrairement à l'avis de Mariotti (1986 : 70), je ne crois pas que la lacune soit « chiaramente denunciata dal senso ». Si un ajout s'imposait, il faudrait sans doute privilégier la conjecture *topper citae*, proposée par Flores (2011a : 21) sur le modèle de L 15 *topper citi* et d'Ou. *Fast.* 2, 274 *citis ... aquis*. Mais le texte transmis se suffit à lui-même.
- § 136 **confringent** – Pour Leo (1912 : 90–91), *confringent* est contaminé par une expression appartenant au vers précédent, θ 137 κακοῖσι συνέρρηκται πολέεσσιν « il (Ulysse) est brisé par tant d'infortunes ». Erasmi (1975 : 119) pense pour sa part à une contamination avec η 278 βιῆσατο, mais le sens de βιάω « faire violence » est moins spécifique que celui de συρρήγνυμι « réduire en pièces ». Ce dernier verbe partage

82 Conjecture proposée par Augustinus 1772 : 649.

83 Havet 1880 : 307–308.

84 Cole 1969 : 14 adn. 21.

d'ailleurs avec *confringo* la notion de « briser », de sorte que l'hypothèse de Leo reste la plus vraisemblable. En revanche, l'influence de μ 290 νῆα διαρραίουσι, envisagée par Caviglia (1984 : 7), est probablement inexistante.

inportunae undae – Le manuscrit de Festus porte *unde*, mais la correction *undae* § 137a due à Augustinus (1772 : 649) s'impose évidemment.

Leo (1912 : 90–91) estime que l'expression *inportunae undae* est influencée par § 137b θ 231–232 λίην γὰρ ἀεικελίως ἐδαμάσθην κύμασιν ἐν πολλοῖς' (« car les vagues innombrables m'ont trop cruellement mis à l'épreuve »). Ronconi (1968 : 124 adn. 23) voit pour sa part la source de la contamination en θ 183 = ν 91 = ν 264 ἀλεγεινά ... κύματα. Quoi qu'il en soit, le motif des « ondes impraticables », tout comme celui de la « mer implacable », correspond à un lieu commun de la littérature latine (cf. § 133).⁸⁵

L'adjectif *inportunae*, employé pour qualifier les vagues qui empêchent le marin de regagner le port, accuse une fois encore le goût d'Andronicus pour les jeux de mots étymologiques ;⁸⁶ à ce sujet, cf. § 29a.

L 10

Prisc. *Gramm.* II 198, 14 eiusdem [id est primae] declinationis femininorum genetiium etiam in as more Graeco solebant antiquissimi terminare, unde adhuc paterfamilias et materfamilias solemus dicere et frequens hoc habet usus. *Liuius in Odysia (L 28)* : atque escas habemus mentionem, escas pro escae. *ibidem (L 12)* : nam diua *Monetas filia docuit*, Monetas pro Monetae. *in eodem* :

Mercurius cumque eo filius Latonas

pro Latonae. *Naeuius in carmine belli Punici I(N 9)* : inerant signa expressa, quo modo Titani, bicorpores Gigantes magnique Atlantes, †Rhuncus† atque Porpureus, filii Terras, pro Terrae. *in eodem (N 46)* : ei uenit in mentem hominum fortuna s, pro fortunae. *Ennius in XVII annali (Enn. Ann. 441)* : dux ipse uias, pro uiae.

Cod. : ABDGHLR.

ante mercurius add. uenit Bar || [latonas] latinas A^{ac}.

θ 322–323 ἤλθ' ἐριοῦνης | Ἐρμείας, ἤλθεν δὲ ἄναξ ἐκάεργος Ἀπόλλων.

Cf. A 9 ~ Π 849 Λητοῦς ... υἱός.

« Mercure, et avec lui le fils de Latona ».

85 Leigh 2010 : 271–272 suggère que ce lieu commun a pu naître des expériences maritimes gagnées par les Romains au cours de la première guerre punique.

86 Cf. Oniga 1997, qui en exagère toutefois la portée.

- § 138 L'appartenance de L 10 à l'*Odyssée* latine est garantie. Priscien attribue explicitement à ce poème les trois fragments d'Andronicus cités pour illustrer l'emploi du génitif féminin singulier en *-as*. L 28 est introduit par la formule *Liuius in Odys-sia* ; vient ensuite L 12, introduit par l'adverbe *ibidem*, puis L 10 introduit par *in eodem*. L'interprétation de cette formule au sens d'*in eodem libro* est exclue, puisque le fragment précédent, L 12, est cité sans indication de livre.⁸⁷ Sans doute faut-il comprendre *in eodem carmine*, plutôt qu'*in eodem auctore*. Cette dernière solution ouvrirait la porte à une attribution dramatique, mais une telle hypothèse paraît invraisemblable. L 10 est en effet unanimement identifié avec θ 322–323 ἦλθ' ἐριούνης Ἑρμείας, ἦλθεν δὲ ἄναξ ἐκάεργος Ἀπόλλων. Démodokos, dans ce passage, récite devant Ulysse et la cour d'Alkinoos les amours d'Arès et Aphrodite, pris au piège par Héphaïstos ; à l'invitation du dieu forgeron, tous les Olympiens viennent constater l'adultère, et parmi eux arrivent « le bienfaisant Hermès et Apollon, le dieu qui frappe de loin ». Il s'agit du seul contexte de l'*Odyssée* homérique dans lequel Hermès et Apollon apparaissent conjointement. Le rapprochement entre ce texte et L 10 est donc certain, malgré la correspondance imparfaite.
- § 139 **Mercurius** – *Mercurius* répond à ἐριούνης Ἑρμείας. Bartsch (1867 : 54) ajoute *uenit* avant *Mercurius*, une correction adoptée par plusieurs éditeurs.⁸⁸ La comparaison avec θ 322 ἦλθ' suggère qu'une intervention de cet ordre est légitime. Je renonce toutefois à imprimer le *uenit Mercurius* de Bartsch, puisqu'on ignore la manière dont Andronicus a traité l'épithète ἐριούνης. Il se peut certes qu'il l'ait simplement supprimée,⁸⁹ comme il lui arrive occasionnellement (cf. § 26a). Mais d'un autre côté, il a pu lui substituer une périphrase comparable à la généalogie par laquelle il remplace ici ἄναξ ἐκάεργος Ἀπόλλων. Si c'était le cas, il faudrait postuler une lacune et imprimer *uenit* <...> *Mercurius*. En outre, l'absence de contrepartie latine à l'épithète ἐριούνης ne s'explique pas nécessairement par une simplification. Andronicus a pu la traduire, tout comme les verbes ἦλθ' ... ἦλθεν, au vers précédent.⁹⁰ Face à ces incertitudes, je préfère laisser la question en suspens et m'en tenir au texte transmis.
- § 140a **filius Latonas** – La variante *Latonas* est saine. Le manuscrit A, avant correction, portait *latinas*, une corruption manifeste. On s'en tiendra à la leçon majoritaire.
- § 140b Le groupe *filius Latonas* se substitue à ἄναξ ἐκάεργος Ἀπόλλων. On observe ici une technique caractéristique de la traduction d'Andronicus : le remplacement de l'expression ἄναξ ἐκάεργος, réputée « traditionnelle » ou « ornante », par l'antonomase *filius Latonas* ; sur ce type de substitution, cf. § 27a. Cette traduction a pu être suggérée

87 Mariotti 1967 : 246.

88 Havet 1880 : 372 ; Mueller 1885a : 128 ; Baehrens 1886 : 40 ; Merry 1892 : 9 ; Pascoli 1927 : 4 ; Förster 1956 : 192 ; Warmington 1967 : 34–35.

89 Hypothèse avancée par Fränkel 1932 : 304.

90 Mariotti 1986 : 34 adn. 50.

à Andronicus par une expression iliadique comme A 9 ou Π 849, où Apollon est nommé Λητοῦς ... υἰός.⁹¹ Mais d'autres sources sont également envisageables : cf. notamment Hom. h. *Ap.* 182 ; *Merc.* 176. 189 ; Hes. *Scut.* 202 ; *Frg.* 280, 2 ; Apoll. *Rhod.* 2, 257 ; 2, 674.

Le nom de Léo est vraisemblablement parvenu en latin par l'intermédiaire d'une source présentant un vocalisme non ionien (dorien ?), comme l'indique le premier *ā*, en face de la forme homérique Λητώ.⁹² La forme attendue serait **Lātō*, -*ōnis*, mais l'adjonction d'un suffixe -*a* au thème **Lātōn-* est probablement motivé par la volonté d'expliciter le genre féminin de ce nom.⁹³

Sur la désinence -*ās* du génitif singulier des thèmes en -*a*, cf. § 64.

L 11

Diom. *Gramm.* I 369, 20 necto nexui uel nexi, Vergilius (... [Aen. 5, 425]). L i u i u s i n O d i s s e a : n e x a b a n t m u l t a i n t e r s e .

Prisc. *Gramm.* II 469, 17 nexo quoque nexas uel nexis, ut Probo placet, nexui. Virgilius tamen in V (... [Aen. 5, 279]) secundum primam protulit coniugationem. L i u i u s u e r o i n O d i s s i a :

nexebant multa inter se flexu nodorum dubio

II 538, 12 in xo duo inueniuntur o in ui conuertentia in praeterito : texo texui et nexo nexis uel nexas nexui (... [Ov. *Met.* 7, 531 ; *Cic.* *De orat.* 2, 317 ; *Verg.* *Aen.* 5, 279. 425]). L i u i u s : n e x a b a n t m u l t a i n t e r s e f l e x u n o d o r u m d u b i o .

Cod. : Diom. (I 369) ABM. | Prisc. (II 469. 538) BDGHKLR.

I 369 liuius *Ke* : lybin A libius B libens M || in odissea] synodysse A in odyssea *Ke*.

II 469 liuius] lauius *B^{ac}* || odissia] odyssia D odysia *GKL*.

1 nexebant] necxab- B 469 *BM^{pc}* 369 nectab- *M^{ac}* 369 nexab- *D^{ac}LR^{pc}* 469 R 538 nexabat G 538 || se] se/// B 469 sese G 469 *Ste* || flexu] nexu legit alicubi *Nestor quidam Nouariensis* (cf. *Manzella 2014a* : 121) plexu *Meursius* flexue *Kor* || nodorum] nud- D 538 nodum *Buecheler*.

θ 378–379 ὀρχεῖσθην δὴ ἔπειτα ποτὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ | ταρφέ' ἀμειβομένω.

? δ 678 οἱ δ' ἔνδοθι μῆτιν ὕφαινον.

? ε 480–481 ὡς ἄρα πυκνοὶ | ἀλλήλοισιν ἔφυν ἐπαμοιβαδίς.

? η 105–106 αἰ δ' ἴστοὺς ὑφώσι καὶ ἠλάκατα στρωφῶσιν | ἦμεναι.

? θ 264–265 αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς | μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν, θαύμαζε δὲ θυμῷ.

? θ 296–298.

Cf. *Schol. V ad θ 379* ταρφέ' ἀμειβομένω] πυκνῶς πλέκοντες εἰς ἀλλήλους ἐναλλασσόμενοι. *Verg.* *Aen.* 6, 160 multa inter sese uario sermone serebant.

«Ils s'entrelaçaient sans cesse, comme un tissu aux nœuds indistincts».

L'attribution de L 11 à l'*Odyssée* latine est garantie tant par Diom. *Gramm.* I 369, 20 que par Prisc. *Gramm.* II 469, 17. On identifie aujourd'hui ce fragment à

91 Ronconi 1968 : 125.

92 Leumann 1977 : 75.

93 Leumann 1977 : 284.

§ 140c

§ 141a

θ 378–379 ὀρχείσθην δὴ ἔπειτα ποτὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ | ταρφέ' ἀμειβομένω.⁹⁴
 À la cour d'Alkinoos, Halios et Laodamas, les fils du roi, donnent en l'honneur d'Ulysse une démonstration d'adresse suivie d'un spectacle de danse. Ils se livrent d'abord à un jeu complexe impliquant de lancer et de rattraper une balle tout en accomplissant des figures, puis exécutent leur chorégraphie.

§ 141b

Les modalités de leur danse sont précisées par l'expression ταρφέ' ἀμειβομένω, dont le sens est toutefois obscur. Ces mots ont fait l'objet, dès l'Antiquité, de commentaires savants. On connaît ainsi une scholie tentant de les expliquer comme suit : Schol. V ad θ 379 ταρφέ' ἀμειβομένω] πυκνῶς πλέκοντες εἰς ἀλλήλους· ἐναλλασσόμενοι.

H. Fränkel (1932 : 306–307) a observé que L II présentait plus de points de rencontre avec le texte de cette scholie qu'avec celui de θ 378–379. On relève en effet plusieurs coïncidences : *nexebant* a en commun avec πλέκοντες la notion de « tisser », étrangère au contexte homérique ; *multa* correspond à πυκνῶς « abondamment » tout en évoquant le neutre pluriel ταρφέα de l'original ;⁹⁵ enfin, *inter se* rend l'idée de réciprocité contenue dans εἰς ἀλλήλους.

Mais faut-il pour autant postuler qu'Andronicus ait appuyé sa traduction sur des scholies (cf. § 30) ? Cela n'est pas sûr. L'hypothèse de Fränkel rencontre quelques difficultés, puisqu'il n'existe qu'une correspondance imparfaite entre L II et la scholie. Le texte latin, en effet, ne reflète pas ἐναλλασσόμενοι, et *flexu – dubio* ne trouve de contrepartie ni dans le texte homérique, ni dans sa paraphrase.

§ 141c

En dépit de ces difficultés, le rapprochement avec θ 378–379 paraît préférable aux autres modèles avancés à ce jour. Ceux-ci sont brièvement passés en revue ci-dessous.

Hermann (1816 : 622) rapportait L II aux ruses tramées par les prétendants contre Télémaque, et comparait ce fragment à δ 678 οἱ δ' ἐνδοθὶ μῆτιν ὕφαινον. Mais en dehors d'ὕφαινον et *nexebant*, on ne constate aucun point de rencontre entre le fragment d'Andronicus et ce texte homérique. La même critique s'adresse au rapprochement opéré par Wordsworth (1874 : 291) avec η 105–106 αἱ δ' ἰστοὺς ὑφόωσι καὶ ἠλάκατα στρωφῶσιν | ἤμεναι. Les servantes d'Arété travaillent ici au métier, mais la mention du tissage constitue le seul point commun entre ce texte et L II.

Düntzer (1838 : 44–45) a, le premier, rattaché ce fragment à la danse des Phéaciens ; mais, à la différence de la *communis opinio* actuelle, il y voyait une traduction de θ 264–265 αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς | μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν, θαύμαζε δὲ θυμῷ. Dans ce passage, Ulysse, assistant au ballet de la jeunesse phéacienne, « admire le chatolement de leurs pieds ». Une fois encore, l'absence de points de rencontre parle en défaveur de cette hypothèse.

Koster (1929 : 328–329), puis Kessissoglu (1974 : 476–479), ont pensé pour leur part à ε 480–481 ὦς ἄρα πυκνοὶ | ἀλλήλοισιν ἔφυν ἐπαμοιβαδίς. Il s'agit là des deux oliviers épais sous lesquels Ulysse se réfugie après son naufrage. De l'avis de Koster

94 Modèle proposé pour la première fois par Havet 1880 : 353–354.

95 Bettini 1974 : 169.

(1929 : 329), « melius ... verbum *nectendi* quadrat in arbores coniunctas quam in saltatores ; si homines essent, luctatores eos dici oporteret ». Toutefois, le texte latin s'écarte trop de ce passage. Le verbe *nexebant* n'y trouve aucune correspondance directe, et l'équivalence voulue par Kessissoglu entre *flexu nodorum dubio* et *ἐπαμοιβαδῖς* manque de fondement. Liddell/Scott/Jones/McKenzie (1996 : 606) traduisent cet adverbe par « interchangeably », ce qui s'accorde difficilement avec le fragment latin, malgré les efforts exégétiques de Kessissoglu.

Enfin, pour Erasmi (1975 : 127–128), L 11 appartiendrait au récit des amours d'Arès et Aphrodite, un épisode chanté par Démodikos en θ 266–359. Erasmi suggère que ce fragment constitue un complément aux vers θ 296–298, rapportant la capture des deux amants par le filet invisible d'Héphaïstos. Andronicus aurait ajouté un vers absent de son modèle, décrivant les efforts d'Arès et Aphrodite pour se libérer de leurs liens. On renoncera à cette hypothèse ; une élaboration de cet ordre serait sans commune mesure avec les amplifications documentées dans les autres fragments de l'*Odyssée* latine (cf. § 27).

nexebant – L 11 est cité à trois reprises dans les sources antiques : une fois dans l'*Ars grammatica* de Diomède, et deux fois dans les *Institutiones* de Priscien. Dans les trois attestations de ce fragment, la tradition manuscrite hésite entre la première conjugaison (*nexabant*, *nectabant*, *nexabant* ou *nexabat*) et la troisième (*nexebant*). Keil retient *nexabant* en Diom. *Gramm.* I 369, 20, tout comme Hertz en Prisc. *Gramm.* II 538, 12. Toutefois, la variante *nexebant* s'impose, comme l'indique le témoignage de Prisc. *Gramm.* II 469, 17. Dans ce passage en effet, Priscien discute explicitement de l'appartenance de *nexo* à la première ou à la troisième conjugaison. L'auteur des *Institutiones* met en évidence le rattachement de *nexo* à la première conjugaison en Verg. *Aen.* 5, 279 *nexantem* (leçon alternative : *nixantem*), avant d'introduire L 11 par la formule *Liuius uero in Odissia*. L'emploi de l'adverbe adversatif *uero* montre bien que le fragment d'Andronicus fonctionne ici comme un contre-exemple à la citation virgilienne ; Priscien devait par conséquent avoir sous les yeux une forme de troisième conjugaison. On peut légitimement en conclure que le texte correct de L 11 est *nexebant*.⁹⁶

§ 142

multa – Mariotti (1986 : 22) a sans doute tort d'interpréter *multa* comme un « accusativo avverbiale » ; même l'hypothèse d'un « grecismo sintattico » ne suffit pas à excuser une construction en fin de compte très étrangère au latin. La syntaxe est différente en Enn. *Ann.* 49 *multa manus ... tendebam*, un exemple souvent cité à l'appui de l'interprétation adverbiale de *multa*. Dans le fragment d'Ennius, *tendebam* a déjà *manus* pour objet ; en revanche, en L 11, prendre *multa* adverbialement priverait *nexebant* d'un objet.⁹⁷

§ 143a

96 Argument esquissé par Zander 1890 : 90.

97 Broccia 1974b : 60.

Il ne s'agit cependant pas non plus de ce que Broccia (1974b : 59) appelle un « effiziertes Objekt ». Broccia comprend *multa* au sens de « molte figure di danza », mais la référence à ces figures de danse est absente du contexte homérique ; du moment que L II ne comprend aucun verbe signifiant « danser », on voit mal comment le public latin pouvait rapporter *multa* à des figures chorégraphiques.⁹⁸

§ 143b

On fera plus probablement de *multa* un accusatif d'objet interne de *nexebant*, équivalent à *multos nexus* ou *multos nodos*. Si cette interprétation est correcte, Andronicus aura traduit θ 378–379 par une métaphore, comparant la danse d'Halios et Laodamas à une toile en cours de tissage ; les danseurs en seront les fils sans cesse mouvants, et les figures, exécutées par eux en entrelaçant leurs membres, constitueront les nœuds étroits de ce tissu.

§ 144

se – La tradition n'est pas unanime quant à la leçon *se*. En Prisc. *Gramm.* II 469, 17 le manuscrit G porte *sese*, et le copiste de B semble avoir lui aussi retenu ce texte avant de se corriger ; du moins Hertz signale-t-il plusieurs lettres érasées après *se* dans ce manuscrit. Je retiens la leçon majoritaire, comme tous les éditeurs à l'exception de Stephanus (1564 : 147).

§ 145

flexu – Tous les manuscrits portent la leçon correcte *flexu*. Manzella (2014a : 121) signale les variantes *plexu* et *nexu*, qu'elle attribue respectivement à Nestor de Novara et à Meursius ; il s'agit évidemment de corrections superflues. Quant à la forme *flexuē*, conjecturée pour le mètre par Korsch (1868 : 30), elle n'est pas latine.

§ 146a

flexu nodorum dubio – La leçon *nodorum* est garantie, la variante *nudorum* du manuscrit D étant vraisemblablement un lapsus. Quant au *nodum* de Buecheler (1863 : 340), il semble n'avoir qu'une motivation métrique, celle de rétablir le schéma canonique du vers des Metelli (cf. § 86b).

§ 146b

Le groupe *flexu – dubio* contribue lui aussi à la métaphore décrite ci-dessus (cf. § 143b). Le génitif *nodorum*, complément du nom *flexu*, exprime le résultat du « fléchissement » désigné par ce mot. Halios et Laodamas plient leurs corps et leurs membres pour exécuter les figures qui constituent les nœuds du tissu auquel leur danse est comparée. Quant à l'adjectif *dubio* « incertain », il doit se rapporter par hypallage à *nodorum* ; sans doute faut-il comprendre que la virtuosité avec laquelle sont exécutées les figures de la danse – les nœuds du tissu – empêche de percevoir distinctement leur enchaînement exact. Il n'est pas exclu que le traducteur ait, subsidiairement, joué sur le lien étymologique existant entre *dubius* et *duo*.⁹⁹ Andronicus aurait en ce cas fait allusion à la « *curva a due* » (ossia, in qualche modo, speculare) che i danzatori seguono nell'atto di scambiarsi tra loro » (Bettini 1974 : 168).

98 Gamberale 1978 : 206.

99 Pour l'étymologie de *dubius*, cf. de Vaan 2008 : 180.

L 12

Prisc. *Gramm.* II 198, 12 (*uide L 10*)

nam diua Monetas filia docuit

Cod. : ABDGHKLR.

diua] diuina *GK^{ac}L Buecheler* diuae uel diuam *Mer* || filia *Scaliger* : filiam *codd.* filia me *Fruterius*
filia im uel filia em *Buecheler* filia eosdem *Erasmi* filia med *Flo.*

θ 481 ~ θ 488 Μοῦσ' ἐδίδαξε.

? χ 347–348 αὐτοδιδάκτος δ' εἰμί, θεὸς δέ μοι ἐν φρεσὶν οἶμας | παντοίας ἐνέφυσεν.

«La déesse, fille de Moneta, l'a instruit».

L'appartenance de L 12 à l'*Odyssee* latine est garantie, puisque Priscien l'associe à L 28, lui-même explicitement attribué à ce poème. Scaliger (1576 : 51), dans son édition de Festus, identifie L 12 avec θ 481 ~ θ 488 Μοῦσ' ἐδίδαξε. Ulysse, invité au banquet du roi phéacien Alkinoos, complimente par deux fois l'aède Démodokos. En θ 481, il demande au héraut de porter au musicien une part de choix ; les aèdes, explique-t-il, méritent le respect, car ils sont inspirés par la Muse. La deuxième occurrence de cette formule, θ 488, est adressée directement par Ulysse à l'aède ; c'est lui, dit-il, qu'il révère entre tous les mortels, car la fille de Zeus ou Apollon l'a instruit. Le parfait *docuit* correspond exactement à l'aoriste ἐδίδαξε. Quant au nom de Μοῦσα, Andronicus le rend, comme souvent (cf. § 27a), par une amplification impliquant une formule généalogique.

§ 147

Il est difficile de déterminer si L 12 se rapporte à la première ou à la seconde occurrence de l'expression Μοῦσ' ἐδίδαξε, mais deux arguments semblent parler en faveur de θ 488. Premièrement, on sait qu'en L 1 Andronicus rend Μοῦσα par *Camena*, et il ne serait pas surprenant qu'il ait à nouveau employé cette traduction en θ 481 ; si tel est le cas, Andronicus a pu, pour éviter une répétition à quelques vers de distance, employer une périphrase visant à varier l'expression en θ 488. Deuxièmement, Erasmi (1975 : 129) remarque qu'en θ 488, la Muse est qualifiée de Διὸς πάϊς. La présence dans son modèle homérique d'une apposition patronymique a pu suggérer à Andronicus d'employer ici aussi ce procédé qui lui était cher (cf. § 27a). Le traducteur aura toutefois renoncé à établir entre Jupiter et la Muse un lien que la religion romaine devait ignorer. À la place, il aura recouru à une généalogie, certes étrangère à l'*Iliade* et à l'*Odyssee*, mais qu'une occurrence dans l'*Hymne à Hermès* paraît d'une couleur homérique : cf. Hom. h. *Merc.* 429–430 Μνημοσύνην ... | μητέρα Μουσάων.

L'identification avec θ 481 ~ θ 488 n'est pas unanimement admise. Maas (*apud* Mariotti 1986 : 71) rapproche L 12 des paroles prononcées par Phémios en χ 347–348 αὐτοδιδάκτος δ' εἰμί, θεὸς δέ μοι ἐν φρεσὶν οἶμας | παντοίας ἐνέφυσεν : «je me suis instruit spontanément, et c'est un dieu qui inspire à mon esprit toute poésie». Comme l'aède parle ici de lui-même, ce rapprochement implique de corriger la leçon transmise

filiam en *filia me*¹⁰⁰ ou *filia med.*¹⁰¹ Les points de rencontre entre L 12 et χ 347–348 sont toutefois moins satisfaisants. Alors qu'on observe une correspondance sémantique parfaite entre L 12 *docuit* et θ 481 ~ θ 488 ἐδίδαξε, le texte latin ne semble pas offrir une traduction adéquate pour ἐν φρεσὶν ... ἐνέφυσεν. Manzella (2014a : 133–134) tente certes de sauver cette identification en postulant une « contamination à distance » (cf. § 23c) de χ 347–348 avec θ 481 ~ θ 488 ; mais puisqu'une correction de *filiam* s'impose de toute façon, pourquoi ne pas conjecturer *filia* et renvoyer directement à θ 481 ~ θ 488 ?

§ 148 **diua** – Les manuscrits G, K et L portent *diuina*, contre *diua* dans le reste de la tradition. Il s'agit vraisemblablement d'une bévue du copiste, mais Buecheler (1863 : 333) et Havet (1880 : 371) défendent la leçon *diuina*. Selon ce dernier, la leçon fautive *filiam* aurait été introduite dans un premier temps, ce qui aurait privé la proposition de son sujet. Dans une deuxième phase, un correcteur aurait modifié *diuina* en *diua* pour redonner un sujet au verbe *docuit*. Cette explication n'est toutefois pas la plus probable ; pourquoi, en effet, introduire l'objet direct *filiam*, si cette intervention supprimait le sujet de la phrase ? Selon toute vraisemblance, le responsable de la corruption a suivi un autre chemin de pensée. Il aura introduit un accusatif parce que la proposition, avec *diua* et *filia* semblait avoir deux sujets, mais pas d'objet. La corruption de *filia* en *filiam* s'explique donc seulement si la leçon originelle était *diua*.

Merula (1595 : 448) conjecture *diuam* ou *diuae*, mais aucune des deux propositions ne convainc. L'accusatif *diuam* se rapporterait à *filiam*, mais la leçon *filiam* est elle-même probablement fautive (cf. § 150). On rejettera également la variante *diuae* (sc. *Monetas*). Les formules généalogiques employées par Andronicus paraissent se borner à un nom de divinité au génitif accompagné de *filius/filia* : cf. L 5 *Saturni filia*. L 10 *filius Latonas*. L 19 *Saturni filie*. L 24 *Atlantis filiam*. Ce schéma ne semble pas laisser de place à une apposition. Certes, le nombre restreint de fragments ne permet en principe pas de conclusion définitive quant au style d'Andronicus ; mais dans ce cas précis, quatre exemples suffisent à défendre la leçon transmise.

§ 149 **Monetas** – Le nom de *Moneta* est connu comme épiclèse de Junon : cf. par exemple Cic. *Diu.* 1, 101 ; Liu. 7, 28, 4 ; 42, 7, 1 ; Ou. *Fast.* 6, 183 ; Val. Max. 1, 8, 3. Son identification avec Μνημοσύνη résulte vraisemblablement d'un calque sémantique. De même que le nom de *Moneta* suggère *monère* « faire penser », Μνημοσύνη évoque le verbe μμνήσκειν « rappeler ». Le lien établi par Andronicus entre la déesse grecque et sa contrepartie latine repose d'ailleurs sur une étymologie commune. Les noms de Μνημοσύνη et *Moneta*, ainsi que les verbes μμνήσκειν et *monère* se rattachent tous à la même racine p.-i.-e. **men-* « concevoir une pensée ». Le cas de Μοῦσα est plus incertain ; à ce sujet, cf. Chantraine (1999 : 716). *Moneta* doit dériver de *monère*

100 Conjecture formulée par Fruterius *apud* Meyer 1878 : 246 et reprise par Maas *apud* Mariotti 1986 : 71.

101 Flores 2011a : 25.

au moyen du suffixe *-to-*. Les déverbatifs en *-ēto-* dérivent normalement de verbes d'état,¹⁰² comme *acētum* d'*acēre*, etc. Une telle formation est donc inattendue avec un causatif comme *monēre*. Mais Livingston (2004 : 23–30) et de Vaan (2008 : 387) estiment à juste titre que *Monēta* peut résulter d'une analogie.

Sur le goût d'Andronicus pour les jeux de mots étymologiques, cf. § 29a.

Pour l'emploi du génitif en *-as*, cf. § 64.

filia – La tradition transmet unanimement *filiam*, mais cette leçon n'offre pas un sens satisfaisant : « car la déesse a instruit la fille de Moneta ». La périphrase « fille de Moneta » désigne la Muse, soit la divinité qui enseigne et non celle qui est enseignée. C'est pourquoi on corrige L 12 en *nam diua Monetas filia docuit* : « car la déesse, fille de Moneta, l'a instruit ». La leçon fautive *filiam* s'explique comme une banalisation. L'accusatif régi par *docuit* devait se trouver au vers suivant,¹⁰³ de sorte que L 12, tiré hors de son contexte, semblait dépourvu d'objet direct ; cette circonstance aura engagé un copiste à corriger *filia* en *filiam* pour pallier ce manque.

§ 150

On écartera sans hésiter les autres conjectures proposées par la critique. Buecheler (1863 : 333) prend le *-m* de *filiam* pour la trace d'un pronom *im* ou *em*, valant pour l'accusatif class. *eum*, mais *filia* est ici plus économique. Quant à la proposition d'Erasmi (1975 : 129), *filia eosdem*, elle ne repose sur aucun indice textuel.

L 13

Prisc. *Gramm.* II 482, 14 au ante deo habentia per participium in praeterito declinantur nunc : audeo ausus sum, gaudeo gauisus sum ; uetustissimi tamen et ausi pro ausus sum et gauisi pro gauisus sum protulerunt (... [*Cato Orat.* 166]). *Liuius in Odissia* :

quoniam audiui † paucis † gauisi

Cod. : BDGHKLR.

liuius] lyuius G libius L || odissia] odysia GL odyssia RDH.

1 quoniam] quam ob rem *B teste Būc* quorum *Dūn* quom rem eam *Bae* quae uerba quoniam *Zan*¹ quae quoniam *Ber* haec quoniam *Mar i. a.* || audiui] -iuit *B* || paucis] hau paucus *Bae* paucum iis *Zan*¹ fantis *Ber* abeuntis *Timpanaro* tum macis (*sic*) *Flo* ; alii *alia* || post gauisi *fort.* uerbis *sim.* *addendum esse conieci.*

ι 413 ὡς ἄρ' ἔφαν ἀπιόντες, ἐμὸν δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ.

? π 92 ἢ μάλα μεν καταδάπτει ἀκούοντος φίλον ἦτορ.

« Lorsque j'eus entendu, je me réjouis des quelques... »

Priscien attribue explicitement L 13 à l'*Odyssée* latine, mais le texte de ce fragment est incertain. En ce qui concerne son modèle homérique, sans doute faut-il suivre Leo (1905 : 53 adn. 5) et identifier L 13 avec ι 413 ὡς ἄρ' ἔφαν ἀπιόντες, ἐμὸν

§ 151a

102 Livingston 2004 : 26.

103 Hypothèse déjà formulée par Leo 1905 : 39 adn. 2.

δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ. Ce vers appartient au récit, donné par Ulysse aux Phéaciens, de ses aventures au pays des Cyclopes. Le héros vient d'aveugler Polyphème ; les autres Cyclopes, trompés par la célèbre ruse, ne croient pas leur camarade qui crie à la trahison, et s'éloignent en lui recommandant d'invoquer Poséidon. Ulysse, entendant cela, se réjouit.

Si l'on maintient le texte transmis, *quoniam audiui* ne trouve pas de correspondance directe dans le modèle homérique. Mais le grec dit en substance « les Cyclopes parlèrent ainsi et mon cœur se réjouit » ; on peut légitimement envisager qu'Andronicus ait rendu les deux propositions coordonnées de son modèle au moyen d'une subordination : « lorsque j'entendis (*sc.* les Cyclopes parler ainsi), je me réjouis ». Si cette interprétation est exacte, Andronicus aura opéré ici une inversion de perspective comparable à celle de L 16 (cf. § 25).

Le groupe *paucis gauisi* semble traduire, en le résumant, le second hémistiche ἐμὸν δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ. L'interprétation syntaxique de *paucis* est cependant problématique, d'où les nombreuses conjectures destinées à assainir la leçon transmise (cf. § 154). Büchner et Carratello ont certes essayé d'expliquer *paucis* comme un ablatif pluriel en fonction adverbiale, mais leurs tentatives ne sont pas convaincantes.

§ 151b

Büchner (1979 : 52) comprend *paucis gauisi* au sens de « je me réjouis quelque peu ». S'il a raison, Andronicus aura atténué le sens de l'expression ἐμὸν δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ. Sans doute une intervention de cet ordre trahirait-elle une volonté de rendre plus vraisemblable la réaction du héros ; il serait en effet malvenu qu'Ulysse se réjouisse ouvertement après avoir perdu tant de compagnons, mais la fin momentanée du danger le laisse quelque peu rasséréiné. Toutefois, l'emploi adverbial de *paucis*, qui fonde cette interprétation, n'est pas garanti. Büchner renvoie à Enn. *Scaen.* 376 *philosophandum est paucis*, mais le parallèle n'est pas exact. En effet, si l'on en croit Jocelyn (1969b : 253), l'expression d'Ennius sous-entend *paucis uerbis*, ce qui est loin de constituer un emploi adverbial.

Carratello (1986 : 135), quant à lui, fait porter *paucis* sur *audiui* : « lorsque je les entendis parler brièvement, je me réjouis ». Sans doute se souvient-il ici d'expressions comme *audi paucis*, *ausculta paucis*, employées notamment par Térence.¹⁰⁴ Mais il s'agit de brachylogies caractéristiques de la diction comique, que l'on ne s'attend pas à trouver dans une épopée. D'ailleurs, l'expression *audi paucis* équivaut à peu près à « écoute-moi, je ne te retiendrai pas longtemps » ; le *paucis* y revêt donc la fonction d'une *captatio benevolentiae* qui ne se justifie qu'avec un impératif.

§ 151c

Mais malgré ces quelques difficultés interprétatives, le rapprochement avec ι 413 reste préférable aux autres modèles envisagés par la critique. À l'exception de Wordsworth (1874 : 572) qui renonce à identifier un modèle homérique, tous les éditeurs antérieurs à Leo rapprochaient L 13 de π 92 ἢ μάλα μεν καταδάπτει' ἀκούοντος φίλον ἦτορ.¹⁰⁵ Ulysse, habillé en mendiant, a passé sa première nuit

104 Cf. Ter. *Andr.* 536 ; *Ad.* 806 ; *Hec.* 810 ; *Eun.* 1067.

105 Modèle encore admis par Pascoli 1927 : 5 et Warmington 1967 : 38–39.

à Ithaque chez Eumée. Le lendemain, le porcher demande à Télémaque d'accueillir son hôte au palais, mais le jeune homme hésite : pourra-t-il remplir les devoirs qu'exige l'hospitalité, alors que les prétendants règnent en maîtres sur sa maison ? Ulysse, répondant à son tour, s'emporte contre les prétendants : « en t'entendant, dit-il à Télémaque, mon cœur est dévoré ».

Ce rapprochement repose essentiellement sur la correspondance entre *μεν ... ἀκούοντος* et *quoniam audiui*, avec *quoniam* pris au sens de *quom iam* « dès que, lorsque ». Mais la contrepartie latine de *μάλα ... καταδάπτει* ... φίλον ἦτορ est plus difficile à identifier, car *paucis gausi* pourra difficilement passer pour une traduction de cette expression. D'une part, il faudrait ici aussi recourir à la solution insatisfaisante d'une interprétation adverbiale de *paucis* (cf. § 151b). D'autre part, *paucis gausi* constituerait une litote atténuant sensiblement la portée de ces mots ; en effet, « je ne me suis guère réjoui » n'offre qu'un lointain écho de l'homérique « mon cœur est dévoré ».

Ces difficultés ont poussé Zander (1890 : 93) et Baehrens (1886 : 41) à conjecturer respectivement *paucum iis* et *hau paucus* ; mais Leo (1905 : 53 adn. 5) condamne à juste titre ces interventions : « was vermutet worden ist, *paucum iis gausi* und *hau paucus gausi*, ist beides gleich unlateinisch ».

On rejettera également le modèle envisagé par Mazzarino (1978–1979), qui rapproche L 13 de θ 368–369 *τέρπειτ' ἐνὶ φρεσὶν ἦσιν ἀκούων ἡδὲ καὶ ἄλλοι | Φαίηκες δολιχῆρετμοι, ναυσικλυτοὶ ἄνδρες*. Cette identification exige d'intervenir massivement sur le texte transmis, pour un résultat présentant peu de points de rencontre avec le modèle allégué : *istaec quoniam audiuit, Paacis (= Phaeacis) gausisit*.

quoniam – Düntzer (1838 : 46) conjecture *quorum* pour *quoniam*, sans expliquer le sens de cette correction. S'il pense à une construction de *gaudeo* avec le génitif, il fait vraisemblablement erreur. Le génitif n'apparaît que rarement, et pas avant Apulée ; à ce sujet, cf. Hofmann/Szantyr (1972 : 83) et les exemples rassemblés sous *ThLL* VI 2 p. 1707, 41–46.

§ 152

Büchner (1982 : 14) et Blänsdorf (2011 : 28) attribuent à B la leçon *quam ob rem*. Je n'ai pas pu consulter le manuscrit en question, mais Flores (2011a : 26) signale qu'il s'agit d'une erreur de leur part. En effet, Warmington désigne habituellement par le sigle B les conjectures dues à Baehrens ; en L 13, il signale naturellement sa correction de *quoniam* en *quom rem eam*. Flores soupçonne Büchner d'avoir confondu l'abréviation B de Warmington (1967 : 38–39) avec un sigle renvoyant au manuscrit de Bamberg, Staatsbibliothek, Msc. Class. 43. Si cette hypothèse est exacte, Büchner aura en outre commis un lapsus en lisant *quam ob rem* au lieu de *quom rem eam*, conjecture de Baehrens (1886 : 41).

audiui – Le manuscrit B porte *audiuit* contre *audiui* dans le reste de la tradition. La leçon majoritaire est garantie par la comparaison avec le modèle homérique ; que

§ 153

celui-ci soit identifié à ι 413 ou à π 92, une première personne du singulier s'impose tant dans la principale que dans la subordonnée.

§ 154a **paucis** – La leçon *paucis* est transmise unanimement, mais les difficultés liées à son interprétation syntaxique ont suscité diverses corrections. Je renonce ici à prendre position et me borne à une discussion sommaire des solutions proposées, présentées dans l'ordre chronologique. Pour les conjectures de Zander (1890 : 93) et de Baehrens (1886 : 41), cf. § 151c.

§ 154b Leo (1905 : 53 adn. 5) propose de remplacer *paucis* par *boantis*, une forme à interpréter comme un participe présent à l'accusatif pluriel : « lorsque je les entendis crier, je me réjouis ». Mais, comme le remarque Timpanaro (1978 : 97), le verbe *boare* s'applique mal ici ; seul Polyphème crie, alors que les autres Cyclopes parlent avec calme.

§ 154c Bergfeld (1909 : 117) conjecture *quae quoniam audiui fantis, gauisi* : « lorsque je les entendis dire cela, je me réjouis ». Timpanaro (1978 : 97) avance deux arguments contre ce texte. Premièrement, avant l'époque impériale, le participe *fans* serait attesté « solo nell'espressione "polare" *fans atque infans* (Plauto, *Persa*, 174) ». Deuxièmement, seul l'ajout de *haec* ou de *sic* avant *fantis* donnerait un sens satisfaisant. On observera toutefois que le passage de Plaute cité par Timpanaro constitue la seule attestation connue du participe *fans* avant l'époque impériale. Qu'il apparaisse à cette occasion en coordination avec *infans* ne permet pas d'exclure a priori qu'il ait pu être utilisé dans un autre contexte. Quant à l'ajout de *haec* ou de *sic*, Timpanaro le considère « poco consigliabile », sans doute pour des raisons paléographiques. Mais contrairement à ce qu'affirme Timpanaro, ce n'est pas la seule solution offrant un sens acceptable. Le *quae* de Bergfeld convient aussi bien. Ce mot a d'ailleurs pu être abrégé en \bar{q} (*uel sim.*), ce qui permettrait d'expliquer sa disparition par une haplographie devant *quoniam*.

§ 154d Lenchantin de Gubernatis (1936 : 19) maintient *paucis*, mais marque cette leçon d'une croix et suggère *nactis* dans son apparat critique : « lorsque je (les) entendis, je me réjouis (de les avoir) trompés ». Cette solution paraît admissible quant à son sens ; cependant, elle ne trouve aucun appui dans le modèle homérique, qui n'exprime pas explicitement la notion de ruse.

§ 154e Mariotti (1986 : 72) propose en apparat *haec quoniam audiui plurimum eis gauisi* : « lorsque j'entendis cela, j'en fus extrêmement réjoui ». Ceux qui, avec Pieraccioni (1953 : 319) pensent à une lecture erronée d'une abréviation *plu' eis* admettront cette proposition. Mais peut-on légitimement postuler la présence d'une telle notation dans l'archétype de tous les manuscrits de Priscien ?

§ 154f La conjecture *penitus*, avancée par Zicari (1954 : 156), rendrait compte de la notion d'intériorité véhiculée par φίλον κήρ. Mais d'un autre côté, *paucis* ne semble pas facile à confondre avec *penitus*.

§ 154g Verrusio (1977 : 50) propose quant à elle *fraudis*, une solution peu convaincante. Le verbe *gaudeo* ne se construit pas normalement avec le génitif (cf. § 152).

Timpanaro (1978 : 98), qui pense comme Leo à un accusatif pluriel, avance la conjecture *abeuntis* : « lorsque je les entendis s'en aller, je me réjouis ». Mariotti (1986 : 72) condamne cette tentative : « che i Ciclopi se ne vadano è chiaro dalle loro parole precedenti e da tutto il contesto. “Li udii andarsene” pare qui meno naturale di “li udii dire così” o simili ». Mais Mariotti se montre certainement trop pointilleux, au point que sa critique semble adressée à Homère plutôt qu'à Timpanaro. Après tout, *abeuntis* est exactement calqué sur ι 413 ἀπιόντες. S'il faut rejeter la conjecture de Timpanaro, c'est plutôt parce qu'on se figure mal comment *abeuntis* a pu être corrompu en *paucis*. § 154h

Traglia (1986 : 116) choisit un moyen terme entre les conjectures de Zander et de Baehrens (cf. § 151c), *hau paucum* : « lorsque je (les) entendis, je ne me réjouis pas peu ». Mais cette variante ne rend pas compte de la terminaison *-is* de la leçon transmise. § 154i

Enfin, Flores (1998 : 87–93) imagine un improbable *haec quoniam audiui, tum macis (= magis) causi (= gauisi)* : « lorsque j'entendis cela, alors je me réjouis plus ». Selon Flores, la leçon corrompue L 13 *paucis* serait née d'une lecture fautive de la leçon *macis*, orthographe archaïque de *magis*. Mais cf. § 59 pour une critique de cette hypothèse. § 154j

Aucune des conjectures présentées ici n'emporte l'adhésion unanime de la critique. Certes, le *fantis* de Bergfeld repose sur ἔφαν, et Timpanaro peut se prévaloir du participe ἀπιόντες pour appuyer *abeuntis*. Mais dans l'ensemble, toutes les solutions proposées comportent plus d'inconvénients que d'avantages. Peut-être vaut-il mieux maintenir *paucis* et postuler une lacune après *gauisi*. Comme je le suggère ailleurs,¹⁰⁶ on gagnerait un sens satisfaisant en ajoutant un substantif accordé à *paucis* et signifiant « paroles » (*uel sim.*). On pensera par exemple à *quoniam audiui, paucis gauisi <uerbis>* : « lorsque j'eus entendu, je me réjouis de ces quelques mots (*sc. prononcés par les Cyclopes*) ». Mais il s'agit là aussi d'une conjecture très incertaine ; je préfère ici conserver le texte transmis et placer *paucis* entre *cruces*. § 154k

gauisi – Priscien cite L 13 dans le cadre d'un développement consacré aux parfaits actifs des semi-déponents *audeo* et *gaudeo*. En dehors de ce fragment, la forme de parfait *gauisi* n'est connue que par Hemina *Hist.* 25, un fragment transmis par Priscien dans le même contexte. On admet communément que le verbe *gaudere* est formé sur une base adjectivale, comme *ardere* sur *aridus* et *audere* sur *avidus*.¹⁰⁷ Il pourrait en l'occurrence s'agir d'un adjectif **gāuidus* « qui se réjouit ». La présence d'un *-i-* dans le participe *gāuisus* indique qu'il s'agit d'une formation secondaire, puisqu'un *i* aurait subi la syncope. Aussi cette forme résulte-t-elle sans doute d'une analogie proportionnelle avec un autre verbe en *-dere*. Livingston (2004 : 38) pense à *uidere* : *uīsus* :: **gāuidere* : X = *gāuisus*. Mais le modèle est plus probablement § 155

106 Viredaz 2012 : 264.

107 Livingston 2004 : 37.

rīdēre : *rīsus*, mieux motivé au plan sémantique.¹⁰⁸ Une telle explication n'est certes pas possible pour le parfait *gāuīsi* ; cf. parf. *uīdī* à côté de *uidēre*. Cependant, la forme *gāuīsi* s'explique vraisemblablement par une analogie paradigmatique avec le participe *gāuīsus*.¹⁰⁹

L 14

Gell. 3, 16, 11 Caesellius autem Vindex in lectionibus suis antiquis : tria, inquit, nomina Parcarum sunt, Nona, Decuma, Morta, et uersum hunc L i u i i, antiquissimi poetae, ponit ex Ὀδυσσεύει :

quando dies adueniet quem profata Morta est

sed homo minime malus Caesellius Mortam quasi nomen accepit, cum accipere quasi Moeram deberet.

Cod. : PRV.

morta] -tua V.

κ 175 πρὶν μόρσιμον ἡμᾶρ ἐπέλθη.

? β 99–100 = τ 144–145 = ω 134–135 εἰς ὅτε κέν μιν | μοῖρ' ὅλοῃ καθέλησι ταηλεγέος θανάτοιο.

~ γ 237–238 ὀππότε κεν δῆ | μοῖρ' ὅλοῃ καθέλησι ταηλεγέος θανάτοιο.

« Quand adviendra le jour qu'a prédit la Morta ».

§ 156a

L'appartenance de L 14 à l'*Odyssée* latine est garantie explicitement par Aulu-Gelle. Son modèle homérique est en revanche disputé. En rapprochant ce fragment de κ 175 πρὶν μόρσιμον ἡμᾶρ ἐπέλθη, je prends le parti de suivre Broccia (1974b : 51–58) contre la *communis opinio*. Dans ce vers, Ulysse et ses compagnons ont abordé au rivage de Circé, mais les provisions manquent, et l'équipage craint de mourir de faim. Ulysse s'en va chasser et revient chargé de gibier. À son retour, il annonce à ses compagnons qu'ils auront de quoi se nourrir. Ils ne descendront pas aux Enfers, leur dit-il, avant le jour fixé par le destin.

La correspondance semble certes imparfaite entre *quando* « quand, lorsque » et πρὶν « avant que ». Cependant, il n'est pas exclu qu'Andronicus ait rendu une expression grecque signifiant « pas avant que » par une tournure latine équivalente à « seulement quand » ; la déclaration d'Ulysse, « nous ne descendrons pas dans l'Hadès avant qu'advienne le jour fatal », sera devenue « nous irons aux Enfers seulement quand le jour fatal adviendra ».

Les autres points de rencontre sont satisfaisants : ἡμᾶρ est rendu par *dies* ; ἐπέλθη conjugué au subjonctif aoriste comme l'exige la construction avec πρὶν, exprime un rapport de postériorité qui se retrouve dans le futur *adueniet* ; quant à la relative *quem profata Morta est*, on peut y voir une périphrase inventée par Andronicus pour restituer l'adjectif μόρσιμον.

108 Cette hypothèse m'a été suggérée oralement par Rudolf Wachter.

109 Livingston 2004 : 38.

Si ce dernier rapprochement est correct, Andronicus aura compris μόρσιμον comme « défini par les Μοῖραι » (*uel sim.*), et rendu le nom des déesses grecques par celui d'une divinité fatale romaine. Le choix de *Morta* présentait à cet égard deux avantages : d'une part, une certaine ressemblance phonétique avec l'original grec, et d'autre part, une évocation pseudo-étymologique du latin *mors* ; sur le goût d'Andronicus pour les jeux de mots à connotation étymologique, cf. § 29a.

Le modèle communément admis présente moins de correspondances. Depuis Hermann (1816 : 620) en effet, on rapproche L 14 des vers β 99–100 = τ 144–145 = ω 134–135 εἰς ὅτε κέν μιν | μοῖρ' ὀλοή καθέλησι τανηλεγέος θανάτοιο. Il s'agit d'une formule récurrente évoquant la mort qui attend fatalement tous les hommes. En β 99–100, le prétendant Antinoos évoque l'artifice de Pénélope, qui prétend tisser un linceul à Laërte, « pour le jour où la *moira* l'emportera ». En τ 144–145, c'est Pénélope elle-même qui rapporte cette ruse. En ω 134–135, le prétendant Amphimédon, descendu aux Enfers sous les coups d'Ulysse, retrouve son hôte Agamemnon et lui relate le même épisode. Cette formule connaît une variante en γ 237–238 ὀππότε κεν δὴ | μοῖρ' ὀλοή καθέλησι τανηλεγέος θανάτοιο. Dans ce passage, Athéna rappelle à Télémaque que les dieux ne peuvent tirer les mortels du séjour des défunts ; quelque amitié qu'ils aient pour eux, dit-elle, ils sont impuissants « lorsque la *moira* les emporte ». On peut relever deux points de rencontre principaux : *quando* rend assez exactement εἰς ὅτε ou ὀππότε, selon que l'on pense à β 99–100 ou à γ 237–238 ; et *Morta*, conformément à la remarque d'Aulu-Gelle, répond à μοῖρα. Restent toutefois sans contrepartie latine l'adjectif ὀλοή et le groupe τανηλεγέος θανάτοιο ; quant à l'expression *dies adueniet*, elle n'offre qu'une traduction fort éloignée de καθέλησι. À cela s'ajoute que le groupe *quem profata Morta est* ne trouve aucune correspondance dans le texte grec de β 99–100, alors qu'en κ 175 il correspondrait à μόρσιμον.

§ 156b

Les critiques, depuis Fränkel (1932 : 307–308), mettent ces différences au compte des efforts exégétiques d'Andronicus, qui aurait eu recours à des scholies (cf. § 30). On connaît en effet un commentaire antique au vers γ 236, visant à expliquer une apparente contradiction du texte homérique. En γ 231, Athéna assure que les dieux peuvent facilement sauver les mortels des situations même les plus désespérées ; pourtant en γ 236–237, la déesse concède comme on le sait (cf. § 156b) que les immortels ne peuvent rien pour un homme emporté par la mort. Pour l'auteur de la scholie, l'affirmation de γ 231 concerne le cas général d'un humain qui n'est pas promis à une mort imminente ; les vers γ 236–237, en revanche, s'appliquent τότε ὀππότεν ἢ πεπρωμένον τὸ τελευτήσαι αὐτόν (Schol. M ad γ 236). Selon Fränkel (1932 : 307), la tournure choisie par Andronicus pour rendre ces vers révèle qu'il s'est appuyé sur ce commentaire pour résoudre une difficulté d'interprétation.

§ 156c

Cette hypothèse me semble insatisfaisante. Il n'est certes pas impossible qu'un commentaire comparable à celui que cite Fränkel ait existé au temps d'Andronicus ; toutefois, les indices textuels ne suffisent pas à établir que sa traduction en dépende. Le participe πεπρωμένον évoquera à la rigueur une notion analogue à *profata*, mais

dies ne trouve pas plus de correspondance dans la scholie qu'en γ 236–237. Au bout du compte, l'écart entre L 14 et κ 175 paraît tout de même moindre.

§ 157a **Morta** – Le texte de L 14 est sûr. La leçon *mortua*, transmise par le manuscrit V contre *Morta* dans les autres témoins, constitue manifestement une *lectio facilior*.

§ 157b L'équivalence établie par Aulu-Gelle entre lat. *Morta* et gr. μοῖρα est considérée par la critique comme la principale difficulté pour l'identification de L 14 avec κ 175.¹¹⁰ L 14 est en effet transmis dans le cadre d'une polémique opposant Aulu-Gelle à Caesellius Vindex au sujet du nom des Parques. Vindex en compte trois, nommées Nona, Decuma et Morta, et cite L 14 pour illustrer l'existence de Morta. Toutefois, remarque Aulu-Gelle, Vindex se trompe en faisant de Morta une des Parques ; il s'agirait en réalité d'un équivalent de *Moera*. Au vu du commentaire d'Aulu-Gelle, on pourrait s'attendre à trouver une occurrence de μοῖρα dans le modèle homérique de L 14 ; or, ce n'est pas le cas en κ 175.

Mais le témoignage d'Aulu-Gelle implique-t-il un modèle homérique comprenant nécessairement le terme μοῖρα ? Je ne le crois pas ; je préfère interpréter dans un cadre plus large la critique formulée par l'auteur des *Nuits attiques*. En réalité, la controverse entre Aulu-Gelle et Vindex ne porte pas sur l'interprétation de *Morta* dans le contexte particulier de L 14, mais sur le sens de ce nom en général.

Il ne fait pas de doute que le terme *Moera*, employé par Aulu-Gelle pour gloser *Morta*, constitue la transcription latine du grec μοῖρα. On sait que ce substantif, dans la poésie homérique, est généralement employé au singulier et désigne la « part » de toute chose assignée à chaque être : pour cette acception, cf. τ 592–593 ἐπὶ γὰρ τοὶ ἐκάστῳ μοῖραν ἔθικαν | ἀθάνατοι θνητοῖσιν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν. En général, il s'agit, comme en β 100 μοῖρ' ὀλοῆ ... θανάτοιο, d'un euphémisme désignant la mort, lot commun à tous les humains. Mais l'*Iliade* connaît déjà un emploi du pluriel Μοῖραι, désignant un collectif de divinités responsables de l'attribution des biens et des maux aux humains : cf. Ω 49 τλητὸν γὰρ Μοῖραι θυμὸν θέσαν ἀνθρώποισιν. La constitution des Μοῖραι en triade est attestée dès Hes. *Theog.* 903–904 Μοίρας ... | Κλωθὴ τε Λάχεσιν τε καὶ Ἄτροπον.

Il ressort de ces quelques exemples que le singulier μοῖρα, transcrit par *Moera* dans le latin d'Aulu-Gelle, admet deux interprétations. Soit ce terme coïncide avec la μοῖρα homérique, abstraction désignant la destinée reçue en partage par chaque mortel ; soit il s'agit d'un nom générique désignant par antonomase l'une des déesses composant la triade des Μοῖραι. Aulu-Gelle se réfère sans doute à la seconde acception, puisqu'il reproche à Vindex d'avoir mis *Morta* sur le même plan que *Nona* et *Decuma*. Autrement dit, le tort de Vindex est d'avoir pris *Morta* pour le nom d'une déesse individuelle, alors qu'Aulu-Gelle y voit celui d'une catégorie de divinités. Cela ne signifie pas pour autant qu'Aulu-Gelle ait rapproché L 14 d'un

110 Parroni 1977 : 345. Pour d'autres critiques adressées à cette identification, cf. Parroni 1977 : 344 et Gamberale 1978 : 204.

vers homérique contenant le mot μοῖρα ; sa critique vise en effet la composition de la triade proposée par Vindex, non l'exemple avancé pour illustrer l'existence de Morta. Interprété dans ce sens, le texte des *Nuits attiques* ne constitue donc plus un obstacle à l'identification de L 14 avec κ 175.

La mention conjointe de *Morta* et de *Nona* dans le texte d'Aulu-Gelle évoque les cippes de Tor Tignosa,¹¹¹ portant les noms de *Maurtia* et de *Neuna*. S'agissant dans les deux cas de noms de Parques, l'identification de la *Morta* d'Andronicus avec la *Maurtia* épigraphique s'impose. Mais comment concilier ce constat avec la différence qui existe entre les deux formes ? On rejettera l'explication avancée par Flores (2011a : 12), qui réduit *Morta* à une corruption textuelle de **Mortia* (sc. < *Maurtia* par monophthongaison de *au*). Il s'agira plus probablement de deux variantes d'un nom désignant la même divinité.

§ 157c

Certes, cette hypothèse s'accorde mal avec les étymologies communément admises. On explique en effet *Maurtia* comme le reflet d'une préforme **Mauort-ija-* « celle de Mars » uel *sim*. Quant à *Morta*, elle remonterait à un participe **m̄-to-* de *(s)*mer-* « mériter, recevoir en partage », dont le féminin se serait employé comme nom abstrait « part, destinée reçue en partage ». ¹¹² Si les deux explications sont correctes, il faudra admettre que les noms de *Maurtia* et de *Morta* désignaient à l'origine deux entités distinctes ; la paronymie de *Maurtia* et la proximité fonctionnelle de la divinité fatale *Morta* avec les Parques auraient alors conduit à l'identification des deux déesses.

Mais un tel développement est-il probable ? Sans doute vaut-il mieux admettre qu'au moins une des étymologies soit fautive. Et comme le lien entre *Maurtia* et *Mauors* semble assez sûr, il faudra plutôt renoncer à rattacher *Morta* à la racine *(s)*mer-*. Dans cette perspective, *Morta* pourrait être une altération poétique du nom de *Maurtia* ; celle-ci pourrait être destinée à évoquer, par un rapprochement pseudo-étymologique avec *mort-* « mort », le destin fatal prédit par la Parque.

L 15

Fest. p. 352 (*uide* L 9)

topper citi ad aedis uenimus Circae

Cod. : F.

circae] -ai *Wor* -as *Leo*.

κ 252 εὔρομεν ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα καλά.

? κ 308–309 ἐγὼ δ' ἐς δώματα Κίρκης | ἦϊα, πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κίόντι.

? κ 448–449.

? κ 451–452.

? μ 9 δὴ τότε' ἐγὼν ἐτάρους προῖην ἐς δώματα Κίρκης.

? μ 16–19.

111 Inscr. lib. rei p. Degrassi 10–12.

112 Hypothèse défendue par Livingston 2004 : 7–11 et considérée comme plausible par de Vaan 2008 : 375.

Cf. Ps. *Plut. Homer.* 2, 443 ; Walz 1835 : 228 εὐρομεν ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα Κίρκης.
« Bien vite, nous arrivons vers la demeure de Circé ».

§ 158a L'appartenance de L 15 à l'*Odyssée* latine est garantie par Festus, qui l'attribue explicitement à l'*Odyssia uetus*. En revanche, l'identification de son modèle homérique fait l'objet d'un débat. Depuis Morel (1927 : 12), la tendance est au rapprochement avec κ 252 εὐρομεν ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα καλά, un vers prononcé par Euryloque. Celui-ci, seul rescapé du groupe d'éclaireurs envoyé par Ulysse vers la maison de Circé, fait son rapport au héros ; il raconte comment, cheminant à travers la forêt, ses hommes et lui ont « découvert au fond d'un val une belle demeure bien construite ».

Le rapprochement de L 15 avec κ 252 repose en premier lieu sur la correspondance sommaire entre *ad aedis uenimus* et εὐρομεν ... δώματα. Andronicus a légèrement remanié son modèle en rendant par « nous arrivons vers une demeure » ce qui, en grec, signifiait « nous découvrons une demeure ».

Le groupe *topper citi*, en revanche, ne trouve apparemment pas de contrepartie en κ 252 ; toutefois, cet ajout du traducteur semble se justifier par le contexte. En effet, selon une hypothèse de Verrusio (1977 : 53), reprise par Manzella (2014a : 147–148), Andronicus viserait par ce procédé à conférer à la narration une note affective.¹¹³ Euryloque, dans l'émotion du récit, prétendrait ainsi avoir exécuté les ordres d'Ulysse avec plus d'empressement qu'il n'en a montré en réalité (cf. κ 208–209 βῆ δ' ἰέναι, ἅμα τῷ γε ... ἑταῖροι | κλαίοντες).

Enfin, si les éditions modernes de l'*Odyssée* homérique n'offrent aucune correspondance à *Circae*, la tradition indirecte transmet une forme alternative de κ 252 présentant la leçon Κίρκης au lieu de καλά. La *uaria lectio* est attestée dans la tradition de la *Vie d'Homère* attribuée à Plutarque,¹¹⁴ ainsi que dans un texte de Iohannes Doxopater.¹¹⁵ À supposer, donc, qu'Andronicus ait lui aussi connu cette variante, les correspondances entre κ 252 et L 15 suffisent à garantir l'identification du modèle homérique.

§ 158b Traina (1970 : 27 adn. 1) s'oppose au rapprochement avec κ 252. Le ton de L 15 indiquerait selon lui que le locuteur fait référence à une destination connue, ce qui n'est pas le cas en κ 252 ; au contraire, dans le récit d'Euryloque, les compagnons d'Ulysse tombent par hasard sur le palais de Circé. Une objection similaire est formulée par Kloss (*apud* Citti 1997 : 223 adn. 33). Euryloque, observe-t-il, ne connaît pas encore le nom de Circé en κ 252 ; en témoigne le vers κ 255, où il se demande si l'habitant de la maison est une déesse ou une femme. Dans ces conditions, L 15, qui mentionne nommément la magicienne, paraît plutôt se rapporter à un événement subséquent,

113 Cf. aussi Büchner 1979 : 52.

114 L'édition la plus récente, celle de Kindstrand 1990 : 25, retient la variante καλά, mais Morel 1927 : 12 lisait encore Κίρκης.

115 Édité par Walz 1835 : 228.

postérieur à la rencontre effective avec Circé. Mais les deux arguments appellent la même réponse. Kloss, comme Traina, semble oublier que tout l'épisode de la rencontre avec Circé, y compris le discours d'Euryloque, est en réalité rapporté par Ulysse longtemps après les événements. Au moment où Ulysse répète les paroles de son lieutenant, tous les détails de l'aventure, y compris le nom de Circé et l'emplacement de sa maison, sont connus de l'énonciateur. Andronicus a pu s'en souvenir et adapter sa traduction en ce sens.

Plusieurs modèles alternatifs ont été envisagés, tous moins satisfaisants que κ 252. Les éditeurs antérieurs à Wordsworth (1874), ainsi que quelques autres plus récents,¹¹⁶ suivaient Scaliger (1576 : 210) et Hermann (1816 : 625) en identifiant L 15 avec μ 16–19. Cette solution visait à préserver l'unité des fragments L 15 et L 49, transmis par Festus comme un texte continu. Mais, comme le remarquaient déjà Havet (1880 : 306–308) et Leo (1905 : 46 adn. 6), le texte grec en question offre à L 15 un point de comparaison aussi inexact qu'à L 49 (cf. § 268b). À l'exception de Warmington (1967 : 36–37), la critique moderne a d'ailleurs abandonné cette hypothèse, de sorte que l'on pourra se passer d'une discussion détaillée. Wordsworth (1874 : 291) proposait quant à lui μ 9 δι' τὸ τ' ἐγὼν ἐτάρους προῖην ἐς δώματα Κίρκης. Ce rapprochement, accepté par Zander (1918 : 13) et Lenchantin de Gubernatis (1936 : 20–21), est toutefois difficilement compréhensible. Il ne s'agit pas là d'arriver chez Circé mais d'y envoyer des hommes, ce qui est tout autre chose.

§ 158c

Havet (1880 : 306) voyait pour sa part dans L 15 un ajout du traducteur, inséré « perspicuitatis causa » entre κ 448 et κ 449. Dans ce passage, Ulysse est de retour vers ceux de ses compagnons qui sont restés sur le rivage. Ils les invite à rejoindre les autres, à qui Circé offre un festin après leur avoir rendu forme humaine. Seul Euryloque résiste dans un premier temps, mais les autres conjurent Ulysse de les emmener. En κ 446–448, la troupe se met en route, et en κ 449, les voici qui « trouvent leurs autres compagnons dans la maison de Circé ». Comme l'observe Havet (1880 : 306), « hiat quodammodo sensus in graeca Odyssea inter hos uersus ». En effet, si κ 446–448 raconte le départ du groupe, il semble qu'une ellipse dissimule son arrivée, puisque dès le vers κ 449, le récit se focalise sur l'intérieur du palais. L 15 servirait ainsi à rétablir dans la traduction une étape de la narration omise dans le modèle. Il me semble toutefois préférable d'admettre l'identification avec κ 252 plutôt que de postuler un ajout d'une telle ampleur. On renoncera pour la même raison à l'hypothèse similaire formulée par Leo (1905 : 46 adn. 6) et Bergfeld (1909 : 117), qui proposaient d'insérer L 15 entre κ 451 et κ 452.

L. Mueller (1885a : 129) rejette l'hypothèse de Havet au profit d'une identification avec κ 308–309 ἐγὼ δ' ἐς δώματα Κίρκης | ἦϊα. Ulysse, dans ce vers, est en route pour délivrer ses compagnons, transformés en porcs par Circé. Après avoir reçu d'Hermès un antidote, il se dirige vers la maison de la déesse, le cœur agité de maintes pensées. Si ce rapprochement est correct, Andronicus aura rendu la première personne du

116 Baehrens 1886 : 41 ; Merry 1892 : 9 ; Pascoli 1927 : 4.

singulier par un pluriel poétique en latin.¹¹⁷ Quant à l'ajout de *topper citi*, il pourrait s'expliquer par l'idée de véhémence qui ressort de κ 309 πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κίοντι.¹¹⁸ Toutefois, si l'hypothèse d'un pluriel poétique est admissible pour elle-même, elle perd de son attrait en comparaison avec κ 252, où un pluriel grec répond au pluriel du latin. En outre, comme l'a déjà observé Verrusio (1977 : 53), le verbe ῥῖα signifie « se diriger, aller vers », et non « arriver ». Le modèle proposé par Mueller paraît donc lui aussi moins satisfaisant que κ 252.

§ 159 **topper** – Pour le sens et l'étymologie de *topper*, cf. § 73.

§ 160 **Circae** – Le texte de L 15, bien qu'il soit transmis dans un contexte fortement corrompu, semble sain. La conjecture *Circai*, proposée par Wordsworth (1874 : 291) et reprise par plusieurs éditeurs,¹¹⁹ semble reposer principalement sur des considérations métriques. L'argument historique invoqué par Manzella (2014a : 143–144) à l'appui de la forme *Circāi* n'est pas déterminant. Selon elle, en effet, cette variante est préférable « per ragioni di ordine storico-linguistico, non essendo ancora attestata per l'età di Andronico la desinenza di genitivo in *-ae* ». Mais compte tenu de la rareté des textes latins, tant littéraires qu'épigraphiques, datant du 3^e s. av. J.-C., l'*argumentum ex silentio* n'est pas valable. On pourrait aussi bien considérer L 15 comme la plus ancienne attestation littéraire de cette désinence.

S'il faut corriger *Circae*, on privilégiera le *Circas* défendu par Leo et Diehl,¹²⁰ *-ās* étant le seul génitif singulier attesté pour les thèmes en *-a* dans l'*Odyssée* latine : cf. L 10 *Latonas*. L 12 *Monetas*. L 28 *escas*. Mais le corpus d'Andronicus est trop restreint pour qu'on puisse exclure sur cette base l'utilisation occasionnelle d'une autre forme.

L 16

Fest. p. 352 (*uide* L 9)

topper facit homines ut rusus fuerint

Cod. : F.

homines] homones *Mu* || ut rusus *Lennartz* : utrius *F* ut prius *Dün* || fuerint *F* : -rant *Mue* -runt *Buecheler*.

κ 395 ἄνδρες δ' ἄψ ἐγένοντο νεώτεροι ἢ πάρος ἦσαν.

? κ 432–433 Κίρκης ἐς μέγαρον καταβήμεναι, ἢ κεν ἅπαντας | ἦ σῶς ἦε λύκους ποιήσεται ἦε λέοντας.

« En un instant, elle fait en sorte qu'ils redeviennent hommes ».

117 Verrusio 1977 : 53.

118 Kloss *apud* Citti 1997 : 224 adn. 33.

119 Bergfeld 1909 : 117 ; Ernout 1916 : 133 ; Pascoli 1927 : 4 ; Warmington 1967 : 36–37.

120 Leo 1905 : 46 adn. 6 ; Diehl 1967 : 7.

L'attribution de L 16 à l'*Odyssée* latine est garantie par Festus, qui présente ce texte comme un fragment de l'*Odyssia uetus*. Son modèle homérique est aujourd'hui identifié avec certitude à κ 395. Toutefois les premiers éditeurs, sur la trace de Scaliger (1576 : 209), renvoyaient à κ 432–433 Κίρκης ἐς μέγαρον καταβήμεναι, ἢ κεν ἅπαντας | ἢ σὺς ἢ ἐ λύκους ποιήσεται ἢ ἐ λέοντας. Mais ce rapprochement exigeait des interventions massives. Scaliger, suivi par Hermann (1816 : 624) et Bothe (1834 : 19), corrigeait la leçon transmise *utrius fuerint en uerres sueres* ; Guenther (1864 : 9) imprimait pour sa part *uel uerres uel sueres*, tandis que Wordsworth (1874 : 291) conjecturait *ueris uel sueris*. On préférera naturellement une identification imposant moins de manipulations du texte transmis.

C'est le cas du modèle proposé par Düntzer (1838 : 45), κ 395 ἄνδρες δ' ἄψ ἐγένοντο νεώτεροι ἢ πάρος ἦσαν. Ulysse, qui a résisté à la drogue de Circé grâce à l'aide d'Hermès, exige de la déesse qu'elle rende forme humaine à ses compagnons. Circé s'exécute et administre un antidote aux hommes qu'elle avait transformés en porcs. Aussitôt, ceux-ci perdent leur apparence animale et redeviennent humains, mais plus jeunes, beaux et grands qu'ils n'étaient auparavant.

Quelle que soit la leçon correcte dissimulée derrière le texte fautif *utrius fuerint* transmis par Festus (cf. § 164), la correspondance entre L 16 et κ 395 semble garantie. Ce contexte est le seul, dans l'*Odyssée* homérique, où il soit question de rendre à des hommes leur forme primitive. Andronicus aura opéré un changement mineur de point de vue, puisqu'en L 16, « elle (Circé) les fait redevenir hommes », alors que le grec dit seulement qu'« ils sont redevenus hommes ». Mais cette inversion de la perspective relève plus de la *uariatio* que d'une emphase particulière placée sur le rôle actif de Circé ; le contexte homérique indique déjà clairement que les compagnons d'Ulysse subissent cette nouvelle transformation sous l'action de la magicienne. Sur les changements de focalisation chez Andronicus, cf. § 25.

Le vers κ 395 présente un problème d'établissement du texte. La variante ἄψ « à nouveau », retenue par tous les éditeurs modernes, est en effet une correction attribuée à Aristarque : cf. Schol. H ad κ 395 αἴψ' ἐγένοντο] Ἀρίσταρχος ἄψ ἐγένοντο. La vulgate manuscrite, en revanche, porte αἴψ' « aussitôt ». On ne sait pas avec certitude quelle leçon était retenue dans le texte dont disposait Andronicus, mais selon toute vraisemblance, l'auteur de l'*Odyssée* latine devait encore lire αἴψ', qu'il aura rendu par *topper* ; sur l'interprétation de cet adverbe au sens d'« en un instant, aussitôt », cf. § 73.

facit ... fuerint – Si les leçons *facit* et *fuerint* sont saines, la concordance des temps semble fautive ; on pourrait en effet s'attendre à un subjonctif présent, le subjonctif parfait suggérant un rapport d'antériorité¹²¹ apparemment impossible dans une subordonnée complétive. Mais *facit ... ut rusus sint* ne serait pas non plus satisfaisant ; l'aspect duratif du présent *sint* entrerait en effet en contradiction avec l'aoriste à valeur ponctuelle ἐγένοντο du modèle homérique. On sait d'ailleurs que le *perfectum* du

§ 161

§ 162

121 Hofmann/Szantyr 1972 : 550.

subjonctif peut exprimer un procès situé dans l'avenir, lorsqu'il s'agit de souligner une notion d'achèvement.¹²² Avec un verbe principal au présent, cf. par exemple Ter. *Hec.* 841 *uide, ... ut mi haec certa et clara attuleris* ; avec un verbe principal au parfait, cf. Plaut. *Stich.* 679–680 *curauī, ... cena cocta ut esset*. Andronicus aura trouvé cette construction adaptée à un contexte où Ulysse refuse obstinément de partager le repas de Circé tant que celle-ci n'a pas délivré ses hommes : cf. κ 383–385 τίς γάρ κεν ἀνήρ, ... | πρὶν τλαίη πάσσασθαι ἔδητύος ἤδὲ ποτήτορ, | πρὶν λύσασθ' ἑτάρουρ καὶ ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι ;

§ 163 **homines** – La leçon transmise *homines* est sans doute saine. C. O. Mueller (1839 : 397) conjecture *homones*, ce qui peut certes paraître justifié. En effet, des trisyllabes à pénultième longue apparaissent régulièrement dans cette position, alors que des mots comme *homīnes* en semblent exclus (cf. § 89). Toutefois, on ignore s'il s'agit d'une règle impérative de la métrique saturnienne. Et comme rien ne garantit qu'Andronicus ait utilisé les formes *homōn-/hemōn-* (cf. § 72), il vaut mieux conserver le texte transmis.

§ 164a **ut rusus fuerint** – Le manuscrit de Festus porte la leçon fautive *utrius fuerint*. Je retiens la conjecture de Lennartz (1994 : 140–143), *ut rusus fuerint*. La forme *rusus*, variante de l'adverbe *rursus, rursum* «à nouveau», est attestée par exemple en Plaut. *Cist.* 755 (autres leçons : *rursus, rursum, russum*) et *Poen.* 1000 (autre leçon : *rursus*). Elle apparaît en outre sporadiquement dans la tradition de Lucrèce et de Virgile : cf. notamment Lucr. 5, 749 ; Verg. *Georg.* 3, 335 ; *Aen.* 3, 31 ; 5, 92. Si l'hypothèse de Lennartz est correcte, le modèle de F devait porter *ut rusus*, et ce texte a dû être corrompu, par haplographie, en *utrus* ; de là sera né le texte transmis *utrius*, procédant d'une tentative de correction maladroite. L 16 correspond ainsi au premier hémistiche de κ 395 ἀνδρες δ' ἄψ ἐγένοντο «ils devinrent hommes à nouveau». Andronicus, comme je le suggère (cf. § 161), donne au texte latin une tournure différente de son modèle homérique : «en un instant (*topper*), elle fait en sorte (*facit*) qu'ils deviennent (*ut ... fuerint*) à nouveau (*rusus*) des hommes (*homines*)».

§ 164b Dans cette perspective, l'adverbe *topper* «en un instant» correspond probablement à αἴψ', leçon transmise par la vulgate manuscrite pour le ἄψ généralement admis aujourd'hui (cf. § 161). Quant à *rusus*, si cette conjecture est correcte, il s'agira d'un ajout à motivation logique (cf. § 27b). En effet, Andronicus a dû percevoir, comme plus tard Aristarque, que κ 395 présentait un sens insatisfaisant en l'absence d'un adverbe exprimant le retour à une situation antérieure. Aristarque aura résolu ce problème par l'émendation d'αἴψ' en ἄψ ; Andronicus, pour sa part, aura rétabli le sens d'ἄψ en ajoutant *rusus*, tout en maintenant αἴψ' dont il aura fait *topper*.

Les autres éditions modernes impriment pour *utrius* la conjecture de Düntzer (1838 : 45), *ut prius*. Quant à *fuering*, elles en font le plus souvent *fuering*, avec Buecheler (1863 : 332), ou *fuering*, selon une proposition de L. Mueller (1885a : 129). Ces conjectures présentent toutefois au moins trois désavantages face à celle de Lennartz. Premièrement, elles sont moins économiques ; *ut prius fuering/fuering* exige en effet d'intervenir sur deux unités critiques contre une seule avec la solution retenue ici.

Deuxièmement, le texte communément admis représente une *lectio faciliior* en comparaison de la conjecture de Lennartz. Le remplacement de *prius* par une leçon dépourvue de sens semble moins probable que la corruption de l'adverbe rare *rusus* ; en témoignent les diverses *uariae lectiones* présentes dans la tradition de Plaute (cf. § 164a).

Enfin, cette solution impose de postuler une intervention difficilement justifiable de la part d'Andronicus. À en croire la *communis opinio*,¹²³ le traducteur aurait choisi de remplacer par *ut prius fuering* le second hémistiche de κ 395 νεώτεροι ἢ πάρος ἦσαν. Toute notion du rajeunissement accompagnant la métamorphose disparaîtrait ainsi de la traduction latine. Büchner explique cette intervention comme un cas d'« humanisation » (cf. § 24d) et une suppression du caractère merveilleux de son modèle : « Livius mildert und vermenschlicht trotz des Märchenhaften auch hier. Bei ihm werden sie nur wie früher » (Büchner 1979 : 52). Mais le merveilleux – *das Märchenhafte* – constitue un aspect essentiel de l'*Odyssée* homérique, et l'on voit mal pourquoi Andronicus aurait entrepris de l'atténuer dans sa traduction. Le texte retenu pour la présente édition, en revanche, échappe à cette dernière critique. Puisqu'il ne correspond qu'au premier hémistiche de κ 395, il laisse ouverte la possibilité que νεώτεροι – ἦσαν ait été rendu dans les vers suivant L 16.

L 17

Gell. 6, 7, 12 idem (*uide L 4*) L i u i u s i n O d y s s i a praemodum dicit, quasi admodum :

parcentes

inquit

praemodum

quod significat supra modum dictumque est quasi praeter modum ; in quo scilicet prima syllaba acui debet.

Cod. : PRV.

praemodum] postm- P praedm- R teste Knoche.

μ 321 τῶν δὲ βοῶν ἀπεχώμεθα.

μ 328 βοῶν ἀπέχοντο λιλαιόμενοι βιότοιο.

? ξ 92 = π 315 οὐδ' ἔπι φειδώ.

? ξ 367 ὅττι μιν οὐ τι μετὰ Τρώεσσι δάμασσαν.

« Épargnant scrupuleusement ».

§ 165 L'appartenance de L 17 à l'*Odyssée* latine est garantie par Aulu-Gelle. L'identification de son modèle homérique fait en revanche l'objet d'un débat. Depuis L. Mueller (1885a : 130), les éditeurs identifient ce fragment avec μ 321 τῶν δὲ βοῶν ἀπέχόμεθα ou μ 328 βοῶν ἀπέχοντο λιλαϊόμενοι βίοτοιο. Ces deux vers homériques appartiennent au même épisode, dans lequel Ulysse raconte aux Phéaciens son séjour sur l'île du Soleil. Arrivé sur les terres où le dieu fait garder ses troupeaux, Ulysse a défendu à ses hommes de s'attaquer aux animaux sacrés (μ 321) ; et, dit-il, tant que les vivres ont suffi, ils s'en sont en effet abstenus (μ 328).

Le participe *parcentes* répond, dans le premier cas, à ἀπέχόμεθα, et dans le second à ἀπέχοντο. Erasmi (1975 : 144) souligne la correspondance sémantique entre les verbes *parcere* et ἀπέχεσθαι, renvoyant l'un comme l'autre à la notion d'abstinence rituelle. La substitution d'une tournure participiale latine à la forme finie grecque ne pose pas de problème. Andronicus a pu rendre μ 321 par une expression comme « évitons la colère du dieu en épargnant scrupuleusement ses bœufs » ; ou, en μ 328, par « mes compagnons se nourrissent de ce qu'ils avaient en épargnant scrupuleusement les bœufs ». ¹²⁴

L'adverbe *praemodum* semble en revanche ajouté par le traducteur, mais cette intervention trouve peut-être une justification dans ce contexte. Comme le relève Parroni (1977 : 343), Andronicus n'aura pas trouvé superflu de renforcer par *praemodum* les propos d'Ulysse ; le héros, après tout, engage ses hommes à une abstinence absolue, et non simplement à une consommation modérée. Parroni, à l'origine, formulait cet argument à l'appui d'une identification avec μ 321, mais la même observation vaut aussi bien pour μ 328. Il manque donc un argument décisif pour déterminer lequel de ces deux vers est traduit par L 17. On pourra toutefois maintenir ce texte parmi les *fragmenta certae sedis*, puisqu'aucun fragment connu ne se rapporte à un vers compris entre μ 321 et μ 328.

D'autres ont préféré identifier L 17 avec les vers ξ 92 = π 315 ou ξ 367, mais ces rapprochements sont moins satisfaisants. L'identification avec ξ 92 = π 315 οὐδ' ἔπι φειδῶ a été proposée par Hermann (1816 : 625), et acceptée par tous les critiques antérieurs à L. Mueller (1885a). C'est ici Eumée qui parle, exposant au faux mendiant Ulysse comment les prétendants de Pénélope se laissent entretenir au palais, « sans rien se refuser ». Le même vers est répété au chant π par Télémaque. Il est peu probable qu'il s'agisse du modèle homérique de L 17. Le sens du grec est à l'opposé de celui du latin, ¹²⁵ et on ne voit pas pourquoi Aulu-Gelle ou sa source auraient omis une négation si le texte d'Andronicus en avait contenu une. ¹²⁶

Quant au renvoi à ξ 367 ὄτι μιν οὐ τι μετὰ Τρώεσσι δάμασσαν, il est dû à Broccia (1974b : 42–43). Ce vers est prononcé par Eumée, qui refuse de croire au récit du faux mendiant annonçant le retour d'Ulysse. Selon le porcher, le héros a dû mourir en mer victime de la haine des dieux ; ceux-ci, dit-il, ne l'auront épargné devant Troie

124 Solution proposée par Manzella 2014a : 156 pour μ 328.

125 Déjà remarqué par Tolkiehn 1896 : 291.

126 Broccia 1974b : 40–41.

que pour lui réserver un sort plus ignoble. Pour Broccia, Andronicus a dû rendre $\mu\nu\ \omicron\upsilon\ \tau\iota\ \mu\epsilon\tau\acute{\alpha}\ \tau\rho\acute{\omega}\epsilon\sigma\sigma\iota\ \delta\acute{\alpha}\mu\alpha\sigma\sigma\alpha\nu$ (« essi non lo volero affatto morto a Troia »), par une expression comme « gli dei si guardarono bene dall'ucciderlo ». On rejoindra toutefois les critiques adressées par Parroni (1977 : 343) et Gamberale (1978 : 203) à cette hypothèse. Broccia pense apparemment que *praemodum* correspond au grec $\omicron\upsilon\ \tau\iota$. Mais, du moment qu'Andronicus transforme la phrase négative en phrase positive par l'emploi du verbe *parcere* « épargner la vie », un adverbe comme *praemodum* devient superflu. Les dieux peuvent décider d'épargner la vie d'Ulysse ou de le faire mourir devant Troie, mais ils ne peuvent pas l'épargner plus ou moins. La correspondance avec $\mu\ 321$ ou $\mu\ 328$, pour imparfaite qu'elle soit, reste plus convaincante à mes yeux.

praemodum – Après avoir cité L 4 *ádprīmus* comme un cas d'accentuation exceptionnelle, Aulu-Gelle poursuit sa discussion avec un autre exemple tiré d'Andronicus. La citation de L 17 *praémōdum* vise cette fois à illustrer un cas régulier, l'accentuation sur l'antépénultième syllabe étant normale lorsque la pénultième est brève.

§ 166a

La leçon *praemodum* est garantie, puisque c'est pour ce mot qu'Aulu-Gelle cite L 17. La correction a posteriori du manuscrit R, signalée par Knoche (1928 : 694), et la *uaria lectio* de P, *postmodum*, n'ont donc aucune incidence.

§ 166b

L 18*

Non. p. 368, 30 pullum non album (... [Verg. Georg. 3, 389]). [Titus] L i u i u s :

uestis pulla porpura ampla

Cod. : A^AL B^A D^A.

titus secl. Mu.

1 porpura] propure LA^A purpura B^A.

τ 225–226 χλαῖναν πορφυρέην οὐλην ἔχε δίος Ὀδυσσεύς, | διπλήν.

« Un habit sombre, pourpre, ample ».

Nonius cite L 18 sans indication de titre et sous le seul nom de *Liuius*. Les manuscrits de Nonius comportent certes l'indication *Titus Liuius*, mais ce texte est unanimement considéré comme fautif au moins depuis l'édition de L. Mueller (1888 : 599). L'appartenance de ce fragment à l'*Odyssée* latine est communément admise. Le rapprochement évident avec τ 225–226 rend cette hypothèse plus probable qu'une origine dramatique ou une attribution à Tite-Live. La *communis opinio* identifie en effet L 18 avec τ 225–226 χλαῖναν πορφυρέην οὐλην ἔχε δίος Ὀδυσσεύς, | διπλήν. Ces vers sont prononcés par Ulysse. Sous son déguisement de mendiant, le héros rassure Pénélope qui l'interroge sur le sort de son mari ; il l'a vu, lui dit-il, portant un double manteau de laine pourpre, signe de richesse. On rejettera le rapprochement, proposé par Lenchantin de Gubernatis (1936 : 22), avec θ 84 πορφύρεον μέγα φᾶρος. Cette identification paraît moins satisfaisante, puisque *pulla* ne trouve pas de correspondance dans le texte grec (pour la contrepartie de *pulla* dans τ 225, cf. § 169a).

§ 167

§ 168 **uestis** – Andronicus rend χλαῖνα « manteau » par *uestis*. Traina (1970 : 15–17) observe qu'Andronicus n'hésite pas, en d'autres occasions, à utiliser des emprunts grecs : cf. L 18 *porpurea*. L 21 *eglutro*. Pourtant, le traducteur renonce ici à rendre le grec χλαῖνα par son calque latin *laena*. C'est que, selon Traina, à l'époque d'Andronicus, la *laena* était encore un vêtement rituel réservé aux prêtres ; dire qu'Ulysse en était revêtu aurait par conséquent constitué un contresens.

§ 169a **pulla** – La traduction de *pulla* par « sombre » semble garantie. Nonius explique *pullus* comme *non albus*, une définition en accord avec la distinction établie par Varro *Rust.* 3, 12, 5 (*lepus*) *superiore parte pulla, uentre albo*. La couleur désignée par cet adjectif devait être une teinte sombre, comme l'indique en outre le témoignage d'Isidore dans les *Étymologies* : cf. Isid. *Orig.* 12, 7, 5 *uestis nigra pulla dicta est*.

Zicari (1954 : 157–158) s'est apparemment laissé induire en erreur par Varro *Men.* 462 *ubi nitidi ephebi ueste pulla candidi*. D'une part, il n'est pas certain que *pulla* appartienne ici au même adjectif qu'en L 18 ; du moins Ernout/Meillet/André (1985 : 544) pensent-ils plutôt à un diminutif de *purus*. D'autre part, même si les éphèbes de Varron sont qualifiés de *candidi*, rien n'indique que cet adjectif puisse se rapporter à leur *uestis pulla*. Au contraire, si les éphèbes apparaissent ici *nitidi et candidi*, c'est parce que la teinte sombre de leur vêtement modeste fait ressortir leur peau claire et leur corps soigné.¹²⁷

Si l'adjectif *pullus* se réfère à une teinte sombre, il ne semble pas, à première vue, présenter une valeur sémantique comparable au grec οὔλος « de laine ». Toutefois, selon Traina (1970 : 17–18), Andronicus emploie *pulla* non seulement pour préciser la nuance de pourpre, mais également la qualité du vêtement, indiquée en grec par οὔλην : « al posto di οὔλη, che indica la qualità della veste, troviamo *pulla*, che in sé indicherebbe il colore, un rosso bruno nella molteplice gamma cromatica della porpora, che va dal roseo al violetto. E tuttavia οὔλη non è omesso, bensì implicito in *pulla*, che si era specializzato nella lingua degli allevatori per indicare una lana di tinta scura » ; pour l'emploi de *pullus* en référence à la robe des animaux, voir les exemples rassemblés par Spoth (*ThLL* X 2 p. 2592, 43–59).

L'hypothèse de Cazzaniga (1966), selon laquelle Andronicus aurait traduit οὔλην par *pulla* sous l'influence de scholies, est aujourd'hui abandonnée par la critique ; à ce sujet, cf. Waszink (1972 : 888) et Broccia (1974b : 73–75).

§ 169b Selon Nussbaum (1997 : 191), l'adjectif *pullus* reflète une formation **pe/ol-lu-o-*. Cette étymologie, admise par Livingston (2004 : 39), apporte un appui supplémentaire à l'interprétation de *pullus* au sens de « sombre », proposée ci-dessus ; elle permet en effet un rapprochement avec les adjectifs grecs πολιός « gris » et πελιός « sombre » (cf. myc. *po-ri-wa*_{NOM/ACC.N.PL}) < **pol-i-uo-*. Selon Livingston toutefois, *pullus* ne peut pas remonter à la même forme préhistorique que ses cognats grecs ; le **-i-* aurait en effet disparu en vertu d'une règle $\check{V} > \emptyset / \check{V}L_uV$, et la séquence secondaire *-lu-* qui en aurait résulté se serait maintenue comme dans *soluere* < **se-lu-e/o-*. Par conséquent, *pullus*

127 Interprétation également admise par Manzella 2014a : 181.

doit être dérivé au moyen du suffixe *-uo-* directement rattaché à la racine. Ce suffixe est attesté dans d'autres adjectifs de couleurs comme *flāuus* « blond » et *furuus* « noir ». Pour le doublet p.-i.-e. **pol-uo-* (> lat. *pullus*) / *pol-i-uo-* (> gr. *πολιός*), Livingston signale le parallèle de **h₁rud^h-ro-* (> gr. *έρύθρος*) / **h₁rud^h-i-ro-* (> skt. *rudhira-*).

porpurea – La tradition hésite entre la leçon *propure*, manifestement corrompue, et les variantes *porpurea* et *purpurea*. Je retiens, avec Lindsay, la leçon majoritaire *porpurea*. § 170a

Manzella (2014a : 176) postule que l'adjectif latin a été emprunté au grec *πορφυρέος*, § 170b mais *porpureus/purpureus* peut aussi être une formation latine indépendante, dérivée à partir de l'emprunt *porpura/purpura*. On sait bien que le latin possédait un suffixe productif *-eus* pour dériver des adjectifs à partir de noms de matières : cf. *ferreus* sur *ferrum*, etc. Et les adjectifs de cette catégorie peuvent occasionnellement dénoter une couleur : cf. *herbeus* sur *herba*.

Pour la notation par <u> en face de gr. <v> et par <p> en face de gr. <φ>, cf. § 52 et § 60 respectivement.

ampla – Au grec *διπλήν* correspond apparemment *ampla*. Selon Havet (1880 : 345), § 171 le traducteur joue sur l'étymologie d'*ampla*, qui serait apparenté à *ambo* : « *ampla*, quod derivatur ab *ambo* ut *dupla* a *duo* (*ex-emplum* autem est quod nos *un double* appellamus) vetustissimo hic sensu pro illo *διπλήν* positum est ». La linguistique n'admet évidemment plus cette étymologie aujourd'hui,¹²⁸ mais il est possible qu'Andronicus ait, pour sa part, cru à une parenté entre *amplus* et *ambo*.

2 Fragments dont l'emplacement est incertain

2.1 Fragments traduisant un vers récurrent

La présente section contient les textes dont le modèle, identifié avec certitude, § 172 correspond à un vers récurrent de l'*Odyssée* homérique. En classant ces fragments parmi ceux dont l'emplacement est incertain, j'adopte la pratique préconisée par Mariotti. En effet, comme l'observe justement ce dernier, rien ne prouve qu'Andronicus se soit répété littéralement lorsqu'Homère se répétait.¹²⁹ La documentation semble même indiquer le contraire, si, comme je le suggère, L 20 et L 35 constituent deux traductions concurrentes du vers α 64 = ε 22 = ψ 70 (cf. § 175b).

On pourrait certes tenter de préciser l'attribution de ces fragments en les comparant avec ceux d'emplacement certain transmis par la même source. Imaginons en effet un fragment dont le modèle apparaisse aux chants α, ρ et ψ ; à supposer que sa source ne transmette par ailleurs aucun fragment d'emplacement certain dont le

128 Ernout/Meillet/André 1985 : 30.

129 Mariotti 1986 : 60.

modèle soit situé au-delà de ζ, l'attribution au chant α s'imposerait avec une certaine vraisemblance. Mais malheureusement, l'état de la documentation ne permet guère d'opérer des déductions de cet ordre ; celles-ci, du reste, n'atteindraient pas à un degré de certitude comparable à celui qui prévaut dans la section précédente.

Ainsi, L 19, L 20 et L 24 sont transmis par Priscien. Leurs modèles homériques apparaissent aux chants α (deux occurrences) et ω pour L 19 ; α, ε et ψ pour L 20 ; et δ, ε et ρ pour L 24. On ne peut opérer, sur la base de ces informations, aucun recoupement significatif avec les fragments d'emplacement certain transmis par Priscien. Ceux-ci appartiennent en effet aux chants α (L 2), δ (L 5), θ (L 10, L 12) et ι (L 13). La concentration des citations tirées du premier tiers du poème suggère, bien entendu, d'écarter l'attribution de L 19 à ω, celle de L 20 à ψ et celle de L 24 à ρ ; mais même ainsi, il reste deux possibilités pour chacun de ces fragments.

La situation paraît plus désespérée encore pour les fragments transmis par Nonius. Le modèle de L 21 a des occurrences aux chants α, δ, η, κ, ο et ρ ; quant à L 22, son modèle apparaît aux chants α (trois occurrences), δ, θ, λ (quatre occurrences), ο, π et ω (deux occurrences), et connaît une variante au chant ρ. Mais on ne peut, là non plus, en tirer aucune conclusion, puisque Nonius ne livre qu'un fragment d'emplacement certain (L 18, attribué à τ).

Festus, qui transmet des fragments d'emplacement certain attribués à β (L 3), θ (L 8, L 9) et κ (L 15, L 16), ne cite qu'un fragment traduisant un vers récurrent. Il s'agit de L 23, dont le modèle apparaît en α et π. Dans la mesure où les fragments d'emplacement certain se rapportent à des vers de la première moitié de l'*Odyssée* homérique, il peut être tentant d'attribuer L 23 à α. Mais je ne crois pas qu'il y ait là un argument assez solide pour écarter définitivement une éventuelle attribution à π.

Reste enfin L 25, dont le modèle se rapporte à ε (deux occurrences) ou à χ. Toutefois, la méthode proposée ici ne peut tout simplement pas s'appliquer, puisqu'il s'agit du seul fragment d'Andronicus transmis par le *Seruius auctus*. Dans la mesure où l'on ignore largement comment l'interpolateur se documentait, il serait abusif d'écarter l'une ou l'autre des attributions possibles.

L 19

Prisc. *Gramm.* II 305, 10 excipitur unum, quod tam in e quam in i facit uocatiuum, quamuis sit appellatiuum, o filie et o fili. L i u i u s A n d r o n i c u s i n O d i s s i a :

pater noster Saturni filie

Cod. : ABDGHKLR.

liuius] leuius *GKL* || odissia] odyssia *RH* odisia *GL*.

1 noster] -tri *R^{ac}* || saturni] -ri *K^{ac}* || filie] filiae *RD^{ac}* || *post filie add. regnator Gue i. a. supreme Mue i. a. rex summe Kor.*

α 45 = α 81 = ω 473 ὦ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη.

Cf. *N 7* deum regnator. *N 49* regnatorem marum. *Plaut. Capt. 768* ; *Men. III 4* Iuppiter supreme.

« Notre père, fils de Saturne ».

L'appartenance de L 19 à l'*Odyssée* latine est garantie par Priscien, qui lui attribue ce fragment explicitement. La critique rapporte communément L 19 à α 45 = α 81 = ω 473 ὦ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη ὕπατε κρειόντων. Les trois occurrences de ce vers apparaissent dans des discours adressés par Athéna à Zeus. § 173

pater noster Saturni filie – La tradition manuscrite de L 19 est presque impeccable. Les variantes *nostrī* pour *noster* dans R et *saturi* pour *Saturni* dans K sont des bévues sans conséquences. Celle du manuscrit R a d'ailleurs été corrigée immédiatement par le copiste. Quant à la leçon *filiae* en RD, il s'agit d'un lapsus ou d'une banale confusion entre les lettres *e* et *ϕ*. § 174a

Les éditeurs, considérant apparemment L 19 comme un vers incomplet, ont fréquemment proposé d'insérer du texte après *filie*. On mentionnera notamment la conjecture de Guenther (1864 : 5), *filie regnator*, et celle de L. Mueller (1885a : 124), *filie supreme*. L'ajout de *regnator* peut s'appuyer sur le parallèle de N 7 *deum regnator* et N 49 *regnatorem marum*. Quant à la proposition de Mueller, la comparaison avec α 45 ὕπατε κρειόντων parle en sa faveur, de même que les parallèles avec Plaut. *Capt.* 768 et *Men.* 1114 *Iuppiter supreme*.¹³⁰ La conjecture de Korsch (1868 : 83), *rex summe*, ne s'appuie en revanche sur aucun parallèle latin convaincant.¹³¹ Elle a malgré tout connu un certain succès parmi les critiques, après sa reprise par Baehrens (1886 : 37). Faute d'arguments décisifs en faveur d'une de ces conjectures, on renoncera à les intégrer au texte de L 19.

Si *pater noster* rend exactement πάτερ ἡμέτερε, l'expression *Saturni filie* trahit en revanche une intervention du traducteur. Andronicus remplace en effet par cette antonomase l'adjectif patronymique Κρονίδη ; sur ce procédé, cf. § 27a. Fränkel (1932 : 303) pense y déceler une certaine réticence, de la part du traducteur, à créer de nouveaux dérivés calqués sur le grec. Il a peut-être raison ; un adjectif *Saturnie* aurait été possible, mais cette formation n'est pas attestée avant Enn. *Ann.* 456. § 174b

Andronicus a-t-il inventé lui-même l'identification de Kronos avec Saturne ? Je partage à ce sujet la conclusion de Flores (2002 : 45) : « che Andronico, nella seconda metà del III sec. a. Cr., possa essere stato l'autore del conguaglio Saturno-Kronos, è possibile, ma non sicuro ». À supposer qu'Andronicus en ait été le responsable, on ne pourra que spéculer quant aux motivations de ce choix ; pour une hypothèse originale à ce sujet, cf. par exemple Schmidt (1996 : 297–300).

Pour le vocatif *-ie* des thèmes en *-io-*, cf. § 68. § 174c

130 Parallèles signalés notamment par Lenchantin de Gubernatis 1936 : 10.

131 Erasmi 1975 : 58.

L 20

Prisc. *Gramm.* II 231, 10 (*uide L 5*) *Liuius in Odysssia* :

mea puera, quid uerbi ex tuo ore † supra † fugit ?

Cod. : ABDGHKLR.

liuius] *lybius* *D^{ac}* *lyuius* *D^{pc}* *libius* *K* || *odysssia*] *odissia* *BKR* *odisia* *GL*.

1 *puera*] *puera* *mea puera* *Ste* *puer* *mea puer* *Bot* *puer* *Bae coll. L 35* || *ore supra fugit*] *o. s. fuit* *ADHL^{ac}* *o. profugit* *Ste* *o. subterfugit* *Her* *o. supera fugit* *Fleckeisen* *o. aufugit* *Kor coll. L 35* *o. superat* *Hav* *o. fugit* *Mue fort. recte* *oris saepe fugit* *Birt*.

α 64 = ε 22 (= τ 492) = ψ 70 τέκνον ἐμόν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.

« Ma fille, quel mot s'est échappé de ta bouche ? ».

§ 175a L'attribution de L 20 à l'*Odyssée* latine est garantie par Priscien, qui transmet ce fragment avec une indication de titre explicite. Son modèle homérique est reconnu unanimement par la critique depuis Hermann (1816 : 618) ; il s'agit du vers α 64 = ε 22 (= τ 492) = ψ 70 τέκνον ἐμόν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων. Cette formule exprime la surprise ou le courroux d'un personnage face à un interlocuteur parlant avec trop de véhémence. Sur les quatre occurrences de ce vers, trois sont adressées à des personnages féminins, justifiant la traduction de τέκνον ἐμόν par *mea puera* : α 64 et ε 22, Zeus à Athéna ; ψ 70, la nourrice Euryclée à Pénélope. On peut en revanche écarter τ 492, où Euryclée s'adresse à Ulysse. L'identification de L 20 avec un vers récurrent impose de classer ce fragment parmi ceux dont l'emplacement est incertain.

On peut relever entre L 20 et son modèle homérique les points de rencontre suivants : *mea puera* rend τέκνον ἐμόν par une séquence de cinq brèves visant à exprimer l'irritation du personnage qui prononce ce vers ;¹³² *quid uerbi* correspond à ποῖόν ... ἔπος (cf. § 177) ; *ex tuo ore* offre un équivalent à la difficile métaphore homérique de l'ἕρκος ὀδόντων ; quant au texte transmis sous la forme *supra fugit*, il est probablement corrompu (cf. § 178), mais on y distingue sans peine une traduction du verbe φύγεν.

§ 175b Charisius attribue à l'*Odyssée* latine un fragment de contenu très proche, L 35 *mea puer, quid uerbi ex tuo ore audio* ? La ressemblance de cette citation avec celle de Priscien est frappante, puisque les deux textes ne diffèrent l'un de l'autre que sur deux points : d'une part, L 20 *puera* en face de L 35 *puer* ; d'autre part, L 20 *supra fugit* en face de L 35 *audio*. Faut-il rejeter le témoignage de Charisius comme fautif ? Ou au contraire doit-on préférer sa version à celle de Priscien ? À moins, bien sûr, qu'il ne soit possible de concilier les deux témoins.

Il se peut, comme l'admettent communément les éditeurs, que l'une des citations soit inexacte. Si c'est le cas, on écartera la leçon *audio*, qui constitue manifestement une *lectio faciliior* en face de *supra fugit*. Sans doute Charisius suivait-il une source

132 Cette interprétation m'a été suggérée oralement par Peter Kruschwitz, que je remercie.

incomplète ou corrompue, qu'il aura corrigée de façon à produire un sens satisfaisant à ses yeux. En revanche, il faut renoncer à trancher entre *puer* et *puera*. À en croire Priscien, Andronicus employait en alternance l'une et l'autre variante : cf. L 40 *puerarum*, cité par Prisc. *Gramm.* II 231, 12, à côté de L 5 *sancta puer*, cité par Prisc. *Gramm.* II 232, 3. Une décision n'est pas possible dans ces conditions, puisque Charisius avait autant de chances que Priscien de reposer sur une source fautive.

Mais on ne peut exclure, d'un autre côté, que les témoignages de Priscien et de Charisius soient tous deux fiables. Comme l'observe à juste titre Knoche (1928 : 694), Andronicus a pu proposer deux traductions différentes de deux occurrences distinctes de son modèle homérique. Il aura, dans un cas, rendu τέκνον par *puera* et φύγεν ἕρκος ὀδόντων par *supra fugit* ; en une autre occasion, il aura préféré *puer* et remplacé la métaphore homérique par le verbe *audio*, qui produisait une expression plus plate, mais aussi plus explicite.

Je ne vois pas d'argument permettant de trancher entre l'hypothèse communément admise et celle de Knoche. Si un seul des deux fragments est correct, il s'agira de L 20, puisque *supra fugit* est la *lectio difficilior*. On pourra donc le maintenir, comme proposé ci-dessus, parmi les fragments d'emplacement incertain. On rangera en revanche L 35 parmi les *dubia*, dans l'impossibilité de savoir si *audio* est une corruption due à la tradition ou une variante choisie délibérément par Andronicus.

§ 175c

mea puera – Bien que la leçon *mea puera* soit transmise unanimement, les éditeurs anciens ont tenté de l'améliorer de trois façons : Stephanus (1564 : 147) répète le vocatif et propose *mea puera, mea puera* ; Baehrens (1886 : 37) remplace *puera* par *puer* ; enfin, Bothe (1834 : 17) combine les deux approches en imprimant *mea puer, mea puer*. Aucune de ces interventions ne se justifie. La variante redoublée *mea puera, mea puera* ne repose que sur l'autorité de l'édition aldine,¹³³ et n'est transmise par aucun des témoins retenus par Hertz. Mais même si elle devait apparaître dans un manuscrit, il s'agirait plus probablement d'une dittographie accidentelle que de la leçon correcte ; c'est du moins ce que suggère la comparaison avec le modèle homérique, où τέκνον ἐμὸν n'est pas répété. La même critique peut être adressée à la variante de Bothe. Quant à la conjecture de Baehrens, elle vise à aligner L 20 sur L 5 *sancta puer* et L 35 *mea puer*, mais une telle mesure d'unification est sans doute superflue. Tout indique, en effet, que deux formes concurrentes, le thème en -o féminin *puer* et le thème en -a *puera*, coexistaient en latin préclassique (cf. § 71). Pourquoi ne pas admettre qu'Andronicus ait pu les utiliser en alternance ? On s'en tiendra donc à la leçon transmise *mea puera*.

§ 176

quid uerbi – Pour la tournure avec génitif partitif *quid uerbi*, équivalente à *quod uerbum* ou *quae uerba*, cf. Hofmann/Szantyr (1972 : 52–53) ; Ernout/Thomas (1953 : 49).

§ 177

§ 178 **supra fugit** – On ignore comment interpréter *supra*. Il ne s'agit probablement pas d'un préverbe, **suprafugio* n'étant pas attesté, ni d'une préposition, puisque son régime manquerait. Cependant, *supra* ne semble pas non plus être ici un adverbe. On s'attendrait, pour rendre l'image homérique de l'ἔρκος ὀδόντων, à un adverbe indiquant la direction de la fuite (« vers le haut ») ; or, la valeur de *supra* n'est pas directionnelle, mais locale (« au-dessus, en haut, ci-dessus » *uel sim.*). Cet emploi apparemment fautif de *supra* a conduit plusieurs éditeurs à remplacer *supra fugit* par un texte conjectural.

Toutefois, aucune des propositions avancées par la critique n'est entièrement satisfaisante. Stephanus (1564 : 147) corrige en *profugit*, une solution au sens acceptable, mais imparfaitement motivée au plan paléographique. La même critique vaut pour le *subterfugit* de Hermann (1816 : 618), à moins d'imputer la corruption à une abréviation mal résolue. Le *supera* conjecturé par Fleckeisen (1864 : 13) n'est pas attesté avant Lucrèce, et au plan sémantique, il suscite les mêmes problèmes que *supra*. La conjecture de Korsch (1868 : 114), *aufugit*, se justifie sans doute comme un moyen terme entre le texte de Priscien et celui de Charisius ; mais d'un autre côté, elle rend insuffisamment compte de la leçon transmise *supra*. Quant à la variante *superat*, il suffit de lire les pages que lui consacre Havet (1880 : 377–378) pour comprendre qu'elle requiert un scénario trop élaboré. On rejettera enfin le texte de Birt (*apud* Bergfeld 1909 : 112) ; celui-ci propose de restituer la métaphore homérique par *ex tuo oris saepe fugit*, où *saepe* doit s'interpréter comme l'ablatif de *saepes* « haie, enclos ». Une telle correction s'apparente plus à une rétroversion qu'à une conjecture.

On comprend, dans ces conditions, que L. Mueller (1885a : 124) ait préféré exclure *supra*. Mueller soupçonnait cette leçon de s'être introduite dans le texte de Priscien par contamination avec une glose, qu'il reconstruisait comme *s(cilicet) puera*. Mais si *supra* provient d'une glose, on pourrait aussi bien penser à une indication marginale comme *uide supra*. La présence d'annotations marginales ou interlinéaires n'aurait rien de surprenant dans ce passage particulièrement complexe et riche en citations. Quoi qu'il en soit, faute d'arguments décisifs en faveur de l'exclusion ou de la correction de cette leçon, on maintiendra *supra* entre *cruces*.

L 21*

Non. p. 544, 21 polybrum : quod Graeci χέρνιβα, nos trullium uocamus. L i u i u s :

argenteo polubro, aureo eglutro

Cod. : A^A B^A C^AD^A.

polubro *Ste* : polybro *codd.* || aureo] et aureo *Iu auro Pas* || eglutro *Mu* : et glutro *codd.* gutto *Iu* ex gutto *Gue* eclutro *Bae*.

α 136–138 = δ 52–54 = η 172–174 = κ 368–370 = ο 135–137 = ρ 91–93 χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόφ ἐπέχευε φέρουσα | καλή χρυσεῖη, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος, | νίψασθαι.

« Dans une cuvette en argent avec une aiguière d'or ».

Nonius cite L 21 sous le seul nom de Livius, sans préciser s'il s'agit de Tite-Live ou d'Andronicus. La première hypothèse n'a jamais été admise par la critique, et je ne vois pas de nouvel argument allant en ce sens. Si ce fragment appartient à Andronicus, la balance penche sans doute possible en faveur d'une attribution à l'*Odyssée* latine. L 21 est en effet communément rapproché du passage récurrent α 136–138, et une scansion dramatique est pratiquement impossible.

§ 179

L 21 offre selon toute vraisemblance une traduction partielle des vers α 136–138 χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόω ἐπέχευε φέρουσα | καλή χρυσεῖη, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος, | νίψασθαι.¹³⁴ Ce passage, répété littéralement dans plusieurs scènes d'hospitalité,¹³⁵ offre une description standard des ablutions pratiquées avant un banquet. Il montre une servante apportant l'eau lustrale (χέρνιψ) et versant celle-ci au moyen d'une aiguière (πρόχοος) en or au dessus d'un bassin (λέβης) en argent. On placera L 21 parmi les fragments d'emplacement incertain, puisque son modèle homérique est un texte récurrent.

argenteo polubro – D'après Lindsay, toute la tradition porte la leçon *polybro*. Mais la graphie avec *y* est injustifiée.¹³⁶ Selon toute vraisemblance, *polubrum* (< **po-lou-dⁿro-*) dérive de la même racine que *lauo* «laver».¹³⁷ Il s'agit donc d'un nom hérité, et non d'un emprunt au grec.

§ 180a

Nonius cite L 21 pour illustrer l'équivalence de *polubrum* avec χέρνιψ «eau lustrale», mais il confond certainement ce nom avec son dérivé χέρνιβον «bassin»,¹³⁸ la confusion a pu résulter de l'ambiguïté de la forme χέρνιβα, accusatif singulier de χέρνιψ et pluriel de χέρνιβον. Malgré l'interprétation proposée par Nonius et la présence de χέρνιψ dans le modèle homérique, *polubrum* rend ici plus probablement λέβης. En effet, l'adjectif *argenteo*, accordé à *polubro*, correspond à ἀργυρέοιο, qui accompagne quant à lui λέβητος.

§ 180b

H. Fränkel (1932 : 305) prend *argenteo polubro* pour un ablatif instrumental coordonné avec *aureo eglutro*. Andronicus aurait ainsi simplifié la syntaxe en remplaçant par deux instrumentaux une structure qui comportait en grec un datif à valeur instrumentale et un groupe prépositionnel. Il n'y a toutefois pas lieu de suivre Fränkel sur ce point. Pieraccioni (1953 : 318) voit dans *argenteo polubro* un datif de direction reproduisant la valeur locale du groupe ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος, et aucun argument décisif n'a été avancé contre cette interprétation.

aureo eglutro – Les manuscrits portent *aureo et glutro*. Ce texte dépourvu de sens est repris presque à l'identique par Stephanus (1564 : 150), qui imprime *et aureo et glutro*. Iunius (1565 : 569) soupçonne derrière *glutro* une forme corrompue du mot

§ 181a

134 Modèle proposé pour la première fois par Hermann 1816 : 619.

135 Autres occurrences de ces vers : δ 52–54 = η 172–174 = κ 368–370 = ο 135–137 = ρ 91–93.

136 Des doutes sont déjà exprimés à ce sujet par Knoche 1928 : 692–693.

137 Ernout/Meillet/André 1985 : 520.

138 Sur ces deux formes et leurs sens respectifs, cf. Chantraine 1999 : 1254.

guttus, désignant un vase à col étroit destiné à verser un liquide goutte à goutte ; pour cette signification, cf. Varro *Ling.* 5, 124 *qui uinum dabant, ut minutatim funderent, a guttis guttum appellarunt*. Le substantif *guttus* est bien attesté par ailleurs : cf. par exemple Hor. *Sat.* 1, 6, 118 ; Iuu. 3, 263 ; 11, 158. Iunius corrige donc le texte transmis en *et aureo gutto* « et un vase d'or ». Guenther (1864 : 6) propose pour sa part *aureo ex gutto* « depuis un vase d'or ». Pascoli (1927 : 1) reprend la conjecture de Guenther, mais imprime, sans doute par erreur, *auro* au lieu d'*aureo*.

Ces conjectures sont aujourd'hui abandonnées au profit de la variante *aureo eglutro*, due à C. O. Mueller (1839 : 396).¹³⁹ Le mot *eglutrum* serait selon lui un emprunt au grec ἔκλουτρον (< λούω « laver »), attesté par Poll. 10, 46, 7. La graphie latine avec *g* constituerait une adaptation à la réalisation phonétique [gl] du groupe consonantique /kl/ entre voyelles. Le substantif *eglutrum* ne connaît aucune attestation en dehors de L 21, mais il pourrait en subsister quelques traces dans les recueils de *notae Tironianae* ; voir les exemples rassemblés par Kapp/Meyer (*ThLL* V 2 p. 249, 19–23). Dans ces conditions, la conjecture de Mueller constitue évidemment une *lectio difficilior* préférable aux variantes proposées par Iunius et Guenther.

Baehrens (1886 : 38) suit Mueller, mais propose la graphie *eclutro*, plus proche de la forme phonologique du mot grec ἔκλουτρον. Flores (2011a : 6) adopte lui aussi la graphie avec *c*, mais pense manifestement, comme en L 13, à une notation par <c> du son [g] ; pour une critique de cette hypothèse, cf. § 59. Quelle que soit la motivation de cette correction, la conjecture *eclutro* rend moins bien compte de la leçon manuscrite *et glutro* que la variante proposée par Mueller. On imprimera par conséquent *aureo eglutro*.

§ 181b

L'ablatif instrumental *aureo eglutro* offre une contrepartie exacte à προχόφ ... χρυσειῆ. Le reste du modèle homérique devait être traduit dans le contexte aujourd'hui perdu de L 21. Faisait peut-être exception l'épithète καλῆ, que le traducteur a pu supprimer selon une pratique attestée plusieurs fois (cf. § 26a).

L 22*

Non. p. 509, 29 disertim dicere plane, palam Titinio auctore possumus (... [*Titin. Com. 150 ; Plaut. Stich. 241 ; Acc. Trag. 350*]). L i u i u s :

tuque mihi narrato omnia disertim

Cod. : A^A B^A C^AD^A.

tuque] tumque *Ste.*

α 169 = α 206 = α 224 = δ 486 = θ 572 = λ 140 = λ 170 = λ 370 = λ 457 = ο 383 = π 137 = ω 256 = ω 287 ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον.

? γ 97 = δ 327 ἀλλ' εὖ μοι κατάλεξον ὅπως ἦντησας ὅπωπῆς.

~ ρ 44 ἀλλ' ἄγε μοι κατάλεξον, ὅπως ἦντησας ὅπωπῆς.

« Et toi, raconte-moi tout en détail ».

139 C. O. Mueller a proposé cette conjecture dans les notes supplémentaires à son édition de Festus. Elle a fait son apparition dans les éditions de Nonius avec celle de L. Mueller 1888 : 214.

Nonius cite L 22 sous le seul nom de *Liuius*, mais il s'agit plus probablement d'Andronicus que de l'historien. Du moins l'attribution à Tite-Live n'a-t-elle jamais été retenue, et je ne vois pas de nouvel argument en sa faveur. Si ce fragment appartient à Andronicus, il faut exclure une origine dramatique. Certes, *tuque mihi narrato* suggère une ouverture de septénaire trochaïque avec *mihi* en abrégement iambique, mais le type avec césure après le septième élément est rare.¹⁴⁰ Une attribution à l'*Odyssée* latine semble plus probable, d'autant que L 22 trouve un modèle homérique satisfaisant dans le vers récurrent α 169 ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπέ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον.¹⁴¹ § 182

On rejettera en revanche le modèle alternatif proposé par Düntzer (1838 : 42), qui tire un parallèle avec γ 97 = δ 327 ἀλλ' εὖ μοι κατάλεξον ὅπως ἤντησας ὀπωπῆς ~ ρ 44 ἀλλ' ἄγε μοι κατάλεξον, κτλ. À la différence d'α 169, ce rapprochement ne permet pas de rendre compte d'*omnia* (cf. § 185b).

tuque – On ne trouve pas, en α 169, de contrepartie littérale à *tuque*, mais en tant que formules d'interpellation, ἀλλ' ἄγε et *tuque* remplissent des fonctions analogues. § 183

Stephanus (1564 : 150) imprime *tumque*, sans doute par erreur. Cette variante n'a aucun appui ni dans la tradition manuscrite, ni dans le modèle homérique.

mihi narrato – Le groupe *mihi narrato* correspond manifestement à μοι ... εἰπέ καὶ ... κατάλεξον. Andronicus aura réduit à un seul verbe l'expression pléonastique εἰπέ καὶ ... κατάλεξον, suivant sa tendance à l'abrégement (cf. § 26b). § 184

omnia disertim – Nonius cite L 22 pour illustrer l'emploi de *disertim* au sens de *plane, palam*. Cette glose est conforme à l'étymologie admise par les modernes pour cet adverbe. Schaffner-Rimann (1958 : 29–30) y voit en effet une formation déverbative passive, *disertim* étant dérivé du participe *disertus* de *disserere*. Si cette explication est correcte, *disertim* offre une traduction satisfaisante d'ἀτρεκέως, généralement traduit par « précisément, exactement, avec vérité ». ¹⁴² § 185a

En revanche, *omnia* ne trouve pas directement de contrepartie dans le texte grec. Je propose toutefois, à la suite de Ronconi (1968 : 126), de l'expliquer par un phénomène de « contamination » (cf. § 23). Il existe en effet deux variantes de la formule employée en α 169 : ω 123 σοὶ δ' ἐγὼ εὖ μάλα πάντα καὶ ἀτρεκέως καταλέξω et ω 303 τοιγὰρ ἐγὼ τοὶ πάντα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω. On constate que dans ces deux vers, la fonction d'objet direct de καταλέξω, occupée en α 169 par τόδε, est remplie par πάντα. C'est ce qui conduit Ronconi à penser à une contamination. Andronicus aurait fait entrer, dans la traduction d'une occurrence d'α 169, un élément § 185b

140 Boldrini 1999 : 115.

141 Modèle proposé pour la première fois par Hermann 1816 : 619. Autres occurrences d'α 169 : α 206 = α 224 = δ 486 = θ 572 = λ 140 = λ 170 = λ 370 = λ 457 = ο 383 = π 137 = ω 256 = ω 287.

142 Cf. Liddell/Scott/Jones/McKenzie 1996 : 272.

appartenant à une variante de cette formule. Cela paraît d'autant plus probable qu'ici, l'alternance des mots τόδε et πάντα est peu significative ; on voit bien que l'un se substitue à l'autre, par commodité métrique, selon que le verbe de la proposition est conjugué à la première ou à la deuxième personne.

Ronconi pensait surtout à une contamination avec ω 123, et ne tentait pas d'en tirer parti pour l'identification du modèle homérique. Toutefois, si l'on admet une contamination par le contexte proche, on peut en tirer un argument pour identifier L 22 avec ω 287 à l'exclusion des autres occurrences d'α 169 ; c'est en effet, parmi les répétitions de ce vers, la plus voisine d'une des variantes contenant πάντα au lieu de τόδε, en l'occurrence ω 303. Andronicus, en traduisant ω 287, a dû avoir en tête non seulement le contexte précédant ce vers, mais aussi la suite du texte. On sait en outre qu'en ω 303, πάντα ... ἀτρεκέως καταλέξω constitue la réponse à la demande formulée en ω 287 par τόδε ... ἀτρεκέως καταλέξω. Dans ces conditions, il est possible qu'Andronicus ait contaminé la traduction de la question par un élément appartenant à la réponse.

Mais, d'un autre côté, la possibilité d'une contamination à distance reste ouverte. Andronicus pouvait avoir en tête, à tout moment, l'intégralité ou de larges portions du poème homérique. Une telle connaissance lui était nécessaire, car elle lui offrait un réservoir de variantes pour se tirer d'embarras lorsqu'une traduction littérale s'avérait métriquement ou stylistiquement difficile. Andronicus a ainsi pu mobiliser les variantes ω 123 et ω 303 pour la traduction de n'importe quelle occurrence du vers α 169, si bien que l'identification avec ω 287 ne s'impose pas. On maintiendra par conséquent L 22 parmi les fragments dont l'emplacement est incertain.

L 23*

Paul. Fest. p. 225 procitum, cum prima syllaba corripitur, significat petium. L i u i u s :
matrem procitum plurimi uenerunt

Cod. : ELMPT GIR.

matrem] meam m. *Gue* m. proci *Zan*^l m. meam *Düntzer* || procitum] -ctum *M* || plurimi] ploverume *Flo*.

α 248 = π 125 τόσσοι μητέρ' ἐμὴν μῶνται.

? β 50 μητέρι μοι μνηστήρες ἐπέχραον οὐκ ἐθελούση.

« Ils sont venus très nombreux courtiser ma mère ».

- § 186 L'épitomé de Festus cite L 23 sans indication de titre, mais le contenu du fragment se rapporte très probablement à la situation de Pénélope entourée de prétendants. Cette circonstance, associée au nom de Livius, fait de l'*Odyssée* latine le meilleur candidat à l'attribution de L 23.

Le modèle homérique de ce fragment est communément identifié à α 248 = π 125 τόσσοι μητέρ' ἐμὴν μνῶνται.¹⁴³ En α 248, Télémaque expose ses malheurs à Athéna : son père a disparu, et la ruine le menace depuis que les prétendants, venus en nombre courtiser sa mère, dissipent ses biens en festins. Dans la seconde occurrence de ce vers, Télémaque s'adresse, sans le savoir, à Ulysse lui-même. La correspondance entre L 23 et son modèle homérique est complète. Outre la convergence évidente de *matrem* avec μητέρ', on remarquera les deux points de rencontre suivants. D'une part, la périphrase *procitum ... uenerunt* « ils sont venus courtiser » offre un équivalent satisfaisant à μνῶνται « ils courtisent ». D'autre part, la notion du grand nombre des prétendants, suggérée en grec par la corrélation (α 247 ὅσσοι ...) τόσσοι « tous autant qu'ils sont », se retrouve dans le superlatif *plurimi* « très nombreux ».

Aucun modèle alternatif n'offre d'aussi bonnes correspondances. Düntzer (1838 : 41), suivi par quelques-uns,¹⁴⁴ pensait à β 50 μητέρι μοι μνηστήρες ἐπέχραον οὐκ ἐθελοῦση. La situation est ici analogue à celle d'α 245. Télémaque, après avoir réuni le conseil, se plaint à ses concitoyens du traitement qu'infligent les prétendants à Pénélope. On a bien, dans ce vers, la conjonction de μήτηρ avec un nom désignant les prétendants, mais les similitudes s'arrêtent là ; *plurimi* n'y trouve aucune contrepartie, et *procitum ... uenerunt* convient moins bien à ἐπέχραον « attaquer, faire violence » qu'à μνῶνται. On considérera par conséquent comme certaine l'identification de L 23 avec α 248 = π 125. Toutefois, comme il s'agit d'un vers récurrent, on rangera ce fragment parmi ceux dont l'emplacement est incertain.

matrem – Plusieurs éditeurs, considérant ce vers comme incomplet, ont voulu insérer un mot avant ou après *matrem*. Guenther (1864 : 6) propose ainsi *meam matrem*, Düntzer (1869 : 265) *matrem meam*, et Zander (1890 : 84) *matrem proci*. Ce sont des conjectures *metri gratia*, visant à compléter le fragment d'après le schéma canonique du vers des Metelli (cf. § 86b). On peut donc les négliger, même si *meam matrem* et *matrem meam* s'appuient sur α 248 μητέρ' ἐμὴν.

§ 187

L'argument de Leo (1905 : 34 adn. 1) en faveur de *proci* n'a aucune probabilité. Selon lui, *procitum* serait une « Momentbildung », appelée par *proci* et modelée sur *seruire* et *lippire* ; mais l'existence de supins en *-itum* dérivés de verbes de la première conjugaison contredit cette hypothèse (cf. § 188b).

procitum – On peut écarter la leçon isolée du manuscrit M, *proctum*. Il s'agit plus vraisemblablement d'une omission que d'une variante syncopée, dont on ne connaît aucun exemple par ailleurs.

§ 188a

Selon Paul Diacre, *procitum* présente ici un *o* bref. S'il faut en croire son témoignage, on ne pourra donc pas rattacher cette forme à *prōciēre* « appeler ». On suivra plutôt Forssman (*ThLL* X 2 p. 1541, 43–46), qui la rapproche de *prōcus*

§ 188b

143 Modèle proposé pour la première fois par Scaliger 1576 : 144.

144 Verrusio 1977 : 34 ; Büchner 1982 : 10 ; Blänsdorf 2011 : 23.

«prétendant», à travers un verbe dénommatif *procāre* dont *procitum* constitue le supin. Pour un supin en *-itum* à côté d'un infinitif en *-āre*, Forssman renvoie à *uetitum* sur *uetāre* ; on pensera aussi aux abstraits en *-tu-* du type de *spīritus*, à côté de *spīrāre*.

- § 189 **plurimi** – Flores (2011a : 8) conjecture *plourume*, une forme empruntée – sans raison – à l'éloge de L. Cornelius Barbati f. Scipio (CIL I² 9). C'est un choix inconséquent, puisqu'il imprime *noegeo* en L 8. Sur la notation de la diphtongue [oi], cf. § 54.

L 24*

Prisc. *Gramm.* II 210, 9 quod autem Ionis et Calypsonis et Didonis dicitur, ostendit hoc etiam Caesellius Vindex in Stromateo his uerbis : Calypsonem ; ita declinatum est apud antiquos.
L i u i u s :

apud nympham Atlantis filiam Calypsonem

Cod. : ABDGHKLR.

liuius] lius *R^{ac}* libius *G* lybius *L*.

1 nympham] -an *H* nimeam *G^{ac}K* nimpheam *G^{pc}* nimiam *L* || atlantis *R* : athl- *codd.* || calypsonem] calip- *GHKL*.

δ 557 = ε 14 = ρ 143 νόμφης ἐν μεγάροισι Καλυψοῦς.

Cf. α 52 ~ η 245 Ἀτλαντος θυγάτηρ.

« Chez la nymphe Calypso, fille d'Atlas ».

- § 190 L 24 est cité sans titre ; la raison en est sans doute que Priscien reproduit ici le mode de citation de sa source, qu'il identifie nommément à Caesellius Vindex. Malgré l'absence de titre, l'attribution de ce fragment à l'*Odyssée* latine peut être considérée comme certaine. Le nom de Livius dans la formule d'introduction, ajouté à celui de Calypso dans la citation, suffit à la garantir. La critique identifie unanimement ce fragment avec δ 557 = ε 14 = ρ 143 νόμφης ἐν μεγάροισι Καλυψοῦς,¹⁴⁵ une formule récurrente désignant la demeure de Calypso.

- § 191 **apud** – La préposition *apud* correspond à ἐν μεγάροισι. On ignore les raisons de cette substitution, qu'Erasmī (1975 : 103) considère comme « adequate but colorless ». Il ne s'agit probablement pas d'une difficulté de traduction, puisqu'Andronicus aurait pu employer *aedes* : cf. par exemple L 15 *ad aedis* ... *Circae*. Certes, en L 15, *aedes* correspond probablement à δώματα ; mais l'*Odyssée* homérique désigne la maison de Circé aussi bien par μέγαρον que par δώματα, selon une distribution dictée essentiellement par des critères métriques. Dans ces conditions, une tournure comme *in aedibus* ... *Calypsonis* aurait pu faire l'affaire. Peut-être Andronicus y a-t-il renoncé pour pouvoir intégrer la généalogie de Calypso sans qu'il en résulte

145 Modèle proposé pour la première fois par Hermann 1816 : 621.

une ambiguïté syntaxique ; dans un texte comme *in aedibus Atlantis filiae Calypsonis*, le double génitif aurait en effet prêté à confusion.

nympham ... Calypsonem – Pour *Calypsonem*, les témoins ne divergent que sur la transcription latine du son noté en grec par <v> : on trouve <i> dans GHKL, <y> dans le reste de la tradition. J'adopte par convention la leçon majoritaire <y>, mais à ce sujet, cf. § 52. § 192a

Les manuscrits affichent la même hésitation pour la leçon *nympham* : <i> dans GKL, <y> dans les autres. Toutefois, en ce qui concerne l'unité critique *nympham*, la tradition varie encore sur deux points supplémentaires : la désinence de l'accusatif, d'une part, et la transcription du son grec noté <φ> d'autre part. Pour le premier point, on retiendra bien entendu la terminaison *-am*. La leçon *nymphan*, transmise par H, se calque sur la désinence grecque d'accusatif singulier en *-ν*, une pratique certainement étrangère à la langue d'Andronicus. Quant à la transcription du son grec noté <φ>, cf. § 60.

L 24 illustre, dans les *Institutions*, le traitement des noms empruntés par le latin aux thèmes grecs en **-oi-*,¹⁴⁶ du type *-ω, -ους* (< **-ōi, -oi-os*). Alors que l'usage virgilien reproduit la déclinaison grecque – Priscien cite Verg. *Aen.* 10, 199 *fatidicae Mantus* – les poètes préclassiques les rattachent à la déclinaison latine en *-o, -ōnis*. La nécessité d'intégrer ces noms à une autre déclinaison résulte de l'absence, en latin, d'une flexion comparable à celle des noms grecs en *-ω, -ους*. Le modèle des thèmes en *-ōn-* a manifestement été préféré en raison des terminaisons semblables du nominatif singulier. En outre, comme les noms en *-ω, -ους* empruntés en latin sont surtout des théonymes féminins, le modèle de *Iūnō, -ōnis* a également pu déterminer ce choix.¹⁴⁷ § 192b

Atlantis filiam – La leçon minoritaire *Atlantis*, transmise par R, est sûre. La variante *athlantis* présente dans le reste de la tradition n'a aucune motivation historique. La graphie *athl-* résulte manifestement d'une hypercorrection, d'ailleurs très fréquente dans les manuscrits.¹⁴⁸ Elle a pu résulter d'une confusion orthographique entre Ἄτλας et ἀθλητής, motivée par une association d'Atlas, porteur de la Terre, avec l'idée de force physique.¹⁴⁹ § 193a

Tous les critiques s'accordent à reconnaître dans *Atlantis filiam* le goût d'Andronicus pour les formules patronymiques (cf. § 27a). Celui-ci se combine, comme dans L 5, avec une « contamination à distance » (cf. § 23b), puisque l'élément est ici emprunté au vers α 52 ~ η 245 Ἄτλαντος θυγάτηρ.¹⁵⁰ § 193b

146 Sur cette déclinaison grecque, cf. Chantraine 1961 : 90.

147 Cf. Leumann 1977 : 457.

148 *ThLL* II p. 1042, 20.

149 Hypothèse suggérée oralement par Rudolf Wachter.

150 Le rapprochement avec η 245 est déjà envisagé par La Ville de Mirmont 1903 : 122 ; l'explication par la contamination à distance est due à Mariotti 1986 : 35 adn. 51.

L 25

Seru. auct. *Aen.* 1, 92 et Graeci φορικτά dicunt quae sunt timenda, ut Homerus (*I 164*) δῶρα μὲν οὐκέτ' ὄνοστά. *Liuius in Odyssea* :

igitur demum Vlixi cor frixit prae pauore

reprehenditur sane hoc loco Vergilius, quod improprie hos uersus Homeri transtulit καὶ τότ' Ὀδυσσεὺς λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ | ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὄν μεγαλήτορα θυμόν (*ε 297–298 = ε 406–407*). nam soluuntur frigore membra longe aliud est quam λύτο γούνατα.

Cod. : fP.

igitur] tum *Büchner* || demum] -us *Her* || frixit *P* : fi- f.

ε 297 = ε 406 = χ 147 καὶ τότ' Ὀδυσσεὺς λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ.

? ε 171 ῥίγησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς.

Cf. L 43.

« Alors le cœur d'Ulysse frissonna de peur ».

§ 194 L'attribution de L 25 à l'*Odyssee* latine est garantie par le témoignage explicite de Servius. L'identification du modèle homérique est suggérée par le commentateur, qui compare L 25 au distique récurrent ε 297–298 = ε 406–407. Le fragment d'Andronicus correspond plus exactement au premier vers du distique, ε 297 = ε 406 καὶ τότ' Ὀδυσσεὺς λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ, encore répété séparément en χ 147. En ε 297, la peur saisit Ulysse, seul en pleine mer sur son radeau, lorsque se lève la tempête envoyée par Poséidon. La seconde occurrence de ce vers, ε 406, montre Ulysse en proie à la terreur alors qu'il risque de s'échouer sur les rochers qui bordent la terre des Phéaciens. Enfin, en χ 147, Ulysse sent défaillir ses genoux et son cœur lorsqu'il se retrouve seul et à découvert face aux prétendants équipés d'armures.

Ussani (1957) estime que L 25 correspond à ε 297 à l'exclusion des autres occurrences de ce vers. Son raisonnement est en substance le suivant. L'interpolateur de Servius cite L 25 dans le cadre d'une discussion portant sur l'exactitude d'un prétendu emprunt homérique en *Verg. Aen.* 1, 92 *soluuntur frigore membra* ; dans cette perspective, on s'attend naturellement à ce que le fragment d'Andronicus cité dans ce contexte se rapporte au vers homérique censé être emprunté par Virgile. Or, le vers virgilien décrit l'effroi d'Énée au moment où se lève la tempête déchaînée par Junon ; et, parmi les deux occurrences du distique homérique cité par le commentateur, la première, ε 297–298, décrit comme on le sait une scène exactement parallèle. Par conséquent, il semble légitime de conclure que le fragment d'Andronicus, cité pour comparer les deux traductions latines du même vers, se rapporte lui aussi au même contexte.

Cet argument n'est toutefois pas concluant. L'interpolation a pu être copiée à partir d'un commentaire dont l'auteur était assez versé en poésie homérique pour comparer entre elles les traductions de deux occurrences d'un vers répété. Dans ces conditions, la prudence recommande de maintenir L 25 parmi les fragments dont l'emplacement est incertain.

Blänsdorf (2011 : 31) signale un autre modèle possible, ε 171 ῥίγησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς. Calypso a reçu l'ordre de laisser partir Ulysse, et elle lui signifie son intention de lui faire prendre la mer sur un radeau ; à l'annonce de ce projet, le héros frissonne d'effroi. En dehors de la mention d'Ulysse et de la situation générale, ce passage ne présente aucune similitude avec L 25. Le vers ε 297, en revanche, comporte plusieurs points de rencontre textuels avec le fragment d'Andronicus, puisque καὶ τότ' correspond à *igitur demum* (cf. § 195b) et Ὀδυσσεύς ... ἦτορ à *Vlixī cor*.

igitur demum – Büchner (1979 : 59), curieusement, lit *tum* au lieu de la leçon transmise *igitur*, mais il doit s'agir d'un lapsus. Il imprime *igitur* dans son édition (Büchner 1982 : 16). § 195a

Hermann (1816 : 622) conjecture *demus* pour *demum*, en s'appuyant sur le témoignage de Paul Diacre : cf. Paul. Fest. p. 70 *demum, quod significat post, apud Liuium demus legitur*. Mais la variante transmise *demum* semble saine. En outre, *demus* est probablement un adjectif (cf. § 260b) ; or, même à supposer qu'Andronicus l'ait employé ici, il faudrait l'accorder au substantif neutre *cor*, de sorte que *demum* reste l'unique leçon possible.

Le groupe adverbial *igitur demum* n'apparaît, en dehors de ce fragment, que dans le théâtre de Plaute.¹⁵¹ Il correspond en L 25 à καὶ τότ'. Erasmi (1975 : 105–106) et Büchner (1979 : 59) y voient l'introduction d'une nuance étrangère au modèle homérique. En effet, *igitur demum*, interprété comme « alors seulement », semble souligner le caractère exceptionnel de la réaction d'Ulysse face au danger. Le texte grec, en revanche, se borne à une indication temporelle : « et alors, Ulysse sentit ses genoux et son cœur défaillir ». § 195b

Mais cette interprétation d'*igitur demum* se justifie-t-elle ? Certes, en Plaut. *Amph.* 876 *post igitur demum faciam res fiat palam*, Jupiter affirme vouloir révéler la vérité seulement après avoir laissé la confusion régner un certain temps. Une traduction d'*igitur demum* par « alors seulement » se justifierait donc ici, tout comme en *Most.* 379–380 *miserumst opus / igitur demum fodere puteum, ubi sitis fauces tenet*.

Ce n'est toutefois pas le cas dans toutes les occurrences de cette locution. En *Rud.* 930 *iam ubi liber ero, igitur demum instruam agrum* eqs., il est question de la libération de Gripus, un événement qu'il attend évidemment depuis longtemps ; mais l'action sur laquelle *igitur demum* porte formellement, l'acquisition d'un domaine, ne constitue que le début des vastes projets formés par l'esclave. En *Trin.* 781, *igitur demum* n'introduit qu'une étape intermédiaire du plan élaboré par Mégaronidès ; et la situation est similaire en *Amph.* 473, où une phrase commençant par *igitur demum* précède une proposition introduite par *denique*. Dans ces trois derniers exemples, le sens d'« alors seulement » ne s'impose pas. Sans doute en va-t-il de même en L 25, auquel cas *igitur demum* revêtira une signification exactement comparable à celle d'ε 297 καὶ τότ'.

151 Plaut. *Amph.* 473. 876 ; *Most.* 379–380 ; *Rud.* 930 ; *Trin.* 781.

§ 196 **Vlixī** – La désinence de génitif *-ī* en face du nominatif en *-ēs* est fréquente dans les latinisations de noms grecs en *-ευς*.¹⁵² Outre L 32 *Vlixes* et L 25 *Vlixī*, on peut citer les formes suivantes : Plaut. *Bacch.* 155 *Hercules. Rud.* 822 *Herculi. Mil.* 60 *Achilles. Bacch.* 938 *Achilli*, etc.

Pour le thème latin *Vlix-* en face de la forme homérique Ὀδυσσεύς *uel sim.*, cf. § 52b.

§ 197a **frixit** – La leçon *frixit* est garantie par le contexte de Servius, où il est question de l'emploi métaphorique de termes dénotant le froid. Seul un manuscrit perdu de Fulda, dont les *uariæ lectiones* ont été collationnées par Daniel, portait la leçon *fixit*, une erreur manifeste.

§ 197b Andronicus remplace apparemment la métaphore homérique λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ par *cor frixit*. La mention des genoux disparaît et la métaphore est explicitée par *prae pauore*. Leo (1912 : 91) n'exclut pas que le traducteur ait développé λύτο γούνατα dans le vers suivant, mais selon toute vraisemblance, il s'agit plutôt d'une suppression. En effet, la métaphore impliquant les genoux pour dénoter la peur semble étrangère à la langue poétique latine.¹⁵³ Andronicus en aura profité, comme souvent, pour opérer un abrégement (cf. § 26).

Plusieurs critiques ont cherché dans d'autres vers homériques la source de l'image de remplacement employée par Andronicus. Ronconi (1973 : 15) pense ainsi à χ 215–216 θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν | ἐρρίγει, tandis que Scrocco (1971–1972 : 119), citée par Broccia (1974b : 53 adn. 4), renvoie à ε 171 ῥίγησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς. Mais l'emploi métaphorique de *frigescere* au sens de *timere uel sim.* est si commun qu'il n'est probablement pas nécessaire d'invoquer une « contamination à distance » (cf. § 23c) dans ce cas.¹⁵⁴

§ 198 **prae pauore** – Ussani (1957 : 146) estime que *prae pauore* s'explique par la présence, en ε 298 = ε 407 du participe ὀχθήσας « terrifié ». Pour Ussani, cette contamination avec le contexte proche exclut un rapprochement de L 25 avec χ 147, puisque ὀχθήσας n'apparaît pas en χ 148. Mais, dans l'hypothèse où L 25 rendrait χ 147, Andronicus aurait fort bien pu se souvenir du participe et le laisser influencer sa traduction par contamination à distance.

152 Leumann 1977 : 458.

153 Observé par Traina 1970 : 19.

154 Lennartz 1994 : 136 adn. 255.

2.2 Fragments dont le modèle homérique est incertain

Les fragments rassemblés dans cette section sont ceux que la tradition attribue à l'*Odyssee* latine, mais pour lesquels on n'a pas trouvé de modèle homérique correspondant exactement. Le classement d'un fragment dans cette section s'impose lorsque deux conditions sont remplies : que son texte ne puisse ni (1) s'expliquer comme une traduction littérale du grec ; ni (2) être ramené à des techniques de traduction ou des orientations esthétiques constatées dans d'autres fragments d'Andronicus. Les fragments de cette section sont classés dans l'ordre du premier modèle proposé.

§ 199

L 26

Non. p. 493, 17 dextrabus pro dexteris. *L i u i u s i n O d y s s i a* :

deque manibus dextrabus

Cod. : A^A B^A C^A D^A.

liuius *Be* : laberius *codd.*

1 deque] denique *Her.*

? β 396 χειρῶν δ' ἔκβαλλε κύπελλα.

? γ 35 χερσίν τ' ἠσπάζοντο.

? ω 534 τῶν δ' ἄρα δεισάντων ἐκ χειρῶν ἔπτατο τεύχεα.

« Et de leurs mains droites ».

Tous les manuscrits attribuent L 26 à Laberius, mais la paternité d'Andronicus est garantie, malgré cette unanimité, par l'indication du titre de l'*Odyssee* latine.

§ 200

On ne connaît pas de modèle homérique correspondant exactement à L 26. La *communis opinio* suit Düntzer (1838 : 48) en identifiant ce fragment avec ω 534 τῶν δ' ἄρα δεισάντων ἐκ χειρῶν ἔπτατο τεύχεα. Athéna intervient ici dans le combat opposant Ulysse aux partisans des prétendants, leur intimant de cesser les hostilités ; les adversaires en lâchent leurs armes de peur. Le vers ω 534 n'offre cependant qu'une ressemblance partielle avec le texte latin. Le groupe *de ... manibus* répond à ἐκ χειρῶν et la conjonction *-que* à la particule δέ ; *dextrabus*, en revanche, reste sans contrepartie.

Broccia (1974a) pense trouver une correspondance plus exacte en β 396 χειρῶν δ' ἔκβαλλε κύπελλα, un modèle déjà proposé par Wordsworth (1874 : 291). Dans ce vers, les prétendants laissent tomber leurs coupes à boire, endormis en plein banquet par Athéna. Ce modèle, à première vue, offre les mêmes points de rencontre que son concurrent : la préposition *de* équivaut au préverbe ἔκ-, la conjonction *-que* à la particule δέ et *manibus* à χειρῶν. On manque ici aussi d'un équivalent grec pour *dextrabus*, mais Broccia (1974a : 300) avance un argument visant à expliquer ce qui semble un ajout immotivé : « poiché i κύπελλα sono, secondo ogni verosimiglianza, delle coppe a un manico (che si tengono dunque solo con una mano, la destra), col riscontro di β 396 si spiega (...) anche *dextrabus*, che è aggiunta ovvero amplificazione del traduttore latino ».

L'argument de Broccia n'est toutefois pas concluant. D'une part, l'identification du κύπελλον comme une coupe à anse simple est incertaine : « zu dem Wort *ku-pe-ra* in Ue 611 (...) fehlt das Ideogramm, so dass wir nicht wissen, welche Gefäßform mit dem κύπελλον zu identifizieren ist » (Bruns 1970 : 27). Certes, l'interprétation communément admise y voit une sorte de tasse pourvue d'une anse unique,¹⁵⁵ mais d'autres formes sont envisageables ; à ce sujet, cf. Bruns 1970 : 43–44. Et l'existence d'un vase appelé ἀμφικύπελλον ne garantit pas que κύπελλον désigne une coupe à anse simple par opposition avec un ἀμφικύπελλον à deux anses. Comme le remarque Chantraine (1999 : 600), ἀμφικύπελλον peut se référer, indépendamment du nombre d'anses, à « une double coupe dont le pied creux forme lui-même une coupe renversée ».

D'autre part, on peut avancer le même argument en faveur d'ω 534. Les armes que lâchent les combattants sont des épées, des lances ou des boucliers, et les héros homériques les tiennent normalement à une seule main ; cf. notamment, pour l'emploi de la main droite dans le maniement de la lance, X 319–320 (αἰχμῆς ...) ἦν ἄρ' Ἀχιλλεύς | πάλθεν δεξιτερῆ. Si cet argument est valable, la précision ajoutée par Andronicus se justifierait également en ω 534. Le débat reste donc ouvert, et faute de pouvoir départager ces deux hypothèses, on rangera L 26 parmi les fragments d'emplacement incertain.

Une troisième identification a été proposée par Hermann (1816 : 621), qui rapproche L 26 de γ 35 χερσίν τ' ἠσπάζοντο (cf § 201).

§ 201 **deque** – Au lieu de la leçon transmise *deque*, Hermann (1816 : 621) adopte la conjecture *denique*, imprimée dans des éditions anciennes de Nonius. Toutefois, ce texte correspond mal au modèle homérique proposé par Hermann ; celui-ci pensait en effet l'identifier dans le contexte de γ 34–35 οἱ δ' ὡς οὖν ξεινους ἴδον, ἀθροοὶ ἦλθον ἅπαντες, | χερσίν τ' ἠσπάζοντο καὶ ἐδριάσθαι ἄνωγον. Télémaque, débarqué à Pylus, trouve Nestor et sa suite en train de préparer un banquet suite à un sacrifice. Les Pyliens aperçoivent l'arrivant, vont à sa rencontre, le saluent de la main, et l'invitent à prendre place. Le salut adressé à Télémaque n'occupe pas la fin, mais le centre de la séquence narrative ; aussi l'adverbe *denique* ne semble-t-il pas à sa place dans ce contexte. On ne peut pas exclure, bien entendu, l'hypothèse d'un remaniement opéré par Andronicus ; mais c'est là un postulat trop incertain pour justifier une correction du texte des manuscrits. Le modèle proposé par Hermann ne présente d'ailleurs aucun autre point de rencontre avec L 26, sinon la correspondance entre χερσίν et *manibus*. C'est trop peu pour établir un rapprochement sérieux.

§ 202 **dextrabus** – Nonius cite L 26 pour illustrer l'adjectif *dextrābus*. Cette forme présente la désinence *-ābus*, une variante rare du datif-ablatif pluriel des thèmes en *-a* ; à ce sujet, cf. § 67.

155 Bruns 1970 : 27.

L 27*

Isid. *Orig.* 19, 4, 9 struppi : uincola loro uel lino facta, quibus remi ad scalmos alligantur. de quibus *L i u i u s* :

tumque remos iussit religare struppis

Cod. : BEKMTX.

struppi] stuppi X.

I tumque] tuncque *T* dumque *X* statimque *Gue* tumque is *Flo* || remos] remus *K* remis *X^{ac}* || religare] del- *T* legare *M* || struppis] stuppi *X* || *post* struppis *add.* ad scalmos *Flo*.

? β 422–423 = ο 287–288 Τηλέμαχος δ' ἐτάροισιν ἐποτρύνων ἐκέλευσεν | ὄπλων ἄπτεσθαι.

? β 430 δησάμενοι δ' ἄρα ὄπλα θοῖν ἀνά νῆα μέλαιναν.

? δ 782 = θ 53 ἡρτύναντο δ' ἔρετμὰ τροποῖσ' ἐν δερματίνοισι.

? θ 37 δησάμενοι δ' εὐ πάντες ἐπὶ κληῖσιν ἔρετμὰ.

« Alors il ordonna d'attacher les rames avec des courroies ».

Isidore n'attribue pas explicitement L 27 à Andronicus, puisqu'il le cite sous le seul nom de *Liuius*. Une attribution à Tite-Live¹⁵⁶ est toutefois exclue. La construction de *iubere* avec l'infinitif seul plutôt que la proposition infinitive ne lui ressemble pas ; en outre, les restes de l'*Ab urbe condita* ne contiennent aucune occurrence de *tumque*, contre plusieurs exemples de la tournure *et tum* en début de phrase : cf. notamment Liu. 1, 57, 11 *et tum quidem ab nocturno iuuenali ludo in castra redeunt.* 25, 28, 8 *et tum omnium primum agmen constituit.*

§ 203a

On peut donc légitimement envisager que L 27 appartienne à Andronicus. Mais s'agira-t-il d'un fragment dramatique ou épique ? Il faut sans doute écarter la première hypothèse. On pourrait à la rigueur y voir un début de septénaire trochaïque avec coïncidence des pieds et des trois premiers mots ; mais les césures intervenant après le sixième et le neuvième élément sont trop suspectes. Il vaut mieux attribuer L 27 à l'*Odyssée* latine.

La critique n'est pas parvenue à identifier avec certitude un modèle homérique. L 27 décrit, en discours indirect, l'énonciation d'instructions concernant l'appareillage d'un navire. Cet ordre est formulé avec précision ; il s'agit de fixer (*religare*) des rames (*remos*), sans doute au bordage ou aux tolets d'un bateau, au moyen de courroies (*struppis*), vraisemblablement faites de cuir. On recherche par conséquent un modèle homérique comportant les caractéristiques suivantes : la présence d'un ordre explicite ; une formulation en discours indirect ; la mention conjointe de rames et de courroies en cuir. Aucune des propositions avancées ne remplit toutes ces conditions simultanément, de sorte qu'il faudra ranger L 27 parmi les *fragmenta incertae sedis*.

§ 203b

Hermann (1816 : 620) compare ce fragment avec β 422–423 = ο 287–288 Τηλέμαχος δ' ἐτάροισιν ἐποτρύνων ἐκέλευσεν | ὄπλων ἄπτεσθαι. Convaincu par Athéna de partir en quête d'Ulysse, Télémaque commande à ses hommes de préparer

§ 203c

156 Hypothèse envisagée pour la première fois par Pontanus (*apud* Hermann 1816 : 620).

son bateau ; la même scène se reproduit au chant o, lors du retour de l'expédition. Les points de rencontre entre ce passage et L 27 sont seulement partiels. L'ordre du jeune héros est bien formulé explicitement et en discours indirect, mais il n'est pas question ici de fixer des rames ; il s'agit au contraire de hisser les voiles,¹⁵⁷ comme on le comprend à la lecture des vers β 424–426, où le gréement est détaillé précisément. Si ce rapprochement est correct, il faut admettre qu'Andronicus a procédé à un ajout logique (cf. § 27b), peut-être motivé par d'autres scènes d'appareillage comme δ 782 ou θ 37.

§ 203d C'est justement à ce dernier vers que renvoie Tolkienh (1896 : 289–290) : θ 37 δησάμενοι δ' εὖ πάντες ἐπὶ κληῖσιν ἐρετμά. Alkinoos ordonne de lever cinquante-deux hommes pour raccompagner Ulysse dans son pays ; les rameurs, dit le roi, « iront attacher les avirons à leurs bancs », avant de revenir au palais pour le banquet d'adieux. L'ordre est donné explicitement, comme l'indique l'impératif θ 38 ἔκβητ' ; et l'expression *remos ... religare* correspond à δησάμενοι ... ἐρετμά. Mais *struppis* reste sans correspondance, à moins qu'Andronicus n'ait intégré à la traduction de θ 37 un élément emprunté à θ 53 τροποῖσ' ἐν δερματίνοισι.¹⁵⁸ En outre, il faudrait admettre que le texte latin rend indirect le discours d'Alkinoos, formulé en style direct dans l'*Odyssée* homérique.¹⁵⁹

§ 203e La Ville de Mirmont (1903 : 120–121) pensait, quant à lui, à δ 782 = θ 53 ἡρτύναντο δ' ἐρετμά τροποῖσ' ἐν δερματίνοισι. Dans la première occurrence de ce vers, les prétendants, sur instruction d'Antinoos, arment un bateau pour poursuivre Télémaque. En θ 53, l'ordre émane du roi Alkinoos. On peut relever les points de rencontre suivants : *tumque* occupe peut-être une fonction analogue à celle de la particule δ' ; *remos ... religare* rend ἡρτύναντο ... ἐρετμά ; enfin, l'expression τροποῖσ' ἐν δερματίνοισι est rendue sobrement par *struppis*, un choix qui semble manifester la tendance d'Andronicus à l'abrégement (cf. § 26).¹⁶⁰ Le verbe *iussit* reste en revanche sans correspondance. Antinoos a achevé de donner ses ordres en δ 777 et, dès le vers suivant, le récit se focalise sur les manœuvres exécutées par les prétendants. De fait, δ 782 ne décrit pas l'énonciation d'un ordre, mais son exécution par ses destinataires. Si donc il faut maintenir cette identification, on devra admettre qu'Andronicus a explicité le commandement d'Antinoos, qui dans l'original ne transparait qu'implicitement.¹⁶¹

§ 203f Enfin, une critique similaire doit être adressée au rapprochement proposé par Pascoli (1927 : 2). Celui-ci renvoie au vers β 430 δησάμενοι δ' ἄρα ὄπλα θοῖν ἀνὰ νῆα μέλαιναν, décrivant les manœuvres accomplies par les compagnons de Télémaque conformément à l'ordre donné en β 422–423. Cette proposition présente le même

157 Déjà remarqué par Tolkienh 1896 : 290.

158 Hypothèse avancée par Broccia 1974b : 39.

159 Fränkel 1932 : 306 adn. 1.

160 Déjà remarqué par Knoche 1958 : 333.

161 Fränkel 1932 : 306 adn. 1.

inconvenient que le rapprochement avec δ 782 ; il ne s'agit pas ici d'un ordre explicite, mais de l'exécution des instructions reçues.

tumque – Le manuscrit T offre la leçon *tuncque*, en face de *tumque* en B, K et M. Scriverius (1620 : 6) et plusieurs éditeurs anciens¹⁶² impriment *tuncque*. Il est difficile de trancher entre ces deux leçons, puisque *tum* et *tunc* sont pratiquement équivalents. On retiendra la variante *tumque*, commune à deux des familles de manuscrits établies par Lindsay – B d'une part, KM d'autre part. La variante *dumque* transmise par X peut être écartée comme une banalisation. Guenther (1864 : 6) imprime *statimque*, conjecture superflue que l'on rejettera sans hésiter. De même, la correction en *tumque is*, proposée par Flores (2011a : 10), n'est motivée que par la métrique ; en tant que telle, on peut la négliger dans la présente édition (cf. § 1d). § 204

remos – La leçon *remos* est garantie. Les autres variantes, *remus* (K) et *remis* (X), n'offrant pas un sens satisfaisant, doivent être rejetées. § 205

religare – Les manuscrits portent pour la plupart la leçon correcte, *religare*. La variante du manuscrit M, *legare*, représente sans doute une orthographe médiévale influencée par le roman et correspondant à la forme classique *ligare* «lier» : cf. les formes roum. *lega* et it. *legare*. Il s'agit vraisemblablement d'une glose destinée à expliciter le sens du préverbe, *re-ligare* pouvant être pris tant au sens de «lier» que de «déliar». ¹⁶³ La leçon *deligare*, attestée par T, trouve une explication similaire, si ce n'est que le glossateur a dû interpréter *religare* à contre-sens. § 206

struppis – Le copiste de X écrit *stupperi* pour *strupperi* dans le lemme, et répète cette graphie fautive dans le texte du fragment. Il n'y a là qu'une erreur sans conséquence due à un scribe qui aura sans doute adapté son orthographe à sa prononciation. Flores (2011a : 10) insère *ad scalmos* après *struppis*. Toutefois, la présence de ces mots dans la définition donnée par Isidore n'offre pas un appui suffisant à cette correction. On s'en tiendra au texte transmis. § 207a

Isidore cite L 27 pour illustrer le sens du mot *struppis*, désignant selon lui un lien de cuir ou de lin servant à attacher les rames aux tolets. Le même nom s'applique à des courroies permettant d'ajuster des brancards à une litière : cf. Gracch. *Or. frg. Gell.* 10, 3, 5 *struppis, quibus lectica deligata erat*. Il doit s'agir d'une variante de *stroppus*, forme attestée notamment par Plin. *Nat.* 21, 3. Festus mentionne en effet des couronnes appelées *stroppus* ou *struppis* : cf. Fest. p. 313 *stroppus est, ut Ateius Philologus existimat, quod Graece στρόφιον uocatur, et quod sacerdotes pro insigni* § 207b

162 Notamment Hermann 1816 : 620 ; Egger 1843 : 118 ; Bartsch 1867 : 53 ; Wordsworth 1874 : 290.

163 La seconde acception est attestée, notamment, en Catull. 63, 84 *Cybebe religat ... iuga manu* (cf. 63, 76 *iuga resoluens*).

habent in capite ; quidam coronam esse dicunt ... ; itaque ... a Tusculanis, quod in puluinari inponatur Castoris, struppum uocari.

§ 207c

Les grammairiens anciens voyaient dans *stroppus/struppus* un emprunt au grec, comme le montre le témoignage de Festus, et les étymologistes modernes admettent cette explication. Toutefois, ce mot reflétera plutôt στρόφος « lacet » que le στρόφιον proposé par Festus, qui donnerait vraisemblablement lat. **strop(p)ium*. Le double *p* s'explique semble-t-il par une « gémation expressive ». ¹⁶⁴

L 28

Prisc. *Gramm.* II 198, 10 (*uide L 10*) *Liuius in Odyssia :*

atque escas habemus mentionem

Cod. : ABDGHKLR.

liuius] libius *DGHK* lybius *L* || *odyssia*] *odyssa R odissia BHK odisia GL.*

1 atque] at quin *Verrusio* || *escas*] *aes- RG* || *habemus*] *-eamus Her -ebimus He i. a.* || *mentionem habemus L* || *ante mentionem add. rusus Bae.*

? δ 213 δόρπου δ' ἐξαῦτις μνησώμεθα.

? ι 557 ἦμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.

? κ 177 μνησώμεθα βρώμης.

? υ 246 ἀλλὰ μνησώμεθα δαιτός.

« Et nous nous souvenons de la nourriture ».

§ 208a

Le modèle homérique de L 28 n'est pas unanimement identifié. La critique a mis en évidence quatre vers susceptibles de lui correspondre, sans parvenir à un consensus. Faute d'arguments décisifs en faveur de l'un ou l'autre, je classe L 28 parmi les fragments d'emplacement incertain.

§ 208b

La première identification est proposée par Hermann (1816 : 621), qui rapproche L 28 de δ 213 δόρπου δ' ἐξαῦτις μνησώμεθα. Ménélas reçoit Télémaque à un banquet ; évoquant le sort d'Ulysse, le roi se laisse aller à l'émotion et aux sanglots, mais il se reprend et commande à l'assemblée de songer plutôt au festin. On peut relever plusieurs points de rencontre entre ce vers homérique et L 28. La conjonction *atque* correspond ainsi à δέ, *escas* à δόρπου et *habemus mentionem* à μνησώμεθα ; pour la possible correspondance entre l'indicatif latin et le subjonctif grec, cf. § 211. L'adverbe ἐξαῦτις « à nouveau » reste en revanche sans contrepartie, malgré les efforts de Baehrens (1886 : 39) et de Merry (1892 : 8) ; ces deux critiques proposent l'insertion de *rusus* avant *mentionem*, mais cette conjecture ne trouve aucun appui dans la tradition manuscrite.

§ 208c

Düntzer (1838 : 45) pensait pour sa part à κ 177 μνησώμεθα βρώμης. Ulysse revient chargé de gibier à son vaisseau, où il a laissé ses compagnons en proie au découragement. Le héros espère bien que l'arrivée du ravitaillement réjouira ses hommes : puisqu'il y a, leur dit-il, de quoi boire et manger, mieux vaut songer au

festin et ne pas se laisser mourir de faim. Il existe entre L 28 et ce vers deux points de rencontre sûrs : *escas* répond à βρώμης et *habemus mentionem* à μνησόμεθα ; *atque* ne trouve cependant aucune correspondance, à moins d'y voir un reflet de κ 176 ἀλλ' ἄγερ'.

Enfin, La Ville de Mirmont (1903 : 121–122) a suggéré υ 246 ἀλλὰ μνησόμεθα § 208d
 δαιτός. Les prétendants, malgré l'échec annoncé de leur machination contre Télémaque, décident de se faire préparer un nouveau festin aux dépens d'Ulysse. Ici aussi, les points de rencontre sont partiels. Δαιτός sera traduit par *escas* et μνησόμεθα par *habemus mentionem*, mais il n'est pas probable qu'Andronicus ait rendu la conjonction adversative ἀλλά par *atque*.

Si donc L 28 correspond à l'un des trois vers communément considérés comme § 208e
 modèles homériques, il faut admettre qu'Andronicus en a proposé une traduction plus ou moins incomplète. Büchner (1979 : 60–61), pour éviter cette conclusion insatisfaisante, adopte une méthode différente. Puisque *habemus mentionem* est un indicatif présent, il faut plutôt chercher une scène dans laquelle un repas est décrit par un verbe à l'indicatif. C'est le cas du vers récurrent ι 162 = ι 557 = κ 184 = κ 468 = κ 477 = μ 30 ἡμεθα δαινόμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἠδύ. La notion de souvenir étant absente de ce vers, Büchner postule qu'elle y a été introduite par « contamination » (cf. § 23) avec δ 213, κ 177 ou υ 246. Cette opération aurait eu pour but, selon lui, d'abrégier tout en l'individualisant le vers ι 557, décrivant le repas pris par Ulysse après avoir échappé au Cyclope. Büchner ne parvient toutefois pas à produire un argument décisif justifiant le rapprochement de L 28 avec cette occurrence particulière. Rien, dans ce fragment, ne suggère qu'il appartienne à « eine Szene [...], wo das Mahl aus der gewöhnlichen Ordnung herausfällt und so an Bedeutung gewinnt, dass es als eine endliche Erlösung nach Qualen als Besonderheit erwähnt wird » (Büchner 1979 : 60). En outre, cette explication présente le désavantage de supprimer tout point de rencontre spécifique entre L 28 et son modèle supposé. En effet, une fois la formule *habemus mentionem* écartée comme résultant d'une contamination, il ne reste plus que les mots *atque* et *escas*. Ceux-ci trouvant une correspondance en δ 213, κ 177 et υ 246, on voit mal pourquoi préférer l'hypothèse d'une contamination plutôt que d'identifier L 28 à l'un des modèles communément admis.

atque – Verrusio (1977 : 47) envisage de remplacer par *at quin* la leçon transmise § 209
atque. Dans l'hypothèse où L 28 correspondrait à υ 246, il y aurait là une solution élégante au problème posé par l'indicatif *habemus mentionem* en face du subjonctif μνησόμεθα (cf. § 211). Mais dans l'incertitude quant à l'identification du modèle homérique, il vaut mieux laisser de côté cette conjecture.

escas – Erasmi (1975 : 93–94) conteste qu'*escas* puisse rendre δ 213 δόρπου ou υ 246 § 210
 δαιτός. Les substantifs grecs δόρπον et δαίς sont des noms de repas ; le premier

désigne le repas du soir,¹⁶⁵ le second, un banquet solennel, suivant par exemple un sacrifice.¹⁶⁶ Le latin *esca*, en revanche, comporte une nuance différente ; dérivé d'*edo* « manger »,¹⁶⁷ ce substantif se réfère simplement à la nourriture en général, « denoting its necessity to life rather than any other quality » (Erasmi 1975 : 94). Le terme βρώμη, au moins en grec homérique, peut apparemment revêtir une valeur comparable : cf. en particulier κ 379 βρώμης δ' οὐχ ἄπτεται οὐδὲ ποτῆτος, οὐ βρώμη forme une paire complémentaire avec ποτῆς ; la même observation vaut pour κ 460 = μ 23 ἐσθίετε βρώμην καὶ πίνετε οἶνον. Dans cette perspective, κ 177, qui contient le mot βρώμη, semble un meilleur candidat au titre de modèle homérique de L 28.

Il serait toutefois hasardeux d'en tirer un argument pour l'identification de L 28 avec κ 177. Un nom désignant un banquet peut facilement, par glissement métonymique, être employé pour désigner les aliments qui composent le repas. C'est apparemment le cas de δαίς : cf. σ 279, où l'accusatif δαῖτα est employé en apposition à σ 278 βόας καὶ ἴφια μῆλα. Quant à δόρπον, même si ce terme n'apparaît pas au sens de « nourriture, aliments » dans le corpus homérique, la poésie épique ultérieure l'atteste dans cette acception : cf. par exemple Apoll. Rhod. 3, 301 ἀσπασίως δόρπῳ τε ποτῆτι τε θυμὸν ἄρεσσαν, où δόρπον forme avec ποτῆς une paire comparable à celle de κ 379 (texte cité ci-dessus). Rien n'empêchait Andronicus, peut-être sous l'influence d'épopées grecques contemporaines, d'interpréter δ 213 δόρπον en ce sens.

Pour l'emploi du génitif en *-as*, cf. § 64.

§ 211 **habemus mentionem** – Le manuscrit L intervertit les mots *habemus mentionem*. On ignorera sans hésiter cette variante isolée ; l'ordre des mots transmis par le reste de la tradition peut être considéré comme garanti.

Si L 28 reflète l'un des modèles homériques communément admis, l'indicatif *habemus* pose un problème au regard du texte grec, qui comporte dans les trois cas un subjonctif exhortatif. En effet, κ 177 μνησόμεθα, malgré sa voyelle thématique brève, doit être interprété comme un subjonctif aoriste, au même titre que μνησώμεθα en δ 213 et υ 246 ; pour d'autres exemples de subjonctifs aoristes homériques avec voyelle thématique brève, cf. Wachter (2000 : 99).

Hermann (1816 : 621) conjecture donc *habeamus* pour adapter le fragment latin à son modèle allégué. Hertz, l'éditeur de Priscien, prend un parti comparable ; interprétant κ 177 μνησόμεθα comme un futur, il propose en apparat la variante *habebimus*. On peut rejeter la conjecture de Hertz, puisqu'elle repose sur une analyse morphologique erronée de κ 177. Quant à celle de Hermann, il serait hasardeux de l'adopter, compte tenu des incertitudes liées à l'identification du modèle homérique. On ne peut exclure, en effet, qu'Andronicus ait employé une tournure justifiant l'indicatif *habemus*. Zander (1890 : 86) suppose ainsi que L 28 constitue la fin d'une

165 Liddell/Scott/Jones/McKenzie 1996 : 445.

166 Liddell/Scott/Jones/McKenzie 1996 : 366.

167 De Vaan 2008 : 185.

proposition introduite au vers précédent par *quin*. Pour ne citer que deux possibilités, on pourrait envisager une expression comme <*quin gaudemus ...*> / *atque escas habemus mentionem* ou <*quin ... potionis*> / *atque escas habemus mentionem*. Quoi qu'il en soit, l'état de la tradition ne permet pas de trancher.

Dans l'hypothèse, enfin, où L 28 correspondrait à κ 177, la présence d'un indicatif pourrait trouver une explication différente. Le texte de κ 176–177 se traduit comme suit : « Allez, tant que sur la nef rapide il reste de quoi boire et manger, songeons à la nourriture et ne nous laissons pas mourir de faim ! » Erasmi (1975 : 95) suggère qu'Andronicus a procédé à un léger remaniement de ce passage, lui conférant dans la version latine le sens suivant : « Allons, tant que sur la nef rapide il reste de quoi boire et manger, et que nous songeons à la nourriture, ne nous laissons pas mourir de faim ! » Cette hypothèse, si elle s'avérait correcte, permettrait de justifier le texte transmis sans recourir à une conjecture. Elle ne peut pas, en revanche, être employée pour justifier l'identification de L 28 avec κ 177, puisqu'il s'agirait évidemment d'un argument circulaire.

L 29

Fest. p. 162 nequinont pro nequeunt, ut solinunt, ferinunt pro solent et feriunt dicebant antiqui. Liuius in Odissia :

partim errant, nequinont Graeciam redire

Gloss.¹ III Abol. NE 22 nequinunt pro nequeunt ut <solinunt pro> solent ; n e q u i n u n t G r a e c i a m r e d i r e .

Cod. : F.

errant *F* : errantes *Ritschl* || nequinont – redire *Li* : neque nunc g. r. *F* neque nunc g. r. nequinunt *Ste*.

? δ 461–569.

? δ 495 πολλοὶ μὲν γὰρ τῶν γε δάμεν, πολλοὶ δὲ λίποντο.

? δ 498 εἰς δ' ἔτι που ζωὸς κατερύκεται εὐρέι πόντῳ.

? δ 558 = ε 15 = ρ 144 ὁ δ' οὐ δύναται ἦν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι.

« Quelques-uns errent, ne peuvent rentrer en Grèce ».

On peine à identifier le modèle homérique de L 29, bien que Festus l'attribue explicitement à l'*Odyssee* latine et que le thème du retour en Grèce s'y accorde évidemment. On cherchera le modèle de ce fragment dans un contexte répondant à deux critères principaux. D'une part, il devra être question du retour des héros grecs dans leur patrie après la guerre de Troie ; des héros grecs en général, et non du seul Ulysse, comme l'indiquent les verbes à la troisième personne du pluriel. D'autre part, il faudra que soit évoquée la diversité des sorts subis par eux, de préférence au moyen d'une expression grecque – particule ou adverbe – à valeur partitive.

Ces critères sont réunis dans un épisode du chant δ. Ménélas y rapporte à Télémaque un entretien avec Protée, au cours duquel le dieu lui a révélé le destin des guerriers achéens. La critique a proposé trois modèles appartenant à ce contexte : Hermann (1816 : 621) pensait à δ 495 πολλοὶ μὲν γὰρ τῶν γε δάμεν, πολλοὶ δὲ λίποντο ;

Havet (1880 : 297), à δ 498 εἷς δ' ἔτι που ζωὸς κατερύκεται εὐρέι πόντῳ ; Merry (*apud* Wordsworth 1874 : 571), à δ 558 = ε 15 = ρ 144 ὁ δ' οὐ δύναται ἦν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι. Aucun de ces passages, toutefois, ne présente de parallèle exact. Le vers δ 495 est structuré par μέν ... δέ et comporte des verbes au pluriel, mais il n'y est pas question de retour en Grèce. En ce qui concerne δ 558, Protée y parle du seul Ulysse ; et sauf à admettre l'hypothèse insatisfaisante d'un pluriel à valeur générique,¹⁶⁸ on voit mal pourquoi Andronicus aurait rendu le singulier οὐ δύναται par le pluriel *nequinont*. Quant à δ 498, il ne répond exactement à aucune des exigences formulées, puisqu'il n'y est question que d'Ulysse, et que le thème du retour n'y apparaît pas.

L'identification du modèle homérique devra par conséquent rester en suspens. La seule certitude est que L 29 se rapporte à l'épisode de δ 461–569 sans traduire littéralement aucun vers compris dans ce passage.

- § 213 **partim** – Lindsay ne parvient pas à déterminer si le manuscrit de Festus transmet la leçon *partim* ou *partum*. Quoiqu'il en soit, seule la variante *partim* présente un sens satisfaisant. Cet adverbe reflète l'ancien accusatif singulier du thème en *-i *partis*, *-is* remplacé à époque historique par *pars*, *-tis*. Sur son emploi et son étymologie, cf. Schaffner-Rimann (1958 : 11–13).
- § 214 **errant** – Le manuscrit de Festus porte *errant*, une leçon satisfaisante. Ritschl (1878 : 135) propose la conjecture *errantes*, admise par L. Mueller (1885a : 126), mais cette intervention est superflue. Du moins la juxtaposition de deux verbes en asyndète est-elle bien attestée dans le corpus des saturniens épiques (cf. § 76).
- § 215 **nequinont** – Festus se sert de L 29 pour illustrer l'emploi de la forme *nequinont*, équivalente à *nequeunt*. Ce verbe est toutefois absent du texte cité dans le manuscrit, qui porte *partim errant neque nunc Graeciam redire*. Stephanus (1564 : 148) propose en conséquence de rajouter *nequinont* à la suite de ces mots. Il est cependant plus probable que *neque nunc* constitue une corruption de *nequinont*, comme le suggère la comparaison avec un glossaire médiéval dépendant de Festus : cf. Gloss.¹ III Abol. NE 22 *nequinunt pro nequeunt ut <solinunt pro> solent ; nequinunt Graeciam redire*. La *communis opinio* adopte pour cette raison le texte *partim errant nequinont Graeciam redire*. Compte tenu de la présence d'un *e* à la place d'un *i* dans la leçon corrompue, il n'est pas exclu que le texte original d'Andronicus ait présenté la graphie *nequeinont* ;¹⁶⁹ mais à ce sujet, cf. § 51c.
- Pour la désinence *-nont*, cf. § 62.
- § 216a **Graeciam redire** – La notion de *Graecia* est étrangère aux conceptions homériques. Erasmi (1975 : 98) y voit à juste titre « a concession to Roman terminology ». Pour d'autres exemples de romanisation dans l'*Odyssée* latine, cf. § 24.

168 Hypothèse formulée par Traina 1970 : 27.

169 Déjà remarqué par Knoche 1928 : 694.

Sur la construction de *redire* avec l'accusatif d'un nom de pays sans *in*, cf. § 216b Hofmann/Szantyr 1972 : 50.

L 30

Prisc. *Gramm.* II 208, 21 excipitur etiam caro femininum carnis. uetustissimi tamen etiam nominatiuum haec carnis proferebant, qui magis rationabilis est ad genetium. L i u i u s A n d r o n i c u s i n O d y s s i a :

carnis

† ait †

uinumque quod libabant anclabatur

Cod. : ABDGHKLR.

odyssea] odissia *RBH* odysia *G* odisia *L* || ait] autem *Her* et *Dün*.

1 uinumque] uinum quoque *Ste Dün* || libabant] libant *L* || ante anclabatur *add.* εξηνακτον *D^{ac}* εξηναλιτον *D^{pc}* εξηητλιτον *A* εξανταλ//το *G* || anclabatur] antl- *Ste* ancult- *Hav*.

? ι 162 = ι 557 = κ 184 = κ 468 = κ 477 = μ 30 ἤμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.
? υ 250–251 οἱ δ' ἰέρευον ὄϊς μεγάλους καὶ πίονας αἶγας, | ἴρευον δὲ σύας σιάλους καὶ βοῦν ἀγελαίην.

? ψ 304–305 βόας καὶ ἴφια μῆλα, | ἔσφαζον, πολλὸς δὲ πίθων ἠφύσσετο οἶνος.

? ω 364 ταμνομένους κρέα πολλὰ κερῶντάς τ' αἴθοπα οἶνον.

« Viande ... et du vin, dont ils faisaient des libations, était tiré ».

L 30 n'offre aucune correspondance littérale avec un passage connu de l'*Odyssée* § 217 homérique. On pensera naturellement, avec La Ville de Mirmont (1903 : 129–130), à une scène comme celle de ι 162 = ι 557 = κ 184 = κ 468 = κ 477 = μ 30 ἤμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ. Ce vers récurrent apparaît plusieurs fois dans le récit qu'Ulysse donne aux Phéaciens ; il correspond à la description habituelle d'un repas pris en commun par le héros et ses compagnons. Mais on voit mal comment Andronicus aurait pu tourner son récit pour rendre par la troisième du pluriel – *libabant* – ce qui, dans son modèle était une première personne – ἤμεθα.

Avant cela, Bothe (1834 : 20) avait suggéré un rapprochement avec υ 250–251 οἱ δ' ἰέρευον ὄϊς μεγάλους καὶ πίονας αἶγας, | ἴρευον δὲ σύας σιάλους καὶ βοῦν ἀγελαίην. Les prétendants se font préparer un banquet dans le palais d'Ulysse, exigeant qu'on leur abatte brebis, chèvres, porcs et bœufs. Ce passage ne comporte toutefois pas assez de points de rencontre avec L 30. D'une part, les vers grecs décrivent très en détail toutes les sortes de viandes qui sont servies, alors que le latin ne présente que le terme général *carnis*. D'autre part, il n'y a pas d'expression correspondant à *anclabatur* dans le texte grec avant υ 255 εἰνοχόει. Si l'on acceptait cette identification, il faudrait postuler que Livius a très fortement abrégé son modèle.

Les correspondances sont à peine meilleures avec ψ 304–305 et ω 364. On doit à Hermann (1816 : 627) l'identification de L 30 à ψ 304–305 βόας καὶ ἴφια μῆλα, | ἔσφαζον, πολλὸς δὲ πίθων ἠφύσσετο οἶνος. Dans ces vers, Pénélope raconte à Ulysse

comment les prétendants se nourrissaient sur ses biens : « ils massacraient, dit-elle, les bœufs et les bons moutons, et le vin en abondance était tiré des jarres ». Si l'on prend ces vers pour modèle, ἠφύσσετο οἶνος correspond à *uinum ... anclabatur*, mais les similitudes s'arrêtent ici. À supposer qu'*anclabatur* soit construit avec le double sujet *carnis ... uinumque*,¹⁷⁰ le groupe *carnis ... anclabatur* n'offre qu'un résumé grossier de la période βόας – ἔσφαζον. En outre, Andronicus aurait ajouté *quod libabant* et laissé tomber πολλός et πίθων.

Des problèmes du même ordre naissent du rapprochement avec ω 364 ταμνομένους κρέα πολλά κερώντας τ' αἶθοπα οἶνον, envisagé par Havet (1880 : 373). Le vers en question décrit le repas préparé par Télémaque et Eumée pour Ulysse et Laërte. En admettant cette identification, *carnis ... anclabatur* rend ταμνομένους κρέα, et *uinumque ... anclabatur* traduit approximativement κερώντας τ' ... οἶνον. Ici aussi, *quod libabant* reste sans correspondance, et les épithètes πολλά et αἶθοπα sont abandonnées.

Dans l'ensemble, il me paraît que L 30 est mieux adapté à ψ 304–305 qu'à ω 364. Le vin y est tiré des πίθοι pour être bu immédiatement, ce qui correspond à un sens possible du verbe *anclare* (cf. § 221b) ; le vers ω 364, en revanche, décrit seulement l'opération du mélange du vin, destiné à être consommé plus tard, lorsque les convives seront arrivés. Mais cet argument n'est pas décisif ; je range par conséquent ce fragment parmi ceux dont l'emplacement est incertain.

§ 218 **carnis** – Le nominatif *carnis*, forme attribuée par Priscien aux *uetustissimi*, est secondaire par rapport à son équivalent classique *caro*. Il s'agit d'une forme produite par analogie avec le génitif ; sur ce phénomène, cf. Väänänen (1967 : 113). Priscien lui-même semblait déjà l'avoir compris : cf. Prisc. *Gramm.* II 208, 19 *nominatiuum ... carnis ... magis rationabilis est ad genetiuum*. Les nominatifs *caro* et *carnis* ont dû exister simultanément en latin préclassique, mais la forme analogique sera tombée en désuétude à l'époque classique. Elle réapparaît ponctuellement dans le latin à tendance postclassique de Tite-Live : cf. Liu. 37, 3, 4 *carnis, quae dari debet, data non fuerat*, un passage également cité par Priscien.

§ 219 **ait** – Bien que les manuscrits transmettent unanimement la leçon *ait*, plusieurs critiques ont proposé un texte différent. Hermann (1816 : 627) conjecture *autem*. Düntzer (1838 : 48) préfère *et*, ce qui l'oblige à remplacer *uinumque* par *uinum quoque*, reprenant le texte imprimé par Stephanus (1564 : 148). Havet (1880 : 373), qui prend pour sujet d'*anclabatur* le zeugme *carnis ... uinumque*, pensait pour sa part à un adjectif correspondant à ω 364 πολλά. Havet exclut en revanche que la leçon *ait* puisse conserver la trace d'un verbe dont *carnis* serait le sujet ; selon lui, si *carnis* avait gouverné un verbe autre qu'*anclabatur*, Priscien n'aurait pas eu à citer plus longuement le fragment.

170 Hypothèse formulée par Havet 1880 : 373, mais rejetée notamment par Erasmi 1975 : 162.

Les soupçons à l'encontre de la leçon transmise se justifient à première vue. D'une part, *ait* ne trouve aucune correspondance dans les modèles homériques envisagés par la critique (cf. § 217). D'autre part, une étude de toutes les occurrences de ce mot dans les *Institutions* montre que Priscien, préférant apparemment des citations d'un seul tenant, n'emploie normalement pas *ait* en incise. Cette leçon ne pouvant appartenir ni au texte d'Andronicus, ni à celui de Priscien, on comprend que les éditeurs aient été tentés de la considérer comme corrompue.

Il n'est toutefois pas garanti qu'une correction s'impose. L'incise *ait* a pu être introduite dans le texte de L 30 par la source de Priscien. Rien, en effet, ne garantit que celle-ci appliquait une technique de citation aussi stricte que l'auteur des *Institutions* ; peut-être admettait-elle l'insertion d'un *ait* à l'intérieur des textes cités. Si cette hypothèse est correcte, Priscien aura recopié L 30 tel que sa source le lui présentait, sans réaliser qu'*ait* était étranger au texte d'Andronicus. Il aura pensé que l'incise en faisait partie, comme c'est le cas par exemple en Ou. *Fast.* 4, 583 *sol aditus* « *quam quaeris* », *ait*, « *ne uana labores* ». ¹⁷¹ Dans ces conditions, le maintien de la leçon transmise semble possible. On la placera cependant entre *cruces*, compte tenu du caractère incertain de cette hypothèse.

libabant – Le manuscrit L porte *libant*, une leçon imprimée par Traglia (1986 : 188–189). Il doit s'agir d'une haplographie de la leçon correcte *libabant*. § 220

anclabatur – En dehors de la tradition lexicographique, représentée par les glossaires latins et Paul Diacre (cf. § 221b), *anclare* et *anclare* ne sont attestés qu'en L 30 et dans un second fragment d'Andronicus : Liu. Andr. *Trag.* 30 *florem anculabant Liberi ex carchesiis*. Dans ce dernier texte, transmis par Paul Diacre, les manuscrits donnent la leçon *anclabant* ; mais le texte serait amétrique, alors qu'il suffit de rétablir *anclabant* pour obtenir un sénaire iambique. § 221a

La distinction sémantique opérée parfois entre *anclare* « *haurire*, puiser » et *anclare* « *ministrare*, servir » paraît artificielle. Paul Diacre donne à *anclare* tant le sens de *ministrare* que celui d'*haurire* : Paul. *Fest.* p. 77 *anclatur* (variantes *adclatur*, *adclaturatur*, *addatur*), *quod est hauritur ministraturque*. Quant à *anclare*, il l'interprète certes comme *ministrare* en Paul. *Fest.* p. 19 *antiqui anclare dicebant pro ministrare* ; mais il cite Liu. Andr. *Trag.* 30, où la conjecture *anclabant* semble assurée, pour illustrer l'équation d'*anclare* avec *haurire*. Tout cela semble bien parler en faveur d'une identité des deux verbes. § 221b

L'étymologie, s'il faut en croire Ernout/Meillet/André (1985 : 31), va dans le même sens. Le latin aura emprunté le verbe *anclare* au grec ἀντλέω « écoper », dénomiatif formé sur ἄντλος « eau entrée dans la cale d'un bateau ». Il en aura fait *anc(u)lare* par adaptation de la séquence /tl/ à la phonologie latine, et l'aura employé

171 Ce vers est cité plusieurs fois par Priscien ; cf. Prisc. *Gramm.* II 398, 25 ; 531, 1 ; 544, 2 ; III 464, 1.

au sens de « puiser ». Ce sémantisme apparaît, dans un emploi métaphorique, en Liu. Andr. *Trag.* 30, où *anclabant ... ex carchesiis* signifie « faisaient une libation ». ¹⁷² Le sens d'*anc(u)lare* aura en outre connu un élargissement « puiser > servir (à table) », autorisant l'emploi attesté en L 30 *carnis ... anclabatur*. Ce dernier développement a pu être favorisé par un rapprochement étymologique fautif avec *anculus* « serviteur ». ¹⁷³

§ 221c

Des formes dépourvues de sens, écrites en lettres grecques, ont été introduites dans plusieurs manuscrits avant *anclabatur*. Ainsi lit-on en D un εζηναστων corrigé par la suite en εζηναλιτων ; le manuscrit A porte quant à lui εζηηλτων, tandis que G présente la leçon εξανταλ//το. Sans doute s'agit-il de corruptions d'une glose copiée mécaniquement dans une branche de la tradition ; un lecteur des *Institutions* aura maladroitement tenté de traduire *anclabatur* en inventant une forme d'aoriste moyen du verbe εξαντλειν, qu'il faut sans doute reconstruire comme *εζηητλήσατο.

Tous les témoins portent la leçon *anclabatur*, mais Stephanus (1564 : 148) et Havet (1880 : 373) préfèrent un texte conjectural : le premier imprime *antlabatur*, et le second *anclabatur*. On peut d'emblée écarter la proposition de Stephanus. Même si, comme il est probable (cf. § 221b), *anclare* est emprunté au grec ἀντλέω, la séquence /tl/, étrangère à la phonologie latine, sera passée à /kl/ lors de l'emprunt. La graphie -tl- ne se justifie donc pas face à une tradition unanime.

Quant à la conjecture de Havet, elle paraît superflue, car les formes *anclare* et *anclare* constituent selon toute vraisemblance deux variantes phonétiques d'un même verbe (cf. § 221b). Même l'emploi presque certain d'*anclare* en Liu. Andr. *Trag.* 30 (texte cité § 221a) n'implique pas qu'il faille rétablir ce radical en L 30 ; Andronicus pouvait en effet employer conjointement deux variantes concurrentes : cf. L 8 pour le doublet *lacrima/dacrima*, L 20 et L 35 pour le doublet *puer/puera*. On maintiendra donc la leçon transmise *anclabant*.

3 Fragments en hexamètres

§ 222

Cette section rassemble quatre fragments de forme hexamétrique, mais attribués explicitement à Andronicus par Priscien (sur l'existence d'hexamètres dactyliques attribués à l'*Odyssée* latine, cf. § 34). En L 32, L 33 et L 34, qui sont des vers entiers, la scansion hexamétrique est garantie. En L 31, on pourrait hésiter, puisqu'il ne s'agit que d'un premier hémistiche ; mais la nature dactylique de ce fragment semble en fin de compte plus probable. Certes, il pourrait s'agir d'un début de saturnien s'ouvrant, comme L 22 *tuque mihi narrato eqs.*, sur une séquence dactylique. Mais, même si cette hypothèse ne peut être définitivement écartée, les indices parlent plutôt en

172 Pour cette interprétation, cf. Spaltenstein 2008 : 141 avec bibliographie.

173 Hypothèse défendue par Ernout/Meillet/André 1985 : 31. Pour des hypothèses alternatives, cf. Walde/Hofmann 1930–1956 : 45–46 (deux verbes distincts à l'origine : *anclare* < gr. ἀντλέω, *anclare* < *anculus*) et de Vaan 2008 : 41 (*anclare/anclare* < *anculus*).

sa défaveur. Du moins L 31 est-il exactement comparable au premier hémistiche de Lucil. 43 *quae facies, qui uultus uiro*,¹⁷⁴ alors qu'on peine à lui trouver un parallèle dans le corpus saturnien. Ce rapprochement laisserait peut-être une place au doute si L 31 était transmis par un auteur autre que Priscien. Mais puisque l'auteur des *Institutiones* cite trois autres hexamètres attribués à Andronicus, il semble plus sûr de rattacher L 31 à ce groupe.

À ces quatre fragments pourraient s'ajouter L 36, qui se scande comme une fin d'hexamètre, et L 46, interprété comme une séquence dactylique par Courtney (2011 : 46). La nature hexamétrique de ces deux textes me paraît cependant douteuse. L 36 est trop bref pour qu'on y reconnaisse à coup sûr un mètre dactylique ; en outre, ce fragment est cité par Nonius, alors que les autres proviennent des *Institutiones* de Priscien. Quant à L 46, trois arguments parlent contre son inclusion dans ce corpus : premièrement, Priscien l'introduit par une formule qu'il utilise normalement pour citer Tite-Live (pour sa possible attribution à l'historien, cf. § 263e) ; deuxièmement, il faudrait admettre que le grammairien tronque le vers à la fois au début et à la fin, ce qu'il ne fait pas dans le cas des autres hexamètres attribués à Andronicus ; troisièmement, l'*Odyssée* homérique n'offre aucune correspondance satisfaisante avec L 46, ni au chant ζ, auquel Priscien semble l'attribuer, ni dans aucun autre chant (cf. § 263b).

Les fragments de cette section sont classés dans l'ordre d'apparition de leur modèle dans l'*Odyssée* homérique.

L 31

Prisc. *Gramm.* II 321, 9 in aps unum femininum : haec daps huius dapis. sed nominatiuus in usu frequenti non est, quem L u i u s A n d r o n i c u s i n I O d i s s i a e p o n i t :

quae haec daps est, qui festus dies ?

Cod. : BDGHKLR.

andronicus] andran- *K^{ac}* || odissiae] odissia *H* odisei *G* odisei *L* odisei *K*.

1 qui] quis *Ste*.

α 225 τίς δαίς, τίς δὲ ὄμιλος ὄδ' ἔπλετο ;

« Quel est ce festin, quel est ce jour de fête ? »

Pour l'attribution de ce fragment, cf. § 222. L 31 a pour modèle le premier hémistiche du vers α 225 τίς δαίς, τίς δὲ ὄμιλος ὄδ' ἔπλετο ;¹⁷⁵ Athéna, sous les traits de Mentor, demande à Télémaque en quel honneur est organisé le banquet qui a lieu chez lui : « quel est ce festin, quel est ce rassemblement ? » § 223

quae – La répétition du pronom interrogatif se calque sur l'anaphore τίς ... τίς. § 224
Büchner (1979 : 56) en tire un argument contre l'attribution de L 31 à Andronicus,

174 Parallèle cité par Mariotti 1986 : 56 adn. 6.

175 Modèle identifié par Hermann 1816 : 619.

le traducteur s'abstenant, en d'autres occasions, de reproduire des effets stylistiques de cet ordre ; à ce sujet, cf. § 85. Mais cette observation n'est pas pertinente en L 31. La répétition du pronom *y* est en effet nécessaire, puisque le féminin *daps* demande l'interrogatif *quae*, alors que le masculin *festus dies* appelle un *qui*.

§ 225a **daps** – Le nominatif singulier *daps* constitue, d'après Priscien, une rareté, le pluriel étant d'un usage plus fréquent. Selon Erasmi (1975 : 71–72), le choix de ce singulier répond à la volonté du traducteur de maintenir une certaine proximité phonétique entre le modèle et sa traduction ; *daps*, en plus d'être monosyllabe comme δαῖς, possède plusieurs sons en commun avec ce mot.

§ 225b Le terme *daps* présente, à côté d'un sens spécifiquement religieux, une acception plus générale. Employé en contexte religieux, *daps* désigne un sacrifice accompli après les semences d'hiver et de printemps : cf. Paul. Fest. p. 68 *daps apud antiquos dicebatur res diuina, quae fiebat aut hiberna sementi, aut uerna*. De là, ce mot en vient à désigner le repas rituel qui suit le sacrifice :¹⁷⁶ cf. par exemple Cato Agr. 131–132. Dans son acception plus générale, *daps* équivaut à peu près à *conuiuium* et peut se référer à tout repas solennel pris en commun :¹⁷⁷ cf. par exemple Acc. Trag. 217–218 *ne cum tyranno quisquam epulandi gratia / accumbat mensam aut eandem uescatur dapem* ; et de même en Catull. 64, 304 *large multiplici constructae sunt dape mensae*, où il est question d'un repas de noces.

On admettra, avec Manzella (2014b : 233), que *daps* est employé en L 31 dans son acception générale. Toutefois, le traducteur a pu garder en mémoire le sens restreint de *daps*, et ajouter ainsi au texte latin une dimension interprétative nouvelle. Selon Erasmi (1975 : 72) en effet, l'emploi d'un terme investi d'une connotation sacrée pour désigner le banquet sacrilège des prétendants, présente un caractère ironique absent du modèle homérique.

Δαῖς est un nom d'action dérivé de δαίωμαι « diviser ».¹⁷⁸ La connection sémantique entre les notions de division et de banquet passe par l'idée du partage de la nourriture en parts. Le verbe δαίωμαι appartient à la racine p.-i.-e. **deh*₂- « couper, diviser » ; le verbe grec, comme skt. *dáyate* « divise » reflète une formation p.-i.-e. **dh*₂-*eje*-.¹⁷⁹ Les commentateurs, et dernièrement Manzella (2014b : 231), admettent le rattachement de *daps* à cette même racine **dh*₂- ; mais un tel rapprochement est problématique, puisqu'il faudrait postuler un élargissement en -*p*-, dont le vocabulaire indo-européen connaît peu d'exemples certains.¹⁸⁰

Curieusement, Manzella admet à la fois l'appartenance de *daps* et de δαῖς à la même racine, et une « divergenza dei due termini sul piano del significato,

176 Ernout/Meillet/André 1985 : 164.

177 *ThLL* V 1 p. 36, 41–66.

178 Chantraine 1999 : 247.

179 Beekes/van Beek 2010 : 298.

180 De Vaan 2008 : 161.

divergenza che è connessa con l'originaria accezione sacrale di *daps* (...), estranea al corrispondente greco » (Manzella 2014b : 231). Ainsi selon elle, *daps* présenterait un sens primaire de « repas sacrificiel » et un sens secondaire de « *conuiuuium* » ; δαῖς, en revanche, ne connaîtrait que l'acception large de « repas solennel pris en commun ». Toutefois, à supposer que les deux termes se rattachent à la racine **deh*₂- « diviser », il semblerait plus probable que le sens général de « repas en commun » soit primaire, puisqu'il serait alors attesté tant en grec qu'en latin ; le sens de « repas sacrificiel » serait ensuite apparu secondairement en latin par restriction sémantique.

est – Sur la correspondance entre *est* et ἔπλετο, cf. Erasmi (1975 : 186 adn. 5) : « the form ἔπλετο would translate as “has come into being”, thus (...) *est* is a precise rendering ». ¹⁸¹ § 226

qui – La leçon *qui* est transmise unanimement. Stephanus (1564 : 147) imprime *quis*, mais il n'y a pas lieu d'aller à l'encontre de la tradition ; pour l'usage adjectival de l'interrogatif *qui*, cf. par exemple Ter. *Eun.* 824 *qui Chaerea ? – iste ephebus frater Phaedriæ*. § 227

festus dies – La périphrase *festus dies* « jour de fête » ne correspond pas exactement, sur le plan sémantique, à ὄμιλος « rassemblement », ¹⁸² dont le sens est cependant implicitement rendu par *daps* « repas en commun » ; ¹⁸³ sur cette acception de *daps*, cf. § 225b. Erasmi (1975 : 72) estime à juste titre que la formulation du latin a dû être influencée par le vers homérique suivant, v 226 εἰλαπίνῃ ἦε γάμος « est-ce un banquet ou un mariage ? ». § 228

Pour le traitement prosodique du *s* final de *festus*, cf. § 36c.

L 32

Prisc. *Gramm.* II 96, 7 *nuperus : cuius accusatiuum Plautus profert (... [Capt. 718]). et bene : ut super superus, sic nuper nuperus debet esse. L i u i u s i n O d y s s e a :*

inferus an superus tibi fert deus funera, Vlives ?

Cod. : BDGHKLPR.

liuius] liu/// Rac libius BHGLK || in om. P || odyssea] odissia R odissea P odysia BD^{bc}HL odysa D^{ac} odisia G odysia K.

1 an *om. Rac || ulixes] ulyxes H.*

κ 64 τίς τοι κακός ἔχραε δαίμων ;

« Est-ce un dieu d'en bas ou d'en haut qui te porte malheur, Ulysse ? »

181 Pour le sens d'ἔπλετο, cf. Liddell/Scott/Jones/McKenzie 1996 : 1358.

182 Verrusio 1977 : 33–34.

183 Erasmi 1975 : 72.

- § 229 Pour l'attribution de L 32, cf. § 222. Ce fragment trouve son modèle homérique dans la fin du vers κ 64 τίς τοι κακός ἔχραε δαίμων ;¹⁸⁴ Les gens d'Éole s'étonnent qu'une tempête ait ramené Ulysse sur leur île, alors que le dieu lui avait donné l'outre contenant tous les vents mauvais ; « quelle divinité hostile », demandent-ils à Ulysse, « s'en est prise à toi ? » L'identification avec λ 135, proposée par Düntzer (1838 : 45) et reprise mécaniquement par divers critiques,¹⁸⁵ résulte d'une erreur manifeste. Le vers homérique en question n'a rien de commun avec le texte latin.
- § 230a **inferus an superus** – Erasmi (1975 : 136) considère le groupe *inferus an superus* comme un substitut à la notion de κακός, mais reconnaît que les raisons d'une telle traduction paraissent obscures. Il est plus probable que le traducteur ait développé τίς en *inferus an superus*. La distinction entre dieux d'en haut et d'en bas semble traditionnelle dans la littérature latine,¹⁸⁶ du moins dans les textes reposant sur des modèles grecs : cf. Plaut. *Aul.* 368 *superi incenati sunt et cenati inferi. Cist.* 512 *at ita me di deaque superi atque inferi et medioxumi. Ter. Phorm.* 687 *ut te quidem di deaeque omnes, superi atque inferi.*
- § 230b Priscien cite L 32 pour illustrer l'existence de l'adjectif *superus*. Il considère celui-ci comme une formation parallèle à *nuperus*, dont l'accusatif est attesté en Plaut. *Capt.* 718 *recens captum hominem, nuperum nouicium*. Les adjectifs *nuperus* et *superus* ont dû être formés par l'adjonction du suffixe thématique *-o-* aux adverbes *nuper* et *super* respectivement. Pour le caractère secondaire de *nuperus* vis-à-vis de *nuper*, cf. de Vaan (2008 : 418).
- § 231 **tibi fert ... funera** – L'expression *tibi fert ... funera* traduit τοι ... ἔχραε tout en restituant la valeur négative de κακός. Erasmi (1975 : 134–135), considérant le sens de *fert ... funera* comme plus fort que celui du grec ἔχραε, soupçonne une « contamination à distance » (cf. § 23c) avec une formule similaire, ε 396 *στυγερός δέ οἱ ἔχραε δαίμων*. Si cette hypothèse est correcte, c'est l'association occasionnelle de l'adjectif *στυγερός* « terrible, haïssable » avec la mort qui aura suggéré à Andronicus l'emploi de la tournure *fert ... funera* : cf. notamment μ 341 *πάντες μὲν στυγεροὶ θάνατοι δειλοῖσι βροτοῖσι*. Cette explication semble toutefois superflue, puisque la même association existe dans l'*Odyssée* homérique entre κακός et θάνατος : cf. par exemple χ 14 *θάνατόν τε κακὸν καὶ κῆρα μέλαιναν. ω 124 θανάτοιο κακὸν τέλος*.
- § 232 **deus** – Le traducteur rend δαίμων par *deus*. Les poèmes homériques ne semblent pas poser entre δαίμων et θεός une distinction aussi systématique que celle postulée par Traina (1970 : 33) et Erasmi (1975 : 135–136). Le terme δαίμων renverrait selon eux à une force divine moins clairement déterminée sur le plan personnel et cultuel

184 Modèle identifié par Hermann 1816 : 624.

185 Notamment Egger 1843 : 121 ; Guenther 1864 : 9 ; Wordsworth 1874 : 291.

186 Manzella 2014b : 246–247.

que les entités désignées comme θεοί. Manzella (2014b : 245 adn. 32) relève toutefois dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* plusieurs occurrences de δαίμων désignant des dieux dotés de personnalité : cf. A 122, où ce terme se réfère aux dieux olympiens ; Γ 420 (Aphrodite) ; T 188 (le dieu garant d'un serment) ; o 261 (Athéna) ; etc. Il est possible que l'auteur de L 32 ait tiré parti de cette apparente indifférence en traduisant δαίμων par *deus*.

Pour le traitement prosodique du *s* final, cf. § 36c.

funera – Pour l'interprétation de *funera* comme pluriel poétique, cf. § 36f. § 233

Vlixes – Le manuscrit H transmet la leçon *ulyxes*. On pourrait prendre celle-ci pour un indice de l'usage de la lettre *y* pour transcrire l'*v* grec. Mais son isolement dans la tradition suggère plutôt une initiative individuelle d'un copiste de Priscien ; sur la transcription en latin du son grec noté <v> et la forme latine du nom d'Ulysse, cf. § 52b. § 234

L 33

Prisc. *Gramm.* II 419, 15 mando mandis : eius praeteritum perfectum quidem alii mandui, alii mandidi esse uoluerunt, L i u i u s t a m e n i n O d i s s i a :

cum socios nostros mandisset impius Cyclops

Cod. : BDGHKLR.

liuius] lius *R^{ac}* libius *B* || tamen *om.* *DH* || odissia] odyssia *GH* odisia *L*.

I cum] quum *Ste* quom *Mer* || socios] -iis *R^{ac}* || mandisset] mandid- *Her* || impius] cymbius *R^{pc}* || cyclops *GR^{pc}* : cic- *codd.* cec- *L* cuc- *Mer* cocles *Mue*.

υ 19–20 ἤματι τῷ, ὅτε μοι μένος ἄσχετος ἦσθιε Κύκλωψ | ἰφθίμους ἐτάρους.

? ι 296–297 αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωψ μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν | ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων.

? ι 311–312 δὺ μάρψας ὀπλίσατο δείπνον· | δειπνήσας κτλ.

« Comme le Cyclope impie avait mangé nos compagnons ».

Pour l'attribution de L 33, cf. § 222. Ce fragment doit avoir pour modèle homérique les vers υ 19–20 ἤματι τῷ, ὅτε μοι μένος ἄσχετος ἦσθιε Κύκλωψ | ἰφθίμους ἐτάρους.¹⁸⁷ Ulysse est affligé par la trahison de ses servantes, qui couchent avec les prétendants. Il exhorte alors son cœur à la fermeté, en se souvenant de jours plus difficiles, comme celui où Polyphème a dévoré ses compagnons. On rejettera sans hésiter le modèle proposé par Egger (1843 : 121), ι 311–312 δὺ μάρψας ὀπλίσατο δείπνον· | δειπνήσας κτλ. Ce rapprochement impliquerait de la part du traducteur un remaniement radical de son modèle ; en ce cas, en effet, L 33 ne représenterait rien d'autre qu'un vaste développement de δειπνήσας. § 235a

Parmi les critiques modernes, seul Traina (1970 : 29–33) a remis en cause l'identification à υ 19–20, préférant rapprocher L 33 de ι 296–297 αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωψ § 235b

μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν | ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων. Ses arguments ne suffisent toutefois pas à écarter le modèle communément admis (cf. § 237 et § 238b). En particulier, l'équivalence établie par Traina (1970 : 32) entre ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων et *socios ... mandisset* ne convainc pas ; il y a entre « manger de la chair humaine » et « dévorer mes compagnons » une différence que Traina laisse sans explication. En outre, μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν reste sans correspondance dans L 33, un phénomène que Traina se borne à constater sans le discuter.

§ 236 **cum** – La conjonction *cum*, avec sa valeur temporelle-causale, résume v 19 ἤματι τῷ, ὅτε.¹⁸⁸ On imprimera la leçon *cum*, puisque les manuscrits la transmettent unanimement. La variante *quom*, adoptée notamment par Merula (1595 : 89), correspond sans doute mieux à la graphie en usage à l'époque d'Andronicus ; toutefois, puisque ce fragment ne lui appartient sans doute pas (cf. § 38), il serait abusif de rétablir cette graphie ici.¹⁸⁹ On écartera de même la variante *quum* proposée par Stephanus (1564 : 148).

Sur l'emploi de *cum* avec le subjonctif, cf. § 36e.

§ 237 **socios nostros** – Le groupe *socios nostros* ne doit pas être comparé directement à v 20 ἰφθίμους ἐτάρους, comme le fait Traina (1970 : 30) ; certes, *socios* traduit exactement ἐτάρους, mais *nostros* est sans rapport sémantique avec ἰφθίμους. Il est plus probable que le traducteur ait laissé de côté ἰφθίμους, épithète sans doute jugée conventionnelle, comme le fait souvent Andronicus (cf. § 26a) ; quant à *nostros*, il restitue l'idée du datif d'intérêt μοι, le traducteur rendant par « il a dévoré nos compagnons » ce que le grec exprime par « il m'a mangé des compagnons ».

Traina (1970 : 30) estime que *nostros* s'adapte mal au monologue d'Ulysse en v 19–20. Selon lui, si L 33 traduisait ι 296–297, *nostros* s'expliquerait mieux ; la première personne du pluriel inclurait alors les compagnons d'Ulysse, mentionnés dans le contexte en ι 288 (cf. aussi ι 294 ἡμεῖς). Mais les exemples de *noster* employé au sens de *meus* ne manquent pas dans la littérature latine ; pour la poésie préclassique, cf. L 2 *neque ... te oblitus sum, Laertie noster*. Il ne serait pas étonnant, si L 33 traduisait v 19–20, de retrouver ici le même emploi de *noster* en référence à un sujet à la première personne du singulier. On pourrait aussi imaginer, à titre d'alternative, que l'Ulysse de L 33 inclue dans ce « nous » l'interlocuteur fictif que constitue son cœur ; on sait en effet qu'il s'adresse à lui à la deuxième personne en v 18.

§ 238a **mandisset** – Hermann (1816 : 626), qui n'admet pas la nature hexamétrique de L 33, propose *mandidisset* pour la leçon transmise *mandisset*, afin de briser le rythme dactylique. Mais Priscien introduit L 33 par la formule *Liuius tamen in Odissia* ; l'adverbe *tamen* indique bien que la citation vise à illustrer un radical différent des formes décrites

188 Erasmi 1975 : 154.

189 Manzella 2014b : 240.

précédemment, *mandui-* et *mandidi-*. L'absence de *tamen* dans les manuscrits DH ne remet pas en cause cette interprétation. Il est probable que les copistes l'aient omis par inattention ; en effet, les formules introductives du type *Liuius in Odissia* apparaissent plus fréquemment que celles dans lesquelles un adverbe est inséré entre le nom de l'auteur et le titre. Aussi la suppression de *tamen* a-t-elle pu se produire mécaniquement dans DH. Le radical de parfait illustré par L 33 sera donc bien *mandi-*.

Le verbe *mandisset* correspond à $\nu 19$ ἤσθιε. La traduction apporte cependant deux nuances absentes de son modèle. D'une part, comme il a souvent été remarqué,¹⁹⁰ *mandere* « mâcher » est plus expressif que le grec ἐσθίειν « manger », que l'on s'attendrait à voir rendu par *edere*. Le verbe *mandere* est employé, en poésie préclassique, en référence aux repas d'animaux sauvages ou d'humains anthropophages : cf. Enn. *Ann.* 138 *uolturus ... miserum mandebat homonem*. Acc. *Trag.* 229–230 *ipsus hortatur me frater, ut meos ... manderem natos*. La traduction latine met un accent particulier sur l'aspect bestial que revêt le repas du Cyclope, préparant ainsi la condamnation éthique impliquée par l'adjectif *impius* (cf. § 239b).

§ 238b

D'autre part, l'emploi du plus-que-parfait établit un rapport d'antériorité inconnu du modèle homérique ; le verbe subordonné ἤσθιε s'y trouve en effet sur le même plan temporel que le verbe principal $\nu 18$ ἔτλης, tous deux à l'imparfait. Traina (1970 : 30) voit dans ce remaniement un argument contre le rapprochement de L 33 avec $\nu 19$ –20 ; l'antériorité établie par *mandisset* n'y trouverait pas de correspondance aussi exacte qu'en $\iota 296$ ἐπεὶ ... ἐμπλήσατο. On peut toutefois difficilement en juger, puisqu'on ignore comment était formulée la principale dans la traduction latine. Traina (1970 : 30) comprend $\nu 18$ ἔτλης au sens de « tu souffrais » ; sa critique se justifie dans cette perspective, puisque, comme il l'observe, « Ulisse souffre durante e non solo dopo il pasto del Ciclope ». Mais le traducteur a pu prendre ἔτλης dans l'acception de « résister, endurer » ;¹⁹¹ auquel cas, il aura rendu $\nu 18$ –20 par une traduction comme « mais tu as su résister, mon cœur, lorsque le Cyclope impie avait dévoré nos compagnons ».

Le radical *mandi-* est une forme de parfait régulière et attendue pour le verbe *mandere*. La forme *mandidi*, signalée par Priscien, est une innovation fondée sur l'analogie avec *uendo*, *uendidi*, selon un schéma devenu productif à époque postclassique.¹⁹² L'autre parfait mentionné par Priscien, *mandui*, est à comparer selon Livingston (2004 : 41), avec CIL V 923 *reguit* et VIII 2532 *conuertuit* ; à ces exemples, on peut ajouter Naeu. *Com.* 69 *parcuit*.

§ 238c

Le \bar{e} de la désinence *-issēt* est ancien. Un poète classique aurait *-issēt* : cf. par exemple le début d'hexamètre de Lucr. 1, 559 *quod fregisset adhuc* et les fins de vers de Verg. *Ecl.* 6, 50 *timuisset aratrum*. *Aen.* 11, 286 *uenisset ad urbes*. Leumann (1977 : 111) date des environs de 200 av. J.-C. l'abrévement des voyelles longues en syllabe

190 Cf. notamment Traina 1970 : 31 ; Ernout/Meillet/André 1985 : 382 ; Manzella 2014b : 239–240.

191 Interprétation admise par Liddell/Scott/Jones/McKenzie 1996 : 1800, qui citent $\nu 18$ pour illustrer le sens « hold out, endure, be patient, submit ».

192 Meiser 2003 : 245.

finale devant *t*. On sait qu'Ennius et Plaute connaissent encore les deux prosodies : cf. par exemple le septénaire trochaïque Plaut. *Asin.* 874 *fundum alienum arāt, incultum familiarem deserit*, et les fins de vers d'Enn. *Ann.* 83 *essēt induperator*. 138 *mandebāt homonem*. Faute de matériel, on ignore si l'auteur des hexamètres attribués à Andronicus employait aussi des désinences de troisième du singulier en - $\check{V}t$ < - $\check{V}t$.

§ 239a **impius Cyclops** – La leçon *impius* est sûre. La correction *cymbius* apportée dans un second temps au manuscrit *R* ne peut résulter que d'une fantaisie ou d'un lapsus. Il est impossible que ce terme, attesté seulement en Coripp. *Iust.* 3, 196 et désignant un élément architectural, s'applique ici à Polyphème.

J'adopte, par convention, l'orthographe normalisée *Cyclops*, transmise par le seul manuscrit *G* et un correcteur de *R*. Plusieurs éditeurs, notamment Hertz, Guenther (1864 : 10), Baehrens (1886 : 42) et Warmington (1967 : 40–41), retiennent la leçon majoritaire *Ciclops* ; mais sur la transcription latine du son grec noté <υ>, cf. § 52. Les conjectures *cuclops* et *cocles*, imprimées respectivement par Merula (1595 : 89) et L. Mueller (1885a : 112), n'ont aucun fondement dans la tradition textuelle et doivent être rejetées.

§ 239b Le groupe *impius Cyclops* doit répondre à υ 19 μένος ἄσχετος ... Κύκλωψ. Il est vrai que l'adjectif *impius* n'a pas la même portée que le grec μένος ἄσχετος. Mais cette expression, récurrente dans l'*Odyssée* homérique,¹⁹³ a pu elle aussi être supprimée et substituée par le traducteur ; pour la suppression d'épithètes réputées traditionnelles, cf. § 237. Son remplacement par *impius* trouve une explication satisfaisante dans la perspective d'une adaptation au système de pensée des Romains. Polyphème est impie parce que son repas de chair humaine l'exclut de la communauté des hommes et des dieux, dont la *pietas* est garante. Il en a enfreint les normes à double titre : en se nourrissant de chair humaine d'une part ;¹⁹⁴ et d'autre part, en violant les lois de l'hospitalité qui exigent de l'hôte de respecter l'intégrité de ses visiteurs.¹⁹⁵ Cette explication, proposée par Traina (1970 : 31–32) à l'appui du rapprochement de *L* 33 avec ι 296–297, vaut également si le modèle est υ 19–20. L'auteur de *L* 33 aura préféré traduire μένος ἄσχετος, expression dépourvue de connotation négative, par un terme latin porteur d'une condamnation éthique explicite. Pour l'adaptation de l'*Odyssée* homérique au système de pensée romain, cf. § 24.

§ 239c Pour le traitement prosodique du *s* final d'*impius*, cf. § 36c.

L 34

Prisc. *Gramm.* II 335, 3 hic et haec celer uel celeris et hoc celere, ab hoc et ab hac celeri (... [*Lucan.* I, 662 ; *Cato Mil. frg.* 13 ; *Caecil. Com.* 33 ; *Mat. Carm. frg.* 4 ; *Enn. Ann.* 460]). L i u i u s
i n O d i s s i a :

193 Cf. β 85 = β 303 = ρ 406 Τηλέμαχ' ὑψαγόρη, μένος ἄσχετε. γ 104 μένος ἄσχετοι υἱες Ἀχαιῶν.

194 Traina 1970 : 31–32.

195 Erasmi 1975 : 155.

at celer hasta uolans perrumpit pectora ferro

Cod. : BDGHKLR.

liuius] libius *R^{ac}* Iyuius L || odissia] odyssia *RH^{ac}* odyssea *H^{pc}* odesia G odysia L.

1 at] ad *GLK^{ac}* et *Tra* || celer] -ris *Her* || hasta] asta *R^{ac}DH*.

? χ 81–83 ó δ' άμαρτή δίος Όδυσσεύς | ιόν άποπρoίει, βάλε δέ στήθος παρά μαζόν | έν δέ οί ήπατι πήξε θοόν βέλος.

? χ 91–93 άλλ' άρα μιν φθή | Τηλέμαχος κατόπισθε βαλών χαλκήρεϊ δουρι | ώμων μεσσηγύς, διά δέ στήθεσφιν έλασσε.

? χ 265–268 ó δ' άρα πάντες άκόντισαν όξέα δούρα | άντα τιτυσκόμενοι. Δημοπτόλεμον μέν Όδυσσεύς, | Εύρύαδην δ' άρα Τηλέμαχος, Έλατον δέ συβώτης, | Πείσανδρον δ' άρ' έπεφνε βοών έπιβουκόλος άνήρ.

? χ 294–295 Τηλέμαχος δ' Εύηνορίδην Λειώκριτον ούτα | δουρι μέσον κενεάνα, διαπρo δέ χαλκόν έλασσεν.

« Mais un trait rapide en volant lui fait éclater la poitrine de son fer ».

L 34 est le dernier des fragments hexamétriques attribués par Priscien à l'*Odyssee* latine. Pour l'attribution de ce fragment, cf. § 222. La *communis opinio* prend pour modèle de L 34 les vers χ 91–93 άλλ' άρα μιν φθή | Τηλέμαχος κατόπισθε βαλών χαλκήρεϊ δουρι | ώμων μεσσηγύς, διά δέ στήθεσφιν έλασσε.¹⁹⁶ Y est décrite la façon dont Télémaque empêche l'attaque d'Amphinomos contre Ulysse, en lui tirant dans le dos sa lance, qui ressort par la poitrine. Bien que les points de rencontre entre ce texte et L 34 soient partiels, on pourra effectuer au moins trois rapprochements. Premièrement, la conjonction *at* répond à άλλ'. Deuxièmement, *perrumpit pectora* « rompt la poitrine » rappelle διά ... στήθεσφιν έλασσε « passe à travers la poitrine » ; on notera que le latin emploie, comme son modèle grec, un pluriel poétique pour le nom de la poitrine. Enfin, le sujet sous-entendu d'έλασσε, évident de par la proximité de χαλκήρεϊ δουρι, est explicité par *hasta* dans le texte latin.

§ 240

D'un autre côté, L 34 présente plusieurs différences notables en comparaison de son modèle supposé. D'une part, l'ajout des attributs *celer* et *uolans* met un accent particulier, absent du texte grec, sur le caractère instantané de la réaction de Télémaque ; la structure métrique des mots ajoutés contribue d'ailleurs à souligner cette idée de vitesse par l'instauration d'un rythme dactylique suggérant, par harmonie imitative, la rapidité du trait.¹⁹⁷ D'autre part, dans le texte latin, la lance possède une pointe de fer, alors qu'en grec elle est en bronze. Le traducteur de l'*Odyssee* semble ici romaniser son sujet, en adaptant à la technologie romaine un détail révélateur de l'ancrage du monde homérique dans l'âge du bronze.¹⁹⁸ À cela s'ajoute que dans le texte latin, la lance achève apparemment son vol en percutant la poitrine, indiquant ainsi que l'attaque se produit de front ; dans le grec en revanche, Télémaque

196 Modèle proposé par L. Mueller 1885a : 131.

197 Traina 1970 : 35.

198 Manzella 2014b : 252. Sur la notion de romanisation, cf. § 24.

frappe Amphinomos de dos, et sa lance ressort par la poitrine. Les raisons d'un tel changement ne sont toutefois pas évidentes.

Zicari (1954 : 155) a identifié un possible écho de L 34 dans l'*Énéide* : cf. Verg. *Aen.* 9, 410–413 *toto conixus corpore ferrum / conicit ; hasta uolans noctis diuerberat umbras / et uenit abuersi in tergum Sulmonis ibique / frangitur ac fissio transit praecordia ligno*. La désignation métonymique de la lance par *ferrum* évoque L 34 *ferro* ; l'expression *hasta uolans* semble être une reprise littérale, occupant la même position dans le vers virgilien et dans L 34 ; enfin, *transit ... praecordia* offre apparemment une variation sur le motif de *perrumpit pectora*. Traina (1970 : 36 adn. 1) conteste cette interprétation ; selon lui, ce passage virgilien évoque plutôt Enn. *Ann.* 416 *induolans ... hasta* et Enn. *Ann.* 364 *missaque per pectus dum transit striderat hasta*. Mais si le rapprochement entre Verg. *Aen.* 9, 413 *transit praecordia* et Enn. *Ann.* 364 *per pectus ... transit* semble incontestablement légitime, on ne peut exclure une influence additionnelle de L 34. En effet, Zicari (1954 : 155) remarque que Verg. *Aen.* 9, 411–412 *conicit abuersi ... in tergum* correspond assez exactement à χ 92–93 κατόπισθε βαλὼν ... ὤμων μεσσηγύς. Si donc Zicari a raison sur ce point, il pourrait y avoir dans le texte virgilien une allusion érudite évoquant simultanément L 34 et son modèle homérique ; on disposerait ainsi d'un argument indirect en faveur du rapprochement entre ce fragment et χ 91–93.

Parmi les autres modèles envisagés par la critique, celui qui offre le plus de similitudes avec L 34 a été proposé par Hermann (1816 : 626–627). Il s'agit de χ 81–83 ὁ δ' ἄμαρτή διός Ὀδυσσεύς | ἰὼν ἀποπροίει, βάλε δὲ στήθος παρὰ μαζόν | ἐν δὲ οἱ ἦπατι πῆξε θοὸν βέλος. Ce passage appartient au même contexte que le modèle communément admis ; Ulysse y abat d'une flèche le prétendant Eurymaque, qui l'attaquait de son glaive. Manzella (2014b : 250) relève plusieurs correspondances : στήθος παρὰ μαζόν répond à *pectora*, πῆξε à *perrumpit* et θοὸν βέλος à *celer hasta* ; en outre, Manzella voit une correspondance entre *uolans* « en volant » et ἰὼν ἀποπροίει « il tire une flèche », mais le rapport me semble seulement très indirect. Les vers χ 81–83 ont l'avantage de représenter une confrontation en vis-à-vis, ce qui correspond, mieux que l'attaque de dos décrite en χ 91–93, à la situation impliquée en L 34. En revanche, on peut légitimement douter de ce que le traducteur ait rendu ἰός « flèche » par *hasta*, un terme qui ne désigne normalement pas d'autre arme que la lance. Du moins les exemples rassemblés par Ehlers (*ThL VI 3 p.* 2550, 11–2555, 38) ne mentionnent-ils pas de *hasta* projetée au moyen d'un arc. La *hasta* est au contraire clairement distinguée de l'arc et des flèches, voire opposée à ceux-ci : cf. Ou. *Ib.* 135 *pugnabunt arcu dum Thraces, Iazyges hasta*. Cic. *Nat. deor.* 1, 101 *non membra solum hominis deo tribuant ... ; dant enim arcum sagittas hastam clipeum*. Tout au plus admettra-t-on, avec Erasmi (1975 : 161), une « contamination » (cf. § 23) de χ 91–93 avec χ 81–83.

On peut écarter les modèles alternatifs proposés par L. Mueller (1885a : 131) et Tolkiehn (1896 : 293), χ 265–268 et χ 294–295, qui impliqueraient une réélaboration massive de la part du traducteur. On rejettera de même l'hypothèse avancée par Düntzer (1869 : 268). L 34 n'appartiendrait pas selon lui à une traduction de l'*Odyssée*,

mais à l'*Iliade* latine de Cn. Matius. La citation d'Andronicus se serait perdue dans une lacune, ainsi que la formule introduisant la citation de Matius. Le fragment latin aurait pour modèle O 542 αἰχμὴ δὲ στέρνοιο διέσσυτο μαιμῶωσα,¹⁹⁹ un vers décrivant la mort de Dolops sous les coups de Ménélas : « et sa lance avide traversait sa poitrine ». Mais d'une part, O 542, tout comme le modèle communément admis, décrit une attaque par derrière. Et d'autre part, le rapprochement proposé par Düntzer ne rend pas compte de tous les mots latins ; il faudrait ici considérer comme un ajout, non seulement *celer* et *uolans* qui, comme on le sait, ne trouvent aucune correspondance en χ 91–93, mais également *ferro*. L'hypothèse identifiant L 34 à O 542 présente ainsi tout autant, voire plus d'inconvénients que la *communis opinio*. Dans ces conditions, il semble superflu de postuler dans le texte de Priscien une corruption dont la tradition manuscrite n'offre aucun indice par ailleurs.

at – La leçon *ad* transmise par les manuscrits GKL est une bévue, d'ailleurs corrigée dans un second temps dans K. La variante *et* imprimée par Traglia (1986 : 190–191) ne peut être qu'une coquille. Lui-même traduit par « ma » le mot initial de L 34. § 241

celer – La citation par Priscien de L 34 vise à illustrer l'emploi épïcène de la désinence *-er* ; à ce sujet, cf. § 70. Dans cette perspective, la conjecture *celeris*, proposée par Hermann (1816 : 626–627) pour éviter le rythme dactylique, et acceptée notamment par Baehrens (1886 : 42), ne se justifie pas. Si L 34 avait présenté le texte *celeris hasta*, la citation serait immotivée, puisque ce fragment ne se distinguerait pas de la norme décrite par Priscien. § 242

hasta – Les manuscrits portent les leçons *asta* et *hasta*. Il n'est pas rare que la variante *asta* apparaisse dans la tradition manuscrite.²⁰⁰ Mais on conservera la variante *hasta*, dont le *h* doit être étymologique, les cognats celtiques et germaniques présentant tous un *g* initial.²⁰¹ § 243

4 Fragments dont l'attribution à l'*Odyssée* latine est contestable

Cette section rassemble des fragments attribués par la critique ou la tradition manuscrite à l'*Odyssée* latine, mais dont l'appartenance à ce poème est incertaine. En L 35, il n'est même pas garanti qu'on ait affaire à un véritable fragment, puisqu'il pourrait s'agir d'une simple *uaria lectio* de L 20 (cf. § 175b). Pour les autres fragments, leur classement dans cette section est motivé par la réunion de trois conditions : § 244

199 Düntzer 1889 : 755.

200 *ThLL* VI 3 p. 2550, 17–18.

201 Voir la liste des cognats signalés par de Vaan 2008 : 280.

(1) ils apparaissent dans au moins une édition « philologique » (cf. § 8) de l'*Odyssée* latine ; (2) on ne leur connaît pas de modèle homérique satisfaisant ; (3) ils ne sont pas attribués de manière univoque à l'*Odyssée* latine par les manuscrits.

Pour L 36, la critique hésite entre une attribution à l'*Odyssée* latine ou à l'*Odyssée* nouvelle (pour la distinction entre *Odyssée* latine et *Odyssée* nouvelle, cf. § 35). Pour L 37 à L 44, qui admettent une scansion iambique ou trochaïque, une origine dramatique semble plus probable. Pour L 45 à L 47, l'état de la tradition manuscrite parle en faveur d'une attribution à d'autres auteurs : Lucilius pour L 45 (cf. § 262), Tite-Live pour L 46 (cf. § 263e) et L 47 (cf. § 265c). Enfin, pour L 48 et L 49, il n'est pas possible d'identifier un auteur, mais une attribution à Andronicus ne s'impose pas (cf. § 266 et § 268c).

Les fragments de cette section sont classés par ordre chronologique des auteurs auxquels je propose de les attribuer.

L 35

Char. *Gramm.* p. 106, 4 puer et in feminino sexu antiqui dicebant, ut Graeci ὁ παῖς καὶ ἡ παῖς, ut in Odyssia uetere, quod est antiquissimum carmen :

mea puer, quid uerbi ex tuo ore audio ?

Cod. : N.

audio N : audiui *Ke i. a.*

α 64 = ε 22 (= τ 492) = ψ 70 τέκνον ἐμόν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων ;

« Mon enfant, quels mots entends-je de ta bouche ? »

§ 245 Pour le commentaire de ce fragment, cf. § 175b. La conjecture *audiui* signalée dans l'apparat critique est due à Keil (1857 : 84).

L 36

Non. p. 475, 17 fite imperatiuo modo (... [*Cato Orat.* 173 ; *Nimm. Carm. frg.* 1]). L i u i u s O d y s s i a :

sic quoque fitum est

Cod. : A^A B^A C^AD^A.

sic *edd.* : fit *codd.* *Ste ait Qu.*

? β 176 = ε 302 = ν 178 ~ σ 271 τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.

? θ 510 τῆ περ δὴ καὶ ἔπειτα τελευτήσεσθαι ἔμελλεν.

? ν 40 ἤδη γὰρ τετέλεσται.

? ρ 229 τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται.

« Et il en advint ainsi ».

§ 246 L 36 se scande comme une fin d'hexamètre. Ce texte pourrait donc théoriquement appartenir, comme les fragments L 31 à L 34, à une réécriture hexamétrique de l'*Odyssée* latine. Mariotti (1986 : 57 adn. 7) estime cette hypothèse improbable,

puisqu'il s'agirait du seul fragment hexamétrique attribué à Andronicus transmis par un auteur autre que Priscien. Cet argument, bien que raisonnable, n'est pas contraignant. On ne peut en effet exclure qu'au hasard des compilations de sources, Nonius ait fini par découvrir un fragment hexamétrique. Aussi la rigueur exige-t-elle qu'on place L 36 parmi les fragments d'œuvre incertaine.

L 36 ne trouve que des correspondances partielles dans l'*Odyssée* homérique. Le vers le plus proche est sans doute θ 510 τῆ περ δὴ καὶ ἔπειτα τελευτήσεσθαι ἔμελλεν.²⁰² Démodokos y raconte comment les Troyens, après avoir longuement hésité, se résolvent à accueillir dans leurs murs le cheval de Troie ; « c'est ainsi après tout », conclut l'aède, « qu'il fallait en finir ». Les particules περ, δὴ et l'adverbe ἔπειτα n'ont, comme on peut s'y attendre, pas de correspondant dans le texte latin conservé ; en revanche, *sic* répond à τῆ, *quoque* à καὶ et *fitum est* à τελευτήσεσθαι ἔμελλεν. La langue latine ne fait qu'un usage marginal de l'infinifit futur, et ne connaît rien de semblable à l'emploi de μέλλειν comme auxiliaire. Dans ces conditions, on reconnaîtra avec Mengoni (1984 : 342) que *fitum est* « il advint » constitue un équivalent satisfaisant à τελευτήσεσθαι ἔμελλεν « cela devait s'accomplir ». Le traducteur aura simplifié l'idée d'inéluctabilité contenue dans la périphrase grecque, en la remplaçant, dans une perspective *post euentum*, par un parfait latin à valeur d'accompli.

D'autres critiques ont pensé à β 176 (= ε 302 = ν 178 ~ σ 271) τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.²⁰³ Ce vers récurrent apparaît à quatre reprises dans l'*Odyssée* homérique, dans des contextes en lien avec la réalisation d'une prophétie. Le rapprochement de L 36 avec β 176 repose essentiellement sur la correspondance établie entre τελεῖται et *fitum est*. Mengoni (1984 : 339–340) conteste toutefois cette identification au motif que l'aspect duratif de τελεῖται serait mal rendu par le parfait *fitum est* ; la formule τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται doit en effet se référer à des événements en train de s'accomplir au moment de l'énonciation. En outre, *sic* et *quoque* ne trouvent pas de correspondance dans le texte grec ; tout au plus pourra-t-on postuler une équivalence approximative de *quoque* avec δέ, et de *sic ... fitum est* « il en advint ainsi » avec τὰ ... πάντα τελεῖται « tout cela s'accomplit ».

Hermann (1816 : 625) identifiait pour sa part L 36 à ν 40 ἤδη γὰρ τετέλεσται ἄ μοι φίλος ἤθελε θυμός. Ulysse, sur le point de quitter les Phéaciens, les remercie pour tout ce qu'ils ont fait pour lui, « car désormais », dit-il « ce que désirait mon cœur est accompli ». À un parfait passif grec τετέλεσται correspond en latin un parfait passif de sens équivalent, *fitum est*. Toutefois, c'est là le seul point de rencontre entre L 36 et ν 40. D'une part, ni ἤδη ni γὰρ ne peuvent correspondre à *quoque*. D'autre part, *sic* « ainsi » doit se référer à une circonstance précise dont la description devait se trouver dans le contexte précédant le fragment. Or, une telle description est absente du texte grec ; le sujet de τετέλεσται n'est exprimé qu'en termes généraux par ἄ μοι φίλος ἤθελε θυμός. Le rapprochement ne tient donc pas, à moins que le traducteur

202 Mengoni 1984 : 341–343.

203 Rapprochement proposé par Walther 1867 : 6.

n'ait réordonné et explicité les idées sous-entendues dans son modèle. Faute d'indices allant dans ce sens, on rejettera le modèle proposé par Hermann.²⁰⁴

On renoncera de même à suivre Tolkiehn (1896 : 291), qui rapproche L 36 de ρ 229 τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται. Tolkiehn suppose que le traducteur suivait un texte portant la leçon ἔσται au lieu d'ἔσται, une telle confusion étant fréquente, selon lui, dans les manuscrits des poèmes homériques. Mengoni (1984 : 340) rejette cette hypothèse à juste titre. En ρ 229, le chevrier Mélantheus menace Ulysse, déguisé en mendiant, de le battre s'il reste aux abords du palais. Même si le traducteur avait lu un texte portant ἔσται pour ἔσται, il n'aurait certainement pas traduit ce verbe par un parfait ; ἔσται, dans ce contexte ne pouvait être qu'un présent à valeur future, puisque les menaces de Mélantheus doivent nécessairement se réaliser dans l'avenir.

§ 247 **sic** – Au moins depuis Guenther (1864 : 9), tous les éditeurs choisissent la leçon *sic*, sans doute à juste titre. Stephanus (1564 : 147) a suivi la tradition manuscrite en imprimant *fit* ; Quicherat (1872 : 552) a corrigé en *ait*. On pourrait certes prendre *fit quoque fitum est* pour une expression elliptique signifiant que *fitum est* apparaît parfois en lieu et place de *fit*. Mais si c'était le cas, *fit quoque fitum est* devrait précéder la formule *Liuius Odysia*, qui devrait ensuite introduire une citation illustrant l'emploi de *fitum est*. On préférera également *sic* à la conjecture *ait* de Quicherat. Si la variante *fit* est fautive, il est probable qu'elle résulte d'une lecture erronée de *sic*. La confusion entre *c* et *t* est si fréquente dans les manuscrits qu'elle n'a pas besoin d'illustration ; quant au *f*, il est plus susceptible d'être confondu avec un *s* écrit <f> qu'avec un *a*.

§ 248 **fitum** – Nonius cite L 36 pour illustrer l'existence, en face du présent *fio*, d'un parfait passif *fitum est*. Comme *fio* ne forme normalement pas de parfait, de Vaan (2008 : 223) suit Meiser (1986 : 53 adn. 3) et explique *fitum* comme une formation artificielle, « a nonce-formation ». Ce participe est formé par analogie avec le présent *fit*, lequel s'explique régulièrement, par application de la « règle *pius* », comme le reflet de p.-i.-e. **bhuH-je/o-*. Que L 36 constitue l'unique attestation de *fitum* ne signifie pas que le traducteur ait inventé cette forme, même s'il faut évidemment prendre en compte cette possibilité.

L 37

Paul. Fest. p. 12 affatim dictum a copia fatendi, siue abundanter. L i u i u s :

affatim edi, bibi, lusi

Cod. : LME GIR.

? ο 373 τῶν ἔφαγον τ' ἔπιόν τε καὶ αἰδοίοισιν ἔδωκα.

? θ 98 ἦδη μὲν δαιτὸς κεκορήμεθα θυμὸν ἔτισης.

« J'ai mangé, bu, aimé à satiété ».

204 Voir aussi les critiques formulées par Mengoni 1984 : 338–339.

On peut voir dans L 37, comme le fait apparemment Warmington (1967 : 22–23), un début de septénaire trochaïque avec scansion pyrrhique de *bibi*. Mais il pourrait aussi s'agir, avec une fin de vers après *edi*, de septénaires iambiques, ou de sénaires iambiques si la fin de vers tombe après *affatim*. Pour Spaltenstein (2008 : 195), il pourrait aussi y avoir là « trois iambes avec une coïncidence des pieds et des mots qui soulignerait l'idée ». Quoi qu'il en soit, ce fragment admet une scansion dramatique. Comme il est transmis sans indication de titre et qu'il ne trouve aucun parallèle exact dans l'*Odyssée* homérique, on peut l'attribuer presque certainement à une pièce de théâtre.²⁰⁵

§ 249

Scaliger (1576 : 5) attribue L 37 à l'*Odyssée* latine et compare ce fragment avec ο 373 τῶν ἔφαγόν τ' ἔπιόν τε καὶ αἰδοίοισιν ἔδωκα. Mais ce rapprochement repose sur une hypothèse improbable, selon laquelle Andronicus aurait rapporté par erreur αἰδοίοισιν à αἰδοῖα « parties sexuelles » plutôt qu'à αἰδοῖοι « nécessaires ». Le traducteur aurait ainsi compris αἰδοίοισιν ἔδωκα comme une allusion aux plaisirs de l'amour et rendu cette expression par *lusi* ; pour l'emploi de ce verbe en contexte érotique, cf. *ThlL* VII 2 p. 1773, 81–1774, 26. L'hypothèse de Scaliger, communément admise au 19^e siècle, n'a plus convaincu aucun critique depuis Pascoli (1927 : 5). Il est vrai qu'on imagine mal un locuteur natif du grec, traducteur de toute l'*Odyssée*, tomber dans un tel contresens. D'autant qu'une expression αἰδοίσις δίδοναι « donner aux parties sexuelles ; avoir des rapports sexuels » semble étrangère au grec.

Le renvoi de Tolkiehn (1896 : 290) à θ 98 ἤδη μὲν δαιτὸς κεκορήμεθα θυμὸν εἴσης ne se justifie pas mieux. Il n'est pas question dans ce vers de songer au repas. Au contraire, Alkinoos y invite l'assemblée à quitter la table et à participer à diverses joutes et concours ; cf. θ 100–101 νῦν δ' ἐξέλθωμεν καὶ ἀέθλων πειρηθῶμεν | πάντων. Dans ces conditions, on renoncera tant au modèle proposé par Tolkiehn qu'à celui de Scaliger, et on attribuera L 37 à une comédie de titre incertain.

Sur le traitement par Paul Diaque de l'adverbe *affatim*, cf. Spaltenstein (2008 : 196–197). Sur son étymologie, cf. Schaffner-Rimann (1958 : 13–14).

L 38

Fest. p. 375 uacerram et Aelius et alii complures uocari aiunt stipitem ... ices solent religare. Ateius uero Philologus ... um ad male dicendum magna acerbitoris ... uecors et uesanus teste L i u i o , qui dicit ...

uecorde et *malefica uacerra*

Cod. : Fest. UVWXZ.

ateius – uacerra *om.* W.

1 uecorde] corde U Li uecors Sc uacerra corde Li² || malefica] -ci U -ce Sc || uacerra Sc : uecordia *codd.* Ste.

? β 243 Μέντορ ἀταρτηρέ, φρένας ἠλεέ, ποῖον ἔειπες.

? ρ 248 ὦ πόποι, οἶον ἔειπε κύων ὀλοφώϊα εἰδώς.

205 Argument déjà avancé par Mariotti 1986 : 60.

Cf. *Paul. Fest. p. 374* uacerram dicunt stipitem, ad quem equos soleant religare ; alii dicunt maledictum hoc nomine significari magnae acerbitatis, ut sit uecors et uesanus.

« Malade mental, espèce de crétin ».

§ 250 Ange Politien, le copiste du manuscrit U (cf. annexe II 7), que Lindsay estime plus que tous pour les cahiers manquants de F,²⁰⁶ donne *corde et malefica uecordia*. Ce texte est évidemment corrompu, puisqu'il manque le mot *uacerra*, dont L 38 est censé illustrer l'emploi. Stephanus (1564 : 150) imprime le texte insatisfaisant conjecturé par les copistes de VXXZ, *uecorde et malefica uecordia*. Hermann (1816 : 626), reprenant à ceux-ci la conjecture *uecorde* et à Scaliger (1576 : 212) la correction de *uecordia* en *uacerra*, propose *uecorde et malefica uacerra*. C'est le texte que je retiens. L'énoncé s'y trouve à l'ablatif, sans doute un ablatif d'agent ; cf. à ce sujet Spaltenstein (2008 : 198). Scaliger conjecture pour sa part *uecors et malefice uacerra*. Enfin, Lindsay (1930 : 463) propose *uacerra corde et malefica uecordia*.

Le texte défendu par Hermann, *uecorde et malefica uacerra*, est une fin de septénaire iambique.²⁰⁷ Si l'on place, comme Ribbeck (1898 : 4), une fin de vers après *malefica*, on obtient la fin d'un sénaire et le début du suivant. La même analyse vaut pour la solution de Scaliger. Le texte de Lindsay constitue quant à lui un sénaire complet. Quelle que soit donc la conjecture adoptée, le mètre est dramatique. La tradition ne transmettant aucune indication de titre, on envisagera naturellement d'attribuer L 38 à une pièce de théâtre.

Scaliger et Hermann voyaient dans L 38 un fragment épique. Le premier renvoyait à β 243 Μέντορ ἀταρτηρέ, φρένας ἠλέε, ποῖον ἔειπες et le second à ρ 248 ὦ πόποι, οἶον ἔειπε κύων ὀλοφώϊα εἰδώς. Il n'y a toutefois que peu de ressemblances entre ces textes homériques et le fragment d'Andronicus, et plus personne n'a admis son attribution à l'*Odyssée* latine depuis Pascoli (1927 : 5). Spaltenstein (2008 : 197) évoque à juste titre la « vulgarité démonstrative » d'une « insulte pittoresque » dont le ton appartient à la comédie.

L 39

Fest. p. 181 ocrem antiqui, ut Ateius Philologus in libro glossematorum refert, montem confragosum uocabant, ut apud L i u i m (*Liu. Andr. Trag. 31*) : sed qui sunt hi, qui ascendunt altum ocrim et

celsosque ocris aruaque putria et mare magnum

<et> (*Liu. Andr. Trag. 34*) namque Taenari celsos ocris et (*Liu. Andr. Trag. 35*) haut ut quem Chiro in Pelio docuit ocri.

Cod. : F.

celsosque F : celsos *Scr* celsosque in *Rib* || ocris F ocris *War* || ante aruaque *lacunam postulat Rib ad uersum trochaicum efficiendum* || putria F : pat- *Ste* petrita *Scaliger* petraea *Bot* neptuni *Bae*.

206 Lindsay 1913 : XII.

207 Spaltenstein 2008 : 197.

? ε 411–413 ἔκτοσθεν μὲν γὰρ πάγοι ὀξέες, ἀμφὶ δὲ κῦμα | βέβρυχεν ῥόθιον, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρῃ, | ἀγχιβαθῆς δὲ θάλασσα.

« Et les hautes montagnes, et les champs poudreux, et la vaste mer ».

L 39 est rattaché à l'*Odyssée* latine par Scaliger (1565 : 57), qui y voit une traduction des vers ε 411–413 ἔκτοσθεν μὲν γὰρ πάγοι ὀξέες, ἀμφὶ δὲ κῦμα | βέβρυχεν ῥόθιον, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρῃ, | ἀγχιβαθῆς δὲ θάλασσα. Cette attribution, d'ailleurs généralement abandonnée par la critique moderne, est contestée à juste titre par Spaltenstein (2008 : 147) : « Ulysse décrit, dans ce passage de l'*Odyssée*, les côtes de la Phéacie telles qu'elles lui apparaissent depuis la mer, avec des récifs terrifiants : *arua putria* notamment n'a aucun rapport avec ces vers, comme on l'a souvent relevé (...) ; de plus, le compilateur cite ces vers (...) avec trois citations tragiques, ce qui assure presque certainement qu'ils sont aussi tirés d'une tragédie ».

Pour l'établissement du texte de ce fragment, cf. Schauer (2012 : 61). Les conjectures mentionnées ici en apparat critique sont dues aux savants suivants (dans l'ordre alphabétique) : Baehrens (1886 : 39), Bothe (1834 : 14), Ribbeck (1897 : 5), Scaliger (cité par Merula 1595 : 591), Scriverius (1620 : 5), Stephanus (1564 : 150) et Warmington (1967 : 16).

L 40

Prisc. *Gramm.* II 231, 12 (*uide* L 5)

puerarum manibus confectum pulcerrime

Cod. : ABDGHKLR.

puerarum] puera *K^{ac}* || pulcerrime *K* : pulcherrime *codd.* pulcherrimae *R*.

? η 96–97 πέπλοι | λεπτοὶ ἐϋννητοὶ βεβλήατο, ἔργα γυναικῶν.

? η 235 καλά, τὰ ῥ' αὐτῆ τεύξε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξί.

« Exécuté splendidement par des mains de jeunes femmes ».

L 40 est cité par Priscien après L 20. L'auteur des *Institutions* attribue le premier fragment à l'*Odyssée* latine, mais n'introduit L 40 que par l'adverbe *alibi*. Cette indication peut aussi bien renvoyer à un autre passage du même texte qu'à une autre œuvre du même auteur ;²⁰⁸ pour un autre exemple de cette incertitude, cf. § 484. L'hésitation quant à l'interprétation de l'adverbe *alibi* a conduit plusieurs critiques à prendre L 40 pour un fragment de l'*Odyssée* latine.

Hermann (1816 : 623) rapproche ainsi L 40 du vers η 235 καλά, τὰ ῥ' αὐτῆ τεύξε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξί. Ulysse se présente à la cour d'Alkinoos, et la reine Arété, en le voyant, reconnaît les vêtements que lui a remis en secret Nausicaa ; elle s'étonne de le voir porter les belles étoffes qu'elle a tissées elle-même avec l'aide de

ses femmes. Si, comme il est probable,²⁰⁹ *puerarum* fait référence à des servantes, *puerarum manibus* évoquera σὺν ἀμφιπόλοισι ; et *confectum pulcerrime* « exécuté splendidement » peut se référer à un habit et correspondre en substance à καλά, τὰ ... τεῦξε « de belles (étoffes) qu'elle a fabriquées ». Mais le texte latin ne semble pas impliquer qu'en dehors des servantes, d'autres personnes aient pris part au tissage de l'habit ; en η 235 en revanche, les étoffes sont avant tout l'œuvre de la reine, et ses servantes n'ont apparemment joué qu'un rôle auxiliaire dans leur production.

Tolkiehn (1896 : 290) pensait pour sa part à η 96–97 πέπλοι | λεπτοὶ ἐϋννητοὶ βεβλήατο, ἔργα γυναικῶν. Ulysse entre dans le riche palais d'Alkinoos et découvre des sièges sur lesquels ont été jetés de fins voiles brodés par des servantes. On remarque plusieurs points de rencontre entre ces deux textes : ἔργα γυναικῶν semble rendu par *puerarum manibus confectum* ;²¹⁰ parallèlement, l'emploi adjectival du participe *confectum* « exécuté, confectionné » évoque l'adjectif déverbatif ἐϋννητοὶ « bien tissé » ; enfin, l'accumulation des épithètes laudatives λεπτοὶ et ἐϋννητοὶ a pu suggérer au traducteur l'emploi d'un superlatif comme *pulcerrime*. Toutefois, il semble peu probable qu'Andronicus ait ici remplacé le pluriel πέπλοι par un singulier. La présence de nombreuses étoffes de prix, qui recouvrent jusqu'au dernier fauteuil, contribue à la splendeur du décor décrit dans ce passage ; dans ces conditions, on comprend mal pourquoi Andronicus aurait réduit à un seul le nombre des voiles disposés dans la salle d'apparat d'Alkinoos.

L 40 ne présente donc que des correspondances partielles avec les modèles homériques proposés ; aussi faut-il envisager pour ce fragment une autre attribution. On sait par Liu. 27, 37, 7–15 qu'Andronicus a composé en 207 av. J.-C. un hymne à Junon, destiné à être chanté par vingt-sept jeunes filles lors de cérémonies expiatoires. La Ville de Mirmont (1903 : 194–195) voyait dans L 40 un fragment de cet hymne à *Iuno Regina*. Il faut sans doute rejeter cette hypothèse, d'ailleurs généralement abandonnée par la critique. Tite-Live n'évoque en effet aucun ouvrage confectionné par les jeunes exécutantes de l'hymne. Et même si elles avaient offert à la déesse un péplos, comme celui que les Athéniennes tissaient pour les Panathénées, rien n'indique que l'hymne en faisait mention. En l'absence d'une indication de titre, l'attribution de L 40 à cette pièce reste, au mieux, hautement hypothétique.

Mais puisque ce fragment se lit comme un sénairé iambique,²¹¹ et que le titre de l'*Odyssée* latine n'apparaît pas explicitement, il faut sans doute l'attribuer à une tragédie.²¹² Si cette hypothèse est correcte, L 40 sera le seul fragment dramatique d'Andronicus transmis par Priscien ; L 47, dont le cas est comparable, appartient plus probablement à Tite-Live (cf. § 265c). Terzaghi (1925 : 666), suivi par Spaltenstein

209 Spaltenstein 2008 : 167.

210 Pour un parallèle moderne, cf. la traduction de ce passage par Bérard 1933 : 186, qui rend ἔργα γυναικῶν par « tissés par la main des servantes ».

211 Ribbeck 1897 : 6.

212 Attribution acceptée par Spaltenstein 2008 : 168 et Schauer 2012 : 65.

(2008 : 169), rattache L 40 à l'*Equos Troianus* ; il s'agirait du voile offert à Athéna par les femmes de Troie (cf. Z 288–295), et que les Grecs emporteraient lors du pillage de la ville. Pour une discussion des autres attributions possibles, cf. Spaltenstein (2008 : 168–169).

puerarum – La leçon *puerarum* est sûre. Le manuscrit K portait *puera* avant correction, mais il n'y a là qu'une simple confusion avec la ligne précédente. § 253

Pour les questions linguistiques liées à la forme *puerarum*, cf. § 71.

pulcerrime – Ce mot soulève trois problèmes récurrents d'édition de texte et de linguistique, que je traite en introduction : (1) Andronicus a-t-il employé la graphie avec ou sans aspirée ? (2) A-t-il noté la consonne longue par un *r* simple ou géminé ? (3) Quelle forme se trouvait dans le texte de Priscien ? Pour (1) et (3), cf. § 60c ; pour (2), cf. § 61. § 254

L 41

Seru. *Aen.* 10, 636 *nube caua* : erit nominatiuus haec nubes ; nam
nubs

non dicimus, quod ait L i u i u s A n d r o n i c u s , qui primus edidit fabulam [Latinam]
apud nos.

Cod. : AFHLMRST.

1 nubs] nubis *M.*

liuius] liquius *H* libius *F* || latinam *om. F* ; secl. *Th, def. Timpanaro.*

« Nuage ».

Servius, en guise de commentaire à Verg. *Aen.* 10, 636 *nube caua*, signale l'emploi par Andronicus d'un nominatif *nubs* au lieu de la forme classique *nubes*. Les manuscrits consultés par Thilo portent tous la leçon *nubs*, à l'exception de *F* qui attribue à Andronicus la variante *nubis*. La faible attestation de *nubis* engage à retenir, avec Thilo, la leçon concurrente *nubs*. § 255

L'attribution de L 41 à Andronicus est garantie, pas son appartenance à l'*Odyssée* latine. Certes, des nuages sont mentionnés à plusieurs reprises dans l'*Odyssée* homérique : cf. par exemple μ 74–75 νεφέλη δέ μιν ἀμφιβέβηκε | κUANÉη (Circé décrit le nuage flottant en permanence au-dessus du rocher de Skylla) ; ou ω 315 ὦς φάτο, τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα (le « sombre nuage de la douleur » recouvre Laërte). Mais le texte de L 41 est trop exigü pour qu'on puisse tirer un argument de ces points de rencontre.

À l'évidence, la mention d'un nuage peut aussi provenir d'une pièce de théâtre : cf. Plaut. *Merc.* 879 ; *Poen.* 433 ; Pacuu. *Trag.* 413. Servius accompagne d'ailleurs sa citation d'une remarque sur l'activité dramatique d'Andronicus, ce qui semble parler en faveur d'une origine dramatique de L 41 : Seru. *Aen.* 10, 636 *nubs*, ... *quod*

ait *Liuius Andronicus, qui primus edidit fabulam ... apud nos*. Mais comme l'observe Timpanaro (1994 : 170), il pourrait aussi s'agir d'une touche d'érudition apportée par Servius sans rapport direct avec la provenance de sa citation. La question de l'attribution devra donc rester en suspens.

En dehors de L 41, la forme de nominatif *nūbs* n'est attestée en littérature qu'à époque tardive. On la voit réapparaître dans une citation biblique commentée par Jérôme,²¹³ puis dans les écrits de Cyprianus Gallus et Grégoire de Tours ;²¹⁴ Auson. 345, 4 p. 162 ferait allusion à Andronicus, selon Timpanaro (1994 : 169).

Timpanaro (1994 : 168) considère *nūbs* comme une innovation vis-à-vis de *nūbēs* ; pour d'autres exemples de nominatif en *-s* remplaçant un ancien *-ēs*, cf. Leumann (1977 : 449). Timpanaro estime, sans doute à juste titre, qu'*urbs, -is* a pu fournir un modèle pour la réfection de *nūbs* à partir du génitif *nūbis*. De Vaan (2008 : 417) semble pour sa part envisager que *nūbs, -is* représente la flexion ancienne et *nubēs, -is* une innovation. Mais il n'y a guère d'exemple de remplacement par *-ēs* d'un ancien nominatif latin en *-s* ; le cas de *trabēs* à côté de *trabs* est trop incertain pour appuyer cette hypothèse.

L 42

Paul. Fest. p. 67

dusmo in loco

apud L i u i u m significat dumosum locum. antiqui enim interserebant s litteram et dicebant cosmittere pro committere et Casmenae pro Camenae.

Cod. : MLE GIR.

loco] locum *M*.

? δ 335 = ρ 126 ἐν ζυλόχῳ.

? ε 471 θάμνοισ' ἐν πυκνοῖσι.

? ξ 473 κατὰ ῥωπήϊα πυκνά.

? τ 439 ἐν λόχῳ πυκνῆ.

Cf. *Gloss.*¹ IV Ps. *Plac. D 18* *dusmum* : *incultum, dumosum uel squalidum*.

«En un lieu broussailleux».

§ 256 L'attribution de L 42 à l'*Odyssée* latine est hypothétique. Ce fragment se scande comme une fin de sénaire iambique ou de septénaire trochaïque,²¹⁵ et il est transmis sans indication de titre. Dans ces conditions, on doit envisager une origine dramatique ; c'est la solution retenue par Scriverius (1620 : 5), Bothe (1834 : 15), Ribbeck (1897 : 6) et Warmington (1967 : 16–17), entre autres. Pour l'interprétation de ce fragment dans le cadre d'une pièce de théâtre, cf. Spaltenstein (2008 : 154–155).

213 Hier. *Tract. in psalm.* I p. 158, 60.

214 Cf. par exemple Cypr. Gall. *Exod.* 1062 ; Greg. Tur. *Franc.* 5, 38 p. 244, 2.

215 Spaltenstein 2008 : 154.

À supposer que L 42 soit un fragment épique, on devrait lui chercher un modèle parmi les quelques passages de l'*Odyssée* homérique mentionnant un « lieu broussailleux » (hallier, taillis, etc.) ; la critique en a jusqu'à présent relevé quatre, avec lesquels toutefois L 42 ne présente que des correspondances imparfaites.

Düntzer (1838 : 47) mentionnait τ 419, un lapsus répété mécaniquement par Egger (1843 : 121) mais corrigé par Havet (1880 : 294), qui renvoie à τ 439 ἐν λόχμη πυκινῆ. Il s'agit, dans ce vers, du hallier où gîte le sanglier qui a blessé Ulysse dans sa jeunesse. La proximité phonétique entre *loco* et λόχμη parle peut-être en faveur de cette identification ; sur le goût d'Andronicus pour les jeux de mots étymologiques, cf. § 29a. Mais d'un autre côté, Spaltenstein (2008 : 154) observe à juste titre que πυκινῆ ne se retrouve pas dans *dusmo in loco*, puisque *dusmo* traduit déjà λόχμη.

On rejettera également le rapprochement établi par Tolkien (1896 : 291) avec ξ 473 κατὰ ῥωπήϊα πυκνά. Ulysse y évoque la « brousse épaisse » sous laquelle il se cache lors d'une embuscade devant Troie. Ici aussi, πυκνά manque de correspondance dans le texte latin. En outre, *in* ne semble pas adapté pour rendre κατὰ ; on s'attendrait plutôt à trouver la préposition ἐν dans le modèle homérique de L 42.

Le rapprochement avec ε 471 θάμνοις ἐν πυκνοιῖσι, proposé par Cappelletto (1984 : 414–415), souffre lui aussi du manque de points de rencontre avec le latin. L'adjectif πυκνοιῖσι n'est pas rendu, et la position comparable des prépositions *in* et ἐν, relevée par Cappelletto (1984 : 415) ne compense pas cette absence.

Cappelletto (1984) propose alternativement δ 335 ἐν ξυλόχῳ,²¹⁶ un vers appartenant à un récit de Ménélas et répété par Télémaque en ρ 126. Ulysse y est comparé à un lion s'attaquant à des faons qui se sont aventurés « dans sa tanière ». L'expression *dusmo ... loco* constituera une périphrase visant à rendre ξυλόχος « taillis ». Si l'on admet cette identification, on complétera l'expression par un ajout comme *dusmo in loco <leonis>*. Mais la ressemblance entre ces deux textes n'est pas frappante, et pourrait être fortuite.

Faute d'arguments décisifs en faveur d'un des modèles proposés, et en l'absence d'indication de titre, je place L 42 parmi les fragments d'œuvre incertaine.

dusmo – La leçon *dusmo* est garantie. La variante *dusmoso*, imprimée par Scriverius (1620 : 5), Bothe (1834 : 15), Düntzer (1838 : 47) et Merry (1892 : 9), n'a aucun fondement dans la tradition textuelle. § 257

in – Pour l'enclavement de la préposition entre un nom et un adjectif, cf. § 79. § 258

loco – On imprimera *loco* sans hésiter. L'accusatif *locum*, transmis par M, ne peut être qu'une bévue à côté de l'ablatif *dusmo*. La conjecture *dusmom locom*, avancée par Lindsay (1930 : 177), n'est pas vraisemblable, malgré le témoignage de Gloss.¹ IV Ps. Plac. D 18 *dusmum : incultum, dumosum uel squalidum*. § 259

216 Modèle également envisagé par Tolkien 1896 : 291.

L 43

Paul. Fest. p. 70 demum, quod significat post, apud L i u i u m
demus

legitur.

Cod. : MLE GIR.

Cf. Gloss.¹ II Philox. DE 297 demus : ποτέ, πότερον.

« Enfin ».

§ 260a Paul attribue L 43 à Andronicus sans indication de titre. Le fragment, limité à un seul mot, est trop court pour qu'on puisse déterminer s'il provient de l'*Odyssée* latine ou d'un texte dramatique.

§ 260b On explique communément *dēmus* comme un superlatif formé par l'ajout du suffixe *-mo- à la particule *dē*.²¹⁷ Paul l'interprète non comme un adjectif, mais comme une forme alternative de l'adverbe *dēmum*. C'est aussi ce que semblait croire Hermann (1816 : 622), qui s'appuyait sur L 43 pour corriger en *dēmus* la leçon transmise *dēmum* en L 25 ; et c'est vraisemblablement une vue analogue qui a induit les glossateurs à rendre *dēmus* par πότερον²¹⁸ plutôt que par πότερος – quelle que soit par ailleurs la cause de cet apparent contresens. Si l'interprétation adverbiale de *dēmus* est correcte, il s'agit d'une formation unique en latin, les autres adverbes en -us (*intus*, *penitus*, *funditus*, etc.), présentant normalement un suffixe *-to-. Mais on ne peut évidemment pas exclure une erreur de Paul ;²¹⁹ le compilateur a pu condenser hâtivement deux lemmes successifs de Festus, l'un consacré à l'adverbe *dēmum*, l'autre à l'adjectif *dēmus*. Si l'on admet cette hypothèse, *dēmus* doit être interprété comme un adjectif, dont la forme d'accusatif singulier *dēmum* se sera figée en emploi adverbial.

L 44

Gloss.¹ II Philox. AR 64

aeruscāt

πλανᾶται ὡς Λίβιος.

aeruscāt Leo : aroscit *cod*.

? γ 302–303 πολὺν βίσιον καὶ χρυσὸν ἀγείρων | ἤλατο.

? σ 18 δοκέεις δέ μοι εἶναι ἀλήτης.

? υ 340 ἀλάληται.

Cf. Paul. Fest. p. 24 aeruscare aera undique, id est pecunias, colligere.

« Erre ».

217 Leumann 1977 : 317.

218 Cf. Gloss.¹ II Philox. DE 297.

219 Hypothèse envisagée par Spaltenstein 2008 : 203.

Le glossaire latin-grec de Philoxenus traite d'une forme verbale latine *aroscit*, qu'il traduit par *πλανᾶται* « il erre, il s'égaré ». Le glossaire attribue ce mot à un certain *Λίβιος*; on considère généralement qu'il s'agit d'Andronicus plutôt que de Tite-Live, puisque le poète préclassique offre plus de matière aux glossateurs que l'historien. Si l'attribution à Andronicus est correcte, ce fragment pourrait provenir de l'*Odyssée* latine, le motif de l'errance représentant l'un des thèmes principaux de ce poème. Que le verbe *πλανᾶσθαι* n'apparaisse pas dans l'*Odyssée* homérique ne constitue pas un argument contre cette hypothèse; comme l'observe Spaltenstein (2008 : 206), « le glossateur aura pu préférer le verbe grec usuel pour commenter la forme latine plutôt que le verbe archaïque qu'on trouve chez Homère ».

Morel (1927 : 14) rapproche L 44 du vers homérique υ 340 ὅς ποῦ τῆλ' Ἰθάκης ἢ ἔφθιται ἢ ἀλάληται; Télémaque y évoque le destin d'Ulysse qui, loin d'Ithaque, est mort ou vit dans l'errance. Le latin *aroscit* correspondrait à ἀλάληται; pour l'équivalence établie par les lexicographes anciens entre *πλανᾶσθαι* et ἀλάσθαι, cf. notamment Hesych. alpha 2747 ἀλαλήμενος· πλανώμενος. 2748 ἀλάλημαι· πεπλάνημαι. 2773 ἀλάσθαι· πλανᾶσθαι. Suda alpha 1083 ἀλάται· πλανᾶται, ῥέμβεται. Il est permis toutefois de se demander si le glossaire de Philoxenus transmet fidèlement la forme employée par Andronicus. En effet, le verbe *aroscit* n'est attesté nulle part ailleurs en latin, et l'on voit mal à quoi le rattacher étymologiquement.

Leo, cité par Vollmer (*ThlL* I p. 1071, 21), résout cette difficulté en conjecturant *aeruscāt*; pour la signification de ce verbe rare, cf. Paul. Fest. p. 24 *aeruscāre aera undique, id est pecunias, colligere*. Leo comparait L 44 avec les paroles adressées par Ulysse au vagabond Iros en σ 18 δοκέεις δέ μοι εἶναι ἀλήτης. Cette interprétation a pu lui être suggérée par la seule autre attestation littéraire du verbe *aeruscāre*, en Gell. 9, 2, 8. Aulu-Gelle y rapporte une anecdote mettant aux prises Hérode Atticus avec un vagabond qui se prétend philosophe. L'homme, qui réclame à Hérode de l'argent pour s'acheter du pain, est qualifié de vagabond par l'assistance : Gell. 9, 2, 6 *interim aliquot ex his, qui cum Herode erant, erraticum esse hominem dicere*. Malgré cet avertissement, Hérode lui donne de l'argent, en justifiant son geste par l'enseignement du philosophe stoïcien Musonius : Gell. 9, 2, 8 *Musonius, inquit, aeruscanti cuiquam id genus et philosophum sese ostentanti dari iussit mille nummum*. Leo, se basant sur ce passage, a dû comprendre *aeruscans* comme un synonyme d'*erraticus*; dans cette perspective, il aura interprété la définition de Paul – *aeruscāre ... pecunias colligere* – comme se référant à la mendicité, d'où l'idée de rapporter L 44 à σ 18.

Le rapprochement opéré par Leo n'est toutefois pas entièrement satisfaisant, puisqu'Ulysse, en σ 18, s'adresse à Iros à la seconde personne, alors qu'*aeruscāt* est à la troisième. En outre, il n'est pas certain qu'*aeruscāre* se dise spécifiquement des mendiants. Du moins la définition de Paul ne comporte-t-elle aucun indice en ce sens. Elle suggère au contraire une signification plus large, incluant aussi l'acquisition de biens par des moyens autres que la mendicité. Une telle interprétation s'accorde avec l'emploi de ce verbe en Gell. 9, 2, 8, qu'on peut traduire comme suit : « Musonius,

dit-il, commanda qu'on donnât mille pièces à un homme qui gagnait son argent de cette façon et prétendait être philosophe».

Il n'est par conséquent pas nécessaire de rechercher le modèle de L 44 dans un contexte où un mendiant joue un rôle central. Il faut en revanche trouver un passage de l'*Odyssée* comportant un verbe à la troisième personne du singulier, dont le sens concorde avec la définition d'*aeruscare* donnée par Paul. Celle-ci contient, d'une part, l'idée d'accumulation d'argent (*pecunias colligere*), et d'autre part celle d'errance ou d'itinérance, également véhiculée par *πλανᾶσθαι* (*undique ... colligere*).

Le chant γ comporte un épisode dans lequel les deux notions apparaissent conjointement. Arrivé à Pylos, Télémaque interroge Nestor sur le sort des héros grecs, et le vieillard évoque la tempête qui a rejeté Ménélas jusqu'en Égypte ; là, dit-il, Ménélas erra avec ses bateaux, amassant beaucoup de richesses et d'or : γ 302-303 πολὺν βίσιον καὶ χρυσὸν ἀγείρων | ἤλατο. Si la conjecture de Leo et la définition de Paul sont correctes, L 44 *aeruscatur* pourrait constituer une condensation de cette expression homérique.

Quoi qu'il en soit, l'attribution de L 44 à l'*Odyssée* latine n'est qu'une hypothèse. Compte tenu de la brièveté de ce fragment, une origine dramatique n'est pas exclue. On le rangera par conséquent parmi les fragments d'œuvre incertaine.

L 45

Explan. in Don. *Gramm.* IV 542, 6 tapeta masculino et neutro genere declinatur ; ... item apud L i u i u m : [ablatiuo ab his tapetibus]

erant et equorum inaurata tapeta

Cod. : L.

ablatiuo – tapetibus *secl. Ke* || liuium L : lucilium *Ke coll. Prob.* *Inst. gramm.* IV 129, 39.

1 inerant e. e. aurata t. *Mor i. a.*

« Il y avait aussi des couvertures de chevaux dorées ».

§ 262 L'appartenance de L 45 à l'*Odyssée* latine peut être exclue. Un ouvrage grammatical du 6^e s.²²⁰ attribue ce fragment à un Livius, mais le même texte est cité par Prob. *Inst. gramm.* IV 129, 39, qui le présente comme un fragment de Lucilius. L'absence de modèle homérique fait pencher la balance en faveur de cette seconde attribution, même si cela présente des difficultés au point de vue métrique. Les critiques qui impriment L 45 dans leurs éditions de l'*Odyssée* latine, dont Morel (1927 : 16), Lenchantin de Gubernatis (1936 : 27-28) et Warmington (1967 : 42-43), en font un fragment d'attribution incertaine.

220 Il s'agit d'une *Explanatio in artem Donati* attribuée par la tradition manuscrite à un certain Sergius, mais qui pourrait n'être qu'une élaboration d'un ouvrage analogue de Servius. Sur la tradition de cette *Explanatio* et ses rapports avec Servius, cf. annexe II 20.

L 46

Prisc. *Gramm.* II 151, 21 *linter* quoque, quod apud Graecos masculinum est, ὁ λουτήρ, apud nostros femininum est. L i u i u s i n † V I † :

iam in altum expulsa *linter*

Cod. : ADGHKLR.

VI] VII *H* ; post VI *add.* *odissiae Courtney.*

I expulsa] -am A || *linter*] -em A *lyntre DH.*

? δ 780 ~ θ 51 νῆα μὲν οὖν πάμπρωτον ἀλὸς βένθοσδε ἔρυσσαν.

? ε 174 ἢ με κέλευαι σχεδίῃ περάαν μέγα λαῖτμα θαλάσσης.

? ε 269 οὐρῶ πέτασ' ἰστία.

? ι 487–490 αὐτὰρ ἐγὼ χεῖροσι λαβῶν περιμήκεα κοντὸν | ὧσα παρέξ· ἐτάροισι δ' ἐποτρύνας ἐκέλευσα | ἐμβαλέειν κώπησ', ἴν' ὑπέκ κακότητα φύγοιμεν, | κρατὶ καταννεύων· οἱ δὲ προπεσόντες ἔρυσσον.

? μ 201 ~ μ 403 ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν.

? μ 401 ἡμεῖς δ' αἰψ' ἀναβάντες ἐνήκαμεν εὐρέϊ πόντῳ.

« Déjà, la barque poussée vers le large ».

VI – Le manuscrit H porte le sigle VII, contre le VI affiché par les autres témoins. VII peut résulter d'une dittographie accidentelle ou VI d'une haplographie, le mot suivant, *iam*, commençant par un I. Il est toutefois plus probable que l'hésitation marquée ici par la tradition trahisse une corruption plus profonde. La provenance de L 46 est en effet incertaine, et aucune des hypothèses relatives à l'attribution de ce fragment ne s'accorde avec les sigles transmis, qu'il s'agisse d'un VI ou d'un VII.

§ 263a

L 46 n'a pas de correspondance dans les chants ζ ou η. Le modèle proposé par Courtney (2011 : 46), ζ 170–172, manque de points de rencontre avec le texte latin, si bien que même l'hypothèse d'un « free rendering » semble exclue. Les efforts de la critique n'ont pas non plus suffi à identifier un modèle satisfaisant ailleurs dans l'*Odyssée* homérique.

§ 263b

La meilleure tentative reste celle de Walther (1867 : 6). Celui-ci voyait dans L 46 une traduction de δ 780 ~ θ 51 νῆα μὲν οὖν πάμπρωτον ἀλὸς βένθοσδε ἔρυσσαν. Les prétendants, qui méditent une embuscade pour surprendre Télémaque à son retour de Pylos, affrètent un navire pour exécuter leur projet. En δ 780–781, la manœuvre de mise à l'eau est décrite en deux temps, structurés par μὲν ... δέ. Si ce rapprochement est correct, Andronicus aura rendu ce balancement typiquement grec en remplaçant par une participiale à l'ablatif absolu la proposition introduite par μὲν. Le grec dit « ils tirèrent tout d'abord le bateau vers la mer profonde, puis fixèrent le mât, etc. » ; Andronicus a pu reformuler cette phrase par une expression comme « la barque une fois poussée vers le large, ils fixèrent le mât, etc. » On hésitera toutefois à considérer *linter* comme une désignation adéquate pour le navire des prétendants. Ce mot désigne une embarcation de petites dimensions, impropre à

la navigation en haute mer.²²¹ Dans le texte grec en revanche, le bateau accueille un équipage de vingt personnes (cf. δ 778) et doit s'éloigner d'Ithaque en direction de Samè pour intercepter Télémaque (cf. δ 671). On pourrait bien imaginer qu'il y ait là une extension sémantique comparable à celle de *ratis* en N 54, mais les parallèles manquent pour appuyer cette hypothèse.

Wordsworth (1874 : 291) renvoie pour sa part à ι 487, une indication reproduite mécaniquement par Tolkien (1896 : 292) et Pascoli (1927 : 4). Ce vers ne présente toutefois aucune correspondance avec le texte latin ; sans doute Wordsworth pensait-il plutôt à ι 473 ἀλλ' ὅτε τόσσον ἀπήν, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας, ou plus probablement à ι 491 ἀλλ' ὅτε δὴ δις τόσσον ἄλα πρήσσοντες ἀπήμεν. Ulysse, après avoir échappé au Cyclope, reprend la mer ; alors que son bateau s'est déjà éloigné de la rive, il adresse par deux fois des moqueries à Polyphème. Si L 46 appartient à ce contexte, il faut admettre qu'Andronicus a modifié la perspective du récit. Le texte latin se focalise en effet sur le mouvement du bateau ; dans le grec, en revanche, que le modèle soit ι 473 ou ι 491, l'attention se porte sur les positions respectives du Cyclope et d'Ulysse. Un tel renversement de perspective n'est certes pas étranger à la pratique d'Andronicus (cf. § 25) ; mais le terme de *linter* paraît, ici aussi, inapproprié pour désigner le navire commandé par Ulysse.

Les rapprochements opérés par Havet (1880 : 368) avec μ 201 ~ μ 403 et μ 401 se heurtent aux mêmes problèmes ; le texte grec n'a pas la même focalisation que le latin, et *linter* convient mal pour le bateau d'Ulysse. Tout au plus *in altum* évoque-t-il μ 401 εὐρέϊ πόντῳ ; mais en l'absence d'autres points de rencontre, cette coïncidence a peu de valeur.

Les autres modèles proposés doivent également être rejetés. Tolkien (1896 : 292) rapproche L 46 des mots adressés par Ulysse à Calypso en ε 174 ἢ με κέλευαι σχεδὴν περάαν μέγα λαῖτμα θαλάσσης. Cette proposition ne peut s'appuyer que sur la correspondance approximative entre *lindre* et σχεδὴν. Le reste du contexte est entièrement différent. Dans le texte homérique, Ulysse reproche à Calypso de vouloir lui faire « franchir le grand gouffre de la mer sur un radeau » ; dans le latin en revanche, l'embarcation vogue déjà en direction du large. Enfin en ε 269, modèle défendu notamment par Zander (1890 : 87), il est question de déployer des voiles, une action dont le texte latin ne fait pas mention.

§ 263c

Les difficultés liées à l'identification d'un modèle homérique suggèrent que L 46 n'appartient pas à l'*Odyssée* latine ; ce soupçon trouve un appui supplémentaire dans la formule inhabituelle par laquelle Priscien introduit ce fragment : cf. Prisc. *Gramm.* II 151, 19 *Liuius in VI*. Cette tournure ne correspond pas à celle que l'auteur des *Institutiones* emploie pour les autres citations de l'*Odyssée* latine, dont il n'indique normalement pas le livre d'origine. Priscien fournit bien une indication de cet ordre en L 31, mais le texte cité là appartient vraisemblablement à une réécriture hexamétrique, et non au poème original en saturniens. D'ailleurs, la formule d'introduction de L 31, *Liuius An-*

221 *ThLL* VII 2 p. 1465, 54–56.

dronicus in I Odissiae, n'est pas exactement parallèle à celle de L 46. Courtney (2011 : 46) tente de résoudre cette difficulté en attribuant L 46 à la réécriture hexamétrique. Il corrige par conséquent la formule d'introduction en *Liuius in VI <Odissiae>* pour l'adapter à celle de L 31. Mais est-il vraisemblable que Priscien ait amputé L 46 non seulement de sa fin, comme L 31, mais aussi de son début ? Il est certes permis de le croire, mais il me semble plus sage de mettre en doute cette attribution.

Si ce fragment n'appartient pas à l'*Odyssée* latine, on doit envisager deux hypothèses. Soit il provient d'une pièce de théâtre, auquel cas le sigle VI doit être considéré comme la corruption d'un titre ; soit L 46 est un fragment de Tite-Live. L'analyse métrique du fragment s'accorde avec une origine dramatique, puisqu'il pourrait s'agir du premier hémistiche d'un sénaire iambique. Ce texte pourrait appartenir à la pièce dont le titre est cité, sous une forme également corrompue, en Fest. p. 174 *Liuius in † Virgo †*. On notera cependant que, parmi les fragments d'Andronicus cités par Priscien, aucun n'est attribué avec certitude à un texte dramatique ; le seul autre candidat est un fragment d'œuvre incertaine, L 40.

§ 263d

L'attribution de L 46 à Tite-Live repose sur de meilleurs arguments. En premier lieu, la formule d'introduction accompagnant ce fragment correspond à celle que Priscien emploie à plusieurs reprises pour citer Tite-Live.²²² Certes, le texte de L 46 n'apparaît pas au livre VI *Ab urbe condita*, ni dans aucun livre conservé de Tite-Live. Mais il pourrait s'agir d'un passage perdu de son œuvre. S'il faut maintenir le sigle VI, on devra postuler que L 46 appartient à une lacune du livre VI ; le cas de ce fragment serait ainsi analogue à celui de L 47, dont l'appartenance à une lacune du livre IX de Tite-Live est probable (cf. § 265c). Toutefois, le contenu de L 46 ne semble pas avoir sa place au livre VI de Tite-Live – ni d'ailleurs au livre VII.

§ 263e

Il existe cependant une autre explication. Compte tenu de l'hésitation affichée par la tradition manuscrite, il reste possible que les deux leçons transmises, VI et VII, résultent d'une corruption. Les *Institutions* contiennent plusieurs citations de Tite-Live accompagnées de numéros de livres fautifs : cf. Prisc. *Gramm.* II 208, 22 *Liuius in XXVI ab urbe condita* (= Liu. 37, 3, 4). II 281, 18 *Liuius in XXVII* (= Liu. 38, 29, 6). Le sigle accompagnant L 46 dans les manuscrits de Priscien pourrait cacher celui d'un livre perdu de Tite-Live. On sait en effet que Priscien, ou du moins sa source, avait accès aux décades aujourd'hui manquantes : cf. Prisc. *Gramm.* III 69, 5 *Liuius in XIII : priuato nos tenuissemus*. Le terme de *linter* n'est pas étranger au langage de cet auteur : cf. Liu. 21, 26, 8 ; 21, 27, 8. Et Mariotti (1986 : 57–58) attire à juste titre l'attention sur l'emploi par Tite-Live du tour peu courant *in altum expellere* : cf. Liu. 41, 3, 2 *ab litore naues in altum expellunt*. Ce passage constitue un parallèle valable malgré l'argument ad hoc avancé par Marconi (1964 : 272 adn. 11). Il s'agirait

222 Cf. notamment Prisc. *Gramm.* II 253, 5 *Liuius in XXVI* (= Liu. 26, 15, 13). II 490, 4 *Liuius in VIII* (= Liu. 8, 11, 1). III 66, 16 *Liuius in VIII* (= Liu. 9, 33, 2). III 414, 12 *Liuius in XXXV* (= Liu. 35, 23, 11). Je m'abstiens de discuter ici les arguments hypercritiques opposés par Marconi 1964 à ces parallèles.

selon lui d'une expression étrangère au style de Tite-Live dont la présence ici serait justifiée par « une particolare intenzione espressiva » ; mais Marconi n'explique pas de manière satisfaisante en quoi consiste cette intention, ni comment exclure que celle-ci motive de la même façon l'expression de L 46. Dans ces conditions, on peut légitimement envisager d'attribuer ce fragment à Tite-Live.

§ 264a **expulsa lintre** – Ernout/Meillet/André (1985 : 370) signalent l'existence en latin d'une forme *lunter* à côté de *linter*, et considèrent la première comme plus ancienne. Toutefois, à en croire la tradition manuscrite, l'auteur de ce fragment employait la forme récente *linter* ; la majorité des témoins, en effet, porte *lintre*. La leçon de DH, *lyntré*, est une variante orthographique attestée plusieurs fois dans les manuscrits latins.²²³ Il n'y a pas lieu d'y voir un argument en faveur de la forme ancienne, puisque la graphie *-y-* a pu apparaître par corruption de *-i-* aussi bien que de *-u-*. En l'absence d'attestation explicite de la graphie avec *u*, il n'est pas légitime de postuler sa présence dans le texte de L 46.

§ 264b Tous les témoins sauf un ont l'ablatif *expulsa lintre* (*lyntré* DH). Seul A porte *expulsam lintrem* ; la présente édition, comme toutes les précédentes, suit Hertz et rejette la leçon minoritaire.

§ 264c Priscien cite L 46 pour illustrer le genre féminin de *linter/lunter*. Cette propriété n'a rien de surprenant, puisque c'est le genre attesté notamment par César et Tite-Live : cf. Caes. Gall. 7, 60, 4 *conquirit ... lintres* ; *has ... in eandem partem mittit*. Liu. 21, 27, 8 *paratas aptatasque habebat ... lintres*. Priscien semble y voir une difficulté parce qu'il considère *linter/lunter* comme un cognat du masculin grec λουτήρ « baignoire ». Le rapprochement qu'il établit peut toutefois être écarté sans hésitation. Λουτήρ, dérivé de λούω « laver », devrait avoir pour cognat latin un mot de la famille de *lauo*. Or, bien qu'on ignore l'étymologie exacte du substantif *linter/lunter*,²²⁴ il semble impossible de le rattacher à ce verbe.

L 47

Non. p. 194, 20 balteus masculini generis (... [Verg. Aen. 12, 941–942]). neutro (... [Varro Frig. Non. l. l. ; Acc. Carm. frg. 12]). L i u i u s I i b. I X :

auratae uaginae, aurata baltea illis erant

Cod. : F B^A C^{AD}.

? θ 262–263 ἀμφὶ δὲ κοῦροι | πρωθη̄βαι ἴσταντο, δαίμονες ὄρχηθμοῖο.

? λ 610 χρύσεος ἦν τελαμών.

Cf. A 30–31 ; Liu. 9, 40, 2–3.

« Ils avaient des fourreaux dorés, des baudriers dorés ».

223 Voir les exemples rassemblés sous *ThLL* VII 2 p. 1465, 35–37.

224 Ernout/Meillet/André 1985 : 370 ; de Vaan 2008 : 353.

Nonius attribue L 47 à *Liuius lib. IX*. La présence d'un numéro de livre est remarquable, l'auteur du *De compendiosa doctrina* n'en indiquant jamais par ailleurs pour les citations de l'*Odyssée* latine.²²⁵ Il arrive en revanche que Nonius cite Tite-Live avec un numéro de livre : cf. Non. p. 197, 20 *Liuius lib. XXII* (= Liu. 22, 14, 8).

§ 265a

L 47 appartient-il à Tite-Live ou à Andronicus ? On ne connaît aucun parallèle au chant ι, ni du reste ailleurs dans l'*Odyssée*, mais Merry, cité par Wordsworth (1874 : 291), envisage une « contamination » (cf. § 23) avec le texte de l'*Iliade*. Merry suggère de corriger *illis* en *illic* et d'interpréter *auratae uaginae* comme un datif : « le fourreau doré avait là des baudriers dorés ». Cette expression trouverait selon lui un parallèle dans la description des armes d'Agamemnon qui ouvre le chant Λ de l'*Iliade* : cf. Λ 30–31 *περὶ κούλεδὸν ἦεν | ἀργύρεον χρυσείοισιν ἀορτήρεσσιν ἀρηρός* « autour, il y avait un fourreau d'argent, suspendu par un baudrier d'or ».

§ 265b

Si l'on accepte ce rapprochement, il faut admettre qu'Andronicus a, pour une raison inconnue, changé en or l'argent qui ornait le fourreau décrit dans son modèle. Auquel cas, l'interpolation a pu trouver sa place en ι 300, où Ulysse hésite à se servir de son épée pour tuer Polyphème. Il faut toutefois rappeler qu'on ne connaît aucun exemple de contamination à distance avec l'*Iliade*, à l'exception, d'ailleurs incertaine, de L 5. Cette circonstance, ajoutée à la correction arbitraire d'*illis* en *illic* et à la correspondance imparfaite de L 47 avec son modèle allégué, engage à rejeter l'hypothèse de Merry.

Celle que formule Pascoli (1927 : 3–4) ne crée pas moins de difficultés. Selon lui, L 47 appartient à la description de la danse des Phéaciens en θ 262–263 ; il s'agirait d'un « particolare esornativo » interpolé par Andronicus d'après un modèle emprunté au chant T de l'*Iliade*.²²⁶ Mais, en plus de postuler une contamination à distance avec l'*Iliade*, cette solution imposerait de corriger le texte de Nonius sans nécessité interne. On rejettera de même λ 610 *χρύσεος ἦν τελαμών*, un parallèle que Morel (1927 : 16–17) ne suggère que pour l'écarter immédiatement.

Il est plus probable que L 47 appartienne à Tite-Live. Bien que ces mots n'apparaissent nulle part dans la tradition directe de l'*Ab Vrbe condita*, plusieurs critiques envisagent que le texte transmis comporte une ou plusieurs lacunes au livre IX. L 47 pourrait y trouver sa place. Madvig, cité par Havet (1880 : 489), pensait à la longue lacune généralement postulée en Liu. 9, 39, 4.²²⁷ Mais ce fragment se rapporte plus probablement à la description d'une armée samnite, donnée par Liu. 9, 40, 2–3. Tite-Live y affirme en effet que ces troupes sont réparties en deux divisions qui se distinguent par leur équipement : l'une porte des armes décorées d'argent, l'autre d'or. Northwood (1996 : 310–311) propose d'intégrer L 47 au texte de Tite-

§ 265c

225 Cf. Non. p. 368, 30 (= L 18). p. 544, 21 (= L 21). p. 509, 29 (= L 22). *Liuius*. p. 493, 17 (= L 26) *Liuius in Odysssia*. p. 475, 17 (= L 36) *Liuius Odysssia*.

226 Je n'ai pas pu identifier le modèle envisagé par Pascoli. Celui-ci renvoie à T 597, mais le chant en question s'arrête au vers 424.

227 Sur cette lacune, cf. Oakley 2005 : 497–500.

Live de la manière suivante : Liu. 9, 40, 3 *tunicae auratis militibus uersicolores, argentatis linteae candidae* ; <*his uaginae argenteae, baltea argentea, auratae uaginae, aurata baltea illis erant* ;> *his dextrum cornu datum ; illi in sinistro consistunt.*²²⁸

Cette solution se recommande par sa simplicité. Premièrement, la description détaillée d'un armement orné d'or correspond mieux au contexte de Liu. 9, 40, 2–3 qu'à aucun passage de l'*Odyssée* ou de l'*Iliade*. Deuxièmement, la conjecture de Northwood est impeccable et permet une explication économique de la corruption affectant le texte de Tite-Live ; il doit en effet s'agir d'un saut du même au même motivé par la répétition du pronom *his*.²²⁹ Enfin, la restitution de L 47 à Tite-Live évite de postuler de la part de Nonius une indication de livre erronée, ou du moins suspecte. Dans ces conditions, on renoncera à attribuer ce fragment à Andronicus.

L 48

Fest. p. 298 <suremit sumpsit :

inque> manum su<remit hastam>

Paul. Fest. p. 299 suremit sumpsit : i n q u e m a n u s u r e m i t h a s t a m. surempsit sustulerit.

Cod. : Fest. F | Paul. Fest. ELMP B GIR.

p. 298 *suppl. Li coll. epitoma.*

p. 299 inque – surempsit *om. MP* || manu] manus *B man R.*

? α 99 = ο 551 = ρ 4 = υ 127 εἶλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος.

? ο 282 = π 40 οἱ ἐδέξατο χάλκεον ἔγχος.

? φ 433 ἀμφὶ δὲ χεῖρα φίλην βάλεν ἔγχει.

« Et en sa main il prit la lance ».

§ 266 La portion du manuscrit F qui contient L 48 est endommagée. Seul le texte *manum su* est lisible.²³⁰ Le reste est complété à l'aide de l'épitomé. Les variantes *manu*, *manus* et *man* présentes dans la tradition de Paul sont sans valeur.

Festus et Paul citent L 48 sans nom d'auteur. C'est Buecheler (1863 : 341) qui, le premier, suggère son appartenance à l'*Odyssée* latine. Buecheler envisageait aussi la possibilité que ce fragment appartienne à Naevius, mais le contenu de L 48 n'est pas assez spécifique pour garantir cette attribution ; la mention d'une lance ne suffit évidemment pas à établir un lien avec les thèmes traités dans la *Guerre punique*.

L. Mueller (1885a : 131) rapproche L 48 de φ 433 ἀμφὶ δὲ χεῖρα φίλην βάλεν ἔγχει. Télémaque, dans ce vers, prend sa lance et initie ainsi le combat qui se soldera par le massacre des prétendants. Comme dans le texte latin, le nom de la main,

228 Pour une revue des autres conjectures, cf. Oakley 2005 : 508–511.

229 Oakley 2005 : 511.

230 Lindsay 1913 : 382 ne lit que *num su*, mais Moscadi 2001 : 106 signale comme lisible le mot entier *manum*.

χειρ, voisine avec celui de la lance, ἔγχος ; et le tour *in manum sumere* « prendre en main » correspond en substance à la construction de χειρα ἀμφιβάλλειν avec le datif (littéralement « jeter la main sur »). Les autres modèles envisageables, α 99 (= ο 551 = ρ 4 = υ 127)²³¹ et ο 282 (= π 40), ne présentent que des correspondances partielles. Le vers récurrent α 99 εἴλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος apparaît dans des scènes d'équipement, dans lesquelles Athéna ou Télémaque s'arment avant de se mettre en route. Mais même si *sumere* peut représenter une traduction adéquate du verbe αἰρεῖσθαι « prendre », la mention de la main manque dans ce contexte. La même critique vaut pour ο 282 οἱ ἐδέξατο χάλκεον ἔγχος.

Si donc L 48 appartient à l'*Odyssée* latine, son modèle sera φ 433. Toutefois, l'absence d'une attribution explicite de la part de Festus interdit de prendre cette identification pour acquise. Une origine dramatique demeure du reste envisageable,²³² surtout compte tenu de la forme métrique de ce fragment ; L 48 se lit en effet comme un début de septénaire trochaïque avec *manum* en abrégement iambique.²³³ Dans ces conditions, un emplacement parmi les fragments d'œuvre incertaine s'impose.

suremit – Festus citait L 48 pour illustrer l'existence, à côté de *sumpsit*, d'un parfait *surēmit*. L'origine de cette formation est incertaine ; à ce sujet, cf. Leumann (1977 : 209) ; Meiser (1998 : 66) ; de Vaan (2008 : 188). § 267

L 49

Fest. p. 352 (*uide* L 9)

¹simul duona eorum portant ad nauis ²millia alia in isdem inserinuntur

Cod. : F.

1 duona eorum] duona carnem (*uel* d. ordeum) *War*.

2 millia – inserinuntur *Festo trib. Spengel* (*qui conii. similia alia i. i. inueniuntur uel sim.*)
|| millia alia *F* : multa alia *Buecheler* mi illi a. *García Calvo* multam ancillae uina *War* ||
inserinuntur] inters- *Ritschl*.

? μ 18–19 ἄμα δ' ἀμφίπολοι φέρον αὐτῇ | σῖτον καὶ κρέα πολλὰ καὶ αἶθοπα οἶνον ἐρυθρόν.

? ξ 263–264 = ρ 432–433 αἶψα μάλ' Αἰγυπτίων ἀνδρῶν περικαλλέας ἀγροὺς | πόρθεον, ἐκ δὲ
γυναικῶν ἄγον καὶ νήπια τέκνα.

« Aussitôt, ils apportent leurs biens vers les navires. Ils y ajoutent mille autres choses ».

Le présent fragment fait partie des exemples rassemblés par Verrius Flaccus pour illustrer l'emploi de l'adverbe *topper*. Dans l'épitomé de Festus tel qu'il nous est parvenu, L 49 est cité immédiatement après L 15, comme s'il formait avec ce fragment un texte continu. Comme on le sait (cf. § 158c), plusieurs éditeurs les impriment dans cet état. Toutefois, alors que L 15 a probablement pour modèle κ 252, la suite § 268a

231 Modèle défendu notamment par Leo 1905 : 47 adn. 1.

232 Schauer 2012 : 307.

233 Ribbeck 1897 : 314.

du texte homérique n'offre aucune correspondance avec L 49. Depuis Havet (1880 : 306–308), on admet communément que le texte de Festus comporte une lacune entre la fin de L 15 et le début de L 49 ; les premiers mots de la citation, y compris une occurrence de *topper*, s'y seront perdus.

§ 268b

Se peut-il que L 49, sans appartenir au même contexte que L 15, provienne de l'*Odyssée* latine ? Si c'était le cas, il devrait être possible d'en identifier le modèle homérique. Leo (1905 : 46 adn. 6) rapporte ainsi ce fragment à ξ 263–264 αἶψα μάλ' Αἰγυπτίων ἀνδρῶν περικαλλέας ἀγροῦς | πόρθεον, ἐκ δὲ γυναικάς ἄγον καὶ νήπια τέκνα. Dans ces vers, Ulysse se fait passer pour un Crétois et raconte à Eumée ses aventures imaginaires en Égypte. Il avait, dit-il, commandé à ses marins de rester auprès de leurs bateaux ; mais à peine a-t-il le dos tourné qu'ils se mettent à ravager les champs des Égyptiens et à enlever leurs femmes et leurs enfants.

Les points de rencontre entre L 49 et son modèle allégué ne paraissent pas suffisants. On peut certes établir plusieurs rapprochements : la locution adverbiale αἶψα μάλ' « tout aussitôt » comporte une idée d'immédiateté comparable à celle de *simul* ou du *topper* perdu de L 49 ; *portant ad nauis* semble équivaloir en substance à ἐκ ... ἄγον ; *duona eorum* résulterait d'une « contamination » (cf. § 23) avec ξ 286 χρήματα et ξ 245 κτήμασιν ; *millia – inserinuntur* pourrait constituer un ajout à motivation logique (cf. § 27b). Mais dans l'ensemble, il faudrait admettre, comme le souligne Mariotti (1986 : 62), qu'Andronicus se serait ici écarté de son modèle plus que d'ordinaire. La même critique vaut pour le rapprochement proposé par Scaliger (1576 : 210) et Hermann (1816 : 625) : μ 18–19 ἄμα δ' ἀμφίπολοι φέρον αὐτῆ | σίτον καὶ κρέα πολλὰ καὶ αἶθοπα οἶνον ἐρυθρόν.

§ 268c

Faute de pouvoir identifier un modèle homérique correspondant à L 49, on devra se résoudre à écarter l'attribution de ce fragment à Andronicus. Le nom de son auteur aura pu se perdre dans la lacune au même titre que le début de la citation. Comme Festus intègre L 49 à une série d'exemples illustrant l'emploi de *topper* dans les *antiquissima scripta*, le premier mouvement serait d'attribuer ce fragment à Naevius.

Ainsi Havet (1880 : 361) rattache-t-il L 49 à N 3, un fragment de la *Guerre punique* montrant Énée, sur le point de quitter Troie avec sa famille, accompagné d'une foule nombreuse. Flores (2011a : 39) s'oppose à ce rapprochement « quia *duona eorum* non ad actionis subiectum referuntur ». La critique de Flores se justifie si les *duona* mentionnés ici représentent les biens emportés dans leur fuite par les compagnons d'Énée ; on s'attendrait en ce cas à une tournure comme *duona sua*. Toutefois, il se peut que Havet n'ait pas vu dans les *multi mortales* de N 3 des Troyens prêts à partir avec Énée, mais des concitoyens venus pour prendre congé de lui. C'est du moins l'interprétation de N 3 défendue par un contemporain de Havet, De Moor (1877 : 90) ; à ce sujet, cf. § 287. Dans cette perspective, l'objection formulée par Flores tombe, puisque L 49 *eorum* renverrait à Énée et sa famille, tandis que *portant* aurait pour sujet les *multi mortales* de N 3.

Flores préfère, avec Zicari (1954 : 155–156), placer L 49 dans le même contexte que N 22, un fragment qui se rapporte au ravage des positions carthaginoises à Malte

par l'armée de Regulus. Le pronom *eorum* renverrait en ce cas aux Carthaginois et *duona eorum* développerait N 22 *res hostium*. Aucun argument décisif ne permet de trancher entre les hypothèses défendues par Havet et par Zicari. Quoiqu'il en soit, L 49 ne comporte aucun lien thématique nécessaire avec l'intrigue de la *Guerre punique*, de sorte qu'une attribution à un autre texte est aussi envisageable. On pourrait ainsi penser au *Carmen Nelei*, cité plusieurs fois par Festus à côté de fragments d'Andronicus et de Naevius.²³⁴

duona eorum – Warmington (1967 : 36–37) place *duona* entre *cruces* et propose de remplacer *eorum* soit par *carnem*, soit par *ordeum*. Cette conjecture vise à rapprocher L 49 de son modèle homérique allégué, μ 19. Dans la mesure où l'attribution de ce fragment à l'*Odyssée* latine n'est pas garantie, une intervention aussi invasive ne se justifie pas. § 269

millia – inserinuntur – A. Spengel (1866 : 102) considère que la phrase *millia alia in isdem inserinuntur* n'appartient plus à la citation, mais à la suite du texte de Festus. Il s'agirait de la corruption d'une formule introduisant de nouvelles citations ; Spengel conjecture *similia alia in isdem inseruntur* ou *inueniuntur*. Il n'y a pas lieu d'admettre cette hypothèse, puisque tant *inseruntur* qu'*inueniuntur* constituent des *lectiones faciliores* au regard d'*inserinuntur*. § 270a

Ritschl (1878 : 135) propose *interaserinuntur* pour *inserinuntur*. Il s'agit d'une conjecture *metri gratia*,²³⁵ qu'il convient de rejeter pour cette raison.

Buecheler (1863 : 333) a conjecturé sans nécessité *multa* pour *millia*. Il va de soi que *millia* représente une expression hyperbolique équivalant, pour sa signification générale, à *multa*. Remplacer l'une par l'autre banaliserait le texte sans en améliorer le sens. Warmington (1967 : 36–37) imprime quant à lui *multam ancillae ; uina*, correction motivée par les mêmes raisons qu'au vers précédent (cf. § 269), et que l'on rejettera de même.

García Calvo (1953 : 40–42) rejette la conjecture de Buecheler, mais ne s'en tient pas au texte transmis, la leçon *millia alia* lui paraissant également suspecte. Il y voit une redondance par rapport à *duona* : « refiriéndose sin duda *isdem* a las naves, si *alia* quiere decir *alia duona*, la frase resulta absurda o por lo menos completamente trivial ; si *alia* es general, qué otra cosa puede ser más que *duona* ? » (García Calvo 1953 : 40–41). Il conjecture pour cette raison *mi illi* (= *illic*) *alia*, et interprète L 49 comme une amplification de ξ 263–264.

On voit mal toutefois en quoi le remplacement de *millia* résoud le problème de redondance signalé par García Calvo. La difficulté réside dans la concurrence apparente entre *duona* et *alia*, or la solution qu'il propose maintient *alia*. En réalité,

234 Cf. Fest. p. 317 et p. 352.

235 Ritschl estime en effet qu'*inserinuntur* entraînerait la succession de deux syllabe en *thesis*, ce qui contreviendrait à sa conception métrique du saturnien.

alia ne doit sans doute pas être compris comme une reprise de *duona*, mais comme une contrepartie à *eorum* ; les biens des personnes désignées par *eorum* sont emportés vers les navires, et les personnes qui les transportent y ajoutent mille autres choses d'une provenance différente. On imaginera une scène d'hospitalité dans laquelle des étrangers sont raccompagnés à leurs navires par leurs hôtes ; ceux-ci font transporter les bagages par des serviteurs, en y ajoutant de nombreux cadeaux.

§ 270b Pour la forme *inserinuntur* à côté d'*inseruntur*, cf. § 62.

5 Fragment inventé par Merula (1595)

L 50

Mer 253 Calpurnius Piso lib. I iteratio ait quam Graeci ἀναδίπλωσιν uocant, si dextre collocatur, magnum ornatum adfert orationi. omnis aetas hic excellit. non male Liuius Andronicus in *Odyssea* : ah uestros, uestros, dum hic mantatis irruet neruos perduelles. (...) scripsisse arbitror Liuium :

ah uostros, uostros, dum hic mantatis, irruet
moeros perduelles

? δ 684–686 μὴ μνηστεύσαντες μηδ' ἄλλοθ' ὀμιλήσαντες | ὕστατα καὶ πύματα νῦν ἐνθάδε
δειπνήσειαν· | οἱ θάμ' ἀγειρόμενοι βίοτον κατακείρετε πολλόν.

? v 367–368 ἐπεὶ νοέω κακὸν ὕμιν | ἐρχόμενον.

Cf. N 83 ; N 84 ; N 85.

« Ah ! Vos murs, vos murs ennemis, pendant que vous vous attardez ici, il les attaquera ».

§ 271 Ce texte appartient à une série de faux forgés par Merula. Celui-ci a enrichi son édition commentée des *Annales* de plusieurs fragments de son invention, attribués à Andronicus, Naevius et Ennius. L 50 est admis par plusieurs éditeurs anciens, mais son inauthenticité est déjà dénoncée par La Ville de Mirmont (1903 : 131–132) ; pour les faux de Naevius, cf. N 83 à N 85 ; sur les faux d'Ennius, cf. Vahlen (1903 : 240–242). Merula prétend avoir tiré ses fragments inédits de deux sources : un traité *De continentia ueterum poetarum* dû à un certain Calpurnius Pison, et un glossaire gréco-latin prêté par un juriste du nom de Gulielmus Fornerius. Les faux d'Andronicus et de Naevius sont attribués uniquement au *De continentia*.

Il n'est pas facile de déterminer quel vers grec, s'il y en a eu un, a servi de modèle à Merula. Du moins l'*Odyssée* homérique ne comporte-t-elle rien qui se rapproche, par le sens, de L 50. Hermann (1816 : 628) compare ce fragment à δ 684 et Düntzer (1838 : 47) à v 366, mais ces passages ne présentent aucun point de rencontre avec le texte latin.

Les fragments inventés par Merula se distinguent du corpus authentique par un certain nombre de traits linguistiques relevant des domaines orthographique, lexical

et morphologique. Ainsi, Merula adopte une orthographe archaïsante caractérisée entre autres par une notation particulière des voyelles longues. Celles-ci sont, en règle générale, signalées par une gémination : N 83 *terraaI*, *LatiaaI*, *hemoones*, *tuuserunt*, *fruudes* ; N 84 *inhospitaalis*, *legioones*, *hemoonum*. Le *i* long est noté par une *i longa* ou par le digramme *ei* : N 83 *quei*, *terraaI*, *LatiaaI*, *ulreis* (pour l'accusatif pluriel *uirīs*) ; N 84 *uictrIceis* ; N 85 *Poenei*. Le *u* long, quant à lui, est noté, de manière fluctuante, tantôt *oe* et tantôt *oi* : L 50 *moeros*, mais N 83 *Poinicas* et N 85 *Poinei*.

Sur le plan lexical et morphologique, les faux fragments d'Andronicus et de Naevius présentent plusieurs mots rares, connus essentiellement par les grammairiens et la tradition indirecte : N 83 *hemoones* et N 84 *hemoonum* sont employés au lieu des formes *homines* et *hominum*, et N 85 *sis* vaut pour *suis*. Mais Merula s'est aussi laissé aller à inventer de toutes pièces certains verbes, comme N 85 *ititant*. Cette formation, inconnue par ailleurs en latin, était peut-être considérée par son inventeur comme un dérivé de l'intensif *ito*. Parmi les autres innovations dues au faussaire, on remarquera N 83 *tuuserunt* (= **tunserunt* = *tutuderunt* ?) et N 83 *fabor* (= futur de *fārī* ?). Enfin, une forme comme L 50 *mantatis* (cf. Fest. p. 133 ; p. 190 ; Non. p. 505, 23) révèle un certain goût de Merula pour les verbes intensifs-itératifs : cf. N 85 *agitant*, *ititant*. Un autre trait caractéristique est l'emploi systématique du génitif pluriel *-um* des thèmes en *-o-* : N 84 *Latium* ; N 85 *uniuersum*, *caesum*.

II Fragments de la *Guerre punique* de Cn. Naevius

1 Fragments authentiques

1.1 Fragments transmis avec un numéro de livre

Sont considérés comme fragments d'emplacement certain ceux que leur source transmet en indiquant un numéro de livre. La section qui leur est consacrée est subdivisée en huit sous-sections. La première de ces subdivisions contient les fragments attribués explicitement par la tradition au livre I (N 1 à N 11). Font exception N 6, transmis sans titre par Varron, et N 7, cité par Festus sans numéro de livre ; mais leur rattachement à l'épisode de la tempête (N 5), situé par Macrobe au livre I, peut être considéré comme certain (cf. § 295 et § 297). De même, N 2, transmis sans numéro de livre par le *Seruius auctus*, appartient au même contexte que N 3, qu'une scholie rattache de manière explicite au livre I (cf. § 276). En fin de livre I sont rassemblés trois fragments dont l'appartenance est garantie par la tradition, mais dont l'interprétation est incertaine. Suivent trois fragments du livre II (N 12 à N 14) et deux du livre III (N 15 et N 16). Ceux-ci sont suivis par plusieurs fragments transmis sans numéro de livre, mais dont le contenu se rattache manifestement aux thèmes traités dans les livres I, II ou III (N 17 à N 21) ; ces fragments sont classés dans l'ordre chronologique des sources qui les transmettent. Viennent ensuite les fragments du livre IV (N 22 à N 25), suivis par une sous-section consacrée à un fragment attribué par les manuscrits aux livres III ou IV (N 26). Comme on n'a conservé aucun fragment attribué au livre V, la sous-section suivante rassemble les restes du livre VI (N 27 à N 31). La collection des fragments d'emplacement certain se termine par un texte appartenant au livre VII (N 32).

§ 272

1.1.1 Fragments du livre I

N 1

Char. *Gramm.* p. 163, 10 exerciti : G n . N a e u i u s b e l l i P u n i c i l i b r o I :

¹Manius Valerius consul partem exerciti ²in expeditionem ducit

Cod. : N.

I I Manius (*i. M. cod. e M.' corrupto*) Mer : I M(arcus) N Ste II Manius Spa III Marcus Vah III Manius Pas IIII Bae i. a.

« Manius Valerius, consul, conduit une partie de l'armée en campagne ».

§ 273a **libro I** – N 1 est le seul fragment des livres I à III dont le contenu soit en lien direct avec la première guerre punique ; les autres, comme on le sait (cf. § 42a), semblent plutôt se rapporter à un matériau légendaire. Faut-il dès lors considérer comme corrompu le numéro de livre transmis, et résoudre par une conjecture les apparentes difficultés structurelles qu'il soulève ? On peut s'y voir incité par la corruption qui affecte, immédiatement après le chiffre *I*, le prénom du consul Manius Valerius, abrégé *M.* au lieu de *M.* ¹Baehrens (1886 : 48) a pour cette raison proposé la correction, très légère, de la séquence *IM.* en *IIII* ; cette solution a trouvé l'approbation de plusieurs critiques.²

Il semble toutefois arbitraire de modifier le numéro de livre transmis pour N 1. Strzelecki (1963 : 399) montre, par une étude des autres citations contenues dans le même chapitre de Charisius (Char. *Gramm.* p. 149, 21–187, 6), que le grammairien se révèle généralement fiable ; pour les œuvres connues par tradition directe, les numéros de livres indiqués par le manuscrit sont exacts à une exception près, Char. *Gramm.* p. 165, 33 renvoyant au second livre *De diuinatione* de Cicéron au lieu du premier. Dès lors, si Charisius ne se trompe guère sur les œuvres attestées directement, pourquoi supposer qu'il en aille autrement des textes transmis par tradition indirecte ? On a pu répondre à Strzelecki³ que la seule inexactitude constatée dans une citation de Cicéron suffisait logiquement à légitimer la correction du numéro de livre transmis pour N 1. Mais ce serait à mon sens pousser trop loin une logique qui confine au positivisme ; s'il n'y avait lieu de se fier qu'à une tradition manuscrite infaillible, aucun texte antique ne serait à l'abri de corrections arbitraires.

En outre, la correction de l'abréviation *M.* en *M.* est préférable à la conjecture de Baehrens pour au moins deux raisons. D'une part, la confusion quant au prénom du consul de 263 n'a rien d'exceptionnel dans les textes transmis par tradition manuscrite : elle se trouve par exemple dans Eutr. 2, 19, 1 *Valerio Marco et Otacilio*

1 Corruption déjà signalée par Merula 1595 : 398. Les autres variantes textuelles mentionnées dans l'apparat critique sont dues à Stephanus 1564 : 214 ; Spangenberg 1825 : 195 ; Vahlen 1854 : 14 ; Pascoli 1927 : 11.

2 Notamment Suerbaum 1968 : 300–301.

3 Waszink 1972 : 908.

consulibus et dans Plin. *Nat.* 7, 214 *M. Valerio Messala cos.* On ne sera ainsi pas surpris de rencontrer la même erreur dans le texte de Charisius. D'autre part le prénom *Manius* est garanti par l'accord entre le texte de Pol. 1, 16, 1, où il constitue une *lectio difficilior*,⁴ et celui des fastes capitolins (cf. § 274a). Il ne subsiste donc aucune raison, du point de vue strictement philologique, de modifier le numéro de livre transmis.

Un argument indirect de nature métrique a été proposé en faveur de la conjecture de Baehrens par Bernardi Perini (1988). Selon ce dernier, on peut définir le vers saturnien par les caractéristiques suivantes : premier *colon* de sept éléments, second *colon* de six ; fin de mot obligatoire après le quatrième élément du premier *colon* ; fin de mot après le deuxième, le troisième ou le quatrième élément dans le second *colon* ; quantité indifférente des éléments placés en fin de comma, de *colon* et de vers ; tous les autres éléments peuvent être réalisés par une ou deux syllabes, avec une tendance à l'évitement des éléments brefs monosyllabiques.⁵ Pour conformer le texte de Charisius à cette conception métrique du vers saturnien, il faut procéder à trois interventions : d'abord, adopter la conjecture de Baehrens pour évacuer le problème posé par le prénom du consul ; ensuite, postuler une lacune de deux éléments au début du vers ; enfin, intervertir les mots *consul* et *Valerius*.⁶ Cette solution permet à Bernardi Perini, en coupant après *exerciti*, de produire pour le premier vers deux *cola* de longueur acceptable avec une fin de mot au quatrième élément : *libro IIII <...> consul Valerius partem exerciti / in expeditionem ducit.*

§ 273b

Le second vers, en revanche, entre en contradiction avec les règles qui viennent d'être énoncées ; le premier *colon* est en effet formé par le syntagme *in expeditionem*, sans fin de mot après le quatrième élément. Bernardi Perini (1988 : 7) pense certes pouvoir résoudre cette difficulté : « considerando che il luogo dell'incisione taglierebbe la parola "lunga" non in un punto qualsiasi ma esattamente tra tema e suffissazione (...), io credo che non tanto di mancata incisione si debba parlare (...) quanto piuttosto di "incisione latente" ». Il échoue toutefois à montrer pourquoi une frontière morphologique interne au mot devrait être perçue comme équivalente à une fin de mot. Le seul parallèle qu'il avance est tiré de l'éloge de L. Cornelius Barbati f. Scipio (CIL I² 9 *dedet tempes|tatebus* comme N 1 *in expedi|tionem*) ; mais ce texte est lui-même composé en vers saturniens et n'apporte, en cette qualité, qu'une contribution médiocre à la compréhension de ce phénomène. La proposition de Bernardi Perini doit donc être rejetée, et avec elle tombe le soutien indirect qu'elle pouvait fournir à la conjecture de Baehrens.

Manius Valerius consul – Le texte manuscrit n'appellerait aucune correction, si un Marcus Valerius était attesté parmi les consuls élus pendant la première guerre

§ 274a

4 Havet 1880 : 351 ; Leo 1905 : 44 adn. 2.

5 Bernardi Perini 1988 : 5.

6 Bernardi Perini 1988 : 10.

punique, mais l'on n'en connaît pas. En revanche, les fastes capitolins⁷ mentionnent, pour 263 av. J.-C., l'élection de Manius Otacilius C. f. M.' n. Crassus et de Manius Valerius M. f. M. n. Maximus, qui a reçu au cours de ce consulat le surnom de Messala. Le nom de Manius Valerius est confirmé par Pol. I, 16, 1 ὑπάτους Μάνιον Ὀτακίλιον καὶ Μάνιον Οὐαλέριον. La correction de *M.* en *M.'* dans le texte de Charisius s'impose.⁸ Les éditeurs qui, suivant Keil (1857 : 128) et Barwick, reprennent la leçon *Marcus*,⁹ ne peuvent le faire que par inadvertance. Vossius (1627 : 9) la conservait en analysant le fragment comme un sénaire iambique complet (*Marcus – exerciti*) suivi d'un début de sénaire, Naevius ayant selon lui utilisé plusieurs mètres en alternance dans la *Guerre punique*. Mais cette hypothèse manque de vraisemblance et ne trouve, à ma connaissance, plus aucun écho aujourd'hui.

§ 274b

Le second surnom de *M.'* Valerius Maximus Messala lui a été conféré à la suite du triomphe obtenu pendant son consulat de 263/262.¹⁰ Cichorius (1922 : 27) situe par erreur en 262 les événements auxquels se rapporte ce fragment ; cette interprétation imprécise est reprise par plusieurs éditeurs et commentateurs de Naevius, qui affirment que *M.'* Valerius a été élu pour l'an 262.¹¹ Le triomphe de *M.'* Valerius a été célébré le seizième jour avant les calendes d'avril 490 a. V. c.,¹² soit le 17 mars 262 ;¹³ par conséquent, le consul était probablement déjà revenu à Rome à la mi-janvier de cette année¹⁴ et la plupart des événements militaires de son consulat ont dû avoir lieu au cours de l'année 263.

§ 275a

partem exerciti in expeditionem ducit – Zonaras indique que les opérations de 263 contre Hiéron ont été conduites par les deux consuls ὁμοῦ τε καὶ διχῆ,¹⁵ « ensemble et séparément ». Il est, avec Naevius, le seul auteur ancien à témoigner sans équivoque d'actions militaires entreprises par les deux consuls indépendamment l'un de l'autre en Sicile.¹⁶ Les autres sources historiographiques relatant l'année 263/262¹⁷ n'en disent rien.

Le texte de Zonaras ne signifie pas que les consuls se soient séparés tout de suite après avoir quitté Messine, par exemple pour contourner l'Etna de part et d'autre. Diod. 23, 4, 1 mentionne qu'ils ont pris ensemble τὴν Ἀδρανιτῶν πόλιν,

7 Fast. cos. Capitol. a. 263 a. (Inscr. Ital. XIII 1 p. 41) ; Fast. triumph. Capitol. a. 263 a. (Inscr. Ital. XIII 1 p. 75). Documentation complète dans Inscr. Ital. XIII 1 p. 432.

8 Merula 1595 : 92.

9 Notamment Vahlen 1854 : 14 et Warmington 1967 : 60–61.

10 Cf. Molthagen 1979 : 63–72 pour la reconstitution des événements de l'année consulaire 263/262.

11 Par exemple Morel 1927 : 23 ; Strzelecki 1935 : 8.

12 Fast. triumph. Capitol. a. 263 a. (Inscr. Ital. XIII 1 p. 75) *an. CDXC ... XVI k. April.*

13 Walbank 1970 : 70.

14 Molthagen 1979 : 70–71.

15 Zon. II p. 200, 9.

16 Altheim 1961 : 112–113.

17 Pol. I, 16, 1–1, 17, 5 ; Diod. 23, 4, 1–23, 5, 1 ; Eutr. 2, 19, 1–2.

« la cité d'Hadranum » ; mais si l'une des colonnes avait contourné l'Etna par l'est, elle aurait dû marcher près du double de la distance parcourue par l'autre pour la rejoindre près d'Hadranum. Pour cette raison, il est plus probable que l'armée soit restée unie de Messine jusque vers Centuripae, prenant au passage Hadranum, et qu'elle ne se soit séparée que pour traverser en direction de Syracuse la plaine de Catane et de Leontinoi.¹⁸ Si Naevius se réfère bien au même épisode que Zonaras, l'expédition qu'il mentionne peut être identifiée à cette marche séparée des deux consuls, entreprise pendant la guerre contre Syracuse et avant la reddition de Hiéron.

Cette interprétation est devenue la *communis opinio* au moins depuis Cichorius (1922 : 27). On pourrait la mettre en doute en raison du témoignage de Pol. 1, 17, 1–2 et de Diod. 23, 4, 2–23, 5, 1.¹⁹ Polybe rapporte en effet que les Romains, après avoir conclu la paix avec Hiéron, réduisent à deux le nombre de leurs légions stationnées en Sicile. Quant à Diodore, il dresse une liste de cités siciliennes attaquées par les Romains ou ralliées volontairement à leur parti : ont résisté à un siège de plusieurs jours, la κώμη d'Adranon et Macella ; sont passées volontairement du côté des Romains, Ségeste et Halyciae ; ont été prises de force, trois cités dont les noms nous sont parvenus comme Hilaron, Tyrittos et Askelon. Toutes ces villes se situent dans la partie occidentale de la Sicile, même si la localisation des trois dernières, inconnues par ailleurs, doit rester conjecturale.²⁰ Il se pourrait que les deux légions restées sur l'île aient été placées sous le commandement de Valerius, tandis qu'Otacilius rentrait en Italie avec le reste des troupes.²¹ Valerius aurait alors entrepris dans l'ouest une expédition contre des villes soumises aux Carthaginois, afin d'intimider ces derniers et de les contraindre à la paix. C'est cette seconde campagne de 263 qui aurait valu à Valerius de célébrer un triomphe non seulement sur Hiéron, mais également sur Carthage ;²² et c'est à cette même entreprise que se référerait N 1.

Pour appuyer cette interprétation contre la *communis opinio*, Hoyos (1988 : 110) a affirmé que « though [the consuls] did make a two-pronged advance at one stage, the poet implies that Valerius did something which Otacilius did not ». Mais cet argument n'est pas concluant tant qu'on n'en sait pas plus sur le contexte dont N 1 est extrait. Rien n'empêche de reconstruire le sens général du passage comme suit : « le consul Manius Valerius conduit une partie de l'armée en expédition (en direction de Catane, tandis que Manius Otacilius dirige l'autre sur Leontinoi) » ; dans ces conditions, Valerius aurait bien « fait quelque chose qu'Otacilius n'a pas

18 La route de l'armée romaine est reconstruite par Hoyos 1988 : 105.

19 Doutes formulés notamment par Hoyos 1988 : 108–112.

20 Hoyos 1988 : 108–109. La κώμη d'Adranon ne doit pas être confondue avec la Ἀδρανιῶν πόλις mentionnée par Diod. 23, 4, 1. Le nom d'*Hilaron* est corrigé par Goukowsky 2006 : 237 adn. 85 en *Hykaron*, une cité proche de Ségeste sur la côte nord de la Sicile.

21 Hypothèse soutenue par Hoyos 1988 : 108–112.

22 Fast. triumph. Capitol. a. 263 a. (Inscr. Ital. XIII 1 p. 75) de *Poenis et rege siculor(um) Hierone*. Sur la fiabilité de ces indications données par les fastes triomphaux, cf. Molthagen 1979 : 55–58.

fait» – pour paraphraser Hoyos – mais le fragment se rapporterait malgré tout à la guerre contre Hiéron. L’hypothèse communément admise me paraît donc en définitive plus solide.

§ 275b

Ce fragment est cité par Charisius pour illustrer le remplacement du génitif en *-us* des thèmes en *-u-* par la désinence *-i* des thèmes en *-o-*. Le grammairien antique a lui-même proposé une explication satisfaisante de ce phénomène, puisqu’il l’a traité dans un chapitre intitulé *De analogia*. On peut ainsi formuler l’analogie proportionnelle *populus*_{NOM.SG} : *populi*_{GÉN.SG} :: *exercitus*_{NOM.SG} : *X*_{GÉN.SG} = *exerciti*. Pour d’autres exemples de la perméabilité entre les paradigmes des thèmes en *-o-* et en *-u-*, cf. Leumann (1977 : 441–444).

N 2*

Seru. auct. *Aen.* 3, 10 *litora cum patriae lacrimans : amat poeta quae legit, inmutata aliqua parte uel personis, ipsius uerbis proferre ; N a e u i u s enim inducit uxores Aeneae et Anchisae cum lacrimis Ilium relinquentes his uerbis :*

¹amborum uxores ²noctu Troiad exhibant capitibus opertis ³flentes ambae, abeuntes lacrimis cum multis

Cod. : FG.

ipsis *codd.* : ipsis uel *Regel 1907 : 70 adn. 60 ; an ipsius ?* || uerbis¹ *secl. Bar^{si} 354 dubit.*

2 troiad *Vossius* : troiade *codd. Sch* troade *Vossius dubit.* troia *Dün* troia de *Meister.*

3 ambae] -as *Ritschl* ; *secl. Sch* || abeuntes] abitentes *Mue^N i. a. ; secl. Bot.*

« Les épouses des deux hommes, de nuit, sortent de Troie, leurs têtes voilées, pleurant toutes deux, partant avec maintes larmes ».

§ 276

La critique place unanimement N 2 au livre I de la *Guerre punique*, malgré l’absence d’indication en ce sens dans le texte de Servius. Il n’y a pas lieu de mettre en doute cette attribution. N 2 ressortit de toute évidence aux mêmes circonstances que N 3, un fragment que le scholiaste rapporte explicitement au livre I. Naevius devait raconter la légende d’Énée depuis son départ de Troie. N 2 décrit la fuite des femmes d’Énée et d’Anchise, et N 3 montre la foule des compatriotes qui ont choisi de les suivre dans leur exil (cf. § 287). Les fragments de la légende d’Énée voisinent, au livre I, avec le récit d’épisodes de la première guerre punique, comme il apparaît en N 1 ; sur la transition entre les matériaux historique et légendaire, cf. § 42d.

§ 277

amborum – Le pronom *amborum* renvoie à Énée et Anchise, à en croire le texte de Servius : cf. Seru. auct. *Aen.* 3, 10 *Naevius ... inducit uxores Aeneae et Anchisae cum lacrimis Ilium relinquentes*. Est-ce vraiment l’épouse d’Anchise qui accompagne celle d’Énée ? D’aucuns ont pu en douter,²³ mais il serait hypercritique de remettre en cause le témoignage du scholiaste à ce sujet.

23 En premier lieu Perret 1942 : 478–479.

uxores – L'épouse troyenne d'Énée s'appelle Créuse dans l'*Énéide*, et l'on connaît par Hesych. epsilon 5920 une femme d'Anchise nommée Ἐριώπις. Il est vain de chercher à savoir si ces noms correspondent à ceux que Naevius donnait à ces personnages. On ignore d'ailleurs quel rôle les femmes d'Anchise et d'Énée jouaient dans l'intrigue de la *Guerre punique*, si tant est qu'elles en aient tenu un. § 278

noctu – De quelle nuit s'agit-il ? Celle de la prise de Troie, la « tragica notte di Troia » (Marmorale 1950 : 237) ? Ou alors, Énée et ses compagnons fuient-ils Troie avant la prise par les Grecs, pendant que leurs concitoyens fêtent leur victoire illusoire ? Que les femmes quittent Troie en se couvrant la tête suggère un départ en secret, ce que M. Barchiesi (1962 : 350–351) interprète comme un argument en faveur de la seconde hypothèse. § 279

Troiad – La leçon transmise, *Troiade*, est adoptée notamment par Schütte (1841 : 68). Il est toutefois difficile d'en donner une interprétation satisfaisante. Formellement, il s'agit d'un ablatif de *Troias* « Troade ». Mais il serait faux de dire que les fugitives, en N 2 « partent de Troade » ; il est question, s'il faut en croire le scholiaste, de leur sortie de la ville : cf. Seru. auct. *Aen.* 3, 10 (texte cité § 277). § 280

Doit-on y voir un calque morphologique à partir d'un adverbe grec ? Naevius aurait-il accolé à *Troia* la désinence adverbiale *-de* (*in-de*, *quam-de*, etc.) sur le modèle de Τροιάθεν, adverbe formé par l'ajout de *-θεν* (ἔν-θεν, πό-θεν, etc.) au nom de Troie ? *Troiade exhibant* correspondrait ainsi à un tour homérique bien attesté : cf. Ω 492 Τροίηθεν ἰόντα (γ 257 ἰών. γ 276 ; δ 488 ἰόντες. ι 38 ἰόντι). Mais ce serait prêter à Naevius plus d'audace qu'il n'en montre d'ordinaire. Il vaut sans doute mieux corriger le texte transmis.

Vossius (1620 : 76) propose deux conjectures : *Troade* « hors de Troade », ou *Troiad* « hors de Troie ». La première s'expose à la même critique que la leçon transmise – il est question en N 2 de la ville, non du pays – et doit par conséquent être rejetée. On adoptera en revanche la seconde, qui se recommande par son caractère économique. Le *e* de *troiade* s'explique comme une dittographie devant l'initiale d'*exibant*. Si cette conjecture est correcte, il faut remarquer l'emploi d'une forme en *-ād* en concurrence avec l'ablatif en *-ā* attesté par exemple en N 3 *e Troia* (cf. § 65).

Düntzer (1838 : 54) imprime *Troia*, mais cette forme ne rend pas compte du présent dans la leçon *troiade*. Le *Troia de* suggéré par Meister (1916 : 79 adn. 4) est déconseillé, faute de parallèles pour un emploi postposé de *de*.²⁴ La même remarque vaut pour la conjecture *Troiad e* signalée par Blänsdorf (2011 : 44), et que ce dernier attribue par erreur à Barchiesi.

- § 281 **ambae** – Schütte (1841 : 68) supprime *ambae*, qu’il considère – sans vraisemblance – comme la dittographie d’une abréviation d’*abeuntes*. Ritschl (1869 : 55 adn. *), pour éviter un hiatus avec *abeuntes*, conjecture *ambas*, qu’il explique comme une forme archaïque de nominatif pluriel féminin.²⁵ Mais un nominatif pluriel en *-as* n’est attesté que marginalement en latin, même préclassique. À ce sujet, cf. § 66. Il vaut mieux maintenir la leçon transmise.
- § 282 **abeuntes** – Bothe (1834 : 96) voyait à tort dans *abeuntes* une «putida explicatio», redondante vis-à-vis d’*exibant*. Il s’agit au contraire d’un exemple de ce que M. Barchiesi (1962 : 251) appelle la «struttura a ripresa» caractéristique de la diction épique de Naevius. La proposition *abeuntes – multis* ne vise pas à répéter vainement ce qui a déjà été dit ; elle constitue plutôt un développement d’*exibant* et un approfondissement de *flentes*, accompagnés d’un léger déplacement du centre d’attention.
J’ignore pourquoi L. Mueller (1884a : 158) conjecture *abitentes*. La tradition donne unanimement *abeuntes*. En outre, *abitentes* ne peut pas être une correction *metri gratia*, puisque la forme conjecturée présente exactement le même schéma prosodique qu’*abeuntes*.
- § 283 **cum** – Pour l’enclavement de la préposition entre un nom et un adjectif, cf. § 79.

N 3

N 3a

Seru. auct. *Aen.* 2, 797 inuenio admirans : cum inuenissem, admiratus sum. uel admiratus sum, tantos euadere potuisse. sane amat poeta ea quae legit diuerso modo proferre. N a e u i u s b e l l i P u n i c i p r i m o de Anchisa et Aenea fugientibus haec ait :

eorum sectam sequuntur multi mortales

ecce hoc est inuenio admirans numerum (*Verg. Aen.* 2, 797).

N 3b

(*ibid.*)

multi alii e Troia strenui uiri

ecce hi sunt animis parati (*Verg. Aen.* 2, 799).

N 3c

(*ibid.*)

† ubi foras cum auro illic † exhibant

ecce et opibus instructi (cf. *Verg. Aen.* 2, 799).

25 Ritschl 1869 : 117–118.

Cod. : f L.

b e troia] Troiade *Sch* || strenui] -ue *Th*.

c ubi] ibi *Hav* urbi (*sc. pro abl. urbe*) *Bae* || foras] *an* fores ? || illic] illinc *Vossius* illuc *Ma*
ilico *Mue*^N.

Cf. *Cic. Sest. 97* sunt qui eorum sectam sequuntur.

« Maints mortels suivent leur parti, maints vaillants héros de Troie, quand, venant de là, ils sortaient avec leur or ».

La traduction proposée ici traite comme un texte continu les trois extraits de la *Guerre punique* qui forment N 3. Mais il est aussi possible que le scholiaste ait cité, pour les besoins de la comparaison, trois fragments séparés par un ou plusieurs vers. Je ne vois pas, en l'état, d'argument permettant de trancher cette question. § 284

eorum – L'attribution au livre I de la *Guerre punique* est garantie par le scholiaste, tout comme l'interprétation d'ensemble de ce fragment. Le pronom *eorum* renvoie, selon l'auteur du commentaire, à Anchise et Énée fuyant Troie. § 285

sectam sequuntur – On a ici un exemple du goût que Naevius nourrissait apparemment pour la figure étymologique. Sur un possible écho cicéronien de cette tournure, cf. Cugusi 1987. Pour d'autres exemples de ce procédé stylistique dans la *Guerre punique*, cf. § 84. § 286a

Pour la juxtaposition du présent (*sequuntur*) et de l'imparfait (*exibant*) dans la *Guerre punique*, cf. N 15 *ponuntur ... immolabat* ; cf. aussi § 76.

La leçon *sequuntur* est celle des manuscrits de Servius. Pour la forme attendue à l'époque de Naevius, cf. § 53a. § 286b

multi mortales – Les *multi mortales* qui suivent Anchise et Énée les escortent-ils vers leurs bateaux pour prendre congé, comme le croyait De Moor (1877 : 90) ? Ou bien les accompagnent-ils dans leur exil ? Rien n'est sûr, mais si le parallèle établi par le scholiaste est correct, à *multi mortales* correspond Verg. *Aen. 2, 796–797 ingentem comitum ... nouorum ... numerum* ; on devra par conséquent considérer que la troupe qui accompagne Énée et son père dans la *Guerre punique* les suit pour partir avec eux. § 287

multi alii – uiri – Kloss (1993 : 104–105), remarquant que le scholiaste déforme le texte de Virgile, met en doute l'exactitude de la citation de Naevius. Il considère N 3b *uiri* comme suspect et estime que, si *multi alii – uiri* constituait une apposition à *multi mortales*, on s'attendrait à trouver le pronom *alii* déjà en N 3a.²⁶ Il propose pour cette raison de remanier *multi mortales – uiri* en *multi alii e Troia strenui mortales*.²⁷ § 288

26 Kloss 1993 : 104.

27 Kloss 1993 : 105.

Les doutes de Kloss semblent exagérés, et son intervention trop audacieuse. Si le scholiaste se permet des variations dans le texte de Virgile, plutôt que de le répéter littéralement, c'est que ses lecteurs l'ont sous les yeux ou le connaissent par cœur. En revanche, il n'a aucune raison de varier le texte de Naevius, que son public n'a en principe pas en mémoire. Un tel procédé nuirait d'ailleurs au propos du commentateur. Il s'agit pour lui de montrer que Virgile se plaît, dans l'*Énéide*, à modifier le texte de ses modèles : cf. Seru. auct. *Aen.* 2, 797 *sane adamat poeta ea quae legit diuerso modo proferre*. Dans cette perspective, la comparaison avec Naevius perdrait de son intérêt si le texte de la *Guerre punique* était cité approximativement. Comment, en effet, le scholiaste pourrait-il prouver que Virgile pratique des variations sur le texte de Naevius, s'il n'indiquait pas la teneur exacte du modèle supposé ? Il n'y a par conséquent aucune raison de mettre en doute le texte transmis en N 3a et b.

§ 289a **e Troia** – Schütte (1841 : 68–69) lit *Troiade* pour la leçon transmise *e Troia*. Sans doute propose-t-il cette variante sous l'influence de N 2, où les manuscrits de Servius portent un *Troiade* que les éditeurs corrigent communément en *Troiad*. Il n'y a pas lieu d'intégrer au texte de N 3 cette leçon, qui pose d'ailleurs un problème en N 2 (cf. § 280).

§ 289b L'emploi de l'ablatif *Troia* est frappant, à côté de la forme archaïsante *Troiad* probablement attestée en N 2. Sur l'emploi des deux variantes par Naevius et ses possibles motivations, cf. § 65 et § 87b.

§ 290 **strenui** – Thilo imprime *strenue*, une leçon reprise notamment par Zander (1895 : 43 ; 1918 : 14) et Regel (1907 : 70). L. Mueller (1885a : 135) la signalait déjà comme une coquille.

§ 291 **ubi ... illic** – Les manuscrits portent les leçons *ubi* et *illic*. Celles-ci ne peuvent être prises qu'au sens temporel ; le prédicat *exibant* interdit d'y voir une nuance locale, puisqu'il s'agit d'un verbe de mouvement. La présence simultanée d'une conjonction et d'un adverbe temporels paraît toutefois suspecte, l'expression qui en résulte présentant un caractère redondant : « quand, à ce moment, ils sortent avec leur or ». Cette difficulté semble avoir échappé à Büchner (1982 : 23) et Blänsdorf (2011 : 44), qui impriment le texte non émendé. Pour la résoudre, on remplacera l'un des deux mots par une indication de lieu marquant l'origine ou la direction du mouvement exprimé par *exibant*.

Deux types de solutions s'offrent à l'éditeur : soit remplacer *illic* par un adverbe de lieu répondant à ces exigences, soit remplacer *ubi* par un nom à l'ablatif séparatif. Vossius (1620 : 77) et Masvicius (1736 : 489) se rallient à la première solution. Le premier corrige *illic* en *illinc*, le second en *illuc*, tous deux maintenant la leçon transmise *ubi*. Dans la version de Vossius, *illinc* se réfère à Troie. L'adverbe *illuc* privilégié par Masvicius renvoie quant à lui à un lieu dont le nom est absent du texte transmis, mais qui devait être nommé dans le contexte ; il s'agit probablement du

point de rassemblement des candidats à l'exil. Évidemment, il y a là une hypothèse invérifiable, et la conjecture de Vossius, exempte de telles implications, paraît plus économique.

L'autre solution est adoptée par Baehrens (1886 : 44) ; celui-ci maintient *illīc*, qu'il glose en « eo tempore », ²⁸ et corrige la leçon *ubi* en *urbi*, qu'il explique comme un ablatif singulier. Le texte de N 3c, ainsi corrigé, admet la traduction suivante : « à ce moment, ils sortaient hors de la ville avec leur or ». On peut certes hésiter à adopter avec Baehrens une forme historiquement injustifiée, le thème consonantique *urbs* réclamant en principe un ablatif singulier en *-e*. Mais la distribution des désinences d'ablatif *-ī* et *-e* n'était pas aussi clairement définie en latin préclassique que dans l'usage classique ; pour l'emploi de la désinence *-ī* à l'ablatif singulier des thèmes consonantiques, cf. Leumann (1977 : 435–436).

Je ne vois pas d'argument décisif permettant de trancher entre les solutions proposées par Vossius, Masvicius et Baehrens. La balance penche légèrement en faveur de Vossius, mais il n'y a pas de quoi invalider définitivement les conjectures concurrentes. Ma traduction suit, faute de mieux, le texte de Vossius, mais la rigueur exige d'imprimer entre *cruces* la portion de texte comprise entre *ubi* et *illīc*.

Il n'y a pas lieu de retenir la proposition de Mazzarino (1973 : 28), qui suggère d'attribuer *ubi* au texte de Servius et de limiter la citation de Naevius à *foras – exhibant*. Il faudrait selon lui comprendre *ubi* au sens de *ubi legitur apud Naevium*. C'est est là une expression trop elliptique, même pour l'interpolateur de Servius. On peut également rejeter comme trop invasives les solutions proposées par L. Mueller (1884a : 159) et Havet (1880 : 361), qui impriment respectivement *ibi ... ilico* et *ibi ... illinc*.

foras ... exhibant – L'expression *foras ... exhibant* constitue un pléonisme, puisque l'idée véhiculée par *foras* « dehors » est implicite dans *exibant* « ils sortaient ». Doit-on voir dans *foras* une corruption de *fores* « portes », et en faire l'objet direct d'*exibant* ? Il faudrait en ce cas traduire N 3c par « quand, venant de là, ils passaient les portes avec leur or ». Pour la construction transitive d'*exeo*, cf. Ter. *Hec.* 378 *iam ut limen exirem*. Ou. *Met.* 9, 309–310 *dumque exit et intrat / saepe fores*. Pour la corruption de *fores* en *foras* dans les manuscrits, cf. notamment Plaut. *Truc.* 289, où une partie de la tradition porte *adeo foras* pour la leçon correcte *ad fores*.

§ 292

N 4^{o29}

Seru. auct. *Aen.* 9, 712 Prochyta (sc. *insula*) alta tremit : ... hanc N a e u i u s i n p r i m o b e l l i P u n i c i de cognata Aeneae nomen accepisse dicit.

« “La haute Procida tremble” (...) Naevius dit, au premier livre de la *Guerre punique*, que cette île a été nommée d'après une parente d'Énée ».

28 Pour cette acception de l'adverbe *illīc*, cf. *ThlL* VII 1 p. 373, 13–27.

29 Pour la signification du symbole de degré (°), cf. § 2.

§ 293 N 4 doit être mis en relation avec le témoignage de Ps. Aur. Vict. *Orig.* 1, 10. Ce texte rapporte qu'Énée, à son arrivée en Campanie, aurait consulté la sibylle pour connaître son destin. À cette occasion, la prophétesse lui aurait défendu d'ensevelir en sol italien sa parente Prochyta. Énée, qui avait quitté cette dernière vivante, la trouve morte à son retour. Pour se conformer aux instructions de la sibylle, il enterre Prochyta sur une île proche, à laquelle il donne le nom de la défunte. Comme Naevius mentionne en N 17 une sibylle officiant vraisemblablement en Campanie (cf. § 347), il semble probable qu'il ait suivi une version similaire à celle de l'*Origo*.

À quel point de son récit Naevius a-t-il rapporté l'*aition* de Prochyta ? Le plus simple est d'imaginer une narration linéaire comportant les épisodes suivants : départ de Troie, voyage en mer, abordage en Campanie, consultation de la sibylle, ensevelissement de Prochyta, poursuite du voyage vers le lieu de fondation de la nouvelle Troie. Dans cette perspective, l'*aition* de Prochyta trouve sa place naturelle au moment où les Troyens abordent l'île pour y enterrer celle dont elle prendra le nom.

Cette reconstruction de l'intrigue crée toutefois une difficulté aux critiques qui admettent la présence d'un épisode carthaginois au livre II de la *Guerre punique* (cf. § 42g). Comment Naevius a-t-il pu y raconter le séjour des Troyens en Afrique, s'il les fait déjà arriver en Italie au livre I ? Pour Strzelecki (1935 : 16–17), il faut plutôt placer N 4 vers le début du livre I ; l'*aition* de Prochyta devait trouver sa place soit dans le prologue du poème, soit dans une prophétie prononcée avant le départ de Troie. Marmorale (1950 : 237–238) propose une solution comparable en le rattachant à N 2. Selon lui, les épouses d'Anchise et d'Énée, dont la fuite est rapportée dans ce fragment, étaient accompagnées par d'autres parentes, parmi lesquelles Prochyta ; Naevius en aurait dressé la liste en agrémentant son catalogue de détails étiologiques.

Mariotti (2001 : 35–36) a sans doute raison de rejeter ces hypothèses. Il n'est pas probable que Naevius ait consacré une partie du prologue à l'étymologie d'un toponyme sans importance pour son poème. Quant aux hypothèses relatives à une prophétie ou à un catalogue des femmes, Mariotti doute que de tels contextes offrent une occasion adéquate pour rapporter l'*aition* de Prochyta. Selon lui, l'intérêt principal de l'étiologie dans le récit de voyages légendaires est de présenter le nom d'une localité comme preuve du passage d'un héros ; on s'attend par conséquent à ce que l'*aition* d'un lieu soit raconté en même temps que les aventures vécues par le héros à cet endroit. Puisque le voyage des Troyens passe nécessairement par la côte campanienne, Mariotti estime improbable que Naevius ait anticipé le récit d'un épisode qu'il devait de toute façon rapporter le moment venu. Il reste donc préférable de rattacher N 4 à l'arrivée des Troyens en Italie. S'il faut concilier cette interprétation avec la présence d'un épisode carthaginois au livre II, on postulera que la tempête de N 5 aura dévié les Troyens de la côte italienne vers l'Afrique (cf. § 42g).

N 5°

Macr. *Sat.* 6, 2, 31 in primo Aeneidos (*Verg. Aen. I, 81*) tempestas describitur, et Venus apud Iouem queritur de periculis filii, et Iuppiter eam de futurorum prosperitate solatur ; hic locus totus sumptus a Naeuio est ex primo belli Punici : illic enim aequae Venus, Troianis tempestate laborantibus, cum Ioue queritur, et sequuntur uerba Iouis filiam consolantis spe futurorum.

« Au premier livre de l'*Énéide*, une tempête est décrite ; Vénus se plaint auprès de Jupiter des périls encourus par son fils, et Jupiter l'apaise en lui faisant voir la fortune à venir. Tout ce passage est pris à Naevius, au livre premier de la *Guerre punique*. Là aussi Vénus, comme les Troyens sont malmenés par une tempête, se plaint à Jupiter ; suivent les paroles de Jupiter rassurant sa fille par l'espoir des bonheurs futurs ».

Selon Macrobe, la tempête qui détourne les Troyens de leur route au livre I de l'*Énéide* reprend un modèle emprunté à la *Guerre punique*. Mais l'affirmation de Macrobe, *hic locus totus sumptus a Naeuio est*, exagère sans doute l'ampleur de la dette de Virgile envers Naevius ; il serait vain de rechercher dans l'épisode virgilien de la tempête les traces d'un emprunt littéral à la *Guerre punique* (cf. § 49b). Le témoignage de Macrobe permet seulement d'affirmer que l'épisode de la tempête était suivi, dans la *Guerre punique*, de deux morceaux oratoires : une prière de Vénus à Jupiter, et la réponse rassurante que lui donne le maître des dieux. On a conservé, en N 6 et N 7, deux fragments probablement liés à la prière de Vénus. L'échange entre Vénus et Jupiter est précédé, dans l'*Énéide*, d'une consolation adressée par Énée à ses camarades. Cet autre épisode trouve une correspondance en N 20. Mais comme on ignore si les péripéties de la *Guerre punique* se succédaient dans le même ordre que dans l'*Énéide*, il serait illégitime de placer N 20 au livre I ; à ce sujet, cf. § 352.

§ 294

N 6*

Varro *Ling.* 7, 51 Naeuius :

patrem suum supremum optimum appellat
supremum ab superrumo dictum.

Cod. : E

« Elle appelle son père, le très haut, le très bon ».

Varron attribue N 6 à Naevius, mais le transmet sans titre ni indication de livre. L'attribution à la *Guerre punique* est proposée par élimination, le texte ne s'accordant avec aucun schéma métrique usuel de la poésie dramatique.

§ 295

L'emplacement au livre I est hypothétique, mais il est aujourd'hui communément admis par la critique. La périphrase *patrem ... supremum optimum* rappelle l'épiclèse de Jupiter *Optimus Maximus*, et désigne évidemment ce dieu ; *patrem suum* indique que le sujet d'*appellat* est un personnage divin né de Jupiter. Plusieurs dieux ayant Jupiter pour

père apparaissent dans la *Guerre punique* : Proserpine est mentionnée en N 13, Apollon en N 14, et Vénus notamment en N 21. Comme Apollon et Proserpine apparaissent probablement dans le cadre d'un concile des dieux (cf. § 319a), on pourrait être tenté d'identifier le sujet de N 6 avec l'une de ces divinités. Toutefois, le verbe *appellat* convient mal à un contexte où Jupiter a dû solliciter l'avis de ses conseillers ; il ne s'agit plus, à ce moment, de l'interpeller, mais de lui répondre. Il faut plutôt chercher une situation dans laquelle l'un des enfants de Jupiter lui adresse, de son propre mouvement, une supplication. Or, on sait par Macrobe que la partie mythologique de la *Guerre punique* comportait un tel épisode. Naevius, préfigurant le livre I de l'*Énéide*, y décrivait une tempête au cours de laquelle les Troyens étaient déviés de leur route³⁰. Macrobe indique que, dans ce contexte, Vénus s'adressait à Jupiter pour se plaindre du sort infligé à ses protégés. Le début de cette plainte est sans doute conservé dans N 7, et N 6 faisait probablement partie d'une formule introduisant ce morceau oratoire. Si cette hypothèse est correcte, il convient de placer N 6 au livre I, conformément au témoignage de Macrobe.

Mariotti (2001 : 111–112) préfère classer ce fragment parmi ceux dont l'emplacement est incertain. Hübner (1972 : 266) appuie ce choix, au motif que d'autres épisodes, aujourd'hui perdus, ont pu donner lieu à la prière N 6. Cependant, en l'absence d'une interprétation alternative solidement fondée, une telle réserve paraît excessive.

§ 296 **supremum** – N 6 est cité dans le septième livre *De lingua latina*, consacré à l'explication de mots utilisés par les poètes. Varron s'intéresse à la formation du superlatif *suprēmus*, qu'il comprend comme une forme altérée d'un adjectif *superrimus*. On ne connaît toutefois aucune attestation de *superrimus* en dehors de ce contexte ; il doit s'agir d'une formation ad hoc, inventée par Varron d'après un modèle comme *piger* – *pigerrimus*.

Pour la formation du superlatif *suprēmus*, cf. Cowgill (1970 : 126) ; de Vaan (2008 : 600) ; Weiss (2011 : 359).

N 7*

Fest. p. 257 quianam pro quare et cur positum est apud antiquos, ut N a e u i u m i n c a r m i n e P u n i c i b e l l i :

summe deum regnator, quianam † genus isti †

Cod. : F.

genus isti F (genua i. *legisse uidetur Sch*) : genuisti Sc me genuisti Hav def. Terzaghi genus odisti Leo genus ursisti Bae genus sisti (i. siuisti, sc. haec tuum subire) Zan¹ genus genuisti García Calvo genus sistis uel genu' sisti' Maz i. a. genu' sisti Flo^N.

Cf. Verg. Georg. 4, 321–324 ; Paul. Fest. p. 256 quianam pro quare et cur ponitur ; Ennius (... [Ann. 259]).

« Suprême maître des dieux, pourquoi ceux-ci ... race (?) ».

30 Cf. Macr. Sat. 6, 2, 31 (= N 5).

Festus transmet N 7 sans numéro de livre. La *communis opinio* rattache ce fragment à l'épisode de la tempête, dont Macrobe indique la présence dans la *Guerre punique* (cf. N 5). La situation de N 7 semble avoir fourni le modèle de l'interpellation adressée par Vénus à Jupiter en Verg. *Aen.* 1, 229–253.

§ 297

Au dire de Macrobe, au livre I de la *Guerre punique*, Vénus se plaint auprès de Jupiter de la tempête essuyée par les Troyens : cf. N 5 *Venus, Troianis tempestate laborantibus, cum Ioue queritur*. Deux indices suggèrent que cette notice fait référence à N 7. D'une part, l'énonciateur de ce fragment s'adresse à un « suprême maître des dieux », une périphrase désignant évidemment Jupiter ; l'identification à Neptune, envisagée par Merula (1595 : 416), est absurde. D'autre part, le discours adressé au roi des dieux semble bien relever du registre de la plainte ; l'interrogatif *quianam*, plus insistant que *cur* ou *quare*, teinte la question d'une nuance d'inquiétude ou de reproche. Certes, Hübner (1972 : 265–266) remarque à juste titre qu'une telle apostrophe a pu être adressée à Jupiter à d'autres occasions, et notamment dans la partie historique du poème. Mais cette simple éventualité ne justifie pas de ranger N 7 parmi les fragments d'emplacement incertain. Comme pour N 6, en l'absence d'une interprétation alternative, tous les indices engagent à attribuer N 7 au livre I.

Certains éditeurs, avec L. Mueller (1884a : 160), fusionnent N 6 et N 7. Il se peut que le texte du second fragment ait suivi immédiatement celui du premier : « elle interpelle son père, le très haut, le très bon : “suprême maître des dieux, pourquoi, etc.” ». Mais rien n'empêche d'imaginer que le discours de Vénus ait fait l'objet d'une introduction plus longue : « elle interpelle son père, le très haut, le très bon, (pour se plaindre du sort des Troyens *uel sim.*) : “suprême maître des dieux, pourquoi, etc.” ». Il convient par conséquent de maintenir la distinction entre N 6 et N 7.

quianam – Festus cite N 7 pour illustrer l'emploi de *quianam* « pourquoi donc ». Cet adverbe, composé de *quia* et de la particule *nam*, conserve la valeur interrogative qui devait originellement être celle de *quia*.³¹ Un changement sémantique comparable – d'une nuance interrogative à une nuance causale ou explicative – a affecté *quare* « pourquoi » > fr. *car*.³²

§ 298a

Festus accompagne N 7 de deux autres fragments, empruntés respectivement à la *Satura* de Naevius et aux *Annales* d'Ennius : Naeu. *Carm.* frg. 62 *quianam Saturnium populum pepulisti ?* Enn. *Ann.* 259 *quianam dictis nostris sententia flexa est ?* Paul. *Fest.* p. 256 ne retient que la citation d'Ennius. En dehors des trois occurrences conservées par Festus, *quianam* se trouve encore en Enn. *Ann.* 127 et Acc. *Trag.* 583. Il semble que *quianam* soit tombé en désuétude par la suite. Quint. *Inst.* 8, 3, 25 lui trouve une saveur archaïque, et il faut l'audace d'un Stace pour tenter de le remettre à l'honneur dans l'épopée.³³ L'auteur de l'*Achilléide* pouvait néanmoins se reposer

31 Ernout/Meillet/André 1985 : 556.

32 Cf. Meyer-Lübke 1968 : 573.

33 *Stat. Ach.* 498 *quianam Parcarum occulta recludes ?*

sur l'exemple de Virgile, qui s'en sert à deux reprises : Verg. *Aen.* 5, 13 *heu ! quianam tanti cinxerunt aethera nimbi ?* 10, 6 *caelicolae magni, quianam sententia uobis / uersa retro tantumque animis certatis iniquis ?*

§ 298b

Le second exemple virgilien provient du concile des dieux qui ouvre le livre X de l'*Énéide*. Ces mots, prononcés par Jupiter, initient un échange de paroles avec Vénus. Comme la *communis opinio* postule une situation similaire pour N 7 (cf. § 297), on pourrait être tenté de voir dans le vers de Virgile une transposition de celui de Naevius ; il s'agit toutefois plus probablement d'une paraphrase d'Enn. *Ann.* 259 (texte cité § 298a).³⁴

§ 299

genus isti – La leçon *genus isti* est presque certainement corrompue ; toutefois, comme aucune conjecture ne semble faire l'unanimité, ma traduction se base faute de mieux sur le texte non émendé du manuscrit de Festus. Düntzer (1838 : 55) semble l'avoir considéré comme sain. Il se borne à signaler une lacune après *isti*, postulant apparemment la perte accidentelle de la fin de la phrase.

Scaliger (1576 : 158) corrige *genus isti* en *genuisti*, une conjecture à laquelle Leo (1905 : 47 adn. 2) reproche à juste titre de laisser l'énoncé incomplet. Les éditeurs qui ont adopté ce texte tentent diversement de pallier l'absence d'un objet direct. Ainsi Spangenberg (1825 : 197–198) paraphrase-t-il « cur genuisti illos impios Poenos ». Cette interprétation s'explique par la reprise, de la part de Spangenberg, d'une hypothèse de Merula (1595 : 416) attribuant N 7 à un discours de Duilius. Schütte (1841 : 78–79), Klusmann (1843 : 78) et Vahlen (1854 : 17) s'abstiennent de commentaire, mais De Moor (1877 : 97) rapporte ce fragment à Vénus, ce qui est aujourd'hui communément admis.

La critique opposée par Leo à la conjecture de Scaliger vaut également pour celle que propose Zander (1890 : 99), *genus sisti* (i. e. *siuisti*). Cette solution impose inutilement de sous-entendre un complément – Zander (1918 : 15) suggère par exemple *mala haec tuum subire* – ou de postuler que Festus tronque la citation. La même analyse s'applique aux variantes de cette conjecture proposées par Mazzarino (1973 : 32) et Flores (2011b : 17). Leo (1905 : 47) préfère corriger *genus isti* en *genus odisti*, « pourquoi hais-tu ta race ? ». Cette proposition s'appuie sur la comparaison avec Verg. *Aen.* 1, 229–253. Le long discours dans lequel Vénus demande à son père pourquoi il persécute les Troyens pourrait être le développement d'un *quianam genus odisti* trouvé chez Naevius.

Havet (1880 : 301) corrige *genus isti* en *me genuisti*, une conjecture adoptée par plusieurs éditeurs.³⁵ Terzaghi (1928 : 23) signale le parallèle de Verg. *Georg.* 4, 321–324 *Cyrene mater, ... quid me praeclara stirpe deorum ... inuisum fatis genuisti ?* À supposer, comme le croit Terzaghi, que l'expression virgilienne contienne un écho de N 7, ce rapprochement offre un bon argument en faveur de la conjecture proposée par Havet.

34 Argument déjà avancé par Norden 1915 : 47.

35 Notamment L. Mueller 1884a : 160 ; Warmington 1967 : 54–55 ; Traglia 1986 : 252–253.

Si cette hypothèse se révélait correcte, la Vénus de Naevius commencerait sa plainte, comme Aristée dans les *Géorgiques*, en reprochant à son père de lui avoir donné naissance.

D'autres tentatives ont reçu un écho critique moins favorable. Cet insuccès n'a rien de surprenant en ce qui concerne le fantaisiste *genus ursisti* de Baehrens (1886 : 45). En revanche, la proposition de García Calvo (1953 : 42), *genus genuisti*, est écartée trop hâtivement par Waszink (1972 : 912 adn. 44). Cette expression correspond au goût de Naevius pour les figures étymologiques et paronymiques (cf. § 84), et sa corruption en *genus isti* peut s'expliquer comme une forme d'haplographie. Au point de vue interprétatif, il faudrait prendre *genus* pour une expression métonymique désignant Vénus, *genus genuisti* équivalant à peu près à *me genuisti*. Aucun argument décisif ne permet de trancher entre *genus odisti*, *me genuisti* et *genus genuisti* ; je retiens par conséquent, entre *cruces*, la leçon transmise *genus isti*.

N 8

Macr. Sat. 6, 5, 9 *siluicolae Fauni (respici. Verg. Aen. 10, 561 siluicolae Fauno) : N a e u i u s bellii Punici libro primo :*

siluicolae homines bellique inertes

Cod. : AFNPRT.
inertes] inhe- NP

« Hommes habitant les forêts et ignorant la guerre ».

Merula (1595 : 410–411) rapporte N 8 à une *ekphrasis* du décor ornant les bâtiments de la flotte militaire romaine, une explication également appliquée à N 9, N 13 et N 14. On peut d'emblée rejeter cette interprétation, qui ne repose sur aucun élément tangible.

L'histoire de l'interprétation de N 8 commence véritablement avec Schütte (1841 : 73–74), qui identifie les *siluicolae homines* aux habitants primitifs du Latium. Comme il situe au livre II la rencontre des Troyens avec ce peuple, Schütte suggère de déplacer N 8 en conséquence. Klussmann (1843 : 44) le rejoint pour l'identification des *siluicolae*, mais il renonce à modifier le numéro de livre transmis. Celui-ci peut en effet être maintenu, si N 8 appartient à une prolepse narrative. On sait par exemple que Jupiter, après l'épisode de la tempête, rassure Vénus en lui révélant l'avenir des Troyens (cf. N 5 *spe futurorum*) ; Klussmann suppose ainsi que les *siluicolae homines* ont pu être évoqués par Jupiter à cette occasion. Pour Pascoli (1927 : 9), la mention de ces hommes pourrait aussi appartenir à la prophétie rendue par la sibylle cimmérienne, un épisode dont l'appartenance au livre I est envisageable (cf. N 17).

L'identification des *siluicolae homines* avec les habitants primitifs du Latium a dû être suggérée par le rapprochement que Macrobe établit entre N 8 et Verg. *Aen.* 10, 551. Dans ce dernier vers, le *siluicola Faunus* apparaît comme le père d'un guerrier latin nommé Tarquitus ; et comme, en outre, Verg. *Aen.* 7, 47 présente Latinus comme un fils de Faunus, ce dieu semble dans l'*Énéide* faire figure d'ancêtre mythique de

§ 300a

§ 300b

tous les Latins. Il peut être tentant d'interpréter Verg. *Aen.* 10, 551 *siluicolae Fauno* comme la transposition à cet ancêtre divin d'une épithète appliquée dans la *Guerre punique* au peuple qui descend de lui. Il n'existe toutefois aucun argument décisif, ni en faveur, ni à l'encontre de cette interprétation. On peut certes douter de ce que des *siluicolae homines bellique inertes* aient offert à Virgile le modèle des Latins ; aucun de ces qualificatifs ne conviendrait à ceux que Verg. *Aen.* 9, 607–613 décrit comme un peuple d'agriculteurs et de guerriers.³⁶ Mais d'un autre côté, Dion. Hal. *Ant.* 1, 57, 3 garde la trace d'une tradition dans laquelle l'Aborigène Latinus renonce à un affrontement armé en constatant la supériorité militaire des Troyens ; voilà qui évoque les *belli ... inertes* de N 8.³⁷ La liste pourrait s'allonger, mais il serait vain d'entrer dans une discussion de ces parallèles. Chacun de ces auteurs, comme Naevius lui-même, était libre d'adapter les données de la tradition au propos de son ouvrage.

§ 300c

Strzelecki et Marmorale n'envisagent apparemment pas l'hypothèse, formulée par Klusmann (cf. § 300b), d'une prolepse narrative. Dans ces conditions, l'identification des *siluicolae homines* aux Aborigènes du Latium impliquerait pour eux de situer au livre I l'arrivée définitive des Troyens en Italie. Ils doivent par conséquent rejeter cette interprétation pour maintenir l'hypothèse rattachant N 12 à un épisode carthaginois au livre II de la *Guerre punique*. Aussi Marmorale (1950 : 240) rapporte-t-il N 8 à des habitants de la côte africaine que les Troyens auraient rencontrés après avoir été déportés par la tempête (cf. N 5). Dans l'épisode correspondant de l'*Énéide*, les Troyens débarquent dans une contrée « abitata dalle Ninfe » (Marmorale 1950 : 240) : cf. Verg. *Aen.* 1, 168 *nympharum domus*. Les nymphes évoquées par Virgile feraient pendant aux *siluicolae homines* de Naevius, des êtres habitant comme elles des forêts, et comme elles ignorant l'art de la guerre. Il faut signaler, à l'appui de cette interprétation, que ces déesses sont justement décrites par Lucrèce en des termes rappelant l'adjectif *siluicola* :³⁸ cf. notamment Lucr. 5, 948–949 *siluestria templa / nympharum*. On notera toutefois que les nymphes en question n'interviennent en aucun point du récit virgilien. L'expression *nympharum domus* sert dans l'*Énéide* à caractériser le point d'abordage des Troyens comme un lieu sauvage, non à suggérer l'existence d'un peuple sylvestre rencontré là. Si donc Marmorale avait raison de voir dans les *siluicolae* de Naevius le modèle des nymphes virgiliennes, il faudrait admettre qu'ils faisaient comme elles l'objet d'une mention accidentelle. Naevius aurait simplement décrit la côte africaine comme un pays inculte où l'on s'attendrait à rencontrer des hommes habitant les forêts et inaptes à la guerre. Mais le parallèle sur lequel s'appuie Marmorale est fragile, car rien n'indique que Virgile ait dû suivre le modèle de Naevius jusque dans les détails secondaires de sa narration. Dans l'ensemble, donc, la balance penche plutôt en défaveur de l'interprétation proposée par Marmorale.

36 Strzelecki 1935 : 17.

37 Serrao 1965 : 522–523.

38 Häussler 1976 : 305–306.

D'autres hypothèses, d'ailleurs, permettent de concilier la présence d'un épisode carthaginois au livre II avec l'identification traditionnelle des *siluicolae*. On peut ainsi imaginer, avec Ferrero (1948 : 118), que les Troyens aient rencontré ce peuple lors d'une première escale italienne, avant que la tempête ne les dévie vers Carthage. Ou alors, comme le suppose Pasoli (1974 : 74–83), que l'arrivée en Italie et l'épisode carthaginois appartiennent à deux récits enchâssés distincts. M. Barchiesi (1962 : 379–380) pensait quant à lui à un peuple primitif rencontré en Sicile, mais les arguments manquent pour corroborer cette interprétation. § 300d

homines – Pour les conjectures *hemones* (Merula 1595 : 53) et *homones* (Spangenberg 1825 : 196) *uel sim.*, cf. § 72. § 301

inertes – La variante *inhertes*, transmise par NP, correspond à une graphie de ce mot fréquente dans les manuscrits.³⁹ La leçon correcte est évidemment la variante majoritaire, *inertes*. § 302

N 9

Prisc. *Gramm.* II 198, 15 (*uide L 10*) *Naeuius in carmine belli Punici I :*

¹inerant signa expressa, quomodo Titani, ²bicorpores Gigantes magnique Atlantes, ³† Rhuncus † atque Porpureus, filii Terras pro terrae.

II 217, 12 Titanus quoque pro Titan dicebant; unde Naeuius in carmine belli Punici primo : inerant signa expressa quomodo Titani, bicorpores Gigantes magnique Atlantes.

Cod. : ABDGHKLR.

II 198 naeuius B : neu- *codd.* (*ut saepe*) nou- *R^{ac}* || I] prim/// *G^{ac}* primo *G^{pc}* I^o *R^{pc}*; *om. R^{ac}*.

1 signa] sign/// *B^{ac}* 217 || expressa] *expressa B^{pc}* 198 *exp̄sa GL* 198 *GKL* 217 || titani] *tytanii D* 198 *titanus K^{ac}* 217 *titanii L^{pc}* 198 *tritani R^{ac}* 198 *titanes Bae*.

2 bicorpores] -re *AR^{ac}* 198 *B^{ac}* 217 -re/// *D^{ac}* 217 || gigantes] *gyg-* *DR* 217 || atlantes *G^{pc}* 198 : *athlantes codd.* *athlatentes H* 217 *adquelantes R^{ac}* 198 *atquelantes R^{pc}* 198 *adlantes R* 217 *telamones Buecheler athamantis Luck*.

3 rhuncus *codd.* : *rumchus BH* *rhu///cus L^{ac}* *rhumcus L^{pc}R* *runcus Her*; *an* *runchus ?* || atque] *ac Spa* || *porpureus GKL* : *purpureus codd.* *purpureus B^{ac}H* *pur* (*deest usque ad p. 199, 3 pro*) *R^{ac}* || *filiu] fili L* || *terras*] *et terras Luck* || *post terras add. sint adgressi Flo^N i. a.*

« Il y avait des images représentées : comment les Titans, les Géants au corps hybride, les Atlantes, Rhuncus et Porpureus, fils de la Terre... »

in carmine belli Punici I – La formule introduisant N 9 n'est pas habituelle pour Priscien, bien qu'elle soit également attestée pour N 10. Elle est irrégulière à double § 303

39 *ThLL* VII 1 p. 1308, 38–39.

titre. D'une part, le grammairien emploie le plus souvent la tournure *in carmine belli Punici* sans numéro de livre.⁴⁰ D'autre part, lorsqu'il identifie les livres dont proviennent ses citations, la combinaison la plus fréquente est la suivante : nom de l'auteur au nominatif, numéro de livre à l'ablatif avec *in*, titre de l'œuvre au génitif ; seule une citation de Naevius se conforme à ce modèle,⁴¹ mais les exemples sont innombrables pour les autres auteurs. Aussi s'attendrait-on, pour la formule d'introduction de N 9, soit à *in carmine belli Punici*, soit à *in carminis belli Punici I*.

L. Mueller (1884b : 408–409) considère que les numéros de livres transmis pour N 9 et N 10 procèdent d'une corruption textuelle. Dans ces deux fragments en effet, la citation commence par un *i* (N 9 *inerant*, N 10 *iamque*). Selon Mueller, les numéros pourraient résulter d'une dittographie due à la succession des *i* dans les séquences *Punici inerant* et *Punici iamque*. Il recommande par conséquent de les supprimer. Faut-il admettre cette argumentation et retirer N 9 du livre I ? On ne s'y résoudra que si aucune interprétation satisfaisante ne permet d'expliquer l'emploi par Priscien de l'expression *in carmine belli Punici I*.

Strzelecki (1959 : 45) a lui aussi relevé le caractère inattendu de cette tournure ; il la considère comme un hybride entre les formules désignant la première et la seconde édition de la *Guerre punique* (sur les deux éditions antiques du poème, cf. § 48). Selon lui, le nom de *carmen belli Punici* se rapporte à la première édition et n'admet en principe aucun numéro de livre, puisqu'il renvoie à une version indivise du poème. Quant au titre *bellum Poenicum*, il désigne l'édition réalisée par Lampadio, et se voit toujours complété par un numéro de livre, selon la forme canonique *belli Punici lib(ro) x*. Cette seconde édition n'est normalement pas décrite comme *carmen*. La formule introductive de N 9 mêle donc les deux modes de citation, la dénomination *carmen* se rapportant à la première édition, et le numéro de livre à la seconde. Strzelecki n'expose toutefois pas comment s'est produite cette contamination.

L'explication de ce phénomène pourrait se trouver dans un usage particulier de *carmen* ; dans N 9 et N 10, on observe en effet que ce terme occupe une fonction analogue à celle de *liber* dans la formule canonique de la seconde édition.⁴² Hey (*ThLL* III p. 468, 4) envisage une acception de *carmen* « de parte carminis, singulis libris, versibus » ; les exemples qu'il avance ne suffisent toutefois pas à illustrer l'usage de *carmen* au sens de *liber*. Hey cite Lucr. 6, 937 *repetam quam raro corpore sint res / commemorare, quod in primo quoque carmine claret*. Mais l'expression *primo ... carmine* ne désigne pas nécessairement le « livre premier » ; elle pourrait aussi être comprise

40 Prisc. *Gramm.* II 153, 6 ; 230, 2 (= N 45) ; 235, 22 (= N 47) ; 249, 7 ; 338, 2 (= N 48) ; 352, 1 (N 49).

41 Prisc. *Gramm.* II 232, 4 *Naevius in II belli Punici* (= N 13).

42 Par exemple Macr. *Sat.* 6, 5, 9 (= N 8) *Naevius belli Punici libro primo*. Non. p. 335, 3 (= N 12). Prob. Verg. *Ecl.* 6, 31 (= N 15).

comme « au début du poème ». ⁴³ On peut en dire autant d'un second exemple, Hyg. Gell. 10, 16, 7 *in primo carmine ... et aequae in sexto libro* (sc. *Aeneidos*).

En revanche, l'emploi de *carmen* comme « division traditionnelle d'un ouvrage » est bien attesté dans un exemple négligé par le *Thesaurus* : Fronto p. 203, 13 *Homeri disperderentur carmina, si pugnae deessent, quod carmine secundo integro, sed primis etiam primi carminis uersibus declarauit*. Ici, Fronton distingue clairement le premier et le second « chant » de l'*Iliade*. ⁴⁴ On peut dès lors admettre que l'usage de *carmen* au sens de *liber* est attesté, ne serait-ce que faiblement, dès l'époque antonine. Il en résulte que Priscien a pu employer *carmen* pour désigner un « livre » de l'édition établie par Lampadio, et les numéros de livres transmis pourront par conséquent être conservés.

inerant signa expressa – Le latin emploie fréquemment *exprimo* au sens de « représenter dans une œuvre d'art ». ⁴⁵ Pour ne citer que quelques exemples, on peut illustrer *exprimo* dans divers usages relatifs à la sculpture, à la peinture et aux arts textiles. En sculpture : Hor. *Epist.* 2, 1, 148–149 *nec magis expressi uultus per aenea signa / quam per uatis opus mores animique uirorum* ; en peinture : Plin. *Nat.* 35, 98 *Aristides ... primus animum pinxit et sensus hominis expressit* ; dans les arts textiles : Claud. Don. Verg. *Aen.* 11, 775 p. 529, 9 *barbaricarii ... exprimentes ex auro et coloratis filis hominum formas et diuersorum animalium aut specierum imitatam subtilitate ueritatem*.

§ 304a

Dans le vocabulaire artistique, *signum* peut être employé en référence à une sculpture, par opposition à d'autres formes artistiques : Sall. *Catil.* 11, 5 *signa, tabulas pictas, uasa caelata mirari* (cf. Cic. *Verr.* II 4, 1). D'autres acceptions ne sont toutefois pas exclues ; on peut penser en particulier à un tissu brodé ou un métal martelé : Verg. *Aen.* 1, 652 *pallam signis auroque rigentem*. 5, 267 *cymbia ... argento perfecta atque aspera signis*. Ou. *Met.* 5, 80–82 *altis extantem signis ... ingentem ... tollit cratera*. Appliqué à une œuvre sculptée, *signum* est parfois distingué de *statua* : Cato *Orig.* 83 *signis, statuis, elogiis, historiis aliisque rebus gratissimum id eius factum habuere*.

Il ressort de ces quelques exemples que *signum* se rapporte à une représentation visuelle en saillie, sans doute opposable aux images peintes sur des *tabulae* planes. Il peut s'agir aussi bien du léger rehaut de la broderie que des contours plus accentués d'un objet métallique décoré ; en matière de sculpture, la distinction opérée par Caton entre *signum* et *statua* suggère que les deux termes correspondent à des techniques différentes, sans qu'il soit possible de déterminer avec certitude lesquelles (*signum* pour les reliefs et *statua* pour la ronde-bosse ?).

La présence conjointe de *signum* et *exprimo* indique que N 9 se rapporte à la description d'un objet d'art visuel ; cette interprétation est encore renforcée par le

43 Bailey 1947 : 1695.

44 Cf. Van den Hout 1999 : 466.

45 Cf. *ThLL* V 2 p. 1788, 12.

parallèle avec Ter. *Eun.* 583–585 *uirgo in conclau sedet suspectans tabulam quandam pictam ; ibi inerat pictura haec, Iouem quo pacto Danaae misisse aiunt quondam in gremium imbrem aureum.* Dans le verbe *inesse*, le préverbe *in-* peut avoir la valeur « dans, à l'intérieur »,⁴⁶ mais lorsque le sujet est une représentation visuelle, on préférera le sens « sur ». C'est ce second emploi qu'illustre le texte de Térence, étant admis que l'adverbe *ibi* renvoie à *tabula* et non à *conclau*. On retrouve le même sens de ce verbe en Verg. *Aen.* 6, 24–26 *hic crudelis amor tauri suppostaque furto Pasiphae mixtumque genus prolesque biformis Minotaurus inest, Veneris monimenta nefandae.*

§ 304b

Le principal enjeu interprétatif lié à N 9 réside dans l'identification de l'œuvre d'art qui y est décrite. L'interprétation la plus probable est celle de Bergk (1842 : 191 adn. *), qui rattache ce fragment à une description de l'*Olympieion* d'Agrigente (cf. § 42e). Mais la critique a formulé de nombreuses autres hypothèses. Ont été proposés comme support de la scène décrite dans N 9 : les bateaux de la flotte romaine construite en 261/260 av. J.-C. (Merula 1595 : 410–411, cf. Pol. 1, 20, 9–1, 21, 3) ; le bouclier d'Énée (Niebuhr 1873 : 157) ; le temple de Junon à Carthage (Klussmann 1843 : 45–46, cf. Verg. *Aen.* 1, 446–493) ; le temple d'Apollon à Cumes (Baehrens 1886 : 46, cf. Verg. *Aen.* 6, 20–33) ; un cratère (Marx *apud* Morel 1927 : 20) ; un bateau construit par Mercure pour Énée (Büchner 1957, cf. N 19) ; un vêtement offert par Énée à Didon (Wimmel 1970, cf. Verg. *Aen.* 1, 648).

Chacune de ces interprétations, prise pour elle-même, est admissible, mais aucune ne s'impose de préférence aux autres, faute d'arguments décisifs. Il serait vain de vouloir compléter la discussion à laquelle les soumettent M. Barchiesi (1962 : 271–293) et Waszink (1972 : 905–910). À ma connaissance, la seule hypothèse formulée depuis lors est due à Suerbaum (2014 : 119). Celui-ci a proposé de voir dans N 9 une description de la *Tabula Valeria*, une peinture exécutée sur les murs de la *curia Hostilia* pour commémorer les victoires de M.⁷ Valerius Messala. L'existence de ce tableau est attestée par Plin. *Nat.* 35, 22, et le lien avec M.⁷ Valerius permettrait d'attribuer au livre I une seconde référence au consul mentionné en N 1 ; mais l'absence de référence à une gigantomachie dans le texte de Pline parle contre sa mise en relation avec N 9. À défaut d'arguments définitifs, je me rallie à la solution proposée par Mariotti (2001 : 29–30 ; 95) et place N 9 à la fin du livre I, en tant que fragment d'interprétation incertaine.

§ 305a

quomodo – L'analyse syntaxique de ce fragment repose principalement sur la compréhension de l'adverbe *quomodo*. Deux hypothèses concurrentes divisent la critique à cet égard. Faut-il y voir un interrogatif introduisant une question indirecte, « de quelle manière » ? Ou s'agit-il d'un relatif, « comme » ? Dans le premier cas, on devra admettre que l'énoncé est incomplet et supposer qu'à un certain point de la tradition, le reste du contexte a disparu. Si l'on préfère l'autre alternative, on

pourra considérer l'énoncé comme complet en postulant l'ellipse du verbe de la proposition relative.

La thèse de l'ellipse a été acceptée, notamment, par Warmington. Celui-ci traduit *quomodo* par «in the fashion of» (Warmington 1967 : 66–67). Mazzarino (1965 : 158) formule une interprétation similaire en expliquant *inerant signa expressa, quo modo Titani* comme *inerant signa expressa eo modo, quo* (sc. *exprimi solent*) *Titani*. Mais je préfère suivre E. Fraenkel (1954 : 14), qui postule une structure syntaxique moins complexe. Selon lui, *quomodo* introduit une interrogative indirecte ; Priscien n'a conservé que le début de l'énoncé, et le verbe de la subordonnée est perdu. Cette hypothèse s'appuie sur la comparaison de N 9 avec Ter. *Eun.* 583–585 (texte cité § 304a).

§ 305b

C'est un bon parallèle, même si dans le texte de Térence, l'interrogation est introduite par *quo pacto* plutôt que par *quomodo*. Ces deux formes présentent, dans la littérature latine, un caractère largement interchangeable. Celui-ci peut se manifester par des hésitations de la tradition manuscrite : Ter. *Phorm.* 507 *quo pacto* (A edd., *quomodo* ω) ; ou par le choix de l'une pour l'autre à des fins de *uariatio* : Rhet. Her. 4, 8, 12 *quid agere ausi sunt aut cogitare possunt, quo pacto hostis ... intruerent in ciuitatem, quomodo ... urbs acerbissimo concidat incendio conflagrata*. Dans la *Guerre punique*, les deux variantes apparaissent : *quomodo* en N 9 et *quo pacto* en N 12 – sans qu'on puisse déterminer ce qui motive le choix de l'une ou de l'autre ; cf. § 89b pour une possible explication.

L'interprétation de N 9 comme un énoncé incomplet a été contestée par Mazzarino. Celui-ci observe que le texte cité par Priscien pour illustrer l'usage du génitif en *-as* est inutilement long, puisqu'il aurait pu se limiter à *Rhuncus atque Porpureus filii Terras*. La raison en serait que Priscien ou sa source aurait voulu donner à son lecteur «un testo dal senso compiuto» (Mazzarino 1965 : 158). Mais Fraenkel avait déjà montré que les citations de Priscien répondent moins à un critère de complétude qu'à une «tendency to leave a combination of parallel nominal *membra* intact and complete» (Fraenkel 1954 : 17). Il me semble par conséquent qu'il vaut mieux accepter l'interprétation de *quomodo* comme adverbe interrogatif dans N 9.

§ 305c

Titani – Baehrens (1886 : 46) imprime *Titanes*. Comme il ne se justifie pas dans l'apparat, il doit s'agir d'un lapsus. Cette leçon est reprise mécaniquement par plusieurs éditeurs ;⁴⁷ ils ont tort, puisque ce texte est cité par Prisc. *Gramm.* II 217, 12 pour illustrer le traitement de *Titan* comme un thème en *-o-* (cf. § 306c). Même si une désinence de nominatif pluriel *-es* est attestée marginalement pour les thèmes en *-o-*,⁴⁸ rien n'indique que Naeuius l'ait utilisée. Et s'il l'avait fait, Priscien n'aurait pas pu le citer pour illustrer l'usage de *Titanus* au lieu de *Titan*, car il n'y aurait eu aucune différence avec le nominatif pluriel d'un thème consonantique.

§ 306a

47 Merry 1892 : 27 ; Pascoli 1927 : 8 ; Förster 1956 : 192 ; Diehl 1967 : 10.

48 CIL I² 1469. Cf. Wachter 1987 : 253.

§ 306b Les combats des Olympiens contre les Titans et contre les Géants font à l'origine l'objet de deux mythes séparés. Leurs plus anciennes attestations littéraires sont contenues dans le corpus hésiodique, qui les distingue clairement. On trouve un récit de la titanomachie dans Hes. *Theog.* 617–635 et une allusion à la gigantomachie dans Hes. *Cat. frg.* 43a 65. Il se produit toutefois, dès l'Antiquité, une confusion entre les Titans et les Géants. Ce phénomène remonterait, à en croire les scholiastes, au moins jusqu'à Euripide : Schol. Eur. *Hec.* 472 ἢ Τιτάνων γενεάν· ἀντὶ τοῦ Γιγάντων· ὑποσυγγέουσι δὲ τῆν ἐν ἑκατέρους διαφοράν. Naevius a pu, lui aussi, fusionner les deux théomachies. Quoi qu'il en soit, il serait vain de chercher des parallèles iconographiques dans lesquels les Titans apparaîtraient conjointement aux Géants. Une telle recherche ne contribuerait en rien à l'interprétation, car Naevius ne devait pas viser à l'exactitude, mais à l'efficacité de la description. Il s'agissait pour lui de représenter une scène de combat aux dimensions cosmiques, qui puisse faire écho au thème guerrier du poème.

§ 306c Le traitement de Τιτάν comme un thème en *-o-* est attesté plusieurs fois dans la poésie latine d'époque républicaine : Plaut. *Men.* 854 *Titanum*_{ACC.SG} (dans une variante manuscrite). Plaut. *Persa* 26 ; Enn. *Frg. uar.* 84 *Titani*_{NOM.PL.} D'autres formes de la seconde déclinaison apparaissent plus tardivement : Manil. *Carm. frg.* 2 *Titano*. Hyg. *Fab.* 150, 1 *Titanos*_{ACC.PL.} Tert. *Apol.* 19 frg. Fuld. 2 *Titanorum*. Cic. *Nat. deor.* 2, 70 ; Hyg. *Fab.* 167, 1 *Titanis*_{ABL.PL.}

Priscien lui-même avait déjà décrit ce phénomène : Prisc. *Gramm.* II 216, 9 *in multis ... inuenimus a genetiuo Graeco factum Latinum nominatiuum – ut elephas elephantos, hic elephas huius elephantis et hic elephantus, a genetiuo Graeco elephantos, huius elephantis. Similiter ... Τιτάν Τιτᾶνος, hic Titanus huius Titani.* Cette description de *Titanus* comme un métaplasme formé sur le génitif singulier Τιτᾶνος a été acceptée, à l'époque moderne, par Väänänen (1938) et González Luis (2000–2001).

Toutefois, les tenants de cette hypothèse sont contraints d'adopter une explication peu satisfaisante, accusant une supposée « prédilection de la langue populaire pour la flexion vocalique » (Väänänen 1938 : 314). On préférera, avec André (1956 : 263–264), chercher l'origine de la nouvelle formation latine dans le génitif pluriel grec. En effet, pour un locuteur non natif du grec, la forme Τιτανῶν peut être rattachée aussi bien à un thème consonantique Τιτᾶν qu'à un thème en *-o-* *Τιτανός. Le contexte à l'origine d'une telle analyse doit être, selon André, une expression comme Τιτανῶν γένος (cf. Cic. *Leg.* 3, 2, 5 *Titanum e genere*). Pour un autre exemple de métaplasme dans le corpus de Naevius, cf. § 406b.

§ 307a **bicorpores** – Flores (2011b : 9) signale une leçon avant correction *bicorpore* pour le manuscrit *R*, sans indiquer s'il se réfère au texte de la p. 198 ou de la p. 217. Il s'agit uniquement de la première occurrence.

§ 307b L'adjectif *bicorpores* ne se traduit pas par « pourvu d'un double corps » mais par « pourvu d'un corps à double nature », à la fois humaine et animale. Les Géants sont en effet fréquemment représentés avec un torse humain et des queues de serpents

ou de poissons en guise de jambes.⁴⁹ C'est probablement dans ce sens que Naevius entendait *bicorpores*. H. Fränkel observe que d'autres attributs animaux peuvent s'ajouter ou se substituer à ces traits ; on trouve ainsi, sur les reliefs du grand autel de Pergame (Berlin, Pergamonmuseum), des Géants à tête de lion, cornes de taureau, ailes et serres d'oiseau. Il n'est toutefois pas légitime d'y voir une « Tendenz der Zeit, die Giganten mit allerlei tierischen Zügen auszustatten » (Fränkel 1935 : 60 adn. 2). Les représentations de cet ordre sont minoritaires,⁵⁰ et l'autel de Pergame a été construit 20 à 40 ans après la fin de la seconde guerre punique. On ne dispose, par conséquent, d'aucun élément permettant d'affirmer que Naevius se figurait les Géants autrement que comme des anguipèdes.

N 9 contient la plus ancienne attestation de l'adjectif *bicorpor*. Celui-ci n'apparaît qu'en deux autres occasions, en dehors des citations qu'en donne Priscien : Acc. *Trag.* 307 *Pallas bicorpor anguuium spiras trahit*. Cic. *Tusc.* 2, 22 *haec (sc. dextra) bicorpore adflixit manum*. Le fragment d'Accius, comme celui de Naevius, rapporte *bicorpor* à l'un des Géants ; et même si Pallas appartient à l'origine aux Titans (cf. Hes. *Theog.* 376), il n'y a là qu'un exemple supplémentaire de la confusion fréquente affectant ces deux groupes (cf. § 306b). Quant au texte de Cicéron, il y est question des Centaures combattus par Héraklès (cf. Diod. 4, 12, 3–8).

§ 307c

Cicéron et Accius emploient *bicorpor* dans des sénaires iambiques ; celui-ci, dans une tragédie intitulée *Eriphyla*, celui-là dans une traduction versifiée d'un passage extrait des *Trachiniennes*. Cet adjectif, mal adapté au schéma dactylique, est remplacé dans la poésie hexamétrique par *bimembris* ou *biformis*. Aucun de ces synonymes n'est employé en référence aux Géants dans la latinité classique ;⁵¹ en revanche, ils qualifient les Centaures en plusieurs occasions : *bimembris* dans Cornif. *Carm.* frg. 2 ; Verg. *Aen.* 8, 293 entre autres ; *biformis* par exemple dans Verg. *Aen.* 6, 286 ; Ou. *Met.* 2, 664.

Formellement, l'adjectif *bicorpor* est un composé possessif ; il appartient ainsi à un type de composition productif en proto-indo-européen, mais dont la fréquence en latin s'explique moins par cet héritage que par le goût des poètes pour les « Lehnübersetzungen griechischer Dichterwörter » (Leumann 1977 : 386). Si *bicorpor* est bien une innovation poétique, on peut légitimement penser que Naevius en est l'inventeur.⁵² On sera tenté d'en chercher le modèle dans gr. δίσωμος ou δισώματος. Mais δίσωμος appartient au vocabulaire de l'astronomie, et n'apparaît qu'à partir du 1^{er} s. av. J.-C. ; quant à δισώματος, il s'agit d'un mot rare et sa première attestation se trouve dans Diod. 4, 12, 5, plus d'un siècle après Naevius. Il est plus sûr de voir

§ 307d

49 Vian 1988 : 253–254.

50 Vian 1988 : 254.

51 On en compte toutefois un exemple tardif en Paneg. 10, 4, 2 *monstrorum biformium* (en référence à 10, 4, 1 *terrigenarum*).

52 Hypothèse déjà avancée par De Moor 1877 : 120.

dans *bicorpor* un calque de διφυής, puisque Cic. *Tusc.* 2, 22 *bicorporem ... manum* traduit Soph. *Trach.* 1095 διφυᾶ ... στρατόν.⁵³

§ 308a **Atlantes** – Buecheler (1863 : 340) estime que les nombreuses variantes manuscrites pour *Atlantes* sont des corruptions d'une forme latinisée de ce nom. Il propose la conjecture *Telamones*. L'existence de cette forme est garantie par Seru. auct. *Aen.* 1, 741 *Ennius dicit Nilum Melonem uocari, Atlantem uero Telamonem* ; on peut y ajouter Vitr. 6, 7, 6 *item si qua uirili figura signa mutulos aut coronas sustinent, nostri telamones appellant, ... Graeci uero eos ἄτλαντας uocitant*. Mais rien n'indique que Naevius ait dû préférer *Telamo* à *Atlas*, la forme déjà utilisée par Andronicus (L 24). En outre, le texte proposé par Buecheler ne permet pas de rendre compte des variantes manuscrites commençant par un *a*-. Il convient de le rejeter.

Luck propose le texte conjectural *magni Athamantis – filii <et> Terras*. La leçon *Atlantes* serait selon lui une banalisation vis-à-vis du nom moins connu *Athamantis*, peut-être sous l'influence de la terminaison *-antes* de *Gigantes*. L'omission d'un *et*, entre le dernier *i* de *filii* et le *t* de *Terras*, pourrait être une forme d'haplographie.⁵⁴ Cette conjecture permettrait d'expliquer les variantes manuscrites *athlantes* et *atlatentes*. On s'abstiendra pourtant de la recevoir dans le texte de Naevius, car elle soulève plusieurs problèmes.

Luck attribue en effet à Naevius une version du mythe d'Athamas inconnue par ailleurs. La Schol. Hom. *Il.* 2, 511 établit entre Athamas et Porphyryon un autre rapport de parenté, puisqu'elle en fait deux des fils de Sisyphé.⁵⁵ Pour Nonn. *Dion.* 9, 315–317, Porphyryon est bien un fils d'Athamas, mais il a pour mère Themisto. Aucune version connue ne fait naître Porphyryon d'Athamas et de la Terre. L'indication dans ce sens donnée par Treidler (1953 : 272) est inexacte ; il la fonde apparemment sur Pind. *P.* 8, 15–17 ; Apollod. 1, 36 ; Hor. *Carm.* 3, 4, 53–58 ; Claud. *Carm. min.* 53, 114–116, alors qu'aucun de ces textes ne mentionne l'ascendance de Porphyryon.

Quant au second géant, quelle que soit la créature mythologique dissimulée derrière les leçons *rhuncus*, *rumchus* et *rhumcus*, aucun enfant d'Athamas ne porte un nom approchant. Val. Fl. 3, 65–68 associe vaguement Athamas à un Rhoecus, mais il n'y a probablement rien à en tirer en faveur de la conjecture de Luck (sur la possible identification de *Rhuncus* avec Rhoecus, cf. § 309c).

À cela s'ajoute que le texte de Prisc. *Gramm.* II 217, 12 s'arrête à *Atlantes*. S'il faut rétablir *Athamantis*, on s'étonnera de ce que Priscien ait coupé sa seconde citation de manière à laisser le génitif en suspens. On pourrait bien sûr admettre que la coupure ait été déjà présente dans sa source, mais il n'y aurait là qu'une supposition sans fondement.

53 Barchiesi 1962 : 281–282.

54 Luck 1983 : 272–273.

55 Version similaire : Steph. Byz. p. 114, 8.

Enfin, il n'est pas certain que la leçon *Atlantes* représente un insurmontable problème d'interprétation. Même si la présence d'Atlantes aux côtés des Géants et des Titans peut surprendre, il n'est pas exclu que ce trait apparemment hétérodoxe revête une importance structurelle dans le poème (cf. § 308b). Pour ces raisons, il me semble plus méthodique de maintenir le texte transmis et de reléguer la conjecture de Luck en apparat critique.

Flores (2011b : 9) signale, sans sigle de manuscrit, une leçon *athalantes*. Il doit s'agir d'un lapsus pour la leçon *athlatentes* du manuscrit *H*, texte de la p. 217.

La présence d'Atlas en N 9 témoigne de la même confusion que celle qui affecte les Titans (cf. § 306b). Atlas est compté au nombre de ces derniers par Aischyl. *Prom.* 427–428 Τῖτᾱνα λύμαις εἰσιδόμαν θεὸν Ἄτλανθ'. Une tradition antique l'associait à la titanomachie, soit à titre d'allié (Seru. auct. *Aen.* 4, 247 *cum Titanibus steterit*), soit en tant que chef des Titans (Hyg. *Fab.* 150, 2 *qui dux eorum fuit*). Dans le cas de la *Guerre punique*, l'ajout d'Atlas aux protagonistes de la théomachie peut se justifier par la volonté d'ajouter à la scène une symbolique africaine explicite ; en faisant figurer parmi les vaincus du combat cosmique un personnage traditionnellement situé en Afrique, Naevius tisse un lien évident entre le sujet de l'*ekphrasis* et le thème général du poème.⁵⁶

§ 308b

La forme plurielle *Atlantes* cause beaucoup de perplexité aux interprètes de ce fragment. H. Fränkel (1935 : 60) a pensé pouvoir la rapporter à un terme technique d'architecture ; *Atlantes* désignerait des figures d'hommes soutenant, comme des colonnes, un entablement : Vitr. 6, 7, 6 (texte cité § 308a). Comme de tels éléments architectoniques sont attestés parmi les vestiges de l'*Olympieion* d'Agrigente,⁵⁷ Fränkel y voit un argument décisif en faveur de l'hypothèse de Bergk (cf. § 42e).

Cette interprétation n'est pourtant pas exempte de difficultés. Si l'on accepte la thèse rattachant N 9 à l'*Olympieion* d'Agrigente, on devra considérer que la gigantomachie est représentée sur le fronton ou les métopes de la façade orientale, selon l'indication de Diodore. Les atlantes se trouvent quant à eux, comme l'exige leur fonction de soutien, sur un registre inférieur de la façade. Par conséquent, les figures décrites comme *Gigantes* et *Atlantes* appartiennent à deux compositions nettement distinctes dans le décor du temple. Il n'est pas probable que Naevius les ait condensées dans une même proposition, comme si elles étaient impliquées dans une action commune.⁵⁸

Rowell (1957a : 424–425) critique cet argument : « that is one thing and the impression they could have made on the mind of Naevius is another. It seems to me that it was precisely the sight of so many *magni Atlantes* that gave Naevius the idea of treating them in the plural in describing the gigantomachy in the pediment ». Mais c'est une argumentation circulaire, car il n'existe, en dehors de ce fragment

56 Wimmel 1970 : 98–99.

57 Confirmé par Caltebat 2004 : 234.

58 Mariotti 2001 : 29–30.

d'interprétation incertaine, aucun indice de l'impression qu'aurait pu faire ce temple sur Naevius. Il serait hasardeux de fonder sur un tel raisonnement l'interprétation d'*Atlantes* comme terme technique architectural.

L'explication proposée par Barchiesi est également insatisfaisante. Pour lui, *Atlantes* est un pluriel poétique visant à souligner la grandeur d'Atlas. Mais cette interprétation repose en définitive sur un postulat invérifiable : « il nesso tra le nozioni di pluralità e di grandezza sembra appartenere alle strutture universali della mente umana, come ricerche adeguate dovrebbero confermare » (Barchiesi 1962 : 289).

Je préfère m'en tenir à l'interprétation d'E. Fraenkel (1954 : 14–15). Selon lui, les Titans et les Atlantes ne doivent pas être compris comme des entités distinctes des Géants dans N 9 ; l'action décrite par Naevius n'a pas d'autres sujets que *Rhuncus atque Porpureus*, et les noms de *Titani*, *Gigantes* et *Atlantes* leur sont simplement apposés. Par cette apposition, Naevius instaure une comparaison entre Atlas d'une part, Rhuncus et Porpureus d'autre part. Comme les sujets de la comparaison, *Rhuncus atque Porpureus*, sont au nombre de deux, Naevius devait nécessairement mettre au pluriel l'autre terme de la comparaison, *Atlantes*.

La pluralisation du nom d'Atlas, bien qu'elle puisse paraître problématique, n'est peut-être pas sans précédent. On manque certes d'indices permettant d'affirmer, avec Mariotti (2001 : 58), qu'elle trouve son origine dans une « tradizione greco-italica ». Mais Bettini (2015 : 96–102) a montré de manière convaincante que dans l'usage linguistique des Romains, les noms de divinités présentent une certaine indifférence à la catégorie de nombre. Aux exemples cités par Bettini – *Veneres*, *Cupidines*, *Cereres*, *Quirini*, etc. – on pourra sans doute ajouter celui des *Atlantes* de N 9.

§ 309a

Rhuncus atque Porpureus – Le nom du premier Géant est transmis par les manuscrits de Priscien sous les formes *rhuncus*, *rumchus* et *rhumcus*. La présence constante d'un *h* indique que cette lettre devait se trouver, sinon dans la leçon originale de Naevius, au moins dans l'archétype de Priscien. La leçon *Runcus* proposée par Hermann (1816 : 630) tend à rétablir l'usage orthographique postulé pour le 3^e s. av. J.-C., sans notation de l'aspirée (cf. § 60b). Le choix d'une leçon dépendra en dernière analyse de l'identification du personnage en question ; à ce sujet, cf. § 309c.

Spangenberg (1825 : 195) et C. O. Mueller (1839 : 397) proposent de lire *ac* au lieu de la leçon transmise *atque*. Peut-être est-ce justifié, car Skutsch (1985 : 63) signale que la variante *atque* n'est presque jamais employée devant consonne en poésie. Mais peut-on inférer d'un usage attesté à partir d'Ennius qu'il valait aussi pour les textes antérieurs ? Autant qu'on puisse en juger, Naevius emploie *atque* devant consonne et voyelle indifféremment ;⁵⁹ la variante *ac* n'est en revanche pas

59 Devant consonne : Naeu. *Com.* 58 ; *Trag.* 61 ; N 28 ; N 42 ; N 54 ; N 55. Devant voyelle : Naeu. *Com.* 94. 111 ; *Trag.* 35. 62.

documentée dans les textes conservés de ce poète.⁶⁰ Quoi qu'il en soit, il n'est pas indispensable de trancher cette question, puisque la graphie *atque* peut valoir pour une forme monosyllabe au même titre que la variante *ac*.⁶¹

La leçon *purpureus* apparaît comme une banalisation vis-à-vis des formes présentant un *o* dans l'une des deux premières syllabes. Parmi celles-ci, *H* et la première main de *B* ont interverti les voyelles *o* et *u*. Je choisis la forme *Porpureus*, la plus proche de son modèle grec Πορφύριων, par la correspondance entre *o* et *omicron*, *u* et *upsilon*.

Le nom latin *Porpureus* présente des différences notables vis-à-vis de son modèle supposé Πορφύριων. Celles-ci se manifestent à deux niveaux : au plan orthographique et phonétique, d'une part, avec l'emploi de *p* en face de φ , et d'*u* en face d'*v* ; au plan morphologique, d'autre part, puisqu'à la terminaison *-iων* correspond en latin le suffixe *-eus*. Pour la transcription latine des sons grecs notés <*v*> et < φ >, cf. § 52 et § 60 respectivement. Quant au suffixe *-eus*, l'explication la plus vraisemblable est que *Porpureus* ne vise pas à translittérer en latin un nom grec, mais à en donner une interprétation. L'inventeur de cette traduction devait voir dans Πορφύριων un dérivé de πορφύρα, que ce lien étymologique soit correct ou non. Il n'avait qu'un pas à franchir pour rétablir le même rapport en latin, et choisir un dérivé de *porpura* comme nouveau nom du roi des Géants. Il aurait pu forger, sur le modèle du grec, **Porpuriō*, *-ōnis* ; mais la relation (pseudo ?) étymologique entre le nom de la pourpre et celui du Géant apparaissait plus clairement en choisissant un adjectif déjà présent dans la langue latine, *porpureus*.

§ 309b

Rhuncus et *Porpureus* sont deux Géants. Ce constat s'appuie, d'une part, sur le qualificatif *filii Terras*, et d'autre part, sur la probable identité de *Porpureus* avec Πορφύριων, le βασιλεὺς Γιγάντων mentionné par Pind. *P.* 8, 12–17. L'interprétation du nom *Rhuncus* soulève plus de difficultés, puisqu'aucune tradition connue ne l'attribue à un Géant.

§ 309c

H. Fränkel adopte la leçon *Runcus*, conjecturée par Hermann (1816 : 630), et propose d'y voir la transcription de gr. ῥύγχος « tierische Fratze » (Fränkel 1935 : 60 adn. 2). Cette hypothèse est légitime aux plans phonétique et orthographique, puisque Naevius transcrivait vraisemblablement l'*upsilon* par un *u* et n'employait pas de digramme pour noter les aspirées grecques (cf. § 52a et § 60b) ; on pourrait aussi orthographier *Runchus* pour rendre compte des variantes manuscrites, qui toutes présentent un *h* diversement placé selon les *codices*.

D'un autre côté toutefois, l'interprétation de Fränkel repose sur un postulat voulant que les représentations de Géants puissent, à l'époque de Naevius, comporter des traits animaux de toutes sortes. Or en réalité, les reliefs de l'autel de Pergame offrent le seul exemple convaincant de Géants pourvus d'attributs autres que les queues

60 Elle est rétablie par conjecture en Naeu. *Com.* 59 par Ribbeck 1898 : 18.

61 Par exemple, dans un sénnaire iambique, Plaut. *Epid.* 522 *atque me minoris facio prae illo qui omnium*.

de serpents ou de poissons ; et on a vu (cf. § 307b) que ce monument, postérieur à Naevius de plusieurs décennies, ne peut guère servir d'appui à la thèse de Fränkel.

Une autre hypothèse, remontant à Bentley (1713 : 140), rapproche Rhuncus d'un Géant nommé Rhoetus par Hor. *Carm.* 2, 19, 23 ; 3, 4, 55 et Rhoecus par Hyg. *Fab. praef.* 4 (texte conjectural). Le nom de Rhoetus est donné dans la littérature latine à diverses autres figures mythologiques : un guerrier rutule dans Verg. *Aen.* 9, 344–345 ; l'ancêtre d'un allié de Turnus dans Verg. *Aen.* 10, 388 ; un adversaire de Persée dans Ou. *Met.* 5, 38 ; un Centaure dans Ou. *Met.* 12, 271. 285. 293. 301 ; pour ce dernier personnage, la forme *Rhoecus* est aussi attestée dans Verg. *Georg.* 2, 456 ; Lucan. 6, 390 ; Mart. 8, 6, 7 ; Val. Fl. 1, 141 ; 3, 65. Les variantes *Rhoecus* et *Rhoetus* doivent correspondre au grec *Ῥοῖκος*, un nom attribué à l'amant d'une hamadryade,⁶² à un héros combattant les Amazones avec Thésée,⁶³ et à un Centaure.⁶⁴ En revanche, on ne connaît aucun Géant de ce nom dans la mythologie grecque.

Si l'on adopte l'identification de *Rhuncus* à *Ῥοῖκος/Rhoecus*, il faut admettre qu'à un point indéterminé de la tradition légendaire, ce nom a été transféré du groupe des Centaures à celui des Géants. Quoi qu'il en soit, l'hypothèse de Bentley trouve un appui dans Hor. *Carm.* 3, 4, 54–59 *quid minaci Porphyrion statu, quid Rhoetus ... contra sonantem Palladis aegida possent ruentes*. Cette interprétation n'est cependant pas entièrement satisfaisante au point de vue phonétique, puisque l'évolution de la forme grecque *Ῥοῖκος* vers son correspondant latin supposé *Rhuncus* reste à expliquer. En l'absence d'une solution certaine, je m'abstiens de trancher cette question et conserve la leçon *Rhuncus* accompagnée de la *crux desperationis*.

§ 310 **filiu Terras** – Le nom de « fils de la Terre » convient autant aux Géants qu'aux Titans, et peut-être aussi à Atlas. L'ascendance des Géants est évoquée par exemple dans Hes. *Theog.* 183–187 ; Diod. 4, 21, 7. Pour les Titans, cf. Hes. *Theog.* 133–136 ; Verg. *Aen.* 6, 580 *genus antiquom Terrae, Titania pubes*. D'ordinaire, on ne considère pas Atlas comme né de la Terre ; toutefois, Hygin pourrait conserver la trace d'une tradition hétérodoxe, pour autant qu'il ne s'agisse pas d'une confusion : Hyg. *Fab. praef.* 3 *ex Aethere et Terra ... Pontus et Titanes, Briareus, Gyges, Steropes, Atlas, Hyperion et Polus*.

Pour l'emploi du génitif en *-as*, cf. § 64.

62 Schol. Apoll. Rhod. 2, 476 p. 166, 8 ; Schol. Theokr. 3, 13 ; Etym. gen. Alpha 602, 9 ; Etym. m. p. 75, 32.

63 Identifié par une inscription sur un *stamnos* attique à figure rouge (Oxford, Ashmolean Museum, inv. 522). Cf. Kauffmann-Samaras 1994.

64 Kall. *H.* 3, 221 (cf. Schol. Kall. *H.* 3, 221) ; Apollod. 3, 106 ; Ail. *Var.* 13, 1.

N 10

Prisc. *Gramm.* II 243, 1 nam inquires, cuius extremam corripit dicit Probus, inquietis declinatur, quod trium factum est generum, ut supra ostendimus; cuius etiam simplex in usu inuenimur trium generum; Naeuius in carmine belli Punici I :

iamque eius mentem fortuna fecerat quietem

Cod. : BDGHKLR.

carmine] -nū K || I] *om. GL.*

1 eius] eis *B^{ac}* || fortuna (fur- *GL^{ac}K*) fecerat] fortunam fecerat *R^{ac}* fecit fortuna *L^{pc}*.

« Et déjà, la fortune avait rendu son esprit serein ».

I – Hertz imprime le numéro de livre *II*, qu’il a pensé lire dans le manuscrit parisien R. À l’en croire, cette leçon alternerait dans la tradition avec le sigle *I* transmis par BDHK. Havet (1880 : 379) et M. Barchiesi (1962 : 483–484), qui ont personnellement examiné R, ne confirment pas la lecture de Hertz. Selon eux en effet, R porte la leçon *I*, et chacun peut aujourd’hui s’en assurer en consultant les images numérisées de ce codex.⁶⁵ Mais malgré ce désaccord entre les éditeurs anciens, l’attribution de N 10 au livre I peut être considérée comme garantie. Seuls les manuscrits GL omettent le sigle,⁶⁶ mais il s’agit sans doute d’une haplographie entre le *i* final de *Punici* et le *i* initial de *iamque*. Je place en conséquence ce fragment parmi ceux du livre I. § 311

eius – Les témoins hésitent entre la leçon *eis*, transmise par la première main de B, et *eius* dans le reste de la tradition. Je retiens *eius*, comme tous les autres éditeurs. La variante *eis* doit résulter d’un simple oubli du *u* de la part du copiste. § 312a

Qui est le personnage dont la *fortuna* rassérène l’esprit ? Et dans quelles circonstances ce soulagement lui est-il apporté ? Pour Merula (1595 : 425), il s’agit de Regulus qui, confiant dans sa fortune, ne craint pas l’affrontement avec l’armée carthaginoise de Xanthippe. L’appartenance au livre I, garantie par la tradition manuscrite, parle toutefois contre une telle interprétation ; en effet, les fragments le plus probablement liés à la geste de Regulus se trouvent au livre IV (cf. en particulier N 22). On pensera plus volontiers à un personnage mythologique, même si un doute subsiste puisque le livre I présente un contenu partiellement historique (cf. § 42a). § 312b

Si, comme tout porte à le croire, N 10 appartient à la partie mythologique, on en identifiera plus volontiers le personnage central à une figure en lien avec la légende d’Énée. La grande majorité des critiques pensent à Énée lui-même, bien qu’il n’y ait a priori aucune raison d’écarter Anchise. D’aucuns ont encore suggéré, sans

65 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84789900> (consulté le 5 juin 2019). Le passage en question se trouve au verso du f. 56.

66 Constaté par autopsie pour le manuscrit G. Celui-ci est désormais accessible au public par internet : <http://www.e-codices.unifr.ch/de/csg/0904/> (consulté le 5 juin 2019). Le passage en question se trouve à la p. 103, première colonne.

grand succès, les personnages de Didon (Alfonsi *apud* Marmorale 1950 : 247), voire de Vénus (Frassinetti 1969 : 251).

§ 312c

Si la *communis opinio* tend à reconnaître Énée derrière le personnage de N 10, aucun consensus ne s'est formé quant au contexte de ce fragment. Je ne discute ici que les principales hypothèses avancées.

La fin de la tempête. – Schütte (1841 : 71) rattache apparemment N 10 à l'épisode de la tempête, puisque son édition place ce fragment dans le même contexte que N 5. À suivre ce fil, il faudrait voir dans N 10 l'évocation du soulagement d'Énée au moment où cesse la tempête qui l'a dévié vers l'Afrique. Cette hypothèse est notamment adoptée par M. Barchiesi (1962 : 484) ; si elle est correcte, il faut placer N 10 au livre I, auquel Macrobe attribue N 5, et non au livre II comme semble l'envisager Schütte.

L'épisode carthaginois. – Si l'on admet l'existence d'un épisode carthaginois dans la légende d'Énée (cf. § 42g), on peut être tenté de rattacher ce fragment au séjour des Troyens en Afrique. C'est le parti pris par De Moor (1877 : 94), et plus récemment par Büchner (1982 : 27). Celui-ci met en relation N 10 avec le concile des dieux (cf. § 319a), au terme duquel il est décidé qu'Énée quittera Didon : le cours des événements avait déjà apaisé le héros, qui pensait avoir trouvé à Carthage sa nouvelle patrie, quand les dieux décident de lui faire reprendre ses errances. Toutefois, le rattachement de N 10 à ce contexte impliquerait son attribution au livre II, contrairement au témoignage des manuscrits.

La consultation de la sibylle. – Baehrens (1886 : 46) préfère placer N 10 dans le contexte de la consultation de la sibylle cimmérienne (cf. N 17). Selon cette interprétation, Énée trouve l'apaisement dans la connaissance de son destin, révélé à lui par la prophétesse. Si cette interprétation était correcte, cela permettrait de rattacher au livre I le fragment N 17, transmis sans numéro de livre. Mais une telle conclusion serait abusive ; car même en admettant que le soulagement d'Énée provienne de la révélation de son avenir, il n'est pas garanti que la prédiction de la sibylle soit en cause dans N 10. On pourrait aussi rapporter ce fragment à la découverte des *libri futura continentis* de N 21, à moins qu'il ne s'agisse d'un autre épisode divinatoire dont on n'a pas gardé trace. En faveur toutefois de l'hypothèse soutenue par Baehrens, voir le parallèle avancé par Marmorale (1950 : 247) : Ps. Aur. Vict. *Orig.* 10, 1 *Aeneam ... uenisse eo sciscitatum de statu fortunarum suarum*. Si, comme le suppose Marmorale, l'*Origio* conserve un écho de Naevius, la *fortuna* évoquée dans N 10 pourrait être celle dont Énée est venu s'enquérir auprès de la Cimmérienne.

L'arrivée en Italie. – Mazzarino (1973 : 35), tout en maintenant l'attribution de N 10 au livre I, propose une interprétation selon laquelle la joie du héros est causée par son arrivée en Italie. Toutefois, à moins de penser à une escale temporaire comparable à celle de Verg. *Aen.* 3, 532–550, cette hypothèse se heurte à des difficultés d'ordre structurel. En effet, N 12 se rapporte assez vraisemblablement à un épisode carthaginois situé au livre II, ce qui n'est pas compatible avec une arrivée définitive en Italie au livre I.

La victoire sur les peuples du Latium. – Klussmann (1843 : 49–50), suivi par Vahlen (1854 : 13), imagine que Naevius décrit la joie d'Énée lorsque, après avoir défait ses ennemis, il peut enfin songer à prendre possession de l'Italie. Mais ici aussi, on devrait postuler une arrivée définitive en Italie au livre I, ce qui est problématique. Il faudrait plutôt placer N 10 au livre II, en contradiction avec la tradition manuscrite. Mais même en corrigeant le sigle transmis, cette hypothèse manque de vraisemblance, puisqu'aucun indice direct ne suggère que Naevius ait raconté la guerre des Troyens et des Latins.

En résumé, seules les hypothèses de Schütte (fin de la tempête) et de Baehrens (soulagement apporté par un oracle) paraissent admissibles ; mais l'incertitude quant à l'identité du personnage central de ce fragment ne permet pas une interprétation plus précise. Je place par conséquent N 10 en fin de livre I, comme fragment d'interprétation incertaine.

fortuna fecerat – Je retiens le texte *fortuna fecerat*, transmis par la plupart des manuscrits. La variante orthographique *fur-* est tardive, les autres variantes apparaissent trop sporadiquement pour suggérer autre chose qu'une inattention du scribe. § 313a

Spangenberg (1825 : 200) interprète apparemment *fortuna* comme un théonyme, puisqu'il imprime ce mot avec une majuscule. Flores (2011b : XXVIII–XXX) défend longuement cette hypothèse, sans doute en vain. L'existence d'un culte de Fortuna au temps de Naevius n'implique pas qu'un emploi comme nom commun était exclu. Que N 10 fasse allusion à une intervention de cette déesse reste, au mieux, une supposition indémontrable. § 313b

Baehrens (1886 : 46) voyait dans *fortuna* une expression elliptique désignant l'avenir dévoilé par la sibylle à Énée : « fortunam a Sibylla patefactam intellege ». Pour séduisante que soit cette hypothèse, je peine à trouver des parallèles permettant de l'étayer. Il vaut mieux suivre Mariotti : « è più naturale intendere che il buon andamento (effettivo) delle cose aveva tranquillizzato qualcuno, forse Enea » (Mariotti 2001 : 97). Pour cette acception de *fortuna*, cf. *ThLL* VI 1 p. 1177, 54–1178, 29.

quietem – N 10 est transmis par Priscien, qui le cite dans un chapitre consacré aux diverses flexions de *quiēs* et de ses composés *requiēs* et *inquiēs*. Le propos du grammairien est en substance le suivant. Les noms latins en *-iēs* forment en règle générale un génitif en *-iēi* ; autrement dit, ils appartiennent à la cinquième déclinaison. Seul *quiēs* échappe à la « règle » définie ici, en formant un génitif *quiētis* selon la troisième déclinaison. Priscien connaît toutefois deux exceptions à l'exception, puisque Laeu. *Carm.* frg. 15 et Afran. *Com.* 77 emploient la forme *quiē*. La même incertitude se retrouve dans *requiēs*, dont Priscien cite des exemples ressortissant tant à la troisième qu'à la cinquième déclinaison. À ce stade de son développement, le grammairien s'engage dans une digression, rappelant que *requiēs* est « invariable en genre » : Prisc. *Gramm.* II 242, 16 *in eodem genere mansit*. Sans doute s'agit-il § 314

d'une allusion au fait que *requiēs*, à la différence d'(*in*)*quiēs*, ne connaît pas d'usage adjectival. Priscien conclut son chapitre en illustrant l'emploi de *quiēs* comme adjectif. À cette fin, il cite deux exemples : N 10 pour l'accord avec un féminin, et, pour le masculin, Macer *Hist. 7 non minimo opere milites quietes uolebant esse*.

Priscien semble considérer la déclinaison consonantique comme une innovation en comparaison du rattachement de (*re*)*quiēs* à la cinquième déclinaison. On sait toutefois aujourd'hui que l'inverse est vrai, *quiēs*, *quiētis* « repos » devant refléter un ancien nom abstrait en *-ti-*. La comparaison avec les cognats indo-européens montre en effet que le thème *quiēti-* est hérité : cf. p.-i.-ir. **čīāti-* « bonheur » (v. pers. *šiyāti-*, avest. réc. *šāiti-*). La variante *quiē-*, en revanche, doit représenter une innovation latine. On suppose communément que le passage de (*re*)*quiēs* à la cinquième déclinaison s'est produit par la métanalyse du nominatif singulier *requiēs* et son rattachement au type de *speciēs*.⁶⁷ Cette explication doit être correcte, comme le montrent la rareté des formes de cinquième déclinaison dans le paradigme de *quiēs* et leur absence dans celui d'*inquiēs* ; tout indique que le changement a d'abord affecté le composé *requiēs* avant de se répercuter, plus rarement, sur le simple *quiēs* en épargnant *inquiēs*. Meiser (1998 : 150) situe à l'époque de Cicéron l'intégration de *requiēs* dans la cinquième déclinaison, mais l'exemple d'Afranius impose de fixer une date plus haute.

N 11

Excerpta Andecauensia 34, 2 modo imperatiuo salue, eodem modo tempore futuro salueto, [eodem] modo infinitiue

saluere

tantum, ut apud Pacuuium <... Naeuium> in primo belli Punici.

Cod. : ARV.

tempore – modo *om.* RV || ut (ut est R) – punici *om.* A || *cetera em. No.*

« Être sauf ».

- § 315 La découverte de N 11 est due à De Nonno (1992 : 251). Ce dernier a réalisé l'édition critique d'une compilation d'extraits grammaticaux que les manuscrits attribuent à Charisius. De Nonno a baptisé *Excerpta Andecauensia* cet ouvrage qui conserve plusieurs fragments, jusqu'alors inconnus, d'auteurs républicains. Ainsi, un passage consacré aux impératifs *salue* et *salueto* signale que l'infinitif *saluere* est employé *apud Pacuuium in primo belli Punici*. Comme l'observe De Nonno (1993 : 19), l'attribution d'un *Bellum Punicum* à Pacuvius doit résulter d'une erreur. Un saut du même au même a dû survenir dans l'archétype des *Excerpta*, causant la disparition du texte compris entre le nom de Pacuvius et le titre du poème. Dans cette lacune a dû se perdre la mention de Naevius et sans doute une citation empruntée à son épopée. Il est possible que l'auteur de cet *excerptum* ait cité Naevius pour illustrer

67 Leumann 1977 : 285.

la même forme *saluere*. Mais, faute de connaître l'ampleur de la lacune, on ne peut exclure que la *Guerre punique* ait été mentionnée pour un autre motif. Compte tenu de cette incertitude, aucune interprétation n'est possible.

1.1.2 Fragments du livre II

N 12

Non. p. 335, 3 liquerit significat et reliquerit. (...) Naeuius belli Punici lib. II :

¹blande et docte percontat Aenea quo pacto ²Troiam urbem liquerit

p. 474, 8 percontat (...) Naeuius belli Punici lib. II: blande et docte percontat Aenea quo pacto Troiam urbem liquerit.

Cod. : A^ABL B^A C^AD^A.

II] libro I trib. Mer Li al.

1 Aenea Fleckeisen : aenas (uel enas) codd. 335 aeneas B^{Pc} 335 Mer 50 (scripsit Aineas) aeñ LC^A 474 aeneidos A^A 474 ennius B^A 474 aeneam D^A 474 Mer 115 (scripsit Ain-) em Lipsius aenean Klu aenes Buecheler.

2 liquerit codd. 335 (praeter B^AP reli-) : reliquisset (uel relinq-) codd. 474 liquisset Mer linquisset Mue^N 250 (dubit.) collata uar. l. in Hor. Carm. 3, 4, 78.

« Avec douceur et tact, elle demande à Énée comment il a quitté la ville de Troie ».

blande et docte percontat – L'interprétation de N 12 se heurte à deux problèmes principaux : premièrement, identifier l'interlocuteur d'Énée ; et deuxièmement, déterminer lequel des deux protagonistes interroge l'autre. Dès les débuts des études consacrées à la *Guerre punique*, les critiques ont concentré toute leur attention sur le premier problème, considérant le second comme trivial. Nul n'a jamais envisagé de le résoudre autrement qu'en faisant d'Énée le sujet de *liquerit*, et de son interlocuteur anonyme celui de *percontat*. Cette conclusion ne s'imposerait pourtant qu'à la condition de retenir la leçon *Aeneam*, écartant toute ambiguïté quant au rôle d'Énée dans ce dialogue. Or, la *communis opinio* (cf. § 317) choisit la forme de nominatif *Aenea*, qui peut être prise indifféremment pour sujet de *percontat* ou de *liquerit*.

§ 316a

Faute de connaître le contexte de N 12, il n'est pas possible de décider avec certitude laquelle de ces deux interprétations est correcte. Certes, l'hypothèse construisant *Aenea* comme sujet de *percontat* plutôt que de *liquerit* manque de vraisemblance. Cependant, il convient de la prendre en considération, ne serait-ce que pour formuler les arguments qui permettent de la réfuter. L'interlocuteur d'Énée peut donc être, comme le veulent la plupart des critiques, Didon ou Latinus, et la question être adressée à Énée. Mais rien n'empêche de penser à un compatriote rencontré par les Troyens au hasard de leurs errances. Auquel cas, la question pourrait aussi bien être posée par ce personnage à Énée, que l'inverse.

§ 316b

L'hypothèse faisant de Didon l'interlocutrice d'Énée est due à Lipsius (1575 : 13). Elle repose sur la comparaison de N 12 avec la fin du livre I de l'*Énéide*. Selon les tenants de cette thèse, la demande adressée par Didon au héros troyen (Verg. *Aen.* 1, 750–756) serait une amplification du texte de ce fragment.⁶⁸ Scarsi (1987) a proposé de cette interprétation une variante selon laquelle Anna, et non Didon, serait l'amante d'Énée dans la *Guerre punique*. La présence d'Anna dans le poème de Naevius semble garantie par N 62, et l'on connaît une version alternative de la légende d'Énée, correspondant au schéma proposé par Scarsi : cf. Seru. auct. *Aen.* 4, 682 *Varro ait non Didonem, sed Annam amore Aeneae impulsam se supra rogam interemisse*. Que Naevius ait choisi Didon ou Anna pour en faire l'amante d'Énée n'a guère d'influence sur l'interprétation de N 12 et sur le rôle structurel attribué à ce fragment dans l'économie du poème. Si Naevius a intégré à la partie mythologique un épisode carthaginois à titre d'*aition* de la guerre punique (cf. § 42c), cet effet sera aussi bien atteint dans les deux cas. Pour cette raison, on traitera la version de Lipsius et celle de Scarsi comme deux variantes d'une même hypothèse (hypothèse de « l'amante africaine »).

À Didon, Spangenberg (1825 : 193) préfère Latinus. L'épisode décrit dans N 12 trouverait son pendant virgilien dans le discours par lequel le roi des Latins accueille les Troyens (Verg. *Aen.* 7, 195–198). D'autres ont voulu identifier l'hôte d'Énée à différents personnages : Klausen a pensé à Évandre,⁶⁹ Pascoli à l'un des *siluicolae homines* mentionnés dans N 8,⁷⁰ Manganaro au héros Lanoios connu par une inscription de Tauroménion (Taormina).⁷¹ Ici encore, l'identité précise de l'« hospes italicus » (Baehrens 1886 : 46) n'influe que faiblement sur l'interprétation d'ensemble du poème ; on pourra par conséquent considérer les propositions de Spangenberg, Klausen, Pascoli et Manganaro comme une seule hypothèse (hypothèse de « l'hôte italien »).

Pour tenir compte de toutes les possibilités interprétatives, il convient d'ajouter, aux deux voies traditionnellement empruntées par la critique, une troisième alternative. L'interlocuteur d'Énée pourrait être un autre Troyen, croisé par hasard sur la route de l'exil. Une rencontre de cet ordre donnerait très naturellement lieu à un dialogue similaire à celui de N 12. Le livre III de l'*Énéide* fournit un bon parallèle à cette situation ; il s'agit de l'épisode de Buthrote, au cours duquel les Troyens rencontrent Andromaque et Hélénus (Verg. *Aen.* 3, 291–355). Dans cette scène, Énée et Andromaque s'enquèrent mutuellement du sort qui les a attendus après la chute de Troie. La demande est d'abord adressée par Énée : Verg. *Aen.* 3, 317–318 *heu ! quis te casus deiectam coniuge tanto / excipit ?* Quelques vers plus loin, Andromaque retourne la question à son interlocuteur : Verg. *Aen.* 3, 337 *set tibi qui cursum uenti,*

68 Baehrens 1915 : 262.

69 Klausen 1839 : 515 adn. 858.

70 Pascoli 1927 : 9.

71 Manganaro 2014 : 557 avec bibliographie.

quae fata dedere ? Si un épisode analogue a lieu dans la partie mythologique de la *Guerre punique*, il n'est pas probable que le personnage rencontré par Énée soit Andromaque. En effet, la question *quo pacto Troiam urbem liquerit* ne serait pas appropriée, puisque l'Énée de Naevius n'ignorait probablement pas comment la veuve d'Hector avait quitté sa patrie. Toutefois, on peut légitimement imaginer que Virgile ait transposé à Buthrote un épisode situé par Naevius dans un autre contexte et impliquant un autre personnage rescapé des flammes de Troie.

Je ne prétends pas ici trancher définitivement entre ces diverses interprétations, mais seulement apporter un éclairage sur les principaux arguments avancés en faveur de chacune. Les méthodes que j'adopte sont de deux natures : d'une part, l'étude sémantique de quelques termes-clés, et d'autre part, la recherche de parallèles dans les textes susceptibles d'avoir servi de modèle à Naevius, ou d'avoir subi son influence.

Le sémantisme des adverbes *blande* et *docte*, comme celui des adjectifs dont ils sont dérivés, recouvre une large palette de nuances. Le sens général de *blande* est « doucement, avec bienveillance » : cf. Ter. *Ad.* 878 *blande dicere aut benigne facere*. Afran. *Com.* 60 *quam blande, quam materno uisast pectore*. Il s'y ajoute souvent une idée de flatterie, de sorte que *blande* peut décrire une gentillesse qui cache des arrière-pensées. Ainsi dans Plaut. *Asin.* 206, *blande ac benedice* se réfère au comportement de la proxénète Cleareta, attentive aux moindres désirs du jeune Argyrippus tant que celui-ci est en mesure de la payer. De la même manière, lorsque Cicéron évoque une tentative de subornation, c'est aussi cet adverbe qu'il choisit : Cic. *Q. Rosc.* 49 *rogare coepit blande et concinne*.

§ 316c

Quant à *docte* et à l'adjectif *doctus* dont il dérive, ils recouvrent en substance une notion de savoir, d'habileté, de maîtrise technique. Ils peuvent se référer à l'art de la parole : cf. Plaut. *Asin.* 524–525 *an [tu] tibi uerba blanda esse aurum rere, dicta docta pro datis ? Persa* 551 *uerbum docte dicere*. Mais d'autres domaines techniques sont également envisageables : Hor. *Epist.* 2, 1, 32–33 *pingimus atque psallimus et lutamur Achiuis doctius unctis*. Le même adverbe peut aussi être associé à une notion d'astuce ou de malice, surtout dans la comédie : Plaut. *Bacch.* 694 *senem hodie doctum docte fallas*. On ne peut toutefois guère aller plus loin dans la définition de *docte* ; du moins W. A. Baehrens (1915 : 262) force-t-il le sens de cet adverbe, lorsqu'il l'interprète comme la marque d'une connaissance préalable qu'aurait l'interlocuteur d'Énée du destin des Troyens.⁷²

Haffter (1937) se fonde sur les nuances de flatterie et d'astuce associées respectivement à *blande* et à *docte*, pour identifier l'interlocuteur d'Énée avec Didon. Selon lui, Naevius s'est inspiré, pour le personnage de la reine carthaginoise, des modèles de Calypso et de Circé ;⁷³ comme celles-ci, la Didon de la *Guerre punique* mettrait en œuvre tous les moyens, notamment oratoires, pour retenir insidieusement

72 Critique déjà formulée par Scarsi 1987 : 199.

73 Même analyse de la part de Perret 1942 : 97–99, qui en tire toutefois une conclusion défavorable à l'hypothèse de Haffter.

un jeune héros à sa cour. Mais on a montré, d'une part, que l'adverbe *blande* ne signale pas nécessairement une arrière-pensée :⁷⁴ cf. Ter. *Ad.* 878 ; Afran. *Com.* 60 (textes cités ci-dessus). Enn. *Ann.* 50 *blanda uoce uocabam*. Et d'autre part, même dans les exemples comiques où *docte* implique une notion d'astuce, l'idée fondamentale reste celle de l'habileté technique.⁷⁵ En outre, tant la bienveillance envers un hôte que l'excellence oratoire, qualités dénotées respectivement par *blande* et par *docte*, sont des traits appartenant conventionnellement au caractère noble des personnages épiques. Il serait illusoire de se fonder sur ces caractéristiques pour exclure l'une ou l'autre des hypothèses en cours. On renoncera par conséquent à l'approche sémantique pour se concentrer sur la recherche de parallèles textuels.

§ 316d

Dans ce domaine, l'argument le plus solide parle en faveur de Didon. Au livre I de l'*Énéide*, Vénus se plaint auprès de Cupidon des douces paroles par lesquelles la reine retient Énée auprès d'elle : Verg. *Aen.* 1, 670–671 *nunc Phoenissa tenet Dido blandisque moratur uocibus*.⁷⁶ Il est frappant de constater que la première de ces *blandae uoces* adressées par Didon à Énée vise précisément à lui faire raconter *quo pacto Troiam urbem liquerit* : Verg. *Aen.* 1, 753–756 *immo age, et a prima, dic, hospes, origine nobis insidias ... Danaum ... erroresque tuos eqs*. On est en droit de se demander si l'expression *blandis ... uocibus* n'est pas une réminiscence, volontaire ou non, d'une scène correspondante de la *Guerre punique* ; auquel cas, on disposerait d'un bon argument pour identifier l'interlocuteur d'Énée avec Didon.

La recherche de parallèles homériques tend elle aussi à étayer l'hypothèse de l'amante africaine. Serrao (1965 : 529–530) considère l'expression *blande et docte* comme une imitation de la formule décrivant dans l'*Odyssée* le discours adressé par Ulysse à Nausicaa : ζ 148 *μειλίχτιον καὶ κερδαλέον ... μῦθον*. Curieusement, Serrao y voit un argument en faveur de la thèse de l'hôte italien. Selon lui, Latinus témoigne à l'égard d'Énée d'une bienveillance intéressée ; le roi aurait en effet reconnu la supériorité des Troyens et chercherait à différer par la ruse un affrontement armé entre son peuple et les nouveaux arrivants.⁷⁷ Mais la position d'Ulysse vis-à-vis de Nausicaa est très différente de celle de Latinus face aux Troyens. La situation à laquelle se réfère Serrao – la rencontre d'un naufragé et d'une jeune princesse – est beaucoup plus proche de la scène entre Didon et Énée.⁷⁸

Pieri (1979) a pensé trouver dans un texte de Fronton un meilleur argument en faveur de l'hôte italien. Dans une brève prose narrative, le précepteur impérial raconte comment Périandre, tyran de Corinthe, confondit un jour des marins coupables d'avoir voulu assassiner son protégé, le poète Arion. Au cours d'un interrogatoire mené en douceur, le roi amène habilement les suspects à se contredire au sujet de

74 Mariotti 2001 : 34.

75 Mariotti 2001 : 34 ; Serrao 1965 : 528 ; Scarsi 1987 : 198–199.

76 Parallèle relevé pour la première fois par Runes 1924 : 114.

77 Serrao 1965 : 530–531.

78 Argument déjà formulé par Paratore 1970 : 243.

leur victime : Fronto p. 241, 23 *uoltu comi, uerbis lenibus percontatur, numquidnam super Arione Lesbio comperissent.*

Ce texte contiendrait une réminiscence de la *Guerre punique*. Pieri y relève en effet trois points de rencontre avec N 12. Premièrement, *uoltu comi* serait une amplification de *blande*, adverbe qui présenterait « una maggiore disponibilità a riferirsi all'espressione del volto ». ⁷⁹ Deuxièmement, *uerbis lenibus* répondrait à *docte* (« *docte* agisce prevalentemente nella sfera del linguaggio » Pieri 1979 : 21). Et troisièmement, *percontatur* fait écho au *percontat* de Naevius ; la préférence accordée à la forme déponente s'expliquerait par une influence plautinienne. ⁸⁰

Si l'on admet avec Pieri (1979 : 19) que ces tournures ont été suggérées à Fronto par une simple association d'idées, ce parallèle pourra être utilisé à l'appui de la thèse de l'hôte italien. Il existerait en effet une certaine analogie entre la situation de Périandre et celle de Latinus. L'un et l'autre seraient, selon Pieri, contraints d'utiliser une ruse pour arriver à leurs fins : le premier pour faire toute la lumière sur l'affaire d'Arion, le second pour éviter un conflit armé avec Énée. ⁸¹

Toutefois, les points de rencontre constatés par Pieri ne sont pas convaincants. L'adverbe *docte* caractérise certes un discours dans N 12. Mais de là à voir dans *uerbis lenibus percontatur* un écho de *docte percontat*, il y a un pas que la rigueur philologique se refuse à franchir. Quant à l'adjectif *blandus*, il n'est pas vrai qu'il se réfère particulièrement à l'expression du visage. Au contraire, on le trouve souvent rapporté explicitement à des paroles : Plaut. *Asin.* 525 ; Enn. *Ann.* 50 (textes cités § 316c) ; Cic. *Phil.* 7, 26 *blanda aut supplici oratione*. ⁸² Le parallèle avancé par Pieri ne repose en définitive que sur le rapprochement de *percontat* avec *percontatur*, coïncidence insuffisante à établir la dépendance de Fronto à l'égard de Naevius. On devra par conséquent renoncer à voir dans le texte de Fronto un indice quant à l'interprétation de N 12.

Dans l'ensemble, la balance des arguments penche donc en faveur de Didon. L'hypothèse de Lipsius repose sur le meilleur parallèle textuel, car Verg. *Aen.* 1, 670–671 *blandis ... uocibus* présente plus de similitude avec le texte du fragment que Fronto p. 241, 23 *uoltu comi*. Pieri (1979 : 20) invoque certes le goût pour la *uariatio* qui préside, dans l'œuvre de Fronto, au choix des allusions archaïsantes ; mais cet argument n'a guère de poids, face à la correspondance littérale entre la formulation de Virgile et celle de Naevius. En outre, la thèse de l'amante africaine peut s'appuyer sur un témoignage interne à la *Guerre punique*, puisque la présence de Didon et d'Anna est probablement confirmée par N 62 (cf. § 483). Les hypothèses

§ 316e

79 Pieri 1979 : 21, avec références, notamment, à Ou. *Met.* 13, 555 *blando ... ore*. Petron. 127, 1 *risit tam blandum, ut uideretur mihi plenum os extra nubem luna proferre.*

80 Pieri 1979 : 17 adn. 15, avec références notamment à Plaut. *Aul.* 211 ; *Men.* 922 ; *Pseud.* 462.

81 Selon l'interprétation de Serrao 1965, acceptée par Pieri.

82 Autres exemples : *ThIL* II p. 2038, 79.

concurrentes requièrent en revanche un acte de foi ;⁸³ en effet, ni la présence d'un hôte italien, ni celle d'un compatriote rencontré par hasard ne sont explicitement attestées dans les textes conservés.

§ 317 **Aenea** – Cette correction, proposée par Fleckeisen (1864 : 20–21), correspond probablement au nominatif attendu pour l'époque de Naevius (cf. § 63). La tradition manuscrite connaît aussi la forme de nominatif *Aeneas*, mais il doit s'agir d'une banalisation.⁸⁴ Pour l'emploi d'une forme en *-a* répondant à un nom propre grec de la première déclinaison, cf. N 15 *Anchisa*.

Parmi les autres leçons transmises, l'accusatif *Aeneam* serait admissible, puisque *percontō(r)* peut se construire avec le double régime de la personne interrogée et de la question posée.⁸⁵ À l'exception de Klussmann (1843 : 47), la critique a toujours privilégié le nominatif. Je retiens moi aussi la conjecture de Fleckeisen, en postulant qu'*Aeneam* est une corruption isolée ; mais il faut admettre que seule une étude complète de la tradition de Nonius permettrait de confirmer la validité de ce choix.

En dehors des formes mentionnées jusqu'ici, les manuscrits de Nonius ne proposent que des corruptions manifestes : *aeneidos*, *ennius*, *aeñ*, *aenas*.

Lipsius (1575 : 13) a conjecturé *em*, qu'il considère comme une forme alternative du pronom *eum* ;⁸⁶ cette proposition doit être rejetée pour deux raisons. D'une part, la forme *eum* est la seule qui soit attestée dans les fragments de Naevius.⁸⁷ D'autre part, une leçon *em* ne permettrait pas de rendre compte, au point de vue paléographique, des diverses variantes manuscrites.

Plusieurs éditions mentionnent encore en apparat la conjecture *Aenes*, due à Buecheler (1863 : 333–334). Celui-ci y voyait une forme alternative du nom d'Énée. *Aenides* « fils d'Énée » (Verg. *Aen.* 9, 653) en serait dérivé, comme *Pelides* « fils de Pélée » de *Peles* (Varro *Ling.* 10, 69). Mais l'existence d'une variante *Aenes* est improbable. En effet, si l'on peut expliquer *Peles* vis-à-vis de *Peleus* comme *Achilles* (Plaut. *Mil.* 61. 1054. 1289) à côté d'*Achilleus*, le nom d'*Aenes* reste sans parallèle en face d'*Aeneas*.

§ 318a **quo pacto Troiam urbem liquerit** – N 12 est cité deux fois par Nonius : la première (Non. p. 334, 38–335, 4) pour l'emploi de *liquerit* au sens de *reliquerit* ; la seconde (Non. p. 474, 5–9) pour la forme active *percontat*, équivalente à *percontatur*. La leçon *liquerit* est garantie par le lemme de Non. p. 334, 38. Les variantes *reliquisset* et *liquisset*, qui n'apparaissent que dans le texte de la p. 474, peuvent être imputées à une inattention de Nonius ou des copistes.

83 Selon la formule employée par Barchiesi 1962 : 479.

84 Merula 1595 : 50 admet également un nominatif en *-as* mais orthographe, sans vraisemblance, *Aineas*.

85 *ThLL* X 1 p. 1220, 74.

86 Cf. Paul. Fest. p. 77.

87 Naeu. *Trag.* 33 ; *Com.* 110.

On peut s'interroger sur le rôle structurel de la question *quo pacto* – *lique-rit* : recevait-elle une réponse ? Et si oui, de quelle nature était-elle ? La fuite des Troyens fait déjà l'objet, au livre I, d'une narration assez détaillée. Si la question de N 12 est adressée à Énée, il est probable qu'elle n'ait pas été destinée à introduire un nouveau récit enchâssé. La réponse, s'il y en a eu une, n'aura sans doute comporté rien de plus qu'un récit largement abrégé.⁸⁸ Cette absence de réponse ne devait pas susciter plus de difficultés, pour l'économie générale du poème, que l'échange entre Énée et Andromaque en Verg. *Aen.* 3, 337–343 (texte cité § 316b). Andromaque y interroge Énée, mais Hélénius interrompt leur conversation, de sorte que le récit d'Énée est avorté. Il y a à cela une raison évidente dans le poème virgilien. Si le héros satisfaisait la curiosité d'Andromaque, il se verrait contraint à recommencer le récit qu'il vient de donner en réponse à Didon. Aussi Virgile abrège-t-il la scène grâce à l'intervention d'Hélénius, pour s'épargner une répétition fastidieuse qui conduirait son poème dans un cul-de-sac narratif. Quel qu'ait été le protagoniste anonyme de N 12, si sa question était adressée à Énée, Naevius a dû se trouver dans une situation de même nature. Il est probable que le poète de la *Guerre punique* ait adopté une solution comparable à celle de Virgile, interrompant abruptement le dialogue ou abrégeant la réponse d'Énée.

§ 318b

Non. p. 334, 38–335, 4 cite N 12 pour illustrer l'emploi du verbe simple *linquo* à la place de son composé *relinquo*. Cette synonymie est confirmée par plusieurs textes dans lesquels les deux verbes alternent à des fins de *uariatio*, comme dans Verg. *Aen.* 10, 855–856 *nunc uiuo neque adhuc homines lucemque relinquo ; sed linquam*.⁸⁹

§ 318c

Sur la locution adverbiale *quo pacto* et son rapport avec *quomodo*, cf. § 305b ; sur la distribution de ces deux formes dans la *Guerre punique* et ses possibles motivations, cf. § 89b.

N 13

Prisc. *Gramm.* II 232, 5 (*uide L 5*) *Naevius in II belli Punici :*

prima incedit Cereris Proserpina puer

Cod. : ABDGHKLR.

II] VI *legit alicubi Nestor quidam Nouariensis.*

1 *incedit*] -det *GL* || *cereris*] *cete- R^{ac} caete- R^{pc} cereris grauida G^{ac}* || *proserpina puer*] *pro///serpina puer H puer proserpina L.*

« En premier s'avance Proserpine, fille de Cérès ».

La *communis opinio* rattache N 13 et N 14 à une assemblée des dieux convoquée pour délibérer du sort des Troyens, une hypothèse formulée pour la première fois par Leo (1913 : 82). De Moor (1877 : 97) envisageait déjà un concile des dieux, mais

§ 319a

88 Terzaghi 1928 : 12–14 ; Perret 1942 : 482 ; Mariotti 2001 : 33.

89 Autres exemples : *ThIL* VII 2, p. 1460, 34.

ne l'intégrait pas à l'intrigue du poème ; il s'agissait selon lui d'un motif ornant le bouclier d'Énée. Avant lui, Schütte (1841 : 76) avait déjà envisagé d'attribuer ce fragment à une *ekphrasis* de cet ordre, mais il ne se prononçait pas sur la nature de la scène représentée.

Le concile des dieux est un thème homérique. On sait en effet que l'*Odyssée* s'ouvre sur une réunion au cours de laquelle les Olympiens décident à l'insu de Poséidon qu'Ulysse quittera Calypso et regagnera Ithaque ; pour le traitement de cette scène par Andronicus, cf. L 2, L 19 et L 20. L'*Iliade* aussi comporte une assemblée des dieux (chant Y), au cours de laquelle ceux-ci décident d'empêcher Achille de détruire Troie avant l'heure fixée par le destin.

Ce motif homérique est devenu un lieu commun de l'épopée, de sorte qu'il n'est pas étonnant d'en trouver des contreparties dans la poésie latine. Si la *Guerre punique* comportait bien un concile des dieux, sur quoi celui-ci a-t-il pu porter ? Sur le traitement que les Troyens recevraient en Afrique ? Sur leur départ de Carthage ? Sur l'issue de leur affrontement avec les Latins, une fois arrivés en Italie ? Sur la fondation de Rome ? Il est difficile de trancher. Soit Naevius a suivi au plus près le schéma odysseén, auquel cas les immortels devaient s'assembler pour mettre un terme au séjour des exilés à Carthage.⁹⁰ Soit l'auteur de la *Guerre punique* s'est plutôt approché du modèle de l'*Iliade* ; l'assemblée divine devait alors intervenir dans le cadre de l'affrontement entre Troyens et Latins, prenant une décision qui mènerait en fin de compte à la fondation de Rome.⁹¹ Si cette seconde hypothèse est correcte, Naevius a pu inspirer Virgile pour l'assemblée des dieux racontée au livre X de l'*Énéide*. Le modèle pourrait cependant n'être qu'indirect si les *Annales* d'Ennius comportaient déjà une scène analogue.

Dans N 13, Proserpine est représentée en train de s'avancer (*incedit*). Sans doute s'apprête-t-elle, si ce fragment appartient au récit d'une assemblée des dieux, à prendre place sur le siège qui lui est réservé ; il faudrait donc admettre que Naevius a décrit assez précisément l'ordre d'arrivée des Olympiens à l'assemblée. Ce détail trouve une correspondance dans le concile de l'*Iliade*, puisqu'en Y 14–15, on voit Poséidon sortir de la mer pour venir s'asseoir, le dernier, parmi les autres immortels. Certes, le passage homérique se distingue nettement de N 13, puisque le récit se focalise ici sur le dernier arrivé, qui est aussi le premier à prendre la parole. Mais Naevius n'était pas censé proposer une imitation littérale d'un modèle homérique ; l'attention portée par l'auteur de l'*Iliade* à l'arrivée de Poséidon a pu suggérer à Naevius l'ajout d'un trait similaire, qu'il aura ensuite exploité d'une façon différente. Quoi qu'il en soit, l'influence est trop lointaine pour déterminer si le concile de la *Guerre punique* s'approchait plus de la scène correspondante dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée*.

90 Hypothèse envisagée par Niebergall 1937 : 19–20.

91 Hypothèse défendue par Cichorius 1922 : 49.

D'autres interprétations ont circulé : on a voulu rattacher N 13 à une *ekphrasis* § 319b du décor ornant les bateaux de la flotte de guerre romaine (Merula 1595 : 410–411) ; à un inventaire des dieux et déesses soutenant les parties en conflit dans la première guerre punique (Klussmann 1843 : 52–53) ; au récit d'une intervention divine lors de l'attaque du Capitole par les Gaulois (Mueller 1884a : XXIX) ; à la description d'une procession au cours de laquelle était exhibée une statue de Proserpine (Cichorius 1922 : 47–49) ;⁹² à une *ekphrasis* des portes du temple de la sibylle cimmérienne (Zicari 1957 : 396–397 ; cf. N 17). Au vu du faible succès remporté par ces hypothèses, je me dispense de les commenter ici.

II – Merula (1595 : 53) signale qu'un certain Nestor de Novara, auteur au 15^e s. d'un § 320 lexique latin,⁹³ attribuait N 13 au livre VI. Cette indication divergente a influencé l'interprétation du fragment, puisque Cichorius s'en est réclamé pour le rapporter à la partie historique de la *Guerre punique* (cf. § 319b). Il n'y a toutefois pas lieu d'en tenir compte. Selon toute vraisemblance Nestor a dû citer N 13 d'après Priscien, qui transmet ce fragment au livre VI des *Institutions*. Or, face à l'unanimité de la tradition manuscrite de Priscien, il est permis de croire à une erreur de la part de Nestor. Le lexicographe aura sans doute remplacé involontairement le sigle *II* par le numéro du livre de Priscien dans lequel il a trouvé ce fragment.

incedit – Les manuscrits portent, pour la plupart, la forme *incedit*. Seuls GL § 321 présentent la leçon *incedet*. Faute d'arguments en faveur de la leçon plus faiblement attestée, je retiens *incedit*.

Cereris – La leçon *Cereris*, transmise par la majorité des témoins, est saine. La variante § 322 *ca(e)teris* (R) résulte d'un lapsus. L'ajout de *grauida* dans G, corrigé dans un second temps, s'explique comme une contamination avec le texte de la ligne suivante.

Proserpina puer – Tous les manuscrits retenus par Hertz portent la leçon *Proserpina* § 323 *puer*, à l'exception de L, qui inverse l'ordre de ces deux mots. Il s'agit évidemment d'une bévue sans conséquence, de sorte que l'on s'en tiendra au texte de la majorité. Sur l'emploi de *puer* comme substantif féminin, cf. § 71.

N 14

Macr. *Sat.* 6, 5, 8 quam pius arquitenens (*Verg.* *Aen.* 3, 75) : hoc epitheto usus est N a e u i u s belli Punici libro secundo :

¹deinde pollens sagittis inclitus arquitenens ²sanctus Ioue [Delphis] prognatus Pythius Apollo

92 Pour une critique définitive de cette hypothèse, cf. Barchiesi 1962 : 423–425.

93 Sur Nestor, cf. Barchiesi 1962 : 422.

Cod. : AFNPRT.

1 deinde] dein *Mer*.

2 sanctus ioue *Buecheler* : sanctusque *codd. def. Kaster sanctus Vah* || delphis *secl. Buecheler, def. Kaster* : deli uel delei *Fleckeisen delo Mue* || pythius] phitius *T pithius A putius Vah i. a.*

« Ensuite, puissant par ses flèches, glorieux porteur de l'arc, vénéré fils de Jupiter, le Pythien Apollon ».

- § 324 On rapporte communément N 14, tout comme le fragment précédent, à un concile des dieux convoqué pour délibérer du sort des Troyens. Büchner (1982 : 27–28) estime que N 14 se réfère à l'arrivée d'Apollon à l'assemblée. Sans doute cette interprétation résulte-t-elle du lien étroit généralement postulé par les éditeurs entre ce fragment et N 13. Mais à la différence du fragment précédent, N 14 ne contient pas de *uerbum mouendi*, de sorte qu'une autre interprétation serait aussi envisageable. On peut ainsi penser à une prise de parole :⁹⁴ Jupiter s'exprimerait en premier, et les autres dieux, dont Apollon, donneraient leur avis par la suite (*deinde*).
- § 325 **deinde** – Bien que *deinde* soit transmis unanimement, les éditeurs impriment pour la plupart *dein*, une variante apparaissant déjà dans l'édition de Merula (1595 : 410). Celui-ci ne la justifie pas, mais il s'agit probablement d'une correction *metri gratia*. On la rejettera pour cette raison (cf. § 1d).
- § 326 **pollens sagittis** – Pour l'emploi par Naevius de l'expression *pollens sagittis*, cf. N 63, où elle s'applique vraisemblablement à Diane, là encore en connexion avec *arquitenens*. Le qualificatif de *pollens sagittis* ne semble pas avoir de modèle direct en grec. À ce sujet, diverses hypothèses sont examinées par M. Barchiesi (1962 : 435). La plus probable relie *pollens sagittis* à une expression homérique comme A 75 Ἀπόλλωνος ἑκατηβελέταο ἄνακτος ou Hom. h. *Ap.* 140 Ἀργυρότοξε ἄναξ ; *pollens* correspondrait à ἄναξ, et *sagittis* évoque le second membre des composés ἑκατηβελέτης et ἀργυρότοξος.
- § 327 **includus arquitenens** – Macrobe avance N 14 et N 63 comme des modèles possibles de Verg. *Aen.* 3, 75 *quam pius arquitenens*. Il n'y a toutefois pas lieu de voir dans ce rapprochement un indice permettant d'attribuer N 14 à un contexte comparable à celui du vers virgilien. Le même passage des *Saturnales* cite encore Host. *Carm.* frg. 4, et *arquitenens* apparaît en outre dans deux fragments d'Accius.⁹⁵ Aussi cet adjectif constitue-t-il selon toute vraisemblance un « poetic commonplace » (Wigodsky 1972 : 35), reposant évidemment sur un modèle grec. L'expression *includus arquitenens* contient apparemment un écho de deux épithètes homériques appliquées à

94 Cichorius 1922 : 49.

95 Acc. *Trag.* 52. 166.

Apollon ;⁹⁶ le composé *arquiteneus* semble en effet calqué sur τοξοφόρος, tandis qu'*includus* rappelle, tant par ses sonorités que par son étymologie, le premier membre de κλυτότοξος.

sanctus – prognatus – Les manuscrits de Macrobe portent *sanctusque Delphis prognatus*, mais *Delphis* est suspect. Il ne semble pas qu'on puisse le rapporter à *prognatus*, puisqu'on attend avec ce participe le nom d'un parent et non celui d'un lieu de naissance⁹⁷ – sans compter qu'Apollon ne passe pas pour être né à Delphes, mais à Délos.⁹⁸ D'un autre côté, *Delphis* peut difficilement porter sur *sanctus*. Warmington (1967 : 58–59) admet certes cette interprétation et traduit *sanctus ... Delphis* par « hallowed at Delphi », mais il faut reconnaître avec Barchiesi (1962 : 438) que ce tour sonne « assai poco latino ».

Les conjectures *Delo* (Mueller 1885a : 139), *Deli* ou *Delei* (Fleckeisen 1861) résolvent la difficulté liée au lieu de naissance du dieu, mais laissent sans réponse l'aspect syntaxique de la question. La solution de Buecheler (1861) est préférable. Selon lui, *-que* doit être corrigé en *Ioue*, ce qui permet de compléter *prognatus* par le nom du parent d'Apollon ; cette émendation résout en même temps une difficulté secondaire, puisqu'on voit difficilement avec quoi le *-que* coordonne *sanctus*. L'indication d'une filiation ou d'une parenté divine correspond d'ailleurs à un trait souvent observé de la diction épique saturnienne (cf. § 27a). Quant à *Delphis*, Buecheler l'exclut à juste titre, estimant que ce mot s'est introduit dans le texte de Naevius par contamination avec une note marginale expliquant *Pythius*.⁹⁹

Pythius – Les manuscrits des *Saturnales* hésitent entre les leçons *Pythius*, *Pithius* et *Phitius*, les deux dernières constituant apparemment des corruptions de la première. Vahlen (1854 : 14) conjecture *Putius* en apparat, une leçon admise par plusieurs éditeurs, dont dernièrement Flores (2011b : 30). C'est en effet une des solutions qui s'offrait à Naevius pour rendre Πύθιος, s'il n'utilisait ni la lettre *y*, ni la transcription du *θ* par <th> (cf. § 52d et § 60b). Je retiens pour ma part *Pythius*, qui devait être la forme employée par Macrobe ; à ce sujet, cf. § 3a.

96 Ronconi 1973 : 19, précédé par De Moor 1877 : 120.

97 Buecheler 1861.

98 Fleckeisen 1861.

99 C'est sans raison valable que Kaster 2010 : 84 défend la leçon *sanctusque Delphis* (ou *Deli*) dans le texte de Macrobe.

1.1.3 Fragments du livre III

N 15

Prob. Verg. *Ecl.* 6, 31 poeta Ennius Anchisen augurii ac per hoc diuini quiddam habuisse praesumit sic: (... [*Enn. Ann. 18-19*]); Naeuius belli Punici libro tertio sic:

¹postquam auem aspexit in templo Anchisa, ²sacra in mensa Penatium ordine ponuntur; ³immolabat auream uictimam pulchram.

Cod. : MPV.

libro tertio] ·3· libro M.

- 1 postquam] -mde *Mue*^N || auem] aues *Ke i. a.* || in templo] de templo *Spa* || Anchisa] -ses V.
 2 in mensa] immensa *Klu.*
 3 immolabat] imo- *P.*

Cf. *Schol. Verg. Veron. Aen.* 2, 687 peritum multarum disciplinarum Anchisen fuisse <et diuini quiddam habuisse probare po>ssunt Naeuius et Ennius in An., qui ita de eo ait *eqs.* (*fere Enn. Ann. 18. Mai 1835 : 386 (e Cynthii cuiusdam Cenetensis in Verg. Aen. commentario, saec. XV)* Anchises uates fuit auctor diuinandi; Ennius : doctusque Anchises uenis, et Naeuius belli Punici lib. III : templo Anchisa sacra in mensa Penatium ordine ponuntur.

« Après qu'Anchise a aperçu un oiseau dans le *templum*, les ustensiles sacrés sont disposés en bon ordre sur la table des Pénates ; il répandait de la *mola salsa* sur une belle victime ornée d'or ».

§ 330a

libro tertio – La tradition attribue unanimement N 15 au livre III. Les manuscrits ne divergent que par la notation du numéro de livre, le codex M adoptant l'abréviation moderne ·3· au lieu du *tertio* écrit en toutes lettres dans les autres manuscrits. L'attribution au livre III est confirmée par le témoignage de Cynthius Cenetensis;¹⁰⁰ celui-ci, selon Rowell (1947 : 28–29), aurait eu accès au manuscrit de Bobbio, aujourd'hui perdu, sur lequel reposent les témoins subsistants du texte de Probus.

L'assignation de ce fragment au livre I, proposée par plusieurs critiques,¹⁰¹ n'a aucun fondement dans la tradition manuscrite. L'hypothèse envisagée par Zander (1890 : 97) – l'attribution au livre III résulterait d'une lecture erronée de l'abréviation *I li(bro)* – doit être rejetée comme une explication ad hoc.

100 Mai 1835 : 386. Sur cet humaniste, aussi connu sous les noms de Cinzio da Ceneda et de Pietro Leoni (1452–1516), cf. Casarsa 2008.

101 Notamment Spangenberg 1825 : 190 ; Vahlen 1854 : 9 ; L. Mueller 1884a : 158 ; Morel 1927 : 17–18.

Les éditeurs et commentateurs qui rattachent N 15 au livre I pensent à un présage annonçant la fin imminente de Troie,¹⁰² ou à un rite accompli avant le départ pour l'exil.¹⁰³ L'argument principal pour le déplacement de ce fragment au livre I repose sur deux présupposés : premièrement, que le présage observé par Anchise se rapporte à la chute de Troie ; deuxièmement, que l'Anchise de la *Guerre punique* meurt, comme celui de l'*Énéide*, avant d'arriver en Italie. § 330b

Mais comme le soulignait déjà Strzelecki (1935 : 8), rien, dans la formulation du fragment, n'impose de le situer dans le contexte de la chute de Troie. Quant au problème prétendument suscité par la présence d'Anchise en Italie, il ne se pose qu'en relation avec l'*Énéide* de Virgile. Il existe cependant d'autres versions de la légende. On sait par Seru. *Aen.* 3, 711 que, pour Caton l'Ancien, Anchise accompagne les Troyens jusqu'au bout de leur voyage et ne meurt qu'après être arrivé en Italie.¹⁰⁴ Rien n'empêche que Naevius ait suivi, sur ce point au moins, la même version que Caton ; auquel cas, on pourra légitimement attribuer N 15 au livre III. Dans ces conditions, N 15 décrit probablement un rite accompli, soit lorsque les Troyens débarquent dans leur future patrie, soit lors de la fondation d'une ville ;¹⁰⁵ pour cette seconde hypothèse, cf. notamment Frassinetti (1969 : 251–252) et Flores (1998 : 119–133).

postquam – L. Mueller (1884a : 158) imprime *postquamde* au lieu de la leçon transmise *postquam*. Il s'agit sans doute d'une conjecture *metri gratia*, puisque le hiatus entre *postquam* et *auem* contreviendrait au schéma canonique du vers des Metelli (cf. § 86b). Malgré l'existence de L 9 *quamde*, il n'y a pas lieu de remplacer une leçon saine par un hapax. § 331

auem – Keil (1848 : 14) attribue par erreur la leçon *autem* au manuscrit P, une lecture fautive déjà signalée par Havet (1880 : 387 adn. 7). On peut ignorer la conjecture *aves* proposée en apparat par le même Keil. La leçon transmise *auem* est saine. § 332

aspexit ... ponuntur ... immolabat – Pour la juxtaposition en asyndète de temps verbaux différents, cf. § 76. § 333

in templo – Spangenberg imprime *de templo*. Sa paraphrase du fragment montre qu'il entend *templum* au sens d'édifice cultuel : « postquam avim de templo arcis aspexit » (Spangenberg 1825 : 190). Il faut maintenir *in templo* et prendre ce terme dans le sens technique d'un espace délimité dans le ciel pour l'observation des oiseaux lors d'un rite augural. Pour cette acception de *templum*, cf. Seru. *Aen.* § 334

102 Hypothèse avancée notamment par Merry 1892 : 26 ; Pascoli 1927 : 6–7 ; Warmington 1967 : 48–49.

103 Pour cette hypothèse, cf. notamment Terzaghi 1928 : 16–17 ; Perret 1942 : 342 adn. 3.

104 Cette version de la légende est d'ailleurs implicitement adoptée par Dion. Hal. *Ant.* 1, 64, 5.

105 Strzelecki 1935 : 9.

1, 92 *templum enim dicitur locus manu designatus in aere, post quem factum ilico captantur auguria.*

- § 335 **Anchisa** – La leçon *Anchisa* est saine. Le manuscrit V présente la variante *Anchises*, une leçon communément admise par les éditeurs antérieurs à Vahlen (1854). La forme *Anchises*, normale dans l'*Énéide*, était probablement étrangère à l'usage de Naevius. Elle a dû s'introduire dans le manuscrit V par contamination avec le texte de Virgile commenté par Probus.
- § 336a **sacra in mensa Penatium** – La leçon *in mensa* est transmise unanimement. Klussmann (1843 : 56) imprime *immensa*, mais c'est sans doute par erreur. Une référence à la dimension des objets sacrificiels est hors de propos, alors qu'une indication de lieu semble naturelle.
- § 336b D'aucuns construisent *sacra ... Penatium* et traduisent cette expression par « les images des Pénates » *uel sim.*¹⁰⁶ Mais l'auditeur du poème devait spontanément rapporter *Penatium* à *mensa*, comme dans Verg. *Aen.* 2, 764 *mensae ... deorum*.
- § 337a **immolabat** – Le manuscrit P présente la leçon *imolabat* pour *immolabat*. Cette graphie pourrait certes correspondre à l'usage de Naevius, dans l'hypothèse où il n'aurait pas utilisé de géminées. Mais d'un autre côté, il n'est pas certain que Naevius ait encore noté les consonnes longues par un signe simple (cf. § 61). Et peut-on vraiment croire que P ait conservé ce trait orthographique archaïque ? Cela paraît improbable, quand deux autres témoins copiés sur le même modèle (cf. § 330a) ont la géminée, et que P modernise comme eux l'orthographe de *pulchram* (cf. § 339). Plus vraisemblablement, le copiste de P aura oublié de reproduire ou de développer une abréviation de son modèle.
- § 337b Flores (1998 : 121), sans doute à juste titre, refuse d'interpréter ici *immolāre* au sens de « tuer, sacrifier » ; pour cette acception du verbe, cf. *ThlL* VII 1 p. 488, 66–489, 60. Dans ce fragment, il s'agit plus techniquement d'une opération préliminaire au sacrifice, consistant à asperger la tête de la victime avec de la *mola salsa*. Sur cette pratique, cf. par exemple Seru. auct. *Aen.* 4, 57 *olim ... hostiae immolatae dicebantur mola salsa tactae*.
- § 338a **auream** – Hermann (1816 : 632) imprime *auratam* pour la leçon transmise *auream*. Malgré un certain succès remporté parmi les éditeurs antérieurs à Morel, on peut ignorer cette conjecture proposée contre une leçon saine.
- § 338b On pourrait être tenté de rapporter *auream* au pelage de l'animal sacrifié, mais les parallèles manquent pour appuyer cette hypothèse. Selon la *communis opinio*, la victime de N 15 est décrite comme dorée parce que ses cornes ont été recouvertes

106 Cf. notamment De Moor 1877 : 93 ; Perret 1942 : 479.

d'or. Il ne semble pas y avoir de raison de contester cette interprétation ; à ce sujet et sur l'expression *auream ... pulchram*, cf. Barchiesi 1962 : 375.

pulchram – Je retiens la leçon *pulchram*, transmise unanimement par les manuscrits. § 339
Naevius a dû écrire *pulchram* (cf. § 60c), mais Probus – ou sa source, ou un copiste – aura modernisé l'orthographe de cette forme.

N 16

Non. p. 116, 34 gratulari gratias agere. Ennius (... [Scaen. 209]). N a e u i u s b e l l i P u n i c i
l i b . I I I :

¹† isque † susum ad caelum sustulit suas rex ²Amulius : gratulabatur diuis.

Cod. : FL B^A.

naeuus] ennius F || III] I Mu II Vah.

1 isque (is qui legit *Klu* hisque *Bae*)] manusque *Mer fort. recte* irque *Hav* itaque *Morelli 1989* || susum] sursum *Ste* || sustulit *om. F^{ac}L Ste (seru. i. a.)* || suas] sas *Mer suum Hav* || rex *Ste i. a. : res codd. def. Klu* manus *Dün ; secl. Mer.*

2 amulius *Bentinus* : amullus *codd. (amullus F^{ac})* attilius (*def. Klu*) uel mamilius uel aimilius *Mer romulus Me* at nullus *Dün* ac multis (*sc. uerbis*) *Reichardt* superisque coram multis *Richter* || ante amulius *lac. indicauit García Calvo* || post amulius *add. manus Morelli 1965* palmas *Tra* || gratulabatur diuis] d. g. *Li i. a. gratulabatur Richter ; alii alia.*

« Et lui, le roi Amulius, leva les siennes vers le ciel : il rendait grâce aux dieux ».

lib. III – L'appartenance de ce fragment au livre III est garantie par une tradition manuscrite unanime. L. Mueller (1888 : 165) a voulu l'attribuer au livre I, et Vahlen (1854 : 13) au livre II, mais ces corrections visent uniquement à adapter le texte à leurs hypothèses structurelles. Elles peuvent être ignorées, dans la mesure où aucun indice interne au texte ne les justifie. § 340

isque – Merula (1595 : 420) a conjecturé *manusque* au lieu de la leçon manuscrite *isque*. Sa proposition a été largement acceptée par la critique, peut-être à juste titre. Un substantif paraît nécessaire pour donner sens à *suas*, et le contexte de l'action de grâce suggère assez naturellement le geste de lever les mains au ciel. § 341a

Mariotti (2001 : 69 adn. 39) défend quant à lui la leçon transmise en citant plusieurs parallèles dans lesquels *isque*, employé en début de vers, se réfère au sujet de la proposition précédente : Catull. 66, 55 ; 68, 68 ; Verg. *Aen.* 6, 684.¹⁰⁷ Si N 16 appartient à un contexte syntaxique comparable, le maintien de la leçon *isque* se justifie. L'adjectif possessif *suas* se retrouve certes dépourvu de substantif, mais Mariotti n'y voit pas de difficulté ; il peut y avoir une ellipse de *manus (uel sim.)*, comme dans Enn. *Ann.* 618

107 Mariotti ajoute Enn. *Ann.* 378 *isque Helleponto pontem contendit in alto*. On ignore toutefois à quel sujet se rapporte *isque* dans cet exemple.

rex ambas ultra fossam protendere coepit. Paul. Nol. *Epist.* 13, 13 *quam laetum deo et sanctis angelis eius de hac tua, ut dici solet, plena spectaculum sacer editor exhibebas.*

On retiendra toutefois deux arguments formulés par Skutsch (1958 : 47) contre le texte de Mariotti. Premièrement, si *isque* se rapporte au sujet de la proposition précédente, il est improbable qu'il soit à nouveau explicité, immédiatement après, par *rex Amulius* ; une telle tournure n'a pas de parallèle. Deuxièmement, l'ellipse de *manus*, telle que se la représente Mariotti, n'est pas possible :¹⁰⁸ « since the unemphatic reflexive possessive is not normally used along with the noun [sc. *manus*] the omission of *manus* cannot be considered idiomatic as in the cases compared by Mariotti ».

Il faudra par conséquent rechercher une solution à la fois plus économique que la conjecture de Merula et plus naturelle que l'interprétation syntaxique postulée par Mariotti. J'adopte celle de M. Barchiesi (1962 : 525–526 ; 1963 : 318–320). La tournure *isque ... rex Amulius* imite, selon lui, une formule fréquente dans la poésie homérique : B 402 αὐτὰρ ὁ βοῦν ἰέρευσε ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων. Γ 81 αὐτὰρ ὁ μακρὸν ἄϋσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων. Employé ainsi en début de proposition, *isque* indique un changement de sujet au même titre que αὐτὰρ ὁ. On notera en outre la correspondance entre *rex Amulius* et ἄναξ ... Ἀγαμέμνων.

Quant à l'absence de substantif accompagnant *suas*, M. Barchiesi (1963 : 320) estime qu'elle ne résulte pas d'une ellipse au sens où l'entendent Mariotti et Skutsch. Les mains d'un autre personnage ont pu être mentionnées dans les vers précédant N 16, et Naevius aura préféré désigner celles d'Amulius par *suas*, plutôt que de répéter *manus*. La reprise d'un substantif par l'adjectif possessif réfléchi est bien attestée en latin ; aux exemples cités par Barchiesi (Verg. *Aen.* 4, 633 ; Cic. *Diu.* 2, 76), on peut ajouter Sen. *Contr.* 1, 4, 3 *in bello suas, in domo etiam filii manus perdidit.*

§ 341b

La situation décrite dans N 16 peut appartenir à une scène religieuse, analogue au sacrifice offert par Talthibios et Agamemnon au chant XIX de l'*Iliade* (T 250–255) ; on remarquera en particulier comme ce texte se focalise successivement sur les mains de l'un et de l'autre officiants : Ταλθύβιος δὲ ... κάπρον ἔχων ἐν χερσὶ παρίστατο ποιμένι λαῶν. ... Ἀτρεΐδης δὲ ἐρυσάμενος χεῖρεσσι μάχαιραν ... Διὶ χεῖρας ἀνασχῶν εὔχετο. Naevius, en décrivant une scène similaire, a pu privilégier la *uariatio* là où le style homérique permettait de répéter trois fois le même mot.¹⁰⁹

La position de Barchiesi est plausible et confirmée par des parallèles solides. On pourra s'appuyer sur son autorité pour maintenir *isque*. Il faudra toutefois rester prudent, dans la mesure où la défense de cette leçon repose en dernière analyse sur une hypothèse invérifiable. En effet, la présence, dans le contexte précédant le fragment, d'un substantif signifiant « main » est indispensable à l'interprétation de *suas* proposée ici. Seule permettrait de l'imposer une confirmation impossible à apporter en l'état de notre documentation. La conjecture *manusque* reste par

108 Pour une défense de l'hypothèse de l'ellipse, cf. Flores 2011b : XXXIV. Mais voir aussi sa critique par Manuwald 2013 : 596.

109 Barchiesi 1963 : 320.

conséquent une alternative crédible à la leçon transmise. Pour cette raison, j'imprime ici *isque* entre *crucis*.

Les autres tentatives de correction doivent être rejetées. Havet (1880 : 338–339) propose *irque*. Cette conjecture suppose un substantif *ir* « main, paume », mais l'existence de cette forme en latin n'est pas garantie. Elle n'est pas attestée avant le 4^e s., et n'apparaît que dans des glossaires et des textes grammaticaux : par exemple Prob. *Cath. gramm.* IV 11, 19 *hoc ir, significans medietatem palmae, quae etiam uola dicitur, graece* θένωα.¹¹⁰ De l'opinion générale, il s'agit d'une forme fictive.¹¹¹ Quoi qu'il en soit, la conjecture avancée par Havet doit être rejetée pour des motifs méthodologiques ; elle exige en effet la correction arbitraire de *suas* en *suum*, contrevenant ainsi au principe d'économie qui devrait présider à l'établissement du texte.

La conjecture *itaque*, due à Morelli (1989 : 450), repose sur le postulat d'une erreur survenue au début de la tradition manuscrite de la *Compendiosa doctrina*. Le copiste de l'archétype aurait ainsi confondu les abréviations *iīq* (*itaque*) et *isq* (*isque*). Mais l'hypothèse de Morelli se fonde sur une documentation insuffisante. Elle s'appuie essentiellement sur l'autorité de Lindsay (1915 : 114), alors que celui-ci affirme explicitement n'avoir pas trouvé l'abréviation *iīq* « in actual use ».

Enfin, la motivation de la forme *hisque* imprimée par Baehrens (1886 : 47) me semble obscure. Peut-être pensait-il à une variante orthographique pour *isque* ? Quoi qu'il en soit, cette proposition ne contribue guère à résoudre les problèmes interprétatifs qui se posent en N 16.

susum – L'adverbe *sū(r)sum*, *sū(r)sus* est un composé formé à partir du préverbe **subs-* et du participe en *-to-* de *uertō* : **subs+uort-to-* > **subsuoorso-*¹¹² > **sūorso-*¹¹³ > **sūyursu-*¹¹⁴ > *sū(r)su-*. L'ancien groupe **-rt-t-* est reflété tantôt par *-rs-*, tantôt par *-s-* seul.¹¹⁵ Les deux traitements sont attestés pour *sū(r)sum*, *sū(r)sus*, sans que l'on puisse dire quels motifs président à la distribution des variantes. Dans la littérature d'époque républicaine, *susum* est la seule forme de cet adverbe attestée pour Caton l'Ancien,¹¹⁶ *sursum* pour Térence et Lucilius.¹¹⁷ Plaute utilise le plus souvent *sursum*, mais *susum* apparaît par deux fois dans ses pièces.¹¹⁸ Varron représente le cas

§ 341c

§ 342

110 Autres attestations : *ThlL* VII 2 p. 361, 22.

111 Ernout/Meillet/André 1985 : 295.

112 Leumann 1977 : 197.

113 Leumann 1977 : 204–205.

114 Leumann 1977 : 48.

115 Leumann 1977 : 211.

116 *Cato Agr.* 32, 1 ; 33, 1 ; 61, 1 ; 157, 15.

117 *Ter. Ad.* 574 ; *Eun.* 278 ; *Lucil.* 703.

118 Attestations de *sursum* : *Plaut. Amph.* 1000 ; *Aul.* 366 ; *Capt.* 656 ; *Mil.* 1150. Attestations de *susum* : *Amph.* 1007 ; *Cist.* 622.

opposé, avec six attestations de *susum* contre une pour *sursum* et une pour *susus*.¹¹⁹ Lucrèce et Cicéron, quant à eux, n'utilisent que *sursum* et *sursus*.

§ 343a **sustulit ... gratulabatur** – Le manuscrit L omet *sustulit*, une erreur manifeste. Seul Stephanus (1564 : 215) le suit, sans nécessité évidemment.

§ 343b Dans N 16, Naevius semble vouloir imiter une formule homérique comme T 254–255 (Ἀγαμέμνων) Διὶ χεῖρας ἀνασχῶν εὔχετο (cf. § 341b).¹²⁰ Pour la juxtaposition en asyndète d'un parfait et d'un imparfait, cf. § 76.

§ 344 **rex** – La conjecture *rex* est due à Stephanus (1564 : 215) ; elle s'impose face à la leçon transmise *res*, qui n'aurait pas de sens dans ce contexte. García Calvo (1953 : 42–44) défend cependant *res*, qu'il traduit sans grande vraisemblance par « sentimientos ».

§ 345a **Amulius** – Les manuscrits portent une leçon dépourvue de sens, *ammullus*. Seul Havet (1880 : 338–339) la reproduit, sans doute par erreur. La *communis opinio* rétablit le nom d'Amulius.¹²¹ La présence de ce personnage dans la *Guerre punique* ne surprendra guère ; il semble en effet naturel que la partie mythologique du poème ait traité de la préhistoire romaine jusqu'à la fondation de la ville (cf. § 42g). Le fragment portant sur la généalogie de Romulus (N 61), s'il est attribué correctement à la *Guerre punique*, pourra d'ailleurs être rattaché au même contexte.

Les conjectures concurrentes s'éloignent inutilement du texte transmis. Mercierus (1614 : 122),¹²² dans les notes de son édition de Nonius, corrige en *Romulus*. Merula (1595 : 420), désireux de rattacher ce fragment à la partie historique, supprime *rex* et propose trois noms de généraux romains, au choix : *Attilius* (sc. A. Atilius Calatinus, cos. 258), *Aimilius* (sc. M. Aemilius Paullus, cos. 255) ou *Mamilius* (sc. Q. Mamilius Vitulus, cos. 262). Klussmann (1843 : 65–66) se rallie à l'une des propositions de Merula, et imprime le texte suivant : *is, qui sursum ad coelum sustulit suas res, Atilius, gratulabatur diuis*. L'expression *sustulit suas res* doit être comprise, selon Klussmann, comme une allusion de Naevius au célèbre éloge (Carm. Cic. *Fin.* 2, 116) gravé sur le tombeau d'Atilius : « lui qui éleva jusqu'au ciel (la gloire de) ses actions, Atilius, rendait grâce aux dieux ». Düntzer (1838 : 52) lit *isque susum ad caelum sustulit suas manus, at nullus gratulabatur diuis* : « et lui (sc. un prêtre) éleva ses mains vers le ciel, mais nul ne rendait grâce aux dieux ». Enfin, Reichardt (1892 : 220) conjecture *ac multis*, au sens de *multis uerbis* : « ... et par de longues prières, il rendait grâce aux

119 Attestations de *susum* : Varro *Ling.* 5, 161 ; 9, 65 ; *Rust.* 1, 6, 3 (*bis*) ; 1, 6, 4 ; 1, 31, 5. Attestation de *sursum* : *Ling.* 5, 127. Attestation de *susus* : *Ling.* 5, 158.

120 Autres occurrences d'une formule comparable : A 450 ; T 275 ; Σ 75 εὔχετο χεῖρας ἀνασχῶν.

121 Cette correction est généralement attribuée à un certain Bentinus, dont on ne sait à peu près rien ; à ce sujet, cf. Barchiesi 1962 : 165.

122 L'édition de 1614 du Nonius de Mercierus présente une pagination complexe. Le texte proprement dit est paginé de 1 à 568, puis les index et notes de 1 à 212, suivis de deux feuillets non paginés. La conjecture se trouve dans la partie des notes.

dieux ». Aucune de ces solutions n'est aussi économique que la conjecture *Amulius* ; cette seule raison suffit à les rejeter.

Richter (1960 : 59–64) intervient plus massivement encore sur le texte transmis. Selon lui, Nonius lui-même avait déjà sous les yeux une version corrompue du fragment de Naevius, car sa source l'aurait recopié à partir d'un papyrus dont le bord gauche était endommagé.¹²³ Le texte de N 16 tel que nous le connaissons ne serait qu'une malheureuse tentative de correction réalisée par un lettré antique. Richter (1960 : 64) l'édite comme suit :

manu]sque susum ad caelum sustulit suas rex
superisque cor]am multus gratulabatur [[diuis]]

« Et le roi éleva ses mains vers le ciel, et en présence des dieux d'en haut, il leur rendait grâce avec insistance ». Mais la reconstruction proposée par Richter n'offre pas un meilleur sens que le texte communément accepté. Que signifie, en effet, « rendre grâce aux dieux *en présence de ceux-ci* » ?

À cela s'ajoute que le scénario envisagé par Richter manque de vraisemblance. Admettons que la source de Nonius ait copié le fragment à partir d'un papyrus endommagé. Si ce lettré anonyme s'est efforcé de le corriger, c'est qu'il devait être mû par un intérêt philologique pour le poème de Naevius ; et s'il disposait d'un manuscrit de la *Guerre punique*, il devait avoir accès au contexte du fragment. Comment, dans ces conditions, serait-il arrivé à un texte aussi dépourvu de sens et aussi éloigné de l'original ?

Enfin, l'emploi de *multus* postulé par Richter n'est pas exempt de difficultés. Il y voit un usage prédicatif de l'adjectif, « an Stelle eines Adverbs wie *saepe, identidem* » (Richter 1960 : 63) ; on en trouverait un parallèle chez Ennius, dans l'épisode de la prière d'Ilia : Enn. *Ann.* 49 *quamquam multa manus ad caeli caerula templa tendebam*. Richter analyse *multa* comme un nominatif féminin singulier rapporté à Ilia. Mais il s'agit plus probablement d'un neutre pluriel, accusatif d'objet interne de *tendebam*, avec la même juxtaposition des objets interne et externe que dans Verg. *Georg.* 3, 226 *multa gemens ignominiam*.¹²⁴ Les premiers exemples incontestables de l'emploi postulé par Richter datent quant à eux du 1^{er} s. av. J.-C. : cf. Sall. *Iug.* 84, 1 *Marius ... antea iam infestus nobilitati, tum uero multus atque ferox instare*. Cic. *De orat.* 2, 358 *ne in re nota et peruolgata multus et insolens sim*. Il n'est pas légitime, au point de vue méthodologique, de conjecturer un emploi prédicatif de *multus* dans un texte qui précède de presque deux siècles les premières attestations certaines de cette tournure. Il convient par conséquent de rejeter la proposition de Richter.

Je me rallie donc à la *communis opinio* et corrige seulement en *Amulius* la leçon transmise *ammullus*. Morelli (1965 : 153) a préconisé pour sa part d'ajouter *manus* après *Amulius* ;¹²⁵ on peut à la rigueur l'accepter, moyennant d'expliquer la perte de

123 Richter 1960 : 62.

124 Barchiesi 1962 : 523.

125 Proposition répétée par Morelli 1989 : 445–446.

manus par un saut du même au même (*Amuli<us man>us*). On rejettera en revanche comme injustifiée la conjecture *Amulius <palmas>*, proposée par Traglia (1986 : 258).

§ 345b

Dans la version la plus connue de la légende de fondation,¹²⁶ Amulius est le grand-oncle de Romulus et Remus. Il règne sur Albe, dont il a usurpé la royauté en écartant son frère aîné Numitor. Celui-ci est le père d'Ilia, le grand-père des jumeaux et le dernier représentant légitime d'une dynastie fondée par Ascagne, fils d'Énée.

Seru. auct. *Aen.* 1, 273 (cf. N 61) affirme toutefois que Naevius et Ennius connaissaient une autre variante de cette légende, selon laquelle Romulus était né d'une fille d'Énée. Les poètes préclassiques situeraient ainsi la fondation de Rome à une date plus proche de l'arrivée des Troyens en Italie.

Malgré cette différence, Amulius devait jouer un rôle similaire dans les deux versions. On sait en effet par Porph. Hor. *Carm.* 1, 2, 17 que dans le récit donné par Ennius, Amulius ordonne de jeter Ilia dans le Tibre. Il est permis de supposer que le personnage féminin mentionné par Porphyryon est identique à la fille d'Énée dont parle l'interpolateur de Servius ; de même, on admettra volontiers que la *Guerre punique* rapportait elle aussi la condamnation d'Ilia par Amulius. Si ces hypothèses sont correctes, Amulius devait être, pour Naevius comme pour Ennius et Tite-Live, un personnage négatif d'usurpateur.

§ 346a

gratulabatur diuis – Le sens de *gratulor* « rendre grâce », pour lequel Nonius cite N 16, est moins fréquent que celui de « (se) féliciter », mais il est bien documenté ; cf. *ThlL* VI 2 p. 2252, 71–2253, 14.

§ 346b

De quoi le roi d'Albe remercie-t-il les dieux ? L. Mueller (1884a : XXVIII–XXIX) lie cette scène à la reconnaissance de Romulus et Remus. Le roi, regrettant l'exposition des jumeaux, rendrait grâce au ciel lorsque ses petits-neveux, devenus adultes, reviennent à lui pour donner la preuve de leur origine divine.¹²⁷ Cette réaction s'explique bien, à condition cependant de postuler que l'Amulius de la *Guerre punique* détient le pouvoir légalement ; dans le cas contraire, à moins que sa joie ne soit feinte,¹²⁸ on voit mal pourquoi il remercierait le ciel d'avoir sauvé les héritiers légitimes d'un trône qu'il usurpe.

L'interprétation proposée par L. Mueller est mise en doute par Strzelecki (1935 : 27). La version suivie par Naevius serait selon lui analogue à celle de son contemporain Fabius Pictor, transmise par Dion. Hal. *Ant.* 1, 82, 6–1, 83, 3. Dans ce texte, Amulius ne montre en effet aucun plaisir en apprenant que ses petits-neveux sont vivants, et il ne remercie pas les dieux à cette occasion. Strzelecki estime donc plus probable que le tyran manifeste sa joie après l'exposition des jumeaux, lorsqu'il pense s'être assuré du trône en éliminant toute descendance masculine de Numitor.

126 Sources principales : Liu. 1, 3, 3–1, 5, 7 ; Dion. Hal. *Ant.* 1, 76, 1–1, 84, 8 ; Ps. Aur. Vict. *Orig.* 19, 1–21, 4.

127 Hypothèse envisagée par Barchiesi 1962 : 524–525.

128 Hypothèse envisagée par Mazzarino 1973 : 39 et Buchheit 1963 : 42.

Toutefois, comme l'observe Richter (1960 : 57–58), il serait surprenant que les actes impies de l'usurpateur soient sanctionnés par une solennelle prière d'action de grâce. Pour cette raison, il vaudra mieux situer la *gratulatio* d'Amulius au moment de son accession au trône.¹²⁹ Sans doute l'argument de Richter reste-t-il valable si Amulius devient roi par la fraude. Mais on pourra contrer cette objection en admettant que, dans la variante de la légende adoptée par Naevius, Amulius et Numitor se répartissent d'abord leur héritage de manière consensuelle. Une telle version est notamment reflétée par l'*Origo gentis Romanae* : Ps. Aur. Vict. *Orig.* 19, 2–3 *tum Amulius in una parte regnum tantummodo, in altera totius patrimonii summam ... posuit fratrique Numitori ... optionem dedit, ut ex his, utrum mallet, eligeret. Numitor cum priuatum otium ... regno praetulisset, Amulius regnum obtinuit.* Le partage des biens fonciers et du pouvoir royal aurait ainsi fait l'objet d'un accord entre les deux frères. Il semble normal, dans cette perspective, que leur contrat soit placé sous l'autorité des dieux et que le nouveau roi leur rende grâce de son investiture. L'Amulius de la *Guerre punique* ne devait manifester son caractère négatif que par la suite. De la même façon, dans l'*Origo*, c'est seulement après son accession au trône que le roi d'Albe commence à se comporter comme un mauvais tyran (cf. Ps. Aur. Vict. *Orig.* 19, 4).

1.1.4 Fragments des livres I, II ou III

N 17*

Varro *Frg. Lact. Inst.* 1, 6, 9 (*de decem Sibyllis agitur*) quartam

Cimmeriam

in Italia, quam Naevius in libris belli Punici, Piso in Annalibus nominet.

Cod. : DHPRSVW.

« Cimmérienne ».

On apprend par Lactance, qui repose en cela sur un témoignage de Varron, que Naevius mentionnait dans la *Guerre punique* une sibylle cimmérienne (*Cimmeria*). Cette mention trouvait probablement sa place dans la partie mythologique du poème, puisque tant Virgile que le pseudo-Aurelius Victor font intervenir une sibylle dans le récit de la légende d'Énée.¹³⁰

§ 347

Selon toute vraisemblance, la sibylle décrite par Naevius se trouvait en Campanie, comme celle de Virgile. Ps. Aur. Vict. *Orig.* 1, 10 rapporte en effet qu'Énée l'a consultée dans la région de Cumes, *in oppido, quod uocatur Cimbarionis*. Le nom de l'oppidum

129 De Moor 1877 : 93 semble être le premier à envisager cette hypothèse. Il traduit N 16 par « Amulius, devenu roi, leva les mains au ciel : il rend grâce aux dieux ».

130 Sur l'autre auteur mentionné dans ce passage, L. Calpurnius Piso Frugi, cf. Beck/Walter 2001 : 282–285 ; Pobjoy 2013.

mentionné dans l'*Origo* a fait l'objet de diverses conjectures, qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici. Quelle qu'ait été sa forme originale, il faut sans doute l'identifier au *Cimmerium oppidum* situé par Plin. *Nat.* 3, 61 à proximité du lac Averne. Ce toponyme doit, à son tour, être rapproché du nom des Cimmériens, un peuple situé en Campanie par Strab. 5, 4, 5 et par Fest. p. 43. En revanche, on peut légitimement écarter tout lien avec les Cimmériens habitant au nord-est de l'Europe selon le témoignage d'Hdt. 1, 15 et de Plin. *Nat.* 6, 35.

D'après l'auteur de l'*Origo*, la sibylle aurait révélé à Énée qu'il ne devait pas enterrer sa sœur Prochyta sur sol italien. Énée, qui croyait Prochyta encore en vie, l'aurait retrouvée morte à son retour, et l'aurait ensevelie sur une île voisine pour se conformer aux instructions de la prophétesse. Si, comme il est communément admis, le récit de Naevius suit le même schéma narratif que l'*Origo*, il faudra placer la consultation de la sibylle cimmérienne au livre I. En effet, cet épisode précède logiquement l'ensevelissement de Prochyta, un événement dont on sait par N 4 qu'il était relaté au livre I de la *Guerre punique*.

Toutefois, trop d'incertitudes entourent l'économie générale du récit de Naevius pour que l'on puisse garantir l'appartenance de N 17 au livre I. Il n'est pas exclu que les prédictions de la sibylle aient fait l'objet d'un rappel plus tard dans le récit ; à supposer que son origine cimmérienne n'ait été mentionnée qu'à cette seconde occasion, il faudrait envisager une attribution de N 17 au livre II ou III.

N 18*

Non. p. 197, 16 castitas et castimonia generis feminini. masculini (...) N a e u i u s c a r m i n e
belli P u n i c i :

res diuas edicit, praedicit castus

Cod. : F B^A C^AD^A.

belli punici] p. b. F.

1 diuas] dinas *Leo diuous uel diiuous Flo^N i. a.* || castus] castud *Flo^N i. a.*

« Il édicte des rites divins, prescrit des règles d'abstinence ».

§ 348 N 18, transmis par Nonius sans numéro de livre, appartient à un épisode au cours duquel un personnage inconnu promulgue des lois et des rites religieux. L'appartenance de ce fragment à la partie historique, soutenue par Spangenberg (1825 : 204–205), est encore envisagée par Mariotti (2001 : 114), mais il vaut mieux l'exclure. Le récit de la première guerre punique ne semble pas offrir l'occasion de relater, même sommairement, l'institution d'un quelconque culte.¹³¹ N 18 appartient

131 Rudolf Wachter me suggère un rapprochement avec la fondation par L. Cornelius Scipio (cos. 259 av. J.-C.) d'un temple des Tempêtes (cf. CIL I² 9), mais ce ne serait pas un bon parallèle ; aucune source ne mentionne l'institution de rites ou de règles d'abstinence en rapport avec cet épisode.

plus sûrement à la légende de fondation de Rome. Il est plus sûr, par conséquent, de le rattacher à l'un des trois livres (I, II ou III) de la partie mythologique.

Une attribution plus précise ne semble pas possible. Si, comme le suppose Vahlen (1854 : 9), le sujet de la proposition est Anchise, on pourrait envisager de rattacher N 18 au même contexte que N 15, peut-être un rite de fondation (cf. § 330b).¹³² Comme l'appartenance de N 15 au livre III est garantie par la tradition, cette attribution se répercuterait sur N 18. Mais il n'y a là rien de certain. Si Anchise occupait la fonction de chef spirituel de l'expédition troyenne, il pouvait édicter des lois religieuses à d'autres occasions. Strzelecki (1935 : 35 adn. 2) et Marmorale (1950 : 239) pensent ainsi, assez naturellement, à une scène rattachée au départ de Troie. Si cette hypothèse devait être correcte, un emplacement au livre I s'imposerait sans doute.

La critique a du reste proposé d'autres interprétations. Pour Klusmann (1843 : 82), le sujet des verbes *edicit* et *praedicat* est Énée, et pour Warmington (1967 : 56–57), il peut s'agir de Romulus, ou encore de Numa. Cette dernière hypothèse peut être écartée avec quelque certitude, puisqu'aucun indice sérieux ne suggère que le récit mythologique s'étende au-delà de la fondation de Rome ;¹³³ les deux autres candidats, en revanche, restent admissibles. On laissera donc la question en suspens.

diuas – Il est admis que *dīuus* reflète, au même titre que *deus*, le proto-italique **deiyo-* « dieu ». ¹³⁴ Si l'on interprète **deiyo-* strictement comme un substantif, l'emploi de *dīuus* comme adjectif accordé à un nom de chose semble, sinon impossible comme le juge Traglia (1986 : 125), du moins irrégulier. Leo (1905 : 39 adn. 3) propose pour cette raison de corriger *dīuas* en *dīnas*. L'adjectif *dīnus*, variante de *dīuinus*, apparaît dans l'expression *rēs dīna*, attestée deux fois dans la Loi de Spolète (CIL I² 366 ; cf. aussi CIL I² p. 832). On en connaît aussi une attestation en Plaut. *Epid.* 316, où *rem dīnam*, la *lectio difficilior*, alterne avec *rem dīuinam*. Les autres occurrences littéraires de cet adjectif procèdent de conjectures. Leo corrige ainsi Plaut. *Truc.* 307 *rerum duarum* en *rerum dīnarum*, et les apparats critiques signalent en Plaut. *Amph.* 672 la conjecture *dīni quicquam* pour le texte transmis *dīuini [quicquam]*. On observera cependant qu'aucun de ces passages n'offre un parallèle exact à N 18, l'adjectif *dīnus* n'y alternant pas avec *dīuus*. Dans ces conditions, il sera préférable de rejeter la conjecture de Leo, s'il s'avère possible de justifier la leçon *dīuas*.

À cet égard, deux solutions semblent possibles. La première consiste à interpréter *dīuas*, non comme un adjectif à l'accusatif féminin pluriel, mais comme le génitif singulier en *-ās* du substantif *dīua* « déesse ». On sait que Naevius a employé à deux reprises cette marque archaïque de génitif féminin singulier : cf. N 9 *Terras* et N 46 *fortunās*. Si cette hypothèse était correcte, N 18 présenterait un troisième exemple de

§ 349a

§ 349b

132 Frassinetti 1969 : 252.

133 Voir toutefois § 43a pour de possibles allusions à des événements compris entre la fondation de Rome et le début de la guerre.

134 De Vaan 2008 : 167.

cette désinence dans l'œuvre de Naevius. Il faudrait alors comprendre l'expression *rēs diuās* comme « les choses de la déesse », c'est à dire « les rites prévus pour la déesse ». Cette dernière pourrait être identifiée à Vénus, dont on sait par N 21 qu'elle jouait un rôle d'importance dans la *Guerre punique*. On pourrait imaginer que N 18 se rapporte à un épisode de la légende de fondation, au cours duquel les Troyens instituent un culte en l'honneur de leur alliée divine. Cette interprétation de la leçon *diuas* se heurte toutefois à une difficulté. À l'exception en effet d'expressions usuelles comme *paterfamilias*, on ne connaît aucune attestation littéraire certaine du génitif en *-as* en dehors des exemples cités par Prisc. *Gramm.* II 198, 6–199, 6. La rareté de ces formes suggère plutôt d'abandonner cette hypothèse.

§ 349c Plus probablement, *diuas* devra s'interpréter comme un adjectif, malgré l'apparente irrégularité que comporte cette seconde solution. L'emploi de *diuus* en apposition à un nom de dieu devait être fréquent dans la langue religieuse vers l'époque de Naevius. On a d'ailleurs gardé un écho littéraire de ce type d'expression en L 12 *dīua Monētās filia* « la déesse fille de Moneta ». L'emploi appositionnel de *diuus* a pu suggérer d'interpréter le substantif *diuus* comme un adjectif ; cette interprétation aura, dans un second temps, ouvert la voie à un usage plus large du tour adjectival, dont N 18 offre un exemple. Il n'est pas possible de déterminer si l'interprétation adjectivale de *diuus* constitue une innovation littéraire due à Naevius, ou si elle prend ses racines dans la langue parlée. Quoi qu'il en soit, cette innovation a pu s'appuyer sur la série des adjectifs en *-iuus*, comme *aestiuus*, (*pro*)*cliuus*, etc. Si cette hypothèse est correcte, on est en droit de maintenir la leçon *diuas* et de rejeter la correction de Leo.

§ 349d Flores (2011b : 37) propose une conjecture nouvelle dans son appareil critique. La leçon *diuas* pourrait, selon lui, être une corruption de *Diouos* ou *Diiouos*, un génitif du nom de Jupiter attesté notamment dans CIL I² 360. Il faudrait en ce cas interpréter *res Diouos* comme « les choses de Jupiter », celui-ci étant « la divinité che impone le astinenze sessuali in onore di Giunone Lucina » (Flores 2011b : XXXIII). Cette solution ne me convainc pas. Il n'est pas légitime de postuler l'emploi par Naevius d'une forme comme *Diouos*, alors que le génitif *Iouis* est attesté sans doute possible en N 35.

§ 350a **castus** – Flores (2011b : 37) conjecture *castud* en appareil critique, mais le parallèle allégué avec CIL I² 360 (cf. § 349d) ne justifie pas de remplacer une leçon saine. On maintiendra *castus*.

§ 350b Nonius cite N 18 pour illustrer l'emploi de *castus*, qu'il considère comme un synonyme de *castitas* ou *castimonia*. La formation de *castus* s'explique, historiquement, comme un abstrait en *-tu-* formé sur la racine du verbe *careo*. De Moor (1877 : 93) se méprend en traduisant N 18 par « cet homme vertueux dévoile les secrets des dieux et prédit l'avenir ». Il considère manifestement *castus* comme un adjectif à thème en *-o*, une erreur déjà commise par Klussmann, à en croire Vahlen (1854 : 9). Pourtant, l'appartenance de *castus* aux thèmes en *-u-* ressort clairement du contexte de Nonius.

N 18 est en effet précédé dans la notice de Nonius par une citation empruntée à Varron, qui présente la forme d’ablatif singulier *castu*. Il faut par conséquent interpréter N 18 *castus* comme un accusatif pluriel, complément d’objet de *praedit*.

N 19*°

Seru. auct. *Aen.* 1, 170 huc septem Aeneae collectis nauibus (...). nouam tamen rem Naeuus bello Punico dicit, unam nauem habuisse Aeneam, quam Mercurius fecerit.

«Or, Naevius dit quelque chose d’étrange dans la *Guerre punique* : Énée aurait eu un bateau fait par Mercure».

Le fragment indirect N 19 fait partie d’une note interpolée dans le commentaire de Servius à l’*Énéide*. La note en question porte sur Verg. *Aen.* 1, 170, où il est dit que sept bateaux appartenant à la flotte d’Énée ont réchappé de la tempête déchaînée par Junon. L’interpolateur de Servius, après un développement consacré aux interventions divines qui ont permis leur sauvetage, ajoute ce qu’il considère comme un détail étrange (*nouam ... rem*) : dans la *Guerre punique* de Naevius, Énée aurait eu un bateau (*unam nauem*) construit par Mercure. Cette note suscite deux problèmes principaux d’interprétation. Premièrement, comment interpréter *unam* ? L’Énée de la *Guerre punique* possédait-il un seul bateau, qui se trouvait être l’œuvre de Mercure ? Ou bien avait-il, parmi d’autres bâtiments de sa flotte, un navire construit par ce dieu ? Et deuxièmement, dans quel contexte l’ouvrage de Mercure est-il mentionné par Naevius ? Est-ce lors de l’embarquement des Troyens, à leur arrivée en Italie, ou au cours de quelque autre événement émaillant leur voyage ?

§ 351a

Le texte de N 19 ne permet pas immédiatement de déterminer si les Troyens de la *Guerre punique* voyageaient sur un seul bateau, ou s’ils disposaient d’une flotte. Büchner (1957 : 19) se prononce en faveur de la première hypothèse. Selon lui, si le scholiaste avait voulu indiquer que les Troyens possédaient plusieurs bateaux, il l’aurait formulé explicitement en employant une tournure comme *ex nauibus unam, quam Mercurius fecerit*. Cet argument me paraît toutefois illusoire. On ne peut exclure que le commentateur, postulant une situation fondamentalement identique dans l’*Énéide* et dans la *Guerre punique*, ait justement sous-entendu une expression équivalente à *ex nauibus*. Cette incertitude explique que plusieurs critiques¹³⁵ aient adopté la seconde interprétation. Mais malgré l’ambiguïté de la formulation, il semble plus probable que le commentateur ait bien entendu *unam nauem* au sens d’« un seul navire ». En effet, la note de Seru. auct. *Aen.* 1, 170 porte principalement sur le nombre de navires rescapés de la tempête ; et puisque le scholiaste oppose (*tamen*) les versions de Naevius

§ 351b

135 Cf. notamment Klussmann 1843 : 43 ; Strzelecki 1935 : 31–32 ; 1959 : 66 ; Traglia 1986 : 250–251 ; Flores 2011b : XXVIII.

et de Virgile, il paraît légitime de rapporter cette opposition au nombre de bateaux composant la flotte troyenne. C'est là l'interprétation dominante dans la critique.¹³⁶

§ 351c

Spangenberg (1825 : 191) pense apparemment que Naevius a mentionné l'origine divine du bateau d'Énée au moment de raconter l'arrivée des Troyens en Italie. Cette hypothèse, qui n'a trouvé aucun écho, est aujourd'hui abandonnée. Pour Marmorale (1950 : 239) et Strzelecki (1959 : 66), il faut plutôt replacer cette notice dans le contexte du départ de Troie.

Strzelecki y voit une incompatibilité avec la thèse selon laquelle les Troyens de Naevius disposaient d'un navire unique. En effet, plusieurs parallèles textuels attribuent à Énée une flotte comptant plusieurs bâtiments. Ainsi le héros affirme-t-il en Verg. *Aen.* 1, 381 avoir quitté sa patrie avec vingt bateaux ; et Liu. 1, 1, 5 emploie le pluriel *naues*, tandis que Ps. Aur. Vict. *Orig.* 10, 2 parle de la *classis* d'Énée.¹³⁷ Mais la comparaison avec Virgile n'est pas décisive. Même si Virgile connaissait la version de Naevius, il était libre de présenter les détails matériels de l'expédition autrement que son prédécesseur. Et Naevius, à supposer qu'il partage avec Tite-Live et l'*Origo* une source commune, disposait à son égard de la même liberté que Virgile vis-à-vis de la *Guerre punique*. Ces parallèles sont d'autant moins déterminants que Naevius a pu renoncer à la pluralité des bateaux sous l'influence d'autres sources littéraires ou légendaires. L'idée d'un vaisseau unique, ouvré par un dieu, suggère évidemment un lien avec la légende des Argonautes. La geste de Jason, diffusée dans le monde hellénistique par le poème d'Apollonios, a très bien pu arriver jusqu'à Naevius. Il n'est pas certain qu'il ait eu entre les mains un manuscrit des *Argonautiques*, mais une forme plus ou moins altérée du récit a pu lui parvenir par tradition orale.¹³⁸ L'auteur de la *Guerre punique* a donc pu être tenté de contaminer la légende d'Énée avec celle des Argonautes, en équipant les Troyens d'un bateau comparable à l'Argo. Si cette hypothèse s'avérait correcte, elle permettrait d'expliquer les divergences constatées par le scholiaste entre Virgile et Naevius dans le compte des bateaux d'Énée.

§ 351d

Strzelecki (1959 : 66) ajoute un second volet à son argumentaire contre la thèse du bateau unique. Selon lui, un navire seul ne suffirait pas à contenir la foule des compagnons d'Énée ; Naevius évoque en effet leur multitude en N 3a *multi mortales*. N 3b *multi alii ... uiri*. Mais cet autre argument ne me semble guère plus concluant. L'adjectif *multi* n'implique aucunement une évaluation numérique précise des fugitifs troyens, et rien n'empêchait le poète d'imaginer « beaucoup de mortels » sur « un seul bateau ». Il est d'ailleurs improbable que Naevius ait chéri la vraisemblance au point de s'assurer qu'il ne créait pas plus de passagers qu'un bateau n'aurait pu en contenir.

136 Cf. notamment Niebuhr 1873 : 157 ; Spangenberg 1825 : 191 ; Marmorale 1950 : 239 ; Barchiesi 1962 : 516–517.

137 Strzelecki 1959 : 66 adn. 56.

138 Sur l'hypothèse d'une influence de la légende des Argonautes sur la *Guerre punique*, cf. Schütte 1841 : 69–70 ; Büchner 1957 : 19–22 ; Häussler 1976 : 101.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas nécessairement le départ de Troie qui a offert à Naevius l'occasion de mentionner le bateau construit par Mercure. D'aucuns préfèrent rattacher cette mention au moment où les Troyens quittent Carthage.¹³⁹ Selon Perret (1942 : 481), le dieu « intervenait sans doute pour permettre à Énée de s'enfuir ; là devait se placer l'épisode de la construction du vaisseau par Mercure, réplique surnaturelle du passage de l'*Odyssée* où pour quitter Calypso Ulysse se construit seul un radeau ». À l'appui de cette hypothèse, on peut rappeler qu'au chant V de l'*Odyssée*, c'est bien à l'instigation d'Hermès qu'Ulysse construit son embarcation pour quitter la nymphe.¹⁴⁰ Si donc l'hypothèse de Perret est correcte, il s'ajoute à l'influence des *Argonautiques* une variation sur le thème odysseén de Calypso.

Mais si l'hypothèse de Perret était correcte, pourquoi l'interpolateur de Servius aurait-il fait intervenir le témoignage de Naevius dans le commentaire à Verg. *Aen.* 1, 170 ? N'est-il pas plus vraisemblable que l'épisode auquel le scholiaste se réfère ait, dans la *Guerre punique*, un emplacement strictement parallèle au passage virgilien étudié ? On sait par N 5 que Naevius, tout comme Virgile, décrivait une tempête et le naufrage subi par les Troyens. Dans ces conditions, il semble plus économique d'interpréter la scholie, avec Frassinetti (1969 : 248), dans le sens suivant : Virgile rapporte que sept bateaux ont réchappé à la tempête, mais Naevius, curieusement, ne connaît qu'un bâtiment rescapé, qui se trouve être celui qu'a construit Mercure. À suivre cette hypothèse, l'Énée de Naevius aura quitté Troie avec plusieurs navires, dont un fait par Mercure ; mais suite à une tempête, tous auront coulé, sauf celui que le dieu a construit.

Flores (2011b : XXVIII) contredit implicitement l'hypothèse de Frassinetti, mais son argumentation ne convainc pas. Selon lui, il faut postuler une flotte plus nombreuse, « dal momento che tutte le azioni militari successive presuppongono molti più uomini trasportati da più navi ». Ce raisonnement ne tient toutefois que si le récit de Naevius suit le même cours que celui de Virgile. Cette objection tombe si, comme l'envisage Luck (1983), Naevius interrompt son récit mythologique avant d'avoir à rapporter les combats menés par les Troyens sur sol italien. Pour Luck, c'est au contraire Virgile qui a augmenté le nombre de bateaux composant la flotte troyenne. Le poète de l'*Énéide* aura opéré ce changement pour des raisons touchant à l'économie de son récit : « the logic (or logistics) behind this change is simple enough : Virgil had to fill the whole second half of his epic with fighting, but no ancient reader would have understood how so many warriors could have come out of only one ship. For Naevius the problem did not exist : he could make Aeneas disappear from his story, as he turned to history » (Luck 1983 : 271).

Le scholiaste mentionne explicitement le titre de la *Guerre punique*, de sorte que l'appartenance de N 19 à ce poème est garantie. Il est manifestement question ici de

139 Pour la possible présence d'un épisode carthaginois dans la partie mythologique de la *Guerre punique*, cf. § 42g.

140 Barchiesi 1962 : 517.

la légende d'Énée ; et comme les fragments rattachés à ce thème se répartissent entre les livres I, II et III, le choix se restreindra à ces trois-là. Une plus grande précision ne semble toutefois pas possible. J'argumente certes en faveur d'un rattachement de N 19 au même contexte que N 5, un fragment attribué au livre I (cf. § 351f). Mais il ne faut pas perdre de vue que cette hypothèse interprétative repose sur un postulat non vérifié ; il n'est pas prouvé, en effet, que le scholiaste emprunte N 19 à un contexte strictement parallèle à celui du passage virgilien qu'il commente. Dans ces conditions, il serait arbitraire de prendre pour certaine l'attribution de N 19 au livre I.

N 20*°

Seru. auct. *Aen.* 1, 198 *o socii* : ... et totus hic locus (sc. *Verg. Aen.* 1, 198–207) de N a e u i o b e l l i P u n i c i l i b r o t r a n s l a t u s e s t .

« “Ô compagnons” : (...) ce passage aussi est tout entier transposé de Naevius, dans le livre de la *Guerre punique* ».

§ 352 Le commentaire de Servius à *Verg. Aen.* 1, 198 est composé de trois notes portant respectivement sur les termes *o socii*, *ignari* et *ante malorum*. À la suite de la troisième note, l'interpolateur a ajouté une remarque selon laquelle tout ce passage (*totus hic locus*) serait emprunté à la *Guerre punique*. Tout porte à croire que les mots *totus hic locus* ne se réfèrent pas au seul vers 198, mais à tout le discours de consolation adressé par Énée à ses compagnons en *Verg. Aen.* 1, 198–207. De la même manière, l'emprunt à Lucrèce signalé par Seru. *Georg.* 3, 293 sous le lemme *molli ... cliuio* ne se limite pas à cette seule expression ; il s'agit pour Servius de mettre en parallèle *Verg. Georg.* 3, 289–294 et *Lucr.* 1, 921–930.

À supposer qu'il y ait eu de la part de Virgile un emprunt à la *Guerre punique*, celui-ci n'a pas dû prendre la forme d'une répétition littérale ; la différence de mètres rendait d'ailleurs une telle imitation presque impossible. Comme pour l'emprunt lucrézien évoqué précédemment, le cas devait se limiter à la reprise d'un thème commun et à quelques coïncidences dans le choix des termes. Aussi n'a-t-on vraisemblablement aucune chance de retrouver une trace tangible de Naevius derrière les vers de Virgile.

Norden (1915 : 171 adn. 2) a relevé une ressemblance entre *Verg. Aen.* 1, 198–199 *o socii ... o passi grauiora* et le discours de Teucer dans *Hor. Carm.* 1, 7, 26–30 *o socii ... o fortes peioraque passi*. Selon Norden, cette similitude s'expliquerait, non par une imitation réciproque des deux poètes, mais par leur recours à une source commune que l'on devrait identifier à la *Guerre punique*. Wigodsky (1972 : 38–39) observe cependant qu'une reprise de Virgile par Horace ou d'Horace par Virgile présente au moins autant de vraisemblance que leur dépendance d'un même modèle ; lequel modèle serait, pour Wigodsky (1972 : 39), à chercher dans le *Teucer* de Pacuvius plutôt que dans la *Guerre punique*. Mais l'utilisation de Pacuvius par Virgile semble aussi difficile à prouver que celle de Naevius par Horace. Je me

rallie à Mariotti (2001 : 20 ; 48), qui considère tant le fragment de Naevius que son homologue virgilien comme la simple imitation d'un motif fréquent dans l'*Odyssée* : cf. notamment κ 174–177 et μ 208–212. Verg. *Aen.* 1, 198–207 présente d'ailleurs de tels points de rencontre avec μ 208–212,¹⁴¹ que l'influence conjointe du texte homérique et de la *Guerre punique* sur Virgile semble certaine.¹⁴²

L'attribution de N 20 à la *Guerre punique* est garantie par l'auteur de l'interpolation, qui mentionne expressément le titre du poème. On ignore en revanche à quel livre rattacher ce fragment. La consolation succède dans l'*Énéide* à l'épisode de la tempête, et l'on sait par N 5 que le livre premier de la *Guerre punique* comportait un épisode analogue. Le premier mouvement serait donc d'attribuer N 20 au même livre. Deux arguments parlent toutefois en défaveur de cette solution. D'une part, si Virgile a vraiment emprunté à Naevius la consolation prononcée par Énée, il n'est pas certain qu'il l'ait replacée dans le même contexte que son modèle. La portée du discours virgilien est assez générale pour s'adapter à n'importe quel accident retardant la course des Troyens ; on pourrait par conséquent concevoir que son intégration à l'épisode de la tempête résulte d'une transposition. D'autre part, même si la consolation d'Énée succédait à la tempête dans la *Guerre punique*, on ignore selon quels critères Lampadio a opéré sa division du poème (cf. § 48) ; on ne peut pas exclure que le critique ait placé la fin du livre I après l'épisode de la tempête, et ouvert le livre II sur la consolation d'Énée. Dans ces conditions, il est plus sûr de renoncer à attribuer N 20 à un livre en particulier.

N 21*°

Schol. Verg. Paris. *Aen.* 7, 123 Anchises fatorum arcana reliquit (...). N a e u i u s enim dicit Venerem libros futura continentes Anchisa e (-se cod.) de d i s s e : unde reliquit aut mandavit (sic cod.^{pc} : magd- cod.^{ac}) significat, aut libros reliquit qui haec responsa continebant.

« “Anchise m'a laissé (*reliquit*) les secrets des destins” (...) : Naevius dit que Vénus a donné à Anchise des livres contenant les événements à venir. Par conséquent, *reliquit* signifie soit qu'il a confié ces oracles à Énée, soit qu'il lui a laissé les livres qui les contenaient ».

N 21 est transmis par un commentaire de l'*Énéide* dont on connaît deux versions. L'une est conservée dans un manuscrit virgilien du 11^e s. (Paris, BNF, lat. 7930),¹⁴³ et l'autre dans un manuscrit datant du 15^e s. (Firenze, BML, Med. Pal. 69).¹⁴⁴ Naevius

§ 353

141 μ 208 ὃ φίλοι ~ Verg. *Aen.* 1, 198 *o socii*. μ 209 οὐ μὲν δὴ τόδε μείζον ἔπι κακόν κτλ. ~ Verg. *Aen.* 1, 199 *o passi grauiora*. μ 212 καὶ πού τῶνδε μνήσεσθαι ὄτω ~ Verg. *Aen.* 1, 203 *forsan et haec olim meminisse iuuabit*.

142 Mariotti 2001 : 48.

143 Les scholies en sont éditées par Savage 1925.

144 Sur ce manuscrit et ses rapports avec les scholies parisiennes, cf. Rowell 1957b.

y est mentionné dans une note à Verg. *Aen.* 7, 123 *Anchises fatorum arcana reliquit*. Dans ce vers, prononcé après l'accomplissement du prodige des tables, Énée affirme avoir reçu de son père la révélation de son destin. En réalité, la prophétie relative aux tables est délivrée par Céléno (Verg. *Aen.* 3, 255–257), et l'on n'entend jamais Anchise annoncer ce prodige dans l'*Énéide*.

Mais il ne s'agit pas ici de résoudre cette apparente contradiction du texte virgilien. Naevius est invoqué par le scholiaste parisien pour expliquer le verbe *reliquit*, dont il propose deux interprétations. Soit Anchise a transmis oralement (*mandavit*) ses secrets à Énée, soit il lui a laissé un livre qui contenait des oracles (*libros reliquit, qui haec responsa continebant*).

Je comprends *mandavit* comme la référence à une communication orale ; pour cette acception de *mando*, qui n'apparaît que tardivement dans la latinité, cf. *ThLL* VIII p. 265, 22–41. L'hypothèse d'une transmission orale des prédictions d'Anchise est ainsi opposée à celle d'une transmission écrite, apparemment suggérée au commentateur par une comparaison avec Naevius.

Le scholiaste formule son explication d'une manière elliptique. On s'attendrait en effet à ce qu'il propose deux gloses équivalentes en remplacement de *reliquit* : soit *mandavit*, soit *libros – continebant*. Pourtant, seule la forme *mandavit* pourrait se substituer à *reliquit*. La glose alternative, *libros – continebant*, ne développe pas le seul verbe *reliquit*, mais toute la proposition *fatorum arcana reliquit*.

La tournure elliptique de cette note a dû induire en erreur le scribe auteur de la copie florentine du commentaire. Rowell y signale en effet la variante *signum*, au lieu de la leçon *significat* transmise par le manuscrit parisien. Selon Rowell (1957b : 3), dont je partage l'analyse, cette faute provient d'une interprétation erronée de la structure syntaxique de la note : « At some point, a scribe apparently did not understand that *mandavit* is the object of *significat* and therefore created a *signum* out of *significat* to furnish a noun object for *mandavit* ».

M. Barchiesi (1962 : 518–519) privilégie quant à lui la leçon *signum*, voyant dans *significat* la résolution fautive d'une abréviation. C'est là une hypothèse invérifiable, faute de savoir si le modèle du manuscrit parisien comportait une abréviation susceptible d'une telle interprétation. Quoi qu'il en soit, Barchiesi (1962 : 519) rend *mandavit signum* par « trasmise verbalmente », de sorte que le choix de cette leçon ne modifierait pas radicalement l'interprétation d'ensemble du passage.

Même si le scholiaste n'indique ni titre ni numéro de livre, il n'est pas douteux que N 21 ressortisse à l'œuvre épique de Naevius. La mention d'Anchise permet de rattacher ce fragment à la légende d'Énée, thème principal de la partie mythologique de la *Guerre punique*. Comme les fragments du récit légendaire sont répartis sur les livres I à III, on ne peut pas déterminer auquel N 21 appartient. Plusieurs critiques le placent au livre I, considérant que Vénus a transmis son savoir à Anchise avant le départ de Troie ; mais d'un autre côté, il n'est pas impossible que Naevius ait fait référence, au livre II ou III, à un événement survenu précédemment. On s'abstiendra par conséquent d'attribuer N 21 à un livre particulier.

1.1.5 Fragments du livre IV

N 22

Non. p. 90, 26 concinnare conficere uel colligere. N a e u i u s b e l l i P o e n i c i l i b . I V :
 †transit Melitam Romanus exercitus, insulam integram ; †urit, populatur, uastat,
 rem hostium concinnat

Cod. : F B^A C^AD^A.

1 exercitus secl. Vah fort. recte.

2 populatur] -lat Mer || uastat] et uastam Mer uastam Palmer || concinnat] concinnam
 uel concinnat euersam Kraggerud.

«L'armée romaine traverse Malte, île jusque là intacte ; elle brûle, ruine, dévaste,
 rase les possessions des ennemis».

Ce fragment fait référence à la destruction de Malte, un événement rapporté par § 354
 Oros. *Hist.* 4, 8, 5 *Atilius consul Liparam Melitamque insulas Siciliae nobiles peruagatus euertit*. Le consul mentionné ici par Orose doit être C. Atilius Regulus,¹⁴⁵ ce qui situe N 22 en l'an 257 av. J.-C.

IV – D'après l'apparat critique de Lindsay, la tradition manuscrite de Nonius § 355
 attribue unanimement ce fragment au livre IV. Merula (1595 : 421) prétend toutefois posséder un codex portant le sigle III, et Hermann (1816 : 634) affirme qu'il s'agit de la leçon retenue par l'édition vénitienne de 1496. Le témoignage de Merula n'est pas vérifiable, et la leçon signalée par Hermann peut résulter d'une erreur commise par l'éditeur vénitien. Je maintiens donc le sigle IV.

exercitus – Vahlen (1854 : 15) exclut *exercitus*, qu'il considère sans doute comme § 356
 une glose destinée à expliquer *Romanus*, pris pour un collectif. Leo (1905 : 45 adn. 4) rejette cette correction au motif que l'emploi collectif de l'adjectif ethnique ne serait pas attesté avant Tite-Live. M. Barchiesi (1962 : 340) lui oppose à juste titre l'exemple de N 31 *Poenum*. Ce parallèle ne suffit toutefois pas à exclure *exercitus*, puisque l'emploi prédicatif de *Romanus* reste évidemment possible.

integram – Les traducteurs ne sont pas d'accord quant au sens à donner à *integram*. § 357
 Certains, comme De Moor (1877 : 87) et Marmorale (1950 : 251), comprennent « l'île entière » (*uel sim.*). Je suis pour ma part l'interprétation de M. Barchiesi (1962 : 341), qui explique cet adjectif comme « intatta, non ancora offesa dalle armi romane ». Pour cette acception, cf. notamment Flor. *Epit.* 2, 17, 7 *nouam integramque prouinciam ... inuasit*, et les exemples rassemblés par Kuhlmann (*ThLL* VII 1 p. 2017, 21–25).

145 Communément admis depuis Cichorius 1922 : 39.

§ 358 **populatur** – Merula (1595 : 421) imprime *populat* au lieu de *populatur*. L'emploi de l'actif *populo* en face du déponent *populor* est bien attesté,¹⁴⁶ mais il doit s'agir en l'occurrence d'une erreur de lecture de la part de Merula. On s'en tiendra à la leçon transmise.

§ 359 **uastat** – Merula (1595 : 421) remplace par *et uastam* la leçon transmise *uastat*. Palmer (1906 : 182) voit dans *uastam ... concinnat* une périphrase équivalente à *uastat* : « when used with adjectives or participles, (...) [*concinnare*] means to put in a certain state ».¹⁴⁷ Cette interprétation peut certes s'appuyer sur un parallèle comme Plaut. *Amph.* 529 *lacrumantem ... concinnas tu tuam uxorem*. Mais malgré cela, il me semble préférable de maintenir le texte transmis, puisqu'il offre un sens satisfaisant (cf. § 360b).

§ 360a **concinnat** – Kraggerud (2007) propose deux corrections possibles pour *concinnat*. La première consisterait à compléter le texte en lisant *rem hostium concinnat euersam*.¹⁴⁸ Cette conjecture s'appuie sur l'usage de Plaute, qui accompagne régulièrement d'un adjectif prädicatif l'objet de *concinnare* ; à l'exemple de Plaut. *Amph.* 529 (texte cité § 359), on peut ajouter Plaut. *Amph.* 728 ; *Capt.* 601. 818 ; *Stich.* 286 ; *Trin.* 684.

Dans sa seconde suggestion, Kraggerud (2007 : 97) recommande de corriger *concinnat* en *concinnam*. Il faudrait alors prendre *rem hostium concinnam* pour l'objet direct des verbes *urit*, *populatur*, *uastat*. Cette expression trouverait un parallèle en Hor. *Epist.* 1, 11, 2 *concinna Samos*, où l'adjectif *concinnus* est de même appliqué à une île. Cf. aussi Enn. *Sat.* 11 *campi, quos gerit Africa terra politos*.

Il faut, à mon avis, renoncer à toute émendation et construire *concinnat* avec *rem hostium* pour objet direct, sans adjectif prädicatif. Pour cette construction, cf. notamment Plaut. *Truc.* 793 *liuorem tute scapulis ... concinnas tuis*. Lucr. 4, 1283 *consuetudo concinnat amorem*.

§ 360b Le lien que Non. p. 59, 29 établit entre *concinno* et *cinnus* « boisson mélangée », résulte sans doute d'une étymologie populaire ;¹⁴⁹ la même remarque s'applique au rapprochement avec *cano*, proposé en Non. p. 43, 21. Il faut plutôt rapprocher *concinno* de l'adjectif *concinnus* « joli, harmonieux ».¹⁵⁰ Haug (2004 : 44) l'interprète ainsi comme un verbe composé du préverbe *con-* et d'un dénominatif *-cinnāre* formé sur l'adjectif **cinnus* qui apparaît comme second membre de *con-cinnus*.

Il paraît clair que (*con*)*cinnus* reflète un adjectif en **-no*¹⁵¹ formé sur une racine au degré zéro, mais la base de dérivation n'est pas clairement identifiée. De Vaan

146 Flobert 1975 : 293.

147 Accepté par Skutsch 1958 : 47.

148 Kraggerud 2007 : 96–97.

149 Ernout/Meillet/André 1985 : 136.

150 Selon Leumann 1977 : 268, *concinnus* est une dérivation inverse à partir de *concinnāre*.

151 Sur cette classe d'adjectifs, cf. Leumann 1977 : 320–321 ; Weiss 2011 : 287.

(2008 : 129) rapproche *concinus* de la racine **kh₂eid-* « couper », ¹⁵² reflétée en latin par *caedo* « couper » et *caedēs* « action de couper, massacre ». Si cette hypothèse est correcte, il faut postuler un développement p.-i.-e. *(*kom-*)*kh₂id-no-* > p.-ital. *(*kom-*)*kīnno-* > lat. (*con*)*cinnus*.

Haug (2004) préfère pour sa part rattacher **cinnus* à une racine **k/keid-* « mettre en mouvement », qui serait une variante de **k/keih₂-* « se mettre en mouvement ». ¹⁵³ L'adjectif **cinnus* refléterait alors une formation p.-i.-e. **k/kih₂-no-* « mis en mouvement » ; il en resterait une trace en latin dans le substantif *cinnus* « clin d'œil, grimace », qui s'expliquerait comme l'ellipse d'une expression comme *oculus cinnus, ōs cinnum, uel sim*. Dans cette perspective, Haug explique *concinus* comme un composé de *cinnus* et du préfixe sociatif *con-* ; dans le verbe *concinno*, en revanche, le préverbe *con-* aurait une valeur perfective.

Au point de vue formel, les deux hypothèses sont admissibles, mais la sémantique permet de les départager. Si, comme je le crois, *rem hostium* est régi à la fois par *urit*, *populātur*, *uastat* et *concinat*, on devra voir dans ce dernier verbe un quasi synonyme des trois autres. Le sens de « raser », adopté dans ma traduction, s'accorde avec cette interprétation syntaxique. Naturellement, cette traduction vaut principalement si l'on accepte la ponctuation proposée ici. Si l'on place un point après *exercitus* et un autre après *uastat*, *insulam integram* devient l'objet des verbes *urit*, *populatur* et *uastat*, tandis que seul *concinat* régit *rem hostium*. On pourrait alors admettre que *rem – concinat* a trait au pillage des biens ennemis, tandis qu'*insulam – uastat* se rapporte à la destruction d'ouvrages défensifs ou autres. Il me semble toutefois que, même en adoptant cette ponctuation, le sens de « raser » convient mieux au champ sémantique de la destruction violente, auquel renvoient les trois autres verbes.

Dans cette perspective, l'hypothèse défendue par Haug ne permet pas une explication satisfaisante de *concinno*. Certes, le sémantisme de *concinus* peut résulter d'une évolution « mis en mouvement ensemble > associé > harmonieux » ; mais l'explication de *concinno* comme « mettre en mouvement » avec un préverbe perfectif s'accorde mal avec l'idée de destruction qui prévaut dans N 22.

Il semble préférable de recourir à la racine **kh₂eid-* « couper », puisque cette étymologie rend raison des sens portés tant par *concinus* que par *concinno*. Le sémantisme de *concinus* peut en effet s'expliquer par un développement « (dé)coupé > mis en forme > harmonieux ». Quant à *concinno*, il admet une interprétation similaire – « (dé)couper > mettre en forme » – tout en partageant avec *caedēs* une nuance de violence, évidente dans N 22 par l'association avec *urit*, *populātur*, *uastat*.

152 Sur cette racine, cf. LIV 360.

153 Sur cette racine, cf. LIV 346.

N 23

Non. p. 468, 31 *auspicau* pro *auspicatus sum* (...). *Naevius belli Poenici lib. IV* :

¹*uirum praetor aduenit, auspicat auspicium* ²*prosperum*

Cod. : A^A B^A C^A D^A.

naevius – prosperum om. C^A.

1 *uirum*] *uerum* *Iu* ubi *quum Mer* (cf. *Spa*) *uixdum Bae* ; *alii alia* || *aduenit Mer* (cf. *Spa*) : *adueniet codd.* *adueni et Iu aduenit et Sch fort. recte adueniēt Bae* || *auspicat*] *auspica Iu.*

« Le guide des hommes approche, prend un auspice favorable ».

§ 361a **uirum praetor** – La leçon *uirum*, transmise unanimement, peut être considérée comme saine. On considérera comme superflues les diverses variantes proposées par la critique,¹⁵⁴ puisqu’il existe une interprétation satisfaisante de la leçon transmise (cf. § 361b).

§ 361b Marmorale (1950 : 250) voit dans *uirum* un accusatif, puisqu’il traduit *uirum praetor aduenit* par « il pretore s’accostò all’uomo ». Toutefois, la construction d’*aduenire* avec un accusatif d’objet direct ou de direction n’est pas attestée. Les exemples avancés à l’appui de cette interprétation par Altheim (1961 : 102) contiennent tous le verbe *adire*, et même *aduentare* n’est pas attesté avec l’accusatif seul avant Salluste.

Il est préférable de suivre Mariotti (2001 : 66–67), qui prend *uirum* pour un génitif pluriel. Sur l’emploi de la désinence *-um* au génitif pluriel, cf. § 69. Pour Mariotti, la tournure *uirum praetor* imite l’expression homérique ἄναξ ἀνδρῶν, un jeu de mots reposant sur le rapprochement étymologique de *praetor* avec *praeire*. Cette étymologie, encore admise aujourd’hui,¹⁵⁵ devait déjà paraître transparente aux grammairiens antiques ; cf. Lucil. 1160 *ergo praetorum est ante et praeire*. Varro *Ling.* 5, 80. 87 *in re militari praetor dictus qui praeiret exercitui*.¹⁵⁶ Sur le goût des poètes saturniens pour les jeux de mots étymologiques, cf. § 29.

§ 361c Qui est ici appelé *uirum praetor* ? Nonius garantit l’appartenance de N 23 au livre IV, dont on sait par ailleurs qu’il relatait des événements de l’année 257 av. J.-C. (cf. § 354). On cherchera par conséquent parmi les personnages impliqués dans la première guerre punique autour de cette date. Spangenberg (1825 : 199) pense à Regulus, Klussmann (1843 : 66–67) à Xanthippe. Pour Cichorius (1922 : 32–33) et Altheim (1961 : 102–103), qui interprètent *praetor* au sens strict, N 23 se référerait au préteur urbain de l’an 260 ; selon Zon. II p. 203, 17–18, ce magistrat aurait été dépêché de Rome en urgence pour relever le tribun militaire C. Caecilius à la tête des forces romaines engagées à Ségeste. Mais si, comme le croit Mariotti, *uirum praetor* reproduit la formule ἄναξ ἀνδρῶν, cet homérisme pourrait aussi bien désigner tout autre magistrat habilité à

154 Notamment Iunius 1565 : 495 ; Merula *apud* Spangenberg 1825 : 199 ; Baehrens 1886 : 49.

155 De Vaan 2008 : 191.

156 Pour d’autres exemples de cette explication étymologique dans l’Antiquité, cf. Mariotti 2001 : 67.

prendre un auspice ; auquel cas, il serait impossible d'identifier à quelle circonstance se rattache le rituel évoqué dans N 23.

Selon Rowell (1957a : 425), compte tenu de l'usage de *consul* dans N 1, il serait plus naturel d'interpréter le *praetor* de N 23 comme un magistrat de rang prétorien.¹⁵⁷ Cette objection n'est toutefois pas contraignante ; rien n'empêchait Naevius d'utiliser en alternance le terme technique et une périphrase, surtout si celle-ci reposait sur une étymologie couramment admise dans l'Antiquité (cf. § 361b).

Les doutes de Skutsch (1958 : 47) sont eux aussi injustifiés. Pourquoi *uirum praetor* serait-il plus suspect que *praetor populi* ? Et pourquoi le caractère prétendument factuel de ce passage exclurait-il l'emploi d'un homérisme ?¹⁵⁸ La poésie de Naevius ne devient « aride » que si les critiques lui retirent ses ornements.

Flores imagine que Naevius a transposé en latin un terme technique propre à l'administration osque de Capoue : « il *praetor* potrebbe essere appunto un **meddiss** capuano alla testa di truppe ausiliarie romane, fra le quali militava lo stesso Nevio » (Flores 2011b : XXXV). Cette supposition ne repose toutefois sur aucun élément tangible. Même en admettant l'origine capouane de Naevius et son appartenance aux troupes auxiliaires, rien n'indique que *uirum praetor* repose sur une terminologie osque.

§ 361d

aduenit – D'après l'apparat critique de Lindsay, tous les manuscrits du *De compendiosa doctrina* portent *adueniet*. J'adopte néanmoins la conjecture *aduenit* attribuée à Merula par Spangenberg (1825 : 199). Cette correction me paraît nécessaire, car même si Naevius juxtapose occasionnellement en asyndète des temps verbaux différents (cf. § 76), un futur serait injustifié ; il semble en effet impossible, l'arrivée du magistrat étant nécessairement antérieure à la prise de l'auspice, que la première action soit exprimée au futur et la seconde au présent. Alternativement, on peut corriger avec Schütte (1841 : 79) en *aduenit et*. Je ne parviens pas à trancher entre ces deux solutions.

§ 362a

Koster et Altheim maintiennent la leçon transmise, mais ce choix les contraint à des contorsions interprétatives : « praetor nondum adest, sed mox veniet ; nunc autem etc. » (Koster 1929 : 337) ; « “zu dem Manne wird der Praetor kommen” besagte die günstige Vogelbefragung » (Altheim 1961 : 102).

Iunius (1565 : 495) segmentait *adueniet* en *adueni et* ; il remplaçait en conséquence *auspicat* par *auspica*. Cette solution a été généralement négligée par la critique ; c'est est bien compréhensible, vu la difficulté d'identifier un contexte dans lequel insérer cette interpellation adressée à un magistrat.

§ 362b

Baehrens (1886 : 49) voit dans *adueniet* une corruption causée par une lecture erronée de la graphie *aduenit*. Si cette hypothèse était correcte, il faudrait naturellement interpréter le digramme <ei> comme la notation d'un /i/. On remarquera toutefois

157 Argument déjà avancé par Cichorius 1922 : 32 adn. 2.

158 Dans le même sens, cf. Goldberg 1993 : 34.

que cette orthographe n'apparaît dans les inscriptions qu'à partir du 2^{ème} siècle av. J.-C. ;¹⁵⁹ sur l'emploi du digramme <ei> pour noter une voyelle simple, cf. § 51.

§ 363a **auspicat auspicium prosperum** – Bien que Non. p. 468, 20 formule son lemme au parfait, il n'y a pas lieu de corriger *auspicat* en *auspicauit*. N 23 est cité par Nonius en cinquième position ; avant le fragment de Naevius, deux vers de Plaute illustrent le parfait *auspicauit*, et deux autres, de Quinctius Atta et Caecilius, contiennent des formes d'*infectum*. De toute évidence, Nonius a libellé son lemme d'après les formes trouvées dans ses deux premiers exemples. Mais son propos ne le contraignait pas à se limiter au *perfectum*. Il s'agissait d'illustrer les formes actives de verbes suivant en latin classique la flexion déponente. Dans cette perspective, l'*infectum* faisait aussi bien l'affaire, de sorte que la leçon *auspicat* peut être considérée comme saine.

Pour la conjecture *auspica*, proposée par Iunius, cf. § 362b. Pour l'expression *auspicium prosperum*, cf. *ThlL* X 2 p. 2213, 11–15.

§ 363b Nonius cite N 23 pour illustrer l'emploi de l'actif *auspico* à côté du déponent *auspicor*, qu'il semble considérer comme la forme normale. Flobert (1975 : 292) classe *auspico* parmi les activations, suggérant que la forme active est, en effet, secondaire par rapport au déponent.

L'emploi de la figure étymologique *auspicat auspicium* correspond apparemment à un goût de Naevius pour ce procédé stylistique : cf. § 84.

N 24

Non. p. 97, 19 danunt dant (...). Naevius belli Poenici lib. IV :

eam carnem uictoribus danunt

Cod. : F B^A C^A D^A.

« Ils donnent cette chair aux vainqueurs ».

§ 364 L'attribution de N 24 au livre IV est garantie par Nonius, mais au-delà de ce constat, rien n'est certain. Quelqu'un – mais qui ? – donne aux vainqueurs – de quoi ? – quelque chose que Naevius appelle « cette chair ». La présence du pronom de reprise *eam* indique que Naevius a dû parler, dans les vers précédents, de la chair en question ou des animaux dont elle provient.¹⁶⁰ Mais il est difficile d'être plus précis quant aux circonstances exactes de cette distribution de viande. Je ne discute que brièvement les principales hypothèses avancées par la critique.

Pour Merula (1595 : 425) et Spangenberg (1825 : 199–200), il s'agit du serpent tué par l'armée de Regulus.¹⁶¹ Une fois l'animal vaincu, les soldats reçoivent sa chair en partage, tandis que des serviteurs évacuent ses *exta* (cf. N 26). Klussmann

159 Wachter 1987 : 250.

160 Cichorius 1922 : 40.

161 Cf. Liu. *Perioch.* 18 ; Val. Max. 1, 8, 19.

(1843 : 68–69) rejette à juste titre cette interprétation fantaisiste, à laquelle Merula lui-même ne croyait d'ailleurs qu'à moitié. Pour Klussmann, les vainqueurs mentionnés ici sont les consuls Ser. Fulvius Paetinus et M. Aemilius Paulus. Ceux-ci, après la victoire d'Hermaea,¹⁶² quittent l'Afrique pour la Sicile chargés de butin, mais sans provisions. Ils sont reçus par les troupes romaines qui leur distribuent les rations de viande excédentaires pour les récompenser de leur victoire. On notera toutefois que Polybe ne dit rien d'un tel accueil. Au contraire, le retour en Sicile semble avoir pris une tournure bien moins heureuse. On sait en effet par Pol. 1, 37, 1–4 que la flotte romaine a subi un naufrage catastrophique, dû en partie à l'incompétence des consuls.

L'explication la plus probable reste sans doute celle de Cichorius (1922 : 40–41), qui préfère penser à des jeux ou à un concours. Comme une occasion solennelle de cet ordre s'accompagne de sacrifices, on peut imaginer que la chair des victimes est distribuée en récompense aux vainqueurs des jeux. Mais cette interprétation n'a rien de contraignant ; et je ne crois pas que l'on puisse exclure, comme le fait Cichorius, que le mot *uictores* désigne ici une armée. Le débat reste donc ouvert.

danunt – Pour la forme *danunt* à côté de *dant*, cf. § 62.

§ 365

N 25

Non. p. 183, 17 uicissatim per uices. N a e u i u s b e l l i P o e n i c i I V :

uicissatim uolui uictoriam

Cod. : F B^A C^A D^A.

« Que la victoire roule de l'un à l'autre ».

L'attribution de N 25 au livre IV est garantie par Nonius. On ignore dans quel contexte syntaxique s'intégrait cette proposition infinitive. Peut-être s'agit-il d'un discours rapporté au style indirect par le narrateur épique ou par un auditeur. Mais on pourrait aussi envisager que cette proposition infinitive appartienne à un discours direct ; un personnage pourrait adresser à ses interlocuteurs un avertissement comme « rappelez-vous que la victoire roule de l'un à l'autre » *uel sim*.

§ 366

Il paraît probable qu'une maxime de cet ordre, énonçant un constat général sur le sort des batailles, appartienne à un militaire. Les critiques l'ont, pour la plupart, attribuée à des stratèges : Regulus (Spangenberg 1825 : 200), Xanthippe (L. Mueller 1884a : 250–251), Hamilcar (Altheim 1961 : 106–107), ou quelque officier carthaginois moins illustre (Cichorius 1922 : 40). Mais si Naevius donnait la parole à des personnages secondaires, ce qui est possible (cf. § 475c), on pourrait aussi penser à des hommes de la troupe. D'autres y voient un commentaire formulé par le narrateur épique sur l'un ou l'autre épisode de la guerre ; Merula (1595 : 426) songe ainsi à la capture de

162 Cf. Pol. 1, 36, 11–12.

Regulus en 255,¹⁶³ et Frassinetti (1969 : 257) à la destruction de la flotte romaine la même année.¹⁶⁴ Quoi qu'il en soit, l'expression me paraît trop générale pour fonder une interprétation précise.

- § 367 **uicissatim** – M. Barchiesi (1962 : 403) estime que la forme *uicissatim* était déjà tombée hors d'usage au temps où Naevius écrivait, mais elle a dû rester dans la langue quelque temps encore : cf. Plaut. *Poen.* 46 ; *Stich.* 532, qui constituent il est vrai les seules autres attestations de cet adverbe. Sur l'origine et l'emploi de *uicissatim*, cf. Schaffner-Rimann (1958 : 19–20), qui y voit une formation secondaire vis-à-vis de *uicissim*.
- § 368 **uolui** – Stephanus (1564 : 215) imprime *volui*, en distinguant les lettres *v* et *u*. Il semble donc qu'il interprète *uolui* comme une forme de *uolo* et non de *uoluo*. Aucun autre critique, à ma connaissance, n'a adopté cette interprétation. Cichorius (1922 : 39) la rejette à juste titre, puisqu'on ne désire pas, en principe, remporter la victoire en alternance avec son adversaire.

1.1.6 Fragment des livres III ou IV

N 26

Non. p. 76, 4 atrox crudum. N a e u i u s b e l l i P o e n i c i l i b . † I I I I † :
simul atrocia proicerent exta ministratores

Cod. : FL B^A C^AD^A.

naeuus] ennius *F^{ac}* || IIII C^AD^A : III *codd.*

I simul] simitu *Mue^N* || proicerent] porricerent *Iu fort. recte* porriciunt *Mer* proiecerunt
Ste prosicerent *Me* prosicarent *Bae* || exta *F^{ac}* : extra *L extra codd.* || ministratores] mis- *Mue^N*
i. a.

« Qu'en même temps, les servants jettent les entrailles crues ».

- § 369 Autant qu'on puisse en juger, N 26 ressortit à la narration d'un sacrifice au cours duquel des servants (*ministratores*) doivent manipuler les entrailles de la victime (*exta proicerent*). La critique n'a pas su identifier avec certitude à quel contexte cette cérémonie appartient. Cichorius (1922 : 31–32) interprétait *atrocia* au sens de « néfaste » et pensait au récit d'une erreur de rituel qui serait à l'origine d'une déconvenue romaine. Calculant que les livres III et IV relataient respectivement les années 264–261 et 260–256, il identifiait cet événement à la capture de Scipion Asina vers Lipari

163 Épisode rapporté par Pol. 1, 34, 12.

164 Cf. notamment Oros. *Hist.* 4, 9, 8.

en 260.¹⁶⁵ Mais l'hypothèse de l'erreur de rituel paraît infondée ; l'interprétation d'*atrocia* comme « néfaste » ne se confirme pas (cf. § 372) et l'implication de *ministratoros*, suspecte aux yeux de Mariotti, semble rituellement inattaquable (cf. § 375b).

Parmi les interprétations concurrentes, on peut signaler celles de Merula et de Terzaghi, qui se distinguent par leur originalité. Merula (1595 : 425), suivi par Spangenberg (1825 : 200), voyait dans les *exta* les restes d'un serpent monstrueux tué en terre africaine par les soldats de Regulus.¹⁶⁶ Quant à Terzaghi (1928 : 10), il pensait, sans plus de vraisemblance, au récit de sacrifices humains célébrés par les Carthaginois.

Mais quels que soient les mérites des diverses interprétations proposées jusqu'ici, il n'est pas certain que N 26 doive être classé parmi les fragments historiques de la *Guerre punique*. Puisqu'on doit aussi envisager l'appartenance de ce texte au livre III (cf. § 370), qui contient des fragments de la légende d'Énée, une attribution à la partie mythologique n'est pas exclue.

IIII – Les manuscrits du *De compendiosa doctrina* hésitent entre les sigles *IIII*, § 370
transmis par les branches C^AD^A, et *III*, dans le reste de la tradition. À en croire
l'édition de Lindsay, les familles C^AD^A ne méritent pas la confiance aveugle professée
par Strzelecki (1959 : 73), de sorte qu'on s'abstiendra de trancher cette question.
Dans la présente édition, N 26 trouve sa place dans une section à part, après les
fragments attribués avec certitude aux livres III ou IV.

simul – La leçon *simul*, transmise à l'unanimité, est saine. La conjecture *simitu* est § 371
proposée sans justification par L. Mueller (1884a : 162).¹⁶⁷

atrocia – Non. p. 76, 2 glose *atrox* par *crudum*. Cichorius (1922 : 30) y voit « eine der § 372
vielen falschen Erklärungen des Nonius ». Flores (1998 : 145) estime, au contraire, que
la glose proposée par Nonius convient dans le contexte de N 26, « perché chi per primo
glossò in tal senso Nevio leggeva l'intero contesto dal quale ricavava chiaramente
che gli *atrocia exta* erano appunto *cruda* ». Flores a sans doute raison sur ce point. À
supposer que Nonius se trompe ici, il ne ferait que perpétuer une erreur remontant
probablement jusqu'à Verrius Flaccus au moins ; *atrox* reçoit en effet une explication
similaire dans Paul. Fest. p. 18 *atroces appellantur ex Graeco, quia illi ἄτροκτα ap-
pellant, quae cruda sunt*. Certes, Paul reproduit une étymologie erronée ; mais si les
lexicographes antiques ont usé de leur imagination pour expliquer un sens particulier
d'*atrox*, c'est bien qu'ils percevaient une équivalence entre ce terme et l'adjectif *crudus*.

Ce sentiment est renforcé par le parallèle de Liu. 29, 27, 5 *cruda exta caesa uic-
tima, uti mos est, in mare proiecit*. Ici comme dans N 26, un officiant pratique un

165 Événement rapporté par Pol. 1, 21, 4–8.

166 Cf. Liu. *Perioch.* 18.

167 Sur la forme *simitu*, cf. Vine 2017.

sacrifice et jette les entrailles de la victime. Dans le texte de Tite-Live, le rite sacrificiel est exécuté par Scipion l'Africain au moment de s'embarquer. Le général jette à l'eau les *exta* d'un animal sacrifié aux dieux marins dans le but de s'assurer une navigation heureuse. La récurrence, dans les deux textes, de l'expression *exta proicere* suggère qu'il s'agit d'un rituel identique, ou du moins comparable. L'incise de Tite-Live, *uti mos est*, semble en outre indiquer que l'action de jeter à la mer des entrailles crues constitue un geste normal dans ce contexte rituel. Si cette hypothèse est correcte, on peut supposer que les *exta* de N 26 sont elles aussi jetées à la mer, et que l'adjectif qui les qualifie équivaut à *cruda*. Cela permettrait de qualifier la scène décrite en N 26 comme un sacrifice offert à un dieu marin, et de rapprocher éventuellement ce texte de N 49.¹⁶⁸ Dans ce dernier fragment, il est en effet question d'une prière adressée à Neptune, qui y est qualifié de « roi des mers » (cf. § 451).

§ 373a

proicerent – Si l'apparat critique de Lindsay est exact, tous les témoins portent la leçon *proicerent*, mais plusieurs éditeurs la corrigent, avec Iunius (1565 : 103), en *por(r)icerent*. Ceux qui adoptent cette solution s'appuient sur des témoignages comme celui de Macr. *Sat.* 3, 2, 4 *porricere ... non proicere proprium sacrificii uerbum est*.¹⁶⁹ La remarque de Macrobe porte spécifiquement sur l'établissement du texte de Verg. *Aen.* 5, 238, où la leçon *poriciam* a de bonnes chances d'être correcte ; terme technique, transmis par le seul manuscrit p (8^e s.) face à la vulgate *proiciam*, on peut sans hésiter lui concéder le statut de *lectio difficilior*. On peut en outre citer à l'appui de cette variante Plaut. *Pseud.* 265–266 *si sacrificem ... / atque in manibus exta teneam, ut poriciam (porim A, poritiam P)*, eqs.

Mais faut-il pour autant rétablir *por(r)icerent* en N 26 ? Cela ne me paraît pas nécessaire. Il existe en effet une tradition antique selon laquelle les verbes *por(r)icere* et *proicere* se distinguent sémantiquement et désignent deux réalités rituelles différentes : cf. Seru. *Aen.* 5, 238 *exta proiciuntur in fluctus, aris porriciuntur, hoc est, porriguntur ; nisi forte dicamus etiam fluctibus offerri*. À en croire Servius, donc, le verbe *por(r)icere* serait un terme technique désignant d'une manière générale l'offrande des *exta* aux dieux ; *proicere*, en revanche, se référerait à une autre action rituelle, concernant spécifiquement le culte des dieux aquatiques et consistant à jeter les entrailles dans l'eau. Cette distinction peut sembler artificielle, mais il faut reconnaître que Liu. 29, 27, 5 (texte cité § 372), appuie cette interprétation. On ne peut par conséquent pas exclure que Naevius ait opéré une telle distinction et employé le verbe *proicere* ; ou que Nonius – ou sa source – ait corrigé le texte de Naevius sur la base de cette explication. Dans ces conditions, je préfère maintenir la leçon transmise.

168 Cette hypothèse m'a été suggérée oralement par Emmanuel Dupraz, que je remercie.

169 Admis par Leumann 1977 : 214. Le témoignage de Macrobe n'est pas isolé : voir les autres exemples cités par Blundell, *ThL* X 1 p. 2752, 13–23.

On peut rejeter les autres conjectures proposées, moins économiques : *porriciunt* suggéré par Merula (1595 : 425) ; *proiecerunt* imprimé dans l'édition de Stephanus (1564 : 215) ; *prosicerent* dans le Nonius de Mercerus ; *prosicarent* enfin pour Baehrens (1886 : 49).

En l'absence d'une conjonction qui aiderait à déterminer la valeur du subjonctif imparfait, je suis M. Barchiesi (1962 : 531), qui y voit un fragment de discours indirect ; l'ordre de jeter les entrailles, donné aux servants par l'officiant principal, serait rapporté en style indirect par le narrateur épique. C'est apparemment l'option qu'a retenue De Moor (1877 : 93), puisqu'il traduit par « il ordonna aux serviteurs d'offrir aux dieux les entrailles sanglantes ». Bien entendu, seule la connaissance du contexte perdu permettrait de savoir si cette option est la bonne ; la question reste donc ouverte.

§ 373b

exta – La majorité des témoins portent *extra*, une banalisation évidente en face de la variante *exta* transmise par F.

§ 374

ministratores – La conjecture *mistratores*, proposée en apparat par L. Mueller (1884a : 162), n'a aucune vraisemblance. Il faut la rejeter et s'en tenir à la leçon *ministratores*, transmise unanimement.

§ 375a

Mariotti (2001 : 102–103) trouve suspect que l'action de jeter les entrailles soit accomplie par des *ministratores*, plutôt que par l'officiant principal, comme dans la scène parallèle de Liu. 29, 27, 5 (texte cité § 372). Toutefois, il se pourrait que la manipulation des entrailles par des servants ne pose pas de problème majeur, du moins dans les représentations littéraires de sacrifices. On manque certes de parallèles dans la littérature d'époque républicaine ; mais s'il est permis de prendre des points de comparaison plus tardifs, on citera avec Flores (2014 : 104) Ou. *Fast.* 4, 637–638 *ast ubi uisceribus uitulos rapuere ministri, / sectaque fumosis exta dedere focis*. Val. Fl. 1, 253–254 *exta ministri / rapta simul ueribus Cereremque dedere canistris*.

§ 375b

1.1.7 Fragments du livre VI

N 27

Non. p. 515, Il superbiter (...). Naeuius belli Poenici lib. VI :
superbiter contemtim conterit legiones

p. 516, 2 contemtim contemnter. Naeuius belli Poenici lib. VI :
superbiter contemtim conterit legiones.

Cod. : A^A B^A C^AD^A.
contemtim] -entim HB^A 515.

« Plein de superbe et de mépris, il épuise les légions ».

Cichorius (1922 : 45) identifie le sujet de *conterit* avec le consul P. Claudius Pulcher. On sait par Diod. 24, 3 que ce général avait la réputation d'appliquer aux troupes romaines et alliées une discipline excessive. Comme il a revêtu le consulat en 249 –

§ 376

on lui doit le désastre naval de Drepanum (Trapani) – les événements liés à son commandement sont sans doute rapportés par Naevius au livre VI ; en effet, N 29, qui renvoie indubitablement à l'année 248 av. J.-C., est attribué à ce même livre. Le parallèle avec Liu. 37, 10, 1 *superbe quaedam et contemptim ... dixisse*, avancé par Blänsdorf (2011 : 56) ne contribue en rien à appuyer cette interprétation, puisqu'il ressortit à un contexte tout autre. En revanche, comme l'a vu Cichorius, Diodore décrit le caractère hautain et méprisant de P. Claudius Pulcher en des termes qui rappellent singulièrement N 27 ; cf. Diod. 24, 3 ὑπεροπτικός ἦν καὶ κατεφρόνει πάντων, οὐ ὑπεροπτικός rappelle *superbiter*, tandis que κατεφρόνει πάντων véhicule la même notion de mépris que *contemptim*.

Toutefois, pour convaincant que soit ce parallèle, on renoncera à y voir une preuve de ce que Naevius aurait servi sous les ordres de ce consul. Il n'y a là qu'une hypothèse,¹⁷⁰ et la prudence affichée en son temps par Cichorius (1922 : 45) reste de mise. De même, il n'y a pas lieu d'interpréter N 27 comme « il definitivo giudizio politico neviano nei confronti dell'aristocrazia della quale Claudio Pulcro era un componente » (Flores 1974 : 42). Certes, si l'interprétation de Cichorius est exacte, N 27 exprime apparemment une opinion négative à l'égard de Claudius Pulcher ; mais rien, dans le texte de ce fragment, ne permet d'affirmer que ce jugement s'étendait aux autres représentants de sa classe sociale.

Diverses autres interprétations ont été proposées par la critique, notamment antérieure à Cichorius. Je ne les signale que brièvement. Spangenberg (1825 : 201) lie N 27 et N 84, un fragment inventé par Merula ; il les rapporte à un naufrage qu'aurait subi la flotte romaine en 256 av. J.-C. Klussmann (1843 : 72) prend pour sujet de *conterit* Hasdrubal, dont les éléphants auraient piétiné les Romains devant Palerme (sur cet épisode, cf. § 391g). Enfin, pour Warmington (1967 : 64–65), il s'agirait d'Hamilcar éprouvant cruellement les forces romaines à Eryx en 244, ou de Lutatius entraînant ses légions avec sévérité en 242/241. Ces hypothèses se réfèrent pour la plupart à des événements trop éloignés de 248 pour que leur narration ait pu avoir lieu au livre VI. Seule l'interprétation de Klussmann fait exception, puisqu'elle place N 27 dans le contexte de l'affrontement qui a opposé les hommes de Metellus et d'Hasdrubal devant Palerme en 251. On doit toutefois la rejeter elle aussi ; le récit de cet épisode par Pol. 1, 40, 1–16 ne mentionne pas de graves dommages causés par les éléphants à l'armée romaine.

§ 377 **superbiter** – Nonius traite les adverbes *superbiter* et *contemptim* dans son livre XI, intitulé *De indiscretis aduerbiis*, « Sur les adverbes semblables ». Il s'agit d'une liste d'adverbes plus ou moins rares, parfois accompagnés d'une glose ; leur usage est illustré par un ou plusieurs exemples littéraires, empruntés comme toujours aux poètes républicains.

Dans le cas de *superbiter*, la glose attendue, *superbe*, est laissée sous-entendue. Nonius est, avec Prisc. *Gramm.* III 71, 3, le seul à transmettre des attestations de *superbiter* ; les occurrences de cet adverbe dans Naevius et Afranius ne nous sont parvenues que par son entremise. L'emploi de *superbe* – qui apparaît dès Plaut. *Merc.* 998 ; *Pseud.* 249 – a très tôt supplanté celui de *superbiter*, à moins que ce dernier ne soit une création poétique conditionnée par le mètre.

contemtim – N 27 est cité deux fois par Nonius (Non. p. 515, 11 ; p. 516, 2), et les manuscrits portent pour la plupart *contemtim* dans les deux passages. Seule une partie de la tradition porte la variante orthographique *contentim* à la p. 515. Je retiens la leçon *contemtim*, puisqu'elle est transmise unanimement au moins à la p. 516. Si le témoignage de Lindsay est exact, la graphie *contemptim*, généralement adoptée par les éditeurs de Naevius, est étrangère à la tradition de Nonius ; elle est en revanche attestée dans les manuscrits de Plaut. *Persa* 547 ; *Poen.* 537. § 378a

Non. p. 516, 1 glose *contemtim* par *contemnter*, un adverbe qui ne connaît pas d'attestation en dehors de ce passage de Nonius. Sur l'emploi et l'étymologie de *contemtim*, voir les remarques de Fraenkel (1935 : 638) et de Schaffner-Rimann (1958 : 22). Flores (2011b : XLIV–XLV) a sans doute raison lorsqu'il refuse de prendre cet adverbe pour un archaïsme ; il serait difficile de prouver qu'il était tombé hors d'usage au temps de Naevius. Mais d'un autre côté, le témoignage de Plaut. *Persa* 547 *ut contemptim carnufex* ne suffit pas à affirmer qu'il ressortissait à une « lingua d'uso comune » (Flores 2011b : XLIV). § 378b

N 27 n'est pas la seule occurrence de cette expression : cf. Plaut. *Poen.* 537 *ne nos tam contemptim conteras*. On pourrait être tenté d'y voir un écho parodique de N 27, mais ce serait trop s'avancer. On connaît trop peu de la littérature du 3^e s. av. J.-C. pour affirmer que Plaute imite ici la *Guerre punique* ; l'un et l'autre pourraient aussi bien remonter à un modèle commun. § 378c

Pour le jeu d'assonance *contemtim conterit*, cf. § 82.

N 28

Non. p. 211, 7 loca generis sunt neutri (...). masculini (...) N a e u i u s b e l l i p u n i c i l i b . V I :

conuenit regnum simul atque locos ut haberent

Cod. : FL B^A.

simul atque *legit Ste* || ut *F^{pc}B^A* : non *F^{pc}L* || haberent] -ret *Mer*.

« On convient qu'ils auraient leur royaume et leurs terres ».

Un accord de paix a été passé entre Hiéron et les Romains en 263 av. J.-C., aux termes duquel Syracuse s'engageait à verser à Rome 100 talents d'indemnité en quinze ans. Schmitt (1969 : 139) interprète ce traité comme « ein Bündnis mit zusätzlichen Friedensstipulationen ». Selon Zonaras, il aurait été renouvelé en 248 – § 379

à la fin de la période prévue pour le paiement de l'indemnité – sous des conditions plus favorables aux Syracusains : cf. Zon. II p. 219, 16–19 ἐν τοσούτῳ δ' οἱ Ῥωμαῖοι φιλιαν αἰδίον πρὸς Ἴέρωνα διεπράξαντο, καὶ προσαφῆκαν ὅσα παρ' αὐτοῦ ἐπετείως ἐλάμβανον. Klussmann (1843 : 73–74) rattache N 28 à ce renouvellement survenu en 248, une hypothèse devenue *communis opinio* depuis Cichorius (1922 : 49–50) et Täubler (1922 : 157–158).

Merula (1595 : 439), qui ignorait le témoignage de Zonaras, rapportait ce fragment à la paix de 241 av. J.-C. Cette interprétation exigerait de corriger en VII le numéro de livre transmis, puisqu'on sait que l'accord de paix conclu par Lutatius était traité au dernier livre de la *Guerre punique*. On y renoncera pour cette raison.

§ 380 **conuenit** – Je traduis *conuenit* par « on convint ». Pour cet emploi « impersonnel », cf. *ThLL* IV p. 838, 12–44. On peut se demander si *conuenit* est un présent (-uē-) ou un parfait (-uē-). La réponse à cette question détermine l'analyse métrique de N 28, puisque l'interprétation de *conuenit* comme un parfait impliquerait une scansion hexamétrique de ce vers. Si la concordance des temps est classique, la présence du subjonctif imparfait *haberent* dans la complétive suggère d'interpréter le verbe principal comme un parfait. Cet indice n'est toutefois pas décisif. Cf. Plaut. *Amph.* 225–226 *conuenit, uicti utri sint eo proelio, / urbem agrum aras focus seque uti dederent*, où *conuenit* n'est manifestement pas conjugué au parfait ; cet extrait s'insère en effet dans une narration dont tous les autres verbes sont au présent (Plaut. *Amph.* 223 *exeunt*. 224 *colloquuntur*. 227 *canunt* etc.). Le parallèle plautinien est très exactement comparable à N 28, de sorte que l'interprétation hexamétrique de ce fragment ne s'impose pas.

D'un autre côté, bien sûr, ce parallèle ne suffit pas à exclure que N 28 *conuenit* soit un parfait, auquel cas ce vers se scanderait comme un hexamètre. Sur l'attribution de vers dactyliques aux poètes saturniens, cf. § 222.

§ 381 **simulatque** – Stephanus (1564 : 215) lit *simulatque* en un seul mot. Il ne peut s'agir que d'une erreur, le verbe *simulo* n'étant pas régulièrement construit avec *ut*.

§ 382 **locos** – Nonius cite N 28 pour illustrer l'emploi de l'accusatif pluriel masculin *locōs*, à côté du neutre *loca*. Le singulier *locus* pouvait former, à côté d'un pluriel masculin *locī*, un collectif *loca* décliné selon la flexion des neutres pluriels. Cette possibilité constitue un trait hérité du proto-indo-européen.¹⁷¹ Dans l'usage classique, *loca* est devenu le pluriel normal de *locus* employé au sens local ; la forme masculine *locī* se serait quant à elle spécialisée dans un emploi technique, en particulier « passages d'un texte » *uel sim.*¹⁷² Si cette spécialisation sémantique a vraiment eu lieu, elle a

171 Weiss 2011 : 196.

172 Weiss 2011 : 228.

dû se produire à une époque postérieure à celle de Naevius ; *locōs* est ici clairement employé en un sens local renvoyant au territoire des Syracusains.

ut – Le manuscrit L, ainsi que F qui en descend (cf. annexe II 14), porte la leçon *non* au lieu du *ut* transmis par le reste des témoins. On peut écarter *non*, dans la mesure où N 28 ne présenterait pas alors un sens satisfaisant : « on convient qu'ils n'auraient pas le pouvoir en même temps que les territoires ».

Pour l'inclusion du *ut* dans la subordonnée, cf. § 78.

haberent – Merula (1595 : 439) corrige *haberent* en *haberet*, en faisant d'Hiéron de Syracuse le sujet de ce verbe (cf. § 379). Cette conjecture ne s'impose pas ; on peut prendre les Syracusains pour sujet d'*haberent* sans que l'interprétation du fragment en souffre.¹⁷³

N 29

Non. p. 325, 7 ilico in eo loco. N a e u i u s b e l l i P o e n i c i l i b . V I :
septimum decimum annum ilico sedent

Cod. : A^AL B^A.

VI LB^A : III A^A.

I septimum] iam septimum *Mue*^N se primum *Bae* || sedent] sederunt *Vah i. a.* sedentes *Mue*^N sedere *Bae*.

« C'est la dix-septième année qu'ils occupent ces lieux ».

VI – Une branche de la tradition attribue ce fragment au livre III, une corruption manifeste. Le contenu du livre III se rapporte principalement à la légende de fondation de Rome, tandis que le livre VI doit relater des événements survenus *grosso modo* dans le troisième quart du conflit. Un fragment qui, comme N 29, mentionne une période de dix-sept ans, se trouve plus à sa place dans le second que dans le premier. Pour le reste, le texte est sain. Les éditeurs ne proposent que des conjectures *metri gratia*,¹⁷⁴ que l'on peut ignorer ici.

septimum decimum annum – 248 av. J.-C. est la dix-septième année de la première guerre punique. C'est sans doute par erreur que Spangenberg (1825 : 203) associe N 29 aux négociations de paix menées par Lutatius. On ignore de quelle façon Naevius relatait les événements de 248. L. Mueller (1885a : 166) et Merry (1892 : 29) voient dans N 29 une plainte quant à la longueur de la guerre, mais ce fragment ne contient rien qui permette d'appuyer cette interprétation. Klusmann (1843 : 73) imagine que N 29 se rapporte à une tentative de Carthalon pour attirer hors de Sicile les consuls de 248,

173 Täubler 1922 : 158.

174 Vahlen 1854 : 16 ; L. Mueller 1884a : 164 ; Baehrens 1886 : 49.

C. Aurelius Cotta et P. Servilius Geminus. Il ne dit toutefois pas de quelle manière le fragment s'intégrerait dans ce contexte, de sorte qu'il est difficile de commenter cette opinion.

§ 387 **ilico** – L'adverbe *īlicō* « à cet endroit » doit se référer à la Sicile. Aucune autre région n'a été occupée pendant aussi longtemps au cours de la première guerre punique.

Nonius cite N 29 pour illustrer l'emploi d'*īlicō* dans un sens local, un usage qui correspond d'ailleurs à la signification attendue sur la base de l'étymologie. Un changement sémantique comparable a affecté la locution fr. *sur le champ* ; cf. aussi angl. *on the spot*, gr. ἐπὶ τόπου, etc.

§ 388 **sedent** – Le verbe *sedent* a pour sujet les Romains, puisque les Carthaginois occupaient depuis bien plus de dix-sept ans les territoires disputés pendant la guerre.¹⁷⁵ Il n'est pas possible de déterminer qui prononce ces paroles, et dans quel contexte. Selon Cichorius (1922 : 50), suivi par Altheim (1961 : 107–108), il doit s'agir d'un orateur carthaginois s'exprimant dans le cadre de la procédure de nomination d'Hamilcar comme général en chef. L'argument avancé par Cichorius n'est toutefois pas contraignant ; selon lui, si N 29 appartenait au discours d'un orateur romain, le verbe aurait dû être à la première personne du pluriel. C'est évidemment faux, et rien n'empêche d'attribuer ces mots à un Romain, comme le propose Büchner (1982 : 32) ; *sedent* peut se référer à un sujet comme « nos légions », *uel sim.*¹⁷⁶

M. Barchiesi (1962 : 407) envisage pour sa part d'identifier l'énonciateur de N 29 avec le narrateur épique, une hypothèse déjà attribuée à Scala par Cichorius (1922 : 50). Je ne vois pas de raison de la rejeter, même si le parallèle cité par Scala – Pol. 1, 56, 2 ἔτος δ' ἦν ὀκτωκαίδέκατον τῷ πολέμῳ – ne suffit pas à lui seul à en garantir la validité. Dans l'incertitude, je laisse cette question en suspens.

N 30*

Non. p. 474, 21 i d e m (*uide N 32*) :

Sicilienses paciscit, obsides ut reddant

Cod. : A^A B^A C^AD^A.

« Il convient qu'ils rendent les otages siciliens ».

§ 389 Nonius cite N 30 sous le lemme *paciscunt*, immédiatement après N 32, en l'introduisant par *idem*. Ce pronom n'appartient pas au texte de Naevius, comme le croyaient les premiers éditeurs de la *Guerre punique*,¹⁷⁷ mais à celui de Nonius. Il reprend Non.

175 Argument déjà avancé par Barchiesi 1962 : 405.

176 Barchiesi 1962 : 406.

177 Voir tous les éditeurs antérieurs à Morel 1927, ainsi que Warmington 1967 : 64–65. Pour l'histoire de l'interprétation de ce fragment, voir aussi Mazzarino 1966b.

p. 474, 17 *Naeuius* et sert à distinguer les deux fragments. Il est en effet fréquent que Nonius emploie *idem* pour signifier que la citation qui suit est empruntée au même auteur que celle qui précède (voir les exemples cités ci-dessous).

De cette formule d'introduction, on peut donc déduire que les deux fragments appartiennent à Naevius, mais pas qu'ils proviennent du même livre. Certes, Nonius emploie parfois *idem*, sans autre détermination, pour introduire une citation empruntée au même auteur et au même livre que la précédente : cf. Non. p. 13, 7, où *idem* lie deux extraits du livre V de Lucrèce (Lucr. 5, 865. 890). Mais dans d'autres cas, ce pronom introduit une citation provenant d'un autre livre que la précédente : cf. Non. p. 35, 18 *Lucilius lib. XXX : culcitulae accedunt priuae centonibus binis. idem : abdomina tunni priua dabo*. Alors que la première citation (Lucil. 1061) appartient selon Nonius au livre XXX des *Satires*, la seconde (Lucil. 49) est attribuée au livre I, tant par Gell. 10, 20, 4 que par Nonius lui-même : cf. Non. p. 159, 29 *Lucilius Satyrarum lib. I : ad cenam adducam et primum hisce abdomina thunni aduenientibus priua dabo*.

Dans ces conditions, il est permis d'attribuer N 32 et N 30 à deux livres différents. Et de fait, l'interprétation de N 30 suggère l'appartenance de ce fragment au livre VI (cf. § 390b), alors que N 32 est explicitement attribué au livre VII. Que les deux fragments soient cités dans un ordre inversé, celui du livre VI succédant à celui du livre VII, ne constitue pas une difficulté. Ce procédé n'est en effet pas étranger à Nonius : cf. Non. p. 307, 34 *Virgilius Aen. lib. V (= 5, 767) ... idem lib. IV (= 4, 565) ... idem lib. III (= 3, 268)*. Le cas de N 32 et N 30 est d'ailleurs parallèle à celui des citations de Lucilius en Non. p. 35, 18 (texte cité ci-dessus).

Sicilienses – reddant – N 30 présente une forme satisfaisante dans tous les manuscrits. Il n'y a pas lieu d'y intervenir, même s'il illustre la forme singulière *paciscit* au lieu du pluriel annoncé dans le lemme (cf. § 389). Celui-ci apparaît déjà dans le premier exemple (N 32), de sorte que Nonius a pu se sentir autorisé à s'en écarter légèrement dans le second.

§ 390a

N 30 se rapporte à la restitution d'otages donnés en garantie par les Siciliens, c'est à dire probablement par Hiéron II de Syracuse.¹⁷⁸ Il n'y a pas lieu de construire *Sicilienses* comme sujet de *reddant* ;¹⁷⁹ car à ma connaissance, rien n'indique que des otages aient été remis à Hiéron au cours de la première guerre punique.

§ 390b

Mais à qui Hiéron a-t-il donné des otages, et à quelle occasion ? Selon Cichorius (1922 : 51–52), c'est à Rome que le roi de Syracuse a envoyé des otages. On sait en effet par Pol. 1, 16, 9 que la paix conclue entre ces deux parties en 263 prévoyait le versement aux Romains d'une indemnité de cent talents. Cichorius suppose que des otages siciliens ont alors été donnés à Rome pour en garantir le paiement. Zonaras rapporte que ce tribut a été aboli en 248 : Zon. II p. 219, 16–19 (texte cité § 379). Selon Cichorius, Hiéron a dû, à cette occasion, demander la restitution de ses otages ; il faudrait donc rapporter N 30

178 Cichorius 1922 : 52.

179 Construction envisagée par Leo 1913 : 80 adn. 2.

à cette circonstance, et le placer au livre VI dans le même contexte que N 28. Si cette hypothèse est correcte, le sujet de *paciscit* sera Hiéron et celui de *reddant*, les Romains.

Pour une interprétation différente, cf. Altheim (1961 : 111–112) et Schmitt (1969 : 178). Lutatius serait le sujet de *paciscit* et les Carthaginois celui de *reddant*, N 30 appartiendrait au livre VII et se rapporterait aux négociations de 241 av. J.-C. Mais à supposer que Hiéron ait donné des otages à Carthage, en serait-il vraiment resté que Lutatius puisse réclamer à la fin de la guerre ? Deux décennies après le renversement de l’alliance par Syracuse et son ralliement aux Romains, cela semble improbable. Dans l’ensemble, l’hypothèse de Cichorius me paraît préférable.

N 31

Non. p. 267, 21 censere significat existimare, arbitrari (...). N a e u i u s P o e n i c i b e l l i
l i b . V I :

† censet † eo uenturum obuiam Poenum

Cod. : A^A B^A D^A.

censet] -sent B^A || poenum] -nei Spa ; secl. Ste.

« Il estime que le Phénicien viendra à sa rencontre à cet endroit ».

§ 391a **censet** – Nonius cite N 31 au quatrième livre du *De compendiosa doctrina*, intitulé *De uaria significatione sermonum*. Son propos est d’illustrer l’emploi du verbe *censere* au sens d’*arbitrari, existimari*, une glose correcte, pour autant qu’on puisse en juger.

§ 391b La branche B^A présente la leçon *censent*, en face de *censet* dans le reste de la tradition. Si tous les premiers éditeurs ont lu *censent*, depuis Vahlen (1854 : 16), *censet* a été unanimement adopté. Je retiens moi aussi la leçon la mieux attestée, mais l’imprime entre *cruces*, faute d’argument décisif permettant d’écarter sa concurrente.

§ 391c Qui est le sujet de *cense(n)t* ? Et dans quelle circonstance spéculé-t-il sur les mouvements du « Phénicien » ? Si l’on excepte l’interprétation de Spangenberg, qui repose sur une conjecture superflue (cf. § 392a), cinq hypothèses ont été avancées.

§ 391d Klussmann (1843 : 74–75), suivi par Pascoli (1927 : 12), rattache ce fragment au récit d’événements survenus en 247 av. J.-C. Zon. II p. 220, 7–20 rapporte en effet une manœuvre de diversion opérée par le consul N. Fabius Buteo devant Drepanum (Trapani) dans l’intention d’y attirer Hamilcar. Si Naevius a traité cet épisode, il est possible que N 31 appartienne à un exposé des motivations stratégiques du consul. Mais, dans l’ensemble, l’absence de parallèle textuel dans le passage de Zonaras parle en défaveur de cette interprétation.

§ 391e Merry (1892 : 29) rapporte quant à lui N 31 à des opérations militaires menées par C. Aurelius Cotta et P. Servilius Geminus, consuls tous deux en 252 et 248 av. J.-C.¹⁸⁰ Merry pense sans doute à leur second consulat, puisqu’il classe ce texte immédiatement après N 29, qui se réfère explicitement à la dix-septième année de guerre, soit 248. Merry

180 Cf. Fast. cos. Capitol. a. 252 a (Inscr. Ital. XIII 1 p. 43). a. 248 a (Inscr. Ital. XIII 1 p. 43).

n'indique en revanche pas de contexte plus précis. Comme cette hypothèse n'a, à ma connaissance, rencontré aucun succès dans la critique, je la laisse sans discussion.

Cichorius (1922 : 44) attribue à Scala l'interprétation rattachant N 31 au récit de la déconvenue navale essuyée par les Romains devant Phintias en 248 av. J.-C. ; le récit en est connu par Pol. 1, 53, 7–13, mais le nom de la localité n'apparaît que dans Diod. 24, 1, 7. Cet épisode met aux prises un convoi romain de ravitaillement et une flotte carthaginoise commandée par Carthalon. Les Romains, constatant leur infériorité, décident de se mettre à l'abri dans le mouillage de Phintias, une bourgade passée sous leur contrôle. Selon Polybe, cette manœuvre avait pour but d'attendre l'arrivée de Carthalon pour lui opposer une défense au moyen de catapultes et de balistes : Pol. 1, 53, 11 οὗ ποιησάμενοι τὴν ἀπόβασιν καὶ τοὺς τε καταπέλτας καὶ τοὺς πετροβόλους τοὺς ἐκ τῆς πόλεως ἐπιστήσαντες προσεδόκων τὸν ἐπίπλου τῶν ὑπεναντίων. Les mots προσεδόκων τὸν ἐπίπλου τῶν ὑπεναντίων semblent ainsi faire écho au *censet* de N 31.

§ 391f

Cichorius formule deux arguments contre cette interprétation. D'une part, *censet* exigerait un sujet au singulier, alors qu'il découle de Pol. 1, 52, 7 que la flotte romaine était commandée par deux questeurs lors de l'affrontement de Phintias. Et d'autre part, l'approche de l'ennemi n'est pas devinée par les commandants romains, mais, au témoignage de Polybe, les vigies la leur annoncent comme une certitude : cf. Pol. 1, 53, 9 τοῖς ... ταμίαις ἀνήγγειλαν οἱ προπλεῖν εἰθισμένοι λέμβοι τὸν ἐπίπλου τῶν ὑπεναντίων.

Aucune de ces objections ne suffit à rejeter définitivement l'interprétation attribuée à Scala. Cichorius ignorait apparemment la leçon *censent* qui, pour être plus faiblement attestée que *censet*, n'en est pas moins admissible (cf. § 391b) ; or, celle-ci s'accorderait bien avec une situation comme celle de Phintias, où les décisions stratégiques sont prises en commun par deux officiers. Et quand bien même Naevius aurait écrit *censet*, il ne semble pas impossible de concilier cette leçon avec l'interprétation de Scala ; même dans le cadre d'un commandement collégial, il se peut que l'un des officiers exprime son avis individuel.

Le second argument de Cichorius n'est pas plus contraignant. Dans N 31, *censet* signifie bien qu'il y a supposition de la part du commandant ; mais celle-ci ne porte pas tant sur la venue de l'ennemi (*uenturum obuīam*) que sur son positionnement exact (*eo*). En d'autres termes, le stratège de N 31 sait que son ennemi arrive, mais il ne peut que supposer à quel endroit il s'arrêtera. Une telle supposition trouve sa place dans la situation envisagée par Scala, puisqu'il s'agit de décider vers quel point orienter les machines de guerre. Que Polybe ne mentionne pas le détail de la réflexion tactique n'a aucune incidence ; le propos du poète épique diffère de celui de l'historien, et Naevius était naturellement libre d'adapter la focalisation de son récit à ses propres intentions narratives.

Cichorius (1922 : 44–45) préfère identifier le sujet de *censet* avec L. Caecilius Metellus, vainqueur, devant Panormos (Palerme) en 250 av. J.-C., du général carthaginois Hasdrubal, fils d'Hannon. Leur affrontement est relaté par Pol. 1, 40, 1–16. D'après le récit de Polybe, Metellus a laissé Hasdrubal s'approcher de la ville avec toute son armée,

§ 391g

avant de lancer une attaque ciblée sur les éléphants de combat. En les criblant de flèches, il parvient à les mettre en fureur et à les retourner contre les troupes carthagoises. L'anticipation des mouvements d'Hasdrubal a joué un rôle d'importance dans le succès de Metellus, de sorte que N 31 pourrait appartenir à un tel contexte. En outre, Metellus estime le moment venu de contre-attaquer – Pol. 1, 40, 7 συνθεασάμενος δὲ γινόμενον ὃ προέθετο – après qu'il a poussé Hasdrubal à franchir un cours d'eau coulant à proximité : cf. Pol. 1, 40, 5 ἕως αὐτὸν ἐξεκαλέσατο διαβῆναι τὸν πρὸ τῆς πόλεως ποταμόν. Selon Cichorius (1922 : 44), N 31 *eo* pourrait se référer au passage de cette rivière.

Toutefois, Altheim (1961 : 108–109) observe à juste titre que l'élément déterminant, dans la tactique de Metellus, n'était pas d'attirer Hasdrubal en un point voulu ; il s'agissait plutôt de le forcer à déployer ses troupes en ordre de bataille : cf. Pol. 1, 40, 6 μέχρι πᾶν αὐτοὺς ἐκτάξει τὸ στρατόπεδον ἠνάγκασε. Dans ces conditions, le rapprochement opéré par Cichorius perd de sa pertinence, même si *eo* peut, à la rigueur, être interprété dans un sens non local.

§ 391h Altheim situe pour sa part N 31 dans le contexte d'un accrochage survenu en 256 av. J.-C. près de Camarina. Selon les historiens romains qui rapportent cet épisode,¹⁸¹ l'armée d'A. Atilius Calatinus, bloquée dans un défilé, est sauvée par une diversion imaginée par un tribun nommé Calpurnius. Les détails sont connus par Zon. II p. 206, 12–19. Celui-ci rapporte que Calpurnius, avisant une hauteur qui n'était pas encore occupée, s'y rend avec 300 hommes pour y attirer l'ennemi ; ce mouvement suffit à créer une ouverture permettant à Atilius de s'échapper avec le gros des troupes. Le passage en question présente, dans l'expression utilisée, une certaine similitude avec N 31 : cf. Zon. II p. 306, 18 ἴν' οἱ πολέμιοι πρὸς αὐτοὺς τράπωνται.

§ 391i Dans l'ensemble donc, la balance penche en faveur de l'hypothèse défendue par Scala (cf. § 391f), mais les arguments ne suffisent pas à exclure celles de Cichorius (cf § 391g) et d'Altheim (cf. § 391h). Je place par conséquent N 31 en fin de livre VI, comme fragment d'interprétation incertaine.

§ 392a **Poenum** – La leçon *Poenum*, exclue sans raison par Stephanus (1564 : 215), est garantie par toute la tradition. Seul Spangenberg (1825 : 203) conjecture *Poeni*, qu'il prend pour le sujet de *censent*. Cette intervention ne se justifie pas, dans la mesure où il existe des interprétations satisfaisantes faisant de *Poenum* le sujet de la proposition infinitive *eo uenturum obuiam* (cf. § 391).

§ 392b Comme l'a observé Cichorius (1922 : 44), *Poenum* désigne soit un officier carthaginois en particulier, soit l'armée punique dans son ensemble. Il n'est pas possible, en l'état, de décider quelle interprétation l'emporte, mais cette incertitude n'influe guère sur l'interprétation générale du fragment.

§ 392c Sur la notation de la diphtongue, cf. § 54.

181 Notamment Liu. 22, 60, 11 ; Flor. *Epit.* 2, 2, 13 ; cf. aussi § 45d.

1.1.8 Fragment du livre VII

N 32

Non. p. 474, 18 *paciscunt*. *Na eu ius belli Poenici lib. VII :**id quoque paciscunt, ut moenia sint quae* ²*Lutatium reconcilient, captiuos plurimos*Cod. : A^{AL} B^A C^A.1 *paciscunt ut Me* : -ntur *HLB^AC^A paciscunt P || sint || sin C^A.*2 *lutatium] luctat- H^{ac} lutant- P^{ac} luctant- P^{pc} || reconcilient Mer* : -iant *codd. ; alii alia. || plurimos] ploirumos Flo^N.*

« Afin que leurs engagements soient de nature à leur concilier Lutatius, ils conviennent aussi de la clause suivante : que de nombreux captifs... ».

id – Le pronom anaphorique *id* fonctionne comme objet direct de *paciscunt* ; pour la construction transitive du verbe *pacisco(r)*, cf. *ThLL X 1 p. 19, 3–68*. Les critiques considèrent généralement que ce pronom anticipe *ut moenia sint* eqs. Mais l'on s'attend à voir *id* développé par une proposition détaillant le contenu précis d'une clause, plutôt que par l'énoncé vague des conditions générales d'un traité (« ils décident ceci, à savoir qu'il y ait des engagements de nature à satisfaire Lutatius »). C'est pourquoi ma traduction ne prend pas *ut moenia – reconcilient* comme l'objet de *paciscunt*, mais comme une proposition finale présentant la motivation d'une clause particulière du traité (« ils décident ceci afin qu'il y ait des engagements de nature à leur concilier Lutatius »). Quant à l'exposé proprement dit de cette clause, il devait se trouver dans une proposition infinitive commençant par *captiuos plurimos*, dont la fin n'a pas été conservée. Pour la construction de *pacisco(r)* avec une proposition infinitive, cf. *ThLL X 1 p. 20, 1–16*.

§ 393

paciscunt ut – Nonius cite ce fragment pour illustrer l'emploi de *pacisco* au lieu du déponent *paciscor*. Pour les formes actives de ce verbe, cf. *ThLL X 1 p. 18, 19–22*. L'existence de doublets actifs-déponents en latin préclassique est un phénomène bien documenté ; cf. Weiss 2011 : 382.

§ 394a

Les manuscrits de Nonius hésitent entre les leçons *paciscunt* et *paciscuntur*. La seconde peut être éliminée sans hésitation ; le propos du grammairien est en effet d'illustrer l'emploi de *pacisco* au lieu de *paciscor*, garantissant la présence d'une forme active, et non d'un déponent. J'adopte la correction de Mercerius, *paciscunt ut*, qui permet de rendre compte des deux variantes attestées par la tradition manuscrite. La première, *paciscunt*, peut ainsi s'expliquer par une forme d'haplographie affectant la séquence *ntut* ; la seconde, *paciscuntur*, résultera quant à elle d'une lecture erronée de la lettre *t*.

§ 394b

moenia – La forme *moenia* est ambiguë ; on peut soit l'interpréter comme « remparts », soit y voir une forme alternative de *mūnia* « obligation, engagement ». Si, comme

§ 395a

il est probable, N 32 se rapporte aux conditions du traité préliminaire passé entre Lutatius et Hamilcar Barca en 241 av. J.-C. (cf. § 396b), c'est la seconde solution qu'il faut choisir.

Havet (1880 : 346–347) pensait apparemment à *moenia* « rempart », puisqu'il renvoie à un passage de l'*Épitomé* de Florus, où il est précisément question de la victoire remportée par Lutatius : Flor. *Epit.* 2, 2, 37 *tanta denique fuit illa uictoria, ut de excidentibus hostium moenibus non quaereretur*. Ce parallèle n'est toutefois pas déterminant. D'une part, aucune source historique, en dehors de Florus, ne fait état d'une clause portant sur les murs de Carthage dans le traité de 241 ; il pourrait bien s'agir, comme le suggérait Leo (1905 : 35 adn. 5), d'une extrapolation gratuite de la part de Florus. D'autre part, le fragment de Naevius concerne manifestement le sort des prisonniers de guerre ; il semble improbable que ce thème ait été abordé conjointement avec celui des remparts de Carthage dans une seule et même clause du traité.

§ 395b La forme à diphtongue *moenia* « engagements » est moins fréquemment attestée que la variante *mūnia* : cf. *Thll* VIII p. 1643, 48–57. Sur la concurrence entre la diphtongue *oe* et la monophongue *ū* dans les fragments de Naevius, cf. § 54.

§ 396a **Lutatium** – La leçon *Lutatium* est garantie, malgré quelques hésitations dans la branche A^A de la tradition.

§ 396b Un seul Lutatius entre ici en ligne de compte. Il s'agit de C.¹⁸² Lutatius Catulus, consul en 242/241 av. J.-C. et vainqueur de Hannon lors de la bataille menée, à la fin de son année consulaire, devant les îles Égates ; cet épisode est rapporté par Pol. 1, 60, 1–1, 61, 8. Après cette défaite, les Carthaginois chargent Hamilcar Barca d'entreprendre des pourparlers avec Lutatius pour mettre un terme aux hostilités avec Rome. Pol. 1, 62, 8 rapporte que la convention passée entre Hamilcar et Lutatius n'était qu'un traité provisoire, dont l'entrée en vigueur dépendait de sa ratification par le peuple romain. On sait par Pol. 1, 63, 1–2 que l'assemblée du peuple a refusé les termes de ce premier traité pour en imposer d'autres, plus défavorables aux Carthaginois.

L'attribution de N 32 au livre VII – le dernier du poème – et la mention expresse de Lutatius suggèrent qu'il est question ici du traité préliminaire. Celui-ci prévoit les conditions suivantes :¹⁸³ les Carthaginois doivent se retirer de la Sicile ; la paix s'étend au royaume syracusain de Hiéron II ; tous les prisonniers romains, et probablement les transfuges, doivent être rendus sans rançon ; Carthage doit verser 2200 talents euboïques en vingt ans.

§ 397a **reconcilient** – La leçon *reconciliant* est transmise unanimement par les manuscrits, mais il doit s'agir d'une erreur de copiste commune à toute la tradition. On s'attend naturellement à un subjonctif du discours indirect, de sorte qu'il faut suivre sur ce point Merula (1595 : 439) en rétablissant *reconcilient*.

182 Ou Q. ? Cf. Inscr. *Année Épigr.* 1991, 313.

183 Cf. Schmitt 1969 : 179. Pour les conditions du traité définitif, cf. Schmitt 1969 : 179–181.

La traduction proposée ici prend *Lutatium* pour objet direct de *reconcilient* (« se concilier Lutatius »). Cette solution exige de sous-entendre un complément indirect ou prépositionnel, comme par exemple *sibi* ou *in gratiam*. Une prétéition de cet ordre est attestée notamment dans *Nep. Milit. 7, 2 ex his Parum insulam opibus elatam cum oratione reconciliare non posset*, où il faut suppléer *sibi*. § 397b

Il n'y a pas lieu de prendre *captiuos plurimos* comme objet direct de *reconcilient*,¹⁸⁴ malgré *Plaut. Capt. 33. 131. 168*. Dans ces trois passages, le verbe *reconcilio* se construit avec un accusatif de direction (*Plaut. Capt. 33. 167 domum. 131 huc*), une fonction que ne peut évidemment pas revêtir *Lutatium* dans le fragment de *Naevius*.

captiuos plurimos – Flores (2011b : 62) orthographe *plourimos*, mais cette conjecture ne se justifie pas face à une tradition manuscrite unanime ; et d'ailleurs, pourquoi écrire *oe* dans *moenia* et *oi* dans *plourimos* ? La présence d'un <-u-> peut certes surprendre, à côté de *moenia* et de N 31 *Poenum*, mais les formes à monophthongues ne manquent pas dans le corpus de *Naevius* ; à ce sujet, cf. § 54. § 398a

Les conditions relatives à la restitution des prisonniers romains dans le traité passé entre *Lutatius* et *Hamilcar* sont rapportées par *Pol. 1, 62, 9 ἀποδοῦναι Καρχηδονίους Ῥωμαίοις χωρὶς λύτρων ἅπαντας τοὺς αἰχμαλώτους*.¹⁸⁵ Si N 32 se rapporte bien à cette clause, il faut noter la différence entre le ἅπαντας de *Polybe* et le *plurimos* de *Naevius*. Les raisons de cette substitution ne sont pas entièrement claires. Peut-être est-ce une allusion au fait que de nombreux prisonniers ne pouvaient alors plus être rendus, soit qu'ils soient morts, soit qu'ils aient été vendus en esclavage.¹⁸⁶ § 398b

1.2 Fragments transmis sans numéro de livre

Cette section rassemble les fragments que j'attribue à la *Guerre punique*, mais qui sont conservés sans numéro de livre. À côté de fragments dont l'appartenance est explicitement garantie par les sources, on y trouvera quelques textes attribués à ce poème par élimination. Il s'agit de fragments attribués par leur source à *Naevius*, mais transmis sans titre et pour lesquels une scansion dramatique est exclue ou hautement improbable. Les fragments classés dans cette section sont rangés dans l'ordre chronologique des sources qui les transmettent. § 399

N 33

Varro Ling. 7, 108 multa apud poetas reliqua esse uerba, quorum origines possint dici, non dubito, ut apud Naevium (...) in bello Punico: nec satis sarrare ab serare dictum, id est aperire.

184 Solution envisagée par *Buecheler 1863 : 334*.

185 Pour d'autres sources antiques à ce sujet, cf. *Schmitt 1969 : 173–175*.

186 Interprétation proposée par *Cichorius 1922 : 51*. Dans le même sens, cf. *Flores 2011b : XLVI*.

Fest. p. 322 <sardare> intellegere <... Nae> u i u s b e l l i P u < n i c i l i b r o ... q u o > d
b r u t i n e c s a t i s < s a r d a r e q u e u n t > .

Paul. Fest. p. 323 sardare intellegere. N a e u i u s :

quod bruti nec satis sarrare queunt

Cod. : Varro F | Fest. F | Paul. Fest. ELMP GIR.

bruti nec] pruti nec M prutineo P hutrinet G utrinet IR || sarrare Varro (*ubi resarire legit Spa*)
def. Tovar : sardare codd. Paul. Fest. edd.

« Ce dont les idiots ne peuvent pas assez se rendre compte ».

§ 400 L'attribution de N 33 à la *Guerre punique* est garantie par Varron, qui le cite toutefois sans numéro de livre. Le contenu de ce fragment ne permet pas de l'associer avec certitude à un épisode particulier. Il semble que quelqu'un s'insurge contre l'incompréhension de personnages qualifiés de *bruti* « idiots » ; sur cette traduction, cf. § 402. On ignore qui profère cette opinion et sur quoi porte son différend avec ceux qu'il qualifie de *bruti*. Dans l'incertitude, je classe N 33 parmi les *fragmenta incertae sedis*.

§ 401 **quod** – Faute de connaître le contexte de ce fragment, on ignore si *quod* doit être interprété comme une conjonction « parce que » ou comme un relatif « que », dont l'antécédent serait perdu. J'adopte dans ma traduction la seconde solution, sans garantie.

§ 402 **bruti nec** – Le manuscrit de Varron et une partie de ceux de Paul Diacre transmettent la leçon *bruti nec*, la seule qui soit saine. Les quelques *uariae lectiones* présentes dans la tradition de Paul sont des corruptions sans valeur. Je suis la *communis opinio*,¹⁸⁷ en interprétant *bruti* dans un sens injurieux, « idiots ». Pour cette acception de *brutus*, voir les exemples rassemblés par Poeschel (*ThlL* II p. 2216, 18–41).

Il se peut que la citation, telle qu'elle se présente dans le lexique de Paul, ait été coupée sans égard pour la complétude de l'énoncé. À première vue en effet, le membre *nec – queunt* semble appeler une seconde proposition coordonnée par un autre *nec*, pour compléter le balancement ; si c'est le cas, celle-ci se sera perdue avec le contexte. Mais d'un autre côté, *nec satis* peut aussi être compris au sens de *non satis*,¹⁸⁸ comme proposé dans ma traduction. Pour l'emploi de *nec* au lieu de *non*, cf. *necopinans* « qui ne s'attend pas » < *neque + opinans*. Cf. aussi les exemples cités par Fest. p. 162 *nec coniunctionem grammatici fere dicunt esse disiunctiuam, ... cum si diligentius inspiciatur, ... intellegi possit, eam positam esse ab antiquis pro non, ut et in XII (sc. tabulis) est : ast ei custos nec escit ; item : si adorat furto, quod nec ma-*

187 Cf. notamment Marmorale 1950 : 257 (« gli uomini bestiali »). Warmington 1967 : 72–73 (« brutish men »). Frassinetti 1969 : 241 (« i bruti »). Traglia 1986 : 266–267 (« gli stupidi come le bestie »). Flores 2011b : 71 (« i bruti »).

188 Interprétation déjà formulée par Zander 1918 : 16.

nifestum erit ; et apud Plautum in Phasmate (Most. 240) : nec recte si illi dixeris ; et Turpilius in Demetrio (Com. 24) : nec recte te dici mihi quae iam dudum audio.

sarrare – Je retiens la leçon *sarrare* transmise par le manuscrit du *De lingua Latina*. Si Varron avait lu *sardare* dans le texte de Naevius, il n’aurait probablement pas expliqué ce verbe par *serare* ; un tel rapprochement étymologique convient mieux à *sarrare*, plus proche formellement de *serare*. Les manuscrits de Paul Diacre transmettent unanimement la leçon *sardare*, mais celle-ci peut résulter d’une confusion survenue dans la tradition de Verrius Flaccus à Paul. En effet, les lemnes de Festus ne sont pas ordonnés dans l’ordre alphabétique à cet endroit du *De uerborum significatu* ; l’entrée *sardare* fait ainsi suite à *sarte* et *sarra*, et précède *Sardi uenales* et *sarcito*. Paul a dû avoir sous les yeux un manuscrit de Festus dont le copiste avait corrigé *sarrare* en *sardare* sous l’influence du lemme suivant. Le manuscrit napolitain de Festus, quant à lui, est endommagé de telle sorte que l’on ne parvient pas à voir quelle leçon il porte. § 403a

Le verbe *sĕrāre* dont Varron rapproche *sarrāre* doit être un dénominatif formé sur *sera* « barre de porte, verrou ». L’étymologie suggère ainsi un sens originel « actionner la *sera* ». Cette opération permettant soit d’ouvrir, soit de fermer une porte, on s’explique que *serāre* ait pu connaître un développement sémantique double : à la fois dans le sens d’« ouvrir » attesté par Varron, et dans celui de « fermer » qui ressort de Prisc. *Gramm.* II 532, 6 *sero seras a sera obdita natum*. § 403b

Varron semble établir un lien de dérivation entre *sarrāre* et *serāre* : cf. Varro *Ling.* 7, 108 *sarrare ab serare dictum*. Mais s’il existe un rapport entre ces deux verbes, il doit être d’une autre nature. On sait en effet que les reflets romans de *serāre* présupposent une forme à *r* géminé **sĕrrāre* > fr. *serrer*, it. *serrare*, etc. ;¹⁸⁹ cette gémination pourrait s’expliquer par l’influence de *serra* « scie », en raison de la forme dentelée de certaines pièces de serrurerie.¹⁹⁰ Je suppose avec Tovar (1968) qu’à partir de ce **sĕrrāre* s’est développée une variante vulgaire *sarrare*, l’ouverture en *a* du *ĕ* atone devant *r* étant un phénomène bien attesté.¹⁹¹

Si c’est bien *sarrare* qu’il faut lire derrière le lemme *sardare* de Paul, il en résulte un problème d’ordre sémantique. Paul explique en effet ce verbe par *intelligere*, une glose déjà présente dans le texte de Festus, alors que Varron en fait un équivalent d’*aperire*. Comment le même verbe peut-il être interprété dans ces deux sens a priori fort différents ? La solution se trouve peut-être dans le sémantisme du verbe *aperire*. Sans doute faut-il l’entendre ici au sens d’« expliquer », comme il arrive souvent, notamment chez Varron : cf. Varro *Ling.* 5, 8 *philosophia ... ea quae in*

189 Meyer-Lübke 1968 : 648.

190 Ernout/Meillet/André 1985 : 616. Cf. aussi Tovar 1968 : 273 avec hypothèses alternatives et références bibliographiques.

191 Cf. Väänänen 1967 : 36. Pour le cas particulier de *sarrāre* à côté de **sĕrrāre*, cf. Tovar 1968 : 272–273.

consuetudine communi essent, aperire coepit, ut a quo dictum esset oppidum, uicus, uia. Cic. Ac. 1, 9 *tu* (sc. Varro) *omnium diuinarum humanarumque nomina, officia, causas aperuisti* ; pour plus d'exemples du verbe *aperire* employé dans cette acception, cf. *Thll* II p. 218, 18–72.

Un glissement comparable, du domaine matériel au domaine intellectuel, s'est produit au cours de l'histoire sémantique du latin *displicāre*. Son sens originel s'est maintenu dans le reflet français *déployer*, tandis que l'italien *spiegare* « expliquer, rendre compte » résulte manifestement d'une extension métaphorique. Le même phénomène s'observe en all. *verschlüsseln* « chiffrer, coder » et *entschlüsseln* « déchiffrer, décoder ».

Dans le cas d'*aperire*, le passage du sens d'« expliquer » à celui de « comprendre » a dû se produire par l'intermédiaire du participe passé *apertus*. Celui-ci, en emploi adjectival, peut aisément se traduire par « compréhensible » : cf. par exemple Varro *Ling.* 8, 26 *oratio ... aperta et breuis.* Cic. *Brut.* 66 *ut horum concisis sententiis, interdum etiam non satis apertis ... cum breuitate tum nimio acumine.* Un changement sémantique du même ordre a dû se produire dans le cas de *sarrāre/serāre*. Pour ce dernier verbe, la traduction par « (se) rendre compte » constitue un moyen terme satisfaisant entre les deux gloses dont on dispose, *aperire* « ouvrir, expliquer » et *intellegere* « comprendre ».

N 34

Bass. *Gramm.* VI 266, 1 (*de uersibus saturniis agitur*) apud N a e u i u m poetam hos repperi idoneos :

ferunt pulchras creterras, aureas lepistas

et alio loco : (... N 35).

Sacerd. *Gramm.* VI 531, 15 quo metro (sc. *saturnio*) usi sunt Euripides et Callimachus et apud nos N a e u i u s sic:(...) ferunt pulchras creterras aureas lepistas.

Ps. Mar. Victorin. *Gramm.* VI 139, 8 (*de uersu saturnio*) nostri autem antiqui usi sunt eo non obseruata lege nec uno genere custodito, sed praeterquam quod durissimos fecerunt, etiam alios longos, alios breuiore inseruerunt, quorum est hic : turdis edacibus dolos comparas amice, item ferunt pulchras creterras, aureas lepistas et apud N a e u i u m (... N 35).

Cod. : Bass. AB | Ps. Mar. Victorin. AB | Sacerd. ABC.

naeuus (p. 531)] meu- A^{ac}BC neu- A^{pc}.

I pulchras A^{pc}B Victorin. Sacerd. : -cros A^{ac} Bass. -chros B Bass. -chas A^{ac} Victorin. ; del. A^{pc} Bass. || creterras B Victorin. Sacerd. : pateras A^{ac}B Bass. crateras A^{pc} Bass. ereteras A Victorin. aere terras Ca || aureas Sacerd. : aereas Bass. aureasque Victorin. Ca || lepistas] -idas Pa.

« Ils apportent de beaux cratères, des aiguères d'or ».

§ 404a Caesius Bassus et le pseudo-Marius Victorinus citent N 34 et N 35 comme exemples de vers saturniens. Dans la mesure où l'on ne connaît pas d'autre texte de Naevius

composé en saturniens, l'appartenance de ces deux fragments à la *Guerre punique* est garantie.¹⁹²

Les noms de *creterra* et de *lepista* se réfèrent à des ustensiles de banquet. Le premier a semble-t-il été emprunté au grec κρητήρ et doit désigner un cratère ; sur les différences phonétiques et morphologiques entre *creterra* et κρητήρ, cf. § 406b. Quant au terme *lepista*, il a pu, selon Scheller (*ThlL* VII 2 p. 1174, 77–78), être emprunté au grec λεπαστή ; mais à ce sujet, cf. aussi § 408b. Si ce rapprochement est correct, l'emprunt latin aura subi un changement sémantique par rapport à sa source grecque, à en croire les lexicographes anciens. Athénée décrit en effet la λεπαστή comme une coupe à boire, et cette définition semble correcte malgré l'étymologie fantaisiste qui l'accompagne : cf. Athen. II, 70 λεπαστή· ... τοῦτο ... τὸ ποτήριον ὠνομάσθη ἀπὸ τῶν εἰς τὰς μέθας καὶ τὰς ἀσωτίας πολλὰ ἀναλίσκόντων, οὓς λαφύκτας καλοῦμεν. κύλικες δ' ἦσαν μεγάλαι. Le lexique de Paul, en revanche, considère la *lepista* comme une aiguillère : Paul. Fest. p. 114 *lepista genus uasis aquarii*. Ma traduction s'appuie sur la définition de Paul.

On ignore qui, et dans quelles circonstances, porte les vases dont il est question ici. On sera tenté, assez naturellement, de rattacher ce fragment à une scène d'hospitalité – échange de cadeaux ou préparatifs de banquet. Klussmann (1843 : 47) pense à la réception des Troyens par Didon, une hypothèse largement acceptée par la critique.¹⁹³ Mais d'autres contextes peuvent légitimement être envisagés, tant dans la partie mythologique que dans la partie historique. Terzaghi (1928 : 14), à la suite de L. Mueller (1885a : 164), parle des richesses arrachées aux flammes de Troie, soit par les Grecs, soit par les Troyens eux-mêmes (cf. N 3c *ubi foras cum auro illic exhibant*) ; et Strzelecki (1935 : 36 adn. 2) observe à juste titre qu'un emplacement dans la partie historique serait aussi admissible : « pari iure de praeda post hanc vel illam belli Punici pugnam capta possis cogitare ». En l'absence d'une indication de livre, on ne pourra exclure aucune hypothèse, et N 34 trouvera sa place parmi les *fragmenta incertae sedis*.

§ 404b

pulchras – La leçon *pulchras*, des manuscrits de Sacerdos et du pseudo-Marius Victorinus, concurrence *pulcros* et *pulchros*, transmis respectivement par les manuscrits A et B de Bassus. Comme *crātēr* appartient généralement au genre masculin dans l'usage classique – cf. par exemple Verg. *Aen.* 1, 724 *crateras magnos*. Ou. *Fast.* 2, 251 *inauratum ... cratera* – le masculin *pulc(h)ros* fait figure de *lectio facilior* vis-à-vis de *pulchras*.

§ 405

Pour le choix de la graphie *pulch-*, et la reconstruction de la forme employée par Naevius, cf. § 60c.

192 Strzelecki 1959 : 26.

193 Cf. notamment De Moor 1877 : 94 ; Morel 1927 : 18 ; Richter 1960 : 45–46 ; Flores 2011b : XXVIII.

§ 406a **creterras** – Les deux manuscrits de Sacerdos et le codex B du pseudo-Marius Victorinus présentent la leçon *creterras*. Le manuscrit A de la grammaire attribuée à Victorinus portait *ereteras*, une leçon que Camerarius (1537 cité d'après Keil 1874 : 139) a interprétée comme *aere terras*. Enfin, le modèle commun aux deux manuscrits de Bassus devait porter *pateras*, une leçon reproduite par les deux témoins mais remplacée après coup par *crateras* en A.

Dans la forme *creterras*, le *e* de la syllabe initiale et le double *r* constituent des *lectiones difficiliores* au regard de la forme classique plus répandue, *crateras*. En outre, le premier *e* permet de rendre compte de la leçon aberrante *ereteras* du manuscrit A du pseudo-Victorinus. Dans ces conditions, il faut retenir *creterras*, la leçon commune à Sacerdos et au manuscrit B du pseudo-Marius Victorinus.

§ 406b La première voyelle *e* suggère que l'emprunt de *creterra* s'est produit à partir de la forme κρητήρ, attestée par exemple dans le corpus homérique : cf. entre autres Γ 248 φέρε δὲ κρητήρα φαεινόν.

Curieusement, la séquence grecque <-ηρ> [ε:r] est rendue en latin par <-err-> [ε:r], un phénomène que Leumann (1977 : 455) laisse prudemment sans explication. Biville (1995 : 15) signale deux autres occurrences d'emprunts du latin au grec dans lesquels une séquence gr. -ῪῚ- est remplacée par lat. -ῪῚ- : cf. κάμηλος ~ *camellus* « chameau », μετήλαι ~ *metella* « panier rempli de pierres ». Mais ces exemples ne sont pas exactement parallèles au cas de *creterra*. Pour *camellus* en effet, le suffixe de diminutif *-ellus* a peut-être exercé une influence,¹⁹⁴ quoi qu'en dise Biville (1995 : 15 adn. 5) ; et le rattachement étymologique de *metella* à un mot grec n'est pas certain, le rapport sémantique entre le mot latin et sa source alléguée étant loin d'être évident.¹⁹⁵ Je n'ai pas de solution à apporter à ce problème, que je laisse donc en suspens.

La déclinaison de lat. *creterra* comme un thème en *-a* doit résulter d'un métaplasme à partir de l'accusatif singulier κρητήρα ;¹⁹⁶ pour un autre exemple de métaplasme dans le corpus de Naevius, cf. § 306c. Le passage à la première déclinaison s'est accompagné d'un changement de genre grammatical, du masculin grec au féminin latin ; en témoigne l'accord de *creterras* avec l'adjectif *pulchras*. Ce glissement s'explique sans doute par la rareté, dans la première déclinaison latine, des noms masculins d'êtres inanimés.

§ 407 **aureas** – La tradition présente trois variantes : *aureas* (Sacerdos), *aureasque* (pseudo-Marius Victorinus) et *aereas* (Caesius Bassus). La solution la plus économique est d'adopter *aureas*, qui permet d'expliquer en une seule étape chacune des deux autres leçons : la tradition du pseudo-Marius Victorinus aura rajouté arbitrairement

194 Ernout/Meillet/André 1985 : 89.

195 Liddell/Scott/Jones/McKenzie 1996 : 1121 traduisent ce terme par « rods on either parts of a chariot ».

196 Autre explication de la part de Leumann 1977 : 455, qui envisage un passage à la première déclinaison en grec déjà.

un *-que*, et celle de Caesius Bassus aura remplacé *u* par *e* par suite d'un lapsus. Retenir les leçons *aureasque* ou *aereas* exigerait dans les deux cas de postuler une étape supplémentaire.

lepistas – La leçon *lepistas* est transmise à l'unanimité par tous les témoins de N 34. § 408a
La conjecture *lepidas*, proposée par Parrhasius dans son édition de Caesius Bassus parue en 1504, doit être rejetée comme une banalisation.

La source la plus probable de l'emprunt *lepista* « aiguière » est le grec *λεπαστή* § 408b
« coupe à boire en forme de coquillage » (← *λεπάς*, -άδος « sorte de coquillage »). Le latin *lepista*, aussi attesté notamment par Varro *Frg. Non.* p. 547, 20, est également connu sous la forme *lepesta* : cf. Varro *Ling.* 5, 123 ; Schol. Verg. Veron. *Ecl.* 7, 33. La forme *lepistra* attestée en Gloss.¹ II Philox. LE 31 est parfois considérée comme une autre variante de *lepista*,¹⁹⁷ avec remplacement du suffixe *-sta* par *-stra* ; mais il pourrait aussi s'agir d'un emprunt direct au grec *λέπαστρον* « instrument pour attraper les coquillages », connu par Hesych. lambda 665.

Une étymologie concurrente est proposée par Varron, qui considère *lepesta* (= *lepista*) comme un emprunt à un mot grec *δέπεστα* : cf. Varro *Ling.* 5, 123 *item dictae lepestae, quae etiam nunc in diebus sacris Sabinis uasa uinaria in mensa deorum sunt posita ; apud antiquos scriptores Graecos inueni appellari poculi genus depestan ; quare uel inde radices in agrum Sabinum et Romanum sunt profectae*. On ne connaît aucune attestation grecque de *δέπεστα*, mais Biville (1995 : 100) y voit un substantif apparenté à *δέπας*, -ας « coupe ». Si le rattachement de *δέπεστα* à *δέπας* est correct, la correspondance entre le *d* initial du grec et le *l* du latin offre un exemple d'alternance entre consonnes d'articulation dentale ou alvéolaire – cf. lat. *lacrima* en face de *dacrima*, etc.¹⁹⁸ Pour des exemples de ce phénomène en rapport avec les emprunts du latin au grec, cf. Biville (1990 : 359).

La présence d'un *i* en syllabe intérieure fermée est surprenante, si la source de *lepista* est *λεπαστή* ou *δέπεστα* ; dans les deux cas, les règles générales de l'affaiblissement vocalique feraient plutôt attendre un *e*.¹⁹⁹ Mais la même correspondance entre lat. *-ist-* et gr. *-ast-* s'observe dans lat. *canistrum* « corbeille » < gr. *κάναστρον*.²⁰⁰ Ce phénomène trahit peut-être une tendance sporadique du latin à fermer *e* en *i* devant un *s* suivi d'une consonne.²⁰¹ Cette tendance est peut-être motivée par l'analogie. On sait en effet que la séquence *-isC-* est possible en latin en syllabe intérieure dans certaines circonstances. Ce peut être lorsque le *i* reflète un ancien **i* : cf. par exemple *magister*, *antistes*, etc. ;²⁰² ou dans des mots empruntés dont la source comporte cette séquence : cf. par exemple

197 Notamment par Biville 1990 : 74 adn. 21.

198 Cf. aussi § 58 et les exemples rassemblés par Leumann 1977 : 155.

199 Cf. Leumann 1977 : 80.

200 Biville 1995 : 101.

201 Hypothèse envisagée par Biville 1995 : 102.

202 Leumann 1977 : 80.

calamistrum « fer à friser », ²⁰³ *ancistrum* « scalpel » (~ ἄγκιστρον « hameçon, scalpel »). Cela a pu favoriser la fermeture sporadique de *e* devant *-sC-* en syllabe intérieure, en particulier dans des mots d'emprunt réinterprétés par étymologie populaire. Dans le cas de *lepist(r)a* et *canistra*, les sources de l'analogie pourraient être, précisément, les noms d'ustensiles en *-istrum* empruntés au grec déjà mentionnés ci-dessus. ²⁰⁴

N 35

Bass. *Gramm.* VI 266, 3 (*uide* N 34)

nouem Iouis concordes filiae sorores

Ps. Mar. Victorin. *Gramm.* VI 139, 10 (*uide* N 34) et apud N a e u i u m : n o u e m I o u i s
c o n c o r d e s f i l i a e s o r o r e s .

Cod. : Bass. AB | Ps. Mar. Victorin. AB.

nouem iouis *A^{pc}* Bass. : nauem iouis *A^{ac}B* Bass. nouei moues Victorin. nouem ioues Zan¹ def. Flo^N.

« Neuf sœurs, filles de Jupiter, aux cœurs unanimes ».

§ 409a Pour l'attribution de N 35 à la *Guerre punique*, cf. § 404a. Tous les critiques s'accordent à reconnaître que l'expression *nouem – sorores* fait référence aux Muses. Il est également admis que la représentation de celles-ci comme un collège de neuf sœurs repose sur un modèle hésiodique, ²⁰⁵ ou sur une imitation alexandrine d'Hésiode. ²⁰⁶

On sait par L I qu'Andronicus donnait à la Muse le nom latin de *Camena*. L'état de la tradition ne permet pas, en revanche, d'établir avec certitude comment Naevius appelait ses divinités inspiratrices. En pluralisant la Muse à l'imitation d'Hésiode, a-t-il également pluralisé le nom de *Camena* que lui avait imposé Andronicus ? Ou bien a-t-il saisi l'occasion pour introduire en latin l'hellénisme *Musae* ? En faveur de la première hypothèse, on peut avancer deux textes, faisant manifestement allusion à l'œuvre de Naevius, dans lesquels les déesses portent le nom de *Camenae* : cf. Ter. Maur. 2514 *ut si uocet Camenas quis nouem sorores*. Carm. Gell. 1, 24, 2 (épitaphe attribuée à Naevius) *immortales mortales si foret fas flere / flerent diuae Camenae Naeuium poetam*.

Mais d'un autre côté, on ne peut pas exclure que Naevius, par goût de la *uariatio*, ait désigné les Muses tantôt par un nom et tantôt par un autre. Un tel procédé ne serait pas sans parallèle dans la *Guerre punique*, puisqu'on sait que le nom de Jupiter y est soumis au même traitement : cf. N 35 *Iouis* à côté de N 36 *Lucetium*. Latacz (1976) estime qu'on doit à Naevius la correspondance établie entre les Μοῦσαι et

203 Pour la présence d'un *i* dans la source de cet emprunt, cf. Ernout/Meillet/André 1985 : 86.

204 Hypothèse envisagée par de Vaan 2008 : 90 pour expliquer le suffixe *-istrum* de *capistrum* « muselière ».

205 Mariotti 2001 : 51–53. Cf. Hes. *Theog.* 60 ἢ (sc. Μνημοσύνη) δ' ἔτεκ' ἑννέα κούρας, ὁμόφρονας, 76 ἑννέα θυγατέρες μεγάλου Διὸς ἐκγεγαυῖαι.

206 Hypothèse avancée par Skutsch 1958 : 46.

les *Camenae*, ainsi que l'introduction en latin du nom *Musa*. Du reste, un pas en ce sens a déjà dû être franchi par Andronicus dans les leçons de littérature grecque et latine qu'il dispensait, aux dires de Suet. *Gramm.* 1, 2 (cf. § 14b). Si, comme le suggère Suétone, l'enseignement bilingue d'Andronicus s'appuyait sur des lectures de ses compositions latines, il n'aura pas manqué de commenter sa traduction de Μοῦσα par *Camena*. Une explication de cet ordre a pu ouvrir la voie à un emprunt direct de *Musa* en latin, de sorte que l'emploi de ce nom par Naevius n'est pas exclu. Mais quoi qu'il en soit, faute de documentation suffisante, cette question devra demeurer en suspens.

On ignore quelle place occupait N 35 dans la *Guerre punique*. Si *nouem – sorores* est au vocatif, il s'agit d'une invocation aux Muses, qui trouverait assez naturellement sa place dans le prologue du livre I ; cette interprétation a été régulièrement défendue par la critique, de Spangenberg (1825 : 188–189) à Flores (2014 : 3–4). Mais les traditions homérique et hésiodique connaissent des exemples d'adresses aux Muses ailleurs que dans les prologues : cf. par exemple B 491–492 ; Hes. *Theog.* 964. 1022. Si, en revanche, *nouem – sorores* est au nominatif, il est évidemment impossible de déterminer dans quel contexte Naevius a mentionné les Muses. Dans un cas comme dans l'autre, un classement parmi les fragments d'emplacement incertain s'impose. § 409b

nouem – La leçon *nouem* est intégrée au manuscrit A de Caesius Bassus par une seconde main, alors que les autres témoins portent *nauem* ou *nouei*. Il va de soi que *nouem* s'impose. Le choix de cette leçon est confirmé par une allusion évidente à N 35 en Ter. Maur. 2514 (texte cité § 409a). § 410

Iouis – La leçon correcte *Iouis* est transmise par les manuscrits de Bassus, contre *moues* dans la tradition de Marius Victorinus. Ce désaccord entre les témoins ne suffit pas à appuyer la conjecture *Ioues* proposée par Zander (1890 : 97) et reprise par Flores (2011b : 3). § 411

N 36

Gell. 5, 12, 7 Iouis Diouis dictus est et Lucetius, quod nos die et luce quasi uita ipsa afficeret et iuaret ;

Lucetium

autem Iouem Cn. Naevius in libris belli Poenici appellat.

Cod. : PRV.

« Lucetius ».

L'attribution de N 36 à la *Guerre punique* est garantie par Aulu-Gelle, mais sans numéro de livre. À quelle occasion Naevius a-t-il employé le nom de Lucetius ? Büchner (1982 : 29) note « verisimile est Naevium nomine Lucetii Iovem invocasse in parte mythica », mais un emplacement dans la partie historique serait aussi § 412a

envisageable. On pourrait ainsi penser à une prière aux dieux formulée par un officier avant une entreprise militaire importante ; Spangenberg (1825 : 197), par exemple, voulait rattacher N 36 à une invocation prononcée par Duilius. Une interprétation de cet ordre paraît aussi vraisemblable que celle de Büchner, de sorte qu'un classement parmi les fragments d'emplacement incertain s'impose.

§ 412b

Le nom de *Lūceti*us et ses diverses variantes sont bien documentés. Verg. *Aen.* 9, 570 en fait le nom d'un guerrier rutule tué par Ilionée. Servius, dans le commentaire de ce passage virgilien, affirme qu'il s'agit d'un nom osque de Jupiter : Seru. *Aen.* 9, 567 *sane lingua Osca Lucetius est Iuppiter, dictus a luce, quam praestare hominibus dicitur*. Une forme féminine du même théonyme est attribuée à Junon par Mart. Cap. 2, 149 *Iuno pulchra, ... siue te Lucinam quod lucem nascentibus tribuas, ac Lucetiam conuenit nuncupare*. En outre, selon Macrobe, les prêtres saliens invoquent sous le nom de *Lūceti*us un dieu qu'il faut peut-être identifier à Jupiter : Macr. *Sat.* 1, 15, 14 *cum Iouem accipiamus lucis auctorem, unde Lucetium Salii in carminibus canunt*. Il se trouve toutefois que le fragment du *carmen Saliare* conservé par Terentius Scaurus atteste une forme différente : Carm. Sal. Scaur. *Gramm.* VII 28, 11 *cume tonas Leucesie*. Enfin, une autre forme présentant, au lieu du *ū*, une diphtongue *eu* ou *ou* est attestée dans des inscriptions de Bretagne et de Germanie supérieure comme épiclese de Mars : cf. par exemple CIL VII 36 *Loucetio Marti*. XIII 3087 *Marti Louc(etio) Aug(usto)*. XIII 7242 *Marti Leucetio*. C'est peut-être à une inscription similaire que fait allusion Marius Victorinus, lorsqu'il signale l'orthographe *Loucetios* : cf. Mar. Victorin. *Gramm.* 4, 27.

§ 412c

On se trouve ainsi face à trois thèmes distincts : *Lūceti*o/a-, attesté dans les textes de Naevius, Virgile, Servius, Macrobe et Martianus Capella ; *Leucesio*- dans le *carmen Saliare* ; et *Leucetio*-/*Loucetio*- dans les inscriptions de Bretagne et de Germanie.

Dans le thème *Lūceti*o-, la quantité du *ū* et du *ē* est garantie par l'emploi qu'en fait Virgile en début d'hexamètre. La présence d'un *ē* en syllabe intérieure ouverte suggère une ascendance non latine de ce nom, puisqu'on attendrait un *i* dans cette position ;²⁰⁷ cette circonstance parle en faveur de l'origine osque évoquée par Servius, même si elle ne suffit naturellement pas à faire de cette hypothèse une certitude.²⁰⁸ Quoi qu'il en soit, l'identification de *Lūceti*o- à une divinité d'Italie centrale concorde avec la documentation dont on dispose. Virgile aura pris le nom de *Lūceti*us pour le donner à un personnage secondaire originaire de la même région,²⁰⁹ et son prédécesseur Naevius aura procédé à un emprunt comparable. Toutefois, à la différence de Virgile, Naevius a apparemment conservé à ce nom sa valeur de théonyme. On sait en effet par Aulu-Gelle que, dans N 36, le nom de *Lūceti*us était donné à Jupiter. Si cette information est fiable, il est vraisemblable qu'une *interpretatio Romana* ait suggéré

207 Cf. Leumann 1977 : 81.

208 Contre l'hypothèse d'une origine osque, cf. Cocchia 1924 : 279–280 (cité par Flores 2011b : XXXIII).

209 Sur les raisons du choix de ce nom par Virgile, cf. Butterfield 2011 : 35–37.

à Naevius l'équivalence entre Jupiter et *Lūcetius* ; il en aura alors emprunté le nom, soit pour le substituer par *uariatio* au nom latin de Jupiter, soit pour en faire une épiclèse de ce dieu.

Il semble clair que le thème *Leucesio-* attesté dans le *carmen Saliare* désigne lui aussi Jupiter ou une divinité assimilable à celui-ci ; on peut en effet traduire *cume tonas Leucesie* par « lorsque tu tonnes, Leucesios », et une telle formule s'adresse manifestement à un dieu qui, comme Jupiter, commande aux éclairs. Toutefois, *Leucesio-* ne doit pas représenter le prédécesseur direct de *Lūcetio-*. À moins que *Leucesie* ne doive être corrigé en *Leucetie* avec Havet (1880 : 410), *Leucesio-* devrait en latin classique être reflété par *Lūcerio-*, un théonyme attesté marginalement : cf. Gloss.¹ II Philox. LU 4 *Lucerius* Ζεύς. Dans cette perspective, un rapprochement de *Leucesie* avec le nom de ville *Lūceria* se justifierait mieux qu'avec *Lūcetius*. Le témoignage de Macrobe ne fait pas obstacle à cette analyse ; le grammairien a pu identifier *Leucesie* à *Lūcetius* de son propre chef, sans savoir que la seconde forme ne pouvait pas, historiquement, continuer la première. Selon toute vraisemblance, les thèmes *Leucesio-* et *Lūcetio-* se rattachent à la même racine proto-italique, mais représentent deux dérivations indépendantes. *Leucesio-* doit être hérité en latin, tandis que *Lūcetio-* résulte d'un emprunt à une autre langue italique, qui formait un dérivé au moyen d'un suffixe différent.

Quant à la forme *Leucetio-/Loucetio-* attestée dans les inscriptions, elle doit représenter la transcription latine d'un nom de dieu celtique ; il pourrait s'agir d'une divinité honorée par les Trévires.²¹⁰ Le théonyme celtique reflété en latin par *Leucetio-/Loucetio-* sera le cognat du nom italique emprunté sous la forme latine *Lūcetio-*. L'*interpretatio Romana* aura assimilé ces deux divinités, dans un cas à Jupiter et dans l'autre à Mars.

Les grammairiens antiques lient étymologiquement *Lūcetius* à *lūx* : cf. Seru. *Aen.* 9, 567 ; Macr. *Sat.* 1, 15, 14 ; Mart. *Cap.* 2, 149 (textes cités § 412b) ; Paul. *Fest.* p. 114 *Lucetium Iouem appellabant, quod eum lucis esse causam credebant*. Il n'y a pas à mettre en doute le rattachement de *Lūcetius* à la racine p.-i.-e. **leuk-* « briller », même si le suffixe impliqué dans cette dérivation n'est pas clairement identifiable. On pourrait, à la rigueur, envisager un dérivé en **-iō-* formé sur un adjectif **louketo-* ; celui-ci serait apparenté au verbe **louk-eie/o-* (> lat. *lūceō*) comme *uegetus* à *uegeō*.²¹¹ Mais le *ē* en syllabe intérieure ouverte pose autant de problèmes dans *uegetus* que dans *Lūcetius*, de sorte que ce rapprochement n'est pas entièrement satisfaisant.

210 Klumbach 1959 : 72.

211 Une hypothèse similaire est défendue par Ernout 1966 : 316.

N 37°

Gell. 17, 21, 45 eodemque anno (*sc. post Romam conditam quingentesimo undeuicesimo*) Cn. Naevius poeta fabulas apud populum dedit, quem M. Varro in libro de poetis primo *stipendia fecisse ait bello Punico primo* idque ipsum Naevium dicere in eo carmine, quod de eodem bello scripsit.

« La même année, des pièces de théâtre furent représentées devant le peuple par le poète Naevius. Celui-ci, dit M. Varron dans le premier livre *De poetis*, a accompli son service militaire au cours de la première guerre punique, comme Naevius lui-même le déclare dans le poème qu’il a écrit au sujet de cette même guerre ».

§ 413 Spangenberg (1825 : 189) imprime *stipendia* comme un fragment direct, mais ce mot pourrait bien appartenir, plutôt qu’au texte original de Naevius, à une reformulation opérée par Varron ou Aulu-Gelle. La *communis opinio* considère N 37 comme un fragment indirect, et je ne vois pas de raison d’adopter une position différente.

Ce fragment représente la seule trace directe d’une indication autobiographique dans la *Guerre punique*. La critique est divisée quant à l’emplacement à attribuer à cette déclaration d’autopsie. Quatre hypothèses ont cours à cet égard : N 37 peut trouver sa place soit dans le prologue du livre I,²¹² soit dans un *proemium* intermédiaire marquant le début du récit de la guerre proprement dite,²¹³ soit à l’extrême fin du poème,²¹⁴ soit enfin à l’occasion d’un épisode indéterminé, auquel Naevius affirmerait avoir participé personnellement.²¹⁵ Une étude comparative menée par Suerbaum (1968 : 17–27) sur tous les témoignages contemporains disponibles montre que seule la première et la dernière de ces hypothèses sont envisageables. Comme il n’est apparemment pas exclu que N 37 constitue une remarque incidente accompagnant un épisode indéterminé, je range ce fragment parmi ceux dont l’emplacement est incertain.

N 38

Fest. p. 162 *nemut nisi etiam uel <nempe. Naevius in carmine bell>i Punico, cum ait :*

nemut ... aerumnas.

Cod. : F.

naevius – punici suppl. Li : ... i punici F ... ibunici F teste Ur usus est Cato de potestate tribunicia suppl. Ur.

Cf. Paul. Fest. p. 163 nemut nisi etiam uel nempe.

« Sans doute ... malheurs ».

212 Spangenberg 1825 : 189, suivi par la plupart des éditeurs.

213 Barchiesi 1962 : 261 adn. 1145.

214 Klussmann 1843 : 76–77.

215 Mariotti 2001 : 105.

Le manuscrit F est endommagé à l'endroit où N 38 est cité. Et comme Paul Diacre n'a pas reproduit le texte de Naevius cité par Festus pour l'illustrer, on n'en a presque rien conservé. Il n'en subsiste que le premier et le dernier mots, respectivement *nemut* et *aerumnas*, séparés par une lacune d'environ 25 lettres selon Morel (1927 : 27), 20 selon Mariotti (2001 : 116). Aucun éditeur ne s'est risqué à compléter le texte.

§ 414

L'attribution de N 38 à la *Guerre punique* est certaine, même si le manuscrit de Festus n'en a conservé le titre que sous une forme fragmentaire, *...i Punici*. La leçon signalée par Ursinus (1581 : 11), *ibunici*, semble résulter d'une mélecture. Avec elle tombe l'attribution à Caton l'Ancien proposée par lui. Parmi les œuvres citées dans le *De uerborum significatu*, on n'en connaît pas d'autre dont le titre comporte le mot *Punici*. Sa présence ici constitue un indice suffisant pour garantir l'origine de ce fragment. En revanche, le contexte est trop lacunaire pour qu'on puisse tenter une interprétation. N 38 pourrait appartenir aussi bien au récit mythique qu'à la narration de la guerre proprement dite. Son classement parmi les fragments d'emplacement incertain s'impose.

nemut – En dehors de ce texte, *nemut* n'apparaît que dans un fragment de Lucilius transmis par Nonius : Lucil. 830–831 *nemut discrimen non facit / neque signat linea alba*. Nonius cite ce texte deux fois : Non. p. 282, 28 pour illustrer le sens de *discrimen*, et Non. p. 405, 15 pour l'emploi de *signāre*. Les deux citations présentent la leçon *nemut*, bien que Marx la corrige en *nam ut* dans son édition de Lucilius.

§ 415

Je ne me prononce pas sur le sens de cette particule. Festus la glose par *nisi etiam* ou *nempe*, mais le lien sémantique entre ces deux équivalents n'est pas évident. Pour *nempe*, cf. Schrickx 2011 : 75–105 ; pour l'emploi de *nisi etiam*, cf. *ThLL* V 2 p. 949, 40–52.

N 39*

Fest. p. 270 <rumitant significat rumigera>ntur ut N a e < u i u s :
simul alius aliunde rumi>tant inter <sese>

Paul. Fest. p. 271 rumitant rumigerantur. N a e u i u s : s i m u l a l i u s a l i u n d e
r u m i t a n t i n t e r s e s e .

Cod. : Fest. F (*suppl. Li*) | Paul. Fest. ELMP GIR.

alius] alius L auibus MP alis alid (i. alii aliud) Bot^C alis Mue^N || sese *codd.* : se Au.

« Aussitôt ils se mettent à répandre entre eux des rumeurs, qu'ils tiennent chacun d'une autre source ».

N 39 est transmis dans une portion très endommagée du manuscrit F, de sorte que seul l'épitomé de Paul Diacre permet d'en restituer le texte. Son attribution à la *Guerre punique* n'est pas garantie par la tradition. Comme Paul le transmet sans indication de titre, son appartenance à une pièce de théâtre devrait être envisagée si

§ 416a

une scansion dramatique était possible. L'examen métrique ne permet toutefois pas de confirmer une telle hypothèse. La seule possibilité serait d'y voir un septénaire trochaïque amputé de ses deux dernières syllabes : *símŭl ǎliŭs*²¹⁶ *ǎliunde rŭmitánt intér sesé* <~ ->. Or, un vers de cette nature devrait présenter soit une diérèse après le huitième élément, soit une césure après le septième ou le dixième ;²¹⁷ N 39 formerait par conséquent un septénaire trochaïque irrégulier, puisqu'il n'aurait qu'une césure après le sixième ou le neuvième. Ce n'est certes pas un argument contraignant ; mais cette irrégularité, couplée à la « licence de Jacobsohn » (Boldrini 1999 : 116) au deuxième pied, parle dans l'ensemble contre une scansion trochaïque. On peut donc assez sûrement exclure l'origine dramatique de ce fragment, et l'attribuer par élimination à la *Guerre punique*.

§ 416b La place qu'il occupait dans le poème est inconnue. La *communis opinio* le rattache à la partie historique, ce qui se justifie si N 39 se réfère, comme le pense Warmington (1967 : 70–71), à des « anxieties of soldiers » ; cf. Liu. 22, 7, 8 *alius ab alio impleti rumoribus domos referunt consulem ... caesum*. Ce parallèle ne permet toutefois pas de déterminer plus précisément à quelle situation se rapporte ce fragment.

Des interprétations plus détaillées sont tentées par Spangenberg (1825 : 200) et Frassinetti (1969 : 241). Le premier pense aux soldats de Regulus, retranchés dans la ville de Clupea après leur défaite en 255 av. J.-C.. Le second imagine que Naevius décrivait les discussions suscitées au Sénat romain par la demande d'aide adressée en 264 av. J.-C. par les Mamertins.²¹⁸ On manque toutefois de bons arguments en faveur de l'une ou l'autre de ces hypothèses, de sorte que l'interprétation de N 39 devra rester en suspens.

§ 417a **alius aliunde** – La leçon *alius* est présente dans plusieurs manuscrits de Paul Diacre. Elle s'impose évidemment face aux autres variantes de la tradition, *aliuis* et *auibus*.

Les conjectures *alis alid* et *alis*, proposées respectivement par Bothe (1824 : 25) et par L. Mueller (1884a : 166), n'ont aucune raison d'être, en face de la leçon parfaitement saine *alius*. Le neutre *alid* n'a d'attestation littéraire que dans Catulle et Lucrèce.²¹⁹ Quant à la forme *alis*, elle est attestée une fois dans le corpus de Naevius,²²⁰ mais les critiques rétablissent généralement *alii*.²²¹

§ 417b Les traducteurs ne rendent pas unanimement *alius aliunde*. Marmorale, Traglia et Flores rapportent apparemment *aliunde* au lieu d'où sont émis les bruits ; ils traduisent l'expression respectivement par « l'uno da un luogo diverso dall'altro » (Marmorale 1950 : 257), « chi da una parte chi da un'altra » (Traglia 1986 : 264–265) et « chi da una parte e chi dall'altra » (Flores 2011b : 70). Warmington (1967 :

216 La syllabe finale d'*alius* est brève, mais elle pourrait former le troisième élément du vers par l'effet de la « licence de Jacobsohn » (Boldrini 1999 : 116).

217 Boldrini 1999 : 115.

218 Épisode rapporté notamment par Pol. 1, 10, 1–1, 11, 3 ; Liu. *Perioch.* 16.

219 Cf. *ThLL* I p. 1623, 53–54.

220 Naeu. *Trag.* 27.

221 Cf. Spaltenstein 2014 : 446.

70–71) rend quant à lui *alius aliunde* par « some from this cause, some from that », comprenant apparemment *aliunde* comme indiquant la source des rumeurs. Je me rallie à ce second parti à cause du parallèle de Liu. 22, 7, 8 (texte cité § 416b), où *ab alio rumoribus impleti* semble répondre à l’adverbe *aliunde* de N 39.

rumitant – Festus cite N 39 pour illustrer l’emploi du verbe *rūmitāre*. Flores (2011b : 70) traduit *rūmitant* par « discutono rumorosamente ». Mais s’il faut accorder foi à l’abrégé de Festus, *rūmitāre* équivaut à *rūmigerāre*, que l’étymologie engage à traduire par « répandre des rumeurs ». ²²² § 418a

Formellement, *rūmitāre* appartient à la catégorie des itératifs en *-itāre* ; sur cette classe de verbes, cf. Leumann (1977 : 547–549). Le verbe de base dont dérive *rūmitāre* n’est pas attesté ; mais Ernout/Meillet/André (1985 : 581) pensent à un dénominatif **rūmāre* fait sur *rūmor* comme *clāmāre* sur *clāmor*, ce qui est satisfaisant aux points de vue sémantique et morphologique. § 418b

sese – Les manuscrits de Paul Diacre portent tous la leçon *sese*, qu’il convient d’adopter. La plupart des éditeurs impriment *se*, ²²³ une conjecture fréquemment attribuée à Ursinus, mais due en réalité à Augustinus. ²²⁴ Comme ce choix est motivé par des considérations métriques a priori, ²²⁵ il n’y a pas lieu d’en tenir compte ici. § 419

N 40*

Fest. p. 317 stuprum pro turpitudine antiquos dixisse apparet (...). N a e u i u s :

¹seseque i perire mauolunt ibidem, ²quam cum stupro redire ad suos popularis

Cod. : F.

i] ii Pi ei Sc hi Bot^c i. a. ; alii alia || stupro Pi : stru- F.

« Eux, ils préfèrent périr sur-le-champ que de rentrer couverts d’infamie auprès de leurs concitoyens ».

L’appartenance de N 40 à la *Guerre punique* n’est pas garantie directement par Festus. Mais si le texte est transmis sans corruption majeure, il n’est pas facile de trouver une scansion compatible avec une origine dramatique. Il convient par conséquent d’admettre sa nature épique. § 420

On peut légitimement se demander si N 40, cité par Festus immédiatement avant N 41, appartient ou non au même contexte. Marmorale (1950 : 253) répond par la

222 Dans le même sens, cf. Marmorale 1950 : 257 ; Warmington 1967 : 70–71 ; Traglia 1986 : 264–265.

223 Font exception Thurneysen 1885 : 18–19 et Warmington 1967 : 70–71.

224 Cf. Augustinus 1772 : 622, dont la première édition date de 1569. Pour l’histoire de cette conjecture, cf. Barchiesi 1962 : 506.

225 Morelli 1965 : 155.

négative. Selon lui, si les deux fragments avaient occupé à l'origine un emplacement contigu, Verrius Flaccus n'en aurait cité qu'un, puisque son intérêt se portait sur le mot *stuprum*. Mais M. Barchiesi (1962 : 453) conteste à juste titre cette argumentation. Selon lui, Verrius a pu citer les deux occurrences de *stuprum* pour illustrer deux sens différents de ce mot : dans N 40, une atteinte à l'honneur des soldats, et dans N 41, une atteinte à l'honneur d'un peuple. Dans un cas comme dans l'autre, me semble-t-il, c'est prêter à Verrius Flaccus des réflexions invérifiables. Mais puisqu'il faut bien trancher et que les deux fragments apparaissent séparément dans le texte de Festus, je les imprime sous deux numéros différents.

§ 421a **i ... ibidem** – Puisque j'édite le texte de Festus et non celui de Naevius (cf. § 3a), je retiens la leçon manuscrite *i* plutôt que les conjectures *ei*, *ii*, *hi*,²²⁶ etc. La même forme est attestée, dans le corpus plautinien, par le manuscrit A en Plaut. *Trin.* 17 *senes qui huc uenient, i rem uobis aperient*. Il doit s'agir, tant dans le texte de Plaute que dans celui de Naevius, d'une forme modernisée substituée à l'originale au cours de la tradition. En effet, selon Hiltbrunner (*ThlL* VII 2 p. 458, 45–47), la forme *i* n'a pas d'attestation datable avec certitude avant le 2^e s. apr. J.-C.

§ 421b Qui sont ces personnages qui préfèrent mourir sur place plutôt que de rentrer chez eux déshonorés, et où se trouvent-ils ? Plusieurs critiques, depuis Spangenberg, placent N 40 dans le contexte de la défaite essuyée par Regulus en 255 av. J.-C.²²⁷ Pour Spangenberg (1825 : 200–201), Regulus consulte ses soldats avant d'entreprendre son ambassade à Rome, où l'envoient les Carthaginois pour négocier un arrêt des hostilités et un échange de prisonniers. Les soldats, après s'être concertés à voix basse (N 39), lui répondent qu'ils préfèrent mourir en captivité plutôt que de rentrer au pays avec le déshonneur de la défaite.

Cichorius (1922 : 41), s'il rattache lui aussi ce fragment à la défaite de Regulus, envisage pour sa part un contexte différent. Les Carthaginois auraient selon lui offert aux survivants de son armée, retranchés dans Clupea, de les laisser évacuer la place et gagner la Sicile. Les Romains refuseraient cette proposition au motif exposé dans le fragment, et les assiégeants découragés finiraient par lever le blocus.

Mais il convient de rejeter ces deux hypothèses dépourvues de fondement historique. En effet, ni la consultation censée être entreprise par Regulus, ni l'offre d'évacuation formulée par les Carthaginois ne sont documentées dans les sources dont on dispose. Si l'on doit rattacher ce fragment à la défaite de 255, on adoptera plutôt l'interprétation défendue par Bleckmann (1998 : 65–67). Celui-ci échappe à ces difficultés en faisant de N 40 un fragment du discours prononcé par Regulus devant le Sénat lors de son ambassade. Selon la légende,²²⁸ le général vaincu, au lieu

226 Proposées respectivement par Scaliger 1576 : 196, Pius 1500 (cité par Barchiesi 1962 : 502), Bothe 1824 : 24.

227 Cf. Pol. 1, 33, 1–1, 34, 12.

228 Rapportée notamment par Liu. *Perioch.* 18 ; Flor. *Epit.* 2, 2, 24–25.

de négocier une trêve et la libération des prisonniers, aurait plaidé au contraire pour la poursuite de la guerre. Son intervention aurait emporté l'adhésion des sénateurs, entraînant son supplice lors de son retour à Carthage, et le maintien en captivité des prisonniers romains. La teneur de N 40 s'accorde bien avec l'argumentation qu'a dû adopter Regulus à cette occasion : il faut renoncer à un échange de captifs, puisque les soldats romains préfèrent mourir que de rentrer déshonorés par la défaite.

Strzelecki (1959 : 74–75) envisage pour sa part de rattacher N 40 à un autre contexte. À la suite de Klusmann (1843 : 62–63), il estime qu'il s'agit ici des soldats d'Atilius Calatinus, bloqués par les Carthaginois dans un défilé près de Camarina en 256. Plusieurs historiens (cf. § 45d) rapportent que l'armée de Calatinus aurait été sauvée grâce au sacrifice de trois cents hommes commandés par le tribun Calpurnius Flamma. Cette interprétation peine toutefois à convaincre ; l'alternative qui se présente à eux n'est pas un choix entre une mort courageuse et un retour déshonorant, mais entre la mort et la reddition à l'ennemi.

Enfin, Altheim (1961 : 117–118) associe ce fragment à l'attitude d'Hamilcar et de ses soldats lors des négociations avec Catulus en 241. Selon Diodore, le général romain aurait exigé de son homologue qu'il abandonne ses armes et rende aux Romains leurs déserteurs. Hamilcar lui aurait répondu qu'il préférerait mourir que d'accepter des conditions aussi infamantes : Diod. 24, 13, ἡ ἔτομος γὰρ ἔφησεν εἶναι μᾶλλον ἀποθανεῖν μαχόμενος ἢ φιλοψυχῆσας προσδέξασθαι πράξιν ἐπονειδιστον. Cornelius Nepos se réfère aux mêmes circonstances en employant des termes plus proches encore de ceux de Naevius :²²⁹ *Nep. Ham. 1, 5 tanta fuit ferocia, ... ut succumbente patria ipse periturum se potius dixerit, quam cum tanto flagitio domum rediret.*

M. Barchiesi (1962 : 442) doute que Naevius ait attribué des sentiments aussi nobles aux Carthaginois, mais il n'y a pas là un argument suffisant pour rejeter la thèse d'Altheim. Si, comme il est probable, Naevius a écrit la *Guerre punique* dans le but de célébrer la puissance romaine, ce portrait d'Hamilcar n'entre pas en contradiction avec son projet ; il y a évidemment plus de gloire à triompher d'un adversaire valeureux. Si l'interprétation d'Altheim suscite des doutes, c'est plutôt parce qu'elle suppose que Naevius a suivi, comme Diodore, l'historien pro-carthaginois Philinos ;²³⁰ sur les difficultés que renferme une telle hypothèse, cf. Bleckmann (1998 : 64–65).

Je me résous ainsi, faute d'arguments décisifs en faveur de l'une de ces interprétations, à ranger ce fragment parmi ceux dont l'emplacement est incertain. D'ailleurs, comme le souligne Fränkel (1935 : 59 adn. 1), il est ici question d'une alternative qui se présente dans tout affrontement militaire : va-t-on tenir le rang au risque de mourir sur place, ou faire preuve de lâcheté dans l'espoir de rentrer vivant ? Aussi N 40 pourrait-il trouver sa place dans la narration de n'importe quelle bataille.

229 Parallèle signalé par Mazzarino 1973 : 52–53.

230 Altheim 1961 : 118.

§ 421c

§ 421d

§ 421e

§ 422a **stupro** – Le manuscrit F porte la leçon *strupro*. Celle-ci est corrigée en *stupro* dès l'édition de Festus par Pius (cf. Barchiesi 1962 : 503).

§ 422b Festus cite ce fragment et N 41 pour illustrer l'emploi de *stuprum* au sens de *turpitudō*, un usage que l'on peut, avec Flores (2011b : XLI), définir comme suit : « il termine *stuprum* (...) denota un rapporto illecito secondo la legge, civile o sacra che sia, e la moralità che questa impone ». Ce sens général de *stuprum* s'oppose au sens restreint, mieux attesté, de « (deshonneur résultant d'une) relation sexuelle illicite ». Si *stuprum* est correctement rapproché du gr. τύπτω, louv. *dūpi-/dūpai-* « frapper »,²³¹ le sens illustré par Festus peut être considéré comme ancien. On postulera une évolution sémantique faite d'une série de restrictions : « action de frapper » > « action de frapper d'infamie » > « (marque d')infamie » (sens attesté par Naevius) > « relation sexuelle illicite » (sens courant de *stuprum*).

M. Barchiesi (1962 : 448) observe que dans le corpus plautinien, toutes les occurrences de *stuprum* et de *stuprare* appartiennent à un contexte érotique. Il en conclut que l'emploi de ce terme en référence à l'honneur des soldats « doveva suonare all'orecchio dei contemporanei di Plauto e del *Bellum Poenicum* non già come scolorito ed ovvio, ma come un ardimento espressivo che congiungeva un certo sapore arcaico con la rude franchezza del linguaggio soldatesco ». Si cette analyse peut être admise dans le cas de N 40, on hésitera à l'étendre au fragment suivant. Certes, l'interprétation de N 41 est sujette à débats ; mais la critique s'accorde généralement à y voir un discours tenu dans le cadre d'une assemblée politique, un contexte dans lequel le « langage soldatesco » n'a pas sa place.

N 41*

Fest. p. 317 i t e m (*uide N 40*) :

¹sin illos deserant fortissimos uiros, ²magnum stuprum populo fieri per gentis

Cod. : F.

deserant] -ritis Sc -ratis Bot^c || uiros] -orum Sc eiorum Spa || post stuprum add. tum Vossius || per gentis F : pergetis Pi pergitis Vossius.

Cf. *Dub. nom. gramm.* V 591, 12 *stuprum* generis neutri, ut N a e u i u s : m a g n u m s t u p r u m f i e r i p e r g e n t e s.

« ...mais que, s'ils abandonnent ces hommes très courageux, il s'ensuivra pour le peuple une grande infamie aux yeux des nations ».

§ 423a La source principale de N 41 est Festus, qui s'en sert comme exemple de *stuprum* au sens de *turpitudō* ; mais le même fragment est également cité en abrégé dans le traité anonyme *De dubiis nominibus* pour montrer que *stuprum* est un neutre. Waszink (1972 : 918) observe, à la suite de Campanile (1966 : 166–167), que N 41 ne prouve rien de tel, puisque *stuprum* y est le sujet d'une proposition infinitive. On devrait

selon lui en conclure que ce fragment est transmis sous une forme incomplète ou corrompue. Il me semble toutefois improbable que le texte de Festus partage cette corruption avec le *De dubiis nominibus*, alors que leurs traditions sont indépendantes. Je préfère admettre que l'auteur du traité anonyme cite N 41 à contre-emploi.

N 41 est transmis sans indication de titre, de sorte que son appartenance à la *Guerre punique* n'est pas garantie a priori. Toutefois, seuls Vossius (1620 : 76) et Bothe (1824 : 24 ; 1834 : 96) envisagent sérieusement une origine dramatique de ce fragment. Ils y voient deux sénaires iambiques, et proposent diverses corrections en conséquence (cf. notamment § 427a). Or, cette interprétation métrique est rendue impossible par la « norme de Bentley » (Boldrini 1999 : 103) ; celle-ci interdit en fin de vers une séquence $\sim - \sim -$ avec fin de mot après l'antépénultième syllabe, comme dans *fortissimōs uirōs*. On admettra donc, par élimination, la nature épique de N 41.

Au sein de la *Guerre punique*, on rattachera de préférence N 41 au récit de la guerre proprement dite. L'idée de défendre l'honneur d'un peuple face aux nations étrangères y semble en effet plus à sa place que dans la partie consacrée aux aventures d'Énée.

deserant – Pour les conjectures *deseritis* et *deseratis*, proposées respectivement par Scaliger (1576 : 196) et Bothe (1824 : 24), cf. § 427a. § 424

fortissimos uiros – Scaliger (1576 : 196) corrige *uiros* en *uirorum*, sans motiver son intervention. Cette conjecture a connu un certain succès, puisqu'elle a été admise par plusieurs éditeurs jusqu'à Warmington (1967 : 72–73). Le syntagme *fortissimos uiros* est pourtant parfaitement sain et il n'y a pas lieu de le modifier. Je n'ai pas retrouvé trace de la conjecture *eorum* ou *eiorum*, attribuée à Merula notamment par Schütte (1841 : 81) et Klusmann (1843 : 64). § 425a

Les expressions employées par Naevius suggèrent qu'il est question ici de soldats en difficulté, vraisemblablement tenus en captivité ou empêchés par l'ennemi de quitter une position difficile. N 41 se rapporte sans doute aux délibérations de leurs compatriotes quant à l'aide qu'il convient de leur apporter. L'identité des hommes mentionnés ici a suscité plusieurs interprétations, sans qu'un consensus net ne se dessine. Je ne discute que brièvement les principales hypothèses avancées par la critique. § 425b

Spangenberg (1825 : 200–201) met en relation ce fragment avec l'ambassade accomplie par Regulus auprès du Sénat après sa défaite. Des sénateurs répondraient au consul vaincu que Rome ne peut pas, sans risquer l'opprobre sur la scène internationale, renoncer à une action diplomatique ou militaire en vue de récupérer ses soldats. Une hypothèse similaire est défendue par Cichorius (1922 : 42), qui identifie les *fortissimi uiri* aux survivants de l'armée de Regulus, retranchés dans la ville de Clupea/ Ἄσπις.²³² Dans les deux cas, il faudrait admettre que Naevius a proposé une narration détaillée des débats parlementaires occasionnés par la défaite de Regulus. § 425c

- § 425d Pour Klussmann (1843 : 64–65) en revanche, les paroles rapportées ici sont celles du tribun militaire Calpurnius Flamma (cf. § 45d). Selon la légende, celui-ci aurait sauvé, par le sacrifice de sa troupe, l’armée d’A. Atilius Calatinus bloquée par les Carthaginois près de Camarina en 256 av. J.-C. Cette hypothèse a la faveur de Strzelecki (1959 : 74–75).
- § 425e H. Fränkel (1935 : 59 adn. 1) signale quant à lui que N 41 pourrait aussi se rapporter à l’appel au secours lancé en 264 av. J.-C. par les Mamertins. Naevius aurait selon lui dépeint en détail les difficiles négociations suscitées par cette demande dans les milieux politiques romains. Ces discussions sont évoquées notamment par Pol. 1, 10, 2–1, 11, 3.
- § 425f Pour Altheim (1961 : 118–119) enfin, les paroles rapportées ici sont celles d’Hamilcar, qui les prononcerait lorsqu’il entend les conditions de paix qui lui sont proposées (cf. § 421d). L’expression *fortissimi uiri* désignerait les déserteurs romains passés à l’ennemi, que le général refuse de livrer. Son engagement en leur faveur serait finalement couronné de succès, puisque la version définitive du traité de paix, documentée par Polybe,²³³ montre que les déserteurs n’ont pas dû être rendus à Rome.
- L’interprétation d’Altheim va à l’encontre d’un argument formulé par Cichorius (1922 : 41–42), pour qui les *fortissimi uiri* ne peuvent être que des Romains aux prises avec l’armée punique. Naevius n’aurait selon lui pas employé des termes aussi élogieux si les paroles rapportées ici se référaient à des hommes combattant du côté carthaginois. Frassinetti (1969 : 255–256) se rallie à Cichorius et rejette l’hypothèse d’Altheim au motif qu’un poète latin n’a vraisemblablement pas pu appeler *fortissimi uiri* les déserteurs de son propre camp. Mais c’est là un argument invérifiable. On ne peut pas exclure que Naevius ait trouvé l’occasion de rapporter les délibérations du camp punique quant au sort des transfuges romains. Si c’est le cas, il aura fort bien pu attribuer aux protagonistes carthaginois des propos élogieux à l’égard des déserteurs.
- § 425g Si l’hypothèse d’Altheim doit être mise en doute, c’est plutôt parce qu’on voit mal en quoi la restitution des déserteurs jetterait l’opprobre sur le peuple carthaginois.²³⁴ Il n’est d’ailleurs pas garanti qu’une action d’Hamilcar ait abouti, comme le croit Altheim, à retirer du traité définitif la clause portant sur la restitution des déserteurs romains. D’une part, les modifications imposées au traité préliminaire ont été décidées par l’assemblée du peuple romain,²³⁵ de sorte qu’on voit mal par quels moyens Hamilcar aurait obtenu ce résultat. D’autre part, Schmitt (1969 : 176) et Bleckmann (1998 : 63) estiment que le traité définitif devait prévoir lui aussi une telle mesure : cf. App. *Sic.* 2, 4 καὶ ἦν, ἐφ’ οἷς συνέθεντο, τὰ μὲν αἰχμάλωτα Ῥωμαίων καὶ τοὺς αὐτομόλους, ὅσοι παρὰ Καρχηδονίους εἰσὶ, Ῥωμαίους εὐθὺς ἀποδοῦναι. Même si

233 Cf. Pol. 1, 62, 8–9 ; 3, 27, 1–7.

234 Bleckmann 1998 : 63.

235 Schmitt 1969 : 175. Cf. Pol. 3, 21, 2 ; Liu. 21, 18, 10.

le témoignage d'Appien peut être soupçonné d'inexactitude,²³⁶ la somme de ces arguments parle en défaveur d'Altheim.

S'il fallait vraiment rapporter N 41 aux délibérations des Carthaginois, je préférerais penser à celles qui les ont conduits à la capitulation après la bataille des îles Égates. Elles sont rapportées par Pol. 1, 62, 1–9. Les Carthaginois se rendent compte qu'ils ne pourront plus ravitailler leurs troupes en Sicile, les Romains étant maîtres de la mer et de la plus grande partie de l'île. Mais s'ils trahissent leur corps expéditionnaire sicilien en l'abandonnant à son sort, ils n'auront plus ni généraux ni soldats pour continuer la guerre. Les autorités carthagoises chargent donc Hamilcar d'entamer les négociations avec les Romains.

§ 425h

Une phrase de Polybe appartenant à ce contexte présente quelque similitude avec N 41 : cf. Pol. 1, 62, 2 ἀπογνόντες δὲ ταύτας (sc. τὰς ἐν τῇ Σικελίᾳ δυνάμεις) καὶ προδόται τρόπον τινὰ γενόμενοι, ποίαις χερσὶν ἢ ποίοις ἡγεμόσιν πολεμήσειαν οὐκ εἶχον. La tournure participiale ἀπογνόντες δὲ évoque le *sin ... deserant* de Naevius, dont elle rend les valeurs à la fois hypothétique et adversative (« mais s'ils les abandonnent... »). Et la notion de trahison véhiculée par καὶ προδόται τρόπον τινὰ γενόμενοι, « devenus en quelque sorte des traîtres », peut rappeler la notion de déshonneur (*stuprum*) évoquée en N 41.

Mais d'un autre côté, la phrase de Polybe et celle de Naevius diffèrent sensiblement l'une de l'autre, tant dans leur mouvement général que dans leur vocabulaire. En N 41, l'accent est mis sur le déshonneur qui résultera de l'abandon des troupes ; chez Polybe, il n'est pas question de déshonneur, mais de la possibilité même de poursuivre la guerre. Et tandis que Naevius insiste sur le courage des troupes assiégées, rien dans le texte de Polybe n'évoque ce thème. À l'inverse, la notion de trahison explicitement thématisée par Polybe ne trouve pas d'expression directe dans le fragment de Naevius.

Dans l'ensemble, donc, les parallèles textuels proposés ne suffisent pas à imposer ce rapprochement. C'est le cas, du reste, des autres interprétations proposées, de sorte qu'il faut renoncer à identifier avec certitude les personnages dont il est question ici.

stuprum – Vossius (1620 : 76) a proposé de lire *sin illos deseritis fortissimos uiros / magnum stuprum <tum> populo fieri pergitis*, pensant sans doute à un saut du même au même, de *stuprum* à *tum*. Vossius voit dans ce texte deux sénaires iambiques, ce qui implique de mesurer *fieri* comme un anapeste.²³⁷ En réalité, une interprétation iambique est impossible, mais Vossius ne connaissait apparemment pas encore la norme métrique qui l'interdit (cf. § 423b).

§ 426

per gentis – Le manuscrit F présente la leçon *pergentis*. Les éditeurs anciens la corrigent en *pergetis*, une émendation déjà présente, selon M. Barchiesi (1962 : 503), dans l'édition de Festus procurée par Pius. Vossius (1620 : 76) préfère à *pergetis* le

§ 427a

236 Cf. Schmitt 1969 : 180 ; Bleckmann 1998 : 63 adn. 18.

237 Sur la forme anapestique de *fieri*, cf. Leumann 1977 : 530.

présent *pergītis*, qui offre une fin de vers mieux adaptée au schéma iambique qu'il postule (cf. § 423b et § 426). Dans cette perspective, *pergetis* (ou *pergitis*) régit la proposition infinitive *magnum stuprum populo fieri*, ce qui est envisageable.²³⁸ Mais N 41 doit alors être pris pour un fragment de discours direct. Une telle interprétation exige le remplacement de *deserant* par une forme de deuxième personne du pluriel, d'où les conjectures formulées par Scaliger et Bothe (cf. § 424).

Il est plus économique de lire *per gentis* au lieu de *pergentis*. Cette solution est adoptée par C. O. Mueller (1839 : 317) et reprise dans le texte de Naevius dès l'édition de Vahlen (1854 : 15) ; de façon similaire, Klussmann (1843 : 64–65) imprimait *per gentes*, à la suite de Bergk (1842 : 192). L'adoption de la leçon *per gentis* implique de considérer N 41 comme un fragment de style indirect, avec *fieri* comme verbe principal.

§ 427b

Pour *gentes* au sens de « nations étrangères » par opposition au *populus* romain, cf. par exemple Cic. *Phil.* 6, 19 *populum Romanum seruire fas non est, quem di immortales omnibus gentibus imperare uoluerunt*.

N 42*

Paul. Fest. p. 320 *sagmina dicebant herbas uerbenas, quia ex loco sancto arcebantur legatis proficiscentibus ad foedus faciendum bellumque indicendum ; uel a sanciendo, id est confirmando. N a e u i u s :*

scopas atque uerbenas sagmina sumpserunt

Cod. : ELM GIR.

scopas Sc : scapos ELM scapas GIR scabos Bot^c || uerbenas] e uerbena Bot^c ; secl. Her dubit.

Cf. N 81 ; Fest. p. 321 ; Gloss.¹ II Philox. SA 4 sagmina : θάλλος σπονδαία ἀρχαίως.

« Ils prirent des brindilles et des herbes sacrées comme objets sacramentaux ».

§ 428

L'attribution de N 42 à la *Guerre punique* n'est pas garantie par la tradition, puisque Paul Diacre, seul auteur à citer ce fragment, n'indique pas de titre. N 42 ne rentre toutefois dans aucun mètre dramatique ; on pourrait, à la rigueur, penser à des crétiques, mais le contenu du fragment se prête mal à un traitement en *canticum*.²³⁹ On admettra par élimination l'origine épique de N 42.

§ 429

scopas – La conjecture *scopas* « brindilles », due à Scaliger (1576 : 175), s'impose pour des raisons de sens face aux variantes manuscrites *scapos* « tige d'un outil » et *scapas*, non attestée par ailleurs. La forme *scabos* imprimée par Bothe (1824 : 25) est sans doute une bévue. Pour *scopae* au sens de « brindilles », cf. par exemple Cato *Agr.* 152.

238 Pour la construction de *pergo* avec l'infinitif, cf. *ThlL* X 1 p. 1434, 23–54.

239 Pour le possible emploi de crétiques dans le théâtre de Naevius, cf. Spaltenstein 2014 : 289–290 ; 382.

uerbenas – Hermann (1816 : 637) songe à supprimer *uerbenas*, qu’il considère comme une glose de *sagmina* introduite abusivement dans la tradition manuscrite. C’est une solution trop radicale, puisqu’on peut sans difficulté interpréter *scopas atque uerbenas* comme une apposition à *sagmina*. Bothe (1824 : 25) propose *e uerbena*, une conjecture *metri gratia* ;²⁴⁰ il n’y a pas lieu d’en tenir compte ici. § 430a

Le nom de *uerbenae* s’applique apparemment à plusieurs herbes médicinales : Cels. 2, 33, 3 *uerbenarum contusa ... folia ; cuius generis sunt olea, cupressus, myrtus, lentiscus, tamarix, ligustrum, rosa, rubus, laurus, hedera, punicum malum*. 8, 10, 7^K *myrtus, hedera, aliaeue similes uerbenae*. Le même nom désigne en outre des herbes sacrées employées dans divers contextes rituels ; Pline l’Ancien et surtout Servius signalent notamment le rôle des *uerbenae* dans la conclusion de traités et les déclarations de guerre : Plin. *Nat.* 22, 5 *non aliunde sagmina in remediis publicis fuere et in sacris legationibusque uerbenae ; certe utroque nomine idem significatur, hoc est gramen ex arce cum sua terra euolsum*. Seru. auct. *Aen.* 12, 120 *uerbena proprie est herba sacra, ... sumpta de loco sacro Capitolii, qua coronabantur fetiales et pater patratus, foedera facturi uel bella indicturi ; abusiue tamen iam uerbenas uocamus omnes frondes sacratas, ut est laurus, oliua uel myrtus*. Si l’étymologie reliant ce nom à *uerbera* est correcte,²⁴¹ *uerbenae* désigne « l’herbe qui sert à frapper le traité, *ferire foedus* » (Ernout/Meillet/André 1985 : 722). § 430b

Leo (1905 : 35 adn. 3) comprend *uerbenas* comme un génitif (cf. § 64). Mais à l’exception d’expressions usuelles comme *paterfamilias*, on ne connaît aucune attestation littéraire certaine du génitif en *-as* en dehors de la notice consacrée par Priscien à ce sujet (cf. § 349b). La rareté de ces formes suggère plutôt d’abandonner cette hypothèse. § 430c

sagmina – La notice de Festus mentionne deux contextes d’utilisation pour les *sagmina*, qui coïncident avec ceux qu’évoque Servius pour les *uerbenae* (cf. § 430b) : la conclusion de traités et les déclarations de guerre. Pour l’emploi de *sagmina* en relation avec la conclusion d’un traité, cf. en outre Liu. 1, 24, 4 *fetialis regem Tullum ita rogauit : « iubesne me, rex, cum patre patrato populi Albani foedus ferire ? » iubente rege « sagmina, inquit, te rex posco »*. § 431a

Dès les premiers éditeurs, ce fragment est généralement associé à la déclaration de guerre de l’année 264 av. J.-C.²⁴² Les partisans de cette hypothèse pensent manifestement que Naevius proposait un récit détaillé du rituel pratiqué à cette occasion.²⁴³ D’un autre côté pourtant, puisque Festus mentionne l’utilisation rituelle de *sagmina* lors

240 Bothe note en commentaire que la leçon transmise est amétrique mais n’indique pas explicitement à quel schéma métrique il se réfère.

241 Elle est du moins admise par de Vaan 2008 : 664.

242 Cf. par exemple Spangenberg 1825 : 195, mais cette interprétation est apparemment attribuée à Merula par L. Mueller 1884a : 162.

243 Mais voir à ce sujet les réserves formulées par Eckstein 1980.

de la conclusion d'un traité, N 42 pourrait aussi se rapporter à un épisode de ce type. Schwarte (1972) pense au traité passé en 241 av. J.-C. avec les Carthaginois.²⁴⁴ On pourrait aussi envisager le traité de 263 av. J.-C. avec Hiéron,²⁴⁵ ou son renouvellement en 248 si le premier accord était limité à 15 ans comme l'affirme Diodore.²⁴⁶ Dans ces conditions, il n'est pas possible d'attribuer N 42 à un livre en particulier, raison pour laquelle je le classe parmi les fragments d'emplacement incertain.

§ 431b

On rattache communément *sagmen* à la racine p.-ital. **sak-* attestée dans lat. *sacer*, *sanctus*, ombr. **sakru**_{NOM.SG.F} ;²⁴⁷ la présence du suffixe *-men* doit s'expliquer par une influence secondaire de *grāmen*.²⁴⁸ Si le suffixe était ajouté régulièrement à la racine, on s'attendrait à une forme lat. **sacumen* : cf. *documen(tum)* sur *doc-eo*.

N 43*

Non. p. 214, 8 metus masculino. feminino N a e u i u s :

magnae metus tumultus pectora † possidit †

Cod. : FHL B^A C^{AD}A.

masculino] -ni non L -ni F^{ac}B^A || feminino om. F^{ac}B^A.

I magnae Li : -ni *codd.* || metus F^{pc} : intus *codd.* uitus L^{pc} || possidit] -det FHB^A.

« La confusion d'une grande peur s'empare des cœurs ».

§ 432

Comme Nonius cite N 43 sans indication de titre, la nature épique de ce fragment ne peut être établie que par élimination. Une origine dramatique peut toutefois être exclue. En effet, *possidit* ou *possidet* ne sont pas compatibles avec une scansion iambique ou trochaïque ; et la séquence *pectōrā possidet* contreviendrait à la « norme de Hermann-Lachmann » (Boldrini 1999 : 78), qui interdit qu'un élément soit constitué de deux syllabes brèves situées en fin de mot. Il faut donc admettre l'appartenance de N 43 à la *Guerre punique*.

Les critiques ont envisagé les interprétations les plus diverses, sans jamais parvenir à une solution consensuelle. Les premiers commentateurs,²⁴⁹ à la suite de Merula (1595 : 417), pensent à la confusion qui s'empare des Carthaginois après une défaite. Mais cette interprétation repose sur l'assemblage de N 43 avec N 85, un faux fragment inventé par Merula lui-même ; aussi la critique y a-t-elle renoncé depuis que la fraude de Merula a été démontrée (cf. § 271).

244 Interprétation déjà envisagée par Barchiesi 1962 : 387 ; sur le contenu de ce traité, cf. Schmitt 1969 : 173–181.

245 Mariotti 2001 : 106.

246 Diod. 23, 4, 1. Pour le renouvellement du traité en 248 av. J.-C., cf. Zon. II p. 219, 16–19. Sur toute cette question, cf. Schmitt 1969 : 137–140.

247 Ernout/Meillet/André 1985 : 589.

248 Walde/Hofmann 1930–1956 : 464.

249 Notamment Spangenberg 1825 : 198 ; Schütte 1841 : 79.

Cichorius (1922 : 38) tente de rattacher ce fragment à l'épisode relatant la conjuration des Samnites en 259 av. J.-C. (cf. § 45d). Il serait question de la peur qui saisit les sénateurs au moment où ils apprennent le complot qui se trame contre Rome. Cichorius ne propose toutefois cette interprétation qu'à titre purement hypothétique, et Strzelecki (1959 : 78) observe justement qu'on manque de raisons suffisantes pour l'admettre. En guise d'alternative, Strzelecki suggère que N 43 décrirait plutôt l'état d'esprit des Romains à l'annonce d'une défaite. Warmington (1967 : 70–71) adopte sans doute une vue similaire, lorsqu'il rapporte ce fragment à des « anxieties of soldiers ».

Frassinetti (1969 : 255) pense pour sa part à un événement de l'année 256 av. J.-C. Alors que Regulus s'apprête à porter la guerre en Afrique, un tribun nommé Nautius joue sur les peurs des marins ; pour redonner courage à ses hommes, le consul devra aller jusqu'à menacer l'officier d'une exécution à coups de hache. Cet épisode est résumé par Flor. *Epit.* 2, 2, 17 *nec defuerant qui ipso Punici maris nomine ac terrore deficerent, insuper augente Nautio tribuno metum.*

Mazzarino (1973 : 51) envisage quant à lui un rattachement de N 43 à la partie mythologique de la *Guerre punique*. Il serait question ici de la terreur qui saisit les compagnons d'Énée après la prophétie de Celaeno ; cf. Verg. *Aen.* 3, 259 *at sociis subita gelidus formidine sanguis / deriguat.*

Aucune de ces interprétations ne repose sur des rapprochements textuels suffisants pour emporter l'adhésion, et Mariotti (2001 : 110) a raison lorsqu'il parle d'une « situazione naturalmente indeterminabile ». Le classement de N 43 parmi les fragments d'emplacement incertain s'impose.

magnae metus – Lindsay imprime *magnae*, correction indispensable de la leçon transmise *magni*. Nonius cite en effet N 43 pour exemplifier un emploi féminin de *metus*. Si le texte de Naevius avait présenté le génitif masculin *magni*, on devrait admettre que Nonius l'a cité à contre-emploi. Cet adjectif se rapporterait en effet soit à *metus* (« la confusion d'une grande peur »), soit à *tumultus* (« la peur d'un grand tumulte ») ; mais dans le premier cas, le fragment de Naevius n'illustrerait qu'un emploi masculin normal, et dans le second, rien ne révélerait le genre féminin de *metus*.

§ 433a

Plusieurs substantifs, parmi les thèmes en *-u-*, sont traités tantôt comme des masculins et tantôt comme des féminins. Sur ce phénomène, cf. Leumann (1977 : 355) ; pour le cas particulier de *metus*, cf. Ernout (1957 : 24). L'emploi féminin de *metus* est encore illustré par Enn. *Scaen.* 407 *uiuam an moriar nulla in me est metus*. Ann. 549 (cité par Nonius dans le même contexte que N 43) *ni metus ulla tenet uirtutem, rite quiescunt.*

§ 433b

metus – Les leçons manuscrites *intus* et *uitus* résultent manifestement d'une corruption. Puisque Nonius cite N 43 pour illustrer *metus*, il convient de rétablir ce mot, comme le fait l'un des correcteurs (cf. annexe II 14) du manuscrit F.

§ 434

§ 435 **tumultus** – Le terme de *tumultus* renvoie ici à une agitation d’ordre psychologique, comme l’indique *pectora possidit*. Cet emploi est mal documenté dans la littérature des 3^e et 2^e s. av. J.-C., où *tumultus* renvoie plutôt à une manifestation sonore ; cf. notamment Plaut. *Mil.* 1393 *nunc in tumultum ibo ; intus clamorem audio*. *Rud.* 661 *audio tumultum*. Enn. *Scaen.* 156 *quid hoc hic clamoris, quid tumulti est*. Afran. *Com.* 393 *quid tumulti exaudii*. Pour l’usage de *tumultus* dans un contexte psychologique comparable à N 43, M. Barchiesi (1962 : 399) renvoie à Hor. *Sat.* 2, 3, 208 *scelerisque tumultu*. En latin préclassique, le parallèle le plus proche est Enn. *Ann.* 310 *Africa terribili tremit horrida terra tumultu*.

§ 436 **possidit** – Rien ne permet de trancher entre *possidet* et *possidit*. La variante *possidit* présente un sens satisfaisant : « le trouble s’empare des cœurs ». Mais on peut aussi admettre *possidet*, qui s’interprète soit comme le présent de *possideo* (« le trouble est en possession des cœurs »), soit comme le futur de *possīdo* (« le trouble s’emparera des cœurs »). Si l’on choisit *possidet*, on pourra rattacher N 43 à un contexte analogue à celui de N 58, qui contient aussi un verbe au futur ; mais cela ne constitue évidemment pas une raison suffisante. Je retiens, comme Lindsay, la leçon *possidit*, tout en la plaçant entre *crucis* faute d’arguments décisifs.

N 44

Don. Ter. *Andr.* 55, 3 *plerique omnes faciunt ἀρχαῖσμός est. nam errat, qui plerique παρέλκων intellegit, aut qui subdistinguit plerique et sic infert omnes. hoc enim pro una parte orationis dixerunt ueteres eodem modo, quo Graeci πάμπολλα et Latini plus satis. N a e u i u s i n b e l l o P u n i c o :*

plerique omnes subiguntur sub unum iudicium

Cod. : A CTV.

naevius] nec unus A || punico] -ito A.

I plerique omnes] plerumque omnem A || subiguntur] -gunt C subsignant V subiungunt Ste || sub] ad TC || unum A : suum TCV Ci uanum Mue^N tuum Lin.

« Presque tous se rangent à un seul avis ».

§ 437 Spangenberg (1825 : 189) imaginait que N 44 appartenait à une préface, dans laquelle Naevius aurait protesté contre l’ignorance du public en matière historique ; le poète aurait ainsi reproché à ses contemporains de juger les événements de la première guerre punique « pro sui ingenii modulo ». Mais une telle interprétation implique de retenir la leçon *suum*, probablement fautive (cf. § 440).

Si la leçon *unum* et la traduction de *plerique omnes* par « presque tous » (cf. § 438) sont corrects, N 44 se rapporte à une situation où une majorité se rallie à l’avis d’un seul. On peut, avec Klussmann (1843 : 80) et De Moor (1877 : 87), penser à l’intervention de Regulus devant le Sénat. Capturé par les Carthaginois en 255 av. J.-C., Regulus est envoyé à Rome pour y négocier un accord de paix ; mais

une fois sur place, il plaide au contraire pour la poursuite de la guerre et emporte l'adhésion d'une majorité de sénateurs.²⁵⁰ Klussmann imprime *suum*, qu'il rapporte à Regulus ; mais son interprétation serait, à la rigueur, aussi compatible avec l'adoption de la variante concurrente *unum*.

Alternativement, Cichorius (1922 : 38–39) songe à intégrer N 44 à l'épisode relatant la conjuration des Samnites en 259 av. J.-C. (cf. § 45d). Selon Zonaras en effet, le commandant des troupes auxiliaires, un certain Herios Potilios, a dû user de persuasion pour désamorcer le complot : Zon. II p. 205, 19 ἔπεισεν αὐτούς.

Mazzarino (1973 : 52) rapporte quant à lui N 44 à l'arrivée de Xanthippe à la tête des troupes carthaginoises, en 256 av. J.-C.. Polybe rapporte que le condottiere, à peine arrivé à Carthage, suggère aux généraux une nouvelle stratégie, qui les convainc immédiatement : Pol. I, 32, 5 οἱ δὲ στρατηγοὶ δεξάμενοι τὰ λεγόμενα καὶ πεισθέντες αὐτῷ παραχρῆμα τὰς δυνάμεις ἐνεχείρισαν.

Dans tous les cas, le contenu de N 44 n'est pas assez spécifique pour permettre de trancher entre les hypothèses de Klussmann, Cichorius et Mazzarino. Il faut par conséquent ranger ce fragment parmi ceux dont l'emplacement est incertain.

plerique omnes – La critique moderne hésite sur le sens à donner à cette locution. Hofmann/Szantyr (1972 : 789) l'interprètent comme une « asyndetische Zusammenstellung von synonymen Pronominaladj[ektiva] », au même titre que Plaut. *Trin.* 171 *uniuersum ... totum*, qu'ils rapprochent du français « tous ensemble ». En revanche, Oomes/Ehlers (*ThlL* IX 2 p. 622, 8) glosent *plerique omnes* par « plerique vel (fere) omnes », soit « tous ou presque ».

§ 438

L'incertitude quant au sens de *plerique omnes* remonte au moins au temps d'Aulu-Gelle, qui aborde cette question dans les *Nuits attiques* : cf. Gell. 8, 12 tit. *quid significet in ueterum libris scriptum plerique omnes ; et quod ea uerba accepta a Graecis uidentur*. La section correspondante du livre VIII est aujourd'hui perdue, de sorte que l'on ignore de quelle manière ce problème y était résolu. Mais l'existence même d'un débat à ce sujet interdit d'utiliser l'emploi fréquent de *plerique omnes* par Aulu-Gelle²⁵¹ pour éclairer le sens de cette tournure dans N 44. La même conclusion s'applique aux occurrences de *plerique omnes* dans la plupart des textes contemporains ou postérieurs à Aulu-Gelle.²⁵²

Cependant, il semble que la même discussion divisait également les spécialistes antiques de Térence. Du moins le commentaire attribué à Donat propose-t-il deux interprétations concurrentes. Dans le commentaire de l'*Eunuque*, l'expression *plerique omnes* est présentée comme un équivalent d'*omnes* : Don. Ter. *Eun.* 85, 4 *plerique omnes id est omnes et pleraque omnia id est omnia*. Le plus souvent toutefois, Donat

250 Cf., par exemple, Liu. *Perioch.* 18.

251 Notamment Gell. 1, 3, 2 ; 1, 7, 4 ; 1, 21, 1 ; 4, 17, 14.

252 Fronto p. 179, 14 ; Consent. *Gramm.* V 356, 25 ; Macr. *Sat.* 1, 5, 11 ; 1, 24, 12 ; 5, 19, 6 ; Boeth. *In top. Cic.* 6 p. 378, 8 ; *Diuis.* p. 877^A.

considère *plerique omnes* comme un synonyme de *plerique* : Don. Ter. Andr. 55, 3 *nam errat, qui plerique παρέλκον intellegit aut qui subdistinguit plerique et sic infert omnes* (« car il se trompe, celui qui prend *plerique* pour superflu, ou place une virgule après *plerique*, et met ainsi *omnes* en avant »).²⁵³ Phorm. 172 *ita plerique omnes ... ; παρέλκον tertium* (« dans *ita plerique omnes* [...], le troisième mot est superflu »).²⁵⁴ Les traducteurs modernes de Plaute et Térence s'accordent pour rendre *plerique omnes* par « tous ou presque, en général » (*uel sim.*).²⁵⁵ C'est cette acception que je retiens pour mon interprétation.

§ 439 **subiguntur** – La tradition présente plusieurs variantes. À côté de *subiguntur* (AT), on lit *subigunt* (C) et *subignant* (V) ; à cela s'ajoute la forme *subiungunt*, imprimée par Stephanus (1564 : 216) sans doute par erreur. La leçon *subiguntur* s'impose ; toutes les autres variantes sont des formes actives de verbes transitifs, qui manqueraient par conséquent d'un complément d'objet.

§ 440 **unum** – Seul A présente la leçon *unum*, à côté de *suum* dans le reste de la tradition. L. Mueller (1884a : 166) conjecture *uanum*, Lindsay (1893 : 153) *tuum*, mais une correction ne me semble pas indispensable ; les variantes transmises *unum* et *suum* suffisent à opérer un choix éditorial.

N 44 est cité par Donat dans un commentaire à Ter. Andr. 55–57 *quod plerique omnes faciunt adulescentuli, / ut animum ad aliquod studium adiungant, aut equos / alere aut canes ad uenandum, aut ad philosophos eqs.* La leçon *suum* donne à N 44 un sens plus proche du passage de Térence : « chacun se fait son propre jugement », *uel sim.* Mais d'un autre côté, cette variante peut s'expliquer comme une erreur de copie occasionnée précisément par la proximité du texte de Térence ; *unum*, par conséquent, fait figure de *lectio difficilior*.

En outre, à moins de rapporter *suum* à un sujet autre que *plerique omnes*,²⁵⁶ cette leçon se concilie mal avec la notion de contrainte véhiculée par *subiguntur* ; une phrase comme « presque tous sont forcés à suivre leur propre jugement » ne présente pas un sens satisfaisant.

Les autres arguments avancés par Mariotti (2001 : 74 adn. 53) en faveur de la leçon *suum* ne suffisent pas à l'imposer. Certes, *suum* formerait une allitération avec *subiguntur* et *sub*, mais cette raison d'ordre stylistique pèse peu face aux difficultés

253 Cette note constitue peut-être une critique à l'encontre de l'interprétation défendue par Seru. Aen. 1, 181 (*ad Ter. Andr. 55 omnes ... generale est, plerique speciale ; ordo ergo est, quod omnes faciunt adulescentuli, ... plerique equos alere, plerique canes.*)

254 Cf. aussi Eugraph. Ter. Andr. 55 ; Haut. 830.

255 Cf. par exemple Marouzeau 1927 : 76 ; 127 ; Ernout 1947 : 20 ; Shipp 1979 : 124.

256 Solution ad hoc suggérée par Mariotti 2001 : 74 adn. 53 et rejetée à juste titre par Skutsch 1958 : 48 et Barchiesi 1962 : 540.

sémantiques évoquées ci-dessus. Quant aux parallèles avec Tite-Live qu'il invoque,²⁵⁷ on voit mal en quoi ils seraient plus favorables à la leçon *suum* qu'à *unum*. Enfin, ses considérations métriques reposent sur un a priori quant à la nature quantitative du vers saturnien, de sorte qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte ici (cf. § 1d). Je retiens donc *unum*, et ce malgré le choix de *suum* opéré par Cioffi (2017 : 33) dans sa nouvelle édition du commentaire de Donat.

N 45

Prisc. *Gramm.* II 153, 7 acer et alacer et saluber et ceber, quamuis acris et alacris plerumque faciant et salubris et ceberis feminina, in utraque tamen terminatione communis etiam generis inueniuntur prolata (...). N a e u i u s i n c a r m i n e b e l l i P u n i c i :

fames acer augescit hostibus

II 230, 3 c quoque antecedente supra dictam seruant regulam, id est er in ris conuertunt in genetiuo, si sint communia uel in is facientia feminina, ut alacer alacris, acer acris. et sciendum, quod in utraque terminatione utriusque generis inueniuntur haec. N a e u i u s i n c a r m i n e b e l l i P u n i c i : f a m e s a c e r a u g e s c i t h o s t i b u s .

Cod. : ADGHKLR 153 | ABDGHKLR 230.

II 230 punic] pecunici D^{ac}.

1 fames acer] a. haec f. L 153 || augescit] auggessit A 153 angescit K 153 augesc/// B^{ac} 230.

« La faim aiguë augmente parmi les ennemis ».

fames acer – Priscien cite N 45 en deux occasions. Dans la première occurrence de ce fragment, le manuscrit L porte *acer haec fames*. Il s'agit probablement d'une intervention d'un copiste destinée à souligner le genre féminin de *fames* ; pour l'emploi du pronom *hic*, *haec*, *hoc* comme marqueur de genre grammatical, cf. § 450. On adoptera la leçon *fames acer*, présente dans tous les autres témoins.

§ 441a

Dans ce fragment, un personnage de la *Guerre punique* – ou le narrateur du poème – constate l'aggravation de la famine qui affecte un groupe de personnes qualifiées d'ennemies. La présence du terme *hostes* et le thème de la famine suggèrent une attribution au récit de la guerre proprement dite plutôt qu'à celui de la légende d'Énée. On pensera naturellement à un épisode de siège ou de blocus, au cours duquel un contingent de soldats souffre du manque de ravitaillement.

§ 441b

257 Liu. 36, 39, 9 *iuberent consulem ... dare operam ut Ligures subigantur ; nisi illi cogantur in ius iudiciumque populi Romani, ne Boios quidem quieturos.* 39, 24, 8 *totam Athamaniam sub ius iudiciumque regis uenisse.* 41, 22, 4 *Perseus ... sub ius iudiciumque suum totam coegit gentem.*

Diverses situations ont été envisagées par la critique. On a ainsi pensé aux opérations des Romains devant Lilybée,²⁵⁸ Palerme,²⁵⁹ Eryx,²⁶⁰ Trapani,²⁶¹ ou encore à Carthage menacée par Regulus et dévastée par des rebelles Numides.²⁶² Mais l'hypothèse la mieux documentée est encore celle que défend Cichorius (1922 : 29–30). Celui-ci rattache N 45 au récit du siège mené à Agrigente en 262 av. J.-C. Au cours de cet épisode, la faim a fini par pousser les troupes d'Hannibal à quitter secrètement la ville assiégée, conduisant à sa prise par les Romains. On sait par Polybe que la famine a joué un rôle déterminant dans ces circonstances : cf. Pol. 1, 18, 7 συναγομένων ... τῷ λιμῷ τῶν Καρχηδονίων. 1, 19, 7 τοῦ δ' Ἀννίβου ... δηλοῦντος ὅτι τὰ πλήθη τὸν λιμὸν οὐχ ὑπομένει κτλ. Quoi qu'il en soit, la liste des parallèles pourrait s'allonger encore, tant il est vrai que « sescentae primo bello Punico rerum condiciones esse potuerunt, ad quas fragmentum Naevianum apte referretur » (Strzelecki 1959 : 61). Je préfère par conséquent classer N 45 parmi les fragments d'emplacement incertain.

§ 441c Sur l'emploi d'un nominatif singulier féminin en *-er* pour les adjectifs à thème en *-ri-*, cf. § 70.

§ 442 **augescit** – La leçon correcte est celle que porte la majorité des manuscrits, *augescit*. La première occurrence de N 45 dans A (9^e s.) présente *augessit*, sans doute par adaptation à la prononciation médiévale : cf., au 10^e s. Hrotsu. *Gesta 39 cui Christus talem iam nunc augessit honorem*. La forme *angescit*, transmise dans K à la première occurrence du fragment, est une mélecture évidente.

§ 443 **hostibus** – Si N 45 est une observation formulée par le narrateur épique, il est vraisemblable que celui-ci exprime le point de vue des Romains ; auquel cas, *hostibus* se référera aux Carthaginois. Si, en revanche, ce fragment appartient à un discours direct prononcé par l'un des personnages, le nom d'*hostes* peut désigner aussi bien les Romains que les Carthaginois. Seule la connaissance du contexte nous permettrait d'exclure l'une des deux hypothèses, puisque, quoi qu'en dise Cichorius (1922 : 29), rien n'empêchait Naevius de donner occasionnellement la parole aux Carthaginois (cf. § 425f).

N 46

Prisc. *Gramm.* II 199, 3 (*uide L 10*) Naevius in carmine belli Punici I : (... N 9). in eodem :

ei unenit in mentem hominum fortunas

Cod. : ABDGHKL.

258 Merula 1595 : 435 ; Spangenberg 1825 : 202 ; Warmington 1967 : 66–67.

259 Klusmann 1843 : 71–72.

260 Zander 1890 : 109.

261 Pascoli 1927 : 13.

262 Frassinetti 1969 : 255. Cf. Pol. 1, 31, 3 λιμὸς ἦν ὄλοσχερής.

ei uenit] uenit *G^{ac}* euenit *G^{pc}L* uuenit *D^{ac}* || mentem] -te *ABDGLK* || hominum] homonum
Spa hemonum *Klu* || fortunat] fur- *GL*.

« Il lui vint à l'esprit le sort des hommes ».

in eodem – N 46 est cité par Priscien immédiatement après N 9 et introduit par la formule *in eodem*. Dans les *Institutions*, cette tournure signifie systématiquement « dans le même livre », lorsqu'un numéro de livre accompagne la citation précédente.²⁶³ Lorsque celle-ci est tirée d'une œuvre non divisée en livres, *in eodem* doit se traduire par « dans la même œuvre ».²⁶⁴ § 444a

J'ai tenté de montrer que dans N 9, la formule introductive *in carmine belli Punici I* doit être comprise comme *in libro belli Punici I* (cf. § 303). Si ma démonstration est correcte, l'attribution de N 9 au livre I semble ne faire aucun doute, et l'on pourrait être tenté d'étendre la même conclusion à N 46.²⁶⁵ Toutefois, le caractère exceptionnel de la formule introduisant le premier fragment exige plus de prudence en ce qui concerne l'attribution du second.²⁶⁶ § 444b

On admet généralement, avec Strzelecki (1959 : 45), que les formules *in carmine belli Punici* et *in belli Punici lib(ro) x* se réfèrent à deux éditions distinctes de la *Guerre punique* – la première renvoyant à la version originale indivise, et la seconde à une édition ultérieure, procurée par Octavius Lampadio et divisée en sept livres ; sur les deux éditions du poème, cf. § 48. La diversité des formules introductives employées par Priscien lorsqu'il cite Naevius montre que ses sources remontent en partie à la première édition et en partie à la seconde : cf. Prisc. *Gramm.* II 153, 6 ; 230, 2 (= N 45) ; 235, 22 (= N 47) ; 249, 7 ; 338, 2 (= N 48) ; 352, 1 (= N 49) *Naevius in carmine belli Punici*. 232, 4 (= N 13) *Naevius in II belli Punici*. Les mots introduisant N 9 représentent ainsi un hybride entre la formule réservée à la version indivise et celle qui se rapporte à la version en sept livres.

Compte tenu de la diversité des sources utilisées par Priscien, comment être sûr que la formule *in eodem* signifie bien que N 9 et N 46 proviennent du même livre ? À supposer qu'il ait trouvé le premier fragment dans une source remontant à Lampadio et le second dans une source dépendant de la version originale, l'aurait-il signalé ? Il est probable que Priscien n'aurait pas pris la peine d'indiquer que N 46 était transmis par sa source sans indication de livre ; une telle précision était d'ailleurs devenue inutile à une époque où plus personne ne disposait du texte complet de la *Guerre punique*. Dans ces conditions, on ne peut pas exclure que N 46 provienne

263 Les occurrences sont trop nombreuses pour être citées ici ; cependant, un pointage réalisé sur trente occurrences parmi les près de 200 répertoriées par le *Cross Database Searchtool* de Brepolis (<http://clt.brepolis.net/cds/> consulté le 20 juin 2019) n'a révélé aucune exception.

264 Cf. par exemple Prisc. *Gramm.* II 198, 13, où *in eodem* enchaîne L 12 à L 10 ; cf. aussi Prisc. *Gramm.* II 210, 21 *Cicero tamen in Arato ... in eodem*.

265 À ce sujet, cf. Strzelecki 1957–1958 : 68–70.

266 Cf. Mariotti 1967 : 245–246.

d'un autre livre que le fragment qui le précède dans les *Institutions*. On le classera par conséquent parmi ceux dont l'emplacement est incertain.

§ 445a **ei uenit in mentem** – La leçon *ei uenit* est garantie. C'est la seule qui permet de rendre compte des autres variantes attestées : *uenit* corrigé en *euenit* dans le manuscrit G, et *uuenit* corrigé en *ei uenit* dans le manuscrit D.

§ 445b À qui fait référence le pronom *ei* ? Les indices manquent pour apporter une réponse satisfaisante à cette question. Je ne discute que brièvement les principales solutions proposées.

Les premiers commentateurs de la *Guerre punique* ont pensé que ce fragment appartenait à la partie mythologique du poème. Ainsi Spangenberg imagine-t-il Anchise, au moment de quitter Troie, se rendant compte de la responsabilité qu'il a à l'égard de ses concitoyens : « *uenit ei enim in mentem, servatorem se esse fortunae civium* » (Spangenberg 1825 : 190). Mais la critique considère le plus souvent, comme il est naturel, qu'il s'agit ici d'Énée. Pour Klusmann (1843 : 42), le héros exilé se souvient de la gloire passée de Troie. Pour Perret (1942 : 481) en revanche, ce fragment appartient à une *katabasis* d'Énée, qui médite sur le sort injuste réservé aux morts sans sépulture. Marmorale (1950 : 241) rattache quant à lui N 46 à l'épisode de la tempête (cf. N 5) ; Énée, au moment d'adresser sa consolation aux survivants de sa flotte, songerait aux compagnons qu'il croit perdus. Le même contexte de la tempête a suggéré à De Moor (1877 : 97) une interprétation différente. Il s'agirait selon lui de Vénus, qui se rappelle à cette occasion tous les malheurs subis par les Troyens. Strzelecki (1935 : 36–37) arrive d'ailleurs à une interprétation analogue, en posant qu'il est ici question des inquiétudes qui agitent Jupiter dans ces mêmes circonstances.

D'autres personnages de la partie mythologique ont également stimulé l'imagination des interprètes. Klusmann (1843 : 42) évoque ainsi une hypothèse anonyme rapprochant N 46 du discours sur la chute de Troie prononcé par Panthus en Verg. *Aen.* 2, 322–335. Pascoli (1927 : 9) pensait à une vision de la sibylle, « *che si ricorda degli anni ancor non nati* ». Enfin, pour Büchner (1957 : 27–29), il ne peut s'agir que de Didon, émue par le terrible destin des Troyens ; une hypothèse que Frassinetti (1969 : 249) étaye par la comparaison avec Verg. *Aen.* 1, 612–613 *obstupuit primo aspectu Sidonia Dido / casu deinde uiri tanto eqs.*

Mais rien, dans le contenu de N 46, n'impose de rattacher ce fragment à la légende d'Énée, et plusieurs critiques ont préféré le rapporter à la narration de la guerre proprement dite. Pour Warmington (1967 : 70–71), il pourrait s'agir des « *anxieties of a commander* », tandis que Hübner (1972 : 268 adn. 35) préfère penser à la clémence d'un chef militaire devant les malheurs des vaincus. Quoi qu'il en soit, aucun argument ne permet d'écarter définitivement l'une ou l'autre de ces hypothèses, de sorte que je préfère laisser en suspens l'interprétation de N 46.

§ 445c Pour la tournure impersonnelle *uenit in mentem* « il vient à l'esprit » construite avec le datif de la personne et le génitif de la chose, cf. entre autres Plaut. *Rud.* 685–686 *miserae <quom uenit> in mentem / mihi mortis*. Ter. *Phorm.* 154 *ubi in mentem*

eius aduenti uenit. Afran. *Com.* 346 *non dolorum partionis ueniet in mentem tibi*. La construction avec le nominatif au lieu du génitif est plus fréquente : cf. *ThlL* VIII p. 723, 59–76. Mais Cicéron utilise aussi le tour au génitif : cf. par exemple *Cic. Fin.* 5, 1, 2 *uenit ... mihi Platonis in mentem*. L'emploi du génitif doit résulter d'une analogie avec la construction normale d'autres verbes de souvenir, comme *meminī* et *reminiscor*.²⁶⁷

hominum fortunas – La leçon *hominum fortunas* est saine. Tous les manuscrits transmettent *hominum*, et les conjectures *homonum* et *hemonum*, proposées respectivement par Spangenberg (1825 : 190) et Klusmann (1843 : 42), n'ont pas lieu d'être (cf. § 72). Quant au *furtunas* des manuscrits G et L, il s'agit d'une bévue sans conséquences. § 446a

Faut-il rapporter *hominum fortunas* à la destinée de l'humanité en général, ou au sort d'un groupe d'hommes dans une circonstance particulière ? Cette question devra elle aussi demeurer ouverte, puisque sa réponse dépend naturellement de la manière dont on résout le problème posé par le pronom *ei* (cf. § 445b). M. Barchiesi (1962 : 473) penche pour la première hypothèse, celle d'une « γνώμ[η] περι τύχης », une interprétation que l'on peut appuyer sur divers parallèles : cf. par exemple *Plaut. Rud.* 185 *nimio hominum fortuna minus miserae memorantur*. *Cic. Cluent.* 58 *respicite iudices hominum fortunas, respicite dubios uariosque casus, respicite C. Fabrici senectutem*. Mais rien n'est sûr ; seule la connaissance du contexte perdu permettrait d'apporter une réponse définitive. § 446b

Pour l'emploi du génitif en *-as*, cf. § 64. § 446c

N 47

Prisc. *Gramm.* II 235, 23 *inuenitur tamen etiam simplex decor decoris paenultima correpta apud uetustissimos, quando pro decorus decora decorum accipitur. N a e u i u s i n c a r m i n e b e l l i P u n i c i :*

magnam domum decoremque ditem uexerant

aliter enim iambus stare non potest.

Cod. : BDGHKLR.

magnam | *magnamque* *B^{pc}DHK^{pc}L^{pc}R^{pc}* *magna quae R magnam quei Altheim* || *ditem om. B (add. te in marg.)* || *uexerant* | *uex//rant H^{pc}* *uexarant H^{pc}* *Her duxerat def. Reichardt.*

Cf. Mai 1836 : 165 (e thesauro quodam latinitatis saec. XII) item a uerbo decet, hic decor, ris, quod etiam communis generis inuenitur ; unde N a e u i u s : m a g n a m q u e d o m u m d e c o r e m q u e D i t e m d u x e r a t.

« Vers sa grande et splendide demeure, ils avaient transporté Dis ».

magnam domum decoremque – La variante *magnamque*, attestée dans les manuscrits DH, est reportée à titre de correction dans BKLR. Comme les autres témoins portent § 447a

267 Explication proposée par Ernout 1916 : 139.

magnam, on pourrait penser qu'une forme originelle *magnamque* permettrait d'expliquer la leçon corrompue *magna quae* présente dans R avant correction. Toutefois, il semble que *magnamque* soit en désaccord avec l'interprétation métrique donnée par Priscien. Celui-ci voit en effet dans N 47 un vers iambique, comme en témoigne le commentaire qu'il ajoute à la citation de ce fragment : Prisc. *Gramm.* II 236, 1 *aliter enim iambus stare non potest.*²⁶⁸ La variante *magnamque* donnerait un sénaire fautif, avec la séquence *-quě dö-* en infraction à la règle du *zerrissenner Anapäst*. Il n'est bien sûr pas certain que Priscien ait connu cette règle ; mais comme en outre le *-qu(a)e* semble résulter d'une tentative maladroite de rétablir un rythme dactylique (*magnamque – decoremque* forme une fin d'hexamètre),²⁶⁹ je préfère retenir *magnam*.

§ 447b

Priscien cite N 47 dans un développement portant sur l'adjectif rare *decor, -oris*. Le vocabulaire latin comprend trois mots présentant, en synchronie, un thème *decōr-* ou *decōr-* aux cas obliques : l'ancien thème en **-o/es-* *decus, -ōris*, un substantif *decor, -ōris* peut-être dérivé de *decet*,²⁷⁰ et enfin l'adjectif mentionné par Priscien. Selon les grammairiens antiques, *decus* désignerait la beauté morale, tandis que le substantif *decor* se référerait à une qualité esthétique ;²⁷¹ quant à l'adjectif *decor*, Priscien y voit un synonyme de *decorus, -a, -um* « beau, convenable ».

Le grammairien affirme que l'adjectif *decor, -oris* présente, dans les textes préclassiques, un *o* bref aux cas obliques (*decor decoris paenultima correpta apud uetustissimos*). Son interprétation repose toutefois sur une analyse métrique erronée de N 47, puisqu'il y voit apparemment un sénaire iambique (cf. § 447a). Dans ces conditions, la prosodie proposée par Priscien suscite un doute que l'on ne saurait dissiper, faute de documentation adéquate.

Un autre texte grammatical parle certes en faveur d'un *o* bref : *Gramm. suppl.* 114, 37 *sciendum est autem quod omnia nomina o uel or finita masculina et feminina in obliquis casibus o producant, ... exceptis quinque nominibus, id est memor immemor decor indecor arbor, in quibus o in obliquis casibus corripitur* ; mais ce témoignage peut être négligé, dans la mesure où il ne fournit pas d'exemple plus convainquant, et qu'il peut dériver de Priscien ou d'une source commune.

Quant aux arguments en faveur d'un *o* long, ils ne sont pas plus certains. Le nominatif pluriel *decotes* forme la fin d'un hexamètre dans *Carm. epigr.* 607, 5 ; mais la métrique souvent irrégulière des *carmina epigraphica* n'engage pas à accorder beaucoup de poids à ce témoignage. En l'absence de données fiables, on reste donc dans l'incertitude quant à la quantité du *o* dans l'adjectif *decor, -oris*.

268 Pour l'interprétation de *iambus* au sens de « vers iambique », cf. De Nonno 1990 : 485 ; on comparera par exemple avec Prisc. *Gramm.* II 444, 21 (texte cité § 449), où *iambus* désigne le sénaire iambique Plaut. *Most.* 42.

269 Déjà observé par Havet 1880 : 378.

270 De Vaan 2008 : 164.

271 Voir les témoignages rassemblés sous *ThlL* V 1 p. 206, 15–21 ; p. 235, 78–83.

N 47 présente quatre mots à l'accusatif : *magnam, domum, decorem* et *ditem*. Leurs fonctions syntaxiques respectives ne sont pas immédiatement évidentes. Faut-il voir dans *domum* un accusatif d'objet direct régi par *uexerant*, accompagné des trois adjectifs *magnam, decorem* et *ditem* ? Ou doit-on plutôt distinguer plusieurs fonctions différentes de l'accusatif ?

§ 447c

La traduction proposée ici reflète la seconde solution, reposant sur l'interprétation grammaticale de Reichardt (1892 : 225). Le substantif *domum*, accompagné des deux adjectifs *magnam ... decoremque* est à l'accusatif de la direction, tandis que *ditem* constitue l'objet direct de la proposition ; sur l'interprétation de ce mot, cf. § 448a. Reichardt imprimait *duxerat*, mais l'interprétation de *magnam domum decoremque* comme accusatif de direction est également compatible avec la leçon *uexerant* retenue ici.

Le latin n'utilise normalement pas *domum* à l'accusatif sans *in* s'il est accompagné par des adjectifs.²⁷² On connaît cependant quelques occurrences de cette construction : cf. Catull. 68, 144 *fragrantem ... uenit ... domum*. Sall. *Iug.* 76, 6 *domum regiam conportant*. Prop. 2, 8, 24 *Thebanam noluit ire domum*. Ces exemples, rassemblés par Hofmann (*ThlL* V 1 p. 1959, 66–68) sont rares et assez tardifs en comparaison de Naevius ; l'interprétation grammaticale adoptée ici n'est donc pas garantie. Toutefois, il me semble qu'elle pose moins de problèmes que les hypothèses concurrentes discutées ci-dessous.

Ainsi, Spangenberg et Klussmann liaient N 47 à N 51. Selon le premier, ces deux fragments appartenaient à une évocation de Carthage au temps de sa splendeur (cf. § 43b). Naevius aurait décrit une cité dont les navires, toujours chargés, sillonnaient les mers en transportant des marchands riches et élégants : « *onustae semper naves onerariae in mari erant, virosque divites et decoros vehebant* » (Spangenberg 1825 : 194). Mais cette interprétation souffre principalement de deux faiblesses. D'une part, elle ne rend pas compte de *magnam domum* ; ces mots peuvent en effet difficilement désigner l'équipage d'un navire, comme semble l'exiger la paraphrase proposée par Spangenberg. D'autre part, le plus-que-parfait *uexerant* ne trouve pas d'explication, et rien ne justifie son remplacement par un imparfait dans la paraphrase.

§ 447d

À la différence de Spangenberg, Klussmann (1843 : 60) ne rattachait pas N 47 à une description de Carthage. Il serait plutôt question, selon lui, d'un navire carthaginois pris par Duilius en 260 av. J.-C. lors de la bataille navale de Mylae (cf. Pol. 1, 23, 1–10). On voit mal, toutefois, comment ce fragment pourrait se rapporter à un tel contexte.

Wordsworth imprimait pour sa part *uexarant* (Wordsworth 1874 : 295) et rapportait ce fragment au sac de Troie (Wordsworth 1874 : 575). Traglia (1986 : 266–267) se rallie apparemment à cette interprétation, puisqu'il traduit N 47 par « *avevano saccheggiato una casa grande e bella, ricca* ». ²⁷³ À part les problèmes que suscitent la

272 Hofmann/Szantyr 1972 : 49.

273 Traglia 1986 : 266 imprime certes la leçon *uexerant* et non *uexarant*, mais il doit s'agir d'une coquille, compte tenu de la traduction qu'il propose.

leçon *uexarant* (cf. § 449), cette solution se heurte à une difficulté d'ordre stylistique. Il faudrait en effet admettre que trois adjectifs accompagnent le substantif *domum* ; mais si *magnam*, *decorem* et *ditem* portaient tous trois sur *domum*, on s'expliquerait mal pourquoi la conjonction *-que* est ajoutée au deuxième plutôt qu'au troisième membre de la série.²⁷⁴

Altheim (1961 : 115–117) revient quant à lui à la leçon *uexerant*, et propose d'interpréter N 47 à la lumière de Pol. 2, 7, 10. Dans ce passage, Polybe relate le pillage perpétré en 244 av. J.-C. par des mercenaires gaulois à Eryx.²⁷⁵ C'est à cet événement que Naevius ferait référence, désignant par *domum* le temple d'Aphrodite situé à proximité de cette ville. Altheim reprend à son compte la traduction de Marmorale (1950 : 256) : « avevano portato via la grande casa e il suo ricco arredamento », ce qu'il faut sans doute comprendre comme « il ricco arredamento della grande casa ». On hésitera toutefois à prendre *domus* au sens de « temple ». Dans cette acception en effet, *domus* se trouve généralement accompagné par le nom d'un dieu au génitif, ou une périphrase équivalente.²⁷⁶ Il se peut bien sûr que le contexte de N 47 ait contenu une indication de cette nature, mais rien, en l'état de la documentation, ne permet de le vérifier. À cela s'ajoute que la traduction adoptée par Altheim implique d'interpréter *decorem* comme un substantif, en dépit du témoignage explicite de Priscien qui y voit un adjectif ; il faudrait donc, pour accepter l'hypothèse d'Altheim, conclure arbitrairement à une erreur de la part de Priscien. Dans ces conditions, il paraît plus économique de rejeter cette interprétation.

§ 448a **ditem** – Reichardt (1892 : 225), s'il a reconnu dans *ditem* un accusatif d'objet direct, distinct de l'accusatif de direction *magnam – decoremque* (cf. § 447c), peinait à identifier le personnage décrit par cet adjectif : « da *domum ducere* heimführen bedeutet », notait-il, « könnte man vielleicht an eine Frau denken ». Deux arguments, toutefois, parlent en défaveur de cette interprétation. D'une part, elle repose sur l'adoption de la leçon *duxerat*, probablement corrompue (cf. § 449). D'autre part, on ne connaît pas d'autre exemple où Naevius désignerait un personnage en remplaçant son nom par un simple adjectif.

On préférera la proposition de M. Barchiesi (1962 : 538–539), qui imprime *Ditem* avec une majuscule. Le personnage mentionné dans N 47 serait selon lui Dis, roi des Enfers, et le verbe *uexerant* aurait pour sujet les chevaux attelés au char du dieu.²⁷⁷

274 Barchiesi 1963 : 305.

275 Altheim développe en cela une hypothèse formulée une première fois par Cichorius 1922 : 52–54.

276 Cf. *ThLL* V 1 p. 1970, 18–32. Les rares exceptions à cette règle apparaissent plusieurs siècles après l'époque de Naevius : cf. *ThLL* V 1 p. 1970, 32–33 ; p. 1971, 14–20.

277 Pour l'image de Dis transporté par ses chevaux, on rapprochera ce fragment avec un passage d'Ovide, comparable par l'emploi du plus-que-parfait et du verbe *uehi* : *Ou. Met.* 5, 359–361 *tenebrosa sede tyrannus / exierat curruque atrorum uectus equorum / ambibat Siculae ... fundamina terrae.*

Cette solution, séduisante par sa simplicité, a emporté l'adhésion de la *communis opinio*, et l'on s'y ralliera volontiers.

Partant de cette interprétation, on pourrait être tenté de rattacher N 47 au même contexte que N 13 et N 14, celui d'un concile des dieux. Mais Mariotti (2001 : 96) a émis des réserves quant à la possibilité que des dieux infernaux participent à un concile olympien. M. Barchiesi (1963 : 310) lui oppose le témoignage de Claud. *Carm. min.* 53, 45–46, où le roi infernal lui-même est convoqué à l'assemblée des dieux pour délibérer sur l'insurrection des Géants. Il n'est toutefois pas certain que ce parallèle suffise à dissiper les doutes exprimés par Mariotti ; Claudien vivait après tout dans un environnement religieux très différent de celui que connaissait Naevius.

La présence de Proserpine au concile des dieux, si elle est généralement admise sur la base de N 13, ne peut pas non plus être utilisée en faveur du rattachement de N 47 à cet épisode. M. Barchiesi (1963 : 310) estime que, si Naevius faisait intervenir Proserpine dans ce contexte, il ne pouvait manquer de lui adjoindre son époux Dis. Mais c'est oublier que Proserpine n'appartient au monde infernal que pendant une moitié de l'année. Durant son séjour dans le monde d'en haut, Proserpine forme une paire, non avec Dis, mais avec Cérès. La formulation de N 13 suggère d'ailleurs que Proserpine assiste au concile en cette qualité, puisqu'elle y est désignée comme fille de Cérès, et non épouse de Dis.

Si donc la présence de Dis dans N 47 semble acquise, le rattachement de ce fragment au concile des dieux ne saurait être considéré comme certain. Rien ne garantit que la belle et grande demeure mentionnée ici soit la *domus Olympi* imaginée par M. Barchiesi (1963 : 310) ; à mon sens, cette description pourrait aussi bien s'appliquer au palais du roi infernal. Dans l'impossibilité de déterminer avec certitude à quel contexte appartient ce fragment, on le rangera parmi ceux dont l'emplacement est incertain.

Sur l'équivalence entre Πλούτων/*Pluton* et *Dis*, cf. § 29b.

§ 448b

uexerant – Tous les manuscrits portent la leçon *uexerant*, à l'exception d'un codex aujourd'hui perdu, le H. Celui-ci a été corrigé par une seconde main en *uexarant*, une leçon acceptée par plusieurs éditeurs, dont Hermann (1816 : 636), Vahlen (1854 : 17), L. Mueller (1884a : 165) et Baehrens (1886 : 50). Mais puisque Priscien interprète N 47 comme un vers iambique (cf. § 447a), il est impossible qu'il ait lu un vers terminé par *uexārant*.²⁷⁸ On sait en effet que le grammairien connaissait la règle du iambe sixième, voulant que l'avant-dernier élément d'un vers iambique soit réalisé par une syllabe brève : cf. Prisc. *Gramm.* II 444, 21 *nisi corripias paenultimam, iambus* (sc. Plaut. *Most.* 42) *stare non potest*. 522, 13 *non potest enim in hoc iambo* (sc. Naev. *Com.* 26)²⁷⁹ *paenultima syllaba longa esse, ... ne sit scazon*. Je retiens par conséquent la leçon *uexērant*.

§ 449

278 Argument déjà avancé par Reichardt 1892 : 225.

279 Naev. *Com.* 26 est scandé comme un septénaire trochaïque par Ribbeck 1898 : 11, mais une interprétation comme octonaire iambique est également légitime, quoi qu'en dise De Nonno 1990 : 484 ; à ce sujet, cf. Spaltenstein 2014 : 80.

Un lexique latin du 12^e s. édité par Mai (1836 : 165) transmet la leçon *duxerat*. Celle-ci est adoptée par Lindsay (1893 : 153) et défendue par Reichardt (1892 : 225), en raison de l'allitération qu'elle forme avec *decorem* et *ditem*. Mais ce choix suscite des difficultés qu'un tel argument, d'ordre purement stylistique, ne suffit pas à lever. Il est plus économique d'expliquer les variantes *uexerant* et *duxerat* comme des corruptions d'une leçon originelle *uexerant*, que de placer *duxerat* à l'origine.²⁸⁰

N 48

Prisc. *Gramm.* II 249, 7 *hic et haec Samnis huius Samnitis (...), huius neutrum N a e u i u s Samnite*

protulit in carmine belli Punici, ad cuius similitudinem debet etiam hoc dite dici.

II 338, 2 *idem in oratione (Cato Orat. 206), qua suasit in senatu, Samnitis dixit pro Samnis (...). N a e u i u s neutraliter hoc Samnite protulit in carmine belli Punici.*

Cod. : BDGHKLR.

338 *punici] pucini H || hoc Samnite] uocem hoc Naeuio trib. Spa.*

« Samnite ».

§ 450a Priscien cite deux fois N 48, en introduisant sa seconde citation par les mots suivants : Prisc. *Gramm.* II 338, 2 *Naeuius neutraliter hoc Samnite protulit*. Plusieurs éditeurs récents, dont Büchner (1982 : 30) et Blänsdorf (2011 : 54–55), impriment *hoc* en gros caractères, comme si ce pronom faisait partie du texte de Naevius.²⁸¹ En réalité, Priscien l'emploie ici de la même façon que les grammairiens grecs utilisent l'article, pour faire ressortir explicitement le genre grammatical du substantif en question.²⁸² Il en fait exactement le même usage dans sa première citation de N 48 : Prisc. *Gramm.* II 249, 7 *hic et haec Samnis, huius Samnitis* eqs. On doit admettre que le pronom *hoc* appartient encore au discours de Priscien et que le texte de Naevius se limite au seul mot *Samnite*.

§ 450b Dans quel contexte l'adjectif neutre *Samnite* est-il employé dans la *Guerre punique* ? Plusieurs critiques ont estimé que Naevius avait, d'une manière ou d'une autre, inséré dans son épopée une allusion aux guerres qui opposèrent Rome et les Samnites au 4^e-3^e s. av. J.-C. Klussmann (1843 : 63–64) est le premier à avoir interprété N 48 dans ce sens. Il imagine que le poète a donné un récit détaillé de l'embuscade dont A. Atilius Calatinus fut victime en 256 av. J.-C. près de Camarina (cf. § 45d). Le récit de cet épisode aurait offert à Naevius l'occasion d'évoquer une autre déconvenue célèbre de l'armée romaine, la défaite essuyée contre les Samnites aux Fourches Caudines.²⁸³ Mais il s'agit évidemment d'une interprétation ad hoc ;

280 Altheim 1961 : 115.

281 Solution déjà adoptée par Spangenberg 1825 : 205.

282 Déjà observé par Klussmann 1843 : 63.

283 Cf. Liu. 9, 1, 1–9, 6, 13 ; App. *Samn.* 4, 1–21.

rien, si ce n'est la fantaisie de Klussmann, n'indique que Naevius ait établi un lien entre l'affaire de Camarina et la bataille des Fourches Caudines. Je laisse de côté cette hypothèse.

L. Mueller (1884a : XXVII) pensait quant à lui que le livre I de la *Guerre punique* contenait un récit continu de l'histoire romaine, depuis la fondation de la ville. Dans cette perspective, Naevius aurait dû consacrer une partie de son texte à la narration des guerres samnites, et N 48 pourrait appartenir à un tel contexte. Mais l'hypothèse structurelle de Mueller est généralement considérée aujourd'hui comme incompatible avec le témoignage des fragments ;²⁸⁴ on renoncera par conséquent à placer N 48 au livre I.

On pourrait enfin, à la suite de Pascoli (1927 : XLVI adn. 4), imaginer que Naevius trouvait matière à évoquer les guerres samnites à l'occasion d'une prophétie de la sibylle (cf. N 17). Mais il ne s'agit, ici encore, que d'une supposition invérifiable. D'une part, il n'existe aucun indice matériel suggérant que la sibylle de Naevius ait annoncé les guerres samnites ; d'autre part, rien ne garantit que Naevius ait développé en détail le contenu de sa prophétie.

Comme on le voit, aucun argument tangible ne permet de confirmer les hypothèses rattachant N 48 au récit des guerres samnites ou à une allusion à celles-ci. Aussi les critiques récents y ont-ils généralement renoncé, au profit d'une interprétation proposée par Cichorius (1922 : 36–37). Celui-ci met N 48 en relation avec un épisode rapporté par Zon. II p. 205, 11–26. L'historien byzantin raconte qu'en 259 av. J.-C. eut lieu une conjuration, montée contre Rome par des esclaves et des prisonniers de guerre ; aux conjurés s'ajoutèrent des Samnites, venus à Rome pour participer à la constitution de la flotte de guerre romaine. Le complot fut déjoué grâce à l'intervention d'un certain Herios Potilios, commandant de la troupe samnite.²⁸⁵ Selon Cichorius, N 48 appartiendrait au récit que Naevius a donné de cet incident ; dans ce contexte, l'adjectif *Samnite* pourrait être accordé à un substantif neutre comme *uolgu*.²⁸⁶ L'interprétation de Cichorius repose sur un parallèle plus solide que celles de Klussmann, Mueller ou Pascoli. En effet, la conjuration de 259 av. J.-C. est le seul événement de la première guerre punique dans lequel les sources antiques attribuent un rôle d'importance à des Samnites.

Je renonce toutefois à la prendre pour acquise, dans la mesure où rien n'indique que N 48 appartienne à un contexte dans lequel les Samnites sont mis en avant. Il peut s'agir d'une allusion secondaire à une localité, ou à un artefact de fabrication samnite. Mazzarino (1973 : 55–56) pense ainsi à un *Samnite scutum* ou un *Samnite*

§ 450c

284 Voir toutefois § 43a pour de possibles allusions à des événements compris entre la fondation de Rome et le début de la guerre.

285 Cf. aussi Oros. *Hist.* 4, 7, 12 *eodem anno tria milia seruorum et quattuor milia naualium sociorum in urbis Romae excidium coniurarunt et nisi maturata proditio consilium praeuenisset, destituta praesidio ciuitas seruili manu perisset.*

286 Cichorius 1922 : 37. Ou pourquoi pas *Samnite periculum* ? Pour une expression comparable, cf. Caes. *Gall.* 1, 40, 5 *factum eius hostis periculum.*

ueru ; mais on pourrait aussi envisager un *uas Samnite*, etc. Dans l'impossibilité de déterminer plus précisément le contexte de N 48, je classe ce fragment parmi ceux dont l'emplacement est incertain.

§ 450d

Samnit- appartient à la classe des adjectifs dénominatifs en *-Ūti-*.²⁸⁷ Le type *-āti-* est le mieux représenté, avec notamment les ethniques comme *Arpinās*, *-ātis* et les adjectifs d'appartenance comme *cuiās*, *-ātis* « de quel pays ». Le type *-īti-* comprend, outre *Samnīs*, *-ītis*, l'ethnique *Caerītēs* (← *Caere*) et le nom *quirīs*, *-ītis* « citoyen », généralement attesté au pluriel *quirītes*.

Le nominatif singulier masculin et féminin de ce suffixe prend la forme *-ās/-īs* en latin classique, mais la forme non syncopée *-ātis/-ītis* est attestée dans la langue préclassique : cf. *Cato Orat.* 206 *accessit ager quem priuatim habent Gallicus, Samnitis, Apulus, Bruttius*. *Plaut. Men.* 338–339 *si quae peregrina nauis in portum aduenit, / rogitant quoiatis sit, quid ei nomen siet*. La forme neutre *Samnite* attestée par Naevius peut correspondre à un masculin *-īs* ou *-ītis* indifféremment.

N 49

Prisc. *Gramm.* II 352, 3 *inueni marum pro marium, qui tamen in rarost usu genetiuus, apud Naeuium in carmine belli Punici :*

¹*senex fretus pietati deum adlocutus* ²*summi deum fratrem Neptunum*
³*regnatorem marum*

Cod. : BDGHLR.

1 pietati *BH^{ac}LR^{pc}* : -ate *DGH^{pc}* *pietate R^{ac}* -atei *Vah* -ated *Mue^N i. a.* || *deum*] *tum Mue^N* ; *secl. Sch* || *adlocutus*] *allo- DGLR^{pc}*.

« Le vieil homme, confiant dans sa piété, s'adressa au dieu Neptune, frère du suprême roi des dieux, maître des mers ».

§ 451

senex – Parmi les personnages attestés dans la *Guerre punique*, c'est Anchise qui peut le mieux être qualifié de *senex*. Cette interprétation est généralement admise par la critique depuis Schütte (1841 : 70–71). Le contexte de N 49 pourrait être similaire à celui de Verg. *Aen.* 3, 525–527 : à l'approche des côtes italiennes, Anchise adresse une prière aux dieux de la mer, de la terre et des vents.²⁸⁸ Mais d'autres situations peuvent être envisagées, sans qu'il soit possible de trancher. Perret (1942 : 480) pense ainsi à une prière prononcée lors de la tempête évoquée dans N 5, et Strzelecki (1959 : 66) à une invocation faite avant de quitter Troie par la mer.

Toutefois, Mariotti (2001 : 113) observe à juste titre qu'une prière à Neptune trouverait aussi bien sa place dans un épisode de la guerre maritime contre Carthage.²⁸⁹ Hübner (1972 : 266) estime que *senex*, dans le langage épique, pourrait parfaitement

287 Leumann 1977 : 345–346.

288 Parallèle proposé par L. Mueller 1885a : 164.

289 Interprétation semblable déjà chez Merula 1595 : 416 et Spangenberg 1825 : 197.

s'appliquer à un consul ou un prêtre invoquant Neptune pour le succès d'une expédition maritime. Je range par conséquent N 49 parmi les fragments d'emplacement incertain, puisque son appartenance à la partie historique ne peut pas être exclue.

fretus pietati – La tradition manuscrite hésite entre les leçons *pi(a)etate* et *pietati*, dont la seconde me semble préférable. En effet, *fretus* est vraisemblablement construit ici avec l'ablatif (cf. § 452c). Et comme le thème consonantique *pietat-* ne forme qu'exceptionnellement un ablatif en *-i* (cf. § 452d) la variante *pietati* constitue une *lectio difficilior*. § 452a

Dans son apparat critique, L. Mueller (1884a : 159) propose de lire *pietated* et de supprimer le premier *deum*. À l'en croire, Naevius aurait employé une forme d'ablatif en *-ed* pour éviter le hiatus avec *adlocutus*. Par la suite, un intermédiaire de la tradition aurait interprété le *-d* final de *pietated* comme une abréviation de *deum*. La conjecture de Mueller, encore prise en compte par Hillen (*ThLL* X 1 p. 2086, 68), peut être abandonnée dans la mesure où elle ne permet pas de rendre compte de la leçon *pietati*. Il est plus économique d'adopter *pietati*, et de considérer *pietate* comme une banalisation destinée par les copistes à établir une forme non ambiguë d'ablatif.

Vahlen (1854 : 10–11) imprime *pietatei*, interprétant sans doute le conflit entre les leçons *pietate* et *pietati* comme la trace d'une graphie <-ei> dans le texte de Naevius ; à ce sujet, cf. § 51.

L'expression *fretus pietati* semble trouver un écho dans Verg. *Aen.* 11, 787 *freti pietate*.²⁹⁰ Ce parallèle ne constitue toutefois pas un indice suffisant pour attribuer N 49 à la partie mythologique de la *Guerre punique*. La similitude dans l'expression ne s'explique pas nécessairement par une réminiscence de Naevius chez Virgile. L'identité du contexte – dans les deux cas, il s'agit de justifier le bien-fondé d'une prière par la piété de l'orant – suggère qu'il peut s'agir d'une formule figée du vocabulaire religieux. § 452b

La construction de *fretus* avec l'ablatif est régulière, tandis que le datif n'apparaît qu'exceptionnellement.²⁹¹ Les rares cas non ambigus de construction avec le datif sont cantonnés à Tite-Live et à l'Ambrosiaster.²⁹² Il faut sans doute y voir une analogie avec *fidens*.²⁹³ Ajoutée au parallèle de Verg. *Aen.* 11, 787 (texte cité § 452b), l'absence d'attestations de *fretus* avec le datif en latin républicain engage à considérer *pietati* comme un ablatif. § 452c

La désinence *-ī* (<-id>), caractéristique de l'ablatif des thèmes en *-i-*, n'a pas de justification historique dans le cas du thème consonantique *pietāt-* ; on s'attendrait à *pietāt-e* (<*-ī>). Mais le remplacement de la désinence *-e* par *-ī* est un phénomène bien documenté, au moins dans des textes épigraphiques : CIL I² 11 *uirtutei*. Lex § 452d

290 Parallèle signalé par Luck 1983 : 271 adn. 9.

291 Hofmann/Szantyr 1972 : 127–128.

292 *ThLL* VI 1 p. 1318, 76–80.

293 Ernout/Meillet/André 1985 : 254.

agr. (CIL I² 585) 23 *hereditati*. Pour plus d'attestations, cf. Leumann (1977 : 436). À cause de la prononciation peu marquée du *-m* final, au 3^e s. av. J.-C., l'accusatif et l'ablatif singuliers des thèmes consonantiques se sont trouvés presque confondus, une situation qui ne se présentait pas dans les autres paradigmes ;²⁹⁴ le remplacement de la désinence d'ablatif *-e* par celle des thèmes en *-i* permettait ainsi aux locuteurs de maintenir une distinction entre ces deux cas.

§ 453a **deum** – Schütte (1841 : 70–71) supprime le premier *deum*, et L. Mueller (1884a : 159) le corrige en *tum*. Tous deux pensaient sans doute à une répétition accidentelle de *deum*. Plus radicalement encore, Lindsay (1893 : 154) recommande la suppression des deux occurrences de ce mot, qu'il considère comme la répétition de la même glose marginale. En réalité, le texte transmis offre un sens plus satisfaisant, de sorte qu'il faut conserver l'une et l'autre. La première doit être interprétée comme un accusatif singulier régi par *adlocutus*, en apposition à *Neptunum* ; quant au second *deum*, il s'agit d'un génitif pluriel, complément du nom *regis*.²⁹⁵

§ 453b Stephanus (1564 : 216) imprime les deux occurrences de *deum* avec un circonflexe sur le *u*, pour signifier qu'il les interprète comme des génitifs pluriels. Il voyait apparemment dans le premier *deum* un génitif objectif rattaché à *pietati* (« la piété envers les dieux », *uel sim.*). Mais on accordera à M. Barchiesi (1962 : 418) que la répétition du même nom au même cas est stylistiquement improbable dans un intervalle si bref ; on s'en tiendra par conséquent à l'analyse de la première occurrence comme accusatif singulier.

§ 453c Sur l'emploi de la désinence de génitif pluriel *-um*, cf. § 69.

§ 454 **adlocutus** – Les manuscrits DGL présentent, au lieu de la forme *adlocutus* retenue ici, la leçon *allocutus*. J'imprime la leçon majoritaire.

§ 455 **marum** – Priscien cite N 49 pour illustrer l'emploi du génitif pluriel *marum* ; *mare* (< **marī*) appartenant aux thèmes en *-i*, on s'attendrait à *marium*. La forme *marum* employée par Naevius est toutefois moins exceptionnelle que ne laisse penser le commentaire de Priscien. En effet, le pluriel des cas obliques de *mare* n'est que rarement attesté ;²⁹⁶ N 49 offre ainsi la seule attestation littéraire du génitif pluriel avant Gild. *Brit.* 73 chron. III p. 67, 26, qui présente aussi la forme *marum*.²⁹⁷ Le génitif pluriel *marium* n'a pas d'attestation littéraire, en dehors des textes grammaticaux qui signalent son caractère inusité. Sur la répartition des désinences de génitif pluriel *-um* et *-ium* dans les thèmes en *-i*, cf. Leumann (1977 : 439).

294 Wachter 1987 : 425.

295 Interprétation admise depuis Leo 1905 : 48 adn. 2.

296 Cf. *ThlL* VIII p. 377, 68–72.

297 Le texte de ce passage est toutefois corrompu ; *marum* résulte d'une conjecture de Mommsen, pour les leçons transmises *amarum* et *maris*.

N 50

Isid. Orig. 19, 22, 20 citrosa : quasi concrispa ad similitudinem citri. N a e u i u s :

† pulcra quae † ex auro uestemque citrosam

Macr. Sat. 3, 19, 5 et Homerus, qui citreum θύον appellat, ostendit esse odoratum pomum : θύου δ' ἀπὸ καλὸν ὀδώδει (cf. ε 60). et quod ait Oppius inter uestem poni citreum, idem significat Homerus cum dicit : εἴματα δ' ἀμφιέσσασθα θυώδεα σιγαλοέγντα (cf. ε 264 ; ζ 26 ; X 154). Hinc et N a e u i u s poeta in bello Punico ait citrosam uestem.

Cod. : Isid. BCEKNTX | Macr. NPT BMV FR.

citri naeuius] citrinae (cet-, -ne) huius *E^{mc}KNX* citri ne huius ut quidam dicit *T* citri neuius huius *E^{pc}*.

1 pulchra (-cr-) quae (que) *EKT^{pc}X* : pulcra quem *N* pulchram (-cr-) que (quae) *BCT^{pc}Ste* (ante p. lac. *indicans*) ; *alii alia* || uestemque citrosam] citrosam uestem *Macr.* uestis *KNX* *Isid.*

Cf. Paul. Fest. p. 42 citrosa uestis appellata est a similitudine citri. *Mai 1836 : 116 (e thesauro quodam latinitatis saec. XII)* citrosus, a, um : crispus, et decorus ; unde N a e u i u s : p u r a m e x a u r o u e s t e m q u e c i t r o s a m .

« ... et beaux ... en or et une étoffe qui rappelle le bois de thuya ».

Ce fragment est transmis par Isidore sans indication de titre. Son rattachement à la *Guerre punique* est possible grâce au témoignage secondaire de Macrobe, qui en cite une version abrégée en l'attribuant explicitement à ce poème.

§ 456

pulcra quae – La tradition d'Isidore est très partagée entre la graphie avec *-cr-* et celle avec *-chr-*. Je retiens la première variante ; pour la justification de ce choix, cf. § 60c.

§ 457

Pour le reste, il semble à première vue plus simple d'adopter la leçon *pulchramque* et de supprimer le second *-que* : *pulchramque ex auro uestem citrosam*.²⁹⁸ Toutefois, cette solution impliquerait de lier *ex auro* à *uestem*, ce qui est sans parallèle. On peut certes suivre Warmington (1967 : 49–50), qui traduit *ex auro* par « spun from gold » ; mais dans ce cas on attendrait plutôt *auream* ou *auratam* : cf. Cic. *Nat. deor.* 3, 83 *aureum ... amiculum*. Val. Max. 1, 1, 18 *ueste aurea*. Verg. *Aen.* 5, 250 *chlamydem auratam*. Ou. *Met.* 14, 263 *aurato ... amictu*.

Je préfère donc séparer *ex auro* de *uestem*. Cette expression doit plutôt se rapporter à un autre substantif, perdu accidentellement au cours de la tradition manuscrite. Les critiques ont tenté par divers moyens de le restituer, sans toutefois parvenir à une solution consensuelle. En l'absence d'arguments décisifs, je ne discute que brièvement les principales conjectures.²⁹⁹

Stephanus (1564 : 216) corrige ainsi en *pulchramque* et signale une lacune avant ce mot. Baehrens (1886 : 44) propose *pulchraque ex auro <text> eqs*. Havet

298 Solution envisagée par Frassinetti 1966 : 23.

299 Pour une récente discussion détaillée des solutions proposées, cf. Flores 2015 : 328–330.

(1880 : 401–402) considère *pulc(h)ra quae* comme une corruption du substantif sur lequel porte *ex auro* ; il conjecture donc *caluptramque*, d’après le substantif *caliptra* « mitre », attesté par Paul. Fest. p. 47. D’autres estiment que seule une partie de cette leçon est corrompue. Reichardt (1892 : 217–218) remplace ainsi *quae* par *uasa*. Dans le même esprit, Flores propose *pulchram fibulam ex auro eqs.*, en s’appuyant sur des parallèles empruntés à la poésie augustéenne : cf. Verg. *Aen.* 4, 139 *aurea purpuream subnectit fibula uestem*.³⁰⁰ Ou. *Met.* 14, 394 *fibula quod fuerat uestemque momorderat aurum*.³⁰¹ Pour Mazzarino (1966a) en revanche, la corruption réside dans la leçon *pulc(h)ra*, qu’il corrige en *palera* « colliers » < gr. φάλαρα. Aucune de ces propositions ne s’impose sans conteste, de sorte que je conserve la leçon *pulcra quae* entre *cruces*.

§ 458 **uestemque** – À quelle occasion Naevius a-t-il mentionné l’habit dont il est question ici ? La plupart des critiques pensent que N 50 a sa place dans la préhistoire de la guerre punique. Klussmann (1843 : 81–82) estime ainsi qu’il s’agit d’un vêtement porté par Didon ; il renvoie à la description de sa tenue dans Verg. *Aen.* 4, 136–139. De Moor (1877 : 94) rattache lui aussi N 50 à l’épisode carthaginois de la légende d’Énée. La *uestis citrosa* serait selon lui un cadeau offert par Énée à Didon en remerciement de son hospitalité. La même thèse est défendue notamment par Strzelecki (1935 : 24) ; son argumentation s’appuie sur une comparaison avec Verg. *Aen.* 1, 647–656, où sont décrits les objets précieux sauvés des flammes par les Troyens et offerts à Didon.

L. Mueller (1885a : 164) rapporte quant à lui N 50 à une liste d’objets précieux pillés par les Grecs à Troie. Il compare ce fragment avec Verg. *Aen.* 2, 763–766. M. Barchiesi (1962 : 515) rejette cette interprétation : « non è troppo verisimile (...) un così agiato e minuzioso soffermarsi sul profumo (...) di una *vestis* (...) durante la fuga degli esuli e il salvataggio delle *opes* oppure nel corso del saccheggio acheo di Troia o di episodi consimili ». Mais je ne crois pas que *citrosam* constitue une description particulièrement « minutieuse » du vêtement en question. D’ailleurs, il ne s’agit pas ici de s’attarder sur un parfum ; si cet adjectif se rapporte vraiment à l’odeur d’un habit (cf. § 459), Naevius ne l’aura pas employé par un goût gratuit du détail. Un vêtement parfumé suggère une idée de luxe, et une veste sentant le cédrat sera un objet de prix ; c’est en vertu de cette valeur que l’adjectif se justifierait dans une énumération des richesses emportées de Troie, que ce soit par les fugitifs ou par les assaillants.

Enfin, Bergfeld (1909 : 120) estime apparemment que la *Guerre punique* comportait un récit sommaire de l’histoire romaine depuis sa fondation jusqu’au début de la première guerre punique. Dans cette perspective, il rapporte N 50 à la parure de l’adversaire gaulois de T. Manlius Imperiosus Torquatus ; cf. Liu. 7, 10, 7.

300 Flores 1998 : 99–101.

301 Flores 2015 : 327.

Il n'est toutefois pas probable que la *Guerre punique* ait comporté un récit continu de l'histoire romaine au-delà de la fondation de la ville.³⁰²

Un autre courant de la critique plaide pour l'attribution de N 50 au récit de la guerre proprement dite. Spangenberg (1825 : 196) pense ainsi, mais sans grande vraisemblance, à une tunique consacrée à Neptune par des marins romains. Si ce fragment appartient à la partie historique de la *Guerre punique*, on préférera le rattacher, avec Mariotti (2001 : 49 adn. 3), à la description d'un butin pris lors du pillage d'une ville. Quoi qu'il en soit, l'état de la tradition ne permet pas de trancher entre ces diverses hypothèses. Je conserve par conséquent N 50 parmi les fragments d'emplacement incertain.

citrosam – Isidore et Paul Diacre comprennent cet adjectif au sens de « ressemblant au bois de *citrus* ». Le nom de *citrus* est susceptible d'une double interprétation ; selon Molinelli (2004 : 92), il peut désigner soit le thuya de Barbarie ou cyprès de l'Atlas, *Tetraclinis articulata* (Vahl) Mast., soit le cédratier, *Citrus medica* L. Dans le cas présent, Isidore se réfère plus probablement au premier de ces arbres. L'adjectif *concrispus* qu'il emploie rappelle en effet la description par Pline l'Ancien de tables construites en bois de thuya : Plin. *Nat.* 13, 96 *mensis praecipua dos in uenam crispis uel in uertices paruos*.³⁰³ Cet argument, sans être définitif, suggère qu'Isidore rapporte *citrosam* à l'aspect d'un tissu similaire aux dessins formés par les veines du bois de thuya.

§ 459

Macrobe, quant à lui, fait allusion à N 50 au cours d'une discussion portant sur la nature du fruit mentionné par Verg. *Georg.* 2, 126–127 *tristis sucos ... felicis mali*. Macrobe l'identifie au cédrat, dont il illustre les propriétés odorantes par plusieurs citations tirées d'Homère. Dans ce contexte, il compare la *uestis citrosa* de Naevius avec l'expression homérique ε 264 εἴματα ... θυώδεα. Macrobe interprète apparemment θυώδης au sens de « sentant le cédrat », et le fait dériver de θυόν, nom d'un arbre.³⁰⁴ L'étymologie couramment admise aujourd'hui rattache en revanche θυώδης à θυός « offrande que l'on brûle ». ³⁰⁵ Selon toute vraisemblance, Macrobe rapporte *citrosam* à l'odeur d'un tissu parfumé au cédrat ou au bois de cédratier. Toutefois, contrairement à ce que suggère le texte de Macrobe, il n'est pas certain que Naevius ait vu dans *citrosus* un calque de θυώδης.³⁰⁶ Il peut en effet s'agir d'un dérivé formé régulièrement sur *citrus*, indépendamment de toute influence homérique.

Il faut sans doute préférer l'interprétation d'Isidore à celle de Macrobe. Le cédratier n'était probablement pas acclimaté en Italie au 3^e s. av. J.-C. et son fruit n'y

302 Voir toutefois § 43a pour de possibles allusions à des événements compris entre la fondation de Rome et le début de la guerre.

303 Molinelli 2004 : 90.

304 Pour le sens de θυόν en grec homérique, cf. ε 60–61 ὀδμη κέδρου τ' εὐκείτοιο θύου τ' ἀνά νῆσον ὀδώδει.

305 Sens donné à θυός par Chantraine 1999 : 448.

306 Quoiqu'en ait dit Mariotti 2001 : 50.

circulait pas encore ;³⁰⁷ dans ces conditions, l'adjectif *citrosus* ne peut pas renvoyer à l'odeur du cédrat. En revanche, le *citrus* est déjà mentionné par Caton l' Ancien comme un bois précieux : *Cato Orat.* 139 *aedes aedificatae atque expolitae maximo opere citro atque ebore*. S'il s'agit bien du même arbre, Isidore aura compris correctement le fragment de Naevius.

N 51

Isid. *Nat.* 44, 3 *flustra* : motus maris sine tempestate fluctuantis. *N a e u i u s i n b e l l o P u n i c o* sic ait :

onerariae onustae stabant in flustris

ut si diceret in salo.

Cod. :V ABFS.

naevius] neu- V *FAS* uel neu- *B* || in bello] libellum *V* || punico] -cum *VS* poni *B* || sic – salo *om. B*.

I onerariae] honer- *FAS Spa* honor- *V* honerarias *Mue* || onustae] hon- *FA Spa* honeste *V* honus honustae *S* honustas *Mue* || stabant] -bunt *S* || flustris] -ri *S* fluctis *V*.

Cf. Paul. Fest. p. 89 *flustra* dicuntur, cum in mari fluctus non mouentur, quam Graeci μαλακίαν uocant.

« Des cargos chargés mouillaient sur les houles ».

§ 460 **Naevius – ait** – Spangenberg (1825 : 194) signale une leçon que Gronovius aurait relevée dans un manuscrit d'Oxford : *Naevius in bello Punico in inscriptione quod ait*. Klusmann (1843 : 59–60) s'en sert pour rapporter N 51 à une description de la colonne de Duilius (CIL I² 25). Mais cette leçon n'est probablement pas authentique ; l'édition d'Isidore par Fontaine, d'ailleurs, n'en tient pas compte. Quant à l'inscription de Duilius, elle ne mentionne pas spécifiquement de navire marchand. Je m'en tiens donc au texte établi par Fontaine.

§ 461a **onerariae onustae** – La variante *hon- hon-* est acceptée par plusieurs éditeurs anciens,³⁰⁸ sans nécessité. La conjecture *honerarias honustas*, proposée par L. Mueller (1885a : 143) postule un nominatif pluriel féminin en *-as*, sans grande vraisemblance pour l'époque de Naevius (cf. § 66).

§ 461b Pour Spangenberg (1825 : 194), les *onerariae* en question sont carthaginoises. Naevius les aurait évoquées, comme symbole de l'ancienne prospérité de la république, à l'occasion d'une *origo Carthaginis*. Ce récit d'origine ferait pendant à l'*origo Romae* au cours de laquelle Naevius a raconté la légende d'Énée et de Romulus. Mais rien n'indique que la *Guerre punique* ait contenu une section consacrée à la

307 Molinelli 2004 : 96–98.

308 Notamment Spangenberg 1825 : 194.

préhistoire de Carthage (cf. § 43b), de sorte que l'interprétation de Spangenberg doit être abandonnée.

La critique hésite désormais entre deux hypothèses, formulées respectivement par Mesk (1900) et Cichorius (1922 : 45–46). Mesk rattache N 51 au récit de la bataille des îles Égates. On sait par Pol. 1, 60, 1–1, 61, 8 et par Flor. *Epit.* 2, 2, 33–37 que cette rencontre s'est soldée en 241 av. J.-C. par la défaite des Carthaginois, mettant fin à la guerre. Si l'interprétation proposée par Mesk est correcte, les *onerariae* mentionnées par Naevius seraient des navires carthaginois. Altheim (1961 : 109–110) a montré que Naevius, dans ce cas, n'a pas dû utiliser la même source que Polybe. L'historien grec mentionne en effet l'agitation de la mer,³⁰⁹ ce qui est incompatible avec l'expression *in flustris*, expliquée par Isidore comme *motus maris sine tempestate fluctuantis* ; en outre, les navires carthaginois décrits par Polybe avançaient à grande vitesse,³¹⁰ en contradiction avec l'immobilité exprimée par le *stabant* de Naevius. Si N 51 se rapporte vraiment à la bataille des îles Égates, Altheim (1961 : 110) préfère appuyer cette interprétation sur un autre parallèle textuel : Zon. II p. 221, 26 τὰ γὰρ τῶν Καρχηδονίων σκάφη, φορτία φέροντα πρὸς τοῖς ἄλλοις καὶ σίτον καὶ χρήματα, ἐβαρύνοντο. Altheim note que la figure étymologique φορτία φέροντα offre un point de rencontre avec la tournure *onerariae onustae*.

Cichorius pense quant à lui à des événements connus notamment par le récit qu'en donnent Pol. 1, 53, 8–1, 54, 8 et Diod. 24, 1, 7–9. En 249 av. J.-C., un convoi maritime de ravitaillement, destiné à l'armée romaine assiégeant Lilybée, est surpris par les Carthaginois.³¹¹ La flotte romaine décide, pour mieux se protéger, de se retirer devant une petite localité, appelée Phintias par Diod. 24, 1, 7. Le combat qui s'ensuit est défavorable aux Romains, puis, quand arrivent des renforts, une tempête coule presque toute leur flotte. Selon Cichorius, N 51 se référerait à la situation des navires romains devant Phintias, une localité que Pol. 1, 53, 10 décrit comme τι πολισμάτιον ... ἀλιμενον μὲν, σάλους δ' ἔχον. Cichorius attire l'attention en particulier sur l'expression σάλους δ' ἔχον, qui semble reflétée dans le texte d'Isid. *Nat.* 44, 3 *ut si diceret in salo*. Toutefois, comme le signale Altheim (1961 : 109), l'emploi de l'irréel *diceret* montre que les mots *in salo* ne devaient pas se trouver dans le texte de Naevius ; la comparaison proposée par Cichorius s'en trouve affaiblie.

Quoi qu'il en soit, aucun des arguments avancés par Mesk, Cichorius et Altheim n'est vraiment décisif. N 51 pourrait d'ailleurs aussi bien se rapporter à un épisode secondaire de la première guerre punique, dont les sources historiques connues n'ont pas gardé la trace. Les arguments manquent pour trancher, de sorte que je conserve ce fragment parmi ceux dont l'emplacement est incertain.

M. Barchiesi (1962 : 409) observe que la tournure *oneraria ... onusta* apparaît en Liu. 25, 31, 13 *onerarias frumento onustas*. 25, 31, 14 *onerariis nauibus frumento prae-
daque onustis*. Ces deux passages se réfèrent à l'expédition africaine de T. Otacilius

§ 461c

309 Pol. 1, 60, 6 κοίλης καὶ τραχείας οὔσης τῆς θαλάττης.

310 Pol. 1, 60, 9 τὰς τῶν πολεμίων ναῦς ἱστιοδρομοῦσας.

311 Pour cet épisode, cf. aussi § 45d.

Crassus, entreprise en 211 av. J.-C.³¹² Si Tite-Live reproduit ici fidèlement des sources contemporaines des événements qu'il relate, il est possible que cette expression reflète un tour usuel à l'époque de Naevius.³¹³

§ 462a **stabant** – Seul le manuscrit S présente une variante, *stabunt*. Il s'agit sans doute d'une erreur de copiste, compte tenu de la faible qualité de ce témoin dans ce passage ; les deux familles s'accordent sur la leçon *stabant*, attestée par V et FAB.

§ 462b Pour l'emploi de *sto* en relation avec des bateaux à l'arrêt, cf. par exemple Bell. Afr. 62, 4 *reliqua classis in salo ... uacua a defensoribus stabat*. Liu. 36, 20, 5 *naues ... in sinu Maliaco stabant*. 37, 11, 2 *classem instructam paratamque in portu stare*.

§ 463 **flustris** – L'explication de *flustra* au sens de « houle » s'accorde sans difficulté avec le fragment de Naevius qu'Isidore cite pour l'illustrer. Elle entre cependant en concurrence avec celle de Paul. Fest. p. 89, qui semble se rapporter au calme plat. Vollmer (*ThLL* VI 1 p. 977, 12–16) estime que l'une et l'autre remontent à une notice de Verrius Flaccus ; celui-ci a dû y proposer deux explications de *flustra*, l'une retenue par Isidore, l'autre par Paul Diacre. La définition de Paul Diacre est considérée comme fautive par Vollmer, et il faut sans doute lui donner raison. Le sens de « calme plat » implique en effet une immobilité qui convient mal à la probable parenté étymologique de *flustra* avec *fluo*. Ernout/Meillet/André (1985 : 243) supposent en effet que *flūstra* est apparenté à *fluō* « couler, s'écouler », ce qui est admissible d'un point de vue sémantique. Si cette hypothèse est correcte, *flūstra* présente un suffixe de dérivation *-stro-*, attesté notamment dans *mōnstrum* et dans *lūstrum*.³¹⁴

2 Fragments d'œuvres indéterminées

§ 464 Les fragments rassemblés dans cette section sont ceux dont l'appartenance à la *Guerre punique* est possible, mais pas garantie. Il s'agit de textes attribués par les manuscrits à Naevius, mais cités sans indication de titre. Ces textes sont soit des fragments indirects, soit des mots isolés, soit des vers admettant une scansion dramatique et dont le contenu ne se rapporte pas avec évidence aux thèmes connus de la *Guerre punique*. Les fragments de cette section sont classés dans l'ordre chronologique des auteurs qui les citent.

312 Cf. Nicolet-Croizat 1992 : 66.

313 Dans ce sens, cf. Flores 2011b : XLV.

314 Leumann 1977 : 313. Pour le suffixe *-strum*, cf. de Vaan 2008 : 355.

N 52

Varro *Ling.* 5, 43

Auentinum

aliquot de causis dicunt : N a e u i u s ab auibus, quod eo se ab Tiberi ferrent aues.

Cod. : F.

« L'Aventin est appelé ainsi pour diverses raisons ; Naevius le dérive d'*aves* "oiseaux", parce que les oiseaux y viennent depuis le Tibre ».

Le manuscrit du *De lingua latina* offre un texte satisfaisant. La critique n'a proposé, à ma connaissance, aucune intervention nécessitant un commentaire. Seul Flores (2011b : 44) espère retrouver un saturnien complet derrière les termes employés par Varron. Il compose les vers suivants : *Auentinus ab auibus quod eo se ab Tiberi / aues ferunt*. Rien, toutefois, dans la formulation employée par Varron, n'autorise à y voir une citation textuelle de Naevius. § 465a

Le texte de Varron ne permet pas de déterminer à quelle œuvre il faut attribuer N 52 et N 53. Les auteurs qui rattachent ces fragments à la *Guerre punique* imaginent que la partie mythologique du poème se terminait par un bref récit de la fondation de Rome.³¹⁵ Dans ce cadre, l'Aventin et le Palatin auraient été évoqués comme les lieux à partir desquels les jumeaux fondateurs auraient pris les auspices.³¹⁶ La même interprétation reste toutefois possible si ces deux fragments appartiennent à une tragédie prétexte.³¹⁷ Or cette possibilité ne peut être exclue, faute de matériaux suffisants pour une analyse métrique. On rangera par conséquent N 52 et N 53 parmi les fragments d'œuvre incertaine. Dans l'impossibilité de garantir l'origine épique de ces fragments, je m'abstiens de trancher la question très discutée de leur appartenance aux livres II ou III de la *Guerre punique*.³¹⁸ § 465b

N 53

Varro *Ling.* 5, 53 eundem locum (sc. *Palatium*) a pecore dictum putant quidam ; itaque N a e u i u s

Balatium

appellat.

Cod. : F.

Balatium] Balant- Her.

315 Cf. Waszink 1972 : 916.

316 Seul Mariotti 1967 : 244 conteste cette interprétation de N 52, mais ses motifs me paraissent hypercritiques.

317 Ferrero 1948 : 116.

318 Voir à ce sujet notamment Strzelecki 1959 : 70 ; Richter 1960 : 56 ; Barchiesi 1962 : 527 ; Buchheit 1963 : 36.

Cf. *Seru. Aen. 8, 51* alii a balatu ouium Balanteum uolunt dictum (sc. *Palatium*), et exinde per antistichon Pallanteum dictum. *Paul. Fest. p. 220* Palatium, id est mons Romae, appellatus est, quod ibi pecus pascebat balare consueuerit, uel quod palare, id est errare, ibi pecudes solerent.

« Certains pensent que le Palatin est nommé d'après des troupeaux ; c'est pourquoi Naevius l'appelle *Bêlatin* ».

§ 466 Pour l'attribution de ce fragment, cf. § 465b. Le manuscrit du *De lingua latina* transmet un texte satisfaisant. La variante *Balantium*, imprimée par Hermann (1816 : 637) et acceptée notamment par Spangenberg (1825 : 194) et Klussmann (1843 : 50–51), est inutilement importée de *Seru. Aen. 8, 51*.

L'étymologie transmise par Varron serait jugée fantaisiste aujourd'hui. Si le nom du *Palatium* devait vraiment être mis en relation avec le vocabulaire de l'élevage ovin, on le rapprocherait plus volontiers, avec Warmington (1967 : 57 adn. b), de la racine **peh*₂-³¹⁹ mais même ainsi, on voit mal quel type de dérivation serait à l'œuvre ici. Pour une étymologie alternative, cf. de Vaan (2008 : 440) ; *Palātium* serait selon lui une formation en *-*io*- sur *palātum* « palais », rattaché en dernière analyse à la même racine p.-i.-e. que *plānus* « plat ».

Mariotti (2001 : 99) considère que les étymologies de l'Aventin (cf. § 465) et du Palatin témoignent d'un goût alexandrin de Naevius pour les *aitia* ; la forme *Balantium* serait, dans cette perspective, un pseudo-archaïsme inventé par Naevius dans le but de rattacher étymologiquement le nom du Palatin à une activité pastorale. Cette vue est contestée par Flores (2011b : XXXIV), pour qui *Balantium* transcrit fidèlement une forme populaire en usage à l'époque de Naevius.³²⁰ Mais la documentation manque pour juger du caractère plus ou moins artificiel du toponyme *Balantium*. On n'en connaît aucune attestation en dehors de N 53,³²¹ et il n'a laissé aucune trace dans le latin des époques ultérieures. Si donc cette forme appartenait à un parler populaire, il s'agirait d'une variante rare et isolée. Aussi son emploi par Naevius témoignerait-il, quoi qu'en dise Flores, d'une recherche de mots inusités, que l'on peut légitimement imputer à un maniérisme d'inspiration alexandrine.

N 54

Varro *Ling. 7, 23* ratis nauis longas dixit, ut N a e u i u s cum ait :

¹conferre queant ratem aeratam

²qui per liquidum mare sudantes

³eunt atque sedentes

Cod. : F.

319 Sur cette racine p.-i.-e. et ses reflètes dans les diverses langues-filles, cf. LIV 460.

320 Hypothèse déjà envisagée par Traglia 1986 : 258–259 adn. 39, qui parle de « pronuncia dialettale ».

321 La notice de Varron est reflétée indirectement par *Seru. Aen. 8, 51* ; *Paul. Fest. p. 220*.

- 1 *ante conferre add. ut Sc || conferre queant ratem Tu : conferreq(ue) aut rate(m) F conferre ratem queant Spengel ; an queunt pro queant legendum sit ?*
 2 *per liquidum Sc : perit q(ui)du(m) F ; alii alia.*
 3 *sedentes Scaliger : sedantes F ; alii alia.*

« ...qu'ils parviennent à manœuvrer le navire paré de bronze, avec lequel ils vont sur la mer limpide en suant assis sur leurs bancs ».

La *communis opinio* considère N 54 comme un fragment dramatique. Il s'agirait d'anapestes, ce qui suggère l'appartenance de ce fragment à une partie chantée d'une tragédie. Sur la présence d'anapestes dans les textes de Naevius, cf. Spaltenstein (2014 : 419–420). L'attribution de N 54 à la *Guerre punique* est contestée dès Leo (1905 : 60 adn. 4), mais il est présent dans toutes les éditions antérieures à Morel (1927), ainsi que chez Warmington (1967 : 68–69).

§ 467a

Marmorale (1950 : 201) y voit des quaternaires anapestiques, une analyse déjà admise par Leo (1905 : 60 adn. 4) et A. Spengel (1866 : 105). Cette interprétation métrique impose de postuler un hiatus après *ratem* et une synérèse ou un abrégement iambique d'*eunt*. Spaltenstein (2014 : 419) doute de la possibilité d'un hiatus après *ratem* ; il considère que la syllabe *-tem* devrait alors être longue par position, « puisque la consonne *m* compterait avec cette syllabe ». Mais cette hypothèse est contredite par des exemples comme Plaut. *Cas.* 225 *qui quām āmo Casinam* eqs. (début d'octonaire anapestique). *Cist.* 97 *melius illi multo quēm āmes consulas quam rei tuas* (septénaire trochaïque). *Lucr.* 3, 1082 *sed dūm ābest quod auemus, id exsuperare uidetur*. Alternativement, A. Spengel (1866 : 105) propose la transposition *ratem queant*, qui permet de lire un quaternaire anapestique avec synérèse ou abrégement iambique de *queant*. Sur la présence possible d'abrégements iambiques dans les parties chantées, cf. Spaltenstein (2014 : 379).

Si l'appartenance de N 54 à une tragédie est probable pour des raisons métriques, son assignation à une pièce en particulier n'est en revanche pas possible. Marmorale (1950 : 201) rattache ce fragment à l'*Iphigenia*, mais comme le remarque Spaltenstein (2014 : 420) aucun vers de la pièce d'Euripide n'offre un parallèle exact.

Cichorius (1922 : 38) met en doute l'origine tragique de N 54. Selon lui, si ce fragment appartient à une tragédie, il doit s'agir d'une prétexte ; or Varron indique systématiquement le titre des *praetextae* qu'il cite. Cette réserve est toutefois injustifiée. D'une part, rien dans le texte transmis n'impose de situer N 54 dans le contexte exclusivement romain que présuppose une *praetexta* ; si, comme le suggère Marmorale, on a affaire à un fragment de l'*Iphigenia*, une expression comme *ratem aeratam* pourrait aussi se dire du bateau d'Oreste.³²² D'autre part, il n'est pas certain que Varron ait employé un système de citation uniforme. Plusieurs fragments de Naevius transmis par Varron sont cités sans indication de titre.³²³ Parmi ceux-ci, N 6 est attribué assez certainement à la *Guerre punique*, et N 55 a quelque chance d'en provenir lui

§ 467b

322 Spaltenstein 2014 : 420.

323 N 6 ; N 52 ; N 53 ; N 55 ; N 70.

aussi ; mais N 52, N 53 et N 70 peuvent être rattachés à une tragédie prétexte avec au moins autant de vraisemblance que N 54.

Si ce fragment appartient à la *Guerre punique*, Cichorius (1922 : 37–38) estime qu'il faut le rapporter à la partie historique du poème. Il envisage deux contextes possibles : soit la construction de navires romains en 260 av. J.-C., soit l'instruction navale reçue en 259 par plusieurs milliers de Samnites destinés à former l'équipage de cette flotte. Mais aucun indice interne au texte ne permet de garantir l'une de ces interprétations, de sorte que je considère N 54 comme un fragment d'œuvre incertaine.

§ 468a **conferre queant ratem** – C'est Turnebus (1566 : 164) qui corrige en *conferre queant* la leçon transmise *conferreque aut*. Pour les problèmes métriques induits par cette conjecture, cf. § 467a.

Turnebus restitue avec *queant* une forme de subjonctif présent. Si sa lecture est correcte, N 54 appartient probablement à une proposition subordonnée introduite par une conjonction perdue avec le vers précédent ; on peine en effet à imaginer ici un contexte permettant l'emploi du subjonctif en proposition principale. Mais on ne peut pas exclure que le texte original ait porté la leçon *conferre queunt*. La corruption *-que aut* peut en effet aussi bien reposer sur *queunt* que sur *queant*.

§ 468b Spaltenstein (2014 : 421) interprète *conferre* au sens de « mettre aux prises » ;³²⁴ selon lui en effet, on s'attendrait à une indication de direction, si *nauem conferre* signifiait « mener un navire », comme le propose Marmorale (1950 : 201). Toutefois, un tel complément circonstanciel a pu se perdre dans le contexte. Si la leçon de Turnebus, *queant*, est correcte, on sait que l'énoncé tel qu'il nous est parvenu est incomplet, puisqu'il devait se trouver au vers précédent une conjonction de subordination qui régissait le subjonctif. Le même vers a pu contenir le complément manquant. Dans ces conditions, il me semble préférable de suivre Marmorale et de traduire *conferre ... ratem* par « manœuvrer un navire ».

Sur *ratis* au sens de *nauis*, cf. Spaltenstein (2014 : 420).

§ 469a **qui per liquidum – sedentes** – Warmington (1967 : 68–69) conjecture un texte très différent. Il imprime *aequor per liquidum maris eunt undantis atque sedantis* et traduit par « go over the watery plain of the sea both rough and calm ». Spaltenstein (2014 : 421) privilégie le texte de Warmington : « *sedantis* renvoie (...) à la mer calme, alors que Varron vient de dire *mare appellatum aequor ... cum commotum uento non est* : n'y aurait-il pas comme une continuité de cette idée dans la citation ? »

Cet argument n'est toutefois pas déterminant. Varron, dans ce passage, propose un commentaire de Trag. inc. 224–225 *ferme aderant aequore in alto ratibus repentibus*, en glosant successivement les termes *aequor* et *ratis*. Le texte cité par Spaltenstein constitue l'explication d'*aequor*, tandis que N 54 est introduit pour illustrer l'emploi de *ratis* au sens de *nauis longa*. Rien n'obligeait Varron à établir une continuité entre

324 Pour cette acception, cf. *Thll* IV p. 180, 5–181, 13.

la glose d'*aequor* et celle de *ratis*. On s'en tiendra par conséquent à un texte plus proche de la leçon manuscrite, combinant deux conjectures proposées à l'origine par Scaliger : *qui per liquidum mare sudantes eunt atque sedentes*.³²⁵

Le pronom relatif *quī* doit être interprété comme un ablatif-instrumental. Sur cette forme, cf. Leumann (1977 : 411). § 469b

N 55

Varro *Ling.* 7, 39 apud N a e u i u m :

atque prius pariet lucusta lucam bouem

luca bos elephans. cur ita sit dicta, duobus modis inueni scriptum. nam et in Cornelii commentario erat ab Libycis Lucas, et in Vergilii ab Lucanis Lucas.

Cod. : F.

atque *edd.* : at que F || lucusta (*uel* loc-) *edd.* : -am F.

« Une sauterelle accouchera plutôt d'un éléphant ».

Le texte de ce fragment est certain. Le manuscrit du *De lingua Latina* porte les leçons *at que* et *lucustam*, mais leur correction en *atque* et *lucusta* est admise unanimement par la critique au moins depuis Baehrens (1886 : 51). § 470a

Le manuscrit du *De lingua Latina* indique explicitement Naevius comme auteur du texte cité ; c'est seulement par erreur que les critiques les plus anciens ont cru devoir le corriger pour l'attribuer à Ennius.³²⁶ N 55 a fait son entrée dans les éditions de Naevius avec Schütte (1841 : 85). § 470b

Son appartenance à la *Guerre punique* n'est toutefois pas garantie. Varron, en effet, cite ce fragment sans indication de titre, laissant ouverte la question de son origine épique, dramatique ou satirique.³²⁷ Fraenkel (1935 : 640) a certes défendu l'attribution de N 55 à la *Guerre punique* : « es hat nicht die geringste Wahrscheinlichkeit, dass die beiden von Varro zitierten *commentarii* etwas anderes gewesen wären als Erläuterungen des berühmtesten und umfangreichsten Gedichts, eben des *Bellum Poenicum* ». Mais cet argument n'est pas déterminant, car on voit mal ce qui aurait empêché Cornelius et Vergilius de commenter aussi l'œuvre dramatique de Naevius. Et même en admettant que Fraenkel ait eu raison sur ce point, rien n'indique que les commentaires cités par Varron aient porté précisément sur N 55 ; à supposer que Varron ait trouvé ce fragment dans un texte dramatique, rien ne l'empêchait d'en discuter le contenu en s'appuyant sur des commentaires de la *Guerre punique*.

À cela s'ajoute que N 55 admet une scansion trochaïque. On peut en effet lire ce fragment comme un septénaire amputé de ses quatre derniers éléments, avec

325 Conjecture *per liquidum* : Scaliger s. d. : 203. Conjecture *sedentes* : Scaliger 1565 : 137.

326 Cf. Stephanus 1564 : 133 ; Delrius 1593 : 105 ; Scriverius 1620 : 31 ; Vossius 1620 : 49 ; Bothe 1834 : 67 ; Spangenberg 1825 : 106–107.

327 Attribution à une satire par Baehrens 1886 : 51 ; Pisani 1975 : 71.

prius et *bouem* en abrégement iambique : *átque pr̄iūs pariēt lucústa | Lúcam bóuēm* <◌ – ◌×>. L'idée d'une sauterelle accouchant d'un éléphant appartient d'ailleurs plus probablement au répertoire comique qu'à celui de l'épopée.³²⁸ Dans ces conditions, l'hypothèse d'une origine dramatique ne peut pas être exclue pour N 55, de sorte que son classement parmi les fragments d'œuvre incertaine s'impose.

§ 470c

Le contexte de ce fragment ne peut pas être déterminé plus précisément. Il s'agit manifestement d'un *adynaton*, mais on ignore à quoi il se rapporte, et rien ne permet non plus d'identifier le personnage qui prononce ces paroles. Selon Spangenberg (1825 : 106–107), qui attribuait ce fragment aux *Annales* d'Ennius, N 55 appartiendrait à un discours prononcé par Regulus ; celui-ci tenterait de dissuader les sénateurs d'entrer en négociation avec Carthage, affirmant qu'on verra une sauterelle engendrer un éléphant avant que les Carthaginois ne deviennent des adversaires valeureux. De Moor (1877 : 87) adopte une interprétation similaire, tout en admettant l'attribution de N 55 à la *Guerre punique*. Frassinetti (1969 : 260–261) croit lui aussi à l'origine épique de ce fragment. Selon lui, la mention d'un éléphant et d'une sauterelle donne une coloration africaine à ce qui pourrait être le discours rapporté d'un locuteur carthaginois. Il pourrait s'agir de Didon, en colère suite au départ des Troyens (une sauterelle enfantera un éléphant avant que Carthage ne fasse la paix avec les Troyens) ; à moins que l'auteur de ces paroles ne soit Hamilcar, sommé de se rendre (une sauterelle enfantera un éléphant avant qu'Hamilcar n'accepte le traité de paix). Il serait vain de discuter ces diverses interprétations, compte tenu des incertitudes qui entourent l'attribution de N 55 à la *Guerre punique*.

§ 471a

lucam bouem – C'est son intérêt pour l'étymologie de *lūca bōs* qui a conduit Varron à transmettre le texte de N 55. Avant lui, deux commentateurs nommés Cornelius et Vergilius s'étaient déjà essayés à expliquer ce mot. Varron rappelle leurs opinions avant d'exposer sa propre hypothèse. Ainsi Cornelius rattache-t-il *lūca* à l'adjectif *Libycus* tandis que Vergilius y voit plutôt une forme apparentée à *Lūcanus*. Varron préfère, pour sa part, rapprocher *lūca* de *lūx*.

§ 471b

Si la position de Cornelius est évidemment intenable, l'hypothèse de Vergilius a trouvé un défenseur à l'époque moderne en la personne de Meister (1916 : 42–50). Selon lui, *lūca* est un emprunt à l'osque **loukāns* « Lucanien » (< **loukānos*), une forme de nominatif que l'on peut reconstruire sur la base du génitif pluriel *λουκανοῦ*, attesté sur une pièce lucanienne du 3^e s. av. J.-C.³²⁹ Après simplification du groupe *ns*, **lūkās* aura été interprété comme un nom de la première déclinaison, et traité en conséquence comme un thème latin en *-a*.

Curieusement, Meister voit dans *lūca bōs* un masculin, mais cette conception appelle une correction. En effet, ce groupe ne peut être interprété que comme un féminin, puisque *lūca* est un adjectif et qu'il n'existe pas d'adjectif masculin de la

328 Argument déjà formulé par Havet 1880 : 257.

329 Cf. Rix 2002 : 133.

première déclinaison ;³³⁰ cf. en outre Lucr. 5, 1339 *ut nunc saepe boues lucae ferro male mactae*, où l'accord de *mactae* avec *boues* ne laisse aucun doute sur l'appartenance de *lūca bōs* au genre féminin. Si donc l'hypothèse d'une origine osque est correcte, l'emprunt de *lūca bōs* a dû s'accompagner d'ajustements formels qui ne se sont pas limités à l'aspect phonétique décrit par Meister ; il a dû s'y ajouter une réinterprétation morphologique assimilant l'adjectif *lūca* à un nominatif singulier de la première déclinaison et entraînant le traitement du groupe *lūca bōs* comme un féminin.³³¹

Au plan sémantique, la désignation de l'éléphant comme une « vache lucanienne » demande une justification. Selon Vergilius,³³² les Romains auraient donné à l'éléphant, vu pour la première fois en Lucanie pendant la guerre pyrrique, le nom du plus grand quadrupède jusqu'alors connu d'eux, la vache. Il est probablement vrai que le premier contact direct des Romains avec des éléphants remonte à l'affrontement contre Pyrrhus en Italie du Sud ; mais on peut légitimement soupçonner une étymologie populaire derrière l'explication de Vergilius. Il s'agit plus vraisemblablement d'une substitution par tabou, trouvant son origine dans la langue militaire. Les soldats romains auront remplacé le nom de l'éléphant, redoutable machine de guerre, par une expression faisant référence à un autre animal, familier et généralement inoffensif. L'emploi d'un terme typique du langage légionnaire ne surprendrait pas de la part de Naevius, puisqu'on sait qu'il évoquait son expérience militaire dans la *Guerre punique* (cf. N 37).

Au plan morphologique, toutefois, l'hypothèse de Meister présente une difficulté. On comprend mal pourquoi les Romains, en empruntant à l'osque un adjectif signifiant « lucanien », auraient procédé à de telles adaptations morphologiques. Il est connu que, dans les thèmes osques en *-o*, la voyelle thématique se maintient à toutes les formes, sauf au nominatif singulier ; par conséquent, partout où l'adjectif **loukāns* apparaissait à un autre cas, le thème **loukāno-* était reconnaissable. Dans ces conditions, compte tenu de la fréquence des ethnonymes latins en *-āno-*, on s'attendrait à ce que **loukāns* soit immédiatement identifié comme équivalent à l'adjectif latin *Lūcānus*.

Sans doute vaut-il mieux, comme le proposait déjà Varron, rattacher *lūca* à la racine de *lūx*.³³³ Un adjectif latin *lūcus*, *-a*, *-um* pourrait représenter p.-i.-e. **leuk-ó-*, un adjectif dérivé de la racine **leuk-* « briller ». La même formation est reflétée par les adjectifs gr. λευκός « blanc, brillant », skt. *rocá-* « brillant » ; cf. aussi lit. *laukas* « porteur d'une tache blanche sur le front ; chauve » < p.-i.-e. **louk-ó-*. Si cette étymologie indo-européenne est correcte, on peut reconstruire pour l'adjectif latin *lūcus*, *-a*, *-um* le sens de « blanc, brillant ». Il s'agirait alors d'un ancien adjectif tombé en désuétude et supplanté généralement par *albus*, *uel sim.* ; il ne se serait maintenu plus longtemps

§ 471c

330 Argument déjà formulé par Sandoz 1989 : 758.

331 Sandoz 1989 : 759.

332 Cf. Varro *Ling.* 7, 39.

333 L'étymologie de Varron est défendue à l'époque moderne par Buecheler 1885 : 149–150.

que dans le nom de l'éléphant, peut-être parce que *lūca bōs* était perçu comme un quasi-composé.

Au point de vue morphologique, cette solution s'appuie sur des données comparatives satisfaisantes. La justification sémantique, en revanche, s'avère plus difficile. Les Romains n'associaient pas particulièrement une teinte claire à l'éléphant. Un passage de l'*Épître à Auguste* suggère que cette caractéristique suscitait plutôt l'étonnement : Hor. *Epist.* 2, 1, 196 *siue elephans albus uulgi conuerteret ora*. Et ce sentiment est même confirmé par le commentaire que le pseudo-Acron donne de ce texte : Schol. Hor. *Epist.* 2, 1, 195 *monstruosum est ... elephantem album uidere, cum naturaliter niger sit*.

Varron, d'ailleurs, fonde judicieusement son étymologie sur le sens de « brillant » plutôt que sur celui de « blanc » : Varro *Ling.* 7, 40 *lucas ab luce, quod longe relucebant propter inauratos regios clupeos, quibus eorum tum ornatae erant turres*. Mais dans l'ensemble, tout cela fait l'effet d'une explication ad hoc. L'étymologie varronienne s'accorderait certes avec l'hypothèse, formulée précédemment (cf. § 471b), d'un tabou propre à la langue militaire ; toutefois, l'éventuel remplacement d'« éléphant » par « vache brillante » *uel sim.* semble en fin de compte moins bien motivé qu'une substitution par « vache lucanienne ». Faute d'une solution aussi satisfaisante au plan sémantique que morphologique, l'étymologie de *lūca bōs* reste donc incertaine.

§ 471d

Je laisse ici sans discussion plusieurs hypothèses concurrentes : Billigmeier 1988 (origine hittite de *lūca bōs*) ; Arena 1988 (*Lūca* est un adjectif ethnique formé secondairement à partir de *Lūcānus* sur la base de l'analogie avec des *cognomina* comme *Albā* : *Albānus*, etc.) ; Peruzzi 1990 : 315–316 (emprunt au marrucin d'un ethnonyme signifiant « lucanien »). Je n'ai pas trouvé la contribution de Filippin (1993–1994), signalée par Citti (1997 : 227).

N 56°

Fest. p. 262 <runa genus teli significat ... ru>nas <... Ennius (Ann. 589) ... runat>a re<cedit, id est proeliata ...> N a e u i < u s ...>

« *Runa* désigne une sorte de javelot... *runas*... Ennius... *runata recedit* “défaite, elle bat en retraite” ... Naevius... ».

§ 472

Le nom de Naevius, même s'il n'est pas conservé en entier, est garanti. En revanche, le texte du fragment et le titre de l'œuvre dont il provient sont perdus. Une partie du contexte peut être restituée grâce au témoignage complémentaire de Paul. Fest. p. 263 *runa genus teli significat ; Ennius : runata recedit, id est proeliata*.³³⁴ Le manuscrit de Festus est trop endommagé pour qu'on puisse déterminer à quel contexte appartenait le fragment de Naevius cité ici. Faute d'une indication de

titre, on ignore s'il provenait de la *Guerre punique* ou d'un autre texte de Naevius. Je place donc N 56 parmi les fragments d'œuvre incertaine.

N 57

Fest. p. 310 *supparus* <puellare dicebatu>r uestimen<tum lineum, quod et s>ubucula ap<pellabatur. Titinnius i>n Fullonia ... omne quod ...

<sup>parum

puni<ceum uestimentum ita uo>cat N a e u i u s d e < b e l l o p u n i > c o .

Cod. : F.

lacunas suppl. Li praeter puniceum – uocat Ur || naevius] neu F.

Cf. Paul. Fest. p. 311 *supparus* uestimentum puellare lineum, quod et subucula, id est camisia, dicitur.

« Tunique ».

Ce fragment est transmis dans une portion très endommagée du manuscrit de Festus. Je le reproduis ici avec les compléments dus à Ursinus (1581 : 119) et à Lindsay. Une partie du contexte peut être reconstituée en se basant sur l'épitomé de Paul Diacre, mais l'attribution à la *Guerre punique* et le nom même de Naevius reposent sur une conjecture incertaine. Le manuscrit porte la leçon *neuide*<...>çø, que Lindsay corrige en *Naevius de <bello Puni>co*. Cette intégration paraît suspecte à Mariotti (1967 : 247). Elle serait, selon lui, trop courte de cinq à six lettres pour combler la partie illisible du manuscrit. Mariotti signale en outre que la formule *Naevius de bello Punico* est, sur deux points, en désaccord avec le système de citation employé dans le *De uerborum significatu*. D'une part, les citations de la *Guerre punique* y sont introduites par la tournure *Naevius in carmine belli Punici* ou simplement par *Naevius* ; d'autre part, la préposition *de* n'y est employée que dans des titres de discours ou d'ouvrages érudits.

§ 473

Ces incertitudes n'ont pas empêché plusieurs critiques de rattacher N 57 à la partie mythologique de la *Guerre punique*.³³⁵ Marmorale (1950 : 245), en particulier, pense à l'habit revêtu par Ascagne lors de la réception des Troyens devant Didon. Toutefois, Plaut. *Epid.* 232 cite le *supparus* dans une liste des nouveautés de la mode féminine, et Paul Diacre parle d'un *uestimentum puellare*, ce qui exclut l'interprétation de Marmorale. Varro *Men.* 121 *indutus supparum* ne contredit pas cette analyse ; il peut y être question d'un homme travesti en femme, une situation qui ne s'applique a priori ni à Ascagne, ni à aucun personnage masculin de la *Guerre punique*.³³⁶ D'autres, avec L. Mueller (1884a : 159 ; 1885a : 164), rapprochent ce fragment de N 3 et des objets précieux emportés par les Troyens lors de leur fuite.³³⁷ Mais l'état de la tradition est trop lacunaire pour autoriser des interprétations aussi précises. Si ce

335 Cf. Ferrero 1948 : 118 ; Frassinetti 1969 : 248 ; Flores 2011b : XXVIII.

336 Barchiesi 1962 : 515.

337 Cf. Baehrens 1886 : 44 ; Morel 1927 : 19 ; Perret 1942 : 479.

fragment appartient à la *Guerre punique*, ce qui n'est pas garanti, rien ne permet de déterminer dans quel contexte Naevius a mentionné un *supparus*. Quoi qu'il en soit, aucun élément probant ne permet d'écarter une origine dramatique, de sorte que l'on placera N 57 parmi les fragments d'œuvre incertaine.

- § 474 **supparum** – Wordsworth (1874 : 575) et les dictionnaires anciens considèrent *supparus* comme une variante de *sīparum*, *sīparium* « petite voile » (emprunté au gr. σίφαρος), mais ce rapprochement est difficile au plan phonétique et sémantique ; Ernout/Meillet/André (1985 : 832) contestent tout rapport entre *supparus* et *sīparum*. Le vocalisme, avec son *a* en syllabe intérieure ouverte, n'est pas latin. On s'attendrait à **supperus*.³³⁸ Varro *Ling.* 5, 131 envisage une origine osque, ce qui est possible. En revanche, la connection de *supparus* avec *suprā*, également proposée par Varron, est difficile à prouver.

N 58

Fest. p. 352 (*uide L 9*) *topper* (...) *citius. sic C n . N a e u i < u s*
topper > capeset flammam Volcani

Cod. : F.

Cn – *capeset Vah* : C. *naeicapesset F* ; *alii alia*.

« Prendra bientôt la flamme de Vulcain ».

- § 475a Le début du fragment, dans l'état où le manuscrit le transmet, est manifestement corrompu. On lit en effet le texte suivant : *sic cnaeicapesset flammam uolcani*. La séquence *cnaeicapesset* conserve une trace du nom de Naevius ainsi qu'une partie de la citation. Celle-ci doit toutefois être amputée d'un ou plusieurs mots initiaux, puisqu'il y manque l'adverbe *topper*, dont elle est censée contenir une occurrence. La solution retenue ici consiste à corriger *cnaeicapesset* en *Cn. Naeuius : topper capeset*, postulant la perte accidentelle d'une portion de texte limitée.³³⁹ Havet (1880 : 307) pense pour sa part à un saut du même au même, et conjecture *Cn. Naeuius : topper saeui capeset*. Mais l'explication par un saut du même au même ne s'impose pas dans ce contexte, qui présente d'autres fautes apparemment dépourvues de cause logique : cf. par exemple L 16, transmis avec la leçon fautive *utrius fuerint*, et L 49, lui aussi amputé de son début. Je préfère m'en tenir à une correction minimale, rétablissant le nom de l'auteur et le mot manquant.

- § 475b L'état de la tradition ne permet donc pas de déterminer si N 58 appartient à la *Guerre punique* ou à une pièce de théâtre. Le texte conjectural retenu ici peut se lire comme un sénairé iambique manquant de ses deux dernières syllabes :³⁴⁰ *topper >*

338 Ernout/Meillet/André 1985 : 669.

339 Solution proposée par Vahlen 1854 : 19.

340 Warmington 1967 : 68 adn. b.

capesset flammam Volcani < ~ ->. ³⁴¹ La perte d'une fin de vers n'aurait rien de surprenant dans ce contexte hautement corrompu. La distribution de *topper* ne permet pas de conclusion plus certaine, puisque cet adverbe est attesté aussi bien dans des textes épiques (L 9 ; L 15 ; L 16) que dans des fragments dramatiques (Enn. *Scaen.* 428 ; Pacuu. *Trag.* 424 ; Acc. *Trag.* 387).

Les critiques qui attribuent N 58 à la *Guerre punique* le rapportent soit à une prophétie de Vénus relative à la fin de Troie, ³⁴² soit à l'incendie de la flotte troyenne. ³⁴³ On a aussi pensé, sans grande vraisemblance, à l'incendie du temple de Vesta en 241 av. J.-C., signalé par Liu. *Perioch.* 19. ³⁴⁴ Mais rien, dans le texte transmis, ne permet une telle précision.

Seul un élément interprétatif est certain : on a affaire à un énoncé au futur annonçant la propagation d'un feu. On envisagera assez spontanément l'exposé d'une stratégie militaire. Un discours de cet ordre pourrait trouver sa place dans une épopée historique comme la *Guerre punique*. Aussi Cichorius (1922 : 42–43) rattache-t-il ce fragment au siège de Lilybée, un épisode connu notamment par Pol. 1, 48, 3. ³⁴⁵ On sait qu'au cours de cette opération, les Carthaginois assiégés ont tiré parti d'un vent tempétueux pour incendier les machines de siège romaines. D'après Polybe, cette idée n'est pas venue des généraux carthaginois, mais de simples mercenaires grecs. À supposer que l'interprétation de Cichorius soit correcte et que Naevius suive la même version que Polybe, on aurait ici un fragment d'un discours direct prononcé par un personnage secondaire (cf. § 366).

§ 475c

D'un autre côté, des considérations de nature stratégique peuvent aussi trouver leur place dans une tragédie. On comparera le présent texte à N 71, un fragment tragique que Spaltenstein (2014 : 392) analyse comme « l'annonce d'un plan de bataille, faite dans le cadre d'une délibération entre chefs ou comme une information à des tiers ». La même interprétation est envisageable pour N 58, de sorte que ce fragment ne présente aucun lien thématique nécessaire avec la *Guerre punique*. Dans ces conditions, on conservera ce texte parmi les fragments d'œuvre incertaine.

§ 475d

topper – Sur le sens et l'étymologie de cet adverbe, cf. § 73.

§ 476

capesset – Le verbe *capessere* appartient au groupe des déverbatifs de la troisième conjugaison en *-essere, -issere, -ässere* ; sur ces formations, cf. Leumann (1977 : 555–556).

§ 477

341 Pour une structure métrique similaire, cf. Naeu. *Com.* 22 *suopte utrosque decuit acceptos cibo*.

342 Hypothèse proposée par Büchner 1982 : 36. Klussmann 1843 : 38–39 pense lui aussi à l'incendie de Troie, mais n'imagine pas de prophétie. Pour Pascoli 1927 : 13, la prophétie est prononcée par Anchise.

343 Schütte 1841 : 74. Cf. Verg. *Aen.* 5, 604–666.

344 Flores 2011b : XLVII–XLVIII. Hypothèse répétée par Flores 2015 : 325–327.

345 Cf. aussi Diod. 24, 1, 3.

N 59

Ps. Ascon. *Verr.* p. 215, 18 te non fato, ut ceteros ex uestra familia : dictum facete et contumeliose in Metellos antiquum N a e u i i est :

fato Metelli Romae fiunt consules

cui tunc Metellus consul iratus uersu responderat senario hypercatalecto, qui et Saturnius dicitur : dabunt malum Metelli Naeuio poetae.

Cod. : MPS.

naeuii] ñaerii S^{nc} ñeuii S^{nc} neuī MP.

1 romae] -ma MP.

Cf. *Cic. Fam.* 5, 2, 8 ; *Bass. Gramm.* VI 266, 16 ; *Ter. Maur.* 2517 ; *Sacerd. Gramm.* VI 531, 17 ; *Ps. Mar. Victorin. Gramm.* VI 139, 19 ; *Fortun. Gramm.* VI 294, 4.

« Par malheur des Metelli sont élus consuls à Rome ».

§ 478 Le texte de ce fragment est certain. Les témoignages manuscrits ne se distinguent que par une bévue partagée par P et M – *Roma*, contre *Romae* dans S. Il n’y a pas lieu, a priori, de modifier l’ordre des mots. Les éditeurs qui le font renoncent inutilement à un sénaire iambique impeccable. Or, rien n’impose cette solution, puisque N 59 pourrait appartenir à un texte dramatique aussi bien qu’à la *Guerre punique*.

La tradition n’indique pas si N 59 ressortit au corpus épique ou à un autre texte de Naevius. Sa scansion iambique suggère une origine dramatique, mais son appartenance à la *Guerre punique* n’est pas exclue. Ce vers, avant d’être mis par écrit par le pseudo-Asconius, a dû être transmis oralement pendant plusieurs siècles, comme une anecdote répétée de bouche à oreille. Si l’original était un saturnien, il a pu être transformé en sénaire iambique par un accident de la tradition orale. La question de son origine épique ou dramatique doit par conséquent rester en suspens.

§ 479a **fato ... Romae** – Selon Gruen (1990 : 98), l’injure contenue dans ce vers consiste à suggérer que les Metelli doivent leur élection moins à leurs mérites personnels qu’à des circonstances extérieures.³⁴⁶ Naevius insinuerait ainsi qu’un représentant de cette famille ne peut compter que sur le *fatum* « hasard » pour accéder au consulat.³⁴⁷ Si cette interprétation est correcte, il faut lire *fato* comme un ablatif à

346 E. Fraenkel 1935 : 623–624 allait dans le même sens en traduisant *fato* par « ohne sein Zutun und Verdienst ». Cf. *Cic. Fam.* 14, 1, 1 *quae si ... fato facta putarem, ferrem ... facilius ; sed omnia sunt mea culpa*. Vatin. *Cic. Fam.* 5, 9, 1 *non meo ... merito ... sed ... fato nescio quo* ; dans ces passages, *fato*, employé en usage adverbial, s’oppose à *mea culpa* ou *meo merito*.

347 Frank 1927 : 106–107. Cf. *Cic. Fam.* 5, 2, 8, une lettre adressée à Q. Caecilius Q. f. Metellus Celer ; selon Frank, Cicéron fait référence à ce vers, mais utilise *casu* au lieu de *fato*. Pour Marx 1911 : 61–63, *fato* renverrait à la réponse d’un oracle, mais cette hypothèse est rejetée à juste titre par Frank 1927 : 106.

valeur instrumentale, et *Romae* comme un locatif:³⁴⁸ « c'est par hasard qu'à Rome, les Metelli sont élus consuls ». Additionnellement, un jeu de mots sur le sens de *fatum* – « hasard », mais aussi « malheur » – pourrait contribuer au caractère insultant de ce vers ; pour l'emploi de *fatum* au sens de « malheur », cf. Pacuu. *Trag.* 376 *ita fati oppressit iugum*.³⁴⁹

L'interprétation concurrente proposée par Jocelyn (1969a : 46–47) me paraît moins convaincante. Selon lui, s'il était question du déroulement régulier d'une élection consulaire, on s'attendrait à une formule comme *auspicato Q. Metellus consul factus est*.³⁵⁰ Le remplacement de l'ablatif *auspicato* par *fato* constituerait une allusion aux prédictions des prophètes de malheur nommés *uates* : « the iambic verse *fato Metelli Romae fiunt consules* was designed (...) to suggest that men like Metellus reached the consulship at assemblies preceded not by favourable signs duly observed by an *augur* in his *templum* but by the utterance of some *uates* warning of evil in the event of such an election » (Jocelyn 1969a : 46). Cette interprétation, malgré son ingéniosité, n'est pas entièrement satisfaisante ; le locatif *Romae*, absent de la formule censée être parodiée par Naevius, n'y trouve pas d'explication.

§ 479b

Metelli – Le pluriel *Metelli* n'englobe sans doute pas tous les Caecilii Metelli à avoir obtenu le consulat.³⁵¹ Il s'agit plus probablement d'une attaque dirigée contre un seul d'entre eux. Deux membres de cette famille ont exercé la magistrature suprême du vivant de Naevius. L'un, L. Caecilius Metellus, a obtenu deux consulats pendant la première guerre punique, en 251 et 247 av. J.-C.; l'autre était son fils, Q. Caecilius Metellus, consul en 206.

§ 480a

Si ce fragment appartient à la *Guerre punique*, on peut, avec Marmorale (1950 : 254 *et passim*), le rapporter à L. Caecilius. Le pluriel *Metelli* se justifie dans ce cas, puisque ce Metellus est déjà le deuxième de sa lignée à obtenir le consulat, après son père C. Caecilius Metellus Denton en 284 av. J.-C. Ce vers, selon Marmorale, aurait eu à l'origine un sens élogieux : « les Metelli deviennent consuls à Rome par décret divin ». L. Caecilius a en effet joué un rôle providentiel au cours de la première guerre punique ; cf. notamment Pol. 1, 40, 1–1, 41, 6. C'est seulement après l'élection de Q. Caecilius Metellus que les ennemis de ce dernier auraient détourné le sens de N 59.

348 Pour cette tournure avec *Romae* au locatif, cf. CIL I² 9 *honc oino ploirume consentiont R[oma]i* – si toutefois la lacune est correctement comblée (Kruschwitz 2002a : 64–65 privilège *Romane*).

349 Pour d'autres exemples, cf. *Thll* VI 1 p. 359, 4–22. Dans un sens comparable, cf. Wissowa 1910 : 53 (« eine unentrinnbare Schicksalsfügung »). Jachmann 1923 : 185 (« das Schicksal, und zwar – und das ist wichtig – das böse Schicksal »).

350 Cf. Cic. *Mur.* 1 *illo die quo auspicato comitiis centuriatis L. Murenam consulem renuntiaui. Nat. deor.* 2, 10 *qui et consul rogauit et augur et auspicato*. Liu. 21, 63, 7 *consulem ante inauspicato factum* (sc. C. Flaminius).

351 Interprétation déjà défendue par Marx 1911 : 60 ; Jachmann 1923 : 184.

§ 480b Si, en revanche, ce vers provient d'une pièce de théâtre, il aura vraisemblablement été conçu dès l'origine comme une insulte envers l'un de ces personnages ; et compte tenu de la bonne réputation dont jouissait L. Caecilius, la victime de Naevius devait plutôt être Q. Caecilius.

Marmorale (1950 : 50–51) a voulu démontrer qu'une origine dramatique n'était pas possible ; son argumentation repose sur le témoignage de Cic. *Rep.* 4, 11 *sed Periclen ... uiolari uersibus ... non plus decuit, quam si Plautus ... noster uolisset aut Naeuus Publio et Gnaeo Scipioni aut Caecilius Marco Catoni maledicere*. Pour Marmorale, ce texte prouve que Naevius prenait soin de ne pas nommer explicitement les personnages qu'il louait ou critiquait dans ses pièces de théâtre. Mais cet argument n'est pas concluant. L'impossibilité pour les poètes républicains de critiquer nommément correspond peut-être moins à une réalité factuelle qu'à un idéal cicéronien projeté sur un passé mythique. Et même dans le cas contraire, l'infraction d'une telle règle justifierait sans doute les conséquences fâcheuses dont les Metelli ont menacé Naevius en retour.³⁵²

§ 480c D'ailleurs, s'il y a une allusion au consul Q. Caecilius Metellus, elle peut être indirecte. Le latin possède en effet un substantif *metellus* « mercenaire, valet d'armée ». ³⁵³ Naevius a pu intégrer à une comédie une réplique qui, tout en se référant formellement à des *metelli*, devait s'interpréter hors contexte comme une pique contre Metellus : « par malheur, on élit à Rome des goujats comme consuls ». De cette façon, sans critiquer personne publiquement, l'allusion au consul de 206 av. J.-C. était compréhensible pour les spectateurs qui connaissaient la politique romaine.

N 60

Seru. auct. *Aen.* 1, 213 (*de uocibus aena locant agitur*) quidam autem aenum speciem uasi non utique aerei tradunt, ut N a e u i u s :

aenum plumbeum

Cod. : CP.

uasi] uasis *Th* || aerei] aeriae *P*.

1 aenum *scripsi* : aenus *C* aeneus *P* ahenum *Th i. a.* || plumbeum *Th i. a.* : -bus *C* -beus *P*.

« Chaudron en plomb ».

§ 481a L'adjectif neutre substantivé *a(h)enum* « chaudron » est un dérivé en *-no-* formé sur *aes* « bronze » : cf. ombr. **ahesnes** (III 18 ; III 19). Cette étymologie suggère qu'un

352 Cf. Met. in Naeu. Bass. *Gramm.* VI 266, 7 *malum dabunt Metelli Naeuio poetae*. Pour Marx (1911 : 66–68), ce texte provient d'un passage autobiographique de la *Guerre punique*, dans lequel Naevius raconte son altercation avec Metellus. La présence d'une indication autobiographique dans le poème de Naevius est certes garantie par N 37, mais on ignore si cet épisode contenait plus qu'une évocation de son service militaire.

353 Déjà signalé par Mattingly 1960 : 434 et Herrmann 1962 : 798. Cf. *ThlL* VIII p. 880, 13–22.

chaudron est normalement composé de ce métal. Un commentateur anonyme de Virgile signale toutefois une exception, et cite N 60 pour exemplifier l'emploi d'*a(h)enum* en référence à un récipient fait d'une matière autre que le bronze.

Les incertitudes liées à l'établissement du texte empêchent de saisir immédiatement le rapport entre le témoignage de Naevius et cet usage particulier d'*a(h)enum*. Le manuscrit C présente, d'après l'apparat critique de l'*editio Harvardiana*, la leçon *aenus plumbus*, tandis que P porte, selon mon autopsie, *aeneus plumbeus*. C'est ce dernier texte que Bini/Traina (1986 : 11) retiennent, en l'imprimant toutefois entre *crucis*.

Si l'on s'en tient à la leçon de C, *aenus plumbus*, ce fragment se référerait à du « plomb fait de bronze », ou du « plomb au bronze ». Mais une telle expression, en plus de présenter un sens obscur, n'aurait rien en commun avec la scholie qu'elle est censée illustrer. Le résultat n'est pas plus satisfaisant en retenant le texte de P, *aeneus plumbeus*, qui paraît lui aussi dépourvu de sens. On peut certes, avec Klusmann (1843 : 81), intervenir sur la ponctuation ; en plaçant une virgule après *aeneus*, le fragment de Naevius se réduit à ce seul mot et *plumbeus* apparaît comme une glose du scholiaste. La scholie peut alors être comprise comme suit : « certains rapportent que l'*a(h)enum* est une sorte de récipient, pas nécessairement fait de bronze ; de la même manière, Naevius (emploie) *aeneus* (au sens de) *plumbeus* ». ³⁵⁴ Mais même ainsi, le fragment de Naevius n'offrirait qu'un vague parallèle, sans rapport direct avec l'affirmation précédente du scholiaste.

Il est préférable de reprendre, avec Blänsdorf (2011 : 62), la conjecture de Thilo/Hagen. Ceux-ci corrigent le texte transmis en *ahenum plumbeum*, rétablissant un rapport logique immédiat entre le commentaire du scholiaste et l'exemple de Naevius : « certains rapportent que le chaudron est une sorte de récipient, pas nécessairement fait de bronze ; par exemple Naevius, "un chaudron en plomb" ». ³⁵⁵

À la différence cependant de Thilo/Hagen, j'imprime *aenum* sans le *h* servant, dans l'usage classique, à distinguer la séquence phonologique /ae/ de la diphtongue /ai/. L'emploi de cette lettre n'est en effet pas obligatoire, et elle est absente dans les deux témoins ; on peut en conclure qu'elle manquait aussi dans la scholie originale. Quant à savoir si cette graphie représente dans une certaine mesure celle employée par Naevius, cf. § 55.

La tradition manuscrite n'indiquant pas de titre, on ne peut pas garantir la nature épique de ce fragment. Bini/Traina (1986 : 11), dans un premier temps, ont proposé de l'attribuer à la *Guerre punique*, au motif que les fragments dramatiques de Naevius ne sont pas cités dans le *Servius auctus*. Mais cet argument n'est pas concluant, puisque les interpolations du commentaire de Servius contiennent deux fragments de

§ 481b

354 Le scholiaste propose ailleurs une explication similaire pour l'adjectif *aeneus* : cf. Seru. auct. Aen. 1, 295 *quidam aeneis pro ferreis tradunt, ut micat aereus ensis* (= Verg. Aen. 7, 743) *et aerea quem obliquum rota transit* (= Verg. Aen. 5, 274).

355 Je laisse ouverte la question de savoir à quelle occasion Naevius a pu mentionner ce curieux ustensile. Peut-être s'agit-il d'un adynaton ?

Naevius provenant vraisemblablement de tragédies : Seru. auct. *Aen.* 4, 267 (= Naev. *Trag.* 57).³⁵⁶ *Georg.* 1, 266 (= Nouius *Atell.* 4a–b, aujourd’hui généralement attribué à Naevius).³⁵⁷ Bini/Traina (1990 : 13) maintiennent leur attribution hypothétique dans la seconde édition de leur ouvrage. Toutefois, ils accordent une large place aux doutes formulés par De Nonno (1989 : 81). Il en ressort qu’on doit considérer l’origine épique de N 60 au mieux comme hautement douteuse. Je renonce à trancher cette question et maintiens par conséquent ce texte parmi les fragments d’œuvre incertaine.

N 61°

Seru. auct. *Aen.* 1, 273 *N a e u i u s* et Ennius (cf. *Seru. Aen.* 6, 777) *A e n e a e* *e x* *f i l i a* *n e p o t e m* *R o m u l u m* *c o n d i t o r e m* *u r b i s* tradunt.

« Naevius et Ennius rapportent que Romulus, fondateur de la Ville, est le petit-fils d’Énée par sa fille ».

§ 482 La *communis opinio* considère N 61 comme un fragment indirect. Seul Flores (2011b : 43) y voit un fragment direct, puisqu’il restitue ce qu’il présente comme trois *cola* saturniens : *Aeneae ex filia / nepotem Romulum | conditorem urbis*. Mais deux arguments s’opposent à cette hypothèse. D’une part, rien n’indique que Servius se borne à une légère réélaboration de sa source ; en l’absence d’une marque explicite de citation, on doit admettre que la notice du scholiaste ne reflète pas littéralement le texte auquel elle se rapporte. D’autre part, même en admettant la possibilité de reconstruire la teneur d’un fragment à partir d’une scholie, comment garantir que Servius paraphrase ici Naevius plutôt qu’Ennius ?

À supposer que N 61 se rapporte à la *Guerre punique*, il se situera selon toute vraisemblance dans la partie mythologique de ce poème. Depuis Strzelecki (1935 : 26), les éditeurs le placent au livre III, considéré comme le dernier livre entièrement consacré au récit légendaire. Büchner (1982 : 28–29), estimant que la narration de la préhistoire romaine s’achevait par la fondation de Rome, rattache N 61 à ce dernier épisode. Mais l’ascendance de Romulus n’était pas nécessairement mentionnée par Naevius dans ce contexte. Le poète a dû décrire le mariage d’Énée avec une femme italienne ; il a pu, à ce moment, évoquer par prolepse le nom et le destin de la descendance issue de cette union.

Quoi qu’il en soit, le scholiaste n’indiquant pas de titre, la nature épique de N 61 ne peut être garantie sur la base de son seul témoignage. La scholie pourrait se référer à une pièce de théâtre, puisque le *Seruius auctus* contient aussi des fragments attribués avec une certaine vraisemblance à des tragédies de Naevius (cf. § 481b). Dans ces conditions, je préfère placer N 61 parmi les fragments d’œuvre incertaine.

356 Cf. De Nonno 1989 : 81.

357 Cf. Spaltenstein 2014 : 312–318.

N 62°

Seru. auct. *Aen.* 4, 9 Anna soror : cuius filiae fuerint Anna et Dido, N a e u i u s dicit.

« “Anna, ma sœur” : Naevius dit de qui Anna et Didon furent les filles ».

La tradition de Servius n'indique pas de titre, de sorte que la nature épique de N 62 ne peut être garantie. Je le classe pour cette raison parmi les fragments d'œuvre incertaine. Toutefois, parmi les titres connus de Naevius, la *Guerre punique* constitue le meilleur candidat à l'attribution de ce fragment, en raison d'une évidente proximité thématique ; N 62 s'intégrera en effet sans difficulté à la partie mythologique de ce poème. Servius ne dit pas comment Naevius appelait le père d'Anna et Didon. Virgile nomme ce personnage Methres (*Verg. Aen.* 1, 343) ou Belus (*Verg. Aen.* 1, 621), mais il serait vain de spéculer sur la version retenue par Naevius. L'attribution de ce fragment à la partie mythologique de la *Guerre punique*, pour probable qu'elle soit, n'apporte qu'une faible lumière sur le rôle qu'y jouaient les personnages de Didon et Anna. Les deux sœurs font-elles l'objet d'une simple mention en passant, ou prennent-elles part à un épisode développé comparable à celui de l'*Énéide* ? Les données fournies par N 62 ne permettent pas à elles seules de le déterminer.

§ 483

N 63

Macr. *Sat.* 6, 5, 8 i d e m a l i b i (*uide N 14*) :

cum tu arquitenens, sagittis pollens dea

Cod. : AFNPRT.

cum] tum *Sch* || arquitenens] arquitenens *P^{ac}* arcitenens *T* architenens *A* || pollens] -es *N* || dea] diana *uel* dea diana *Sch* dea deana *Fleckeisen* deana *Buecheler*.

« Quand toi, porteuse de l'arc, déesse puissante par tes flèches ».

La nature épique de ce fragment semble garantie par la manière dont Macrobe le cite. N 63 est introduit par la formule *idem alibi*, immédiatement après N 14, dont l'appartenance à la *Guerre punique* est affirmée explicitement dans le texte des *Saturnales*. Strzelecki (1957–1958 : 67) estime que cette tournure introduit régulièrement, dans l'usage de Macrobe, une citation tirée du même ouvrage que celle qui la précède. Ainsi, *Macr. Sat.* 6, 8, 3 *item alibi* relie une citation de *Verg. Aen.* 5, 372 à *Verg. Aen.* 5, 401, et *Macr. Sat.* 6, 4, 14 *ut alibi ait*, une citation de *Verg. Aen.* 3, 699 à *Verg. Aen.* 10, 588. Strzelecki (1957–1958 : 67–68) s'attendrait d'ailleurs, si N 63 était un fragment dramatique cité immédiatement après un fragment épique, à ce que Macrobe mentionne un titre de pièce ; une telle indication se conformerait à l'usage attesté dans le cas d'Ennius : cf. *Macr. Sat.* 6, 4, 6 ; 6, 5, 10.

§ 484

Tout semble donc suggérer l'appartenance de N 63 à la *Guerre punique*. D'un autre côté pourtant, les arguments reposant sur le mode de citation employé par Macrobe ne sont pas entièrement concluants. D'une part, l'adverbe *alibi* peut renvoyer

à une œuvre autre que celle qui a été citée précédemment ;³⁵⁸ cf. Macr. *Sat.* 5, 21, 1 où la formule *et alibi* enchaîne Verg. *Georg.* 4, 380 et Verg. *Aen.* 5, 77. D'autre part, la pratique de Macrobre n'est pas homogène en ce qui concerne les indications de titre. Mariotti (1967 : 245) attire ainsi l'attention sur Macr. *Sat.* 6, 4, 12 ; 6, 5, 13, où deux fragments de Cornificius sont introduits, l'un avec indication du titre et l'autre sans. Dans ces conditions, la technique de citation employée par Macrobre ne peut fournir aucun argument quant à l'attribution de N 63.

Les ressemblances entre le contenu de N 14 et celui de N 63 sont invoquées par Spaltenstein (2014 : 422) pour appuyer l'attribution de ce dernier texte à la *Guerre punique*. Mais cette similitude s'explique sans doute moins par l'appartenance des deux fragments à un même genre littéraire, que par la proximité de leurs thématiques ; N 14 se rapporte en effet à Apollon et N 63 à sa sœur Diane.

L'analyse métrique n'apporte pas plus de certitudes. Leo (1905 : 60 adn. 4) et Marmorale (1950 : 201) pensent à des anapestes, mais cela exige un improbable abrégement iambique de *sagittis*.³⁵⁹ Une origine dramatique de N 63 ne peut toutefois pas être exclue, car il pourrait s'agir d'un sénaire iambique amputé de ses deux dernières syllabes. Une fin de mot après *arquiteneis* enfreindrait apparemment la « règle de Meyer » (Boldrini 1999 : 104), mais il ne s'agit pas d'une norme contraignante de la métrique dramatique ; cf. Plaut. *Rud.* II *qui facta hominum moresque, pietatem et fidem*, qui présente une structure métrique similaire.³⁶⁰ La perte d'une fin de vers n'aurait rien d'étonnant compte tenu du caractère corrompu de ce passage des *Saturnales* (cf. § 328). Il est aussi possible que Macrobre ou sa source ait cité ce vers de mémoire ou sous une forme abrégée, comme il l'a fait pour N 50.

Dans ces conditions, le placement de N 63 parmi les fragments d'œuvre incertaine s'impose. À supposer, néanmoins, qu'on l'attribue malgré tout à la *Guerre punique*, il sera difficile de lui assigner une place dans l'intrigue. Son contenu ne présente aucun lien certain avec les thèmes connus du poème. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'un personnage indéterminé s'adresse directement à Diane. On pourrait penser à l'épisode du concile des dieux (cf. § 319a), mais rien n'indique que Diane y ait joué un rôle. Et même si l'*Énéide* comporte, en Verg. *Aen.* 4, 510–511, une invocation à Diane, il n'est pas facile d'en faire un parallèle de N 63. Le passage en question est formulé au style indirect, et constitue un aspect secondaire d'une scène dont l'insertion dans la légende d'Énée représente probablement une innovation virgilienne ; il s'agit en effet de la préparation de ce qui deviendra le bûcher funéraire de Didon. L'interprétation de N 63 doit donc rester en suspens.

§ 485 **cum** – Schütte (1841 : 83) et Fleckeisen (1861) corrigent en *tum* la leçon transmise *cum*, mais ne justifient pas cette intervention. Il n'y a pas lieu de la retenir.

358 Jocelyn 1965 : 132.

359 Spaltenstein 2014 : 422.

360 La leçon *moresque*, défendue par Lindsay (s. d. : *ad l.*), est attestée par un groupe de manuscrits qu'il désigne du sigle *P^{BC}*.

La leçon transmise *cum* doit être une forme modernisée par la tradition, puisqu'on s'attendrait à *quom* pour l'époque de Naevius ; à ce sujet, cf. § 53a.

dea – Plusieurs critiques anciens ont corrigé sans nécessité *dea* en *dea Diana*,³⁶¹ *dea Deana*³⁶² ou simplement *Deana*.³⁶³ Il est préférable de s'en tenir à la leçon transmise. § 486

N 64

Gloss.¹ II Philox. AN 39.

anclabres

τράπεζαι τρίγωνοι, ὡς Ν ἔ β ι ο ς .

anclabres C. O. Mueller (*collato Paul. Fest. p. 11*) : *angla ογες cod. Mor anglobes Mar^{le} i. a. anclabris Flo^N*.

Cf. *Paul. Fest. p. 11 anclabris mensa ministeriis aptata diuinis*.

« Tables triangulaires ».

La glose de Philoxenus doit refléter un lemme de Festus dont la trace est conservée par Paul. Fest. p. 11 *anclabris mensa ministeriis aptata diuinis* ; c'est sur ce texte que se fonde C. O. Mueller (1839 : 11) pour corriger en *anclabres* la leçon transmise *angla ογες* (imprimée telle quelle par Morel 1927 : 18) ; celle-ci s'explique, selon M. Barchiesi (1962 : 514), par une mauvaise lecture d'un modèle écrit en onciale. § 487

Flores (2011b : 36) se méprend curieusement sur le texte de Paul Diacre. Il attribue en effet à Naevius le texte *mensa – diuinis*, alors qu'il s'agit manifestement de la glose par laquelle Paul explique la forme *anclabris*. Cette interprétation le contraint à imprimer dans le texte de Naevius la forme de nominatif singulier *anclabris*, bien que le témoignage de Philoxenus – le seul à mentionner Naevius nommément – atteste explicitement le pluriel *anclabres*.

La conjecture *anglobes* « focacce » (Marmorale 1950 : 245), est infondée au plan sémantique ; elle entre en effet en contradiction ouverte avec la définition τράπεζαι τρίγωνοι, donnée par le glossaire.

Les critiques qui, comme Baehrens (1886 : 44), rattachent N 64 au livre premier de la *Guerre punique* pensent sans doute à une liste d'objets emportés par les Troyens dans leur fuite (cf. N 3c). On manque toutefois d'indices qui justifieraient une attribution aussi précise. Si Paul Diacre explique correctement le terme *anclabres*, il s'agira d'objets employés en relation avec des cérémonies religieuses ; il a pu en être question aussi bien dans des textes tragiques que dans la *Guerre punique*. Dans l'impossibilité de décider si N 64 appartient au corpus épique ou dramatique de Naevius, je le conserve parmi les fragments d'œuvre incertaine.

361 Schütte 1841 : 83.

362 Fleckeisen 1861.

363 Buecheler 1861.

3 Fragments d'auteur inconnu ou attribués à tort à la *Guerre punique*

§ 488 Cette section contient les fragments qu'une ou plusieurs éditions « philologiques » (cf. § 8) ont attribué à la *Guerre punique*, mais dont l'appartenance à cette épopée n'est aujourd'hui plus défendable. Ces textes sont classés dans l'ordre chronologique des auteurs auxquels la critique tend aujourd'hui à les attribuer. N 65 à N 69, transmis sans titre et sans nom d'auteur, sont classés en premier, en tant que fragments sans attribution. Suivent cinq fragments (N 70 à N 74) dont l'attribution à une pièce de théâtre de Naevius doit être considérée non pas seulement comme possible, mais comme certaine ; il s'agit en effet de textes sans rapport thématique nécessaire avec l'intrigue de la *Guerre punique* et présentant manifestement une scansion dramatique. Puis viennent quatre fragments attribués directement (N 76 à N 78) ou indirectement (N 75) à Ennius par les manuscrits, et inclus abusivement dans le corpus de la *Guerre punique* par des éditeurs. Dans le cas de N 75 à N 77, leur appartenance aux *Annales* d'Ennius est certaine. Pour N 78, l'analyse métrique parle en défaveur d'une telle attribution, mais une origine dramatique reste envisageable. Enfin, N 79 doit appartenir à Laevius pour des raisons métriques ; N 80 est l'incipit de l'*Énéide* de Virgile, attribué à Naevius par Klussmann sur un simple malentendu ; et N 81 et N 82 sont des fragments de tragédies anonymes.

N 65

Paul. Fest. p. 20

aerosam

appellauerunt antiqui insulam Cyprum, quod in ea plurimum aeris nascatur.

Cod. : ELM GIR.

Cf. *Gloss. II 413, 16* πολύχαλκος aerosus, aereus.

« Les anciens ont appelé Chypre *aerosa*, au motif que le cuivre (*aes*) y naît en quantité ».

§ 489 Lindsay (1930 : 116), malgré l'absence d'indication explicite dans le texte de Paul Diacre, envisage l'attribution de N 65 à Naevius ou à Ennius. L'un de ces deux auteurs aurait, selon lui, servi de modèle à Verg. *Aen.* 1, 621–622 *opimam ... Cyprum*. Strzelecki (1959 : 102), comme plusieurs autres critiques,³⁶⁴ place N 65 parmi les *fragmenta incerta* de son édition.

Ce scepticisme est justifié, car la comparaison proposée par Lindsay constitue un indice trop faible. L'adjectif *opimus* ne se réfère pas nécessairement, dans l'usage virgilien, à des richesses minières. Verg. *Aen.* 2, 781–782 *arua ... opima* renvoie à la fertilité des champs latins, et Verg. *Aen.* 3, 224 *dapibus ... opimis* à l'abondance d'un

364 Büchner 1982 : 37–38 ; Traglia 1986 : 270–271 ; Blänsdorf 2011 : 64–65 ; Flores 2011b : 79.

repas.³⁶⁵ Si Virgile avait besoin d'un modèle pour décrire la richesse de Chypre, il pouvait aussi bien s'inspirer d'une expression comme Aischyl. *Suppl.* 554–555 τὴν Ἀφροδίτας πολύπτυρον αἶαν «d'Aphrodite la terre riche en froment». Aussi la mention de Chypre dans l'*Énéide* ne dénonce-t-elle pas nécessairement un emprunt à Naevius. Le nom de cette île n'y est d'ailleurs mentionné qu'en passant, dans un développement que Virgile a pu ajouter de son propre chef. On renoncera par conséquent à intégrer N 65 au corpus de la *Guerre punique*.

N 66

Paul. Fest. p. 20

Aenesi

dicti sunt comites Aeneae.

Cod. : ELMPT GIR.

«*Aenesi* est le nom donné aux compagnons d'Énée».

On doit à Buecheler (1863 : 334) l'attribution de ce fragment à la *Guerre punique*, mais seul Baehrens (1886 : 44) en admet l'authenticité. Les données textuelles ne suffisent pas à étayer cette hypothèse. Paul Diacre, seul témoin à transmettre N 66, ne donne en effet ni nom d'auteur ni titre d'œuvre.

§ 490

Quant à la métrique, ce fragment se réduit au seul mot *Aenesi*. C'est trop peu pour exclure son appartenance à un vers iambo-trochaïque ou à un texte de prose. En outre, la quantité du *e* est inconnue, mais si elle s'avérait longue, N 66 pourrait également s'accommoder d'une scansion hexamétrique. La nature saturnienne de ce fragment n'est par conséquent pas garantie.

Enfin, N 66 ne présente aucun lien thématique nécessaire avec l'argument de la *Guerre punique*. Il doit certes appartenir à un texte relatant la légende d'Énée, mais il pourrait aussi bien s'agir des *Annales* d'Ennius, des *Origines* de Caton, ou de quelque autre œuvre de titre inconnu. On se résoudra par conséquent à l'exclure du corpus.

N 67

Paul. Fest. p. 20

Aenariam

appelauere locum, ubi Aeneas classem a Troia ueniens appulit.

Cod. : ELMPT GIR.

aenariam] aeneriam *G^{ac}* aenarium *I*.

365 Verg. *Aen.* 6, 855 ; 10, 449, qui se rapportent aux dépouilles opimes, doivent rester en dehors de la présente discussion.

Cf. Lindsay 1916 : 113 (*scholia in Isid. Orig. 15, 1?*) *Aenaria* quod ibi Aeneas classem appulerit appellata.

« On a appelé *Aenaria* le lieu où *Énée*, venant de *Troie*, a fait accoster sa flotte ».

- § 491 Comme le fragment précédent, N 67 a été attribué à la *Guerre punique* par Buecheler (1863 : 334) sur une base incertaine. Aucun témoignage manuscrit ne garantit l'attribution de ce texte à Naevius, puisque le témoin principal, Paul Diacre, ne transmet ni nom d'auteur ni titre d'œuvre. Lindsay (1916 : 113) en a découvert par la suite une seconde attestation ; il s'agit d'une scholie médiévale aux *Étymologies* d'Isidore de Séville, conservée dans un manuscrit romain et remontant vraisemblablement à la même source que Paul Diacre. Ce texte n'apporte toutefois aucune lumière nouvelle sur l'attribution de N 67.

La brièveté du fragment ne permet aucune conclusion quant à sa nature saturnienne. Le nom *Aenāria* peut aussi bien ressortir à un hexamètre ou à un vers iambo-trochaïque, voire à un texte de prose. On ne peut, par conséquent, exclure a priori son appartenance à une épopée hexamétrique, une pièce de théâtre ou une œuvre historique.

Il n'existe en outre aucune relation thématique imposant nécessairement le rattachement de N 67 à la *Guerre punique*. Le lien pseudo-étymologique établi entre *Aenaria* et *Aeneas* garantit certes son appartenance à un texte en relation avec la légende d'*Énée* ; mais comme dans le cas de N 66, il pourrait s'agir d'une autre œuvre littéraire d'époque républicaine. Dans ces conditions, on renoncera à attribuer N 67 à la *Guerre punique*, et on l'écartera du corpus comme fragment d'auteur incertain.

N 68°

Fest. p. 162 <nauali corona solet donari, qui pri>mus in hostium <nauem armatus transilierit> ... (...). *Atilius be<llo>* (de *F teste Maz 17 adn. 34*) ... tum est in car<mine> ...

« On donne d'ordinaire la couronne navale à celui qui, le premier, a sauté en armes sur un navire des ennemis... *Atilius* (?) pendant la guerre (?)... dans le poème... ».

- § 492 Ce fragment est transmis par Festus sous le lemme consacré à la couronne navale. Il s'agit d'une portion fortement endommagée du manuscrit F, de sorte que ni nom d'auteur ni titre n'y apparaissent.

N 68 a été attribué à Naevius sur la base d'une conjecture due à Cichorius (1922 : 34–35) ; celui-ci complète le texte comme suit : <... *primus eam* (sc. *naualem coronam*) *accepit* ... *A>tilius be<llo Punico primo, ut a Naevio narra>tum est in car<mine belli Punico>*. Naevius aurait, selon Cichorius, raconté dans son poème l'attribution de la première couronne navale, un événement qui serait survenu lors de la bataille de *Mylae* en 260 av. J.-C.

La reconstitution proposée par Cichorius est acceptée par plusieurs critiques,³⁶⁶ mais le manuscrit de Festus est trop lacunaire pour qu'on la considère comme certaine. D'une part, la leçon *be<llo>* n'est pas garantie ; du moins Mazzarino (1973 : 17 adn. 34) lit-il *de*. D'autre part, les mots *>tum est in car<mine>* n'appartiennent pas nécessairement au développement consacré à la couronne navale ; Mariotti (1967 : 247) a en effet montré qu'ils pouvaient être rattachés au lemme suivant. Dans ces conditions, il est possible que Naevius soit entièrement étranger au texte de N 68, et l'on préférera par conséquent écarter ce fragment du corpus.

N 69

Fest. p. 293 *sublicium pon<tem> ... (...). et meminit s ... qui ait in belli ...
quam liquidum ... amnem*

Cod. : F.

s (sub *legit Ur*) – belli *F* : *sublici pontis* et Naevius qui ait in belli Punici libro *suppl. Ur*.

1 quam – amnem *F* : *quam liquidum sublicio tranat ponte amnem suppl. Ur*.

«... que liquide... rivière».

Ce fragment est transmis sans nom d'auteur et sans titre. Il est cité par Festus sous le lemme *sublices* « pilotis », qui appartient à une portion fortement endommagée du manuscrit F. Le rattachement de N 69 à la *Guerre punique* est admis par une partie de la critique ;³⁶⁷ il repose sur la présence d'une indication de titre fragmentaire, *qui ait in belli*, qu'Ursinus (1581 : 102) complète par une conjecture : *<Naevius> qui ait in belli <Punici libro>*. Cette attribution n'est toutefois pas garantie ; Festus connaît en effet deux autres textes dont le titre pourrait remplir cette lacune : le *bellum Histricum* d'Hostius,³⁶⁸ et un *bellum Carthaginiense* dû à un certain Alfius.³⁶⁹

§ 493

Mariotti (1967 : 247) tend à écarter l'attribution à Hostius : « se, come pare, il passo citato arrivava fino ad *amnem* (...) e conteneva la voce *sublices* (...), è difficile far rientrare una forma di *sublices* nell'esametro intero che, secondo l'uso verriano, il supposto framm[ento] di Ostio dovrebbe costituire ». Mais ce raisonnement ne suffit pas à assurer la paternité de Naevius. D'une part, plusieurs formes de *sublices* entrent sans grande peine dans un hexamètre. On pensera en premier lieu au datif-ablatif pluriel *sublicibus*, qui forme un choriambique s'il précède un mot commençant par une consonne.³⁷⁰ Mais d'autres formes de ce mot, non attestées, seraient envisageables :

366 Morel 1927 : 24 ; Marmorale 1950 : 251 ; Strzelecki 1959 : 73 ; Flores 2011b : 49.

367 Notamment Mariotti 2001 : 117 et Flores 2011b : 76.

368 Strzelecki 1959 : 20 adn. 48. Cf. Fest. p. 325 *<... Hos>tius in belli Hi<strici libro>*. p. 356 *Hostius belli <Histrici lib.>*.

369 Cf. Fest. p. 158 *Alfius libro primo belli Carthaginiensis*.

370 Le groupe *-bl-* fait position à cause de la frontière morphologique ; cf. par exemple Plaut. *Epid.* 429 (sénairé iambique) *os sublitum esset itaque me albis dentibus*. Verg. *Aen.* 11, 11 *subligat atque ense collo suspendit eburnum*.

l'accusatif singulier *sublicem* avant une voyelle brève en syllabe ouverte ; le génitif singulier *sublicis* avant une voyelle brève en syllabe fermée ou une voyelle longue ; le datif singulier *sublici* devant une voyelle brève en syllabe ouverte ; l'ablatif singulier *sublice* devant une consonne ; le génitif pluriel *sublicum* devant une voyelle brève en syllabe ouverte. La lacune du manuscrit semble avoir une longueur suffisante pour reconstituer un hexamètre comprenant les mots (<...> *quam, liquidum, amnem* et une forme de *sublices*. Lindsay (1930 : 394) signale en effet une lacune de dix lettres avant *quam* et une autre de 23 lettres entre *liquidum* et *amnem*. On peut, dans ces conditions, prendre en considération un schéma métrique comme < - ∪ > *quam liquidum* < (-) ∪ - ∪ - ∪ > *amnem*. L'appartenance de N 69 au *bellum Histricum* ne doit par conséquent pas être exclue a priori.

D'autre part, même si l'on devait écarter le poème d'Hostius, Alfius resterait un candidat valable à l'attribution de N 69. En effet, aucun fragment de son *bellum Carthaginiense* n'a été conservé ; il est dès lors possible que ce texte ait été composé en prose, auquel cas il échapperait évidemment à l'argument de Mariotti. On ne peut donc pas déterminer qui, de Naevius, Hostius ou Alfius, est l'auteur de N 69. Dans l'impossibilité de trancher cette question, il faudra renoncer à inclure ce fragment dans le corpus.

N 70

Varro *Ling.* 5, 153 in circo primum unde mittuntur equi, nunc dicuntur carceres, N a e u i u s oppidum appellat. carceres dicit, quod coercentur equi, ne inde exeant antequam magistratus signum misit. quod ad muri speciem pinnis turribusque carceres olim fuerant, scripsit poeta :
dictator ubi currum insidet, peruehitur usque ad oppidum

Cod. : *deest F*

insidet *Mue^D* : -dit *Po*.

« Le dictateur, lorsqu'il est assis sur son char, est conduit jusqu'aux stalles ».

- § 494 L'édition princeps du *De lingua Latina*, établie sur la base de F avant que ce manuscrit ne perde son deuxième cahier (cf. annexe II 21), porte la leçon *insidit*.³⁷¹ Ce texte présente un sens satisfaisant, mais une correction est nécessaire pour des raisons métriques. En l'état de la tradition, N 70 peut presque être lu comme un octonaire iambique,³⁷² ou comme deux sénaires incomplets avec une fin de vers après *insidit*. Seul le *i* long d'*insidit* empêche cette interprétation métrique, puisque tant le iambe quatrième dans l'octonaire que le sixième dans le sénaire doivent être purs. Il faut pour cette raison adopter la conjecture *insidet* imprimée notamment par L. Mueller (1885b : 22).

371 Pomponius Laetus 1471, cité d'après Goetz/Schoell 1910 : 47.

372 Imprimé comme tel par Ribbeck 1898 : 28.

Varron attribue ce fragment à Naevius, sans toutefois indiquer de titre. Plusieurs critiques l'ont rattaché à la *Guerre punique*,³⁷³ mais l'absence de liens thématiques nécessaires ou évidents avec l'argument de ce poème invalide cette attribution. En outre, s'il s'agit bien de iambes, la métrique impose de rattacher N 70 à un texte dramatique. Pour l'interprétation de ce fragment, cf. Spaltenstein (2014 : 607–610).

N 71

Prisc. *Gramm.* II 400, 3 orior deponens, similiter partior, sed ex eis composita tam deponentia quam neutra reperiuntur, adior et adorio, impertior et impertio. N a e u i u s i n H e c t o r e p r o f i c i s c e n t e :

tunc ipsos adoriant, ne qui hinc Spartam referat nuntium

Cod. : BCdDGHKLR.

hectore] haec- BHR iniec- G^{ac} iec- G^{pc} hie- KL II haec- D III hec- C III haec- d || uoces hectore proficiscente Naevio trib. Ste Mer (p. h.) al., proficiscente (-tes con.) tantum Vossius.

1 tunc] tum Vossius || adoriant] -rant D^{ac} -riam Mue^D || ne qui Mer : ne quis codd. Scr nequis Ste || hinc] istinc Bot || referat] reff- G referant d.

«Qu' alors ils les attaquent, afin que pas un seul survivant ne rapporte la nouvelle à Sparte».

Pour l'établissement du texte de ce fragment, cf. Schauer (2012 : 87). N 71 est un septénaire trochaïque. Il appartient à une tragédie de Naevius intitulée *Hector proficiscentis*. Seuls Stephanus (1564 : 215) et Merula (1595 : 49), considérant que les mots *Hectore proficiscente* appartiennent au fragment, l'attribuent à la *Guerre punique* ; ils n'ont été suivis que par Spangenberg (1825 : 189–190). La nature dramatique de ce texte a été reconnue par Vossius (1620 : 75). Les autres variantes signalées en apparat sont dues à Bothe (1834 : 45). L. Mueller (1885b : 8) et Scriverius (1620 : 41). Sur l'histoire de l'attribution de ce fragment, cf. Barchiesi 1962 : 142 adn. 774. Pour une interprétation, cf. Spaltenstein (2014 : 391–393).

§ 495

N 72

Isid. *Orig.* 5, 26, 17 praepositionem inter pro e ponebant. N a e u i u s :

mare interbibere

Cod. : BCKTX.

naevius] neus T ne huius K neunius X.

1 mare] ammare T || interbibere] -ruiere T -rbiuere X.

«Boire la mer d'un trait».

Pour l'établissement du texte de ce fragment, cf. Schauer (2012 : 121). Isidore crédite Naevius de ce fragment, mais ne cite pas de titre. Seul Schütte (1841 : 86) le rattache

§ 496

à la *Guerre punique* ; il s'agirait selon lui d'une description de bataille navale. Toutefois, la seule mention de la mer ne justifie pas cette interprétation, car N 72 peut aussi bien trouver sa place dans un autre contexte. On pensera spontanément, avec L. Mueller (1885b : 69) à un adynaton (« tu auras plus tôt fait de boire la mer d'un trait, etc. ») ; mais cette expression pourrait également se rapporter, dans un contexte plus explicitement comique, à l'appétit d'un glouton ou aux vanteries d'un soldat fanfaron.³⁷⁴ À cela s'ajoute que *mare interbibere* peut être interprété comme un début de sénaire iambique ; cf. Plaut. *Aul.* 558 *quae mi interbibere sola, si uino scatat*, où *interbibere* occupe la même place dans le vers. Ces arguments suffisent à considérer N 72 comme un fragment dramatique, et à l'écarter du corpus.

N 73

Isid. *Orig.* 14, 8, 27 *confrages* : loca in qua undique uenti currunt ac sese frangunt, ut Naeuius ait :

¹in montes <confrages>

²ubi uenti frangebant locum

Schol. Lucan. ed. Web. 6, 126 *confraga sunt loca in quibus undique uenti concurrunt ac sese frangunt, ut Naeuius ait* : in montes ubi uenti frangebant.

Cod. : BCKTX.
naeuus] niu- KX.

1 montes] -em C || *confrages add. Klo* : -gos *Rib* -ges ... *ante in montes add. War.*

2 ubi – locum *secl. Rib.*

« Dans des montagnes battues par les rafales, à l'endroit que les vents ravageaient ».

§ 497 Isidore attribue N 73 à Naevius sans indication de titre. Seul Schütte (1841 : 74–75) y voit un fragment épique, sans toutefois justifier son interprétation. Or, N 73 peut se scander en sénaires (cf. § 499) et ne présente aucun lien thématique nécessaire ou évident avec l'argument de la *Guerre punique*. On préférera par conséquent se rallier à la *communis opinio*, qui le rattache à un texte dramatique. Pour l'interprétation de ce fragment, cf. Spaltenstein (2014 : 635–638).

§ 498 **montes** – La leçon *montem*, transmise par le manuscrit C, doit résulter d'un lapsus.

§ 499 **confrages** – Le mot *confrages* « lieu de convergence des vents » manque dans les manuscrits des *Étymologies*, alors qu'il motive la citation de N 73 par Isidore. Klotz (1953 : 42) l'intègre au texte après *montes*, produisant deux sénaires incomplets avec fin de vers après *confrages*. Warmington (1967 : 152–153), pensant à un septénaire avec une lacune intérieure d'un demi-pied, imprime *confrages* <...> *in montes ubi eqs.* Mais Spaltenstein (2014 : 635) observe à juste titre qu'« une telle lacune est

374 Spaltenstein 2014 : 633–634.

en soi surprenante (...) et le premier membre d'un [septénaire trochaïque] finit rarement sur un demi-pied pyrrhique ». On s'en tiendra de préférence à la scansion iambique. La conjecture *confragos* proposée par Ribbeck (1897 : 16) doit être rejetée. Elle entre en contradiction avec le témoignage d'Isidore, qui cite N 73 précisément pour illustrer l'emploi de *confrages*.

ubi – locum – Ribbeck (1897 : 16) exclut *ubi – locum*, qu'il considère sans doute comme une glose due à Isidore. Mais si c'était le cas, on comprendrait mal l'emploi de l'imparfait *frangebant* ; en outre, cette paraphrase entrerait en concurrence avec l'explication de *confrages* donnée précédemment, *loca in qua undique uenti currunt ac sese frangunt*. La portion de texte *ubi – locum* devra par conséquent être rattachée au fragment de Naevius. § 500

N 74

Isid. *Orig.* 12, 1, 30 bouem Graeci βοῦν dicunt. hunc Latini trionem uocant, eo quod terram terat, quasi terionem. N a e u i u s :

trionum hic moderator rusticus

Cod. : BCKMOPTX.

trionum] -nem *B Bot* strionum *Del* || hic] hinc *TX* hic est *Mue^D* || moderator] -tur *K^{ac}TX Bot* demoratur *M* moderantur *OP*.

« Voici un conducteur de bœufs, un paysan ».

Pour l'établissement du texte de ce fragment, cf. Schauer (2012 : 122). Les variantes signalées en apparat sont dues à Delrius (1593 : 110), Bothe (1834 : 92) et L. Mueller (1885b : 12). Ce fragment est attribué par Isidore à Naevius, sans indication de titre. Seul Schütte (1841 : 86) le rattache à la *Guerre punique*, estimant sans grande vraisemblance que *rusticus* se rapporte à Regulus. Une origine dramatique paraît toutefois plus probable. Ce texte peut être interprété, avec hiatus après *trionum*, comme un sénaire amputé de son premier iambe ou comme une fin de septénaire trochaïque.³⁷⁵ En outre, Ribbeck (1875 : 51) propose le rapprochement de N 74 avec Eur. *Iph. T.* 236–237 καὶ μὴν ὄδ' ἀκτὰς ἐκλιπὼν θαλασσίους | βουφορβὸς ἦκει. Comme Non. p. 370, 22 atteste la composition par Naevius d'une *Iphigenia*, on préférera rattacher N 74 à cette pièce. Sur le sens et l'étymologie de *trio*, cf. Ernout/Meillet/André (1985 : 827). § 501

375 Spaltenstein 2014 : 402–403.

N 75

Schol. Verg. Veron. *Aen.* 2, 687 peritum multarum disciplinarum Anchisen fuisse <et diuini quiddam habuisse, probare po>ssunt N a e u i u s <et Ennius in an.> qui ita de eo ait :

¹doctus Anchisa Venus quem pulcherrima diuum

²fata docet, diuinum ut pectus haberet

Prob. Verg. *Ecl.* 6, 31 cur ibi Anchisen facit disputantem, quod hic Silenum deum ? nisi quod poeta E n n i u s Anchisen augurii ac per hoc diuini quiddam habuisse praesumit sic: d o c t u s q u e A n c h i s e s q u e , V e n u s q u e m p u l c h r a d e a r u m / f a r i d o n a u i t , d i u i n u m p e c t u s h a b e r e . Naevius belli Punici libro tertio sic eqs. (*uide* N 15).

Cod. : Schol. Verg. Veron. V | Prob. VPM.

et diuini – in an. *suppl. Keil apud Ha i. a.*

1 diuum *Keil apud Ha.*

2 lac. post docet *statuit Ha.*

« Le sage Anchise, à qui Vénus, la plus belle des déesses, enseigne les destins afin qu’il ait le cœur d’un devin ».

§ 502a Ce texte est cité dans une scholie à Verg. *Aen.* 2, 687 comme un fragment de Naevius. Schütte (1841 : 66–67), Klussmann (1843 : 39–40) et Korsch (1868 : 131) maintiennent cette attribution, mais la proximité entre N 75 et Enn. *Ann.* 18–19 suscite le doute à cet égard. Selon Schütte, il s’agit de deux textes différents, et le fragment d’Ennius serait l’une des imitations de Naevius dénoncées par Cicéron (cf. § 49a). Cette explication n’est toutefois pas la seule possible, comme le suggère l’examen de Prob. Verg. *Ecl.* 6, 31, source du fragment d’Ennius. Probus y trace un parallèle entre les dons prophétiques manifestés par l’Anchise des *Bucoliques*, et les pouvoirs divinatoires attribués à ce personnage par les prédécesseurs de Virgile ; il cite à cet effet un fragment des *Annales* (Enn. *Ann.* 18–19) et un fragment de Naevius (N 15). Le scholiaste dépend sans doute de la même source que Probus, mais la cite inexactement, peut-être de mémoire ; en voulant condenser les exemples qu’il a trouvés dans son modèle, il aura supprimé l’une des deux citations et rattaché l’autre par inadvertance au mauvais auteur. Si cette hypothèse est correcte, il faut considérer N 75 et Enn. *Ann.* 18–19 comme un seul et même fragment, et écarter N 75 du corpus.

§ 502b Plusieurs corrections apportées au texte de la scholies sont attribuées à Keil par Hagen (1902a : 427), qui n’indique toutefois pas quelles sont les leçons de la tradition manuscrite.

N 76

Varro *Ling.* 7, 45 (*cf.* 7, 43 apud E n n i u m) eundem Pompilium ait fecisse flamines, qui cum omnes sunt a singulis deis cognominati, in quibusdam apparent ἔτυμα, ut cur sit Martialis et Quirinalis ; sunt in quibus flaminum cognominibus latent origines, ut in his qui sunt uersibus plerique :

¹Volturnalem²Palatualem, Furinalem Floralemque³Falacremque et Pomonalem fecit hic idem

quae obscurata sunt.

Cod. : F.

3 Falacremque *Sku* : falacrem *F*.« Ce même (Numa Pompilius) institua (les flamines) *Volturnal*, *Palatual*, *Furinal*, *Floral*, *Falacer* et *Pomonal* ».

Pour l'établissement du texte de ce fragment, cf. Skutsch (1985 : 80). L. Mueller (1884a : § 503 XXV–XXVI) rattache N 76 à la *Guerre punique*, mais aucun critique ne le suit, et rien dans le *De lingua latina* ne suggère une telle attribution. Certes, le développement de Varro *Ling.* 7, 45 est introduit sans que sa source soit nommée ; mais toutes les citations précédentes sont dues à Ennius (cf. Varro *Ling.* 7, 43 *apud Ennium*) et aucun autre auteur n'est désigné nommément dans ce contexte. L'appartenance de N 76 aux *Annales* ne fait aucun doute, de sorte qu'on peut l'écarter du corpus.

N 77

Fest. p. 298 solum terram. E n n i u s l i b . I I I :

Tarquinio dedit imperium simul et sola regni

Cod. : F.

« (Le peuple ?)³⁷⁶ donna à Tarquin à la fois le commandement et les territoires du royaume ».

Stephanus (1564 : 215) attribue par erreur ce fragment au livre III de la *Guerre punique*. Il s'agit d'un hexamètre appartenant aux *Annales* d'Ennius, comme l'ont reconnu tous les éditeurs ultérieurs. § 504

N 78

Fest. p. 145 moene singulariter dixit E n n i u s :

apud emporium in campo hostium pro moene

Cod. : WX.

hostium] positum ostium *Bae* (*bisyll.*, *ad hexametrum efficiendum*) || pro] per *Ste* || moene] -nae *Del* -ni *Tra*.

« Près du marché, dans la plaine, devant le rempart des ennemis ».

376 Pour l'identification du sujet de *dedit*, cf. Skutsch 1985 : 295.

§ 505a Festus attribue N 78 à Ennius ; si cette indication est correcte, il s'agira plutôt d'un fragment dramatique que d'un texte épique. Aucune correction ne permet de rétablir un hexamètre satisfaisant,³⁷⁷ de sorte que l'appartenance aux *Annales* doit être exclue. Baehrens (1886 : 74) propose certes de lire <— ∪ —> *apud emporium in campo* <positum> *ostijum / pro moene*, mais c'est une solution bien torturée. Il faut rejeter cette lecture qui n'a trouvé aucune approbation dans la critique.

Timpanaro (*apud* Mariotti 2001 : 117–118) considérait N 78 comme le début d'un octonaire iambique, et pensait l'attribuer à la tragédie historique *Ambracia*. D'autres ont également rattaché ce fragment à l'œuvre dramatique d'Ennius, tout en proposant une analyse métrique différente. Klussmann (1843 : 85–86) y voyait un sénénaire iambique amputé de sa dernière syllabe ; Strzelecki (1935 : 10 adn. 5) posait quant à lui une fin de vers après *hostium*, de manière à obtenir la fin d'un sénénaire et le début du suivant. Mais comme Festus ne cite normalement Ennius que par vers entiers,³⁷⁸ N 78 ne sera probablement pas un fragment de vers iambique. Altheim (1961 : 115) en fait un dimètre anapestique catalectique avec hiatus et quantité indifférente à la diérèse (*apud emporium | in campo*),³⁷⁹ suivi d'un ithyphallique (— ∪ — — — ∪ *hostium pro moene*). Si cette analyse est correcte, on devra rattacher N 78 à une tragédie historique d'Ennius.

§ 505b La *communis opinio* préfère toutefois, avec C. O. Mueller (1839 : 384), rapporter ce fragment à la *Guerre punique*. L'attribution fautive à Ennius résulterait d'un lapsus, à moins qu'une citation d'Ennius et le nom de l'auteur de N 78 ne se soient perdus dans une lacune.³⁸⁰

Cette conclusion ne s'impose pourtant pas. À supposer que Festus ait tort d'en créditer Ennius, N 78 pourrait encore être dû à un autre auteur que Naevius. Et même si ce fragment revenait au poète de la *Guerre punique*, il pourrait appartenir à un texte dramatique. Certes, la présence de *cantica* dans les pièces de Naevius n'est pas garantie,³⁸¹ de sorte que l'on hésitera à accepter l'analyse métrique proposée par Altheim (cf. § 505a). Mais dans le cas de Naevius, l'interprétation de N 78 comme un fragment d'octonaire ou de sénénaire iambique ne pose pas le même problème qu'avec Ennius. Festus n'applique pas aux fragments de Naevius le critère de complétude métrique qui prévaut dans les citations d'Ennius, puisqu'il lui arrive de citer un septénaire incomplet : cf. Fest. p. 193 (= Naeu. *Trag.* 50) *uos qui astatibus obstinati*. L'attribution de N 78 à la *Guerre punique* ne s'impose donc pas, et l'on peut par conséquent écarter ce fragment du corpus.

§ 505c Pour l'interprétation de ce fragment, cf. Cichorius (1922 : 28–29) et Altheim (1961 : 113–115).

377 Skutsch 1985 : 792.

378 Démonstré par Vahlen 1903 : LXVII–LXXI.

379 Sur l'admissibilité du hiatus et l'indifférence quantitative à la diérèse, cf. Boldrini 1999 : 84.

380 Explication proposée par Havet 1880 : 296.

381 Spaltenstein 2014 : 453.

pro – La variante *per*, retenue notamment par Stephanus (1564 : 134), est une leçon fautive reproduite mécaniquement dans le texte de Festus à partir de l'édition aldine.³⁸² § 506

moene – La leçon transmise doit être retenue. La graphie *moeniae* est une fantaisie ou un lapsus de Delrius (1593 : 107). Quant à la conjecture *moeni* proposée par Traglia (1986 : 124), elle n'est pas nécessaire. Certes, *moenia* est un thème en *-i*, de sorte qu'un ablatif *moeni* serait historiquement motivé. Mais d'un autre côté, les échanges de désinences entre thèmes consonantiques et thèmes en *-i* sont trop fréquents en latin pour aller contre la tradition manuscrite ; pour la distribution des désinences d'ablatif singulier dans la troisième déclinaison, cf. Leumann (1977 : 435–436). § 507

N 79*

Macr. *Sat.* 1, 18, 16 Liber a Romanis appellatur, quod liber et uagus est, ut ait *L a e u i u s* :

¹hac qua sol uagus igneas habenas

²immittit propius iugatque terrae

Cod. : DNPT BLMVZ AFR.

laevius *V Scaliger* : neu- *codd. Sch.*

1 igneas habenas] h. i. *Sch.*

2 propius] proprius *BM* || iugatque] iugat quae *A* uolatque *Bae.*

« Là où le soleil vagabond lâche ses rênes de feu et les rapproche de la terre ».

Pour l'établissement du texte de ce fragment, cf. Blänsdorf (2011 : 149). La tradition manuscrite de Macrobe transmet presque unanimement le nom de Naevius, mais seul Schütte (1841 : 85) accepte cette attribution. La *communis opinio* se rallie à la proposition de Scaliger (1574 : 163), qui corrige le nom d'auteur en *Laevius*. Cette conjecture est certainement justifiée. Au point de vue métrique, N 79 peut être interprété comme deux hendécasyllabes, des vers qui conviennent mieux à un poète lyrique comme Laevius qu'à Naevius. En outre, il arrive que la tradition manuscrite confonde les noms de ces deux poètes ; ainsi, des fragments de la *Protesilaodamia*, de la *Sirenocirca* et des *Erotopaegnica* sont attribués à Naevius par les manuscrits de Prisc. *Gramm.* II 242, 13 ; Non. p. 116, 8 ; p. 120, 16 ; p. 133, 6. Le cas de N 79 n'est certes pas directement comparable, puisque Macrobe ne cite pas le titre de l'œuvre d'où provient ce fragment. Il se peut, dès lors, que le texte des *Saturnales* comporte une lacune, dans laquelle se seraient perdus la citation de Naevius et le nom de l'auteur de N 79.³⁸³ Mais dans tous les cas, ce fragment n'appartient probablement pas à la *Guerre punique*, et il faut l'écarter du corpus. § 508

382 À ce sujet, cf. Vossius 1620 : 56.

383 Hypothèse soutenue par Baehrens 1886 : 327.

N 80

Seru. auct. *Aen.* 3, 10 (*uide N 2*) hoc iste Aenean eodem in tempore eiusdem rei causa inducit fecisse, cum dicit litora cum patriae lacrimans portusque relinquo (*Verg. Aen.* 3, 10). et multi tradunt hoc in primo dictum :

Troiae <...> ab oris

Cod. : FG.

lac. indicaui : t. qui primus a. o. *suppl. Klu coll. Verg. Aen.* 1, 1 || troiae *edd.* :-ia *codd.*

« Des rivages de Troie ».

- § 509 Seul Klussmann (1843 : 38) attribue ce fragment à Naevius, avec quelques hésitations partagées par Havet (1880 : 362 adn. 1). Klussmann a dû mal interpréter le texte de Servius. Il aura compris *multi tradunt hoc in primo* (sc. *belli Punici libro*) *dictum* : *Troiae ab oris* au lieu de suppléer *hoc in primo* (sc. *Aeneidos*) *dictum*. Il est inutile de postuler une citation de Naevius dans le premier vers de l'*Énéide*, et l'on peut écarter N 80 du corpus.

N 81

Fest. p. 321 (*uide N 42*) *sagmina uocantur uerbenae, id est herbae purae, quia ex loco sancto arcebantur a consule praetoreue, legatis proficiscentibus ad foedus faciendum bellumque indicendum ; uel a sanciendo, id est confirmando. N a e u i u s : < scopas atque uerbenas sagmina sumpserunt (= N 42) >.*

ius sacratum Iouis iurandum sagmine

Cod. : F.

« Serment de Jupiter consacré par le *sagmen* ».

- § 510a Pour l'établissement du texte de ce fragment, cf. Schauer (2012 : 272–273). Le manuscrit de Festus semble attribuer ce fragment à Naevius, mais la comparaison avec l'abrégé de Paul suggère le contraire. L'épitomé, au lieu de répéter le même texte, n'offre qu'une citation de N 42. Si Paul, comme on peut s'y attendre, n'a conservé que le premier exemple donné par son modèle, N 42 a dû disparaître du texte de Festus par corruption. Il faut postuler, entre le nom de Naevius et le début de N 81, une lacune de longueur inconnue ; ont pu s'y perdre, en plus de N 42, un ou plusieurs autres exemples ainsi que le nom de l'auteur de N 81. On doit donc considérer l'attribution de ce fragment comme incertaine.

La disposition du texte adoptée dans la présente édition reproduit celle de Klotz (1953 : 350) ; N 81 est ainsi interprété comme un sénaire iambique amputé de sa première syllabe. Alternativement, on peut y voir avec Havet (1880 : 304 adn. 4) une fin de septénaire trochaïque. En aucun cas une attribution épique ne s'impose.

- § 510b N 81 ne présente aucun lien thématique évident avec l'argument de la *Guerre punique*. L'emploi de *sagmen* ne constitue pas un indice satisfaisant. En effet, rien

n'indique que les *sagmina* de N 42 soient à mettre en relation avec un serment ; l'interprétation traditionnelle de ce fragment les rattache plutôt à la déclaration de guerre. En outre, la mention d'un serment garanti devant Jupiter par un *sagmen* peut aussi bien trouver sa place dans une tragédie à sujet romain. L'absence de lien thématique nécessaire, conjuguée à l'attribution incertaine de N 81 et à sa métrique iambo-trochaïque, engage à écarter ce fragment du corpus saturnien.

N 82

Varro *Ling.* 7, 24

¹agrestis

ab agro dictas apparet ;

²infulatas hostias

quod uelamenta his e lana quae adduntur, infulae. itaque tum, quod ad sepulcrum ferunt frondem ac flores, addidit :

³non lana sed uelatas frondenti coma

cornua taurum *eqs.* (Trag. inc. 222).

Cod. : F.

1 *uo*cem agrestis *fragmento trib. Klo.*

2 infulatas hostias *Mu* : infulas hostiis *F.*

addidit *F* : addit *Sch.*

3 lana *Sp* : lanas *F Sch* || frondenti *Sp* : -tis *F -tes Sch* || coma *Sp* : -as *F.*

« Victimes champêtres couronnées de bandelettes, la face voilée, non par la laine mais par leur chevelure de feuilles ».

Pour l'établissement du texte de ce fragment, cf. Schauer (2012 : 258). La traduction se base sur la disposition du texte proposée par Klotz (1953 : 351). Les conjectures mentionnées dans l'apparat sont dues à C. O. Mueller (1833 : 128), Schütte (1841 : 67–68) et A. Spengel (1885 : 126–127). Cité par Varron sans titre ni nom d'auteur, ce texte peut être interprété comme un fragment de sénaires iambiques,³⁸⁴ comme, de surcroît, il n'offre aucun lien thématique évident avec la *Guerre punique*, toutes les conditions sont réunies pour l'exclure du corpus. Ce fragment est attribué à Naevius par Scaliger (s. d. : 122), qui y voit une traduction de l'*Alceste* d'Euripide : Eur. *Alc.* 831–832 *κᾶτα κωμάζω κᾶρα στεφάνοις πυκασθεῖς*. L'existence d'une pièce composée sur ce thème par Naevius est contestée par Hermann (1824 : XIX), et elle est aujourd'hui généralement rejetée.³⁸⁵ Seul Schütte (1841 : 67–68) rattache ce fragment à la *Guerre punique*. La critique a, par la suite, abandonné à juste titre cette attribution. Schütte estime qu'il s'agit de saturniens et lit le texte suivant : *frondem ac flores addit / non lanas*

§ 511

384 Schauer 2012 : 258.

385 Spaltenstein 2014 : 311.

sed uelatas frondentem comas. Mais le second vers est un sénéaire ; quant au premier, même en supposant qu'il appartienne à Naevius plutôt qu'à Varron, il présenterait un rythme iambique si Schütte ne remplaçait pas *addidit* par *addit*.

4 Fragments inventés par Merula (1595)

§ 512 Sur les fragments contenus dans cette section, des faux forgés par Merula, cf. § 271.

N 83

Mer 42 poeta bellum illud – quo ipse etiam stipendia fecit, teste M. Terentio Varrone de poetis lib. I apud Agellium lib. XVII cap. II – mihi sic orsus :

¹quei terraai Latiaai hemoones tuuserunt

²uIreis fruudesque Poinicas fabor

N. B. – aa, oo, uu *pro* ā, ō, ū *scripsit Merula, I pro ī*.

« Je chanterai les hommes de la terre latine qui écrasèrent les forces et les ruses puniques ».

§ 513 Bien que l'authenticité de ces textes soit mise en doute dès les premières éditions modernes de Naevius,³⁸⁶ Spangenberg (1825 : 188), Düntzer (1838 : 49–50) et Korsch (1868 : 130–131) admettent N 83 sans réserve.

N 84

Mer 45 terraai Latiaai hemoones Naeuio Romani, quos Latios hemoones alibi idem uidetur appellare. Calpurnius enim lib. II haec Cn. Sangae citat ex lib. IV de bello Punico primo : inhospitalis uictrix es absorbet unda Latium legiones neminum. mihi hoc lucet, non alium in Cn. Sanga designari quam Cn. Naeuium (...). nam scripsit Sanga, siue Naeuus is, siue – nam, si qui aliter sentiunt, non repugno – quis alius :

¹inhospitaalis uictrIceis absorbet unda

²Latium legioones hemoonum

id est Romanorum.

« L'onde, mauvaise hôtesse, engloutit les victorieuses légions des Latins ».

§ 514 L'authenticité de N 84 n'est admise que par Spangenberg (1825 : 201) et Düntzer (1838 : 52–53).

N 85

Mer 417 Naeuius in tertio, ut quidem mihi incorruptior :

¹sis Poinei contremiscunt artibus ; uniuersum

magnei metus tumultus pectora possidet (= *N 43*) ;

²caesum funera agitant ; exsequias ititant ;

³temulentiamque tollunt festam.

Cf. Fest. p. 364 Nouius ... in Funere (*Atell. 36*) agite exigite, temulentum tollite.

« Les Carthaginois se mettent à trembler de tous leurs membres ; la confusion d'une grande peur possède tous les cœurs ; ils célèbrent les obsèques des tués ; ils suivent les convois funèbres et bannissent l'ivresse des fêtes ».

L'authenticité de N 85 est admise par Spangenberg (1825 : 198), Düntzer (1838 : 56), Egger (1843 : 124) et Korsch (1868 : 133). La connection de *funera agitant* avec *temulentiam ... tollunt* a pu être suggérée à Merula par le texte de *Fest. p. 364 Nouius ... in Funere : agite exigite, temulentum tollite.* § 515

Annexes

I Sigles employés pour les éditions des fragments

- Bae Baehrens 1886. – *Fragmenta poetarum Romanorum* / emendavit Aemilius Baehrens. Leipzig, 1886.
- Bar Bartsch 1867. – Bartsch, K. *Der Saturnische Vers und die Altdeutsche Langzeile : Beitrag zur vergleichenden Metrik*. Leipzig, 1867.
- Bar^{si} Barchiesi 1962. – Barchiesi, M. *Nevio epico : storia, interpretazione, edizione critica dei frammenti del primo epos latino*. Padova, 1962.
- Ber Bergfeld 1909. – *De versu Saturnio* / dissertatio inauguralis quam [...] scripsit Hermann Bergfeld. Marburg, 1909.
- Bin¹ Bini/Traina 1986. – *Supplementum Morelianum* / confecerunt Alfonsus Traina, Monica Bini. Bologna, 1986.
- Bin² Bini/Traina 1990. – *Supplementum Morelianum* / iterum curaverunt, auxerunt Alfonsus Traina, Monica Bini. Bologna, 1990.
- Blä Blänsdorf 2011. – *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Enni Annales et Ciceronis Germanicique Aratea* / post W. Morel et K. Büchner editionem quartam auctam curavit Jürgen Blänsdorf. Berlin, 2011.
- Bot Bothe 1834. – *Poetarum Latii scenicorum fragmenta. 1, Fragmenta tragicorum* / recensuit Fridericus Henricus Bothe. Leipzig, ²1834 (¹1823).
- Bot^C Bothe 1824. – *Poetarum Latii scenicorum fragmenta. Voluminis quinti pars posterior, quae continet fragmenta comicorum* / recensuit Fridericus Henricus Bothe. Halberstadt, 1824.
- Büch Büchner 1982. – *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium* / post W. Morel novis curis adhibitis edidit Carolus Buechner. Leipzig, 1982.
- Col Cole 1969. – Cole, T. « The Saturnian verse », *YCLS* 21, 1969 : 3–73.
- Del Delrius 1593. – *Syntagma tragoediae latinae in tres partes distinctum* / Martini Antonii Delrii ex societate Iesu. Antwerpen, 1593.
- Die Diehl 1967. – Diehl, E. *Poetarum romanorum veterum reliquiae*. Berlin, ⁶1967 (¹1911).
- Dün Düntzer 1838. – *De versu, quem vocant, saturnio* / scripserunt Henr. Düntzer et Laur. Lersch. Bonn, 1838.
- Egg Egger 1843. – *Latini sermonis vetustioris reliquiae selectae* / recueil publié [...] par A. E. Egger. Paris, 1843.
- Ern Ernout 1916. – Ernout, A. *Recueil de textes latins archaïques*. Paris, 1916.
- Flo Flores 2011a. – Flores, E. *Liui Andronici Oduis : introduzione, edizione critica e versione italiana*. Napoli, 2011.
- Flo^N Flores 2011b. – Flores, E. *Cn. Naevii Bellum Poenicum : introduzione, edizione critica e versione italiana*. Napoli, 2011.
- För Förster 1956. – Förster, A. « Prolegomena metrica », *AAntHung* 4, 1956 : 171–196.
- Gue Guenther 1864. – *Liui Andronici Odyssiae reliquiae* / ex recensione Ottomari Guentheri. Stettin, 1864.
- Hav Havet 1880. – *De saturnio latinorum versu* / scripsit Ludovicus Havet. Paris, 1880.
- Her Hermann 1816. – *Elementa doctrinae metricae* / Godofredi Hermannii. Leipzig, 1816.

- Klo Klotz 1953. – *Scaenicorum Romanorum fragmenta. 1, Tragicorum fragmenta / adiuvantibus Ottone Seel et Ludovico Voit edidit Alfredus Klotz*. München, 1953.
- Klu Klussmann 1843. – Klussmann, E. *Cn. Naevii poetae Romani vitam descripsit, carminum reliquias collegit, poesis rationem exposuit Ernestus Klussmann Osnabrugensi*. Jena, 1843.
- Kor Korsch 1868. – *De versu saturnio / scripsit Theodorus Korsch*. Moskva, 1868.
- Kos Koster 1929. – Koster, W. J. W. «Versus saturnius», *Mnemosyne* 57, 1929 : 267–346.
- Len Lenchantin de Gubernatis 1936. – *Livi Andronici fragmenta / collegit M. Lenchantin de Gubernatis*. Torino, 1936.
- Lin Lindsay 1893. – Lindsay, W. M. «The Saturnian metre», *AJPh* 14, 1893 : 139–170 ; 305–334.
- Mar Mariotti 1986. – Mariotti, S. *Livio Andronico e la traduzione artistica : saggio critico ed edizione dei frammenti dell'Odyssea*. Urbino ²1986 (¹1952).
- Mar^{ti} Mariotti 2001. – Mariotti, S. *Il Bellum Poenicum e l'arte di Nevio : saggio con una edizione dei frammenti del Bellum Poenicum / a cura di Piergiorgio Parroni*. Roma, ²2001 (¹1955).
- Mar^e Marmorale 1950. – *Naevius poeta / introduzione biobibliografica, testo dei frammenti e commento di Enzo V. Marmorale*. Firenze, ²1950 (¹1945).
- Maz Mazzarino 1973. – *Cn. Naevi Belli Punici fragmenta / collegit Antonius Mazzarino*. Messina, ²1973 (¹1966).
- Mer Merula 1595. – *Q. Enni poetae cum primis censendi Annalium libb. XIIII quae apud varios auctores superant fragmenta conlecta composita inlustrata / ab Paullo G. F. P. N. Merula*. Leiden, 1595.
- Mer^y Merry 1892. – *Selected fragments of Roman poetry : from the earliest times of the Republic to the Augustan age / edited, with introductions, headings, and notes by W. W. Merry*. Oxford, ²1892 (¹1891).
- Mor Morel 1927. – *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium / post Aemilium Baehrens iterum edidit Willy Morel*. Leipzig, 1927.
- Mue Mueller 1885a. – Mueller, L. *Der saturnische Vers und seine Denkmäler*. Leipzig, 1885.
- Mue^D Mueller 1885b. – *Livi Andronici et Cn. Naevi fabularum reliquiae / emendavit et adnotavit Lucianus Mueller*. Berlin, 1885.
- Mue^N Mueller 1884a. – *Q. Enni carminum reliquiae : accedunt Cn. Naevi belli Punici quae supersunt / emendavit et adnotavit Lucianus Mueller*. Sankt-Peterburg, 1884.
- Pas Pascoli 1927. – Pascoli, G. *Epos. I*. Livorno, ³1927 (¹1897).
- Pis Pisani 1975. – Pisani, V. *Testi latini arcaici e volgari con commento glottologico*. Torino, ³1975 (¹1950).
- Rib Ribbeck 1897. – *Scaenicae Romanorum poesis fragmenta. 1, Tragicorum fragmenta / tertiis curis recognovit Otto Ribbeck*. Leipzig, 1897.
- Rib^C Ribbeck 1898. – *Scaenicae Romanorum poesis fragmenta. 2, Comitorum fragmenta / tertiis curis recognovit Otto Ribbeck*. Leipzig, 1898.
- Sch Schütte 1841. – *De Cnaeo Naevio poeta. 1 / scripsit [...] A. Schütte*. Würzburg, 1841.
- Sch^f Schauer 2012. – *Tragicorum Romanorum fragmenta. 1, Livius Andronicus, Naevius, tragici minores, fragmenta adespota / edidit Markus Schauer [et al.]* Göttingen, 2012.
- Scr Scriverius 1620. – *Collectanea veterum tragicorum L. Livii Andronici, Q. Ennii, Cn. Naevii, M. Pacuvii, L. Attii, aliorumque fragmenta et circa ipsa notae breves / Petri Scriverii ; quibus accedunt singulari libello castigationes et notae uberiores Gerardi Ioannis Vossii*. Leiden, 1620.
- Sku Skutsch 1985. – *The Annals of Q. Ennius / edited with introduction and commentary by Otto Skutsch*. Oxford, 1985.

- Spa Spangenberg 1825. – *Quinti Ennii Annalium libb. XVIII fragmenta post Pauli Merulae curas iterum recensita, auctiora, reconcinnata et illustrata : accedunt Cn. Naevii librorum de bello Punico fragmenta collecta, composita et illustrata / opera et studio E. S[pangenberg].* Leipzig, 1825.
- Ste Stephanus 1564. – *Fragmenta poetarum veterum latinorum [...] / a Rob. Stephano [...]* congesta, [...] ab Henrico Stephano [...] digesta [...]. Genève, 1564.
- Str¹ Strzelecki 1959. – *Cn. Naevii Belli Punici carminis quae supersunt /* edidit, prolegomenon capita duo praemisit Ladislaus Strzelecki. Wrocław, 1959.
- Str² Strzelecki 1964. – *Cn. Naevii Belli Punici carminis quae supersunt /* edidit fragmentum ordinem constituit apparatu critico atque commentariolo metrico instruxit Władysław Strzelecki. Leipzig, 1964.
- Thu Thurneysen 1885. – Thurneysen, R. *Der Saturnier und sein Verhältniss zur späteren römischen Volksverse.* Halle, 1885.
- Tra Traglia 1986. – Traglia, A. *Poeti latini arcaici. 1, Livio Andronico, Nevio, Ennio.* Torino, 1986.
- Vah Vahlen 1854. – *Cn. Naevi de bello Punico reliquiae /* ex recensione Iohannis Vahleni. Leipzig, 1854.
- Vah^E Vahlen 1903. – *Ennianae poesis reliquiae /* iteratis curis recensuit Iohannes Vahlen. Leipzig, ¹1903 (¹1854).
- War Warmington 1967. – Warmington, E. H. *Remains of old Latin. 2, Livius Andronicus, Naevius, Pacuvius and Accius.* Cambridge (Mass.) ⁴1967 (¹1936).
- Wor Wordsworth 1874. – *Fragments and specimens of early Latin /* with introduction and notes by John Wordsworth. Oxford, 1874.
- Zan¹ Zander 1890. – *Versus Italici antiqui /* collegit recensuit rationem metricam explicavit Carolus Zander. Lund, 1890.
- Zan² Zander 1895. – *De numero Saturnio quaestiones /* scripsit C. M. Zander. Lund, 1895.
- Zan³ Zander 1918. – *Versus Saturnii /* tertiis curis collegit et recensuit et examinavit Carolus Zander. Lund, 1918.

II Sigles employés pour les sources des fragments

1 Q. Asconius Pedianus (Pseudo)

Un manuscrit du 9^e s. contenant des commentaires aux discours de Cicéron a été découvert à Saint-Gall en 1416 par Le Pogge (Poggio Bracciolini, 1380–1459) et Bartolomeo Aragazzi da Montepulciano (mort vers 1429).¹ Tous les commentaires présents dans ce manuscrit y sont attribués à Q. Asconius Pedianus, un auteur actif au 1^{er} siècle.² Toutefois, la critique n’attribue que les cinq premiers commentaires à Asconius.³ Le reste, un commentaire grammatical portant sur la *Diuinatio in Caecilium* et une partie des *Verrines*, serait l’œuvre d’un compilateur plus tardif. C’est de ce commentaire pseudépigraphe que provient le fragment N 59.

Le manuscrit saint-gallois n’existe plus, mais on en a conservé à Madrid une copie de la main de Pogge (P). Et si l’exemplaire de Bartolomeo a lui aussi disparu, il en subsiste un descendant dans un manuscrit florentin (M). Enfin, Sozomeno da Pistoia (1387–1458)⁴ a lui aussi copié le manuscrit de Saint-Gall en 1417. Sa copie (S) est conservée à Pistoia.⁵ De la trentaine de manuscrits existant aujourd’hui, presque tous semblent descendre de P.⁶ Je suis l’édition de Stangl (1912 = St), qui se base sur ces trois manuscrits.

1.1 Manuscripts

- M Firenze, BML, Plut. 54.5, saec. XV⁷.
P Madrid, BNE, MSS/8514 (olim X. 81), saec. XV⁸.
S Pistoia, Biblioteca Comunale Forteguerriana, A 37, saec. XIV–XV.

1.2 Édition

- St Stangl 1912. – *Ciceronis orationum scholiastae : Asconius, Scholia Bobiensia, Scholia Pseud-asconii Sangallensia, Scholia Cluniacensia et recentiora Ambrosiana ac Vaticana, Scholia Lugdunensia sive Gronoviana et eorum excerpta Lugdunensia* / recensuit Thomas Stangl. Wien, 1912.

- 1 Reeve 1983b : 24.
- 2 Sur Asconius Pedianus, cf. Schanz/Hosius 1927 : 447–448 ; von Albrecht 1997 : 1242. Sur la transmission de ses textes, cf. Schanz/Hosius 1935 : 732 ; Reeve 1983b ; Welsh 2017.
- 3 Von Albrecht 1997 : 1242.
- 4 Sur cet humaniste, cf. Ceccherini 2016.
- 5 Sur ces trois manuscrits, cf. Reeve 1983b : 24.
- 6 Sur la tradition manuscrite d’Asconius, cf. Reeve 1983b : 25 (dont les doutes quant aux rapports entre M, P et S n’influent guère sur l’établissement du texte de N 59).
- 7 <http://teca.bmlonline.it/ImageViewer/servlet/ImageViewer?idr=TECA0000865428&keywords=plut.54.05#page/1/mode/lup> (consulté le 27 mai 2019).
- 8 <http://bdh-rd.bne.es/viewer.vm?id=0000137557&page=1> (consulté le 27 mai 2019).

2 Caesius Bassus

Poète lyrique actif au temps de Néron, Caesius Bassus est l'auteur d'un *Liber de metris*.⁹ Son ouvrage est transmis sous le nom d'un grammairien du 4^e s., Atilius Fortunatianus, et contenu dans les mêmes manuscrits que les œuvres authentiques de ce dernier.¹⁰ Un chapitre consacré aux mètres des plus anciens poètes contient deux fragments de la *Guerre punique* (N 34 et N 35) et le vers des Metelli contre Naevius (cf. N 59).

Des parties de son ouvrage métrique sont citées plus ou moins exactement par des grammairiens plus tardifs. Ainsi, le chapitre de Bassus sur les vers anciens est reproduit partiellement dans un traité grammatical composé à la fin du 3^e s. par Marius Plotius Sacerdos ;¹¹ il réapparaît encore dans un traité du 4^e s., composé probablement par un grammairien nommé Athonius (ou Asmonius), mais transmis sous le nom du rhéteur Marius Victorinus (fin 3^e–4^e siècle).¹²

L'édition de référence pour ces trois textes est, aujourd'hui encore, celle de Keil (1874 = Ke). L'édition princeps de Caesius Bassus est due à Parrhasius (1504 = Pa).¹³ Celui-ci se base sur un manuscrit de Bobbio retrouvé en 1493 par Giorgio Galbiate pour le compte de Giorgio Merula (Giorgio Merlano di Negro, 1430–1494). Ce manuscrit est aujourd'hui perdu, et il n'en subsiste que des copies contemporaines de sa découverte.¹⁴ Keil se base sur deux témoins datant du 15^e et du 15^e–16^e s. (respectivement A et B). Il existe un autre manuscrit de cette époque, copié de la main de Galbiate et conservé à Naples (Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, IV A 11).¹⁵ Je suis l'édition de Keil et ne cite, à côté des manuscrits A et B, que l'édition princeps.

Le texte de Sacerdos (cf. annexe II 17) repose quant à lui sur deux manuscrits du 9^e s. (A = Valenciennes, BM, 411 et B = Leiden, Universiteitsbibliotheek, VLO 79) et un troisième datant du 10^e s. (C = Paris, BNF, lat. 13955). Enfin, le texte du pseudo-Marius Victorinus (cf. annexe II 13) est établi sur la base d'un manuscrit copié au 8^e–9^e s. (A = Città del Vaticano, BAV, Pal. lat. 1753) et d'un second témoin du 10^e s. (B = Paris, BNF, lat. 7539).

2.1 Manuscrits

- A Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 3402, saec. XV.
 B Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 5216, saec. XV/XVI.

- 9 Sur la personne et l'œuvre de Caesius Bassus, cf. Schanz/Hosius 1935 : 484–486 ; Morelli 2011.
 10 Sur Atilius Fortunatianus, cf. Kaster 1988 : 409 ; sur la transmission des textes qui lui sont attribués, cf. Herzog 1989 : 138–140.
 11 Sur cet auteur, cf. Kaster 1988 : 352–353 ; Herzog 1989 : 112–116.
 12 Sur Athonius, cf. Kaster 1988 : 245–246 ; Herzog 1989 : 136–138. Sur Marius Victorinus, cf. Kaster 1988 : 437 ; Herzog 1989 : 342–355 ; von Albrecht 1997 : 1616–1627.
 13 Sur Aulus Janus Parrhasius (Giovan Paolo Parisio, dit aussi Aulo Giano Parrasio, 1470–1522), cf. notamment la thèse de doctorat non publiée de Paladini 2001.
 14 Sur l'édition princeps, sa source et les copies manuscrites qui en ont été prises, cf. Herzog 1989 : 139.
 15 Schanz/Hosius 1935 : 486 ; Herzog 1989 : 139.

2.2 Éditions

- Ke Keil 1874. – Keil, H. «Caesii Bassi fragmentum de metris : Atilii Fortunatiani ars». *Grammatici Latini*. 6, *Scriptores artis metricae / ex recensione Henrici Keilii*. Leipzig, 1874 : 243–272.
- Pa Parrhasius 1504. – [Parrhasius, I.] *Hoc in volumine continentur auctores infrascripti : Probi Instituta artium ; Maximi Victorini de quantitate syllabarum ; Donati prima ars ; Servius ad Albinum de naturis ultimarum ; Sergius in artem Donati primam ; Attilius Fortunatianus de metris Horatianis ; Donatiani generis eiusdem fragmentum ; item Caesii Bassi ; Terentianus ; Beda*. Milano, 1504.

3 Flavius Sospater Charisius

Le grammairien Charisius, sans doute originaire du Proche-Orient, a été actif au 4^e s. à Carthage puis à Constantinople.¹⁶ Il est l'auteur d'une des plus longues grammaires latines qu'on ait conservées de l'Antiquité. Son contenu était originellement divisé en cinq livres : le premier et le second consacrés aux définitions des concepts de base et des différentes catégories de mots ; le troisième à la conjugaison ; le quatrième à la stylistique et à la métrique ; le cinquième à la comparaison d'expressions équivalentes en latin et en grec. On a perdu l'introduction du livre I, une grande partie de la métrique du livre IV, ainsi que, selon Rouse (1983 : 50 adn. 1), la majeure partie du livre V.¹⁷ Les sources de Charisius sont, citées par l'intermédiaire de son maître Cominien et de Iulius Romanus,¹⁸ des auteurs grammaticaux du début de l'époque impériale : Probus, Pline l'Ancien, Remmius Palaemon.¹⁹

Trois fragments provenant de l'*Odyssée* latine (L 7 et L 35) et de la *Guerre punique* (N 1) sont contenus dans la grammaire de Charisius. Tous trois présentent des problèmes plus ou moins complexes d'établissement du texte : L 7 semble être précédé d'une lacune (cf. § 113) ; L 35 pourrait être une version corrompue d'un fragment également cité par Priscien (cf. § 175b) ; et en N 1, le prénom du consul mentionné par Naevius est corrompu (cf. § 273).

La tradition textuelle de la grammaire de Charisius se divise en deux branches.²⁰ L'une est reflétée par un manuscrit conservé à Naples (N) et des copies effectuées à partir de ce dernier au 15^e–16^e s. (Napoli, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, IV.A.9 et IV.A.10). L'autre circule sous le nom de Cominien à partir du 7^e s. ; elle est notamment attestée par plusieurs manuscrits irlandais.²¹

De nombreux extraits de la grammaire de Charisius ont été repris dans des compilations médiévales ou tardo-antiques.²² Parmi ces dernières, il faut en mentionner une, transmise par un manuscrit du 9^e s. conservé Angers (BM, 493 = A), et baptisée pour cette raison *Excerpta Andecauensia* par De Nonno (1992). Pour les références des autres manuscrits de cette compilation, cf. annexe II 6 ; pour l'établissement de leur stemma, cf. De Nonno (1992).

- 16 Sur Charisius, cf. Rouse 1983 ; Kaster 1988 : 392–394 ; Herzog 1989 : 125–131 ; von Albrecht 1997 : 1472 ; Uría 2009.
- 17 Sur le contenu de la grammaire de Charisius et les lacunes de la tradition, voir aussi Herzog 1989 : 126, dont les vues diffèrent légèrement de celles de Rouse.
- 18 Sur Cominien, cf. Herzog 1989 : 123–125. Sur Iulius Romanus, cf. Sallmann 1997 : 236–237.
- 19 Herzog 1989 : 127.
- 20 Voir le stemma proposé par Herzog 1989 : 128.
- 21 Herzog 1989 : 128–129.
- 22 Rouse 1983 : 51–53.

L'édition princeps de Charisius est réalisée en 1532 par Johannes Pierius Cyminus ;²³ celui-ci se base sur le manuscrit Napoli, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, IV.A.9, copié à Rome entre 1515 et 1522 à partir du manuscrit IV.A.10 de la même bibliothèque, lui-même copié entre 1493 et 1497 sur N.²⁴ Parmi les éditions ultérieures, je me suis servi de celles de Fabricius (1551 = Fa) et de Keil (1857 = Ke), dont les corrections ont contribué à l'établissement du texte des fragments L 7, L 35 et N 1. L'édition de référence est celle de Barwick (1925), qui repose essentiellement sur le manuscrit N ; elle a été révisée par Kühnert en 1964. C'est le texte de cette seconde édition (= Ba) que je reproduis.

3.1 Manuscrit

N Napoli, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, IV.A.8, saec. VIII.

3.2 Éditions

- Ba Barwick 1964. – *Flavii Sosipatri Charisii artis grammaticae libri V* / edidit Carolus Barwick ; addenda et corrigenda collegit et adiecit F. Kühnert. Leipzig, ²1964 (1925).
 Fa Fabricius 1551. – [Fabricius, G.] *Fl. Sosipatri Charisii artis grammaticae libri quinque*. Basel, 1551.
 Ke Keil 1857. – Keil, H. «Flavii Sosipatri Charisii artis grammaticae libri V». *Grammatici Latini*. I, *Flavii Sosipatri Charisii artis grammaticae libri V ; Diomedis artis grammaticae libri III ; ex Charisii arte grammatica excerpta* / ex recensione Henrici Keilii. Leipzig, 1857 : 1–296.

4 Diomedes

L'*Ars* de Diomède ressortit à la même tradition grammaticale que l'ouvrage de Charisius. Diomède exploite en général les mêmes sources que lui (cf. annexe II 3), et les a peut-être connues par son intermédiaire ; une influence de l'*Ars* de Donat (cf. annexe II 5) est aussi possible.²⁵ La critique s'accorde à dater l'ouvrage de Diomède vers la fin du 4^e siècle.²⁶ Il s'agit d'un traité en trois livres, le premier étant consacré aux parties du discours, le second aux notions de base de la grammaire et au style, le troisième à la métrique et à la poésie.²⁷

Diomède transmet deux fragments saturniens épiques, L 6 et L 11. Pour le premier, il est la seule source connue. Pour le second, il entre en concurrence avec Priscien, ce dernier donnant toutefois de L 11 une version plus complète.

L'édition princeps de l'*Ars* de Diomède est sortie en 1475 des presses de Nicolas Jenson (vers 1420–1480) à Venise.²⁸ L'édition critique la plus récente est, à ma connaissance, celle de Keil (1857 = Ke). Je reproduis son texte, qui suit principalement un manuscrit du 9^e s. (A) tout en s'appuyant occasionnellement sur deux autres témoins du même siècle (B et M).

- 23 Le personnage de Cyminus est, en grande partie, obscur. Tout au plus sait-on par la page de titre de son Charisius qu'il se présente comme un élève de Parrhasius, l'éditeur de Caesius Bassus (cf. annexe II 2).
 24 Sur l'édition princeps et ses sources, cf. Rouse 1983 : 51.
 25 Sur les sources de Diomède, cf. Herzog 1989 : 132–133. Sur Diomède en général, cf. Kaster 1988 : 270–272 ; Herzog 1989 : 132–136 ; von Albrecht 1997 : 1473 ; Dammer 2001.
 26 Sur la date de publication et les rapports de Diomède avec Charisius, cf. Herzog 1989 : 133.
 27 Von Albrecht 1997 : 1473.
 28 Herzog 1989 : 136.

4.1 Manuscrits

- A Paris, BNF, lat. 7494, saec. IX.
 B Paris, BNF, lat. 7493, saec. IX.²⁹
 M München, BSB, Clm 14467, saec. IX.³⁰

4.2 Édition

- Ke Keil 1857. – Keil, H. «Diomedis artis grammaticae libri III». *Grammatici Latini. I, Flavii Sosipatri Charisi artis grammaticae libri V ; Diomedis artis grammaticae libri III ; ex Charisii arte grammatica excerpta / ex recensione Henrici Keilii.* Leipzig, 1857 : 297–529.

5 Aelius Donatus

Grammairien actif au milieu du 4^e s., Aelius Donat fut le maître de saint Jérôme à Rome.³¹ C'est par son élève qu'on sait qu'il était actif dans la Ville autour de 354.³² Aelius Donat est connu pour trois ouvrages : un traité de grammaire intitulé *Ars*, un commentaire des comédies de Térence et un commentaire des poèmes de Virgile.

Le premier livre de l'*Ars*, traditionnellement appelé *Ars minor*, est destiné aux débutants tandis que les livres II à IV – ou *Ars maior* – s'adressent aux étudiants plus avancés.³³ L'*Ars* de Donat a eu une importance majeure dans la tradition grammaticale latine. On sait qu'elle a été commentée par Servius (cf. annexe II 20), et qu'elle a pu influencer des grammairiens comme Charisius (cf. annexe II 3) et Diomède (cf. annexe II 4).³⁴

Quant au commentaire virgilien, on a presque tout perdu de sa version originale. On n'en a conservé qu'une biographie de Virgile reproduisant en grande partie un modèle suétonien, une épître dédicatoire, et la préface du commentaire aux *Bucoliques*.³⁵ Du commentaire proprement dit, on n'a plus que quelques traces dans les passages interpolés du commentaire de Servius, ou *Seruius auctus* (cf. annexe II 20),³⁶ ainsi que dans l'œuvre de Macrobie (cf. annexe II 12) et dans certains glossaires médiévaux (cf. annexe II 9).³⁷ Il ne faut pas confondre Aelius Donat avec Ti. Claudius Donatus, qui a composé vers la fin du 4^e s. un commentaire, conservé celui-ci, à l'*Énéide* de Virgile.³⁸

29 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84789937> (consulté le 27 mai 2019).

30 http://daten.digital-sammlungen.de/bsb00046440/image_5 (consulté le 27 mai 2019).

31 Herzog 1989 : 144. Sur Aelius Donat et son activité littéraire, cf. Reeve 1983a ; Kaster 1988 : 275–278 ; Herzog 1989 : 143–158 ; von Albrecht 1997 : 1471–1472 ; Dezotti 2011 : 13–19 ; Demetriou 2014.

32 Cf. Hier. *Chron. a. Abr.* 2370 *Victorinus rhetor et Donatus grammaticus praeceptor meus Romae insignes habentur* (au sujet de l'année 354).

33 Dezotti 2011 : 15.

34 À moins que les correspondances observées entre eux ne s'expliquent par le recours à des sources communes, comme l'admet von Albrecht 1997 : 1471.

35 Herzog 1989 : 149.

36 Herzog 1989 : 150–151.

37 Herzog 1989 : 152–153.

38 Sur Ti. Claudius Donatus, cf. Kaster 1988 : 400.

Enfin, le commentaire à Térence est transmis par une quarantaine de manuscrits du Moyen-Âge et de la Renaissance.³⁹ Le commentaire proprement dit est précédé d'une biographie du poète, là aussi largement empruntée à Suétone, et d'un traité sur la comédie dû en grande partie à Evanthius.⁴⁰ On n'a conservé le commentaire qu'à cinq des six pièces de Térence, la section consacrée à l'*Heauton-timoroumenos* étant perdue. C'est du commentaire à l'*Andrienne* que provient le seul fragment saturnien qu'on doit à Aelius Donat, N 44.

La plus grande partie des manuscrits connus du commentaire de Térence datent du 15^e s. et remontent à des *codices* découverts dans les années 1430 à Mayence et à Chartres.⁴¹ En dehors des manuscrits Renaissance, les témoins les plus importants datent, pour l'un, du 11^e s. (A), et pour l'autre du 13^e (Città del Vaticano, BAV, Reg. lat. 1595 = B). De ces deux témoins, seul A contient le passage où est cité N 44. Je suis l'ancienne édition critique de Wessner (1902 = We), lequel utilise dans ce passage, en plus de A, trois manuscrits du 15^e s. (C, T et V). Pendant la préparation du présent ouvrage est parue une nouvelle édition du commentaire à l'*Andrienne*, procurée par Cioffi (2017 = Ci) sur la base d'une étude renouvelée de la tradition manuscrite. Celle-ci n'a toutefois que peu d'incidence sur l'établissement du texte de N 44 (cf. § 440).

5.1 Manuscrits

- A Paris, BNF, lat. 7920, saec. XI⁴².
- C Oxford, BLO, Canon. Class. Lat. 95, saec. XV.
- T Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 2905, saec. XV.
- V Città del Vaticano, BAV, Reg. lat. 1496, saec. XV.

5.2 Éditions

- Ci Cioffi 2017. – Cioffi, C. *Aeli Donati quod fertur commentum ad Andriam Terenti*. Berlin/Boston, 2017.
- We Wessner 1902. – *Aeli Donati quod fertur commentum Terenti : accedunt Eugraphii commentum et scholia Bembina* / recensuit Paulus Wessner. Leipzig, 1902.

6 Excerpta Andecauensia

Cf. annexe II 3.

6.1 Manuscrits

- A Angers, BM, 493 (olim 477), saec. IX.
- R Città del Vaticano, BAV, Reg. lat. 1818, saec. XV.
- V Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 1492, saec. XV.

39 Reeve 1983a : 153. Sur la tradition manuscrite du commentaire de Donat sur Térence, cf. Cioffi 2012.

40 Herzog 1989 : 154. Sur Evanthius, grammairien actif peu avant Aelius Donat, cf. Kaster 1988 : 278–279 ; Herzog 1989 : 142–143.

41 Reeve 1983a : 154.

42 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9066007q> (consulté le 27 mai 2019).

6.2 Édition

No De Nonno 1992. – De Nonno, M. «Un esempio di dispersione della tradizione grammaticale latina : gli inediti *Excerpta Andecavensia*», *AION(filol)* 14, 1992 : 211–262.

7 Verrius Flaccus / S. Pompeius Festus / Paulus Diaconus

Verrius Flaccus est un grammairien de l'époque augustéenne,⁴³ auteur d'un *De uerborum significatu*, «Sur la signification des mots». Son œuvre est perdue, mais il en reste deux versions abrégées. À en juger d'après ces épitomés, l'ouvrage de Verrius Flaccus était un recueil de mots latins tombés hors d'usage, classés alphabétiquement et accompagnés de définitions et d'exemples littéraires. Des deux abrégés du *De uerborum significatu*, l'un est dû à S. Pompeius Festus, un auteur actif au 2^e s., et dont c'est la seule œuvre connue.⁴⁴ L'autre a été composé par Paul Diacre vers la fin du 8^e s., en abrégant encore l'épitomé de Festus.⁴⁵

Seule la seconde moitié de l'épitomé de Festus – comportant les lemmes commençant par les lettres M à V – nous est parvenue. Elle est conservée dans F, un manuscrit du 11^e siècle. Ce codex, présentant de nombreuses erreurs et lacunes imputables à son copiste (cf. notamment § 127a), a en outre été gravement endommagé par un incendie. Il devait comporter à l'origine seize cahiers, dont les sept premiers et une grande partie du onzième avaient déjà disparu avant les années 1470.⁴⁶ C'est dans cet état de mutilation que F a été copié par plusieurs humanistes vers la fin du 15^e siècle. Le plus célèbre de ces copistes est sans doute le poète et professeur florentin Ange Politien (1454–1494), dont la main se reconnaît dans le manuscrit U. Quelque temps après ces copies, les huitième, dixième et seizième cahiers de F ont disparu ; cette perte est sans doute à mettre en lien avec le prêt du manuscrit à l'humaniste Pomponius Laetus (1428–1498).⁴⁷ Pour ces trois cahiers, le texte de F doit maintenant être reconstruit sur la base des copies prises au 15^e siècle. Cinq d'entre elles sont employées pour l'édition des passages comportant des fragments d'Andronicus et de Naevius (UVWXZ). Celles-ci divergent toutefois dans leurs tentatives de corriger les imperfections du manuscrit principal F. En témoignent, par exemple, les diverses conjectures proposées par les copistes de W et X en L 3, et la correction malheureuse tentée par Politien en L 38 (cf. § 250).

De la première moitié du *De uerborum significatu*, il ne subsiste que le lointain souvenir qu'en conserve l'épitomé de Paul Diacre. On peut se faire une idée de l'ampleur de la perte en comparant ce qui reste de Festus avec l'abrégé qu'en a tiré Paul. Celui-ci ne maintient souvent que le lemme et sa définition, en supprimant les exemples ; ainsi en Paul. Fest. p. 163 *nequiont nequeunt*, Paul résume Festus en laissant de côté la citation de L 29. Lorsqu'il conserve un exemple littéraire, Paul se borne en règle générale à reproduire le premier, même si Festus en citait plusieurs. Ces suppressions peuvent prendre de grandes proportions, comme dans le cas du vaste développement consacré à l'adverbe *topper* (Fest. p. 352), que Paul résume plus que sobrement : cf. Paul. Fest. p. 353 *topper cito, ut illud Nelei : topper fortunae commutantur*

43 Suet. *Gramm.* 17, 2 le présente comme le précepteur des petits-enfants de l'empereur Auguste. Sur Verrius Flaccus et son œuvre, cf. Schanz/Hosius 1935 : 361–367 ; Glinister 2007. Sur l'histoire de sa transmission, cf. Marshall 1983d.

44 Sur Festus, cf. Sallmann 1997 : 240–245.

45 Sallmann 1997 : 242–243. Sur les rapports entre l'ouvrage de Festus et celui de Paul Diacre, cf. North 2008.

46 Sur les dommages subis par F et les lacunes qui en résultent, cf. Marshall 1983d : 163.

47 Sur le rôle d'Ange Politien et de Pomponius Laetus dans la tradition de Festus, cf. Marshall 1983d : 163. Sur l'histoire et la description du manuscrit F, cf. Moscadi 2001 : VI–XXII.

hominibus. Il lui arrive aussi de remanier complètement le texte de Festus ; c'est le cas par exemple du lemme dans lequel Festus cite L 8 (Fest. p. 174). Festus y propose deux définitions du nom *noegeum*, qu'il accompagne d'un exemple emprunté à l'*Odyssee* latine. Paul, quant à lui, abrège en scindant le lemme en deux et en tronquant la citation d'Andronicus (cf. Paul. Fest. p. 175). En d'autres occasions, toutefois, l'abrégé de Paul permet de reconstituer les parties endommagées de F ; cf. par exemple L 48, où le vers cité est presque entièrement perdu dans le manuscrit de Festus, mais conservé dans l'abrégé de Paul.

Mais Paul n'a pas été le seul savant médiéval à exploiter Festus. Entre le 6^e et le 8^e s., plusieurs anonymes ont puisé dans la tradition lexicographique latine, principalement celle remontant à Verrius Flaccus, pour constituer des glossaires.⁴⁸ Certains de ces répertoires conservent des traces de citations empruntées aux fragments saturniens d'Andronicus et de Naevius. On en trouvera la liste à l'annexe II 9.

L'édition princeps de Festus est due à Manilius Rhallus (Εμμανουήλ Πάλης Καβάκης, dit aussi Manilio Cabacio Rallo, vers 1447–1522), qui la publie en 1475 à Rome.⁴⁹ Parmi les premières éditions imprimées, plusieurs autres contiennent des corrections des fragments d'Andronicus et de Naevius. Il s'agit de celles procurées par Pius (1500 = Pi), Augustinus (1569 = Au), Ursinus (1581 = Ur) et Dacerius (1681 = Da). À ces éditions, il faut ajouter un important recueil de corrections proposées par Scaliger (1576 = Sc). On cite d'ordinaire Festus et Paul Diacre d'après les numéros de pages de C. O. Mueller (1839 = Mu). Les notes de cette édition comprennent de nombreuses conjectures, dont plusieurs portent sur le texte des fragments saturniens. Le texte de référence, en revanche, est celui de Lindsay, qui en a publié deux versions. La première (1913 = Li) comprend les textes de Festus et de Paul en regard, et indique en marge la pagination de Mueller. Quant à la seconde (1930 = Li²), elle est parue dans la série des glossaires latins édités par l'Académie britannique et ne contient que le texte de Festus. Il faut enfin ajouter que l'on doit à Moscadi (2001 = Mo) une nouvelle collation du manuscrit F, qui apporte d'importantes améliorations au texte de Lindsay.

7.1 Manuscrits

a. Festus

- F Napoli, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, IV.A.3, saec. XI.
- U Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 3368, saec. XV.
- V Paris, BNF (François-Mitterrand), RES-X-96 (2), saec. XV.⁵⁰
- W Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 3369, saec. XV.
- X Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 1549, saec. XV.
- Z Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 2731, saec. XV.

b. Paul

- B «*Basil. fragmentum Basileense* (I, 9^a), saec. X. » (Lindsay 1913 : XX). Introuvable.
- E El Escorial, Real Biblioteca del Monasterio de San Lorenzo de El Escorial, O-III-31 (olim 23. 23 uel II-52), saec. X.

48 Sallmann 1997 : 242. Le commentaire virgilien d'Aelius Donat (cf. annexe II 5) constitue une autre source appréciée des auteurs de glossaires au Moyen-Âge ; à ce sujet, cf. Herzog 1989 : 152–153.

49 Marshall 1983d : 163. Sur Manilius Rhallus, cf. Lamers 2011.

50 Fiches manuscrites insérées dans un volume imprimé (cf. Lindsay 1913 : XIV).

- G Wolfenbüttel, HAB, 10.3 Aug. 4^o, saec. X.⁵¹
 I Leiden, Universiteitsbibliotheek, VLO 37, saec. IX.
 L Leiden, Universiteitsbibliotheek, VLQ 116, saec. IX.
 M München, BSB, Clm 14734, saec. X–XI.
 P Cheltenham, Sir Thomas Phillips Library, 816, saec. XI. Introuvable.
 R Leiden, Universiteitsbibliotheek, BPL 135, saec. IX.⁵²
 T Troyes, BM, 2291, saec. IX.

7.2 Éditions

- Au Augustinus 1772. – Augustinus, A. « Marci Verrii Flacci quae extant et Sexti Pompeii Festi de verborum significatione libri viginti ex bibliotheca Antonii Augustini, archiepiscopi Tarraconensis ». *Antonii Augustini Archiepiscopi Tarraconensis opera omnia. 7, Quo institutionum juris pontificii fragmenta duo [...] continentur*. Lucca, ²1772 (¹1569) : 525–666.
 Da Dacérius 1700. – *Sex. Pompei Festi et Mar. Verrii Flacci de verborum significatione lib. XX / notis et emendationibus illustravit Andreas Dacérius, in usum serenissimi Delphini ; accedunt in hac nova editione notae Josephi Scaligeri, Fulvii Ursini et Antonii Augustini*. Paris, ²1700 (¹1681).
 Li Lindsay 1913. – *Sexti Pompei Festi de verborum significatu quae supersunt cum Pauli epitome / Thewrewkianis copiis usus edidit Wallace M. Lindsay*. Leipzig, 1913.
 Li² Lindsay 1930. – Lindsay, W. M. « Festus ». Lindsay, W. M. ; Pirie, J. W. *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita. 4, Placidi glossae ; Festus*. Paris, 1930 : 71–467.
 Mo Moscardi 2001. – Moscardi, A. *Il Festo Farnesiano : (cod. Neapol. IV.A.3)*. Firenze, 2001.
 Mu Mueller 1839. – *Sexti Pompei Festi de verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome / emendata et annotata a Carolo Odofredo Muellero*. Leipzig, 1839.
 Pi Pius 1500. – [Pius, I. B.] *Nonius Marcellus ; Festus Pompeius ; Varro*. [Milano,] 1500.
 Sc Scaliger 1576. – Scaliger, I. « Iosephi Scaligeri Iulii Caesaris f. in Sex. Pompei Festi libros de verborum significatione castigationes ». *M. Verrii Flacci quae extant et Sex. Pompei Festi de verborum significatione libri XX*. Paris, 1576.
 Ur Ursinus 1581. – [Ursinus, F.] *Sex. Pompei Festi de verborum significatione fragmentum ex vetustissimo exemplari bibliothecae Farnesianae descriptum*. Roma, 1581.

8 A. Gellius

Aulu-Gelle, né vraisemblablement avant 130,⁵³ a publié après 180 un ouvrage d'érudition intitulé *Nuits Attiques*.⁵⁴ Il s'agit d'une collection de brefs dialogues mettant en scène des érudits s'entretenant des sujets les plus divers, mais ayant souvent trait à des problèmes linguistiques.

L'intérêt pour l'œuvre d'Aulu-Gelle a dû s'éteindre avant l'époque d'Isidore (cf. annexe II 10), qui ne semble pas le connaître.⁵⁵ Cette perte d'intérêt s'accompagne d'un changement radical dans la tradition manuscrite des *Nuits attiques*. En effet, dès avant le 9^e s., les livres I–VII

51 <http://diglib.hab.de/mss/10-3-aug-4f/start.htm> (consulté le 27 mai 2019).

52 = « Leidensis Voss. 135, saec. X–XI » (Lindsay 1913 : XXVII).

53 Sallmann 1997 : 69. Sur la vie et l'œuvre d'Aulu-Gelle, cf. Sallmann 1997 : 68–77 ; von Albrecht 1997 : 1479–1485. Sur la transmission des *Nuits attiques*, cf. Marshall 1983a ; Lecouffe 2011.

54 Pour la date de publication, cf. Sallmann 1997 : 70.

55 Marshall 1983a : 176.

d'une part, IX–XX d'autre part, commencent à circuler séparément, et le livre VIII se perd ; à la même époque disparaissent aussi le sommaire du livre XIX et la fin du livre XX.⁵⁶ C'est seulement au début du 15^e s. que réapparaissent, sans qu'on sache de quelle source, le sommaire du livre VIII et la fin du livre XX.⁵⁷ Il faut aussi signaler une importante lacune qui s'étend de Gell. 18, 9, 1 *in libro* à Gell. 18, 9, 8 *et sequo*.⁵⁸ Le contenu de cette lacune ne nous est connu que par les leçons d'un témoin perdu, surnommé « Buslidianus » (= β) du nom de son dernier propriétaire, Hieronymus Busleiden (mort en 1517) ;⁵⁹ celles-ci ont été rassemblées par Louis Carrio (Ludovicus Carrio, 1547–1595) dans les notes complémentaires de l'édition d'Aulu-Gelle procurée par H. Estienne (1585 = St).⁶⁰

Les fragments saturniens d'Andronicus et de Naevius transmis par Aulu-Gelle proviennent, pour la grande majorité, des livres I–VII : L 14 provient du livre III, N 36 du livre V, L 4 et L 17 du livre VI. L'autre partie de l'œuvre transmet seulement deux fragments, L 1 (livre XVIII) et N 37 (livre XVII). Mais le cas de L 1 est particulier, puisqu'il n'est connu que par le *Buslidianus* ; et quant à N 37, il s'agit d'un fragment indirect, qui ne conserve aucun texte original de Naevius et dont la tradition manuscrite ne comporte aucune variante significative. Je me dispense pour cette raison de mentionner dans la liste ci-dessous les manuscrits de la seconde partie des *Nuits attiques*.⁶¹

L'édition princeps (1469 = An) est parue à Rome.⁶² Les catalogues de bibliothèque l'attribuent à un évêque d'Aleria, Johannes Andreas de Buxis (Giovanni Andrea dei Bossi, dit aussi Andreas Alerensis, 1417–1475). Le texte de référence des *Nuits attiques* est aujourd'hui celui de la seconde édition de Marshall (1990 = Ma). Celui-ci s'appuie, pour les livres I–VII, sur quatre manuscrits principaux. Le plus ancien est un fragment du 4^e s. (Città del Vaticano, BAV, Pal. lat. 24), mais il ne couvre malheureusement aucun des passages contenant les citations d'Andronicus et de Naevius.⁶³ Les trois autres ont été copiés aux 12^e (P, R) et 13^e s. (V) sur des sources indéterminées.⁶⁴

8.1 Manuscripts

- β Manuscrit perdu, surnommé *Buslidianus*.
- P Paris, BNF, lat. 5765, saec. XII.
- R Leiden, Universiteitsbibliotheek, GRO 21, saec. XII.
- V Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 3452, saec. XIII.

56 Marshall 1983a : 176–177.

57 Marshall 1983a : 179.

58 Marshall 1990 : vii–viii.

59 Marshall 1983a : 179. Sur le *Buslidianus*, cf. Marshall 1990 : vi–viii.

60 Marshall 1983a : 179–180.

61 On en trouvera la description détaillée dans Marshall 1983a : 178–179. Voir aussi Sallmann 1997 : 74–76, dont les vues diffèrent légèrement de celles de Marshall.

62 Rolfe 1984 I : xxii.

63 Sur ce manuscrit, cf. Marshall 1983a : 176–177.

64 Sur ces trois témoins, cf. Marshall 1983a : 177.

2.8.2 Éditions

- An Andreas 1469. – [Andreas Alerensis. *Noctium Atticarum libri XX*]. Roma, 1469.⁶⁵
- Ma Marshall 1990. – *A. Gellii noctes Atticae / recognovit brevique adnotatione critica instruxit P. K. Marshall*. Oxford, 1990 (1968), 2 vol.
- Ro Rolfe 1984. – *The Attic nights of Aulus Gellius / with an English translation by John C. Rolfe*. Cambridge (Mass.), 1984, 3 vol.
- St Stephanus 1585. – Stephanus, H. *Auli Gellii noctes Atticae, seu vigiliae Atticae [...]. Henrici Stephani noctes aliquot Parisinae, Atticis A. Gellii noctibus seu vigiliis invigilatae / eiusdem H. Stephani annotationes in alios Gellii locos prodibunt cum notis Lud. Carrionis [...]*. Paris, 1585.

9 Glossaria

Cf. annexe II 7.

- a. Gloss. II Goetz/Gundermann 1888. – Goetz, G.; Gundermann, G. *Glossae latinograecae et graecolatinae : accedunt minora utriusque linguae glossaria*. Leipzig, 1888.
- b. Gloss.¹ I Ansil. Lindsay 1926a. – Lindsay, W. M. [et al.] *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita. 1, Glossarium Ansileubi sive librum glossarum*. Paris, 1926.
- c. Gloss.¹ II Philox. Laistner 1926. – Laistner, M. « Philoxeni glossarium ». Lindsay, W. M. [et al.] *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita. 2, Arma ; abavus ; Philoxenus*. Paris, 1926 : 123–291.
- d. Gloss.¹ III Abol. Lindsay 1926b. – Lindsay, W. M. « Abolita ». Lindsay, W. M.; Thomson, H. J. *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita. 3, Abstrusa ; abolita*. Paris, 1926 : 91–183.
- e. Gloss.¹ IV Ps. Plac. Lindsay/Pirie 1930. – Lindsay, W. M.; Pirie, J. W. « Pseudo-Placidi glossae ». *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita. 4, Placidi glossae ; Festus*. Paris, 1930 : 52–70.

10 Isidorus Hispalensis

Isidore est élevé à l'épiscopat de Séville en 600, date à laquelle il succède à son frère aîné Léandre ; il meurt en 636.⁶⁶ Parmi ses œuvres majeures, on peut citer une *Chronique*, un traité *De natura rerum*, une compilation de *Sentences*, un *De uiris illustribus* et les *Étymologies* (ou *Origines*). Des nombreux ouvrages dont il est l'auteur, deux transmettent des fragments saturniens d'Andronicus et Naevius : les *Étymologies* et le *De natura rerum*.

Les *Étymologies* se présentent comme une vaste encyclopédie embrassant à peu près tous les domaines de l'éducation antique. Cette œuvre, encore inachevée à la fin de la vie de son auteur, circulait déjà dans des versions non autorisées avant sa publication.⁶⁷ Dès 633, c'est un

65 Des photos de cette édition sont mises à disposition par la Staatsbibliothek de Berlin : http://digital.staatsbibliothek-berlin.de/werkansicht?PPN=PPN870308866&PHYSID=PHYS_0007&DMDID= (consulté le 27 mai 2019).

66 Sur la vie et l'œuvre d'Isidore de Séville, cf. Fredouille/Zehacker 2001 : 465–468.

67 Marshall 1983b : 194.

ami d'Isidore, Braulion, évêque de Saragosse, qui se charge de la rédaction finale de l'œuvre et de sa division en vingt livres.⁶⁸ Les *Étymologies*, appelées à devenir un ouvrage fondamental pour la science médiévale, ont connu dès leur publication une diffusion très large dans toute l'Europe.⁶⁹

Cinq fragments des FSH proviennent des *Étymologies* : L 27 (Isid. *Orig.* 19, 4, 9) ; N 50 (19, 22, 20) ; N 72 (5, 26, 17) ; N 73 (14, 8, 27) ; N 74 (12, 1, 29).

La tradition manuscrite des *Étymologies* est divisée en trois familles, appelées conventionnellement familles espagnole, française et italienne.⁷⁰ Les vues des critiques quant à l'appartenance des divers manuscrits à ces familles ont évolué depuis Lindsay. Celui-ci rattachait B et C à la famille française (Lindsay 1951 : vii), alors que Marshall (1983b : 195), tout en gardant B dans la famille française, rattache désormais C à l'espagnole. C'est également le parti pris par les éditeurs les plus récents ; mais il n'en résulte aucun changement important pour les passages concernant Andronicus et Naevius.

Je suis le texte de Lindsay (1951 = Li), bien que les livres contenant des fragments saturniens aient été réédités séparément au cours des trente dernières années : J. André (1986 = An) a en effet traité le livre XII ; M. Rodríguez-Pantoja (1995 = Ro) le livre XIX ; O. Spevak (2011 = Sp) le livre XIV ; et V. Yarza Urquiola et F. J. Andrés Santos (2013 = Ya) le livre V.

Mais ces nouvelles éditions, malgré les améliorations ponctuelles qu'elles ont apportées, n'ont pas particulièrement affecté les passages dans lesquels sont cités les fragments d'Andronicus et de Naevius. Ainsi, pour le livre XII, d'où provient N 74, André a certes retenu des témoins différents ; il écarte MOP et ajoute plusieurs manuscrits négligés par Lindsay.⁷¹ Mais il aboutit au même résultat en ce qui concerne le texte de N 74. La même remarque vaut pour le fragment N 73, cité au livre XIV. Spevak prend en compte X, un manuscrit de la famille espagnole laissé de côté par Lindsay. Mais comme Lindsay s'appuyait déjà sur C, que la critique rattache maintenant à la même famille espagnole, le résultat reste identique. J'ai cru utile de signaler les leçons de X, puisque ce témoin comporte en L 27 une variante significative non attestée ailleurs dans la tradition (*dumque* pour *tumque*). Mais il faut reconnaître qu'il n'y a, même là, qu'une leçon sans grande valeur (cf. § 204). Dans l'ensemble, donc, les progrès réalisés ces dernières décennies ne justifient pas de renoncer à l'édition de Lindsay, qui, du reste, m'a semblé d'une utilisation plus aisée.

Quant au traité *De natura rerum*, il répond à une commande du roi visigoth Sisebeut, ami d'Isidore ; il s'agit d'une description philosophique du monde visant à combattre certains comportements superstitieux.⁷² Le traité se compose de quarante-huit chapitres répartis en trois parties thématiques : les chapitres 1–8 traitent des divisions du temps (hémérologie) ; les chapitres 9–28 sont consacrés à la cosmographie et à l'astronomie ; enfin, les chapitres 20–48 portent sur les phénomènes météorologiques « au sens aristotélicien du terme » (Fontaine 1960 : 7) : manifestations climatiques, crues, tremblements de terre, etc.⁷³

L'édition princeps du *De rerum natura*, parue à Augsbourg en 1472, est due à Günther Zainer de Reutlingen (mort en 1478) ; elle a pu être établie sur un manuscrit proche du codex Bamberg, Staatsbibliothek, Msc. patr. 61.⁷⁴ L'édition de référence est celle de J. Fontaine (1960 =

68 Fredouille/Zehnacker 2001 : 467.

69 Marshall 1983b : 194. Sur la réception des *Étymologies*, cf. Fear/Wood 2016.

70 Marshall 1983b : 195.

71 Pour la liste des manuscrits retenus par cet éditeur, cf. André 1986 : 31.

72 Fredouille/Zehnacker 2001 : 466.

73 Sur le plan du *De rerum natura*, cf. Fontaine 1960 : 7–10.

74 Sur l'édition princeps et sa source possible, cf. Fontaine 1960 : 141–142.

Fo).⁷⁵ Le *De natura rerum* ne contient qu'un fragment saturnien (N 51). Celui-ci est cité au chapitre 44, lequel n'est transmis que dans cinq des nombreux manuscrits examinés par Fontaine.⁷⁶ Dans cette section, un manuscrit isolé, daté du 10^e s. (V), s'oppose à une famille composée de quatre témoins du 8^e–9^e s. (FASB).

10.1 Orig.

10.1.1 Manuscripts

- B Bern, Burgerbibliothek, 101, saec. IX–X.
- C Leiden, Universiteitsbibliotheek, VLF 74, saec. IX.
- E Paris, BNF, lat. 13028, saec. VIII.⁷⁷
- K Wolfenbüttel, HAB, 64 Weiss., saec. VIII.⁷⁸
- M Cava dei Tirreni, Archivio della Badia, 2 (olim XXIII), saec. VIII.
- N Karlsruhe, BLB, Aug. perg. 57, saec. VIII.
- O Sankt-Gallen, Stiftsbibliothek, 233, saec. IX.
- P Sankt-Gallen, Stiftsbibliothek, 235, saec. IX.
- T Madrid, BNE, VITR/14/3 (olim Toledo, Archivo y Biblioteca Capitulares, 15–8), saec. IX.⁷⁹
- X Sankt-Gallen, Stiftsbibliothek 237, saec. IX.⁸⁰

10.1.2 Éditions

- An André 1986. – *Étymologies. 12, Des animaux* / Isidore de Séville ; texte établi, traduit et commenté par Jacques André. Paris, 1986.
- Li Lindsay 1951. – *Isidori Hispalensis episcopi etymologiarum sive originum libri XX* / recognovit brevique adnotatione critica instruxit W. M. Lindsay. Oxford, ²1951 (1911), 2 vol.
- Ro Rodríguez-Pantoja 1995. – *Etimologías. 19, De naves, edificios y vestidos* / Isidoro de Sevilla ; introd., ed. crítica, trad. y notas por Miguel Rodríguez-Pantoja. Paris, 1995.
- Sp Spevak 2011. – *Étymologies. 14, De Terra* / Isidore de Séville ; texte établi, traduit et commenté par Olga Spevak. Paris, 2011.
- Ya Yarza Urquiola/Andrés Santos 2013. – *Etimologías. 5, De legibus ; de temporibus* / Isidoro de Sevilla ; introd., ed. crítica, trad. y notas por Valeriano Yarza Urquiola y Francisco Javier Andrés Santos. Paris, 2013.

75 Il vaut la peine de signaler qu'il existe une nouvelle traduction anglaise commentée par Kendall/Wallis 2016.

76 Pour la description des manuscrits contenant le *De rerum natura*, cf. Fontaine 1960 : 19–37.

77 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10510416z> (consulté le 27 mai 2019).

78 <http://diglib.hab.de/mss/64-weiss/start.htm> (consulté le 27 mai 2017).

79 <http://bdh-rd.bne.es/viewer.vm?id=0000051810&page=1&search=VITR%2F14%2F3&lang=en&view=main> (consulté le 28 mai 2019).

80 <http://www.e-codices.unifr.ch/fr/list/one/csg/0237> (consulté le 29 mai 2019).

10.2 *Nat.*

10.2.1 Manuscripts

- F Basel, Öffentliche Bibliothek der Universität Basel, F III 15a, saec. VIII/IX.
 S Sankt-Gallen, Stiftsbibliothek, 238, a. 750/770.⁸¹
 B Besançon, BM, 184, saec. IX.
 A Basel, Öffentliche Bibliothek der Universität Basel, F III 15f, saec. VIII.⁸²
 V Paris, BNF, lat. 10616, saec. X.⁸³

10.2.2 Édition

- Fo Fontaine 1960. – *Traité de la nature : suivi de l'épître en vers du roi Sisebeut à Isidore / Isidore de Séville* ; éd. par J. Fontaine. Paris, 1960.

11 L. Cae(c)ilius Firmianus Lactantius

Varron (cf. annexe II 21), dans ses *Res diuinae*, dressait une liste de toutes les sibylles connues ; il y faisait figurer la sibylle cimmérienne mentionnée par Naevius en N 17. De ces *Res diuinae* de Varron, on n'a conservé que des fragments, dont plusieurs sont cités par Lactance dans ses *Institutiones divines*. La liste des sibylles en fait partie, et c'est ainsi qu'un fragment de Naevius est connu par la tradition de Lactance.⁸⁴

De Lactance, né vers le milieu du 3^e s., on suppose qu'il était d'origine africaine, et l'on sait qu'il exerçait la profession de rhéteur. Appelé à Nicomédie par Dioclétien pour y enseigner la rhétorique latine, il se convertit au christianisme. Lorsque commencent les persécutions en 303, il se retire de la vie publique et compose son grand ouvrage apologétique, les *Institutiones divines*. Après l'adoption du christianisme par Constantin, Lactance est rappelé à Trèves par l'empereur pour assurer l'éducation de son fils Crispus.⁸⁵

Dans les *Institutiones divines*, Lactance se propose de défendre le christianisme contre les païens, en utilisant contre eux des arguments tirés de leur propre culture classique. Ce traité est divisé en sept livres : 1, *De falsa religione* ; 2, *De origine erroris* ; 3, *De falsa sapientia* ; 4, *De uera sapientia et religione* ; 5, *De iustitia* ; 6, *De uero cultu* ; 7, *De uita beata*.⁸⁶ Le *De falsa religione*, d'où provient la citation de N 17, apporte des arguments logiques et historiques en faveur du monothéisme, en invoquant notamment le témoignage des philosophes et des sibylles.⁸⁷

L'édition de référence pour les *Institutiones divines* a longtemps été celle réalisée par Brandt (1890 = Br) pour le *Corpus Vindobonense*. Aujourd'hui toutefois, il faut suivre le nouveau texte critique établi par Heck et Wlosok (2005 = He).⁸⁸ Parmi les manuscrits retenus par ces éditeurs, plusieurs ont perdu le texte dans lequel est transmis N 17 (Lact. *Inst.* 1, 6, 9). Ainsi, l'un des principaux témoins du 5^e s. (Bologna, Biblioteca Universitaria, 701) a perdu

81 <http://www.e-codices.unifr.ch/de/list/one/csg/0238> (consulté le 29 mai 2019).

82 <http://www.e-codices.unifr.ch/fr/ubb/F-III-0015f/bindingA/0/Sequence-1083> (consulté le 29 mai 2019).

83 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9066990b> (consulté le 29 mai 2019).

84 Sur Lactance, cf. Herzog 1989 : 375–404 ; von Albrecht 1997 : 1594–1610.

85 Sur la vie de Lactance et sa chronologie, cf. Herzog 1989 : 376–379.

86 Herzog 1989 : 386.

87 Sur le contenu de ce livre, cf. Herzog 1989 : 386–387.

88 Voir aussi Heck 2005 pour le texte du *De falsa religione* en particulier.

deux feuillets comportant le texte compris entre Lact. *Inst.* 1, 5, 23 *sed ut est* et 1, 6, 15 *in his ergo*.⁸⁹ Et un second manuscrit du 5^e s. (Sankt-Gallen, Stiftsbibliothek, 213) a été érasé au 8^e s. pour remplacer le texte de Lactance par celui des *Dialogues* de Grégoire le Grand ; cette opération ayant occasionné une réorganisation des feuillets et la perte de certains d'entre eux, le passage qui nous intéresse a disparu.⁹⁰ Ce passage manque aussi dans un manuscrit du 9^e s. (Montpellier, BU Médecine, 241) qui a perdu tout le début des *Institutiones divines* jusqu'à 1, 9, 8 *quidni putem*.⁹¹

Les autres manuscrits employés pour l'établissement du texte remontent eux aussi au 9^e s. (D, H, P, R et V) ou sont plus récents (S, W). Les nombreux manuscrits modernes sont sans pertinence pour l'établissement du texte.⁹² On notera que le manuscrit D, que Brandt croyait perdu, a été par la suite retrouvé à Cambrai, et a pu être utilisé par Heck et Wlosok. Ceux-ci emploient en outre un manuscrit du 13^e s. (W), provenant de la même source que H et le manuscrit de Montpellier, et permettant de combler les lacunes de ces deux témoins. On distingue deux groupes dans la tradition manuscrite, remontant apparemment à deux éditions antiques distinctes : P et R d'une part, les manuscrits de Bologne et de Saint-Gall d'autre part.⁹³ Cette partition n'a toutefois pas d'incidence sur le passage dans lequel N 17 est cité.

11.1 Manuscrits

- D Cambrai, BM, 1219, saec. IX.
- H Città del Vaticano, BAV, Pal. lat. 161, saec. IX.
- P Paris, BNF, lat. 1662, saec. IX.
- R Paris, BNF, lat. 1663, saec. IX.
- S Paris, BNF, lat. 1664, saec. XII.
- V Valenciennes, BM, 147 (olim 140), saec. IX.
- W Wien, ÖNB, lat. 719, saec. XIII.

11.2 Éditions

- Br Brandt 1890. – Brandt, S. L. *Caeli Firmiani Lactanti opera omnia : accedunt Carmina eius quae feruntur et L. Caecilii qui inscriptus est De mortibus persecutorum liber*. Praha, 1890.
- He Heck/Wlosok 2005. – *Divinarum institutionum libri septem. I, Libri I et II / L. Caelius Firmianus Lactantius* ; ed. Eberhard Heck et Antonie Wlosok. München, 2005.

12 Macrobius Ambrosius Theodosius

Macrobe a vécu au début du 5^e siècle.⁹⁴ Il est possible qu'il ait occupé la fonction de préfet d'Italie en 430.⁹⁵ Il est l'auteur d'un commentaire au *Songe de Scipion*, la partie finale de la

- 89 Heck/Wlosok 2005 : XV.
- 90 Pour les portions de texte contenues dans le manuscrit de Saint-Gall, cf. Heck/Wlosok 2005 : XVI avec renvois bibliographiques.
- 91 Heck/Wlosok 2005 : XX.
- 92 Herzog 1989 : 391.
- 93 Von Albrecht 1997 : 1606.
- 94 Sur la vie et l'œuvre de Macrobe, cf. Schanz/Hosius/Krüger 1920 : 189–196 ; von Albrecht 1997 : 1485–1491. Sur la transmission des *Saturnales*, cf. Barker-Benfield/Marshall 1983 : 233–235.
- 95 Von Albrecht 1997 : 1485.

République de Cicéron. Il a également composé un traité grammatical dont on n'a conservé que des extraits transmis par des compilations médiévales.⁹⁶ Son œuvre principale est le dialogue intitulé *Saturnales*. Il s'agit d'un ouvrage proche, dans sa technique et ses intentions, des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle (cf. annexe II 8). Macrobe y met en scène des érudits occupés à discuter de problèmes d'histoire littéraire, de linguistique et de style. C'est des *Saturnales* que proviennent les quatre fragments de Naevius transmis par Macrobe (N 5, N 8, N 14 et N 63). À ces quatre fragments s'en ajoutent deux autres : N 79, appartenant en réalité à Laevius ; et N 50, dont Macrobe offre un témoignage complémentaire à celui d'Isidore de Séville. Macrobe ne cite aucun fragment de l'*Odyssée* latine.

L'édition de référence des *Saturnales* est celle de Willis (1970 = Wi) ; c'est aussi celle dont je reproduis le texte. On consultera en outre l'édition, plus récente, de Kaster (2011 = Ka). Elle n'apporte toutefois que peu de nouveautés dans l'édition des fragments saturniens ; et même, dans un cas, Kaster préfère de façon inexplicable le texte suspect des manuscrits plutôt que d'accepter les conjectures généralement admises (cf. N 14).

D'après le stemma de Willis, accepté par Barker-Benfield/Marshall (1983 : 234–235), les manuscrits se répartissent en deux familles. La première contient N et les manuscrits qui lui sont apparentés (D, P et T). La seconde famille est elle-même divisée en deux sous-familles : le groupe a, rassemblé autour de M (B, L, V et Z) ; et le groupe b, autour de R (A et F).

12.1 Manuscrits

- A England, Cambridge, University Library, Ff.3.5, saec. XII.
- B Bamberg, Staatsbibliothek, Msc. Class. 37 (olim M.V.5), saec. IX.
- D Oxford, BLO, Auct. T. 2, 27, saec. XI.
- F Firenze, BML, Plut. 90 sup. 25, saec. XIII.⁹⁷
- L Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 5207, saec. IX.
- M Montpellier, BU Médecine, 225, saec. IX.
- N Napoli, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, V.B.10, saec. IX.
- P Paris, BNF, lat. 6371, saec. XI.⁹⁸
- R Città del Vaticano, BAV, Reg. lat. 2043, saec. X/XI.
- T El Escorial, Real Biblioteca del Monasterio de San Lorenzo de El Escorial, Q-I-1, saec. XV.
- V Città del Vaticano, BAV, Reg. lat. 1650, saec. IX.
- Z El Escorial, Real Biblioteca del Monasterio de San Lorenzo de El Escorial, E-III-18 (olim IV-L-6 uel V-A-24), saec. XIV.

12.2 Éditions

- Ka Kaster 2011. – *Macrobiani Ambrosii Theodosii Saturnalia* / recognovit brevisque adnotatione critica instruxit Robert A. Kaster. Oxford, 2011.
- Wi Willis 1970. – Willis, I. *Ambrosii Theodosii Macrobiani Saturnalia*. Leipzig, 1970.

96 Von Albrecht 1997 : 1486.

97 <http://teca.bmlonline.it/ImageViewer/servlet/ImageViewer?idr=TECA0001093829#page/1/mode/1up> (consulté le 29 mai 2019).

98 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9066537k> (consulté le 29 mai 2019).

13 Marius Victorinus (Pseudo)

Cf. annexe II 2.

13.1 Manuscrits

- A Città del Vaticano, BAV, Pal. lat. 1753, saec. VIII/IX.⁹⁹
 B Paris, BNF, lat. 7539, saec. X.¹⁰⁰

13.2 Éditions

- Ca Camerarius 1537. – [Camerarius, I.] *Continetur hoc libro optima et praeclarissima scripta [...] : Marii Victorini grammatici et rhetoris de orthographia et ratione carminum libri IIII [...]*. Tübingen, 1537.
 Ke Keil 1874. – Keil, H. «Marii Victorini artis grammaticae libri IIII». *Grammatici Latini*. 6, *Scriptores artis metricae / ex recensione Henrici Keilii*. Leipzig, 1874 : 1–173.

14 Nonius Marcellus

Nonius Marcellus est originaire de T(h)ubursicum Numidarum (aujourd’hui Khamissa, Algérie, province de Guelma).¹⁰¹ On ne connaît pas ses dates précises de naissance et de mort.¹⁰² Il doit être postérieur à Aulu-Gelle (cf. annexe II 8), qui est l’une de ses sources,¹⁰³ et antérieur à Priscien (cf. annexe II 15), qui le cite.

Nonius Marcellus est connu pour une œuvre transmise sous le titre de *De compendiosa doctrina*. Il s’agit d’un ouvrage en partie lexicographique et en partie encyclopédique, apparenté en cela à la fois à la tradition de Verrius Flaccus (cf. annexe II 7)¹⁰⁴ et à celle d’Isidore de Séville (cf. annexe II 10). Les livres I à XII sont consacrés à des questions d’ordre linguistique – déclinaisons et conjugaisons irrégulières, formes alternatives des adverbes, etc. La seconde partie est organisée en fonction de critères thématiques – mots relatifs au vocabulaire naval, aux habits, aux couleurs, etc. Le livre XVI, qui portait sur les chaussures, est perdu. Dans toute l’œuvre, à l’exception du livre XX qui semble inachevé, Nonius procède de la même manière ; il donne pour chaque mot traité une brève définition ou un synonyme, suivi d’une série d’exemples littéraires.

Le *De compendiosa doctrina* a dû être découpé, à l’époque carolingienne, en trois volumes contenant respectivement les livres I–III, le livre IV, et les livres V–XX. Chaque volume a connu une tradition différente, de sorte que Lindsay (1903 : XXX–XXXII) reconstruit trois *stemmata* différents pour la transmission de Nonius. Les manuscrits du *De compendiosa doctrina* se répartissent en effet en trois familles déterminées, non par la partie du texte, mais par le type de texte qu’ils contiennent. La première famille est celle qui transmet le texte dit

99 http://digi.vatlib.it/view/bav_pal_lat_1753 (consulté le 29 mai 2019).

100 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9077908t> (consulté le 29 mai 2019).

101 Sur Nonius, cf. Schanz 1914 : 142–148 ; Reynolds 1983a ; Kaster 1988 : 417–418 ; von Albrecht 1997 : 1469–1471 ; Bertini 2000 ; 2003 ; 2004 ; 2005a ; 2005b ; Llorente Pinto 2009.

102 À ce sujet, cf. Deufert 2001 ; Velaza 2010.

103 Sur les sources de Nonius, l’ouvrage fondamental est celui de Lindsay 1901. Voir aussi les mises au point proposées par Velaza 2007 et Welsh 2012.

104 Sur les rapports entre Nonius et Verrius Flaccus, voir notamment Sallmann 1997 : 242.

« pur » ; la seconde est dite « rédigée », c'est-à-dire adaptée par un savant médiéval ; enfin, la troisième classe ignore le livre III et présente de nombreuses coupures et suppressions des exemples littéraires.¹⁰⁵ Les rapports de parenté entre manuscrits varient d'une partie à l'autre.

Première partie (livres I–III), première famille. – Dans les livres I–III, la première famille, celle du texte « pur », est représentée en premier lieu par L, un manuscrit réalisé au 9^e s. à Tours.¹⁰⁶ De ce manuscrit descend F, dont les trois premiers livres sont copiés sur L par une main du 9^e siècle.¹⁰⁷ F a été corrigé dans un second temps par Loup Servat de Ferrières (Servatus Lupus, 805–862),¹⁰⁸ puis une troisième main lui a, semble-t-il, apporté des corrections d'après un modèle de grande qualité.¹⁰⁹ Les livres IV–XX ont été ajoutés dans F à partir d'une autre source au 15^e siècle.¹¹⁰ Lindsay (1903 : XXVII–XXVIII) rattache à la première famille un manuscrit appartenant au fonds Harley (H), dont les livres I–III sont copiés sur F au 9^e siècle.

Première partie, deuxième famille. – La deuxième famille, celle du texte « rédigé », est représentée aux livres I–III par un manuscrit exécuté au 9^e s. à Tours et conservé à Wolfenbüttel (G).¹¹¹ Lindsay signale aussi un manuscrit conservé à l'Escorial,¹¹² dont je n'ai pas retrouvé la trace ; celui-ci s'apparente à la seconde famille jusqu'au milieu du livre II, puis passe à la première famille. À la deuxième famille appartient encore un manuscrit copié à Fleury au 10^e s. (Paris, BNF, lat. 7667 = P).¹¹³ Il s'interrompt au milieu du livre II pour ne reprendre qu'au livre IV, et le texte est alors, comme pour le manuscrit de l'Escorial, celui de la première famille.

Première partie, troisième famille. – Quant à la troisième famille, celle qui omet le livre III, elle comprend deux branches nommées C^A et D^A par Lindsay. L'ensemble C^A comprend, pour les livres I–II, quatre manuscrits copiés aux 9^e et 10^e s. (C, V, Q et Z). L'ensemble D^A regroupe pour sa part les manuscrits désignés ici par les sigles M, O et R.¹¹⁴ Le manuscrit R, qui semble avoir été exécuté au 9^e s. à Auxerre,¹¹⁵ a été démembré et ses parties sont aujourd'hui conservées dans deux bibliothèques différentes. Les livres I–II et V–XX de R constituent ainsi le manuscrit Paris, BNF, lat. 7665 ; le livre IV est quant à lui réparti entre les *codices* Bern, Burgerbibliothek, 347 et 357.¹¹⁶

Deuxième partie (livre IV), première famille. – Pour le livre IV, le texte « pur » est représenté par deux sous-familles. L'une est composée de L et du manuscrit de l'Escorial, qui en descend. L'autre, que Lindsay désigne par le sigle A^A, comprend un manuscrit copié à Reims au 10^e s. (Bern, Burgerbibliothek, 83 = B) et un autre exécuté à Fulda au 9^e s. (Genève, Bibliothèque de Genève, 84). Sur ce codex de Fulda, a été copié au 9^e s. le livre IV de H et celui d'un manuscrit de Bourges (England, Cambridge, University Library, Mm.5.22). Du manuscrit

105 Sur les trois classes de manuscrits constituant la tradition de Nonius, cf. Reynolds 1983a : 249. Sur la transmission de Nonius, cf. Milanese 2001 ; 2005 ; Lunelli 2017.

106 Sur ce manuscrit, cf. Reynolds 1983a : 249–251.

107 Lindsay 1903 : XXII.

108 Reynolds 1983a : 251.

109 Lindsay 1903 : XXIV–XXV.

110 Lindsay 1903 : XXII.

111 Reynolds 1983a : 252.

112 Décrit comme « Escorialensis M.III.14 » (Lindsay 1903 : VII).

113 Lindsay 1903 : XXVIII. Sur la date et l'origine de ce manuscrit, cf. Reynolds 1983a : 250.

114 Afin d'unifier la présentation des manuscrits cités ici, je donne aux témoins des groupes C^A et D^A des abréviations différentes de celles qu'emploie Lindsay. Dans la liste de manuscrits ci-dessous, j'indique en note le sigle correspondant dans l'édition de Lindsay.

115 Reynolds 1983a : 252.

116 Lindsay 1903 : XXIV.

de Bourges descend enfin le livre IV de P.¹¹⁷ Je n'ai pas consulté tous les manuscrits mentionnés par Lindsay, et ne cite, pour les fragments transmis au livre IV de Nonius, que les manuscrits L, H et P ; le sigle A^A, lorsque je l'utilise, désigne seulement l'accord des manuscrits H et P.

Deuxième partie, deuxième et troisième familles. – La deuxième famille est représentée au livre IV par le seul manuscrit de Wolfenbüttel (G). Quant à la troisième, elle ne comprend, pour ce livre, que l'ensemble D^A, composé ici aussi des manuscrits M, O et R.¹¹⁸ Le manuscrit R est représenté ici par Bern, Burgerbibliothek, 347 et 357.¹¹⁹

Troisième partie (livres V–XX), première famille. – Enfin, dans les livres V–XX, les rapports entre les manuscrits de la première famille sont légèrement différents. Ainsi, L se trouve isolé face à l'ensemble A^A. Celui-ci se divise quant à lui entre H, d'une part, et le modèle commun de P et du manuscrit de l'Escurial, d'autre part.¹²⁰ Comme pour les fragments transmis au livre IV de Nonius, j'emploie ici le sigle A^A pour désigner l'accord des manuscrits H et P.

Troisième partie, deuxième et troisième familles. – L'état des deux autres familles est sensiblement le même aux livres V–XX et au livre IV. La deuxième famille y est à nouveau représentée par le seul manuscrit G. La troisième famille comprend les ensembles C^A (C, Q et V, sans Z) et D^A (M, O et R = Paris, BNF, lat. 7667).¹²¹

Enfin, il faut signaler que le texte de la seconde famille a rencontré un certain succès au Moyen-Âge ; cet engouement pour le texte « rédigé » se traduit par des corrections introduites par des secondes mains dans les représentants du texte « pur ».¹²² Les leçons de G coïncidant avec les corrections de seconde main dans H et L sont désignées, conformément à l'usage de Lindsay (1903 : VI) par le sigle B^A. Cette convention vaut pour toutes les parties du *De compendiosa doctrina*.

Nonius a fait l'objet de nombreuses éditions dès les débuts de l'imprimerie. Elles ont été recensées par Nettleship (1893 ; 1894). Parmi les prédécesseurs de Lindsay (1903 = Li), plusieurs éditeurs ont contribué à l'établissement du texte des fragments épiques d'Andronicus et de Naevius. Je cite dans mon appareil critique les éditions de Iunius (1565 = Iu), Mercerius (1614 = Me),¹²³ Quicherat (1872 = Qu) et L. Mueller (1888 = Mu).¹²⁴

14.1 Manuscrits

A^A Source commune à H et P.

B Bern, Burgerbibliothek, 83, saec. X.

B^A Source commune à G et aux corrections de la 2^e main de H et la 3^e main de L.

117 Pour la date et l'origine de ces manuscrits, cf. Reynolds 1983a : 250.

118 Pour le stemma de la deuxième partie, cf. Lindsay 1903 : XXXI.

119 Le codex Bern, Burgerbibliothek, 347 contient Non. p. 232, 13–411, 36 (f. 26^r-f. 41^v). Le codex Bern, Burgerbibliothek, 357 contient Non. p. 411, 40–421, 6 (f. 33^r-f. 34^r). Toutefois, les quatre fragments cités dans cette portion du texte de Nonius (L 18, N 12, N 29 et N 31) sont omis par R.

120 Sur le stemma de la première famille dans les livres V à XX, cf. Lindsay 1903 : XXXII ; Reynolds 1983a : 250.

121 Pour le stemma de la troisième partie, cf. Lindsay 1903 : XXXII.

122 Reynolds 1983a : 252.

123 Sur les éditions dues à Iunius et à Mercerius, cf. Jackson/Tomasco 2006.

124 Une nouvelle édition critique de Nonius est en cours de publication, dont deux volumes sont parus : Gatti/Mazzacane/Salvadori 2014a ; 2014b.

- C Bamberg, Staatsbibliothek, Msc. Class. 30 (olim M.V.18), saec. IX.¹²⁵
 C^A Source commune à C, Q, V et Z.
 D^A Source commune à M, O et R.
 F Firenze, BML, Plut. 48.1, saec. IX.¹²⁶
 G Wolfenbüttel, HAB, 96 Gud. lat., saec. IX–X.
 H London, BL (olim British Museum), Harley MS 2719, saec. IX.¹²⁷
 L Leiden, Universiteitsbibliotheek, VLF 73, saec. IX.
 M Montpellier, BU Médecine, 212, saec. IX–X.¹²⁸
 O Oxford, BLO, Canon. Class. Lat. 279, saec. IX–X.¹²⁹
 P Paris, BNF, lat. 7667, saec. X.¹³⁰
 Q Paris, BNF, lat. 7666, saec. X.¹³¹
 R Paris, BNF, lat. 7665, saec. X¹³² + Bern, Burgerbibliothek, 347, saec. X¹³³ + Bern, Burgerbibliothek, 357, saec. X.¹³⁴
 V Leiden, Universiteitsbibliotheek, VLQ 116, saec. IX.¹³⁵
 Z Zürich, Zentralbibliothek, C 79 b, saec. X. Mohlberg 1932 n° 110.¹³⁶

14.2 Éditions

- Iu Iunius 1565. – *Nonius Marcellus de proprietate sermonum / iam demum innumeris locis restitutus [...]* industria Hadriani Iunii medici. Anvers, 1565.
 Li Lindsay 1903. – *Nonius Marcellus de compendiosa doctrina libros XX / Onionsianis copii usus edidit Wallace M. Lindsay.* München, 1903, 3 vol.
 Me Mercerus 1614. – [Mercerus, I.] *Nonii Marcelli nova editio : additus est libellus Fulgentii de prisco sermone et notae in Nonium et Fulgentium.* Paris, 1614.
 Mu Mueller 1888. – *Noni Marcelli compendiosa doctrina / emendavit et adnotavit Lucianus Mueller.* Leipzig, 1888, 2 vol.
 Qu Quicherat 1872. – *Nonii Marcelli peripatetici Tubursicensis de compendiosa doctrina ad filium / [...]* edidit Lud. Quicherat. Paris, 1872.

125 = « Bamb. », « codex Bambergensis M. V. 18, saec. X¹.–XI¹. » (Lindsay 1903 : VI).

126 <http://teca.bmlonline.it/ImageViewer/servlet/ImageViewer?idr=TECA0000551475#page/1/mode/lup> (consulté le 3 juin 2019).

127 http://www.bl.uk/manuscripts/Viewer.aspx?ref=harley_ms_2719 (consulté le 3 juin 2019).

128 = « Montepess. » (Lindsay 1903 : IX).

129 = « Oxon. » (Lindsay 1903 : X).

130 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b90776578/> (consulté le 4 juin 2019).

131 = « Paris. 7666 » (Lindsay 1903 : X).

132 = « Paris. 7665 » (Lindsay 1903 : X).

133 = « Bern. 347 » (Lindsay 1903 : VI). <http://www.e-codices.unifr.ch/de/list/one/bbb/0347> (consulté le 4 juin 2019).

134 = « Bern. 357 » (Lindsay 1903 : VI). <http://www.e-codices.unifr.ch/de/list/one/bbb/0357> (consulté le 4 juin 2019). Sur le démembrement du codex R, cf. Lindsay 1903 : XXIV.

135 = « Lugd. », « codex Lugdunensis (Voss 4°. 116), saec. X¹.–XI¹. » (Lindsay 1903 : IX).

136 = « Turic. », « fragmentum Turicense » (Lindsay 1903 : XI).

15 Priscianus

Priscien est originaire de Césarée, en Maurétanie.¹³⁷ Il a enseigné la rhétorique latine à Constantinople sous le règne de l'empereur Anastase, ce qui situe son activité au début du 6^e siècle.¹³⁸ On lui doit des œuvres poétiques ainsi que des ouvrages d'érudition. À la première catégorie appartiennent un panégyrique d'Anastase et une traduction poétique de la *Périégèse* de Denys ; à la seconde se rattachent des *Praeexercitamina*, deux petits traités *De figuris numerorum* et *De metris fabularum Terentii*, ainsi que les *Partitiones XII uersuum Aeneidos principalium*.¹³⁹ Mais Priscien est surtout connu pour ses dix-huit livres d'*Institutiones grammaticae*, un vaste traité de linguistique latine composé selon les standards scientifiques grecs d'alors.¹⁴⁰

Priscien transmet vingt-cinq fragments du présent corpus, tous provenant des *Institutiones* ; cela fait de lui la source la plus abondante des FSH, devant Nonius (cf. annexe II 14) et ses vingt-et-un fragments transmis. On doit en particulier à Priscien deux contributions importantes à la connaissance de l'*Odyssée* latine et de la *Guerre punique* ; en effet, deux passages des *Institutiones* – les chapitres consacrés au génitif en *-as* (Prisc. *Gramm.* II 230, 27–232, 7) et au féminin de *puer* (Prisc. *Gramm.* II 198, 6–199, 13) – en contiennent à eux seuls huit fragments. À cela s'ajoute que Priscien est la seule source certaine de fragments hexamétriques attribués à Andronicus (cf. § 33 – § 38).

L'œuvre de Priscien a connu, dès sa publication, un vif succès, qui s'est traduit par le grand nombre de manuscrits contenant les *Institutiones*.¹⁴¹ Schanz/Hosius/Krüger (1920 : 230) ont pu parler de plus de mille témoins ; Passalacqua (1978) en a dénombré plusieurs centaines. L'édition princeps des *Institutiones* est parue à Venise en 1470 déjà, et elle a eu de nombreux successeurs même avant l'aldine de 1527.¹⁴² La seule édition critique de l'ensemble des *Institutiones* reste celle de Hertz (1855 = He),¹⁴³ qui repose essentiellement sur le manuscrit R ; les autres manuscrits listés ci-dessous n'y jouent qu'un rôle subsidiaire. C'est sur cette édition que je m'appuie pour les fragments transmis par Priscien.

15.1 Manuscrits

- A Amiens, BM, 425, saec. IX.¹⁴⁴ Passalacqua 1978 n° 3.
 B Bamberg, Staatsbibliothek, Msc. Class. 43 (olim M.IV.12), saec. IX/X. Passalacqua 1978 n° 15.
 C Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 200, saec. IX.¹⁴⁵ Passalacqua 1978 n° 256.
 D Bern, Burgerbibliothek, 109, saec. IX. Passalacqua 1978 n° 41.
- 137 Sur Priscien, cf. Schanz/Hosius/Krüger 1920 : 221–238 ; Kaster 1988 : 346–348 ; *Ars Grammatica* 2005 : 7–9 ; Baratin 2005 ; Biville 2008. Voir aussi l'introduction du volume de Rosellini 2015.
 138 Kaster 1988 : 346.
 139 Sur les œuvres mineures de Priscien, cf. Passalacqua 1987 ; 1999.
 140 Kaster 1988 : 347.
 141 Sur la diffusion et la réception de la grammaire de Priscien, cf. Baratin/Colombat/Holtz 2009.
 142 Pour une liste des premières éditions de Priscien, cf. Schanz/Hosius/Krüger 1920 : 231.
 143 Il faut cependant signaler la nouvelle édition critique du livre XVIII, due à Rosellini 2015.
 144 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8452178c> (consulté le 4 juin 2019).
 145 = « Darmstadiensis 2190 », « Darmst.^a » (Hertz 1855 : XX).

- d Darmstadt, Universitäts- und Hochschulbibliothek, 725, saec. XI/XII.¹⁴⁶ Passalacqua 1978 n° 102.
- G Sankt-Gallen, Stiftsbibliothek, 904, saec. VIII.¹⁴⁷ Passalacqua 1978 n° 592.
- H olim Halberstadt, Bibliothek des Domgymnasiums, M 59, saec. IX/X. Manuscrit perdu. Passalacqua 1978 n° XV.
- K Karlsruhe, BLB, Aug. perg. 132, saec. IX.¹⁴⁸ Passalacqua 1978 n° 240.
- L Leiden, Universiteitsbibliotheek, BPL 67, a. 838 (ff. 1–207)/saec. XI/XII (ff. 208–218). Passalacqua 1978 n° 270.
- P Paris, BNF, lat. 7530, saec. VIII. Passalacqua 1978 n° 510.
- R Paris, BNF, lat. 7496, saec. IX. Passalacqua 1978 n° 488.¹⁴⁹

15.2 Édition

- He Hertz 1855. – *Grammatici Latini. 2, Prisciani institutionum grammaticarum libri I–XII* / ex recensione Martini Hertzii. Leipzig, 1855.

16 Scripta Probiana

Un commentaire aux *Géorgiques* et aux *Bucoliques* de Virgile circule dans plusieurs manuscrits, abusivement placé sous le nom du grammairien d'époque flavienne M. Valerius Probus.¹⁵⁰ Cette attribution est unanimement rejetée par la critique, qui reconnaît tout au plus une lointaine influence de Probus ; il ne s'agira pas non plus du Probus, actif au 4^e s., auquel on attribue des *Instituta artium*.¹⁵¹ Si la date traditionnellement proposée – fin du 4^e s.¹⁵² – est correcte, le pseudo-Probus s'inscrit dans le même mouvement de critique virgilienne qu'Aelius Donat (cf. annexe II 5) et Servius (cf. annexe II 20). On doit à ce pseudo-Probus des citations de N 15 et N 75, deux fragments également transmis par une scholie anonyme (cf. annexe II 18). Thilo/Hagen (1902 = Ha) ont édité ce commentaire en appendice à leur Servius. Une précédente édition, parue en 1848, était due à Keil. Le texte repose sur trois témoins du 15^e s. (M, P et V).

16.1 Manuscrits

- M München, BSB, Clm 755, saec. XV.¹⁵³
- P Paris, BNF, lat. 8209, saec. XV.
- V Città del Vaticano, BAV, Vat. lat. 2930, saec. XV.

146 = « Darmst.^b » (Hertz 1855 : XX).

147 <http://www.e-codices.unifr.ch/de/list/one/csg/0904> (consulté le 5 juin 2019).

148 = « Caroliruhensis 223 » (Hertz 1855 : XIV). <https://digital.blb-karlsruhe.de/blbhs/content/titleinfo/64199> (consulté le 4 juin 2019).

149 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84789900> (consulté le 4 juin 2019).

150 Sur ce commentaire, cf. Schanz/Hosius 1935 : 107–108 ; Gioseffi 1991. Sur la personne de Probus et ses écrits authentiques, cf. Schanz/Hosius 1935 : 734–741 ; Velaza 2005.

151 Schanz/Hosius 1935 : 107. Sur le Probus auteur des *Instituta artium*, cf. Kaster 1988 : 348–350.

152 Datation indiquée notamment par Schanz/Hosius 1935 : 107.

153 http://daten.digitale-sammlungen.de/bsb00011532/image_13 (consulté le 5 juin 2019).

16.2 Éditions

- Ha Hagen 1902a. – Hagen, H. «Probi qui dicitur in Vergilii Bucolica et Georgica commentarius». Thilo, G.; Hagen, H. *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*. 3. 2, *Appendix Serviana : ceteros praeter Servium et scholia Bernensia Vergilii commentatores continens*. Leipzig, 1902 : 323–387.
- Ke Keil 1848. – *M. Valerii Probi in Vergilii bucolica et georgica commentarius : accedunt scholiorum Veronensium et Aspri quaestionum Vergilianarum fragmenta* / edidit Henricus Keil. Halle, 1848.

17 Marius Plotius Sacerdos

Cf. annexe II 2.

17.1 Manuscrits

- A Valenciennes, BM, 411 (olim 393), saec. IX.¹⁵⁴
- B Leiden, Universiteitsbibliotheek, VLO 79, saec. IX.
- C Paris, BNF, lat. 13955, saec. X.¹⁵⁵

17.2 Édition

- Ke Keil 1874. – Keil, H. «Marii Plotii Sacerdotis artium grammaticarum libri tres». *Grammatici Latini*. 6, *Scriptores artis metricae* / ex recensione Henrici Keilii. Leipzig, 1874 : 415–546.

18 Scholia

Plusieurs fragments sont transmis par des scholies, ou commentaires écrits dans les marges des manuscrits d’auteurs classiques, comme Virgile ou Lucain. Parmi les annotations marginales répertoriées par Weber dans son édition de Lucain (a ci-dessous), il s’en trouve une qui cite un fragment de Naevius (N 73). Mais ce témoignage est de peu de valeur. Il se borne en effet à abrégé une notice tirée des *Étymologies* d’Isidore (cf. annexe II 10), laquelle transmet le même fragment sous une forme plus complète.

Des scholies à l’*Énéide* de Virgile provenant d’un manuscrit véronais (b ci-dessous) sont rassemblées par Thilo/Hagen dans les annexes de leur édition de Servius (cf. annexe II 20). On leur doit deux fragments de Naevius (N 15 et N 75), aussi cités dans un commentaire attribué par les manuscrits à Probus (cf. annexe II 16). Une autre scholie (c ci-dessous), découverte après la publication de l’édition de Thilo/Hagen contient un fragment indirect de Naevius (N 21). Ce texte apparaît dans un manuscrit de l’*Énéide* copié au II^e s. (Paris, BNF, lat. 7930), ainsi que dans un manuscrit du 15^e s. (Florence, BML, Med. Pal. 69).

- a. Schol. Lucan. ed. Weber = Weber 1831. – *Marci Annaei Lucani Pharsalia*. 3, *Continens scholiastas* / [edidit] Carol[us] Fred[ericus] Weber. Leipzig, 1831.

154 = «Valentianus in bibliotheca publica eius civitatis N. 5. 1» (Keil 1874 : 418). <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84525817> (consulté le 5 juin 2019).

155 = «Sangermanensis 1094» (Keil 1874 : 418). <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9066978w> (consulté le 5 juin 2019).

- b. Schol. Verg. Veron. = Hagen 1902b. – Hagen, H. «Scholiorum Veronensium in Vergilii Bucolica Georgica Aeneidem fragmenta». Thilo, G. ; Hagen, H. *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*. 3. 2, *Appendix Serviana : ceteros praeter Servium et scholia Bernensia Vergilii commentatores continens*. Leipzig, 1902 : 393–450.
- c. Schol. Verg. Paris. = Paris, BNF, lat. 7930, saec. XI¹⁵⁶ cf. Firenze, BML, Med. Pal. 69, saec. XV.

19 Sergi qui dicitur explanatio in Donatum

Cf. annexe II 20.

19.1 Manuscrit

- L Sankt Paul im Lavanttal, Bibliothek des Benediktinerstifts, 2/1 (olim 24).

19.2 Édition

- Ke Keil 1864. – *Grammatici Latini*. 4, *Probi Donati Servii qui feruntur de arte grammatica libri* / ex recensione Henrici Keilii. Leipzig, 1864 : 486–562.

20 Maurus Seruius Honoratus

Servius est un grammairien dont la date d'activité est fixée entre la fin du 4^e s. et le début du 5^e.¹⁵⁷ Il a composé un commentaire des poèmes de Virgile auquel l'Antiquité et le Moyen-Âge accordaient une grande autorité.¹⁵⁸ Dans le courant du 7^e ou du 8^e s., un compilateur a produit une version augmentée du commentaire virgilien de Servius, en interpolant dans celui-ci des extraits du commentaire de Donat.¹⁵⁹ Depuis cette intervention, le commentaire de Servius circule sous deux formes distinctes, certains manuscrits contenant le seul Servius, et d'autres le Servius interpolé, ou *Seruius auctus*.

Un seul fragment est transmis par le texte non interpolé de Servius (L 41), et il a de bonnes chances de provenir d'un texte dramatique (cf. § 255). Tous les autres fragments épiques d'Andronicus et de Naevius tirés de la tradition de Servius proviennent du commentaire interpolé. Parmi ces fragments, un seul appartient à Andronicus (L 25), neuf à Naevius.

La première édition du *Seruius auctus* est parue à Paris en 1600. Elle repose sur les manuscrits du collectionneur P. Daniel, d'où le nom de *Seruius Danielis* par lequel on se réfère parfois à cette version du commentaire. Parmi les autres éditions anciennes, je ne cite que celle de Masvicius (1717 = Ma), qui contribue à l'établissement du texte de N 3. La seule édition critique complète est celle de Thilo/Hagen (1878–1903 = Th). Elle devrait être remplacée, dans un avenir indéterminé, par l'*editio Harvardiana* de Rand *et al.* (1946– = Ha), dont toutefois

156 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9072607t> (consulté le 5 juin 2019).

157 Sur Servius, cf. Kaster 1988 : 356–359 ; von Albrecht 1997 : 1473–1474.

158 Sur le commentaire virgilien de Servius, voir l'introduction au volume de Jeunet-Mancy 2012. Sur sa transmission et sa réception, cf. Marshall 1983c ; Bouquet/Méniel/Ramires 2011.

159 Pour la date de l'interpolation, cf. Marshall 1983c : 386.

seuls deux volumes sont parus, en 1946 et 1965.¹⁶⁰ Les manuscrits qui composent la liste ci-dessous sont ceux que citent Thilo/Hagen.

À côté du commentaire virgilien de Servius, on lui connaît aussi un commentaire à l'*Ars* d'Aelius Donat (cf. annexe II 5). L'autorité dont jouissait Servius a eu pour conséquence que des œuvres analogues dues à d'autres auteurs ont été transmises sous son nom. Ainsi, on en connaît une imitation, circulant sous le titre d'*Explanatio in artem Donati* et attribuée par la tradition manuscrite à un certain Sergius. Il s'agit toutefois plus probablement d'une déformation du nom de Servius que du véritable nom de son auteur.¹⁶¹ Ce texte a été édité par Keil en 1864 (cf. annexe II 19) sur la base d'un manuscrit autrichien (Sankt Paul im Lavanttal, Bibliothek des Benediktinerstifts, 2/1). On doit à l'*Explanatio in artem Donati* le fragment L 45, dont l'origine, toutefois, est plus probablement dramatique que saturnienne (cf. § 262).

20.1 Manuscrits

a. *Seruius*

- A Karlsruhe, BLB, Aug. perg. 116, saec. IX.
- H Hamburg, Staats- und Universitätsbibliothek, in scrinio 52, saec. IX/X.
- L Leipzig, Universitätsbibliothek, Rep. I n. 36^b, saec. X.
- M München, BSB, Clm 6394, saec. XI.
- R Città del Vaticano, BAV, Reg. lat. 1674, saec. IX.
- S Sankt-Gallen, Stiftsbibliothek, 861–862, saec. X.

b. *Seruius auctus*

- C Kassel, UB/LMB, Ms. Poet. et roman. 6, saec. IX.
- f Leçons d'un manuscrit de Fulda rassemblées en appendice de l'édition de Daniel.¹⁶²
- F Bern, Burgerbibliothek, 172 (Aen. III–V) + Paris, BNF, lat. 7929, saec. IX/X.¹⁶³
- G Bern, Burgerbibliothek, 167, saec. IX/X.
- L Leiden, Universiteitsbibliotheek, VLO 79, saec. IX.¹⁶⁴
- P Paris, BNF, lat. 1750¹⁶⁵ + Leiden, Universiteitsbibliotheek, VLO 79, saec. IX.¹⁶⁶
- T Bern, Burgerbibliothek, 165, saec. IX.

20.2 Éditions

- Ha Rand 1946. – Rand, E. K. [et al.] *Servianorum in Vergilii carmina commentariorum. 2, Quod in Aeneidos libros I et II explanationes continet*. Lancaster (Pa.), 1946.
- Ma Masvicius 1736. – *P. Vergilii Maronis opera cum integris commentariis Servii, Philargyrii, Pierii* / [...] recensuit Pancratius Masvicius ; accedunt Scaligeri et Lindembrogii notae ad Culicem, Cirin, Catalecta. Venezia, ²1736 (1717).

160 Il existe d'autres éditions partielles : Baudou/Clément-Tarantino 2015 (livre I) ; Jeunet-Mancy 2012 (livre VI) ; Ramires 2003 (livre VII) ; Ramires 1996 (livre IX).

161 Sur ce texte et son auteur, cf. Schanz 1914 : 176 ; Kaster 1988 : 429–430 ; De Paolis 2000.

162 Sur ce manuscrit et les leçons recueillies par Daniel, cf. Rand 1946 : xix. Marshall 1983c : 387.

163 Sur le démembrement du manuscrit F, cf. Thilo/Hagen 1878–1903 I : XCVII.

164 = « La » (Rand 1946 : xix).

165 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8479009h> (consulté le 5 juin 2019).

166 Sur le démembrement du manuscrit P, cf. Rand 1946 : vi.

Th Thilo/Hagen 1878–1903. – *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii* / recensuerunt Georgius Thilo et Hermannus Hagen. Leipzig, 1878–1903, 3 vol.

21 M. Terentius Varro

Varron (116–27 av. J.-C.) compte parmi les auteurs techniques les plus prolifiques de la littérature républicaine.¹⁶⁷ De ses œuvres, seules deux sont conservées – le *De lingua Latina* en partie et le *De re rustica*. Mais une lettre de saint Jérôme en contient une liste, incomplète, comprenant déjà environ quarante titres ;¹⁶⁸ et les ouvrages d’autres auteurs en citent de nombreux fragments, notamment celui des *Res diuinae* transmis par l’intermédiaire des *Institutiones divines* de Lactance (cf. annexe II 11).

En matière de saturniens, Varron n’en cite aucun d’Andronicus, mais neuf appartenant à Naevius. Tous ces fragments proviennent du *De lingua Latina*. Il s’agit d’un ouvrage grammatical dont les parties conservées traitent d’étymologie et du principe linguistique d’analogie. Des vingt-cinq livres que comptait à l’origine le *De lingua Latina*, seuls les livres V à X sont conservés. Tous les manuscrits existants descendent d’un même modèle (F), exécuté à Montecassino à la fin du 9^e siècle.¹⁶⁹ C’est également sur ce manuscrit que Pomponius Laetus a établi l’édition princeps du *De lingua Latina*, parue à Rome en 1471.¹⁷⁰ Par la suite, le deuxième cahier de F, contenant Varro *Ling.* 5, 118–6, 61, s’est perdu.¹⁷¹ Les copies humanistes et l’édition princeps constituent donc les seuls témoins de ce passage. Dans le présent corpus, seul N 70 provient de cette portion du texte de Varron ; je me fonde pour ce fragment sur l’édition princeps.

Parmi les premiers critiques modernes du *De lingua latina*, plusieurs ont contribué par des conjectures à l’établissement du texte de Naevius ; il s’agit en particulier d’Adrien Turnèbe (Turnebus 1566 = Tu) et de Joseph Scaliger, dans un recueil de remarques critiques non daté (= Sc). On peut y ajouter l’ouvrage de C. O. Mueller (1833 = Mu). L’édition de référence est celle publiée par Goetz et Schoell (1910 = Go) à la suite de Leonhard et Andreas Spengel (1885 = Sp). L’édition de Kent (1938 = Ke) se révèle plus utile par ses notes de commentaires que par la qualité de son texte.¹⁷²

21.1 Manuscrit

F Firenze, BML, Plut. 51.10, saec. XI.¹⁷³

167 Sur la vie et l’œuvre de Varron, cf. Schanz/Hosius 1927 : 555–578 ; Dahlmann 1932 ; von Albrecht 1997 : 593–616 ; Hernández Miguel 2000 ; Cardauns 2001. Voir aussi les introductions des volumes de Collart 1954 et Duso 2017.

168 Hier. *Epist.* 33.

169 Sur la transmission du *De lingua Latina*, cf. Reynolds 1983b.

170 Reynolds 1983b : 431 adn. 4.

171 Reynolds 1983b : 431.

172 Il n’existe pas d’édition critique complète plus récente du *De lingua Latina*, mais plusieurs livres ont été édités séparément : cf. Collart 1954 (livre V) ; Riganti 1978 et Flobert 1985 (livre VI) ; Duso 2017 (livre IX) ; Traglia 1956 et Taylor 1996 (livre X).

173 <http://teca.bmlonline.it/ImageViewer/servlet/ImageViewer?idr=TECA0000586792#page/11/mode/lup> (consulté le 5 juin 2019).

21.2 Éditions

- Go Goetz/Schoell 1910. – *M. Terenti Varronis de lingua Latina quae supersunt : accedunt grammaticorum Varronis librorum fragmenta / recensuerunt Georgius Goetz et Fridericus Schoell*. Leipzig, 1910.
- Ke Kent 1938. – *De lingua latina / Varro ; with an English transl. by R. G. Kent*. Cambridge (Mass.), 1938.
- Mu Mueller 1833. – *M. Terenti Varronis de lingua Latina librorum quae supersunt / emendata et annotata a Carolo Odofredo Muellero*. Leipzig, 1833.
- Po Pomponius Laetus 1471. – [Pomponius Laetus]. *M. Terentii Varronis de Lingua latina*. [Roma, 1471].
- Sc Scaliger s. d. – Scaliger, I. *Coniectanea in M. Terentium Varronem de lingua Latina : appendix ad eadem, nunc primum ab eo edita / Iosephi Scaligeri Iulii Caesaris f. ; eiusdem Iosephi Scaligeri notae ad Varronis libros de re rustica*. [S. l., s. d.].
- Sp Spengel 1885. – *M. Terenti Varronis de lingua Latina libri / emendavit [...] Leonardus Spengel ; [...] edidit et recognovit filius Andreas Spengel*. Berlin, 1885.
- Tu Turnebus 1566. – Turnebus, A. *Commentarii et emendationes in libros M. Varronis de lingua latina / Adriani Turnebi*. Paris, 1566.

III Bibliographie

- von Albrecht 1979. – Albrecht, M. von. «Naevius' *Bellum Poenicum*». *Das römische Epos* / hrsg. von Erich Burck. Darmstadt, 1979 : 15–32.
- von Albrecht 1997. – Albrecht, M. von. *A history of Roman literature from Livius Andronicus to Boethius with special regard to its influence on world literature*. Leiden, 1997, 2 vol.
- Altheim 1961. – Altheim, F. «Naevius und die Annalistik». Altheim, F.; Felber, D. *Untersuchungen zur römischen Geschichte*. 1, *Einzeluntersuchungen zur altitalischen Geschichte*. Frankfurt, 1961 : 100–130.
- André 1956. – André, J. «Nominatifs latins en *-us* formés sur un génitif grec en *-oc*». *BSLP* 52, 1956 : 254–264.
- André 1972. – André, J. *Règles et recommandations pour les éditions critiques*. 2, *Série latine*. Paris, 1972.
- André 1986. – *Étymologies*. 12, *Des animaux* / Isidore de Séville; texte établi, traduit et commenté par Jacques André. Paris, 1986.
- Andreas 1469. – [Andreas Alerensis. *Noctium Atticarum libri XX*]. Roma, 1469.
- Arena 1988. – Arena, R. «Divagazioni su *Luca bos*». *RFIC* 116, 1988 : 185–197.
- Ars Grammatica 2005. – «Le *De adverbio* de Priscien» / [par le] Groupe *Ars Grammatica*. *Histoire Épistémologie Langage* 27, 2005 : 7–28.
- Augustinus 1772. – Augustinus, A. «Marci Verrii Flacci quae extant et Sexti Pompeii Festi de verborum significatione libri viginti ex bibliotheca Antonii Augustini, archiepiscopi Tarraconensis». *Antonii Augustini Archiepiscopi Tarraconensis opera omnia*. 7, *Quo institutionum juris pontificii fragmenta duo [...] continentur*. Lucca, ²1772 (1569) : 525–666.
- Baehrens 1886. – *Fragmenta poetarum Romanorum* / emendavit Aemilius Baehrens. Leipzig, 1886.
- Baehrens 1915. – Baehrens, W. A. «Literarhistorische Beiträge». *Hermes* 50, 1915 : 261–270.
- Bailey 1947. – *Titi Lucreti Cari de rerum natura libri sex* / edited with translation and commentary by Cyril Bailey. Oxford, 1947.
- Baratin 2005. – Baratin, M. «Priscianus Caesariensis (5./6. Jahrhundert n. Chr.)». *Lateinische Lehrer Europas : fünfzehn Portraits von Varro bis Erasmus von Rotterdam* / hrsg. von Wolfram Ax. Köln, 2005 : 247–272.
- Baratin/Colombat/Holtz 2009. *Priscien : transmission et refondation de la grammaire de l'Antiquité aux Modernes : état des recherches à la suite du colloque international de Lyon, ENS Lettres et Sciences humaines, 10–14 octobre 2006* / Marc Baratin, Bernard Colombat, Louis Holtz, éd. Turnhout, 2009.
- Barchiesi 1962. – Barchiesi, M. *Nevio epico : storia, interpretazione, edizione critica dei frammenti del primo epos latino*. Padova, 1962.
- Barchiesi 1963. – Barchiesi, M. «Personaggi neviani (Dite, Amulio)». *RFIC* 91, 1963 : 302–322.
- Barchiesi 1985. – Barchiesi, A. «Livio Andronico, Omero, e l'ironia drammatica (*Odysea*, fr. 38 Mor. = 20 Mar.)». *RFIC* 113, 1985 : 405–411.
- Barchiesi 2002. – Barchiesi, A. [CR de *Von Göttern und Menschen erzählen : Formkonstanzen und Funktionswandel vormoderner Epik* / Jörg Rüpke (Hg.). Stuttgart, 2001]. *BMCRev* 2002 (6), non paginé.

- Barker-Benfield/Marshall 1983. – Barker-Benfield, B. C. ; Marshall, P. K. « Macrobius ». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics* / edited by L. D. Reynolds. Oxford, 1983 : 222–235.
- Bartsch 1867. – Bartsch, K. *Der Saturnische Vers und die Altdeutsche Langzeile : Beitrag zur vergleichenden Metrik*. Leipzig, 1867.
- Barwick 1964. – *Flavii Sospatri Charisii artis grammaticae libri V* / edidit Carolus Barwick ; addenda et corrigenda collegit et adiecit F. Kühnert. Leipzig, ²1964 (¹1925).
- Baudou/Clément-Tarantino 2015. – *À l'école de Virgile : commentaire à l'Énéide. 1* / Servius ; trad., présenté et annoté par Alban Baudou et Séverine Clément-Tarantino. Villeneuve-d'Ascq, 2015.
- Beck/Walter 2001. – *Die frühen römischen Historiker. 1, Von Fabius Pictor bis Cn. Gellius* / hrsg., übers. und kommentiert von Hans Beck und Uwe Walter. Darmstadt, 2001.
- Beekes/van Beek 2010. – *Etymological dictionary of Greek* / by Robert S. P. Beekes ; with the assistance of Lucien Van Beek. Leiden, 2010.
- Bentley 1713. – *Q. Horatius Flaccus* / ex recensione et cum notis atque emendationibus Richardi Bentleyi. Amsterdam, ²1713 (¹1711).
- Bérard 1933. – Bérard, V. *L'Odyssee : poésie homérique. 1, Chants I–VII*. Paris, ²1933 (¹1924).
- Bergfeld 1909. – *De versu Saturnio* / dissertatio inauguralis quam [...] scripsit Hermann Bergfeld. Marburg, 1909.
- Bergk 1842. – Bergk, T. [CR de Köne, J. K. *Über die Sprache der römischen Epiker*. Münster, 1840]. *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft* 9, 1842 : 183–198.
- Bergk 1886. – Bergk, T. *Kleine philologische Schriften. 2, Zur griechischen Literatur*. Halle, 1886.
- Bernardi Perini 1988. – Bernardi Perini, G. « Sul fr. 32 Mor. del *Bellum Poenicum* di Nevio ». *Disiecti membra poetae : studi di poesia latina in frammenti. 3* / a cura di Vincenzo Tandoi. Foggia, 1988 : 3–11.
- Bertini 2000. – *Prolegomena Noniana* / a cura di Ferruccio Bertini. Genova, 2000.
- Bertini 2003. – *Prolegomena Noniana. 2* / a cura di Ferruccio Bertini. Genova, 2003.
- Bertini 2004. – *Prolegomena Noniana. 3* / a cura di Ferruccio Bertini. Genova, 2004.
- Bertini 2005a. – *Prolegomena Noniana. 4* / a cura di Ferruccio Bertini. Genova, 2005.
- Bertini 2005b. – *Prolegomena Noniana. 5* / a cura di Ferruccio Bertini. Genova, 2005.
- Bettini 1974. – Bettini, M. « "Odusia" 22 M. ». *GIF* 26, 1974 : 165–169.
- Bettini 2012. – Bettini, M. *Vertere : un'antropologia della traduzione nella cultura antica*. Torino, 2012.
- Bettini 2015. – Bettini, M. *Il dio elegante : Vertumno e la religione romana*. Torino, 2015.
- Bini/Traina 1986. – *Supplementum Morelianum* / confecerunt Alfonsus Traina, Monica Bini. Bologna, 1986.
- Bini/Traina 1990. – *Supplementum Morelianum* / iterum curaverunt, auxerunt Alfonsus Traina, Monica Bini. Bologna, 1990.
- Biville 1990. – Biville, F. *Les emprunts du latin au grec : approche phonétique. 1, Introduction et consonantisme*. Louvain, 1990.
- Biville 1995. – Biville, F. *Les emprunts du latin au grec : approche phonétique. 2, Vocalisme et conclusions*. Louvain, 1995.
- Biville 2008. – Biville, F. « Les *Institutions* de Priscien, une grammaire et une culture bilingues ». *Des formes et des mots chez les Anciens : mélanges offerts à Danièle Conso* / éd., Claude Brunet. Besançon, 2008 : 31–50.
- Blänsdorf 1989. – Blänsdorf, J. « Metrum und Stil als Indizien für vorliterarischen Gebrauch des Saturniers ». *Studien zur vorliterarischen Periode im frühen Rom* / Gregor Vogt-Spira (Hrsg.). Tübingen, 1989 : 41–69.

- Blänsdorf 2011. – *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Enni Annales et Ciceronis Germanicique Aratea* / post W. Morel et K. Büchner editionem quartam auctam curavit Jürgen Blänsdorf. Berlin, 2011.
- Bleckmann 1998. – Bleckmann, B. «Regulus bei Naevius: zu Frg. 50 und 51 Blänsdorf». *Philologus* 142, 1998 : 61–70.
- Boemer 1952. – Boemer, F. «Naevius und Fabius Pictor». *SO* 29, 1952 : 34–53.
- Boldrini 1999. – Boldrini, S. *Prosodie und Metrik der Römer* / aus dem Ital. übertr. von Bruno W. Häuptli. Stuttgart, 1999.
- Bon 2005. – Bon, B. *Index scriptorum novus mediae Latinitatis : supplementum (1973–2005)*. Genève, 2005.
- Bothe 1824. – *Poetorum Latii scenicorum fragmenta. Voluminis quinti pars posterior, quae continet fragmenta comicorum* / recensuit Fridericus Henricus Bothe. Halberstadt, 1824.
- Bothe 1834. – *Poetorum Latii scenicorum fragmenta. I, Fragmenta tragicorum* / recensuit Fridericus Henricus Bothe. Leipzig, ¹1834 (²1823).
- Bouquet/Méniel/Ramires 2011. – *Servius et sa réception de l'Antiquité à la Renaissance / études réunies par Monique Bouquet et Bruno Méniel ; avec la collab. de Giuseppe Ramires*. Rennes, 2011.
- Brandt 1890. – Brandt, S. L. *Caeli Firmiani Lactanti opera omnia : accedunt Carmina eius quae feruntur et L. Caecilii qui inscriptus est De mortibus persecutorum liber*. Praha, 1890.
- Broccia 1974a. – Broccia, G. «Livio Andronico, *Odusia*, fr. 37 Mor. (= 46 Warm., 37 Lench., 24 Mar.)». *RFIC* 102, 1974 : 299–300.
- Broccia 1974b. – Broccia, G. *Ricerche su Livio Andronico epico*. Padova, 1974.
- Broccia 1975. – Broccia, G. «Postilla a Livio Andronico epico : Od. fr. 18 e 19 Mor.». *AFLM* 8, 1975 : 355–364.
- Browne 2000. – Browne, G. M. «Two notes on pre-Homeric epic». *Mnemosyne* 53, 2000 : 711–712.
- Bruns 1970. – Bruns, G. *Archaeologia Homerica : die Denkmäler und das frühgriechische Epos. 2, Lieferung Q : Küchenwesen und Mahlzeiten*. Göttingen, 1970.
- Buchheit 1963. – Buchheit, V. *Vergil über die Sendung Roms : Untersuchungen zum Bellum Poenicum und zur Aeneis*. Heidelberg, 1963.
- Büchner 1957. – Büchner, K. *Humanitas Romana : Studien über Werke und Wesen der Römer*. Heidelberg, 1957.
- Büchner 1979. – Büchner, K. «Livius Andronicus und die erste künstlerische Übersetzung der europäischen Kultur». *SO* 54, 1979 : 37–70.
- Büchner 1982. – *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium* / post W. Morel novis curis adhibitis edidit Carolus Buechner. Leipzig, 1982.
- Buecheler 1861. – Buecheler, F. «Zu dem *Bellum Punicum* des Naevius». *Jahrbücher für classische Philologie* 7, 1861 : 822 (= 1915 : 324).
- Buecheler 1863. – Buecheler, F. [CR de Ritschl, F. *Priscae Latinitatis monumenta epigraphica ad archetyporum fidem exemplis lithographis repraesentata*. Berlin, 1862]. *Jahrbücher für classische Philologie* 9, 1863 : 325–342 ; 769–786 (= 1915 : 376–418).
- Buecheler 1885. – Buecheler, F. «Nävius' *Bellum Punicum* bei den Grammatikern». *RhM* 40, 1885 : 148–150 (= 1930 : 61–62).
- Buecheler 1915. – Buecheler, F. *Kleine Schriften. 1*. Berlin, 1915.
- Buecheler 1930. – Buecheler, F. *Kleine Schriften. 3*. Berlin, 1930.
- Butterfield 2011. – Butterfield, D. J. «Two notes on Virgil's *Aeneis* (8.503 and 9.570)». *RELat* 11, 2011 : 33–38.

- Callebat 2004. – *De l'architecture. 6 / Vitruve ; texte établi, trad. et commenté par Louis Callebat.* Paris, 2004.
- Camerarius 1537. – [Camerarius, I.] *Continentur hoc libro optima et praeclarissima scripta [...] : Marii Victorini grammatici et rhetoris de orthographia et ratione carminum libri IIII [...].* Tübingen, 1537.
- Campanile 1963. – Campanile, E. « Note sul saturnio ». *ANSP* 32, 1963 : 183–197.
- Campanile 1966. – Campanile, E. « Note su alcuni passi di Nevio ». *SSL* 6, 1966 : 166–170.
- Cappelletto 1984. – Cappelletto, R. « Livio Andronico, *Odyssea* fr. 31 Mor. (= 22 Mar.) ». *RFIC* 112, 1984 : 413–416.
- Cardauns 2001. – Cardauns, B. *Marcus Terentius Varro : Einführung in sein Werk.* Heidelberg, 2001.
- Carratello 1979. – Carratello, U. *Livio Andronico.* Roma, 1979.
- Carratello 1986. – Carratello, U. « Questioni nuove e antiche su Livio Andronico ». *GIF* 38, 1986 : 125–140.
- Casarsa 2008. – Casarsa, L. « Pietro Leoni (Cinzio da Ceneda) ». *Repertorium Pomponianum*, non paginé. http://www.repertoriumpomponianum.it/pomponiani/cinzio_da_ceneda.htm (consulté le 10 mai 2019).
- Cavazza/Resta Barrile 1981. – Cavazza, A. ; Resta Barrile, A. *Lexicon Livianum et Naevianum.* Hildesheim, 1981.
- Caviglia 1984. – Caviglia, F. « Livio Andronico, *Odys.* fr. 20 Mor. ». *Disiecti membra poetae : studi di poesia latina in frammenti. 1 / a cura di Vincenzo Tandoi.* Foggia, 1984 : 3–12.
- Cazzaniga 1966. – Cazzaniga, I. « Sul frammento di Livio Andronico nr. 30 Mor. (21 Mar.) ». *RFIC* 94, 1966 : 413–414.
- Ceccarelli 1991. – Ceccarelli, L. « Prosodia e metrica latina arcaica 1956–1990 ». *Lustrum* 33, 1991 : 227–400.
- Ceccherini 2016. – Ceccherini, I. *Sozomeno da Pistoia (1387–1458) : scrittura e libri di un umanista.* Firenze, 2016.
- Chantraine 1961. – Chantraine, P. *Morphologie historique du grec.* Paris, 2^e1961 (1^e1945).
- Chantraine 1999. – Chantraine, P. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots.* Paris, 2^e1999 (1^e1968).
- Charpentier 1918. – Charpentier, J. « Zur italischen Wortkunde ». *Glotta* 9, 1918 : 33–69.
- Cichorius 1922. – Cichorius, C. *Römische Studien : Historisches Epigraphisches Literargeschichtliches aus vier Jahrhunderten Roms.* Leipzig, 1922.
- Cioffi 2012. – Cioffi, C. « Ricerche sulla tradizione manoscritta del *Commento* di Donato a Terenzio ». *MD* 69, 2012 : 145–184.
- Cioffi 2017. – Cioffi, C. *Aeli Donati quod fertur commentum ad Andriam Terenti.* Berlin/Boston, 2017.
- Citti 1997. – Citti, F. « Dal Büchner al Blänsdorf : in margine alla terza edizione dei *Fragmenta poetarum Latinorum* ». *Lexis* 15, 1997 : 215–256.
- Cocchia 1924. – Cocchia, E. *Saggi glottologici : contributo allo studio del latino arcaico.* Napoli, 1924.
- Cole 1969. – Cole, T. « The Saturnian verse », *YClS* 21, 1969 : 3–73.
- Collart 1954. – *De lingua Latina. 5 / Varron ; éd., trad. et annoté par J. Collart.* Paris, 1954.
- Courtney 2011. – Courtney, E. *The fragmentary Latin poets.* Oxford, 2^e2011 (1^e1993).
- Cowgill 1970. – Cowgill, W. « Italic and Celtic superlatives and the dialects of Indo-European ». *Indo-European and Indo-Europeans : papers presented to the third Indo-European conference at the University of Pennsylvania / edited by George Cardona, Henry M. Hoenigswald and Alfred Senn.* Philadelphia, 1970 : 113–153.

- Cugusi 1987. – Cugusi, P. «Una citazione neviana in Cicerone (Cic. Sest. 97)». *Athenaeum* 75, 1987 : 234–237.
- Cupaiuolo 1995. – Cupaiuolo, F. *Bibliografia della metrica latina*. Napoli, 1995.
- Daceryus 1700. – *Sex. Pompei Festi et Mar. Verrii Flacci de verborum significatione lib. XX / notis et emendationibus illustravit Andreas Daceryus, in usum serenissimi Delphini ; accedunt in hac nova editione notae Josephi Scaligeri, Fulvii Ursini et Antonii Augustini*. Paris, 1700 (1681).
- Dahlmann 1932. – Dahlmann, H. *Varro und die hellenistische Sprachtheorie*. Berlin, 1932.
- Dammer 2001. – Dammer, R. *Diomedes grammaticus*. Trier, 2001.
- Delrii 1593. – *Syntagma tragoediae latinae in tres partes distinctum / Martini Antonii Delrii ex societate Iesu*. Antwerpen, 1593.
- Demetriou 2014. – Demetriou, C. «Aelius Donatus and his commentary on Terence's comedies». *The Oxford handbook of Greek and Roman comedy / ed. by Michael Fontaine and Adele C. Scafuro*. Oxford, 2014.
- De Moor 1877. – De Moor, D. *Cn. Névius : essai sur les commencements de la poésie à Rome*. Tournai, 1877.
- De Nonno 1989. – De Nonno, M. [CR de Bini/Traina 1986]. *RFIC* 117, 1989 : 79–87.
- De Nonno 1990. – De Nonno, M. «Ruolo e funzione della metrica nei grammatici latini». *Metrica classica e linguistica : atti del colloquio Urbino 3–6 ottobre 1988 / a cura di Roberto M. Danese, Franco Gori, Cesare Questa*. Urbino, 1990 : 453–494.
- De Nonno 1992. – De Nonno, M. «Un esempio di dispersione della tradizione grammaticale latina : gli inediti *Excerpta Andecavensia*», *AION(filol)* 14, 1992 : 211–262.
- De Nonno 1993. – De Nonno, M. «Nuovi apporti alla tradizione indiretta di Sallustio, Lucilio, Pacuvio e Ennio». *RFIC* 121, 1993 : 5–23.
- De Nonno 2001. – De Nonno, M. «Rileggendo “Il *Bellum Poenicum* e l'arte di Nevio”». *RFIC* 129, 2001 : 335–352.
- De Paolis 2000. – «Le “*Explanationes in Donatum*” (GL IV 486-565) e il loro più antico testimone manoscritto». *Manuscripts and tradition of grammatical texts from antiquity to the Renaissance : proceedings of a conference held at Erice, 16–23 October 1997, as the 11th course of International School for the Study of Written Records / ed. by Mario De Nonno, Paolo De Paolis, and Louis Holtz*. Cassino, 2000.
- Deufert 2001. – Deufert, M. «Zur Datierung des Nonius Marcellus». *Philologus* 145, 2001 : 137–149.
- De Vaan 2008. – De Vaan, M. *Etymological dictionary of Latin and the other Italic languages*. Leiden, 2008.
- Dezotti 2011. – Dezotti, L. C. *Arte menor e Arte maior de Donato : tradução, anotação e estudo introdutório*. São Paulo, 2011. https://www.teses.usp.br/teses/disponiveis/8/8143/tde-22092011-161749/publico/2011_LucasConsolinDezotti.pdf (consulté le 30 juillet 2019).
- Diehl 1967. – Diehl, E. *Poetarum romanorum veterum reliquiae*. Berlin, 1967 (1911).
- Dunkel 2014. – Dunkel, G. *Lexikon der indogermanischen Partikeln und Pronominalstämme. 2, Lexikon*. Heidelberg, 2014.
- Düntzer 1838. – *De versu, quem vocant, saturnio / scripserunt Henr. Düntzer et Laur. Lersch*. Bonn, 1838.
- Düntzer 1869. – Düntzer, H. «Zur lehre vom saturnischen verse». *Philologus* 28, 1869 : 230–276.
- Düntzer 1889. – Düntzer, H. «Nachträgliches zu Mattius, Laevius und Livius». *Philologus* 48, 1889 : 755–756.

- Duso 2017. – *De lingua Latina*. 9 / M. Terenti Varronis ; introd., testo, trad. e comm. a cura di Antonella Duso. Zürich, 2017.
- Eckstein 1980. – Eckstein, A. M. «Perils of poetry: the Roman “poetic tradition” on the outbreak of the first Punic war». *AJAH* 5, 1980 : 174–192.
- Egger 1843. – *Latini sermonis vetustioris reliquiae selectae* / recueil publié [...] par A. E. Egger. Paris, 1843.
- Erasmi 1975. – Erasmi, G. *Studies in the language of Livius Andronicus*. Minneapolis, 1975.
- Ernout 1916. – Ernout, A. *Recueil de textes latins archaïques*. Paris, 1916.
- Ernout 1947. – *Comédies*. 7, *Trinummus* ; *Truculentus* ; *Vidularia* ; *fragments* / Plaute ; texte établi et traduit par Alfred Ernout. Paris, 1947.
- Ernout 1953. – Ernout, A. *Morphologie historique du latin*. Paris, 3^e1953 (1^{re}1914).
- Ernout 1957. – Ernout, A. *Philologica*. 2. Paris, 1957.
- Ernout 1966. – Ernout, A. «Numina ignota». *Mélanges d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire offerts à Jérôme Carcopino*. Paris, 1966 : 313–317.
- Ernout/Meillet/André 1985. – Ernout, A. ; Meillet, A. *Dictionnaire étymologique de la langue latine : histoire des mots* / retraitage de la quatrième édition augmentée d'additions et de corrections par Jacques André. Paris, 4^e1985 (1^{re}1932).
- Ernout/Thomas 1953. – Ernout, A. ; Thomas, F. *Syntaxe latine*. Paris, 2^e1953 (1^{re}1951).
- Faber 2012. – Faber, R. «The ekphrasis in Naevius' “Bellum Punicum” and Hellenistic literary aesthetics». *Hermes* 140, 2012 : 417–426.
- Fabricius 1551. – [Fabricius, G.] *Fl. Sosipatri Charisii artis grammaticae libri quinque*. Basel, 1551.
- Fear/Wood 2016. – *Isidore of Seville and his reception in the early Middle Ages : transmitting and transforming knowledge* / ed. by Andrew Fear and Jamie Wood. Amsterdam, 2016.
- Feeney 2016. – Feeney, D. *Beyond Greek : the beginnings of Latin literature*, Cambridge (Mass.), 2016.
- Ferrero 1948. – Ferrero, L. [CR de Marmorale 1950]. *RFIC* 76, 1948 : 98–120.
- Filippin 1993–1994. – Filippin, A. «Latino 'lucabos' : sanscrito 'luṣabhaḥ' ». *ASGM* 35, 1993–1994 : 64–75.
- Fleckeisen 1854. – Fleckeisen, A. *Zur Kritik der altlateinischen Dichterfragmente bei Gellius*. Leipzig, 1854.
- Fleckeisen 1861. – Fleckeisen, A. «Zu dem *Bellum Punicum* des Naevius». *Jahrbücher für classische Philologie* 7, 1861 : 148.
- Fleckeisen 1864. – Fleckeisen, A. *Kritische Miscellen*. Dresden, 1864.
- Flobert 1975. – Flobert, P. *Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne*. Paris, 1975.
- Flobert 1985. – *La langue latine*. 2, *Livre VI* / Varron ; texte établi, trad. et commenté par P. Flobert. Paris, 1985.
- Flores 1974. – Flores, E. *Letteratura latina e ideologia del III–II a. C. : disegno storico-sociologico da Appio Claudio Cieco a Pacuvio*. Napoli, 1974.
- Flores 1978. – Flores, E. *Latinità arcaica e produzione linguistica*. Napoli, 1978.
- Flores 1998. – Flores, E. *La Camena, l'epos e la storia : studi sulla cultura latina arcaica*. Napoli, 1998.
- Flores 2002. – Flores, E. «Commentario al libro I». *Annali*. 2, *Libri I–VIII* / Quinto Ennio ; commentari a cura di Enrico Flores [et al.] Napoli, 2002 : 23–63.
- Flores 2011a. – Flores, E. *Liui Andronici Odisia : introduzione, edizione critica e versione italiana*. Napoli, 2011.

- Flores 2011b. – Flores, E. *Cn. Naevi Bellum Poenicum : introduzione, edizione critica e versione italiana*. Napoli, 2011.
- Flores 2014. – Flores, E. *Commentario a Cn. Naevi Bellum Poenicum*. Napoli, 2014.
- Flores 2015. – Flores, E. *Nelle traiettorie del tempo e del segno*. Napoli, 2015.
- Fontaine 1960. – *Traité de la nature : suivi de l'épître en vers du roi Sisebeut à Isidore / Isidore de Séville ; éd. par J. Fontaine*. Paris, 1960.
- Förster 1956. – Förster, A. « Prolegomena metrica », *AAntHung* 4, 1956 : 171–196.
- Fraenkel 1935. – Fraenkel, E. « Naevius ». *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft : Supplementband. 6, Abretten(us)-Θουνοῦδρομον κολωνία / neue Bearbeitung begonnen von Georg Wissowa [...]; herausgegeben von Wilhelm Kroll*. Stuttgart, 1935 : 622–640.
- Fraenkel 1954. – Fraenkel, E. « The giants in the poem of Naevius ». *JRS* 44, 1954 : 14–17.
- Frank 1927. – Frank, T. « Naevius and free speech ». *AJPh* 48, 1927 : 105–110.
- Fränkel 1932. – Fränkel, H. « Griechische Bildung in altrömischen Epen ». *Hermes* 67, 1932 : 303–311.
- Fränkel 1935. – Fränkel, H. « Griechische Bildung in altrömischen Epen II ». *Hermes* 70, 1935 : 59–72.
- Frassinetti 1966. – Frassinetti, P. « Com'era il *Bellum Punicum* di Nevio ? ». *Stasimon, Annuario del Liceo-Ginnasio Carlo Varesè di Tortona* 1966 : 19–26.
- Frassinetti 1969. – Frassinetti, P. « La struttura del *Bellum Punicum* di Nevio ». *RIL* 103, 1969 : 237–263.
- Fredouille/Zehnacker 2001. – Fredouille, J.-C. ; Zehnacker, H. *Littérature latine*. Paris, ³2001 (1993).
- Freeman 1998. – Freeman, P. M. « Saturnian verse and early Latin poetics ». *JIES* 26, 1998 : 61–90.
- Gamberale 1978. – Gamberale, L. [CR de Broccia 1974b]. *GIF* 30, 1978 : 199–209.
- García Calvo 1953. – García Calvo, A. « Crítica y anticrítica, IV–X ». *Emerita* 21, 1953 : 36–47.
- Gatti/Mazzacane/Salvadori 2014a. – *De compendiosa doctrina. 1, Libri I–III / Nonio Marcello ; ed. critica a cura di Paolo Gatti, Rosanna Mazzacane, Emanuela Salvadori*. Firenze, 2014.
- Gatti/Mazzacane/Salvadori 2014b. – *De compendiosa doctrina. 3, Libri V–XX / Nonio Marcello ; ed. critica a cura di Paolo Gatti, Rosanna Mazzacane, Emanuela Salvadori*. Firenze, 2014.
- Gioseffi 1991. – *Studi sul commento a Virgilio dello Pseudo-Probo*. Firenze, 1991.
- Glinister 2007. – Glinister, F. « Constructing the past ». *Verrius, Festus, and Paul : lexicography, scholarship, and society / ed. by Fay Glinister and Clare Woods ; with John A. North and Michael H. Crawford*. London, 2007 : 11–32.
- Goetz/Gundermann 1888. – Goetz, G. ; Gundermann, G. *Glossae latinograecae et graecolatinae : accedunt minora utriusque linguae glossaria*. Leipzig, 1888.
- Goetz/Schoell 1910. – *M. Terenti Varronis de lingua Latina quae supersunt : accedunt grammaticorum Varronis librorum fragmenta / recensuerunt Georgius Goetz et Fridericus Schoell*. Leipzig, 1910.
- Goldberg 1993. – Goldberg, S. M. « Saturnian epic : Livius and Naevius ». *Roman epic / ed. by Anthony James Boyle*. London, 1993 : 19–36.
- González Luis 2000–2001. – González Luis, F. « Oscilaciones de género y de flexión en la latinización de préstamos griegos de la declinación atemática ». *Fortunatae* 12, 2000–2001 : 85–124.
- Goukowsky 2006. – *Bibliothèque historique : fragments. 2, Livres XXI–XXVI / Diodore de Sicile ; texte établi, trad. et commenté par Paul Goukowsky*. Paris, 2006.
- Gruen 1990. – Gruen, E. S. *Studies in Greek culture and Roman policy*. Leiden, 1990.

- Guenther 1864. – *Livii Andronici Odysssiae reliquiae / ex recensione Ottomari Guentheri*. Stettin, 1864.
- Haffter 1937. – Haffter, H. [CR de Strzelecki 1935]. *DLZ* 58, 1937 : 659–663.
- Hagen 1902a. – Hagen, H. « Probi qui dicitur in Vergilii Bucolica et Georgica commentarius ». Thilo, G. ; Hagen, H. *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*. 3. 2, *Appendix Serviana : ceteros praeter Servium et scholia Bernensia Vergilii commentatores continens*. Leipzig, 1902 : 323–387.
- Hagen 1902b. – Hagen, H. « Scholiorum Veronensium in Vergilii Bucolica Georgica Aeneidem fragmenta ». Thilo, G. ; Hagen, H. *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*. 3. 2, *Appendix Serviana : ceteros praeter Servium et scholia Bernensia Vergilii commentatores continens*. Leipzig, 1902 : 393–450.
- Harsh 1958. – Harsh, P. W. « Early Latin metre and prosody, 1904–1955 ». *Lustrum* 3, 1958 : 215–250.
- Haug 2004. – Haug, D. T. T. « Lateinisch *concinnum* und *concinnae* ». *Glotta* 80, 2004 : 24–45.
- Häussler 1976. – Häussler, R. *Das historische Epos der Griechen und Römer bis Vergil*. Heidelberg, 1976.
- Havet 1880. – *De saturnio latinorum versu / scripsit Ludovicus Havet*. Paris, 1880.
- Heck 2005. – « Lactantius, *De falsa religione : Textkritisches zum I. Buch der Diuinae institutiones* ». *Antiquité tardive et humanisme de Tertullien à Beatus Rhenanus : mélanges offerts à François Heim à l'occasion de son 70e anniversaire / volume éd. par Yves Lehmann, Gérard Freyburger et James S. Hirstein*. Turnhout, 2005 : 55–67.
- Heck/Wlosok 2005. – *Divinarum institutionum libri septem. I, Libri I et II / L. Caelius Firmianus Lactantius ; ed. Eberhard Heck et Antonie Wlosok*. München, 2005.
- Hermann 1816. – *Elementa doctrinae metricae / Godofredi Hermanni*. Leipzig, 1816.
- Hermann 1824. – Hermann, G. « Godofredi Hermanni dissertatio de Euripidis Alcestide ». Monk, I. H. *Euripidis Alcestis cum delectis adnotationibus potissimum I. H. Monkii : accedunt emendationes Godofredi Hermanni*. Leipzig, 1824 : V–XX.
- Hermann 1844. – Hermann, G. *Godofredi Hermanni epitome doctrinae metricae*. Leipzig, ²1844 (¹1818).
- Hernández Miguel 2000. – Hernández Miguel, L. A. *Varrón*. Madrid, 2000.
- Herrmann 1962. – Herrmann, L. « Vers vulgaires et vers saturniens ». *Hommages à Albert Grenier / édités par Marcel Renard*. Bruxelles, 1962 : 791–798.
- Hertz 1855. – *Grammatici Latini. 2, Prisciani institutionum grammaticarum libri I–XII / ex recensione Martini Hertzii*. Leipzig, 1855.
- Herzog 1989. – Herzog, R. *Restauration und Erneuerung : die lateinische Literatur von 284 bis 374 n. Chr.* München, 1989.
- Hofmann/Szantyr 1972. – *Lateinische Syntax und Stilistik / von J. B. Hofmann ; neubearbeitet von Anton Szantyr*. München, ²1972 (¹1965).
- Hoyos 1988. – Hoyos, B. D. *Unplanned wars : the origins of the first and second punic wars*. Berlin, 1988.
- Hübner 1972. – Hübner, U. « Zu Naevius' *Bellum Poenicum* ». *Philologus* 116, 1972 : 261–276.
- Humbert 1972. – Humbert, J. *Syntaxe grecque*. Paris, ³1972 (¹1945).
- Iunius 1565. – *Nonius Marcellus de proprietate sermonum / iam demum innumeris locis restitutus [...] industria Hadriani Iunii medici*. Anvers, 1565.

- Jachmann 1923. – Jachmann, G. «Naevius und die Meteller». *Αντίδωρον : Festschrift Jacob Wackernagel zur Vollendung des 70. Lebensjahr am 11. Dezember 1923 / gewidmet von Schülern, Freunden und Kollegen*. Göttingen, 1923 : 181–189.
- Jackson/Tomasco 2006. – Jackson, G. ; Tomasco, D. «Sull'edizione noniana di Josias Mercier». *Vichiana* 8, 2006 : 111–116.
- Jeunet-Mancy 2012. – *Commentaire sur l'Énéide de Virgile. 6 / Servius ; texte établi, trad. et commenté par Emmanuelle Jeunet-Mancy*. Paris, 2012.
- Jocelyn 1965. – Jocelyn, H. D. «Ancient scholarship and Virgil's use of republican Latin poetry, II». *CQ* 15, 1965 : 126–144.
- Jocelyn 1969a . – Jocelyn, H. D. «The poet Cn. Naevius, P. Cornelius Scipio and Q. Caecilius Metellus». *Antichthon* 3, 1969 : 32–47.
- Jocelyn 1969b . – Jocelyn, H. D. *The tragedies of Ennius*. Cambridge 21969 (1967).
- Kaster 1988. – Kaster, R. A. *Guardians of language : the grammarian and society in late Antiquity*. Berkeley, 1988.
- Kaster 2010. – Kaster, R. A. *Studies on the text of Macrobius' Saturnalia*. Oxford, 2010.
- Kaster 2011. – *Macrobii Ambrosii Theodosii Saturnalia / recognovit brevique adnotatione critica instruxit Robert A. Kaster*. Oxford, 2011.
- Kauffmann-Samaras 1994. – Kauffmann-Samaras, A. «Rhoikos». *Lexicon iconographicum mythologiae classicae (LIMC). 7, Oidipus-Theseus. I*. München/Zürich, 1994 : 638.
- Kearns 1990. – Kearns, J. M. «Σεμνότης and dialect gloss in the *Odussia* of Livius Andronicus». *AJPh* 111, 1990 : 40–52.
- Keil 1848. – *M. Valerii Probi in Vergilii bucolica et georgica commentarius : accedunt scholiorum Veronensium et Aspri quaestionum Vergilianarum fragmenta / edidit Henricus Keil*. Halle, 1848.
- Keil 1857. – *Grammatici Latini. 1, Flavii Sospatri Charisi artis grammaticae libri V ; Diomedis artis grammaticae libri III ; ex Charisii arte grammatica excerpta / ex recensione Henrici Keilii*. Leipzig, 1857.
- Keil 1864. – *Grammatici Latini. 4, Probi Donati Servii qui feruntur de arte grammatica libri / ex recensione Henrici Keilii*. Leipzig, 1864 : 486–562.
- Keil 1874. – Keil, H. *Grammatici Latini. 6, Scriptores artis metricae / ex recensione Henrici Keilii*. Leipzig, 1874.
- Kendall/Wallis 2016. – *On the nature of things / Isidore of Seville ; transl. with introd., notes, and commentary by Calvin B. Kendall and Faith Wallis*. Liverpool, 2016.
- Kent 1938. – *De lingua latina / Varro ; with an English transl. by R. G. Kent*. Cambridge (Mass.), 1938.
- Kessissoglu 1974. – Kessissoglu, A. «Remarks to Liv. Andronicus fr. 14 Mar., fr. 4 Mar.». *Gymnasium* 81, 1974 : 476–480.
- Kindstrand 1990. – *De Homero / [Plutarchus] ; edidit Jan Fredrik Kindstrand*. Leipzig, 1990.
- Klausen 1839. – *Aeneas und die Penaten : die italischen Volksreligionen unter dem Einfluss der griechischen. 1 / dargestellt von Rudolf Heinrich Klausen*. Hamburg, 1839.
- Kloss 1993. – Kloss, G. «Zum Problem des römischen Saturniers». *Glotta* 71, 1993 : 81–107.
- Klotz 1938. – Klotz, A. «Zu Naevius' *Bellum Poenicum*». *RhM* 87, 1938 : 190–192.
- Klotz 1953. – *Scaeniorum Romanorum fragmenta. 1, Tragicorum fragmenta / adiuvantibus Ottone Seel et Ludovico Voit edidit Alfredus Klotz*. München, 1953.
- Klumbach 1959. – Klumbach, H. «Aresaces». *Limes Studien : Vorträge des 3. internationalen Limes-Kongresses in Rheinfelden/Basel 1957*. Basel, 1959 : 69–76.
- Klussmann 1843. – Klussmann, E. *Cn. Naevii poetae Romani vitam descripsit, carminum reliquias collegit, poesis rationem exposuit Ernestus Klussmann Osnabrugensi*. Jena, 1843.

- Knoche 1928. – Knoche, U. [CR de Morel 1927]. *Gnomon* 4, 1928 : 687–697.
- Knoche 1958. – Knoche, U. «Über die Aneignung griechischer Poesie im älteren Rom». *Gymnasium* 65, 1958 : 321–341.
- Korsch 1868. – *De versu saturnio* / scripsit Theodorus Korsch. Moskva, 1868.
- Koster 1929. – Koster, W. J. W. «Versus saturnius», *Mnemosyne* 57, 1929 : 267–346.
- Kraggerud 2007. – Kraggerud, E. «A fragment of Naevius reconsidered». *Glotta* 83, 2007 : 95–97.
- Kroon 1995. – Kroon, C. *Discourse particles in Latin : a study of nam, enim, autem, vero and at*. Amsterdam, 1995.
- Kruschwitz 2002a. – Kruschwitz, P. *Carmina Saturnia epigraphica : Einleitung, Text und Kommentar zu den saturnischen Versinschriften*. Stuttgart, 2002.
- Kruschwitz 2002b. – Kruschwitz, P. «Die antiken Quellen zum saturnischen Vers». *Mnemosyne* 55, 2002 : 465–498.
- Kruschwitz 2008. – Kruschwitz, P. «Zum Text von Livius Andronicus, *Odusia* frg. 1». *Philologus* 152, 2008 : 154–155.
- Laistner 1926. – Laistner, M. «Philoxeni glossarium». Lindsay, W. M. [et al.] *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita*. 2, *Arma ; abavus ; Philoxenus*. Paris, 1926 : 123–291.
- Lamers 2011. – Lamers, H. «Manilio Cabacio Rallo». *Repertorium Pomponianum*, non paginé. <http://www.repertoriumpomponianum.it/pomponiani/rallo.htm> (consulté le 8 mai 2019).
- Latacz 1976. – Latacz, J. «Zum Musenfragment des Naevius». *WJA* 2, 1976 : 119–134.
- La Ville de Mirmont 1903. – La Ville de Mirmont, H. de. *Études sur l'ancienne poésie latine*. Paris, 1903.
- Lecouffe 2011. – Lecouffe, M.-E. *Les Nuits attiques d'Aulu-Gelle au Moyen âge et à la Renaissance : histoire de la transmission d'un texte*. [S. l.], 2011.
- Leigh 2010. – Leigh, M. «Early Roman epic and the maritime moment». *CPh* 105, 2010 : 265–280.
- Lejeune 1972. – Lejeune, M. *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*. Paris, 1972.
- Lenchantin de Gubernatis 1936. – *Livi Andronici fragmenta* / collegit M. Lenchantin de Gubernatis. Torino, 1936.
- Lennartz 1994. – Lennartz, K. *Non verba sed vim : kritisch-exegetische Untersuchungen zu den Fragmenten archaischer römischer Tragiker*. Stuttgart, 1994.
- Leo 1905. – Leo, F. *Der saturnische Vers*. Berlin, 1905.
- Leo 1912. – Leo, F. *Plautinische Forschungen : zur Kritik und Geschichte der Komödie*. Berlin, 1912 (1895).
- Leo 1913. – Leo, F. *Geschichte der römischen Literatur*. 1, *Die archaische Literatur*. Berlin, 1913.
- Leumann 1977. – Leumann, M. *Lateinische Laut- und Formenlehre*. München, 1977.
- Liddell/Scott/Jones/McKenzie 1996. – *A Greek-English lexicon : with a revised supplement* / compiled by Henry George Liddell and Robert Scott ; revised and augmented throughout by Henry Stuart Jones with the assistance of Roderick McKenzie. Oxford, 1996 (1843).
- Lindsay s. d. – Lindsay, W. M. «Rudens». *T. Macci Plauti comoediae*. 2 / recognovit brevique adnotatione critica instruxit W. M. Lindsay. Oxford, non paginé.
- Lindsay 1893. – Lindsay, W. M. «The Saturnian metre», *AJP* 14, 1893 : 139–170 ; 305–334.
- Lindsay 1901. – Lindsay, W. M. *Nonius Marcellus' dictionary of republican Latin*. Oxford, 1901.
- Lindsay 1903. – *Nonius Marcellus de compendiosa doctrina libros XX* / Onionsianis copiis usus edidit Wallace M. Lindsay. München, 1903, 3 vol.
- Lindsay 1913. – *Sexti Pompei Festi de verborum significatu quae supersunt cum Pauli epitome* / Thewrewkianis copiis usus edidit Wallace M. Lindsay. Leipzig, 1913.

- Lindsay 1915. – Lindsay, W. M. *Notae latinae : an account of abbreviation in Latin mss. of the early minuscule period (c. 700–850)*. Cambridge, 1915.
- Lindsay 1916. – Lindsay, W. M. «New evidence for the text of Festus». *CQ* 10, 1916 : 106–115.
- Lindsay 1926a. – Lindsay, W. M. [et al.] *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita. 1, Glossarium Ansileubi sive librum glossarum*. Paris, 1926.
- Lindsay 1926b. – Lindsay, W. M. «Abolita». Lindsay, W. M.; Thomson, H. J. *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita. 3, Abstrusa ; abolita*. Paris, 1926 : 91–183.
- Lindsay 1930. – Lindsay, W. M. «Festus». Lindsay, W. M.; Pirie, J. W. *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita. 4, Placidi glossae ; Festus*. Paris, 1930 : 71–467.
- Lindsay 1951. – *Isidori Hispalensis episcopi etymologiarum sive originum libri XX / recognovit brevisque adnotatione critica instruxit W. M. Lindsay*. Oxford, 1951² (1911¹), 2 vol.
- Lindsay/Pirie 1930. – Lindsay, W. M.; Pirie, J. W. «Pseudo-Placidi glossae». *Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita. 4, Placidi glossae ; Festus*. Paris, 1930 : 52–70.
- Lipsius 1575. – Lipsius, I. *Iusti Lipsi antiquarum lectionum commentarius : tributus in libros quinque, in quibus varia scriptorum loca, Plauti praecipue, illustrantur aut emendantur*. Anvers, 1575.
- LIV. – *Lexikon der indogermanischen Verben : die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen / unter Leitung von Helmut Rix [...] ; bearbeitet von Martin Kümmel [et al.] Wiesbaden, 2001* (*1998).
- Livingston 2004. – Livingston, I. *A linguistic commentary on Livius Andronicus*. New York, 2004.
- Llorente Pinto 2009. – Llorente Pinto, A. L. «La *Compendiosa doctrina* de Nonio Marcelo». *Helmantica* 181, 2009 : 15–72.
- Luck 1983. – Luck, G. «Naevius and Virgil». *ICS* 8, 1983 : 267–275.
- Lühr 2000. – Lühr, R. *Die Gedichte des Skalden Egill*. Dettelbach, 2000.
- Lunelli 2017. – Lunelli, A. «Il “Poggianus deperditus” di Nonio Marcello ritrovato : storia di un manoscritto carolino in età umanistica». *RFIC* 145, 2017 : 159–170.
- Mai 1835. – *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum. 7, Scriptores de rebus Alexandri Magni, commentarii in Virgilium, dynamidia, historica et grammatica quaedam / curante A[n]gelo M[ai]*. Roma, 1835.
- Mai 1836. – *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum. 8, Thesaurus novus Latinitatis, sive lexicon vetus e membranis nunc primum erutum / curante A[n]gelo M[ai]*. Roma, 1836.
- Manganaro 2014. – Manganaro, G. «Cn. Naevius poeta e annalista della Prima Guerra Punica e il suo mito troiano». *Epigraphica* 76, 2014 : 554–558.
- Manuwald 2013. – Manuwald, G. [CR de Flores 2011b]. *Gnomon* 85, 2013 : 594–597.
- Manzella 2014a. – Manzella, S. M. «Commento ai frammenti XVII–XXXII». *Odissea : commentario / Livio Andronico ; a cura di Mariantonietta Paladini e Simona Manuela Manzella ; con un’avvertenza di Enrico Flores*. Napoli, 2014 : 87–198.
- Manzella 2014b. – Manzella, S. M. «Gli esametri pseudoandronichiani». *Odissea : commentario / Livio Andronico ; a cura di Mariantonietta Paladini e Simona Manuela Manzella ; con un’avvertenza di Enrico Flores*. Napoli, 2014 : 223–263.
- Marconi 1964. – Marconi, G. «Sull’attribuzione a Livio Andronico del fr. 39 L». *RCCM* 6, 1964 : 271–279.
- Mariotti 1950. – Mariotti, S. «Adversaria philologa». *SIFC* 24, 1950 : 85–86 (= 2000 : 21–22).
- Mariotti 1965. – Mariotti, S. «Letteratura latina arcaica e alessandrinismo». *Belfagor* 20, 1965 : 34–48 (= 2000 : 5–20).

- Mariotti 1967. – Mariotti, S. [CR de Strzelecki 1959 et Strzelecki 1964]. *Gnomon* 39, 1967 : 242–248 (= 2000 : 32–41).
- Mariotti 1986. – Mariotti, S. *Livio Andronico e la traduzione artistica : saggio critico ed edizione dei frammenti dell'Odyssea*. Urbino ²1986 (¹1952).
- Mariotti 2000. – Mariotti, S. *Scritti di filologia classica*. Roma, 2000.
- Mariotti 2001. – Mariotti, S. *Il Bellum Poenicum e l'arte di Nevio : saggio con una edizione dei frammenti del Bellum Poenicum* / a cura di Piergiorgio Parroni. Roma, ³2001 (¹1955).
- Marmorale 1950. – *Naevius poeta* / introduzione biobibliografica, testo dei frammenti e commento di Enzo V. Marmorale. Firenze, ²1950 (¹1945).
- Marouzeau 1927. – *Comédies. 2, Heautontimoroumenos-Phormion* / Térence ; texte établi et traduit par J. Marouzeau. Paris, 1927.
- Marshall 1983a. – Marshall, P. K. «Aulus Gellius». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics* / edited by L. D. Reynolds. Oxford, 1983 : 176–180.
- Marshall 1983b. – Marshall, P. K. «Isidorus». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics* / edited by L. D. Reynolds. Oxford, 1983 : 194–196.
- Marshall 1983c. – Marshall, P. K. «Servius». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics* / edited by L. D. Reynolds. Oxford, 1983 : 385–388.
- Marshall 1983d. – Marshall, P. K. «Sex. Pompeius Festus». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics* / edited by L. D. Reynolds. Oxford, 1983 : 162–164.
- Marshall 1990. – *A. Gellii noctes Atticae* / recognovit brevis adnotatione critica instruxit P. K. Marshall. Oxford, 1990² (1968¹), 2 vol.
- Marx 1911. – Marx, F. «Naevius». *Berichte über die Verhandlungen der Königlich Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig : philologisch-historische Klasse* 63, 1911 : 39–82 (= 1969 : 1–44).
- Marx 1969. – Marx, F. *Aufsätze zur frühlateinischen Dichtung*. Darmstadt, 1969.
- Masvicius 1736. – *P. Vergilii Maronis opera cum integris commentariis Servii, Philargyrii, Pierii* / [...] recensuit Pancratius Masvicius ; accedunt Scaligeri et Lindenbrogii notae ad Culicem, Cirin, Catalecta. Venezia, ²1736 (¹1717).
- Matasović 2009. – Matasović, R. *Etymological dictionary of proto-Celtic*. Leiden, 2009.
- Mattingly 1960. – Mattingly, H. B. «Naevius and the Metelli». *Historia : Zeitschrift für alte Geschichte* 9, 1960 : 414–439.
- Mazzarino 1965. – Mazzarino, A. «Appunti sul *Bellum Poenicum* di Nevio I : il frammento della gigantomachia». *Helikon* 5, 1965 : 157–158.
- Mazzarino 1966a. – Mazzarino, A. «Appunti sul *Bellum Poenicum* di Nevio II : il frammento della *vestis citrosa*». *Helikon* 6, 1966 : 232–236.
- Mazzarino 1966b. – Mazzarino, A. «Appunti sul *Bellum Poenicum* di Nevio III : il trattato romano-punico del 241». *Helikon* 6, 1966 : 639–644.
- Mazzarino 1973. – *Cn. Naevi Belli Punici fragmenta* / collegit Antonius Mazzarino. Messina, ²1973 (¹1966).
- Mazzarino 1978–1979. – Mazzarino, A. «I Feaci nell'Odusia di Livio Andronico». *Helikon* 18–19, 1978–1979 : 387–390.
- Meiser 1986. – Meiser, G. *Lautgeschichte der umbrischen Sprache*. Innsbruck, 1986.
- Meiser 1998. – Meiser, G. *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*. Darmstadt, 1998.
- Meiser 2003. – Meiser, G. *Veni, vidi, vici : die Vorgeschichte des lateinischen Perfektsystems*. München, 2003.
- Meister 1916. – Meister, K. *Lateinisch-griechische Eigennamen*. Leipzig, 1916.
- Melo 2014. – Melo, W. D. C. de. «The Latin Saturnian revisited : a critical look at Mercado's *Italic verse*, followed by a fresh analysis of the metre». *Kratylos* 59, 2014 : 53–81.

- Mengoni 1984. – Mengoni, E. « Livio Andronico, *Odusia*, fr. 32 Büch. (= 38 Warm., 29 Lench., 19 Mar.) : l'originale omerico, la forma linguistica ». *AFLM* 17, 1984 : 335–349.
- Mercado 2012. – Mercado, A. *Italic verse : a study of the poetic remains of old Latin, Faliscan, and Sabellic*. Innsbruck, 2012.
- Mercurius 1614. – [Mercurius, I.] *Nonii Marcelli nova editio : additus est libellus Fulgentii de prisco sermone et notae in Nonium et Fulgentium*. Paris, 1614.
- Merry 1892. – *Selected fragments of Roman poetry : from the earliest times of the Republic to the Augustan age* / edited, with introductions, headings, and notes by W. W. Merry. Oxford, ²1892 (¹1891).
- Merula 1595. – Q. *Enni poetae cum primis censendi Annalium libb. XIIX quae apud varios auctores superant fragmenta conlecta composita inlustrata* / ab Paulo G. F. P. N. Merula. Leiden, 1595.
- Mesk 1900. – Mesk, J. « Über einen Vers des Naevius ». *WS* 22, 1900 : 137.
- Meunier 2014. – Meunier, D. « *Camena* : épopée d'une traduction manquée ». *RPh* 88, 2014 : 151–172.
- Meursius 1599. – Meursius, I. *Ioannis Meursii Exercitationum criticarum partes II : quarum prima curarum Plautinarum commentarium, secunda animadversionum miscellarum libros quatuor complectitur*. Leiden, 1599.
- Meyer 1878. – Meyer, W. « Des Lucas Fruterius Verbesserungen zu den Fragmenta poetarum veterum Latinorum a. 1564 ». *RhM* 33, 1878 : 238–249.
- Meyer-Lübke 1968. – Meyer-Lübke, W. *Romanisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg, 1968⁴ (1935³).
- Milanese 2001. – Milanese, G. « Per la tradizione manoscritta di Nonio Marcello nell'Umanesimo : alcune note preliminari ». *StudUmanistPiceni* 21, 2001 : 81–85.
- Milanese 2005. – Milanese, G. *Censimento dei manoscritti noniani*. Genova, 2005.
- Mohlberg 1932. – Mohlberg, L. C. *Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zürich. I, Mittelalterliche Handschriften*. Zürich, 1932.
- Molinelli 2004. – Molinelli, M. « Per l'interpretazione dell'aggettivo *citrosus* : nota a Nevio, *Bellum Poenicum*, fr. 10 Morel (22 Strzelecki ; 19 Büchner) ». *GFA* 7, 2004 : 87–111.
- Molthagen 1979. – Molthagen, J. « Der Triumph des M⁷. Valerius Messala und die Anfänge des ersten Punischen Krieges ». *Chiron* 9, 1979 : 53–72.
- Morel 1927. – *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium* / post Aemilium Baehrens iterum edidit Willy Morel. Leipzig, 1927.
- Morelli 1965. – Morelli G. « La gratulatio di Amulio nel *Bellum Poenicum* di Nevio ». *StudUrb* 39, 1965 : 130–155.
- Morelli 1989. – Morelli, G. « Naev. *Bell. Poen.* 18 Mariotti (26 Strzelecki) ». *Mnemosynum : studi in onore di Alfredo Ghiselli*. Bologna, 1989 : 445–450.
- Morelli 2011. – *Caesii Bassi De metris ; Atilii Fortunatiani De metris Horatianis. I, Introduzione, testo critico e appendice* / a cura di Giuseppe Morelli. Hildesheim, 2011.
- Moscadi 2001. – Moscadi, A. *Il Festo Farnesiano : (cod. Neapol. IV.A.3)*. Firenze, 2001.
- Mueller 1833. – *M. Terenti Varronis de lingua Latina librorum quae supersunt* / emendata et annotata a Carolo Odofredo Muellero. Leipzig, 1833.
- Mueller 1839. – *Sexti Pompei Festi de verborum significatione quae supersunt cum Pauli epitome* / emendata et annotata a Carolo Odofredo Muellero. Leipzig, 1839.
- Mueller 1884a. – Q. *Enni carminum reliquiae : accedunt Cn. Naevi belli Punici quae supersunt* / emendavit et adnotavit Lucianus Mueller. Sankt-Peterburg, 1884.
- Mueller 1884b. – Mueller, L. « Zu Naevius ». *Philologus* 42, 1884 : 407–409.
- Mueller 1885a. – Mueller, L. *Der saturnische Vers und seine Denkmäler*. Leipzig, 1885.

- Mueller 1885b. – *Livi Andronici et Cn. Naevi fabularum reliquiae* / emendavit et adnotavit Lucianus Mueller. Berlin, 1885.
- Mueller 1888. – *Noni Marcelli compendiosa doctrina* / emendavit et adnotavit Lucianus Mueller. Leipzig, 1888, 2 vol.
- Nettleship 1893. – Nettleship, H. « The printed editions of Nonius Marcellus ». *The Journal of philology* 21, 1893 : 211–232.
- Nettleship 1894. – Nettleship, H. « Scaliger's unpublished emendations in Nonius ». *The Journal of philology* 22, 1894 : 74–83.
- Nicolet-Croizat 1992. – *Histoire romaine. 15, Livre XXV / Tite-Live ; texte établi et traduit par Fabienne Nicolet-Croizat*. Paris, 1992.
- Niebergall 1937. – Niebergall, V. *Griechische Religion und Mythologie in der ältesten Literatur der Römer*. Giessen, 1937.
- Niebuhr 1873. – *Römische Geschichte. 1 / von B. G. Niebuhr ; neue Ausgabe von M. Isler*. Berlin, 1873.
- Norden 1915. – Norden, E. *Ennius und Vergilius : Kriegsbilder aus Roms grosser Zeit*. Leipzig, 1915.
- North 2008. – North, J. A. « Restoring Festus from Paul's epitome ». *AAntHung* 48, 2008 : 157–170.
- Northwood 1996. – Northwood, S. J. « Restorations in Livy 9.40 : a reassessment ». *CQ* 46, 1996 : 309–311.
- Nussbaum 1997. – Nussbaum, A. « The "Saussure effect" in Latin and Italic ». *Sound law and analogy : papers in honor of Robert S. P. Beekes on the occasion of his 60th birthday* / edited by Alexander Lubotsky. Amsterdam, 1997 : 181–203.
- Oakley 2005. – Oakley, S. P. *A commentary on Livy books VI–X. 3, Book IX*. Oxford, 2005.
- Oniga 1997. – Oniga, R. « *Importunae undae* : Livio Andronico, *Od. fr. 18* Büchner ». *QUCC* 55, 1997 : 43–47.
- Osann 1816. – *Analecta critica poesis Romanorum scaenicae reliquias illustrantia* / scripsit Fridericus Osannus. Berlin, 1816.
- Paladini 2001. – Paladini, M. *Parrasio maestro e filologo : tesi di dottorato in forme, mutazioni e sopravvivenza della letteratura antica* / [thèse non publiée, soutenue à l'Università degli studi di Napoli, Dipartimento di filologia classica F. Arnaldi]. Napoli, 2001.
- Paladini 2014. – Paladini, M. « Commento ai frammenti I–XVI ». *Odissea : commentario* / Livio Andronico ; a cura di Mariantonietta Paladini e Simona Manuela Manzella ; con un'avvertenza di Enrico Flores. Napoli, 2014 : 11–85.
- Palmer 1906. – *T. Macci Plauti Amphitruo : The Amphitruo of Plautus* / edited with introduction and notes by Arthur Palmer. London, 1906.
- Paratore 1970. – Paratore, E. « Ancora su Nevio, *Bellum Poenicum*, fr. 23 Morel ». *Forschungen zur römischen Literatur : Festschrift zum 60. Geburtstag von Karl Büchner* / hrsg. von Walter Wimmel. Wiesbaden, 1970 : 224–243.
- Parrhasius 1504. – [Parrhasius, I.] *Hoc in volumine continentur auctores infrascripti : Probi Instituta artium ; Maximi Victorini de quantitate syllabarum ; Donati prima ars ; Servius ad Albinum de naturis ultimarum ; Sergius in artem Donati primam ; Atilius Fortunatianus de metris Horatians ; Donatiani generis eiusdem fragmentum ; item Caesii Bassi ; Terentianus ; Beda*. Milano, 1504.
- Parroni 1977. – Parroni, P. [CR de Broccia 1974b]. *RFIC* 105, 1977 : 338–349.

- Parroni 2008. – Parroni, P. «Nota a Liv. Andr. 18 Blänsdorf». *Amicitiae templa serena : studi in onore di Giuseppe Aricò* / a cura di Luigi Castagna e Chiara Riboldi. Milano, 2008 : 1213–1219.
- Pascoli 1927. – Pascoli, G. *Epos. I*. Livorno, ³1927 (¹1897).
- Pasoli 1974. – Pasoli, E. «Sul frammento 21 Morel del *Bellum Poenicum* di Nevio». *Poesia latina in frammenti : miscellanea filologica*. Genova, 1974 : 67–83.
- Pasquali 1936. – Pasquali, G. *Preistoria della poesia romana*. Firenze, 1936.
- Passalacqua 1978. – Passalacqua, M. *I codici di Prisciano*. Roma, 1978.
- Passalacqua 1987. – *Opuscula. I, De figuris numerorum, De metris Terentii, Praeexercitamina / Prisciani Caesariensis*; ed. critica a cura di Marina Passalacqua. Roma, 1987.
- Passalacqua 1999. – *Opuscula. 2 / Prisciani Caesariensis*; ed. critica a cura di Marina Passalacqua. Roma, 1999.
- Perret 1942. – Perret, J. *Les origines de la légende troyenne de Rome*. Paris, 1942.
- Perutelli 2005. – Perutelli, A. «Liv. Andr. *Odusia* 1». *Philologus* 149, 2005 : 162–163.
- Peruzzi 1990. – Peruzzi, E. *I Romani di Pesaro e i Sabini di Roma*. Firenze, 1990.
- Pieraccioni 1953. – Pieraccioni, D. [CR de Mariotti 1952]. *Maia* 6, 1953 : 315–319.
- Pieri 1979. – Pieri, M.-P. «Una reminiscenza del *Bellum Poenicum* neviano in Frontone ?». *Studi di poesia latina in onore di Antonio Traglia*. Roma, 1979 : 11–23.
- Pieroni 1999. – Pieroni, P. «Der Mantel des Odysseus : zu Festus 182, 18–23 L.». *RhM* 142, 1999 : 423–427.
- Pieroni 2004. – Pieroni, P. *Marcus Verrius Flaccus' De significatu verborum in den Auszügen von Sextus Pompeius Festus und Paulus Diaconus : Einleitung und Teilkommentar (154, 19–186, 29 Lindsay)*. Frankfurt am Main, 2004.
- Pisani 1975. – Pisani, V. *Testi latini arcaici e volgari con commento glottologico*. Torino, ³1975 (¹1950).
- Pius 1500. – [Pius, I. B.] *Nonius Marcellus ; Festus Pompeius ; Varro*. [Milano,] 1500.
- Pobjoy 2013. – Pobjoy, M. «L. Calpurnius Piso Frugi». *The fragments of the Roman historians. I, Introduction / general editor, T. J. Cornell ; editorial committee, E. H. Bispham [et al.] ; contributors, E. H. Bispham [et al.]* Oxford, 2013 : 230–239.
- Pomponius Laetus 1471. – [Pomponius Laetus]. *M. Terentii Varronis de Lingua latina*. [Roma, 1471].
- Quicherat 1872. – *Nonii Marcelli peripatetici Tubursicensis de compendiosa doctrina ad filium / [...] edidit Lud. Quicherat*. Paris, 1872.
- Ramires 1996. – *Commento al libro IX dell'Eneide di Virgilio : con le aggiunte del cosiddetto Servio Danielino / Servio ; introd., bibliogr., ed. critica a cura di Giuseppe Ramires*. Bologna, 1996.
- Ramires 2003. – *Commento al libro VII dell'Eneide di Virgilio : con le aggiunte del cosiddetto Servio Danielino / Servio ; introd., bibliografia, ed. critica a cura di Giuseppe Ramires*. Bologna, 2003.
- Rand 1946. – Rand, E. K. [et al.] *Servianorum in Vergilii carmina commentariorum. 2, Quod in Aeneidos libros I et II explanationes continet*. Lancaster (Pa.), 1946.
- Reeve 1983a. – Reeve, M. D. «Aelius Donatus». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics / edited by L. D. Reynolds*. Oxford, 1983 : 153–156.
- Reeve 1983b. – Reeve, M. D. «Asconius». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics / edited by L. D. Reynolds*. Oxford, 1983 : 24–25.
- Regel 1907. – Regel, G. *De Vergilio poetarum imitatore testimonia*. Göttingen, 1907.

- Reichardt 1892. – Reichardt, A. «Der saturnische Vers in der römischen Kunstdichtung». *Jahrbücher für classische Philologie : Supplementband* 19, 1892 : 205–253.
- Reynolds 1983a. – Reynolds, L. D. «Nonius Marcellus». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics* / edited by L. D. Reynolds. Oxford, 1983 : 248–252.
- Reynolds 1983b. – Reynolds, L. D. «Varro». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics* / edited by L. D. Reynolds. Oxford, 1983 : 430–431.
- Ribbeck 1875. – Ribbeck, O. *Die römische Tragödie im Zeitalter der Republik*. Leipzig, 1875.
- Ribbeck 1894. – Ribbeck, O. *Geschichte der römischen Dichtung. 1, Dichtung der Republik*. Stuttgart, ²1894 (1887).
- Ribbeck 1897. – *Scaenicae Romanorum poesis fragmenta. 1, Tragicorum fragmenta* / tertiis curis recognovit Otto Ribbeck. Leipzig, 1897.
- Ribbeck 1898. – *Scaenicae Romanorum poesis fragmenta. 2, Comicoorum fragmenta* / tertiis curis recognovit Otto Ribbeck. Leipzig, 1898.
- Richter 1960. – Richter, W. *Das Epos des Gnaeus Naevius : Probleme der dichterischen Form*. Göttingen, 1960.
- Riganti 1978. – *De lingua Latina. 6 / Varrone ; testo critico, trad. e commento a cura di E. Riganti*. Bologna, 1978.
- Rigobianco 2013. – Rigobianco, L. «Lat. *noegeum* “*candidum ac perlucidum*” = *niveum* e *nix, nivis, ninguit*». *SSL* 51, 2013 : 101–127.
- Risch 1985. – Risch, E. «Homerisch ἐννέπω, lakonisch ἐφενέποντι und die alte Erzählprosa». *ZPE* 60, 1985 : 1–9.
- Ritschl 1845. – Ritschl, F. *Parerga zu Plautus und Terenz. 1*. Leipzig, 1845.
- Ritschl 1869. – Ritschl, F. *Neue Plautinische Excurse : sprachgeschichtliche Untersuchungen. 1, Auslautendes D im alten Latein*. Leipzig, 1869.
- Ritschl 1878. – Ritschl, F. *Kleine philologische Schriften. 4, Zur lateinischen Inschriften- und Sprachkunde*. Leipzig, 1878.
- Rix 2002. – Rix, H. *Handbuch der italischen Dialekte. 5, Sabellische Texte : die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*. Heidelberg, 2002.
- Rodríguez-Pantoja 1995. – *Etimologías. 19, De naves, edificios y vestidos / Isidoro de Sevilla ; introd., ed. crítica, trad. y notas por Miguel Rodríguez-Pantoja*. Paris, 1995.
- Rolfe 1984. – *The Attic nights of Aulus Gellius / with an English translation by John C. Rolfe*. Cambridge (Mass.), 1984, 3 vol.
- Ronconi 1968. – Ronconi, A. *Filologia e linguistica*. Roma, 1968.
- Ronconi 1973. – Ronconi, A. *Interpreti latini di Omero*. Torino, 1973.
- Rosellini 2015. – *Prisciani Caesariensis Ars, liber XVIII. 2. 1, Introduzione, testo critico e indici / a cura di Michela Rosellini*. Hildesheim, 2015.
- Rouse 1983. – Rouse, R. H. «Charisius». *Texts and transmission : a survey of the Latin classics* / edited by L. D. Reynolds. Oxford, 1983 : 50–53.
- Rowell 1947. – Rowell, H. T. «The original form of Naevius’ *Bellum Punicum*». *AJPh* 68, 1947 : 21–46.
- Rowell 1949. – Rowell, H. T. «The Campanian origin of C. Naevius and its literary attestation». *MAAR* 19, 1949 : 15–34.
- Rowell 1957a. – Rowell, H. T. [CR de Mariotti 1955]. *AJPh* 78, 1957 : 420–427.
- Rowell 1957b. – Rowell, H. T. «The scholium on Naevius in Parisinus Latinus 7930». *AJPh* 78, 1957 : 1–22.
- Runes 1924. – Runes, M. «De Aenea et Didone quae tradiderit Naevius». *WS* 44, 1924 : 113–114.
- Sallmann 1997. – Sallmann, K. *Die Literatur des Umbruchs : von der römischen zur christlichen Literatur 117 bis 284 n. Chr.* München, 1997.

- Sandoz 1989. – Sandoz, C. « Les noms latins de l'éléphant et le nom gotique du chameau ». *Latomus* 48, 1989 : 753–764.
- Savage 1925. – Savage, J. J. « Notes on some unpublished scholia in a Paris manuscript of Virgil ». *TAPhA* 56, 1925 : 229–241.
- Savagner 1846. – *De la signification des mots / Sextus Pompeius Festus ; traduit pour la première fois en français par M. A. Savagner.* Paris, 1846.
- Scala 1893. – Scala, R. von. « Römische Studien ». *Fest-Gruss aus Innsbruck an die XLII. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Wien.* Innsbruck, 1893 : 117–150.
- Scaliger s. d. – Scaliger, I. *Coniectanea in M. Terentium Varronem de lingua Latina : appendix ad eadem, nunc primum ab eo edita / Iosephi Scaligeri Iulii Caesaris f. ; eiusdem Iosephi Scaligeri notae ad Varronis libros de re rustica.* [S. l., s. d.].
- Scaliger 1565. – Scaliger, I. *Iosephi Scaligeri Iulii Caesaris filii coniectanea in M. Terentium Varronem de lingua Latina.* Paris, [1565].
- Scaliger 1574. – Scaliger, I. *Iosephi Scaligeri Iul. Caes. f. Ausonianarum lectionum libri duo.* Lyon, 1574.
- Scaliger 1576. – Scaliger, I. « Iosephi Scaligeri Iulii Caesaris f. in Sex. Pompei Festi libros de verborum significatione castigaciones ». *M. Verrii Flacci quae extant et Sex. Pompei Festi de verborum significatione libri XX.* Paris, 1576.
- Scarsi 1987. – Scarsi, M. « Naev. "B. P" fr. 23 Mo.-Strz. in due lemmi di Nonio ». *Studi noniani.* 12. Genova, 1987 : 189–202.
- Schaffner-Rimann 1958. – Schaffner-Rimann, J. *Die lateinischen Adverbien auf -tim.* Winterthur, 1958.
- Schanz 1914. – Schanz, M. *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian.* 4, *Die römische Literatur von Constantin bis zum Gesetzgebungswerk Justinians. 1, Die Literatur des vierten Jahrhundert.* München, 1914.
- Schanz/Hosius 1927. – Schanz, M. ; Hosius, C. *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. 1, die römische Literatur in der Zeit der Republik.* München, 1927.
- Schanz/Hosius 1935. – Schanz, M. ; Hosius, C. *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. 2, die römische Literatur in der Zeit der Monarchie bis auf Hadrian.* München, 1935.
- Schanz/Hosius/Krüger 1920. – Schanz, M. ; Hosius, C. ; Krüger, G. *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. 4, Die römische Literatur von Constantin bis zum Gesetzgebungswerk Justinians. 2, Die Literatur des fünften und sechsten Jahrhundert.* München, 1920.
- Schauer 2012. – *Tragicorum Romanorum fragmenta. 1, Livius Andronicus, Naevius, tragici minores, fragmenta adespota / edidit Markus Schauer [et al.]* Göttingen, 2012.
- Schmidt 1996. – Schmidt, E. A. « Römische Theologie in der Odusia des Livius Andronicus ». *Geschichte, Tradition, Reflexion : Festschrift für Martin Hengel zum 70. Geburtstag. 2, Griechische und römische Religion / hrsg. von Hubert Cancik.* Tübingen, 1996 : 287–303.
- Schmitt 1969. – *Die Staatsverträge des Altertums. 3, Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 338 bis 200 v. Chr. / bearbeitet von Hatto H. Schmitt.* München, 1969.
- Schütte 1841. – *De Cnaeo Naevio poeta. 1 / scripsit [...] A. Schütte.* Würzburg, 1841.
- Schwarte 1972. – Schwarte, K. H. « Naevius, Ennius und der Beginn des ersten Punischen Krieges ». *Historia : Zeitschrift für Geschichte* 21, 1972 : 206–223.
- Scriverius 1620. – *Collectanea veterum tragicorum L. Livii Andronici, Q. Ennii, Cn. Naevii, M. Pacuvii, L. Attii, aliorumque fragmenta et circa ipsa notae breves / Petri Scriverii ; quibus accedunt singulari libello castigaciones et notae uberiores Gerardi Ioannis Vossii.* Leiden, 1620.

- Scrocco 1971–1972. – Scrocco, M. G. *Ricerche sulla “Odusia” di Livio Andronico* / [mémoire non publié]. Bari, 1971–1972.
- Serrao 1965. – Serrao, G. «Nevio, *Bellum Poenicum*, fr. 23 Mo.». *Helikon* 5, 1965 : 514–531.
- Sheets 1981. – Sheets, G. A. «The dialect gloss, Hellenistic poetics and Livius Andronicus». *AJPh* 102, 1981 : 58–78.
- Shipp 1979. – *P. Terenti Afri Andria* / with introduction and commentary by G. P. Shipp. New York, 1979.
- Skutsch 1958. – Skutsch, O. [CR de Mariotti 1955]. *CR* 8, 1958 : 45–48.
- Skutsch 1985. – *The Annals of Q. Ennius* / edited with introduction and commentary by Otto Skutsch. Oxford, 1985.
- Spaltenstein 2008. – Spaltenstein, F. *Commentaire des fragments dramatiques de Livius Andronicus*. Bruxelles, 2008.
- Spaltenstein 2014. – Spaltenstein, F. *Commentaire des fragments dramatiques de Naevius*. Bruxelles, 2014.
- Spangenberg 1825. – *Quinti Ennii Annalium libb. XVIII fragmenta post Pauli Merulae curas iterum recensita, auctiora, reconcinnata et illustrata : accedunt Cn. Naevii librorum de bello Punico fragmenta collecta, composita et illustrata* / opera et studio E. S[pangenberg]. Leipzig, 1825.
- Spengel 1866. – Spengel, A. «Die Gesetze des saturnischen Versmasses». *Philologus* 23, 1866 : 81–113.
- Spengel 1885. – *M. Terenti Varronis de lingua Latina libri* / emendavit [...] Leonardus Spengel ; [...] edidit et recognovit filius Andreas Spengel. Berlin, 1885.
- Spevak 2011. – *Étymologies. 14, De Terra* / Isidore de Séville ; texte établi, traduit et commenté par Olga Spevak. Paris, 2011.
- Stangl 1912. – *Ciceronis orationum scholiastae : Asconius, Scholia Bobiensia, Scholia Pseudasconii Sangallensis, Scholia Cluniacensis et recentiora Ambrosiana ac Vaticana, Scholia Lugdunensia sive Gronoviana et eorum excerpta Lugdunensia* / recensuit Thomas Stangl. Wien, 1912.
- Stephanus 1564. – *Fragmenta poetarum veterum latinorum* [...] / a Rob. Stephano [...] congesta, [...] ab Henrico Stephano [...] digesta [...]. Genève, 1564.
- Stephanus 1585. – Stephanus, H. *Auli Gellii noctes Atticae, seu vigiliae Atticae* [...]; *Henrici Stephani noctes adiquot Parisinae, Atticis A. Gellii noctibus seu vigiliis invigilatae* / eiusdem H. Stephani annotationes in alios Gellii locos prodibunt cum notis Lud. Carrionis [...]. Paris, 1585.
- Strzelecki 1935. – Strzelecki, L. [= W.] *De Naeviano belli Punici carmine quaestiones selectae*. Kraków, 1935.
- Strzelecki 1957–1958. – Strzelecki, L. [= W.] «Miscellanea Naeviana». *Eos* 49, 1957–1958 : 65–70.
- Strzelecki 1959. – *Cn. Naevii Belli Punici carminis quae supersunt* / edidit, prolegomenon capita duo praemisit Ladislaus Strzelecki. Wrocław, 1959.
- Strzelecki 1963. – Strzelecki, W. «Two papers on Naevius’s epic». *Eos* 53, 1963 : 398–401.
- Strzelecki 1964. – *Cn. Naevii Belli Punici carminis quae supersunt* / edidit fragmentum ordinem constituit apparatu critico atque commentariolo metrico instruxit Władysław Strzelecki. Leipzig, 1964.
- Suerbaum 1968. – Suerbaum, W. *Untersuchungen zur Selbstdarstellung älterer römischer Dichter : Livius Andronicus, Naevius, Ennius*. Hildesheim, 1968.
- Suerbaum 1992. – Suerbaum, W. «Zum Umfang der Bücher in der archaischen lateinischen Dichtung : Naevius, Ennius, Lukrez und Livius Andronicus auf Papyrus-Rollen». *ZPE* 92, 1992 : 153–173.

- Suerbaum 2014. – Suerbaum, W. *Nouvelle histoire de la littérature latine. 1, La littérature de l'époque archaïque des origines à la mort de Sylla : la période pré littéraire et l'époque de 240 à 78 av. J.-C.* / éd. par Werner Suerbaum [et al.] ; version française sous la dir. de Gérard Freyburger et François Heim. Turnhout, 2014.
- Täubler 1922. – Täubler, E. «Naeviana». *Hermes* 57, 1922 : 156–160.
- Taylor 1996. – *De lingua Latina. 10* / Varro ; a new critical text and English translation with prolegomena and commentary [by] Daniel J. Taylor. Amsterdam, 1996.
- Terzaghi 1925. – Terzaghi, N. «Studi sull'antica poesia Latina. 1, Due tragedie di Livio Andronico». *Atti della reale accademia delle scienze di Torino* 60, 1925 : 660–674 (= 1963 : 686–700).
- Terzaghi 1928. – Terzaghi, N. «Studi sull'antica poesia Latina. 2, Nevio e Virgilio : il principio del *Bellum Poenicum*». *L'Arcadia* 1928 : 3–23 (= 1963 : 702–722).
- Terzaghi 1963. – Terzaghi, N. *Studia Graeca et Latina (1901–1956)*. Torino, 1963.
- Thilo/Hagen 1878–1903. – *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii* / recensuerunt Georgius Thilo et Hermannus Hagen. Leipzig, 1878–1903, 3 vol.
- ThLL. – *Thesaurus linguae Latinae* / editus iussu et auctoritate consilii ab academiis societatisque diversarum nationum electi. Leipzig, 1900–.
- Thurneysen 1885. – Thurneysen, R. *Der Saturnier und sein Verhältnis zur späteren römischen Volksverse*. Halle, 1885.
- Tikkanen 2011. – Tikkanen, K. *Handbuch der italischen Dialekte. 2, A Sabellian case grammar*. Heidelberg, 2011.
- Timpanaro 1978. – Timpanaro, S. *Contributi di filologia e di storia della lingua latina*. Roma, 1978.
- Timpanaro 1994. – Timpanaro, S. «Note al commento serviano-danielino *ad Aen. X*, con contributi minori a poeti ivi citati e a problemi di lingua latina». *RFIC* 122, 1994 : 152–174.
- Todd 1940. – Todd, O. J. «Servius on the Saturnian metre». *CQ* 34, 1940 : 133–145.
- Tolkiehn 1896. – Tolkiehn, J. «De Livii Andronici Odyssia et de Cn. Matii Iliade latina». *Festschrift zum siebenzigsten Geburtstage Oskar Schade* / dargebracht von seinen Schülern und Verehrern. Königsberg, 1896 : 289–296.
- Tovar 1968. – Tovar, A. «Altlatein und Romanisch : *sarrare*, nicht *sardare*». *Glotta* 46, 1968 : 267–274.
- Traglia 1956. – *De lingua Latina. 10* / Varrone ; introd., testo, trad., comm. a cura di A. Traglia. Bari, 1956.
- Traglia 1986. – Traglia, A. *Poeti latini arcaici. 1, Livio Andronico, Nevio, Ennio*. Torino, 1986.
- Traina 1970. – Traina, A. *Vortiti barbare : le traduzioni poetiche da Livio Andronico a Cicerone*. Roma, 1970.
- Treidler 1953. – Treidler, [H.] «Porphyrius». *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft. 43 [XXII 1], Pontarches bis Praefectianus* / neue Bearbeitung begonnen von Georg Wissowa [...] ; herausgegeben von Konrat Ziegler. Stuttgart, 1953 : 272–273.
- Turnebus 1566. – Turnebus, A. *Commentarii et emendationes in libros M. Varronis de lingua latina* / Adriani Turnebi. Paris, 1566.
- Untermann 2000. – Untermann, J. *Handbuch der italischen Dialekte. 3, Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*. Heidelberg, 2000.
- Uría 2009. – *Arte gramática. 1* / Carisio ; introd., trad. y notas de Javier Uría. Madrid, 2009.
- Ursinus 1581. – [Ursinus, F.] *Sex. Pompei Festi de verborum significatione fragmentum ex vetustissimo exemplari bibliothecae Farnesianae descriptum*. Roma, 1581.
- Ussani 1957. – Ussani, V. «Livio Andronico, Odyss. fr. 16 M.». *Maia* 9, 1957 : 144–153.

- Väänänen 1938. – Väänänen, V. «Mots grecs changeant de déclinaison en latin». *Neuphilologische Mitteilungen* 39, 1938 : 305–314.
- Väänänen 1967. – Väänänen, V. *Introduction au latin vulgaire*. Paris, ²1967 (¹1963).
- Vahlen 1854. – Cn. Naevi de bello Punico reliquiae / ex recensione Iohannis Vahleni. Leipzig, 1854.
- Vahlen 1903. – *Ennianae poesis reliquiae / iteratis curis recensuit Iohannes Vahlen*. Leipzig, ²1903 (¹1854).
- Van den Hout 1999. – Van den Hout, M. P. J. *A commentary on the letters of M. Cornelius Fronto*. Leiden, 1999.
- Vaníková 2010. – Vaníková, M. «The Saturnian verse : a new attempt at the establishment of its metric structure». *Latin linguistics today : Akten des 15. Internationalen Kolloquiums zur lateinischen Linguistik Innsbruck, 4.–9. April 2009 / hrsg. von Peter Anreiter und Manfred Kienpointner*. Innsbruck, 2010 : 87–100.
- Velaza 1998. – Velaza, J. «*Insece* : problemas de edición de textos fragmentarios (Aul. Gell. 18, 9, Liv. Andr. fr. 1 Bl. y Enn. 326–327 V²)». *RPh* 72, 1998 : 259–268.
- Velaza 2005. – *M. Valeri Probi Beryti fragmenta / ed.*, Javier Velaza. Barcelona, 2005.
- Velaza 2007. – Velaza, J. «La “lex Lindsay” y el método de trabajo de Nonio Marcelo : hacia una formulación flexible». *Emerita* 75, 2007 : 225–254.
- Velaza 2010. – Velaza, J. «Una propuesta de datación para Nonio Marcelo». *Perfiles de Grecia y Roma : Actas del XII Congreso Español de Estudios Clásicos, Valencia, 22 al 26 de octubre de 2007. 2 / ed. por José Francisco González Castro, Jesús de la Villa Polo*. Madrid, 2010 : 1077–1087.
- Verrusio 1977. – Verrusio, M. *Livio Andronico e la sua traduzione dell'Odissea omerica*. Roma, ²1977 (¹1942).
- Vian 1988. – Vian, F. «Gigantes». *Lexicon iconographicum mythologiae classicae (LIMC). 4, Eros-Herakles. I*. München/Zürich, 1988 : 191–270.
- Vine 2017. – Vine, B. «Latin *simītū*, *simītūr*, SEIMITVM “at the same time, together”». *Glotta* 93, 2017 : 232–249.
- Viredaz 2012. – Viredaz, A. [CR de Flores 2011a]. *Gnomon* 84, 2012 : 263–265.
- Viredaz 2017. – Viredaz, A. «Le premier vers de l'*Odyssee* latine». *Philologus* 161, 2017 : 184–186.
- Vossius 1620. – Vossius, G. I. «Gerardi Iohannis Vossii in fragmenta L. Livii Andronici, Q. Ennii, C. Naevii, M. Pacuvii, & L. Attii castigationes & notae». Scriverius 1620 : pagination séparée.
- Vossius 1627. – Vossius, G. I. *Gerardi Iohannis Vossii de historicis latinis libri tres*. Leiden, 1627.
- Wachter 1987. – Wachter, R. *Altlateinische Inschriften : sprachliche und epigraphische Untersuchungen zu den Dokumenten bis etwa 150 v. Chr.* Bern, 1987.
- Wachter 2000. – Wachter, R. «Grammatik der homerischen Sprache». *Homers Ilias : Gesamtkommentar. Prolegomena / [...]* hrsg. von Joachim Latacz. München, 2000 : 61–114.
- Wachter 2001. – Wachter, R. *Non-Attic Greek vase inscriptions*. Oxford, 2001.
- Walbank 1970. – Walbank, F. W. *A historical commentary on Polybius. 1, Commentary on books I–VI*. Oxford, ²1970 (¹1957).
- Walde/Hofmann 1930–1956. – Walde, A. ; Hofmann, J. B. *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg, 1930–1956³.
- Walther 1867. – Walther, H. *De scriptorum Romanorum usque ad Vergilium studiis Homericis*. Wrocław, 1867.
- Walz 1835. – *Rhetores Graeci. 2 / ex codicibus Florentinis [...]* emendatores et auctiores edidit, suis aliorumque annotationibus instruxit Christianus Walz. Stuttgart, 1835.

- Warmington 1967. – Warmington, E. H. *Remains of old Latin. 2, Livius Andronicus, Naevius, Pacuvius and Accius*. Cambridge (Mass.) 1967 (1936).
- Waszink 1956. – Waszink, J. H. «Camena». *C&M* 17, 1956 : 139–148.
- Waszink 1972. – Waszink, J. H. «Zum Anfangsstadium der römischen Literatur». *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung. I, Von den Anfängen Roms bis zum Ausgang der Republik. 2* / hrsg. von Hildegard Temporini. Berlin, 1972 : 869–927.
- Weber 1831. – *Marci Annaei Lucani Pharsalia. 3, Continens scholiastas* / [edidit] Carol[us] Fred[ericus] Weber. Leipzig, 1831.
- Weiss 2011. – Weiss, M. *Outline of the historical and comparative grammar of Latin*. Ann Arbor, 2011 (2009).
- Welsh 2012. – Welsh, J. «The methods of Nonius Marcellus' sources 26, 27 and 28». *CQ* 62, 2012 : 827–845.
- Welsh 2017. – Welsh, J. «The manuscripts of Asconius and Pseudo-Asconius». *Phoenix* 71, 2017 : 321–344.
- Wessner 1902. – *Aeli Donati quod fertur commentum Terenti : accedunt Eugraphii commentum et scholia Bembina* / recensuit Paulus Wessner. Leipzig, 1902.
- Wiesner 1968. – Wiesner, J. *Archaeologia Homérica : die Denkmäler und das frühgriechische Epos. I, Lieferung F : Fahren und Reiten*. Göttingen, 1968.
- Wigodsky 1972. – Wigodsky, M. *Vergil and early Latin poetry*. Wiesbaden, 1972.
- Willis 1970. – Willis, I. *Ambrosii Theodosii Macrobiani Saturnalia*. Leipzig, 1970.
- Wimmel 1970. – Wimmel, W. «Vergil und das Atlantenfragment des Naevius». *WS* 83, 1970 : 84–100.
- Wissowa 1910. – Wissowa, G. «Naevius und die Meteller». *Genethliakon Carl Robert* / zum 8. März 1910 überreicht von der Graeca Halensis. Berlin, 1910 : 49–63.
- Wordsworth 1874. – *Fragments and specimens of early Latin* / with introduction and notes by John Wordsworth. Oxford, 1874.
- Yarza Urquiola/Andrés Santos 2013. – *Etimologías. 5, De legibus ; de temporibus* / Isidoro de Sevilla ; introd., ed. crítica, trad. y notas por Valeriano Yarza Urquiola y Francisco Javier Andrés Santos. Paris, 2013.
- Zander 1890. – *Versus Italici antiqui* / collegit recensuit rationem metricam explicavit Carolus Zander. Lund, 1890.
- Zander 1895. – *De numero Saturnio quaestiones* / scripsit C. M. Zander. Lund, 1895.
- Zander 1918. – *Versus Saturnii* / tertiis curis collegit et recensuit et examinavit Carolus Zander. Lund, 1918.
- Zicari 1954. – Zicari, M. [CR de Mariotti 1952]. *PP* 9, 1954 : 154–160.
- Zicari 1957. – Zicari, M. [CR de Mariotti 1955]. *PP* 12, 1957 : 394–400.
- Zimmermann 1986. – Zimmermann, J.-L. «La fin de Falerii Veteres». *GMus* 14, 1986 : 37–42.

IV Index

1 Index des mots latins traités dans le commentaire

Les chiffres renvoient aux numéros des paragraphes. Les mots sont listés ici sous une forme lemmatisée : les verbes à la première personne du singulier, indicatif présent ; les noms au nominatif singulier ; les adjectifs au nominatif masculin singulier. Seuls quelques hapax dont la forme lemmatisée n'est pas immédiatement reconstituée apparaissent dans cette liste à la forme sous laquelle on les trouve dans le texte d'Andronicus ou de Naevius. Seuls figurent ici les mots qui font l'objet d'une note de commentaire. Pour une concordance exhaustive des mots présents dans les fragments épiques saturniens, on consultera le lexique de Cavazza/Resta Barrile (1981).

abeo : 282	audio : 153
ac, atque : 123, 209, 309, 381, 469	Auentinus : 465
acer : 441	augesco : 442
adloquor : 454	auis : 332
adprimus : 104	aureus : 181, 338, 407
aduenio : 362	auspicium : 363
Aenāria : 491	auspico : 363
Aenēa : 317	Balātium : 466
Aenesi : 490	bicorpor : 307
aēnum : 481	blandē : 316
aerōsus : 489	bonus : 269
aeruscāt : 261	brūtus : 402
aio : 219	Calypsō : 192
aliunde : 417	Camēna : 92
alius : 270, 288, 417	capesso : 477
ambō : 277, 281	captius : 398
amplotens : 111	carnis : 218
amplus : 171	carpentum : 119
Amūlius : 345	castus, -ūs : 350
an : 230	celer : 242
Anchisa : 335	censeo : 391
anclābris : 487	Cerēs : 322
anclo : 221	Cimmeria : 347
annus : 386	Circa : 160
apud : 191	citrōsus : 459
argenteus : 180	concinno : 360
arquitenens : 327	confero : 468
aspicio : 333	confragēs : 499
at : 241	confringo : 136
Atlās : 193, 308	consul : 274
atrōx : 372	contentim : 378

conuenio : 380
 crēterra : 406
 cum, *conjunction* : 236, 485
 cum, *preposition* : 283
 Cyclops : 239
 danunt → do
 daps : 225
 dē : 125, 201
 dea : 486
 decimus : 386
 decor, *adjectif* : 447
 deinde : 325
 dēmum : 195
 dēmus : 260
 dēsero : 424
 dētergeo : 123
 dēuenio : 100
 deus : 232, 453
 dexter : 202
 diēs : 228
 Dīs : 448
 disertim : 185
 dīua, -ae : 148
 dīuus, -a, -um : 349
 dīuus, -i : 346
 do : 365
 doctē : 316
 domus : 121, 447
 dōnicum : 116
 dubius : 146
 dūco : 275
 duona → bonus
 dumus : 257
 ē, ex : 288, 289
 eglutrum : 181
 ego : 118, 184
 enim : 96
 eo, ire : 469
 erro : 214
 esca : 210
 et : 316
 exeo : 292
 exercitus : 275, 356
 expeditio : 275
 expello : 264
 exprimo : 304
 exta : 374
 facio : 162, 313
 famēs : 441

fātum : 479
 fero : 231
 festus : 228
 filia : 108, 150, 193
 filius : 140, 174, 310
 fio : 248
 fitum → fio
 flexus, -ūs : 145, 146
 flustra : 463
 forās : 292
 fortis : 425
 fortūna : 313, 446
 frango : 500
 frētus : 452
 frīgesco : 197
 fugio : 178
 fūnus : 231, 233
 gaudeo : 155
 gens : 427
 genus : 299
 Graecia : 216
 grātulor : 343, 346
 habeo : 211, 384
 hasta : 243
 homo : 163, 301, 446
 hostis : 443
 hūmānus : 130
 ibi : 114
 ibīdem : 103, 421
 īdem, eadem, idem : 270
 igitur : 195
 illic : 291
 ilico : 387
 immolo : 333, 337
 impius : 239
 in : 99, 258, 270, 275, 334, 336, 445
 incēdo : 321
 inclutus : 327
 iners : 302
 inferus : 230
 inportūnus : 137
 inquit : 113
 insece : 93
 inserinuntur → insero
 insero : 270
 insum : 304
 integer : 357
 Ioue → Iuppiter
 Iouis → Iuppiter

- is, ea, id : 269, 285, 312, 341, 393, 421, 445
 iste, ista, istud : 299
 Iuppiter : 328, 411
 lacrima : 124
 Lāertius : 97
 Lātōna : 140
 lepista : 408
 libo : 220
 linquo : 318
 linter : 264
 liquidus : 469
 locus : 259, 382, 500
 lūca bōs : 471
 Lūcetius : 412
 Lutātius : 396
 mācero : 129
 magnus : 134, 433, 447
 mando, mandi : 238
 maneo : 115
 Mānius : 274
 mare : 132, 455, 469
 māter : 187
 mē → ego
 mens : 445
 mensa : 336
 mentio, -ōnis : 211
 Mercurius : 139
 Metellus : 480
 metus : 433, 434
 meus : 176
 mihi → ego
 mille : 270
 ministrātor : 375
 moene : 507
 moenia, mūnia : 395
 Monēta : 149
 mons : 498
 Morta : 157
 mortālis : 287
 multus : 143, 287, 288
 namque : 128
 narro : 184
 nec, neque : 402
 nemut : 415
 nequeo : 215
 nequinont → nequeo
 nexo : 142
 nōdus : 146
 noegeum : 126
 noster : 237
 nouem : 410
 nox : 279
 nubs : 255
 nymp̄ha : 192
 obses : 390
 ommento : 101
 omnis : 185, 438
 onerāria : 461
 onustus : 461
 ōs, ōris : 125
 pacisco(r) : 390, 394
 pars : 275
 partim : 213
 pater : 174
 Patroclus : 105
 paucus : 154
 pauor : 198
 Penātes : 336
 per : 427, 469
 perconto : 316
 pietās : 452
 plērīque : 438
 plumbeus : 481
 plūrimus : 189, 398
 Poenus : 392
 pollens : 326
 polubrum : 180
 pōno : 333
 populor : 358
 porpureus, -a, -um : 170
 Porpureus, -i : 309
 possideo : 436
 postquam : 331
 prae : 198
 praemodum : 166
 praetor : 361
 pro : 506
 procitum : 188
 prognātus : 328
 prōicio : 373
 Proserpina : 323
 prosperus : 363
 puer : 107, 323
 puera : 176, 253
 pulcerrime : 254
 pulc(h)er : 339, 405, 457
 pullus, -a, um : 169
 Pylus : 99

- Pŷthius : 329
 quamde : 131
 -que : 103, 183, 201, 204, 341, 447, 458
 queo : 468
 qui, quae, quod : 133, 224, 227, 401, 457, 469
 quianam : 298
 quiēs, *adjectif* : 314
 quis, quae, quid : 177, 224
 quomodo : 305
 quoniam : 152
 quō pactō : 318
 ratis : 468
 reconcilio : 397
 reddo : 390
 redeo : 216
 rēgīna : 109
 religo : 206
 rēmus : 205
 rex : 344
 Rhuncus : 309
 Rōma : 479
 rūmito : 418
 rusus : 164
 sacer : 336
 saeuus : 133
 sagitta : 326
 sagmen : 431
 salueo : 315
 Samnīte : 450
 sanctus : 107, 328
 sarrāre : 403
 Sāturnus : 174
 scōpa : 429
 sē, sēsē : 144, 419
 secta : 286
 sedeo : 115, 388, 469
 senex : 451
 septimus : 386
 sequor : 286
 sic : 247
 Siciliensis : 390
 signum : 304
 simul : 123, 371, 381
 socius : 237
 sto : 462
 strēnuus : 288, 290
 struppus : 207
 stuprum : 422, 426
 subigo : 439
 sūdo : 469
 sum : 134, 162, 164, 226
 summus : 104
 sumo : 267
 superbiter : 377
 superus : 230, 296
 supparus : 474
 supra : 178
 suprēmus → superus
 surēmit → sumo
 sustulit → tollo
 sūsum : 342
 templum : 334
 Terra : 310
 tibi → tu
 Tītānus : 306
 tollo : 343
 topper : 135, 159, 476
 Trōia : 280, 288, 289, 318
 tu : 183, 231
 tum : 204
 tumultus : 435
 Valerius : 274
 uasto : 359
 ubi : 291, 500
 ueho : 120, 449
 uenio : 121, 445
 uentus : 500
 uerbēna : 430
 uerbum : 177
 uersūtus : 94
 uestis : 168, 458
 uicissātīm : 367
 uideo : 117
 uir : 104, 288, 361, 425
 uīs : 134
 Vlixes : 196, 234
 unda : 137
 ūnus : 440
 uoluo : 368
 urbs : 318
 ut : 164, 383, 390, 394
 uxor : 278

2 Index des textes cités

Les chiffres renvoient aux numéros des paragraphes dans lesquels sont cités les textes. Lorsqu'un texte est cité en note, le chiffre renvoie au numéro du paragraphe dans lequel se trouve l'appel de note. Pour les textes qui constituent la source d'un fragment, et apparaissent donc en dehors des paragraphes numérotés de cet ouvrage, j'indique le numéro du fragment en question. Je procède de même pour les textes qui sont cités dans le contexte immédiat des fragments ou dans l'apparat critique.

- | | |
|--|---|
| Accius (Acc.)
<i>Trag.</i> 52 : 327
– 217–218 : 225b
– 229–230 : 238b
– 307 : 307c
– 387 : 475b
– 583 : 298a | Athenaios (Athen.)
11, 70 : 404a |
| Afranius (Afran.)
<i>Com.</i> 60 : 316c
– 77 : 314
– 346 : 445c
– 393 : 435 | Aurelius Victor, Pseudo (Ps. Aur. Vict.)
<i>Orig.</i> 1, 10 : 293, 347
– 10, 1 : 312b
– 10, 2 : 351c
– 19, 1–21, 4 : 345b
– 19, 2–3 : 346b
– 19, 4 : 346b |
| Ailianos (Ail.)
<i>Var.</i> 13, 1 : 309c | Ausonius (Auson.)
345, 4 p. 162 : 255 |
| Aischylos (Aischyl.)
<i>Prom.</i> 427–428 : 308b
<i>Suppl.</i> 554–555 : 489 | Bassus (Bass.)
<i>Gramm.</i> VI 266, 1 : N 34
– 266, 3 : N 35
– 266, 7 : 86b
– 266, 8 : 86b
– 266, 16 : N 59 |
| Apollodoros (Apollod.)
1, 36 : 308a
3, 106 : 309c | Bellum Africum (Bell. Afr.)
62, 4 : 462b |
| Apollonios Rhodios (Apoll. Rhod.)
2, 257 : 140b
2, 674 : 140b
3, 301 : 210 | Boethius (Boeth.)
<i>Diuis.</i> p. 877 ^A : 438
<i>In top. Cic.</i> 6 p. 378, 8 : 438 |
| Appianos (App.)
<i>Samm.</i> 4, 1–21 : 450b
<i>Sic.</i> 2, 4 : 425g | Caecilius (Caecil.)
<i>Com.</i> 34 : 98d
– 87 : 98d, 101 |
| Apuleius (Apul.)
<i>Met.</i> 2, 27, 3 : 67
– 3, 6, 1 : 67 | Caesar (Caes.)
<i>Gall.</i> 1, 40, 5 : 450c
– 7, 60, 4 : 264c |
| Asconius, Pseudo (Ps. Ascon.)
<i>Verr.</i> p. 215, 18 : N 59 | Carmina (Carm.)
<i>Cic. Fin.</i> 2, 116 : 345a
<i>Gell.</i> 1, 24, 2 : 409a
<i>Epigr.</i> 607, 5 : 447b |

Nelei Char. *Gramm.* p. 106, 6 : 71, 108
 Sal. Scaur. *Gramm.* VII 28, 11 : 412b

Cassiodorus (Cassiod.)
Chron. II p. 128, 316 : 14b

Cato

Agr. 32, 1 : 342
 – 33, 1 : 342
 – 61, 1 : 342
 – 131–132 : 225b
 – 152 : 429
 – 157, 15 : 342
Orat. 139 : 459
 – 206 : 450d
Orig. 83 : 304a

Catullus (Catull.)

63, 76 : 206
 63, 84 : 206
 64, 304 : 225b
 66, 55 : 341a
 68, 144 : 447c

Celsus (Cels.)

2, 33, 3 : 430b

Charisius (Char.)

Gramm. p. 64, 21–27 : 113
 – p. 83, 24 : 63
 – p. 106, 4 : 34, L 35
 – p. 149, 21–187, 6 : 273a
 – p. 163, 10 : N 1
 – p. 165, 33 : 273a
 – p. 256, 25 : 90, 113, L 7

Cicero (Cic.)

Ac. 1, 9 : 403b
Brut. 60 : 40
 – 66 : 403b
 – 71 : 14b, 33
 – 72 : 14a, 15
 – 76 : 49a
 – 331 : 120b
Cato 50 : 39
Cluent. 58 : 446b
De orat. 2, 358 : 345a
Diu. 1, 101 : 149

– 2, 76 : 341a
Fam. 5, 2, 8 : 479a
 – 14, 1, 1 : 479a
Fin. 5, 1, 2 : 445c
Leg. 3, 2, 5 : 306c
Mur. 1 : 479b
Nat. deor. 1, 101 : 240
 – 2, 10 : 479b
 – 2, 70 : 306c
 – 3, 38 : 457
Orat. 160 : 52a
Phil. 6, 19 : 427b
 – 7, 26 : 316d
Q. Rosc. 49 : 316c
Rep. 4, 11 : 480b
Sest. 97 : N 3
Tusc. 2, 22 : 307c, 307d
Verr. II 4, 1 : 304a

Claudius Claudianus (Claud.)

Carm. min. 53, 45–46 : 448a
 – 53, 114–116 : 308a

Claudius Donatus (Claud. Don.)

Aen. 11, 775 p. 529, 9 : 304a

Consentius (Consent.)

Gramm. V 356, 25 : 438

Corippus (Coripp.)

Iust. 3, 196 : 239a

Cornificius (Cornif.)

Carm. frg. 2 : 307c

Diodorus Siculus (Diod.)

4, 12, 3–8 : 307c
 4, 12, 5 : 307d
 4, 21, 7 : 310
 23, 4, 1 : 275a
 23, 4, 1–23, 5, 1 : 275a, 431a
 24, 1, 3 : 475c
 24, 1, 7 : 45d, 391f
 24, 1, 7–9 : 461b
 24, 3 : 376
 24, 13, 1 : 421d
 13, 82, 4 : 42e

Diomedes (Diom.)

- Gramm. I* 369, 20 : 141a, 142, L 11
 – 384, 9 : L 6
 – 484, 3 : 37

Dionysios Halicarnasseus (Dion. Hal.)

- Ant.* 1, 57, 3 : 300b
 – 1, 64, 5 : 330b
 – 1, 76, 1–1, 84, 8 : 345b
 – 1, 82, 6–1, 83, 3 : 346b

Donatus (Don.)

- Ter. Andr.* 55, 3 : 438
Ter. Eun. 85, 4 : 438

Ennius (Enn.)

- Ann.* 18 : 502a, N 15
 – 49 : 143a, 345a
 – 50 : 316c, 316d
 – 83 : 238c
 – 102 : 36e
 – 127 : 298a
 – 138 : 72, 238b, 238c
 – 156 : 62
 – 229 : 36e
 – 236–237 : 36e
 – 259 : 298a, 298b
 – 310 : 435
 – 326 : 93d
 – 364 : 240
 – 378 : 341a
 – 416 : 240
 – 441 : 64, L 10
 – 456 : 68, 174b
 – 475 : 62
 – 549 : 433b
 – 589 : 472
 – 618 : 341a
Frg. uar. 84 : 306c
Sat. 11 : 360a
Scaen. 35–40 : 76
 – 156 : 435
 – 161 : 57a, 105a, 105b
 – 376 : 151b
 – 407 : 433b
 – 428 : 475b

Etymologicum genuinum (Etym. gen.)

- Alpha 602, 9 : 309c

Etymologicum magnum (Etym. m.)

- p. 75, 32 : 309c

Eugraphius (Eugraph.)

- Ter. Andr.* 55 : 438
Ter. Haut. 830 : 438

Euripides (Eur.)

- Alc.* 831–832 : 511
Iph. T. 236–237 : 501

Excerpta Andecauensia

- 34, 2 : N 11

Explanationes in Donati (Explan. in Don.)

- Gramm. IV* 542, 6 : L 45

Festus, Paulus Diaconus (Fest., Paul. Fest.)

- p. 11 : 487, N 64
 p. 12 : L 37
 p. 18 : 372
 p. 19 : 221b
 p. 20 : N 65, N 66, N 67
 p. 24 : 261, L 44
 p. 42 : N 50
 p. 43 : 347
 p. 47 : 457
 p. 67 : L 42
 p. 68 : 58a, 124a, 124b, 225b, L 8
 p. 70 : 195a, L 43
 p. 77 : 221b, 317
 p. 80 : 62
 p. 89 : 463, N 51
 p. 100 : 72
 p. 111 : 93d
 p. 114 : 404a, 412c
 p. 133 : 271
 p. 145 : N 78
 p. 158 : 493
 p. 162 : 62, 402, L 29, N 38, N 68
 p. 163 : N 38
 p. 174 : 126a, 263d L 8
 p. 175 : 126a, L 8
 p. 181 : L 39
 p. 189 : 62
 p. 190 : 101, 271, L 3
 p. 193 : 505b
 p. 199 : 101
 p. 220 : 466, N 53

- p. 225 : L 23
 p. 256 : 289a, N 7
 p. 257 : N 7
 p. 262 : N 56
 p. 263 : 472, N 56
 p. 270 : N 39
 p. 271 : N 39
 p. 293 : 61, N 69
 p. 297 : 14a
 p. 298 : L 48, N 77
 p. 299 : L 48
 p. 310 : N 57
 p. 311 : N 57
 p. 313 : 207b
 p. 317 : 268c, N 40, N 41
 p. 320 : N 42
 p. 321 : N 42, N 81
 p. 322 : N 33
 p. 323 : N 33
 p. 325 : 493
 p. 333 : 14b
 p. 356 : 493
 p. 364 : 515, N 85
 p. 374 : L 38
 p. 375 : L 38
 p. 352 : 34, 73, 90, 268c L 9, L 15, L 16, L 49,
 N 58
- Florus (Flor.)
Epit. 2, 2, 13 : 45d, 391h
 – 2, 2, 17 : 432
 – 2, 2, 24–25 : 45c, 421b
 – 2, 2, 33–37 : 461b
 – 2, 2, 37 : 395a
 – 2, 17, 7 : 357
- Fortunatianus (Fortun.)
Gramm. VI 294, 4 : N 59
- Fronto
 p. 14, 24 : 105a, 105b
 p. 179, 14 : 438
 p. 203, 13 : 303
 p. 241, 23 : 316d, 316e
- Gallus (Gall.)
Carm. frg. 1, 9 : 51c
- Gellius (Gell.)
 1, 3, 2 : 438
 1, 7, 4 : 438
 1, 21, 1 : 438
 1, 24, 2 : 41
 3, 3, 15 : 40
 3, 16, 11 : L 14
 4, 7, 14 : 438
 5, 6, 27 : 120b
 5, 12, 7 : N 36
 6, 7, 5 : 104b
 6, 7, 6–10 : 104b
 6, 7, 11 : 14a, L 4
 6, 7, 12 : L 17
 7, 8, 5 : 40
 8, 12 tit. : 438
 9, 2, 6 : 261
 9, 2, 8 : 261
 10, 20, 4 : 389
 17, 21, 42 : 14a
 17, 21, 45 : 39, N 37
 18, 9, 1–11 : 93d
 18, 9, 3 : 93d
 18, 9, 4 : 93d
 18, 9, 5 : 26f, 93a, 93d, L 1
- Gildas (Gild.)
Brit. 73 chron. III p. 67, 26 : 455
- Glossaria (Gloss.)
 II 413, 16 : N 65
- Glossaria Lindsay (Gloss.¹)
 I Ansil. DR 13 : L 8
 II Philox. AN 39 : N 64
 – AR 64 : L 44
 – DE 297 : 260b, L 43
 – LE 31 : 408b
 – LU 4 : 412c
 – SA 4 : N 42
 III Abol. NE 22 : 215, L 29
 IV Ps. Plac. D 11 : L 8
 – D 18 : 259, L 42
 – O 15 : 98d
- Gracchus (Gracch.)
Or. frg. Gell. 10, 3, 5 : 207b

Grammatica (Gramm.)	–	248 : 406b
suppl. 114, 37 : 447b	–	275 : 343b
	–	420 : 232
Hemina	E	721 : 21, 23b, 106, L 5
<i>Hist.</i> 25 : 155	Λ	30–31 : 23b, 265b, L 47
	Ξ	542 : 240
Herodotos (Hdt.)	Π	849 : 140b, L 10
1, 15 : 347	Σ	75 : 343b
2, 116 : 19	T	254–255 : 343b
	X	154 : N 50
	–	319–320 : 200
Hesiodos (Hes.)	Ω	49 : 157b
<i>Cat.</i> fr. 43a 65 : 306b	–	492 : 280
<i>Frg.</i> 280, 2 : 140b	α	1 : 29a, 89b, 91, L 1
<i>Scut.</i> 202 : 140b	–	45 : 26d, 27a, 173, 174a, L 19
<i>Theog.</i> 60 : 409a	–	52 : 23b, 193b, L 24
– 76 : 409a	–	64 : 24b, 95b, 95c, 172, 175a, L 20, L 35
– 133–136 : 310	–	65 : 26a, 26d, 27a, 95b, 95c, 95d, 95f,
– 183–187 : 310	–	96a, L 2
– 376 : 307c	–	99 : 266, L 48
– 617–635 : 306b	–	136–138 : 179, L 21
– 903–904 : 157b	–	169 : 26d, 182, 183, 185b, L 22
– 964 : 409b	–	225 : 26d, 223, L 31
– 1022 : 409b	–	248 : 186, 187, L 23
	–	284 : 98b, 99, L 3
Hesychios (Hesych.)	β	50 : 186, L 23
Alpha 2747 : 261	–	99–100 : 156b, L 14
– 2748 : 261	–	176 : 246, L 36
– 2773 : 261	–	243 : 250, L 38
Epsilon 5920 : 278	–	317 : 26d, 27b, 98c, 99, L 3
Lambda 665 : 408b	–	396 : 200, L 26
	–	422–423 : 203c, 203f, L 27
Hieronimus (Hier.)	–	430 : 203f, L 27
<i>Chron. a. Abr.</i> 1816 : 40	γ	34–35 : 200, 201, L 26
– 1830 : 14a	–	97 : 182, L 22
<i>Tract in psalm.</i> I p. 158, 60 : 255	–	110 : 24d, 26a, 26d, 85, 102, 114, L 4
	–	237–238 : 156b, L 14
Homerici hymni (Hom. h.)	–	257 : 280
<i>Ap.</i> 140 : 326	–	276 : 280
– 182 : 140b	–	302–303 : 261, L 44
<i>Merc.</i> 176 : 140b	–	302–303 : 261, L 44
– 429–430 : 147	δ	213 : 208b, 208e, 210, 211, L 28
	–	335 : 256, L 42
Homeros (Hom.)	–	461–569 : 26c, 27b, 212, L 29
A 9 : 140b, L 10	–	488 : 280
– 75 : 326	–	495 : 212, L 29
– 450 : 343b	–	498 : 212, L 29
B 402 : 341a	–	513 : 21, 26d, 27a, 106, L 5
– 491–492 : 409b	–	557 : 23b, 27a, 190, L 24
Γ 81 : 341a	–	558 : 212, L 29

- 678 : 141c, L 11
- 684–686 : 271, L 50
- 780 : 263b, L 46
- 782 : 26d, 203c, 203e, 203f, L 27
- ε
 - 60–61 : 459, N 50
 - 171 : 194, 197b, L 25
 - 174 : 263b, L 46
 - 264 : 459, N 50
 - 269 : 263b, L 46
 - 297 : 24b, 26d, 194, 195b, L 25
 - 411–413 : 251a, L 39
 - 471 : 256, L 42
 - 480 : 141c, L 11
- ζ
 - 26 : N 50
 - 105–106 : 141c, L 11
 - 142 : 26a, 26d, 110, L 6
 - 148 : 316d
 - 295–297 : 25, 26b, 26d, 27b, 90, 112, 113, 118b, L 7
- η
 - 96–97 : 252, L 40
 - 235 : 252, L 40
- θ
 - 37 : 203c, 203d, L 27
 - 88 : 26d, 27b, 122, L 8
 - 98 : 249, L 37
 - 138–139 : 23a, 24b, 26d, 90, 127b, L 9
 - 262–263 : 265b, L 47
 - 264 : 141c, L 11
 - 296–298 : 141c, L 11
 - 322–323 : 26d, 85, 138, 139, L 10
 - 378–379 : 26d, 30a, 141a, 141b, 141c, 143b, L 11
 - 481 : 26d, 27a, 147, L 12
 - 510 : 246, L 36
- ι
 - 38 : 280
 - 162 : 208e, 217, L 30
 - 296–297 : 36d, 235b, 237, 238b, 239b, L 33
 - 311–312 : 235a, L 33
 - 413 : 25, 26d, 151a, 151c, 153, 154h, L 13
 - 487–490 : 263b, L 46
 - 557 : 208e, 217, L 28, L 30
- κ
 - 64 : 26d, 229, L 32
 - 174–177 : 352
 - 175 : 26d, 29a, 156a, 156b, 156c, 157b, L 14
 - 177 : 208c, 208e, 210, 211, L 28
 - 252 : 20a, 26d, 158a, 158b, 158c, L 15
 - 308–309 : 158c, L 15
 - 395 : 20b, 25, 26d, 30c, 73, 161, 164a, 164b, 164c, L 16
- 432–433 : 161, L 16
- 448–449 : 158c, L 15
- 451–452 : 158c, L 15
- λ
 - 610 : 265b, L 47
- μ
 - 9 : 158c, L 15
 - 16–19 : 158c, 268b, L 15, L 49
 - 201 : 263b, L 46
 - 208–212 : 352
 - 321 : 26d, 165, L 17
 - 328 : 26d, 165, L 17
 - 401 : 263b, L 46
- ν
 - 40 : 246, L 36
- ξ
 - 92 : 165, L 17
 - 144 : 95d, 95e, L 2
 - 263–264 : 268b, 270a, L 49
 - 367 : 165, L 17
 - 473 : 256, L 42
- ο
 - 282 : 266, L 48
 - 373 : 249, L 37
- π
 - 92 : 151c, 153, L 13
- ρ
 - 44 : 182, L 22
 - 229 : 246, L 36
 - 248 : 250, L 38
- σ
 - 18 : 261, L 44
- τ
 - 225–226 : 26d, 90, 167, L 18
 - 439 : 29a, 256, L 42
- υ
 - 19–20 : 26a, 36d, 235a, 235b, 236, 237, 238b, 239b, L 33
 - 205 : 95e, L 2
 - 246 : 26d, 208d, 208e, 209, 210, 211, L 28
 - 250–251 : 217, L 30
 - 340 : 261, L 44
 - 366–368 : 271, L 50
- φ
 - 433 : 266, L 48
- χ
 - 81–83 : 240, L 34
 - 91–93 : 240, L 34
 - 265–268 : 240, L 34
 - 294–295 : 240, L 34
 - 347–348 : 147, L 12
- ψ
 - 304–305 : 217, L 30
- ω
 - 364 : 217, 219, L 30
 - 534 : 200, L 26
- Horatius (Hor.)
 - Carm.* 1, 7, 26–30 : 352
 - 2, 19, 23 : 309c
 - 3, 4, 53–58 : 308a
 - 3, 4, 54–59 : 309c
 - 3, 4, 55 : 309c

- 3, 4, 78 : N 12
 – 3, 21, 1 : 42d
Epist. 1, 11, 2 : 360a
 – 2, 1, 32–33 : 316c
 – 2, 1, 69 : 32
 – 2, 1, 148–149 : 304a
 – 2, 1, 196 : 471c
Sat. 1, 6, 118 : 181a
 – 2, 3, 208 : 435
- Hostius (Host.)
Carm. frg. 4 : 327
- Hrotsuita (Hrotsu.)
Gesta 39 : 442
- Hyginus, Augusti libertus (Hyg.)
 Gell. 10, 16, 7 : 303
- Hyginus, mythographus (Hyg.)
Fab. praef. 3 : 310
 – praef. 4 : 309c
 – 150, 1 : 306c
 – 150, 2 : 308b
 – 167, 1 : 306c
- Inscriptiones (Inscr.)
Année Épigr. 1991, 313 : 65, 396b
 CIL I² 7 : 55, 56, 89a
 – 8 : 55
 – 9 : 55, 56, 89a, 189, 273b, 348, 479a
 – 10 : 89a
 – 11 : 452c
 – 25 : 460
 – 59 : 54
 – 360 : 349d, 350a
 – 366 : 349a
 – 439–453 : 64, 105b
 – 554 : 60b
 – 561 : 55, 89a, 126d
 – 564 : 60b
 – 581 : 54
 – 608 : 61
 – 626 : 60b
 – 1469 : 306a
 – 1537 : 52e
 – 2877 : 61
 CIL V 923 : 238c
- CIL VII 36 : 412b
 CIL VIII 2532 : 238c
 CIL XIII 3087 : 412b
 – 7242 : 412b
 CIL XIV 2862 : 71
 – 2868 : 71
 Ital. XIII p. 41 : 274a
 – p. 43 : 391e
 – p. 75 : 274a, 275a
 – p. 432 : 274a
 Lib. rei p. Degrassi 10–12 : 157c
- Isidorus (Isid.)
Nat. 44, 3 : 461b, N 51
Orig. 1, 4, 15 : 52d, 52e
 – 1, 39, 6 : 37
 – 5, 26, 17 : N 72
 – 12, 1, 30 : N 74
 – 12, 7, 5 : 169a
 – 14, 8, 27 : N 73
 – 19, 4, 9 : L 27
 – 19, 22, 20 : N 50
- Iustinus (Iust.)
 11, 7, 13 : 120b
- Iuuenalis (Iuu.)
 3, 263 : 181a
 11, 158 : 181a
- Kallimachos (Kall.)
H. 3, 221 : 309c
- Laeuius (Laeu.)
Carm. frg. 15 : 314
 – frg. 20 : 68
 – frg. 31 : N 79
- Lex agraria (Lex agr.)
 CIL I² 585 23 : 452d
- Liuius (Liu.)
 1, 1, 5 : 351c
 1, 3, 3–1, 5, 7 : 345b
 1, 24, 4 : 431a
 1, 57, 11 : 203a
 2, 11, 8 : 41
 5, 25, 9 : 119a
 7, 10, 7 : 458

- 7, 28, 4 : 149
 8, 11, 1 : 263e
 9, 1, 1–9, 6, 13 : 450b
 9, 33, 2 : 263e
 9, 39, 4 : 265c
 9, 40, 2–3 : 265c, L 47
 21, 18, 10 : 425g
 21, 26, 8 : 263e
 21, 27, 8 : 263e, 264c
 21, 63, 7 : 479b
 22, 7, 8 : 416b, 417b
 22, 14, 8 : 265a
 22, 60, 11 : 45d, 391h
 25, 28, 8 : 203a
 25, 31, 13 : 461c
 25, 31, 14 : 461c
 26, 13, 8 : 129
 26, 15, 13 : 263e
 27, 37, 7 : 14b, 106
 27, 37, 7–15 : 252
 29, 27, 5 : 372, 373a, 375b
 31, 21, 16 : 119b
 35, 23, 11 : 263e
 36, 20, 5 : 462b
 36, 39, 9 : 440
 37, 3, 4 : 218, 263e
 37, 10, 1 : 376
 37, 11, 2 : 462b
 38, 29, 6 : 263e
 39, 24, 8 : 440
 41, 3, 2 : 263e
 41, 22, 4 : 440
 42, 7, 1 : 149
Perioch. 16 : 416b
 – 18 : 45c, 364, 369, 421b, 437
 – 19 : 475b
- Liuius Andronicus (Liu. Andr.)**
Trag. 6 : 54
 – 25 : 36c
 – 30 : 221a, 221b, 221c
 – 31 : L 39
 – 34 : L 39
 – 35 : L 39
- Lucanus (Lucan.)**
 6, 390 : 309c
- Lucilius (Lucil.)**
 43 : 222
 49 : 389
 703 : 342
 830–831 : 415
 1061 : 389
 1160 : 361b
- Lucretius (Lucret.)**
 1, 559 : 238c
 1, 639–640 : 131
 1, 921–930 : 352
 2, 265 : 134
 3, 1082 : 467a
 4, 1283 : 360a
 5, 749 : 164a
 5, 865 : 389
 5, 890 : 389
 5, 948–949 : 300c
 5, 1339 : 471b
 6, 937 : 303
- Macer**
Hist. 7 : 314
- Macrobius (Macr.)**
Sat. 1, 5, 11 : 438
 – 1, 15, 14 : 412b, 412c
 – 1, 18, 16 : N 79
 – 1, 24, 12 : 438
 – 3, 2, 4 : 373a
 – 3, 19, 5 : N 50
 – 5, 17, 4 : 49b
 – 5, 19, 6 : 438
 – 5, 21, 1 : 484
 – 6, 2, 31 : 295, N 5
 – 6, 4, 6 : 484
 – 6, 4, 12 : 484
 – 6, 4, 14 : 484
 – 6, 5, 8 : N 14, N 63
 – 6, 5, 9 : 303, N 8
 – 6, 5, 10 : 484
 – 6, 5, 13 : 484
 – 6, 8, 3 : 484
- Manilius (Manil.)**
Carm. frg. 2 : 306c

- Marius Victorinus (Mar. Victorin.)
Gramm. 4, 4 : 52d
 – 4, 27 : 412b
- Marius Victorinus, Pseudo
 (Ps. Mar. Victorin.)
Gramm. VI 139, 8 : N 34
 – 139, 10 : N 35
 – 139, 16 : 86b
 – 139, 19 : N 59
- Martialis (Mart.)
 8, 6, 7 : 309c
- Martianus Capella (Mart. Cap.)
 2, 149 : 412b, 412c
- Metellus (Met.)
 in Naeuium Bass. *Gramm.* VI 266, 7 : 480b
- Naeuius (Naeu.)
Carm. frg. 62 : 298a
Com. 6 : 54
 – 9 : 54
 – 22 : 475b
 – 26 : 449
 – 58 : 309a
 – 59 : 309a
 – 60 : 69
 – 69 : 238c
 – 87 : 54
 – 94 : 309a
 – 108–110 : 40
 – 110 : 54, 317
 – 111 : 309a
 – 112 : 54
 – 115 : 54
 – 118 : 69
Trag. 27 : 417a
 – 30 : 54
 – 33 : 317
 – 35 : 309a
 – 41 : 54
 – 48 : 36e
 – 50 : 505b
 – 57 : 69, 481b
 – 61 : 309a
 – 62 : 309a
- Nepos (Nep.)
Ham. 1, 5 : 421d
Milt. 7, 2 : 397b
- Nonius (Non.)
 p. 13, 7 : 389
 p. 35, 18 : 389
 p. 43, 21 : 360b
 p. 59, 29 : 360b
 p. 76, 2 : 372
 p. 76, 4 : N 26
 p. 90, 26 : N 22
 p. 97, 19 : N 24
 p. 116, 8 : 508
 p. 116, 34 : N 16
 p. 120, 16 : 508
 p. 133, 6 : 508
 p. 159, 29 : 389
 p. 183, 17 : N 25
 p. 194, 20 : L 47
 p. 197, 16 : N 18
 p. 197, 20 : 265a
 p. 211, 7 : N 28
 p. 214, 8 : N 43
 p. 267, 21 : N 31
 p. 282, 28 : 415
 p. 307, 34 : 389
 p. 325, 7 : N 29
 p. 334, 38–335, 4 : 318a, 318c
 p. 335, 3 : 303, N 12
 p. 368, 30 : 90, 265a, L 18
 p. 370, 22 : 501
 p. 405, 15 : 415
 p. 468, 20 : 363a
 p. 468, 31 : N 23
 p. 474, 5–9 : 318a
 p. 474, 8 : N 12
 p. 474, 17 : 389
 p. 474, 18 : N 32
 p. 474, 21 : N 30
 p. 475, 17 : 265, L 36
 p. 493, 17 : 265, L 26
 p. 505, 23 : 271
 p. 509, 29 : 265a, L 22
 p. 515, 11 : 378a, N 27
 p. 516, 1 : 378b
 p. 516, 2 : 378a, N 27
 p. 544, 21 : 265a, L 21

- Nonnos (Nonn.)
Dion. 9, 315–317 : 308a
- Nouius
Atell. 4a–b : 481b
 – 36 : 515, N 85
- Orosius (Oros.)
Hist. 4, 7, 12 : 450c
 – 4, 8, 5 : 354
 – 4, 9, 8 : 366
- Ouidius (Ou.)
Fast. 2, 251 : 405
 – 2, 274 : 135, L 9
 – 4, 583 : 219
 – 4, 637–638 : 375b
 – 6, 183 : 149
Ib. 135 : 240
Met. 2, 664 : 307c
 – 5, 38 : 309c
 – 5, 80–82 : 304a
 – 5, 359–361 : 448a
 – 5, 400 : L 5
 – 9, 309–310 : 292
 – 12, 271 : 309c
 – 12, 285 : 309c
 – 12, 293 : 309c
 – 12, 301 : 309c
 – 13, 555 : 316d
 – 14, 263 : 457
 – 14, 394 : 457
Trist. 4, 10, 6 : 42d
- Pacuius (Pacuu.)
Trag. 376 : 479a
 – 413 : 255
 – 424 : 475b
- Panegyrici (Paneg.)
 10, 4, 1 : 307c
 10, 4, 2 : 307c
- Paulinus Nolanus (Paul. Nol.)
Epist. 13, 13 : 341a
- Paulus Diaconus (Paul. Fest.)
 cf. Fest.
- Petronius (Petron.)
 127, 1 : 316d
- Pindaros (Pind.)
P. 8, 12–17 : 308a, 309c
- Plautus (Plaut.)
Amph. 98 : 52a
 – 223 : 380
 – 224 : 380
 – 225–226 : 380
 – 227 : 380
 – 473 : 195b
 – 500 : 117
 – 529 : 359, 360a
 – 672 : 349a
 – 728 : 360a
 – 876 : 195b
 – 1000 : 342
 – 1007 : 342
 – 1070 : 108
Asin. 206 : 316c
 – 524–525 : 316c, 316d
 – 874 : 238c
Aul. 211 : 316d
 – 366 : 342
 – 368 : 230a
 – 558 : 496
 – 593 : 117
Bacch. 155 : 196
 – 694 : 316c
 – 938 : 196
Capt. 33 : 397b
 – 131 : 397b
 – 133–134 : 129
 – 167 : 397b
 – 168 : 397b
 – 554 : 129
 – 601 : 360a
 – 656 : 342
 – 718 : 230b
 – 768 : 174a, L 19
 – 818 : 360a
Cas. 225 : 467a
Cist. 97 : 467a
 – 512 : 230a
 – 622 : 342
 – 755 : 164a
Epid. 232 : 473

- 316 : 349a
 – 429 : 493
 – 522 : 309a
Men. 338–339 : 450d
 – 854 : 306c
 – 922 : 316d
 – 947 : 117
 – 1114 : 174a, L 19
Merc. 225 : 62
 – 879 : 255
 – 998 : 377
Mil. 60 : 196
 – 61 : 317
 – 211–212 : 40
 – 1054 : 317
 – 1150 : 342
 – 1289 : 317
 – 1393 : 435
Most. 42 : 447a, 449
 – 116 : 98d
 – 240 : 402
 – 379–380 : 195b
Persa 26 : 306c
 – 174 : 154c
 – 251 : 56
 – 547 : 378a, 378b
 – 551 : 316c
 – 642 : 117
Poen. 46 : 367
 – 68 : 117
 – 241–244 : 129
 – 264 : 98d, 101
 – 433 : 255
 – 537 : 378a, 378c
 – 1000 : 164a
 – 1206 : 67
Pseud. 249 : 377
 – 254–255 : 98d, 101
 – 265–266 : 373a
 – 283 : 98d, 101
 – 462 : 316d
 – 1243–1244 : 94a
Rud. 11 : 484
 – 185 : 446b
 – 438–439 : 98d, 101
 – 661 : 435
 – 685–686 : 445c
 – 745 : 67
 – 822 : 196
 – 930 : 195b
Stich. 286 : 360a
 – 532 : 367
 – 679–680 : 162
Trin. 17 : 421a
 – 19 : 29a
 – 109 : 117
 – 171 : 438
 – 475 : 67
 – 684 : 360a
 – 781 : 195b
Truc. 289 : 292
 – 307 : 349a
 – 793 : 360a

 Plinius (Plin.)
Nat. 3, 61 : 347
 – 6, 35 : 347
 – 7, 214 : 273a
 – 13, 96 : 459
 – 21, 3 : 207b
 – 22, 5 : 430b
 – 35, 22 : 304b
 – 35, 98 : 304a

 Pollux (Poll.)
 10, 46, 7 : 181a

 Polybios (Pol.)
 1, 10, 1–1, 11, 3 : 416b, 425e
 1, 16, 1 : 273a, 274a
 1, 16, 1–1, 17, 5 : 275a
 1, 16, 9 : 390b
 1, 17, 1–2 : 275a
 1, 18, 7 : 441b
 1, 19, 7 : 441b
 1, 19, 12–13 : 45b
 1, 20 : 42e
 1, 20, 9–1, 21, 3 : 304b
 1, 21, 4–8 : 369
 1, 23, 1–10 : 447d
 1, 31, 3 : 441b
 1, 32, 5 : 437
 1, 33, 1–1, 34, 12 : 421b
 1, 34, 12 : 366
 1, 36, 6–7 : 425c
 1, 36, 11–12 : 364
 1, 37, 1–4 : 364
 1, 40, 1–16 : 376, 391g

- 1, 40, 1–1, 41, 6 : 480a
 1, 48, 3 : 475c
 1, 52, 7 : 391f
 1, 53, 7–13 : 45d, 391f
 1, 53, 8–1, 54, 8 : 461b
 1, 56, 2 : 388
 1, 60, 1–1, 61, 8 : 396b, 461b
 1, 62, 1–9 : 425h
 1, 62, 8–9 : 396b, 398b, 425f
 1, 63, 1–2 : 396b
 2, 7, 10 : 447d
 3, 21, 2 : 425g
 3, 27, 1–7 : 425f
- Porphyrio (Porph.)
 Hor. *Carm.* 1, 2, 17 : 345b
- Priscanus (Prisc.)
Gramm. II 96, 7 : L 32
 – 151, 19 : 263c
 – 151, 21 : L 46
 – 153, 6–7 : 303, 444b, N 45
 – 198, 6–199, 6 : 349b
 – 198, 10 : L 28
 – 198, 12 : L 12
 – 198, 13 : 444a
 – 198, 14 : 64, L 10
 – 198, 15 : N 9
 – 199, 3 : N 46
 – 208, 19 : 218
 – 208, 21 : L 30
 – 208, 22 : 263e
 – 210, 9 : L 24
 – 210, 21 : 444a
 – 216, 9 : 306c
 – 217, 12 : 308a
 – 230, 2–3 : 303, 444b, N 45
 – 231, 10 : L 20
 – 231, 12 : 175b, L 40
 – 232, 3 : 71, 175b, L 5
 – 232, 4–5 : 303, 444b, N 13
 – 235, 22–23 : 303, 444b, N 47
 – 236, 1 : 447a
 – 242, 13 : 508
 – 242, 16 : 314
 – 243, 1 : N 10
 – 249, 7 : 303, 444b, 450a, N 48
 – 253, 5 : 263e
 – 281, 18 : 263e
- 301, 19 : 96a
 – 301, 22 : 68, 90, L 2
 – 302, 3 : 95a, 96a
 – 305, 10 : L 19
 – 321, 9 : L 31
 – 335, 3 : L 34
 – 338, 2 : 303, 444b, 450a
 – 352, 1–3 : 303, 444b, N 49
 – 398, 25 : 219
 – 400, 3 : N 71
 – 419, 15 : L 33
 – 444, 21 : 447a, 449
 – 469, 17 : 141a, 142, 144, L 11
 – 482, 14 : L 13
 – 490, 4 : 263e
 – 522, 13 : 449
 – 531, 1 : 219
 – 532, 6 : 403b
 – 538, 12 : 142, L 11
 – 544, 2 : 219
- Gramm.* III 66, 16 : 263e
 – 69, 5 : 263e
 – 71, 3 : 377
 – 414, 12 : 263e
 – 464, 1 : 219
- Probus (Prob.)
Cath. gramm. IV 11, 19 : 341c
Inst. gramm. IV 129, 39 : 262, L 45
Verg. Ecl. 6, 31 : 303, 502a, N 15, N 75
- Propertius (Prop.)
 2, 8, 24 : 447c
- Quadrigarius (Quadrig.)
Hist. 57 : 20b
- Quintilianus (Quint.)
Inst. 1, 5, 61 : 63
 – 8, 3, 25 : 298a
- Res gestae diui Augusti (R. Gest. diu. Aug.)
 24 : 51c
 29 : 51c
- Rhetorica ad Herennium (Rhet. Her.)
 4, 8, 12 : 305b

- Sacerdos (Sacerd.)
Gramm. VI 531, 14 : 86b
 – 531, 15 : N 34
 – 531, 17 : N 59
- Sallustius (Sall.)
Catil. 11, 5 : 304a
Iug. 76, 6 : 447c
 – 84, 1 : 345a
- Scholia in Apollonium Rhodium (Schol. Apoll. Rhod.)
 2, 476 p. 166, 8 : 309c
- Scholia in Callimachum (Schol. Kall.)
H 3, 221 : 309c
- Scholia in Euripidem (Schol. Eur.)
Hec. 472 : 306b
- Scholia in Homerum (Schol.)
H ad κ 395 : 161
M ad γ 236 : 30a, 156c
V ad θ 379 : 30a, 141b L II
- Scholia in Horatium (Schol. Hor.)
Epist. 2, 1, 195 : 471c
- Scholia in Isidororum (Schol. Isid.)
Orig. 15, 1 : N 67
- Scholia in Lucanum (Schol. Lucan. ed. Weber)
 6, 126 : N 73
- Scholia in Theocritum (Schol. Theokr.)
 3, 13 : 309c
- Scholia in Vergilium Parisiensia (Schol. Verg. Paris.)
Aen. 7, 123 : N 21
- Scholia in Vergilium Veronensia (Schol. Verg. Veron.)
Aen. 2, 687 : N 15, N 75
Ecl. 7, 33 : 408b
- Seneca (Sen.)
Contr. 1, 4, 3 : 341a
- Seruius, Seruius auctus (Seru., Seru. auct.)
Aen. 1, 92 : 334, L 25
 – 1, 170 : 351b, N 19
 – 1, 181 : 438
 – 1, 198 : N 20
 – 1, 213 : N 60
 – 1, 273 : 345b, N 61
 – 1, 295 : 481a
 – 1, 741 : 308a
 – 2, 797 : 288, N 3
 – 3, 10 : 277, 280, N 2, N 80
 – 3, 711 : 330b
 – 4, 9 : N 62
 – 4, 57 : 337b
 – 4, 247 : 308b
 – 4, 267 : 481b
 – 4, 682 : 316b
 – 5, 238 : 373a
 – 6, 777 : N 61
 – 8, 51 : 466, N 53
 – 9, 567 : 57c, 412b, 412c
 – 9, 712 : N 4
 – 10, 636 : 255, L 41
 – 12, 120 : 430b
Georg. 1, 266 : 481b
 – 2, 385 : 86c
 – 3, 293 : 352
Gramm. IV 466, 5 : 86b, 86c
- Sophokles (Soph.)
Trach. 1095 : 307d
- Statius (Stat.)
Ach. 498 : 298a
- Stephanos Byzantios (Steph. Byz.)
 p. 114, 8 : 308a
- Strabon (Strab.)
 5, 4, 5 : 347
- Suda
 Alpha 1083 : 261
- Suetonius (Suet.)
Gramm. 1, 2 : 14b, 409a
 – 2, 2 : 48
 – 2, 4 : 48

- Terentianus Maurus (Ter. Maur.)
 2514 : 409a, 410
 2517 : N 59
- Terentius (Ter.)
Ad. 380–381 : 129
 – 574 : 342
 – 806 : 151b
 – 878 : 316c
Andr. 55–57 : 438, 440
 – 536 : 151b
Eun. 278 : 342
 – 583–585 : 304a, 305b
 – 824 : 227
 – 1067 : 151b
Hec. 378 : 292
 – 810 : 151b
 – 841 : 162
Phorm. 154 : 445c
 – 172 : 438
 – 507 : 305b
 – 687 : 230a
- Tertullianus (Tert.)
Apol. 19 frg. Fuld. 2 : 306c
- Tragica incertorum (Trag. inc.)
 222 : N 82
 224–225 : 469a
- Turpilius (Turpil.)
Com. 24 : 402
- Valerius Flaccus (Val. Fl.)
 1, 141 : 309c
 1, 253–254 : 375b
 3, 65–68 : 308a, 309c
- Valerius Maximus (Val. Max.)
 1, 1, 18 : 457
 1, 8, 3 : 149
 1, 8, 19 : 364
- Varro
Frg. Lact. *Inst.* 1, 6, 9 : N 17
 – Non. p. 156, 16 : 71
 – Non. p. 547, 20 : 408b
Ling. 5, 8 : 403b
 – 5, 43 : N 52
- 5, 53 : N 53
 – 5, 80 : 361b
 – 5, 87 : 361b
 – 5, 123 : 57b, 408b
 – 5, 124 : 181a
 – 5, 127 : 342
 – 5, 131 : 57d, 474
 – 5, 153 : N 70
 – 5, 158 : 342
 – 5, 161 : 342
 – 5, 163 : 41
 – 7, 23 : N 54
 – 7, 24 : N 82
 – 7, 39 : 471b, N 55
 – 7, 40 : 471c
 – 7, 43 : 503, N 76
 – 7, 45 : 503, N 76
 – 7, 51 : N 6
 – 7, 108 : 403b, N 33
 – 8, 26 : 403b
 – 9, 65 : 342
 – 9, 78 : 39
 – 10, 69 : 317
- Men.* 87 : 71
 – 121 : 473
 – 462 : 169a
 – 947 : 117
- Rust.* 1, 6, 3 : 342
 – 1, 6, 4 : 342
 – 1, 31, 5 : 342
 – 3, 12, 5 : 169a
- Vatinius (Vatin.)
Cic. Fam. 5, 9, 1 : 479a
- Vergilius (Verg.)
Aen. 1, 1 : N 80
 – 1, 81 : N 5
 – 1, 92 : 194
 – 1, 168 : 300c
 – 1, 170 : 351a, 351f
 – 1, 198–207 : 352, N 20
 – 1, 229–253 : 297, 299
 – 1, 343 : 483
 – 1, 381 : 351c
 – 1, 446–493 : 304b
 – 1, 612–613 : 445b
 – 1, 621–622 : 483, 489
 – 1, 647–656 : 458

- 1, 648 : 304b
- 1, 652 : 304a
- 1, 670–671 : 316d, 316e
- 1, 724 : 405
- 1, 750–756 : 316b, 316d
- 2, 322–335 : 445b
- 2, 687 : 502a
- 2, 763–766 : 458
- 2, 764 : 336b
- 2, 781–782 : 489
- 2, 796–797 : 287, N 3
- 2, 799 : N 3
- 3, 10 : N 80
- 3, 31 : 164a
- 3, 75 : 327, N 14
- 3, 224 : 489
- 3, 255–257 : 353
- 3, 259 : 432
- 3, 291–355 : 316b
- 3, 337–343 : 318b
- 3, 525–527 : 451
- 3, 532–550 : 312b
- 3, 699 : 484
- 4, 136–139 : 457, 458
- 4, 510–511 : 484
- 4, 633 : 341a
- 5, 13 : 298a
- 5, 77 : 484
- 5, 92 : 164a
- 5, 238 : 373a
- 5, 250 : 457
- 5, 267 : 304a
- 5, 274 : 481a
- 5, 279 : 142
- 5, 372 : 484
- 5, 401 : 484
- 5, 604–666 : 475b
- 6, 20–33 : 304a, 304b
- 6, 160 : L 11
- 6, 286 : 307c
- 6, 580 : 310
- 6, 684 : 341a
- 6, 855 : 489
- 7, 47 : 300b
- 7, 123 : 353
- 7, 195–198 : 316b
- 7, 743 : 481a
- 8, 293 : 307c
- 9, 344–345 : 309c
- 9, 410–413 : 240
- 9, 570 : 57c, 412b
- 9, 607–613 : 300b
- 9, 653 : 317
- 10, 199 : 192b
- 10, 388 : 309c
- 10, 449 : 489
- 10, 551 : 300b, N 8
- 10, 588 : 484
- 10, 636 : 255
- 10, 855–856 : 318c
- 11, 11 : 493
- 11, 787 : 452b, 452c
- Ecl.* 6, 50 : 238c
- Georg.* 2, 126–127 : 459
- 2, 456 : 309c
- 3, 226 : 345a
- 3, 289–294 : 352
- 3, 335 : 164a
- 4, 321–324 : 299, N 7
- 4, 380 : 484
- Vitruvius (Vitr.)
6, 7, 6 : 308a, 308b
- Zonaras (Zon.)
II p. 200 : 275a
- p. 203 : 361c
- p. 205 : 45d, 437, 450c
- p. 206 : 391h
- p. 219 : 379, 390b, 431a
- p. 220 : 391d
- p. 221 : 461b
- p. 306 : 391h

V Concordances

1 Morel (1927) – FSH

Liu. Andr. <i>Carm.</i>	FSH	34	L 48
frg. 1	L 1	35	L 34
2	L 19	36	L 30
3	L 20 ; L 35	37	L 26
4	L 21	38	L 2
5	L 22	39	N 58
6	L 31	40	L 39
7	L 23	41	L 37
8	L 3	42	L 46
9	L 27	43	L 43
10	L 4	44	L 45
11	L 14	45	L 47
12	L 28		
13	L 29	Naeu. <i>Carm.</i>	FSH
14	L 5	frg. 1	N 35
15	L 24	2	N 37
16	L 25	3	N 15
17	L 6	4	N 2
18	L 7	5	N 3
19	L 8	6	N 62
20	L 9	7	N 34
21	L 10	8	N 64
22	L 11	9	N 57
23	L 12	10	N 50
24	L 13	11	N 19
25	L 32	12	N 49
26	L 15 ; L 49	13	N 5
27	L 16	13a	N 21
28	L 17	14	N 6
29	L 36	15	N 7
30	L 18	16	N 20
31	L 42	17	N 4
32	L 33	18	N 17
33	L 44	19	N 9

20	N 46	42	N 40
21	N 8	43	N 41
22	N 10	44	N 31
23	N 12	45	N 27
24	N 16	46	N 51
25	N 61	47	N 28
26	N 52	48	N 29
27	N 53	49	N 30
28	N 18	50	N 32
29	N 13	51	N 47
30	N 14	52	N 39
31	N 42	53	N 43
32	N 1	54	N 44
33	N 45	55	N 33
34	N 78	56	N 36
35	N 26	57	N 56
36	N 23	58	N 38
37	N 68	59	N 66
38	N 48	60	N 67
39	N 22	61	N 69
40	N 24	62	–
41	N 25	63	N 55

2 Blänsdorf (2011) – FSH

Liu. Andr. <i>Carm.</i>	FSH	16	L 27
fig. 1	L1	17	L 8
2	L 19	18	L 9
3	L 20 ; L 35	19	L 10
4	L 2	20	L 11
5	L 48	21	L 12
6	L 21	22	L 13
7	L 22	23	L 14
8	L 23	24	L 15
9	L 3	25	L 16
10	L 4	26	L 17
11	L 29	27	L 18
12	L 5	28	L 30
13	L 24	29	L 26
14	L 6	30	L 25
15	L 7	31	L 28
		32	L 36

33	L 42	30	N 36
34	L 49	31	N 34
35	L 44	32	N 18
36	L 43	33	N 66
36a	L 38	34	N 67
37	L 31	35	N 42
38	L 32	36	N 48
39	L 33	37	N 22
40	L 34	38	N 26
41	L 41	39	N 23
		40	N 24
Naeu. <i>Carm.</i>	FSH	41	N 25
frg. 1	N 35	42	N 27
2	N 37	43	N 28
3	N 1	44	N 29
4	N 21	45	N 31
5	N 2	46	N 30
6	N 3	47	N 32
7	N 19	48	N 51
8	N 9	49	N 45
9	N 49	50	N 40
10	N 8	51	N 41
11	N 17	52	N 44
12	N 4	53	N 56
13	N 20	54	N 39
14	N 5	55	N 55
15	N 6	56	N 33
16	N 7	57	N 38
17	N 62	58	N 57
18	N 46	59	N 43
18a	N 11	60	N 58
19	N 50	60a	N 60
20	N 12	61	–
21	N 10	62	N 63
22	N 13	63	N 64
23	N 47	64	N 54
24	N 14	65	N 68
25	N 15	66	N 69
26	N 16	67	N 65
27	N 61	68	N 78
28	N 53	69	N 59
29	N 52		

3 FSH – Principales éditions depuis le 20^e siècle

FSH	Morel (1927)	Lenchantin de Gubernatis (1936)	Warmington (1967)	Mariotti (1986)	Blänsdorf (2011)	Flores (2011a)
L 1	Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 1	Liu. Andr. <i>carm.</i> frg. 1	Liu. Andr. <i>Carm.</i> uers. 1	Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 1	Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 1	Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 1
L 2	38	38	5	16	4	28
L 3	8	8	11	2	9	7
L 4	10	10	13	3	10	9
L 5	14	14	16	5	12	13
L 6	17	17	19	6	14	16
L 7	18	18	20–21	7	15	17
L 8	19	19	22	8	17	18
L 9	20	20	23–26	9	18	19
L 10	21	21	27	10	19	20
L 11	22	22	28–29	11	20	21
L 12	23	23	30	12	21	22
L 13	24	24	39	13	22	23
L 14	11	11	10	25	23	10
L 15	26	27	34	14	24	24
L 16	27	26	33	15	25	25
L 17	28	28	37	31	26	26
L 18	30	31	40	17	27	29
L 19	2	2	2	19	2	2
L 20	3	3	3–4	20	3	3
L 21	4	4	6	21	6	4
L 22	5	5	7	22	7	5
L 23	7	7	9	23	8	6
L 24	15	15	17	28	13	14
L 25	16	16	18	30	30	15

FSH	Morel (1927)	Lenchantin de Gubernatis (1936)	Warmington (1967)	Mariotti (1986)	Blänsdorf (2011)	Flores (2011a)
L 26	37	37	46	24	29	32
L 27	9	9	12	29	16	8
L 28	12	12	14	26	31	11
L 29	13	13	15	4	11	12
L 30	36	36	45	18	28	31
L 31	6	6	8	Ps. Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 1	37	Ps. Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 1
L 32	25	25	31–32	Ps. Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 3	38	Ps. Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 3
L 33	32	33	41	Ps. Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 2	39	Ps. Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 2
L 34	35	35	43–44	Ps. Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 4	40	Ps. Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 4
L 35	3	3	3–4	Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 20	3	Liu. Andr. <i>Carm.</i> frg. 3
L 36	29	29	38	32	32	27
L 37	41	p. 26	–	–	–	–
L 38	–	–	–	–	36a	–
L 39	40	p. 26	–	–	–	–
L 40	–	–	–	–	–	–
L 41	–	–	–	–	41	–
L 42	31	32	–	27	33	30
L 43	43	40	p. 596	–	36	–
L 44	33	–	–	–	35	–
L 45	44	41	p. 42	–	–	–
L 46	42	39	p. 42	–	–	–
L 47	45	42	p. 42	–	–	–
L 48	34	34	42	35	5	34
L 49	26	30	35–36	34	34	33
L 50	–	–	–	–	–	–

FSH	Morel (1927)	Marmorale (1950)	Barchiesi (1962)	Strzelecki (1964)	Warmington (1967)	Mazzarino (1973)	Mariotti (2001)	Blänsdorf (2011)	Flores (2011b)
N1	Naeu. <i>Carm.</i> fig. 32	Naeu. <i>Carm.</i> fig. 4	Naeu. <i>Carm.</i> fig. 40	Naeu. <i>Carm.</i> fig. 3	Naeu. <i>Carm.</i> uers. 29–30	Naeu. <i>Carm.</i> fig. 1	Naeu. <i>Carm.</i> fig. 1	Naeu. <i>Carm.</i> fig. 3	Naeu. <i>Carm.</i> fig. 4
N2	4	8	2	5	5–7	4	2	5	8
N3	5	10	3	6	8–10	5–7	3	6	9
N4	17	9	7	13	p. 54	14	9	12	30
N5	13	16	8	14	p. 52	11–12	5	14	10
N6	14	19	9	17	16	11a	46	15	12
N7	15	20	10	18	17	11b	47	16	13
N8	21	15	5	11	18	16	10	10	15
N9	19	7	14	4	44–46	3	12	8	7
N10	22	30	13	24	47	17	16	21	22
N11	-	-	-	-	-	-	-	18a	-
N12	23	28	16	23	19–20	18	13	20	23
N13	29	21	17	19	24	20	14	22	24
N14	30	22	18	20	25–26	21	15	24	26
N15	3	31	20	25	2–4	22	17	25	34
N16	24	32	21	26	21–22	23	18	26	35
N17	18	29	6	12	p. 54	13	8	11	29
N18	28	12	53	8	23	42	50	32	32
N19	11	11	19	7	p. 50	8	4	7	16
N20	16	17	11	15	p. 52	10	6	13	17

FSH	Morel (1927)	Marmorale (1950)	Barchiesi (1962)	Strzelecki (1964)	Warmington (1967)	Mazzarino (1973)	Mariotti (2001)	Blänsdorf (2011)	Flores (2011b)
N 21	13a	13	1	9	-	15	11	4	28
N 22	39	40	28	32	31-32	29	22	37	43
N 23	36	37	29	34	34-35	28	23	39	40
N 24	40	41	30	35	36	31	24	40	44
N 25	41	42	31	36	33	30	25	41	45
N 26	35	36	32	33	28	27	26	38	39
N 27	45	47	33	37	39	32	27	42	49
N 28	47	49	35	38	37	34	28	43	51
N 29	48	50	36	39	38	33	29	44	52
N 30	49	51	38	42	43	36	39	46	53
N 31	44	45	37	40	40	35	30	45	48
N 32	50	52	39	43	41-42	37	31	47	54
N 33	55	57	55	50	63-64	49	52	56	58
N 34	7	25	50	54	12	39	44	31	19
N 35	1	1	54	1	1	55	51	1	1
N 36	56	59	49	51	p. 596	56	55	30	33
N 37	2	2	25	44	p. 46	57	32	2	2
N 38	58	61	56	52	p. 597	52	54	57	62
N 39	52	54	43	55	55	45	41	54	57
N 40	42	43	41	46	59-60	47	34	50	46
N 41	43	44	42	47	61-62	51	35	51	47
N 42	31	3	26	2	27	43	33	35	3

FSH	Morel (1927)	Marmorale (1950)	Barchiesi (1962)	Strzelecki (1964)	Warmington (1967)	Mazzarino (1973)	Mariotti (2001)	Blänsdorf (2011)	Flores (2011b)
N 43	53	55	44	57	56	44	42	59	59
N 44	54	56	45	49	57	46	40	52	60
N 45	33	5	46	45	48	2	36	49	5
N 46	20	18	51	16	54	38	48	18	14
N 47	51	53	52	48	58	41	43	23	25
N 48	38	39	27	31	p. 597	53	56	36	42
N 49	12	14	4	10	13–15	9	49	9	11
N 50	10	24	15	22	11	40	45	19	21
N 51	46	48	34	41	49	48	37	48	50
N 52	26	35	23	29	p. 56	26	20	29	37
N 53	27	34	24	28	p. 56	25	21	28	38
N 54	-	-	-	-	51–52	58	-	64	-
N 55	63	58	47	60	65–66	50	53	55	61
N 56	57	60	59	53	p. 597	60	-	53	65
N 57	9	27	57	56	p. 596	54	-	58	20
N 58	Liu, Andr. <i>Carm.</i> , fig. 39	64	48	59	50	59	38	60	64
N 59	-	46	-	-	-	-	-	69	-
N 60	-	-	-	-	-	-	-	60a	69
N 61	Naeu, <i>Carm.</i> , fig. 25	33	22	27	p. 56	24	19	27	36
N 62	6	23	12	21	-	19	7	17	18
N 63	-	-	58	58	-	64	-	62	27
N 64	8	26	60	61	-	61	-	63	31



Das Signet des Schwabe Verlags ist die Druckermarke der 1488 in Basel gegründeten Offizin Petri, des Ursprungs des heutigen Verlags-
hauses. Das Signet verweist auf die Anfänge des Buchdrucks und stammt aus dem Umkreis von Hans Holbein. Es illustriert die Bibelstelle Jeremia 23,29:
«Ist mein Wort nicht wie Feuer, spricht der Herr, und wie ein Hammer, der Felsen zerschmeisst?»

Fragmenta Saturnia heroica

Cet ouvrage propose une nouvelle édition critique des fragments de l'*Odyssée* latine de Livius Andronicus et de la *Guerre punique* de Cn. Naevius. Ces deux poèmes, datant du 3^e siècle av. J.-C., constituent les deux premières épopées de la littérature latine, et les deux seules à avoir été composées en vers saturniens. Les fragments qui nous sont parvenus ont été conservés par tradition indirecte, principalement dans des ouvrages grammaticaux et des commentaires savants datant d'entre le 1^{er} siècle av. et le 6^e siècle apr. J.-C. L'édition des fragments se base sur l'examen de nombreux manuscrits des auteurs antiques qui les transmettent. À cette édition critique, s'ajoute une traduction française et un commentaire philologique et linguistique. Le commentaire poursuit trois objectifs : justifier systématiquement les choix éditoriaux en évaluant toutes les variantes disponibles de la tradition manuscrite ; déterminer l'authenticité des fragments transmis et, pour les fragments authentiques, la place qu'ils occupaient dans l'intrigue du poème ; esquisser une description grammaticale de la langue littéraire des épopées saturniennes.

Antoine Viredaz, docteur ès lettres de l'université de Lausanne, a étudié la philologie classique, la philosophie et la linguistique. Ses recherches actuelles portent sur les rapports entre multilinguisme et production littéraire dans l'Antiquité classique.

SCHWABE VERLAG

www.schwabe.ch

ISBN 978-3-7965-4034-9

